Digitized by Google

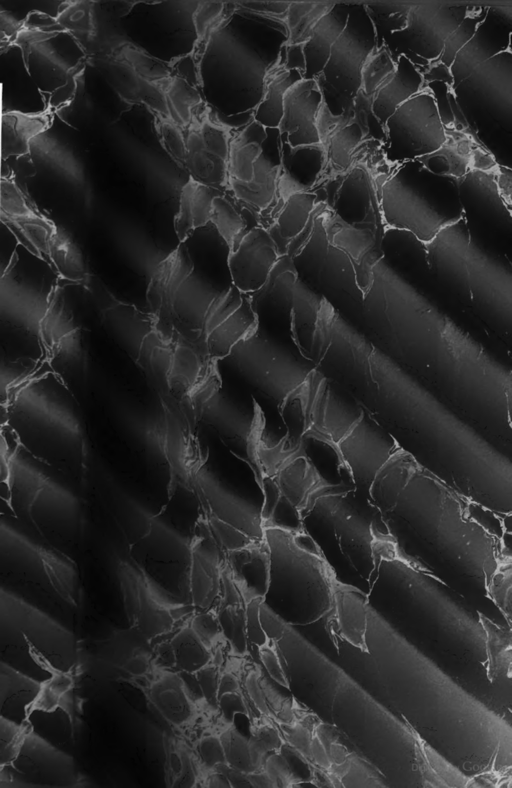
Digitized by Google

Digitized by Google

NORTHWESTERN
UNIVERSITY
LIBRARY

EVANSTON
ILLINOIS

Digitized by Google



Digitized by Google

REVUE
MENSUELLE.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

Digitized by Google

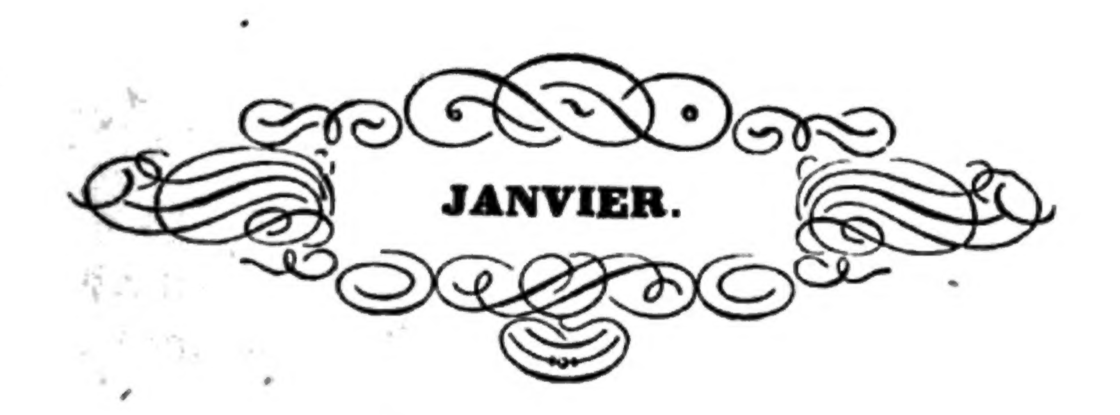
REVUE

MENSUELLE

NOUVELLE SÉRIE. — ANNÉE 1855.

—

TOME PREMIER.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

—

1855

Digitized by Google

Annex
054
R45431
n.s.
1855
v. 1-2

Digitized by Google

Histoire.

LES BONAPARTE (1).

CORRESPONDANCE DU ROI JOSEPH AVEC NAPOLÉON.

I

Les *Mémoires du roi Joseph*, publiés par M. Ducasse, aide de camp de S. A. I. le prince Jérôme Bonaparte, ont excité une grande et légitime sensation. Ce qu'on y a cherché tout d'abord, c'est Napoléon Ier peint par lui-même dans sa correspondance intime avec son frère. Là est l'intérêt saisissant de cette importante et vaste publication (2). La grande figure de l'Empereur domine tout le recueil : Napoléon Ier semble revivre dans les

(1) Ce travail, qui a d'abord été publié par *l'Indépendance belge*, est reproduit ici avec d'importantes additions.

(2) Les *Mémoires et Correspondance du roi Joseph* forment dix volumes grand in-8o.

 499062

Digitized by Google

dépêches adressées à son frère Joseph, — lettres tantôt brûlantes d'énergie ou impératives comme des ordres inflexibles, et tantôt hachées par une humeur impatiente et brusque. Riches en documents et en révélations sur la politique napoléonienne, les Mémoires du roi Joseph viennent compléter les mémoriaux et souvenirs de Sainte-Hélène, et ajouter des renseignements encore nouveaux aux différentes histoires du Consulat et de l'Empire, même au grand ouvrage de M. Thiers, bien que cet historien ait eu à sa disposition les papiers les plus secrets du Louvre.

Les documents publiés par M. Ducasse ont une authenticité incontestable : ils ont été mis à la disposition de l'éditeur par Joseph-Napoléon Bonaparte, prince de Musignano, petit-fils aîné de l'ancien roi de Naples et d'Espagne.

Le premier volume contient un fragment historique écrit par le roi Joseph en 1830, dans sa paisible et opulente résidence des États-Unis. C'est une espèce d'autobiographie qui remonte à l'origine des Bonaparte, et que le narrateur interrompt brusquement à l'époque où il fut appelé au trône de Naples. Le roi Joseph, qui avait pour son frère une vive affection et une sorte de culte pour sa mémoire, n'a pas voulu, ce semble, révéler lui-même combien ses vues étaient peu d'accord avec celles de Napoléon sur la manière de gouverner les Napolitains, et particulièrement sur la guerre d'Espagne, guerre non-seulement cruelle et impolitique, mais encore fatale, sans contredit, car elle prépara certainement la chute du premier Empire,

Abstraction faite du fragment historique écrit par le roi Joseph, le recueil se compose des pièces, rapports, lettres et notes de la correspondance, distribués dans un ordre méthodique et enrichis de commentaires et de

Digitized by Google

notices, souvent remarquables, dus à la plume de l'éditeur. Pour que l'on puisse apprécier sûrement l'importance et la nouveauté de ce recueil, ajoutons qu'il renferme 800 lettres inédites de Napoléon Ier, 1,200 du roi Joseph et 500 d'autres personnages qui, pour la plupart, jouèrent un grand rôle dans l'épopée impériale.

Il est sans doute inutile de refaire ici la biographie du roi Joseph. Tout le monde sait comment Napoléon associa son frère aîné à sa puissance ; mais ce qu'on ignore peut-être, c'est que Joseph, à chaque degré qu'il franchissait dans la carrière des grandeurs, imposait à ses goûts et à son caractère un sacrifice réel. On a dit, avec vérité, que l'ambition n'eut jamais accès dans son âme. Nommé président de la Cisalpine en 1802, il écrivait à Murat : « Le bonheur est une chose relative, que chacun trouve où il croit le trouver, quand la possession ne le trompe pas. Quant à moi, je l'ai trouvé, autant que possible, dans ma vie privée, les affections douces de ma famille et les occupations non tumultueuses de la campagne. » De même il écrivait à sa femme Julie Clary : « La nature m'a fait sans ambition ; *accepter la grandeur est une grande vertu dans moi.* »

Passons rapidement sur l'enfance, l'adolescence et les premières années de la carrière militaire de Napoléon. C'est seulement en 1795 que sa correspondance commence à devenir réellement intéressante. Général d'artillerie, il se trouvait à Paris, étudiait les événements et attendait, en quelque sorte, sa destinée. Voici quelques extraits des lettres qu'il écrivait à son frère, qui, de son côté, s'était rendu en Italie où il espérait obtenir un consulat, le *nec plus ultrà* de son ambition.

9 août 1795. — « ... Sois très-insouciant sur l'avenir,

Digitized by Google

très-content du présent, gai; et apprends un peu à t'amuser. Moi, je suis satisfait; il ne me manque que de pouvoir me trouver à quelque combat; il faut que le guerrier arrache des lauriers ou meure au lit de gloire...» — 12 août. « ... Tout me fait braver le sort et le destin; et si cela continue, mon ami, *je finirai par ne pas me détourner lorsque passe une voiture.* Ma raison en est quelquefois étonnée, mais c'est la pente que le spectacle moral de ce pays et l'habitude des hasards ont produite sur moi... »

Le 20 août, Napoléon annonce à son frère qu'il est attaché au bureau topographique du comité de Salut public pour la direction des armées, à la place de Carnot; sa position s'améliore; il va avoir trois chevaux, ce qui lui permettra, dit-il, de courir un peu en cabriolet et de pouvoir faire toutes ses affaires. — 6 septembre: « ... Tu ne dois avoir, quelque chose qui arrive, rien à craindre pour moi; j'ai pour amis tous les gens de bien, de quelque parti ou opinion qu'ils soient... *Tu le sais, mon ami, je ne vis que pour le plaisir que je fais aux miens;* si mes espérances sont secondées par ce bonheur qui ne m'abandonne jamais dans mes entreprises, je pourrai vous rendre heureux et remplir vos désirs... »

Les journées de vendémiaire ont mis enfin le général Bonaparte en évidence. Il adresse à son frère un récit très-simple et très-concis du combat, et termine par cette phrase caractéristique: « Comme à mon ordinaire, je ne suis nullement blessé. *Le bonheur est pour moi.* » En effet, le 8 octobre 1795, il informe son frère qu'il est général de division dans l'arme de l'artillerie, commandant en second l'armée de l'intérieur. « *Tout va bien,* » ajoute-t-il encore.

Digitized by Google

Tout va bien non-seulement, pour le jeune général, mais aussi pour sa famille. Il mande à Joseph, 11 janvier 1796 : « Je suis heureux et content. J'ai envoyé à la famille 50 à 60,000 francs, argent, assignats, chiffons; n'aie donc aucune inquiétude... » — 7 février : «... La famille ne manque de rien; je lui ai envoyé tout ce qui peut lui être nécessaire... »

Napoléon Bonaparte, s'élevant toujours, devient sous le Directoire général en chef en Italie, et son frère Joseph, qui n'aspirait naguère qu'à un emploi de consul en Italie, est nommé ambassadeur de la République française à Rome. Mais, pour cette période, nous ne trouvons à signaler qu'un récit très-remarquable, adressé par Joseph à Talleyrand, ministre des relations extérieures, sur l'émeute qui avait éclaté à Rome, le 30 décembre 1797, et coûté la vie au général de brigade Duphot.

Suivons Napoléon Bonaparte en Égypte, et citons, comme un document des plus curieux, la lettre suivante, datée du Caire, le 25 juillet 1798 :

« Tu verras dans les papiers publics le résultat des batailles et la conquête de l'Égypte, qui a été assez disputée pour ajouter une feuille à la gloire militaire de cette armée. L'Égypte est le pays le plus riche en blé, riz, légumes, viande, qui existe sur la terre. La barbarie y est à son comble. Il n'y a point d'argent, pas même pour solder les troupes. Je puis être en France dans deux mois. Je te recommande mes intérêts. *J'ai beaucoup de chagrins domestiques*... Ton amitié m'est bien chère : il ne me reste plus, pour devenir misanthrope, qu'à la perdre et te voir me trahir. *C'est une triste position d'avoir à la fois tous les sentiments pour une même personne dans un seul cœur.* »

Cet accès de mélancolie a naturellement frappé l'at-

Digitized by Google

tention. Quel sens avait-il? Que voulait dire le jeune héros qui s'était déjà immortalisé dans les plaines de l'Italie et sur le théâtre où était mort Pompée et où Jules César avait consolidé sa puissance? Bien que l'éditeur ait cru devoir laisser une lacune dans le passage transcrit ci-dessus, il n'a pas été difficile de l'expliquer. « Bonaparte, a-t-on dit, avait uni son sort à celui d'une femme pleine d'esprit et de grâces, qui répandait autour d'elle d'irrésistibles séductions, et le démon de la jalousie tourmentait, au milieu de ses victoires, le conquérant de l'Égypte. » Celui qui était déjà l'émule de César poursuivait en ces termes :

« Fais en sorte que j'aie une campagne à mon arrivée, soit près de Paris, soit en Bourgogne ; je compte y passer l'hiver et m'y enfermer : *Je suis ennuyé de la nature humaine*. J'ai besoin de solitude et d'isolement ; les grandeurs m'ennuyent : le sentiment est desséché. *La gloire est fade à vingt-neuf ans ; j'ai tout épuisé ;* il ne me reste plus qu'à devenir bien vraiment égoïste. Je compte garder ma maison : jamais je ne la donnerai à qui que ce soit. Je n'ai plus que de quoi vivre. Adieu, mon unique ami ; je n'ai jamais été injuste envers toi. Tu me dois cette justice, malgré le désir de mon cœur de l'être : tu m'entends? Embrasse ta femme et Jérôme. »

Napoléon partit de l'Égypte le 23 août, aborda à Fréjus le 9 octobre et fut proclamé premier consul le 13 décembre 1799. Quoi qu'il eût écrit du Caire, le nouveau chef de la République française n'avait pas tout épuisé, et les grandeurs l'attiraient plutôt que la solitude et l'isolement. Du reste, il avait une idée nette de sa mission :

« ... J'entends, disait-il, que mon gouvernement

Digitized by Google

réunisse tous les Français. C'est une grande route où tous peuvent aboutir; la fin de la Révolution ne peut résulter que du concours de tous, et ces divers partis ne peuvent être contenus et devenir inoffensifs les uns aux autres *que par une clef de voûte assez forte pour ne céder à aucun effort*. Je l'ai dit, il y a bien des années, avant 93 : La Révolution ne finira que par le retour des émigrés, des prêtres, tous assujettis, contenus *par un bras de fer, né dans la Révolution, nourri dans les opinions du siècle,* et fort, par l'assentiment national qu'il aura su deviner. »

A cette époque appartient la lettre suivante, écrite par le premier consul à Joseph, le 19 mars 1800, au sujet de madame de Staël :

« M. de Staël est dans la plus profonde misère, et sa femme donne des dîners et des bals. Si tu continues à la voir, ne serait-il pas bien que tu engageasses cette femme à faire à son mari un traitement de 1,000 à 2,000 francs par mois? Ou serions-nous déjà arrivés au temps où l'on peut, sans que les honnêtes gens le trouvent mauvais, fouler aux pieds, non-seulement les mœurs, mais encore les devoirs plus sacrés que ceux qui réunissent les enfants aux pères? Que l'on juge des mœurs de madame de Staël comme si elle était un homme ; mais un homme qui hériterait de la fortune de M. de Necker, qui aurait longtemps joui des prérogatives attachées à un nom distingué, et qui laisserait sa femme dans la misère, lorsqu'il vivrait dans l'abondance, serait-il un homme avec lequel on pourrait faire société? »

L'Empire ayant remplacé le Consulat, Joseph devient grand-électeur, et, pour complaire au vainqueur de

Marengo, il consent à commander un régiment au camp de Boulogne. Au mois d'avril 1805, il est chargé de visiter les départements réunis. Plusieurs lettres sont datées de Bruxelles et adressées à Napoléon. Nous extrayons de celle du 18 avril les détails suivants sur les *garrotteurs*, espèce de chouans belges :

« ... J'ai causé aujourd'hui avec le juge instructeur de la procédure contre un grand nombre de gens connus sous le nom de *garrotteurs ;* ils sont organisés régulièrement ; il y en a déjà plus de cent d'arrêtés. On est occupé en ce moment de l'arrestation d'un grand nombre d'autres que l'on connaît par les dépositions de leurs complices : un brasseur de Bruxelles, assez riche, retiré de cette bande dont il avait fait longtemps partie, et payant à la caisse sa non-activité, a donné tous les renseignements. Le juge m'a dit qu'il y avait encore cent brigands à arrêter. Je lui ai demandé s'il croyait qu'il y eût des instigations étrangères au pays dans ce moment ; il ne le pense pas, quoiqu'il m'ait assuré que, lorsque les Anglais étaient en Hollande, et les Russes en Suisse avant la bataille de Zurich, les mêmes symptômes s'étaient manifestés, et qu'il avait reconnu quelques-uns des mêmes agents... »

Dans une autre lettre du 19 mai, on trouve des renseignements qui résument en quelque sorte ce voyage :

« Sire, j'ai vu à Tournai la manufacture de tapis de l'Empire qui emploie le plus d'ouvriers (6,000), qui vend le moins cher, et qui est dans une situation très-prospère. Les routes qui aboutissent à Tournai commencent à se réparer. A Bruxelles, le préfet et le général m'ont dit qu'ils étaient très-contents de la situation du pays. Le château de Laeken se répare ; si on envoie

Digitized by

les meubles de Paris, il peut être habitable dans un mois. La fonderie de Liége est en très-bon état; les travaux sont cependant ralentis; mais il y a beaucoup de pièces dont la marine peut se servir, si elle en a besoin. J'ai vu cet établissement en grand détail; j'ai regretté que le sénateur Monge n'y fût pas encore arrivé; on l'attendait sous peu de jours... »

Au mois d'août 1805, Napoléon part pour l'Allemagne et commence la mémorable campagne qui doit finir par la bataille d'Austerlitz. L'intérêt de la correspondance s'accroît. On lit dans une lettre datée de Schœnbrunn, 15 novembre : « Bernadotte m'a fait perdre un jour, *et d'un jour dépend le destin du monde*... Je me convaincs tous les jours davantage que les hommes que j'ai formés sont sans comparaison les meilleurs... Je sais qu'on a imposé une contribution de 400,000 fr. à *Vérone autrichienne.* Mon intention est de rendre si riches les généraux et officiers qui m'ont bien servi, que je n'entends pas qu'ils déshonorent par la cupidité le plus noble métier, en s'attirant la déconsidération du soldat... »

Mais il convient de citer textuellement la lettre que Napoléon écrivit à son frère d'Austerlitz, le 3 décembre 1805.

«... Après quelques jours de manœuvres, j'ai eu hier une bataille décisive. J'ai mis en déroute l'armée coalisée, et commandée en personne par les deux empereurs de Russie et d'Allemagne. Leur armée était forte de 80,000 Russes et de 30,000 Autrichiens. Je leur ai fait à peu près 40,000 prisonniers, parmi lesquels une vingtaine de généraux russes, quarante drapeaux, cent pièces de canon, tous les étendards de la garde impériale de Russie. Toute l'armée s'est couverte de gloire.

Digitized by Google

« L'ennemi a laissé au moins douze ou quinze mille hommes sur le champ de bataille. Je ne connais pas encore ma perte. Je l'évalue à huit ou neuf cents hommes tués, et le double blessés. Une colonne entière s'est jetée dans un lac, et la plus grande partie s'est noyée. On entend encore de ces malheureux qui crient, et qu'il est impossible de sauver. Les deux empereurs sont dans une assez mauvaise position. Vous pouvez faire imprimer l'analyse de ces nouvelles sans les donner comme extraites d'une lettre de moi, ce qui n'est pas convenable. Vous recevrez demain le bulletin. Quoique j'aie bivaqué ces huit derniers jours en plein air, ma santé est cependant bonne. *Ce soir, je suis couché dans un lit dans le beau château de M. de Kaunitz, à Austerlitz, et j'ai changé de chemise, ce qui ne m'était pas arrivé depuis huit jours.* Il y a eu une charge de ma garde et de celle de l'empereur de Russie. La garde de l'empereur de Russie a été culbutée. Le prince Repnin, commandant ce corps, a été pris avec une partie du corps, les étendards et l'artillerie de la garde russe.

« L'Empereur d'Allemagne m'a envoyé ce matin le prince de Lichtenstein, pour me demander une entrevue. Il est possible que la paix s'ensuive assez rapidement... »

Avant d'avoir reçu ces nouvelles, Joseph, informé par Napoléon, le 26 novembre, qu'il avait accordé quelques conférences à MM. de Stadion et Giulay, avait cru pouvoir exprimer le désir que le résultat des négociations fût la paix. « Ce vœu, disait-il, s'est bien manifesté par des signes évidents et communs à toutes les classes de la société. » Napoléon répond de Schœnbrunn, le 15 décembre, avec un mélange d'irritation

Digitized by Google

et d'ironie : « Je n'ai point coutume de régler ma politique sur les rumeurs de Paris, et je suis fâché que vous y attachiez tant d'importance. Mon peuple s'est bien trouvé, dans toutes les circonstances, de s'en fier à moi ; et la question est aujourd'hui trop compliquée pour qu'un bourgeois de Paris puisse la connaître... Je ferai la paix lorsque je croirai de l'intérêt de mon peuple de la faire, et les criailleries de quelques intrigants ne l'accéléreront ni la retarderont d'une heure... *Je ne donne rien au hasard ; ce que je dis, je le fais toujours, ou je meurs...* »

Le 31 décembre, Napoléon était à Munich. Il avertit Joseph que son intention est de s'emparer du royaume de Naples, qui a violé sa neutralité en accueillant une armée de 14,000 Russes et de 12,000 Anglais ; qu'il y a fait marcher deux corps d'armée sous le maréchal Masséna et le général Saint-Cyr, et qu'il l'a nommé, lui, Joseph, son lieutenant, commandant en chef l'armée de Naples. Ordre lui était donné de partir quarante heures après la réception de cette lettre. Napoléon ajoutait que si sa présence n'était pas nécessaire à Paris, il aurait marché en personne sur Naples.

Le 8 janvier 1806, Joseph répondit qu'il partait dans la nuit pour remplir la mission que l'Empereur lui avait confiée. Des instructions précises et très-minutieuses lui furent adressées ; Joseph devait avoir soin, entre autres, de transmettre chaque jour à Napoléon son état de situation. « Les états de situation des armées, disait le grand capitaine, sont pour moi les livres de littérature les plus agréables de ma bibliothèque, *et ceux que je lis avec le plus de plaisir dans mes moments de délassement.* »

Au surplus, Joseph reçut la lettre suivante datée de Stuttgard, le 19 janvier :

« Mon frère, mon intention est que dans les premiers jours de février vous entriez dans le royaume de Naples, et j'entends que vous m'instruisiez dans le courant de février que nos drapeaux flottent sur les murs de cette capitale. Vous ne ferez aucune suspension d'armes et n'entendrez à aucune capitulation. Mon intention est que les Bourbons aient cessé de régner à Naples ; je veux asseoir sur ce trône un prince de ma maison ; *vous d'abord, si cela vous convient ; un autre, si cela ne vous convient pas...* » C'est ainsi que Napoléon agissait avec ses frères. Au mois de juin suivant, lorsqu'il eut érigé le royaume de Hollande, et décidé que ce fief de l'empire serait donné à Louis Bonaparte, Napoléon fit entendre à ce dernier que s'il n'était pas plus consulté sur cette affaire, c'est qu'un sujet ne pouvait refuser d'obéir.

Dans une lettre du 31 janvier, adressée également à son frère aîné, Napoléon ajoutait :

«... On suppose que le prince royal est resté à Naples : si cela est, faites-le arrêter et conduire en France sous bonne et sûre escorte : c'est là mon ordre exprès ; je ne vous laisse aucune latitude sur cet objet... Point de demi-mesures, point de faiblesse. Je veux que mon sang règne à Naples aussi longtemps qu'il régnera en France. *Le royaume de Naples m'est nécessaire.* »

A l'offre du trône de Naples, Joseph répondit d'Albano, 31 janvier :

«... Une fois pour toutes, je puis assurer Votre Majesté que tout ce qu'elle fera, je le trouverai bien ; je vous l'ai dit à Boulogne avant de retourner à Paris, et depuis ce temps je n'ai pas varié un instant. Faites tout

pour le mieux, et disposez de moi comme vous le jugerez le plus convenable pour vous et pour l'État... »

En s'exprimant ainsi, Joseph Bonaparte donnait l'exemple d'une abnégation absolue devant les volontés du chef de sa maison. Louis Bonaparte se montra moins respectueux. En apprenant comment on avait disposé de lui pour le trône de Hollande : « Quoi donc ! s'écria-t-il devant Talleyrand, ne suis-je en cela qu'un accessoire ? »

Napoléon voulait, au surplus, que la couronne de Naples fût aussi le prix du courage :

«... N'écoutez pas, mandait-il à son frère le 3 février, n'écoutez pas ceux qui voudraient vous tenir loin du feu ; vous avez besoin de faire vos preuves s'il y a des occasions, et posez-vous ostensiblement. Quant au vrai danger, il est partout à la guerre. »

Le 15 février, l'armée française occupait Naples. Joseph demande presque aussitôt : « Quelle conduite tenir avec les jésuites ? » — Napoléon lui répond : « Commencez par les renvoyer tous chez eux. Il doit y en avoir très-peu de Napolitains. Je ne reconnais point cet ordre. » L'Empereur conseille à son frère de ne pas compter sur l'opinion, mais de s'attendre à une émeute et de prendre d'avance toutes les mesures pour la réprimer. Il lui ordonne aussi de frapper une imposition de trente millions sur tout le royaume, et il l'avertit enfin de se suffire, car il ne lui enverra plus d'argent.

Mais les objections ne manquent pas au nouveau roi de Naples, dont le caractère doux et tranquille formait le plus singulier contraste avec l'impétuosité en quelque sorte volcanique du vainqueur d'Austerlitz. « ..... Ce

Digitized by Google

pays-ci, répliquait Joseph, ne ressemble à aucun autre de l'Europe... Il est ordinaire ici de voir mourir de faim, dans les rues, des hommes couchés, nus comme la main, des femmes, des enfants. Tout ceci peut s'améliorer, mais il faut beaucoup de prévoyance et beaucoup de sagesse. La cour donnait beaucoup ; il faudra bien que je donne aussi beaucoup, jusqu'à ce que le mal, attaqué dans sa racine, ne nécessite plus des remèdes qui ne sont que de faibles palliatifs : j'ai déjà donné bien des milliers de ducats, mais on ne s'en douterait pas à l'aspect hideux de la misère que l'on voit dans les rues, et qui existe aussi dans beaucoup de ménages. » Il était plus ferme dans une autre dépêche ; Napoléon ne cessait de lui reprocher que son administration de Naples était trop douce : « ... Je ne néglige aucun moyen pour remplir les ordres de V. M., lui répond son frère ; et si elle continue à me laisser aller *selon mon système,* j'espère remplir parfaitement ses intentions, aller au même but, peut-être un peu plus lentement ; *mais j'arriverai sans secousse, et sans qu'on se plaigne des moyens que j'emploierai à mesure de mes besoins...* »

Mais Napoléon ne se laissait pas persuader si facilement. Du reste, il n'aimait pas que ceux de ses frères, qu'il avait faits rois, eussent un système. C'est ce qui lui fit écrire un jour à Louis Bonaparte, à propos de considérations politiques développées par ce dernier : « De quoi vous mêlez-vous ? » Sans être aussi dur à l'égard du roi de Naples, il revenait pourtant sans cesse à la charge pour recommander à celui-ci une sévérité inflexible. Nous prendrons presque au hasard des fragments de ces lettres qui dépeignent si parfaitement Napoléon I^er^ :

23 mars 1806. « Dans un pays conquis, la bonté n'est

pas de l'humanité. En général, il est de principe politique de ne donner bonne opinion de sa bonté qu'après s'être montré sévère pour les méchants. » — 5 juillet : « Votre gouvernement n'est pas assez vigoureux, n'est pas assez fortement organisé. Vous craignez trop d'indisposer les gens, vous êtes trop bon... » Ailleurs encore : « ... Vous êtes trop bon, surtout pour le pays où vous êtes. Il faut désarmer, faire juger et déporter. » 26 juillet : « ... Que veut dire cette garde nationale de Naples? C'est s'appuyer sur un frêle roseau, si ce n'est donner des armes à ses ennemis... »

Antérieurement, il avait prescrit à son frère des précautions minutieuses pour garantir sa sûreté personnelle : « ... Je vous ai déjà dit et vous répète encore que vous vous fiez trop aux Napolitains. Je dois surtout vous le dire pour votre cuisine et pour la garde de votre personne... Vous n'avez pas assez suivi ma vie privée pour savoir combien, même en France, je me suis toujours tenu sous la garde de mes plus sûrs et de mes plus anciens soldats... Personne ne doit jamais entrer chez vous, la nuit, que votre aide de camp, qui doit coucher dans la pièce qui précède votre chambre à coucher. Votre porte doit être fermée en dedans et vous ne devez ouvrir à votre aide de camp que lorsque vous avez bien reconnu sa voix ; lui-même ne doit frapper à votre porte qu'après avoir eu le soin de fermer celle de la chambre où il se trouve, pour être sûr qu'il est seul, et que personne ne peut le suivre. Ces précautions sont importantes, etc. »

Les troubles de la Calabre semblèrent justifier jusqu'à un certain point les craintes que donnait à Napoléon la bonté de son frère. Il lui recommanda alors, avec plus d'énergie encore, de ne plus écouter cette faiblesse, mais de se montrer impitoyable.

30 juillet 1806 : « Ne pardonnez pas; faites passer par les armes au moins six cents révoltés. Ils m'ont égorgé un plus grand nombre de soldats. Faites brûler les maisons de trente des principaux chefs de village, et distribuer leurs propriétés à l'armée. Désarmez tous les habitants, et faites piller cinq ou six gros villages de ceux qui se sont le plus mal comportés... »

6 août : « ... Il ne faut point perdre de vue que la force et la justice sévère sont la bonté des rois. Vous confondez trop la bonté des rois avec la bonté des particuliers. J'attends de savoir la quantité de biens que vous avez confisqués en Calabre, et le nombre de révoltés dont vous avez fait bonne justiee. Faites fusiller trois personnes par village, des chefs de la révolte. N'ayez pas plus d'égards pour les prêtres que pour les autres. »

Il s'était déjà exprimé en ces termes sur la cour de Rome :

De Saint-Cloud, 22 juin 1806. « Mon frère, la cour de Rome est tout à fait devenue folle. Elle refuse de vous reconnaître, et je ne sais quelle espèce de traité elle veut faire avec moi. *Elle croit que je ne peux pas allier un grand respect pour l'autorité spirituelle du pape, et réprimer ses prétentions temporelles.* Elle oublie que saint Louis, dont la piété est connue, a été presque toujours en guerre avec le pape; et que Charles-Quint, qui était un prince très-chrétien, tint Rome assiégée pendant longtemps, et s'en empara, ainsi que de tout l'État romain. »

Au surplus, il enjoignit formellement à son frère de s'appuyer sur le Code civil, qui contribuerait, autant et plus que la force, à consolider le nouveau trône. « Établissez le Code civil à Naples, disait-il; tout ce qui ne nous est pas attaché va se détruire alors en peu d'années, et ce que vous voudrez conserver se consolidera.

Voilà le grand avantage du Code civil. Si le divorce vous gêne pour Naples, je ne vois pas d'inconvénient de cartonner cet article ; cependant je le crois utile... Pour les actes de l'état civil, vous pouvez les laisser aux curés. Au moyen de ces modifications, il faut établir le Code civil chez vous ; il consolide votre puissance, puisque, par lui, tout ce qui n'est pas *fidéicommis* tombe, et qu'il ne reste plus de grandes maisons que celles que vous érigez en fiefs. C'est ce qui m'a fait prêcher un Code civil, et m'a porté à l'établir... »

Napoléon répète souvent que le royaume de Naples lui est nécessaire. De là son insistance dans les conseils qu'il prodigue à son frère pour le convertir à ses idées gouvernementales. Il prévoit la réunion plus ou moins prochaine de la Sicile. « En ce cas, dit-il à Joseph, vous avez le plus beau royaume du monde ; et j'espère que, par la vigueur que vous mettrez à vous former un bon corps d'armée et une escadre, *vous m'aiderez puissamment à être maître de la Méditerranée, but principal et constant de ma politique.* »

Mais, pour cela, Joseph doit se montrer inébranlable. « Vous ne devez jamais faire aucun pas rétrograde, lui dit l'Empereur, et périr, s'il le faut, sur le territoire napolitain... — Un roi doit se défendre et mourir dans ses États, ajoute-t-il ailleurs. Un roi émigré et vagabond est un sot personnage. »

Nous allons voir maintenant comment Joseph Bonaparte, qui s'était réellement attaché aux Napolitains, fut soudainement arraché au plus beau royaume du monde, comme disait l'Empereur, et envoyé, roi nominal, dans l'Espagne soulevée contre les Français.

Quelle que fût la répugnance du roi de Naples à se prêter aux nouveaux projets de l'Empereur, quelque discordance qu'il y eût entre son caractère et la ter-

Digitized by Google

rible lutte dont la Péninsule ibérique devenait le théâtre, il lui fallut se résigner et obéir à cette raison d'État sans cesse invoquée par le chef de sa maison. Napoléon l'avait dit naguère : « Je ne puis reconnaître pour parents que ceux qui me servent. Ce n'est point *au nom de Bonaparte* qu'est attachée ma famille, c'est *au nom de Napoléon*. Je ne puis aimer aujourd'hui que ceux dont je fais cas, et qui servent mes projets..... Je ne puis plus avoir de parents dans l'obscurité. Ceux qui ne s'élèveront pas avec moi, je ne pourrai plus les considérer comme étant de ma famille. J'en fais une famille de rois, qui se rattacheront à un système fédératif. »

II

Personne n'a jugé plus sévèrement que Napoléon lui-même la tentative impolitique et funeste d'absorber l'Espagne au profit de sa dynastie. « Toutes les circonstances de mes désastres, disait-il à Sainte-Hélène, se rattachent à ce nœud fatal ; elle a détruit ma moralité en Europe, divisé mes forces, multiplié mes embarras. » Mais il fallut ces embarras et ces désastres, la vaillance héroïque du peuple espagnol, six ans d'une guerre effroyable, le soulèvement de l'Europe, enfin la chute même de l'Empire pour convaincre Napoléon qu'il avait commis en 1808 une faute immense. Et pourtant, les avertissements, comme on le verra, ne lui manquèrent point ; son frère, médiocre général, mais admirable par son honnêté, essaya longtemps de lui dessiller les yeux, de lui montrer l'abîme, ou plutôt ces colonnes d'Hercule devant lesquelles le conquérant aurait dû s'arrêter ! Mais Napoléon avait une volonté indomptable ; et, de

Digitized by Google

plus, il était fataliste quand il objectait que ses destinées devaient s'accomplir !

Vers la fin du mois de novembre 1807, Napoléon fit annoncer au roi de Naples qu'il partait pour Milan, qu'il serait le 2 décembre à Venise et qu'il l'y verrait avec plaisir, si les affaires de ses États lui permettaient de s'absenter pendant quelques jours. L'entrevue eut lieu effectivement ; mais, quoi qu'en aient dit plusieurs historiens, ce ne fut pas là que la couronne de Philippe V fut offerte à Joseph Bonaparte. Rien n'était encore décidé dans l'esprit de l'Empereur. On lit en effet, dans une note de Joseph : « Lors de mon entrevue avec l'Empereur à Venise, il me parla des troubles de la famille royale d'Espagne, comme pouvant amener des événements qu'il *redoutait*. J'ai assez de besogne taillée, dit-il ; des troubles en Espagne ne peuvent servir que les Anglais, qui ne veulent pas de paix, en altérant les ressources que je trouve dans cette allié pour continuer la guerre contre eux. »

Il faut remarquer en outre que, dans ce même voyage d'Italie, Lucien Bonaparte, qui vivait hors de France et séparé de la famille impériale, eut aussi une entrevue avec Napoléon et que celui-ci, au nombre des combinaisons possibles en Espagne, rangeait encore l'union d'une princesse française (fille de Lucien) avec Ferdinand, prince des Asturies.

Bientôt cependant les discordes de la famille royale d'Espagne sont poussées jusqu'au scandale ; les événements se pressent : le méprisable favori qui, par l'imbécillité de Charles IV et la connivence coupable de la reine, avait été si longtemps maître de la monarchie hispanique, Godoï tombe, à Aranjuez, le 17 mars 1808, sous la fureur du peuple. Charles IV lui-même se vit obligé d'abdiquer le 19 en faveur du prince des Astu-

Digitized by Google

ries. Dans la prévision de ces événements, Napoléon, sans divulguer encore ses projets, avait ordonné à Murat de pénétrer sur le territoire espagnol avec les troupes qui étaient rassemblées au pied des Pyrénées.

Napoléon, alors à Paris, connut les événements d'Aranjuez du 23 au 27 mars. A cette dernière date, il envoya à Louis Bonaparte, roi de Hollande, un courrier chargé de lui remettre la lettre suivante, dont il serait superflu de faire ressortir l'importance historique :

« Mon frère, le roi d'Espagne vient d'abdiquer. Le prince de la Paix a été mis en prison. Un commencement d'insurrection a éclaté à Madrid. Dans cette circonstance, mes troupes étaient éloignées de quarante lieues de Madrid ; le grand-duc de Berg a dû y entrer le 23 avec 40,000 hommes. Jusqu'à cette heure le peuple m'appelle à grands cris. Certain que je n'aurai de paix solide avec l'Angleterre qu'en donnant un grand mouvement au continent, j'ai résolu de mettre un prince français sur le trône d'Espagne. Le climat de la Hollande ne vous convient pas. D'ailleurs la Hollande ne saurait sortir de ses ruines. Dans le tourbillon du monde, que la paix ait lieu ou non, il n'y a pas de moyen pour qu'elle se soutienne. Dans cette situation des choses, *je pense à vous pour le trône d'Espagne*. Vous serez souverain d'une nation généreuse, de 11 millions d'hommes, et de colonies importantes. Avec de l'économie et de l'activité, l'Espagne peut avoir 60,000 hommes sous les armes, et cinquante vaisseaux dans ses ports. Répondez-moi catégoriquement. Quelle est votre opinion sur ce projet ? Vous sentez que ceci n'est encore qu'un projet, et que, quoique j'aie 100,000 hommes en Espagne, il est possible, par les circonstances qui peuvent survenir, ou que je marche directement et que tout soit

Digitized by Google

fait dans quinze jours ; ou que je marche plus lentement, et que cela soit le secret de plusieurs mois d'opérations. Répondez-moi catégoriquement : *si je vous nomme roi d'Espagne, l'agréez-vous?* Puis-je compter sur vous? Comme il serait possible que votre courrier ne me trouvât plus à Paris, et qu'alors il faudrait qu'il traversât l'Espagne au milieu de chances que l'on ne peut prévoir, répondez-moi seulement ces deux mots. J'ai reçu votre lettre de tel jour, je réponds *oui*, et alors je compterai que vous ferez ce que je voudrai ; ou bien *non*, ce qui voudra dire que vous n'agréez pas ma proposition. Vous pouvez ensuite écrire une lettre où vous développerez vos idées en détail sur ce que vous voulez, et vous l'adresserez sous l'enveloppe de votre femme à Paris ; si j'y suis, elle me la remettra, sinon elle vous la renverra. Ne mettez personne dans votre confidence, et ne parlez, je vous prie, à qui que ce soit de l'objet de cette lettre ; car il faut qu'une chose soit faite pour qu'on avoue d'y avoir pensé, etc. »

La surprise de Louis Bonaparte égala son indignation, nous apprend-il lui-même, en recevant une proposition qu'il regardait comme impolitique, injuste et honteuse. Il refusa donc vivement. « Je ne suis pas un gouverneur de province, disait-il à ce sujet. Il n'y a pas d'autre promotion pour un roi que celle du ciel; ils sont tous égaux ; de quel droit pourrai-je aller demander un serment de fidélité à un autre peuple, si je ne restais pas fidèle à celui prêté à la Hollande en montant sur le trône? » Il répondit en conséquence, et *refusa vertement* (1).

(1) La lettre de Napoléon et la réponse de Louis Bonaparte ne se trouvent point dans le recueil de M. Ducasse. Nous les avons extraites d'un autre recueil dont l'authenticité est également incontestable, à savoir : les *Documents historiques et réflexions sur le gouvernement de*

Digitized by Google

Le 4 avril, Napoléon arriva lui-même à Bayonne, avec le dessein arrêté de précipiter dans le néant les Bourbons d'Espagne et de s'emparer de leurs possessions. Alors seulement, à défaut du roi de Hollande, il arrêta son choix sur le roi de Naples. Le 18 avril, il fait pressentir à Joseph ses intentions en lui écrivant : « ... Les circonstances veulent que je couvre l'Europe de mes troupes. L'Angleterre commence à souffrir. La paix seule avec cette puissance me fera remettre le glaive dans le fourreau, et rendre à l'Europe la tranquillité. Il ne serait pas impossible que je vous écrivisse, dans cinq ou six jours, de vous rendre à Bayonne... » Le 10 mai, après l'abdication de Charles IV et le détrônement de Ferdinand, l'Empereur notifie sa volonté : « ... Le roi Charles, par le traité que j'ai fait avec lui, me cède tous ses droits à la couronne d'Espagne. Le prince des Asturies avait renoncé avant à son prétendu titre de roi... La nation, par l'organe du Conseil suprême de Castille, me demande un roi. *C'est à vous que je destine cette couronne*. L'Espagne n'est pas ce qu'est le royaume de Naples : c'est onze millions

la Hollande, par Louis Bonaparte, *ex-roi de la Hollande*.—Cet ouvrage, très-curieux, a paru en 1820. Voir l'édition de Bruxelles, t. II, p. 147 et 148. — M. Thiers, qui paraît avoir négligé les Documents publiés par l'ex-roi de Hollande, ne dit pas un mot de l'offre qui lui fut faite de la couronne d'Espagne. D'après M. Thiers, les vues de Napoléon, à cet égard, se portèrent exclusivement sur Joseph Bonaparte.

« Napoléon, dit son historien, était conduit dans ce choix par l'affection d'abord, car il préférait Joseph à ses autres frères ; puis par un certain respect de la hiérarchie, parce que Joseph était l'aîné d'entre eux, et enfin par confiance, car il en avait plus en lui que dans tous les autres. Il croyait Jérôme dévoué, mais trop jeune ; Louis honnête, mais tellement aigri par la maladie, les querelles domestiques, l'orgueil, qu'il le regardait comme capable des déterminations les plus fâcheuses. Quant à Joseph, tout en lui reprochant beaucoup de vanité et de mollesse, il le jugeait sensé, doux et très-attaché à sa personne, et il ne voulait confier qu'à lui l'important royaume placé si près de France. » *Histoire du Consulat et de l'Empire*, livre XXX[e].

Digitized by Google

d'habitants, plus de 150 millions de revenus, sans compter les immenses revenus et la possession de toutes les Amériques... »

La nomination de Joseph, peu militaire, hors d'état de commander et d'imposer aux Espagnols, fut, selon M. Thiers, une nouvelle faute de l'Empereur ; il aurait fallu choisir Murat, qui était déjà à Madrid et qui aurait su se faire obéir des autres généraux. Mais Napoléon, sans parler de la déférence qu'il croyait devoir témoigner à l'aîné de ses frères, craignait peut-être de hâter le soulèvement des Espagnols en nommant roi le général qui avait réprimé avec une violence extrême l'insurrection de Madrid du 3 mai. « Si la guerre s'allume, tout est perdu, écrivit-il alors à Murat ; je ne veux pas qu'on brûle une amorce. »

Cependant Joseph s'était résigné à son élévation, plus obéissant que son frère, le roi de Hollande, qui, ayant reçu avant lui l'offre de la couronne hispanique, l'avait formellement et énergiquement déclinée. La résignation de Joseph Bonaparte, en cette circonstance décisive, fut une faute qu'il expia bientôt, en même temps que la France aussi l'expiait par la guerre la plus funeste. Dans l'intérêt de Napoléon, Joseph Bonaparte aurait dû montrer une *surprise* et une *indignation* au moins égales à celles dont son frère Louis se glorifia (1).

(1) Nous nous rallions à l'opinion si bien exprimée par un publiciste éminent. « Si dans le cours de la carrière politique de ce prince (Joseph Bonaparte) il y a un reproche sérieux à lui adresser, c'est assurément d'avoir permis à l'Empereur de disposer de lui pour un acte qui était la sanction même de cette théorie de monarchie universelle dont la modération et le sens droit de Joseph mesuraient si bien les véritables conséquences... Qu'il ait été moins fidèle aux Napolitains que Louis ne le fut aux Hollandais ; qu'à la veille d'un acte qui ne pouvait s'accomplir que par un crime, Joseph n'ait pas opposé à son frère le double obstacle de ses conseils et de ses refus, — c'est ce qu'il est difficile de

Il n'en fut pas ainsi. Le roi de Naples avait reçu la lettre de l'Empereur le 21 mai ; dès le 23, il était en route pour Bayonne, M. Ducasse raconte que, pendant ce voyage, le roi Joseph, étant arrivé près de la *Grotte*, ou passage souterrain qui débouche dans la vallée du Guiers, y rencontra son ancien professeur de mathématiques et de philosophie au collége d'Autun, l'abbé Simon, devenu évêque de Grenoble, et qui faisait sa première visite dans son diocèse. Le roi n'eut pas plus tôt aperçu le vénérable prélat que, faisant arrêter sa voiture, il se jeta dans ses bras. Comme celui-ci le complimentait sur son élévation prochaine et probable au trône de la péninsule ibérique, Joseph l'interrompit par ces paroles pleines de tristes pressentiments :

« Puissent vos félicitations être d'un heureux augure à votre ancien élève, M. l'évêque ! Puissent vos saintes prières détourner les malheurs que je prévois ! Quant à moi, l'ambition ne m'aveugle pas, et les joyaux de la couronne d'Espagne n'éblouissent point ma vue. Je quitte un pays où je pense avoir fait quelque bien, où je me flatte d'avoir été aimé, et de laisser après moi quelques regrets. En pourra-t-il être ainsi dans le nouveau royaume qui m'attend ?... En Espagne, j'aurai beau faire, je ne me dépouillerai pas si complétement de mon titre d'étranger qu'il ne m'en reste assez pour me faire haïr d'un peuple fier et chatouilleux sur le point d'honneur, d'un peuple qui n'a connu d'autres guerres que des guerres d'indépendance, et qui abhorre avant tout le nom français... Je vois un horizon chargé de nuages bien sombres ; ils recèlent dans leur sein un avenir qui m'effraye. L'étoile de mon frère scintillera-t-elle

comprendre et plus difficile encore de s'expliquer. » L. de Carné, dans la *Revue des Deux Mondes*.

Digitized by Google

toujours lumineuse et brillante dans les cieux?... Je ne sais, mais de tristes pressentiments m'assiégent en dépit de moi-même; ils m'obsèdent, me dominent. Je crains bien qu'en me donnant une couronne plus belle que celle que je dépose, l'Empereur n'ait chargé mon front d'un fardeau plus pesant qu'il ne saurait porter. *Plaignez-moi donc,* mon cher maître, *plaignez-moi; ne me félicitez pas.* »

Joseph, ayant reçu la couronne de Philippe V, essaya de prendre possession de ses nouveaux États. Mais à peine avait-il pénétré sur le territoire hispanique, qu'il fut effrayé de son isolement. Arrivé à Vittoria, le 12 juillet, il écrit à l'Empereur que pas un Espagnol ne se montre pour lui. « ... J'arrive dans cette ville, où j'ai été proclamé hier. L'esprit des habitants est très-contraire à tout ceci. Les personnes en place craignent les menaces du peuple et les insurgés de Saragosse, dont les lettres et les gazettes les intimident beaucoup; les nouvelles qu'ils reçoivent des Asturies, de la Galice, de Valence, de l'Andalousie, ne les rassurent pas davantage. *Personne n'a dit jusqu'ici toute la vérité à Votre Majesté.* Le fait est *qu'il n'y a pas un Espagnol qui se montre pour moi,* excepté le petit nombre de personnes qui ont assisté à la junte et qui voyagent avec moi. Les autres, arrivés ici et dans les autres villages avant moi, se sont cachés, épouvantés par l'opinion unanime de leurs compatriotes... »

Le découragement de Joseph augmentait à mesure qu'il approchait de Madrid et qu'il pouvait mieux apprécier le patriotisme des Espagnols, ainsi que leur volonté inébranlable de repousser l'invasion étrangère. Le 18 juillet, il écrivait de Burgos :

« ... Partout où l'opposition n'est pas armée, elle est au moins passive et sourde; c'est au point que le ma-

Digitized by Google

réchal Bessières était en présence d'une armée de 40,000 hommes sans s'en douter; que le général Merlin, que j'avais envoyé auprès de lui, *n'a pas pu trouver un guide en offrant de l'or à pleine main*. Il paraît que personne n'a voulu dire l'exacte vérité à Votre Majesté. *Je ne dois pas, moi, la lui cacher*. La besogne taillée est très-grande; pour en sortir avec honneur, il faut des moyens immenses. La peur ne me fait pas voir double. En quittant Naples, j'avais bien livré ma vie aux événements les plus hasardeux; depuis que je suis en Espagne, je me dis tous les jours : Ma vie est peu de chose; je vous l'abandonne. Mais pour ne pas vivre avec la honte attachée à l'insuccès, il faut de grands moyens en hommes et en argent. Alors seulement la facilité naturelle de mon caractère pourra me faire des partisans. Aujourd'hui, et tant que tout sera douteux, la bonté paraît une lâcheté, et je suis tout disposé à paraître moins bon. Pour sortir le mieux possible de cette tâche repoussante pour un homme destiné à régner, il faut un grand déploiement de forces, afin d'empêcher de plus nombreux soulèvements, et avoir moins de sang à répandre et moins de larmes à essuyer. De quelque manière que se résolvent les affaires d'Espagne, son roi ne peut que gémir, puisqu'il faut conquérir par la force; mais enfin, puisque le sort en est jeté, faudrait-il rendre les déchirements moins longs. Je ne suis point épouvanté de ma position, mais elle est unique dans l'histoire : *je n'ai pas ici un seul partisan*. »

Que répond l'Empereur? — « ... Je vois avec peine que vous vous affectiez; c'est le seul malheur que je craignais. Il entre des troupes de tous côtés, et constamment. Vous avez un grand nombre de partisans en Espagne, mais qui sont intimidés : ce sont tous les honnêtes gens... Vous ne devez pas trouver trop extra-

Digitized by Google

ordinaire de conquérir votre royaume. Philippe V, Henri IV ont été obligés de conquérir le leur. *Soyez gai ;* ne vous laissez point affecter, et ne doutez pas un instant que les choses ne finiront mieux et plus promptement que vous ne pensez... »

Mais les objections se pressent aussitôt sous la plume de Joseph, Écoutons-le, car ces paroles d'un honnête homme sont dignes de la plus sérieuse attention : « ... Henri IV avait un parti, Philippe V n'avait à combattre qu'un compétiteur ; *et moi, j'ai pour ennemi une nation de 12 millions d'habitants braves, exaspérés au dernier point.* On parle publiquement de mon assassinat ; mais ce n'est pas là ma crainte... Je ne puis que répéter ce que j'ai déjà dit et écrit si souvent à Votre Majesté ; mais elle n'a pas confiance dans ma manière de voir. Quels que soient les événements auxquels je m'attends, cette lettre rappellera à Votre Majesté que j'avais raison. Si la France a mis sous les armes un million d'hommes dans les premières années de la révolution, pourquoi l'Espagne, encore plus unanime dans sa fureur et dans sa haine, ne mettrait-elle pas sur pied 500,000 hommes, qui seront aguerris et très-aguerris dans trois mois ?... Les honnêtes gens ne sont pas plus pour moi que les coquins. *Non, Sire, vous êtes dans l'erreur ; votre gloire échouera en Espagne.* Mon tombeau signalera votre impuissance, car personne ne doutera de votre affection pour moi. Tout ceci arrivera, car je suis décidé à ne pas repasser l'Èbre, quelque chose qui arrive. Cependant, 50,000 hommes de bonnes troupes, 50 millions avant trois mois, peuvent tout rétablir... »

On sait qu'il fallut la victoire de Bessières à Medina del Rio Secco, pour que Joseph pût pénétrer jusqu'à Madrid. Il y arriva, enfin, le 20 juillet. Il ne fut pas

Digitized by Google

reçu, dit-il lui-même, par les habitants de l'Espagne comme il l'avait été par ceux de Naples! Tout se préparait, en effet, pour tirer parti d'un événement décisif. La victoire remportée par Castanos à Baylen et la malheureuse capitulation du général Dupont déterminèrent Joseph à évacuer la capitale, huit jours après son arrivée, et presque au moment où la convention de Cintra obligeait également les Français à se retirer du Portugal. De toute la Péninsule, il ne leur reste plus que le terrain compris entre l'Èbre et les Pyrénées.

Presque fugitif devant l'insurrection, le roi Joseph émet l'avis que l'Espagne ne peut être réduite à moins de trois armées de 50,000 hommes qui agiraient en masse, et cinquante autres mille hommes pour conserver les communications. « Ce pays et ce peuple, dit-il, ne ressemblent à aucuns autres : les paysans brûlent les roues de leurs voitures afin de n'être pas obligés aux transports, et on ne peut trouver parmi eux ni espions ni courriers ! »

Avant de connaître la malheureuse bataille de Baylen, l'Empereur avait cherché à relever le courage de son frère. « ... Il ne s'agit point, lui disait-il, de mourir, mais de vivre et d'être victorieux ; vous l'êtes et vous le serez... *Je trouverai en Espagne les colonnes d'Hercule, mais non les limites de mon pouvoir!...* »

Mais, en apprenant la capitulation de Dupont, Napoléon, sans rien perdre de sa fierté, devient pour son frère moins impératif et plus affectueux. Il lui écrit de Bordeaux, le 1er août : « ... Quelques revers que les circonstances nous puissent apprendre, n'ayez point d'inquiétude ; vous aurez plus de 100,000 hommes dans peu... Vous régnerez, vous aurez conquis vos sujets pour en être le père. Les bons rois ont passé à cette école. » Deux jours après, il ajouta ces paroles

Digitized by Google

presque extraordinaires sous la plume de César : « Vous ne sauriez croire combien l'idée que vous êtes aux prises, *mon ami*, avec des événements au-dessus de votre habitude, autant qu'au-dessous de votre caractère naturel, me pèse. Ma douleur est vraiment forte, lorsque je pense que je ne puis être en ce moment avec vous et au milieu de mes soldats. J'ai donné l'ordre à Ney de s'y rendre... Vous aurez 100,000 hommes, et l'Espagne sera conquise dans l'automne... » Il terminait par ces mots qui pouvaient être diversement interprétés : « *Je crois que, pour votre goût particulier, vous vous souciez peu de régner sur les Espagnols.* »

Joseph vit là une occasion de parler à cœur ouvert ; feignant de croire que l'Empereur avait voulu le sonder, et ignorant, en tout cas, que le trône de Naples n'était plus vacant, il avoua franchement qu'il le regrettait et qu'il ne serait heureux qu'après l'avoir recouvré.

Il lui répondit (de Burgos, le 9 août) qu'il avait beaucoup réfléchi sur les affaires d'Espagne, sur celles de Naples et sur la lettre de l'Empereur du 3 août, où il lui parlait de son goût pour les Espagnols. « Puisqu'il faut beaucoup de sang et d'argent pour conquérir l'Espagne, la France, disait-il, est en droit d'y trouver une indemnité, et de s'assurer que ces peuples, qui conserveront longtemps un sentiment d'animosité contre elle, ne puissent point lui nuire essentiellement. » Il proposait, en conséquence, de démembrer la monarchie de Philippe V, de réunir à la France les provinces au delà de l'Èbre, de donner la Galice au Portugal, et de réduire ce qui resterait de l'Espagne au rang de troisième puissance.

Mais, dans cette hypothèse qui achevait l'anéantissement de la monarchie de Charles-Quint, Joseph indiquait comment il comprenait son rôle. Laissons-le parler :

Digitized by Google

« ... Lorsque je m'envisage dans cette question, il m'est impossible de ne pas devenir sur-le-champ étranger à l'Espagne. L'honneur, la conscience, ou enfin cet instinct secret qui est le mobile de toutes mes actions, ne me permettraient jamais de rester sur le trône d'Espagne, si cette monarchie était diminuée de la moindre de ses parties. Dans la supposition que la France voulût gratuitement prodiguer son sang et son or pour me placer et me maintenir sur le trône des Espagnes, je ne puis pas cacher à Votre Majesté que je ne pourrais pas supporter l'idée qu'un autre que Votre Majesté pût commander en Espagne les armées françaises. Devenu le conquérant de ce pays par les horreurs de la guerre à laquelle tous les individus espagnols prendront part, je serai longtemps un objet de terreur et d'exécration. Je suis trop vieux pour avoir le temps de réparer tant de maux ; et j'aurais semé trop de haines pendant la guerre pour que je pusse recueillir dans mes dernières années le fruit du bien que j'aurais pu faire pendant la paix, au milieu des préventions et des calamités de tous les genres. Votre Majesté voit que, même dans cette hypothèse, celle de la conquête et de l'intégrité de la monarchie, *je ne dois pas désirer de régner en Espagne*. Ce peuple est plus concentré dans ses ressentiments qu'aucun autre peuple de l'Europe ; il y a quelque chose du caractère des peuples d'Afrique qui lui est particulier. Votre Majesté ne peut se faire une idée, parce que certainement personne ne le lui aura dit, *à quel point le nom de Votre Majesté est ici haï*. La guerre n'est point propre à diminuer ce sentiment... » Joseph faisait ensuite connaître ses désirs : « Conserver le commandement de l'armée assez longtemps pour battre l'ennemi ; rentrer dans Madrid avec elle, puisqu'elle en est sortie avec moi; et, de cette capitale, donner un décret *portant que*

Digitized by Google

je renonce à régner sur un peuple que j'ai dû réduire par la force des armes; et qu'ayant encore le choix entre un tel peuple et celui de Naples, qui sait apprécier mon gouvernement et rendre justice à mon caractère, je donne la préférence aux peuples qui me connaissent, et *retourne à Naples,* faisant des vœux pour le bonheur des Espagnes, et *allant travailler à celui des Deux-Siciles*... » Il insistait fortement sur cette idée : « ... Pourquoi, disait-il encore, vouloir m'attacher, moi à qui Votre Majesté porte tant d'affection, à un peuple qui me repousse parce que je suis son frère, et qui exigerait de moi, pour être tenu tranquille, le caractère sombre, soupçonneux et féroce de Philippe II, tandis que la nature m'a donné un sentiment d'honneur et de délicatesse que les Français peuvent apprécier, et l'âme qui a su me concilier l'affection des Italiens!... »

Mais déjà Napoléon avait disposé du trône de Naples en faveur de Murat, grand-duc de Berg. En apprenant la proclamation du nouveau roi, Joseph, qui n'avait pas été prévenu, ne dissimule pas son chagrin : « ... J'avoue, dit-il le 14 août à Napoléon, j'avoue que de tout ce qui m'est arrivé dans ma vie, c'est ce qui m'a affecté le plus, parce que je vois fermée la seule voie qui était encore ouverte pour concilier mon existence avec mon honneur... » Il continuait ensuite en dépeignant la situation de l'Espagne sous les couleurs les plus sinistres : « ... La monarchie espagnole ne peut plus être rangée dans son intégrité sous un seul prince; si elle l'était en Europe, si ce prince est un prince de notre maison, il ne se conservera sur le trône qu'en traitant les Espagnols comme ceux-ci ont traité les sujets de Montézuma. Je dois tout dire, d'ailleurs : ce n'est plus aujourd'hui l'intérêt de la France; si son sang et son or doivent se verser pour cette conquête, il est juste que la France en

Digitized by Google

profite, et qu'elle s'indemnise de tant de pertes; *car il faut deux cent mille Français pour conquérir l'Espagne, et cent mille échafauds pour y maintenir le prince qui sera condamné à régner sur eux*. Non, Sire, on ne connaît pas ce peuple ! chaque maison sera une forteresse, et chaque homme a la volonté de la majorité. Je ne répète qu'une chose, mais elle suffit pour en donner une idée : pas un Espagnol ne sera pour moi si on fait la conquête; pas un Espagnol n'a voulu rester au service des Français ou des ministres... Deux mille domestiques m'ont quitté à la fois, malgré les forts appointements que j'avais donnés; nous ne trouvons pas un guide, pas un espion. Quatre heures avant la bataille de Rio-Secco, le maréchal Bessières ne savait pas où était l'ennemi. *Tout ce qui écrit ou parle différemment, ment, ou n'a pas d'yeux...* »

Il est assez digne de remarque que Napoléon ne discuta jamais la lettre si pressante que son frère lui avait adressée le 9 août et à laquelle il se référait sans cesse. Le 27 août, l'Empereur se borna à dire qu'il avait reçu cette dépêche et un *duplicata* de la même ; pas un mot de plus. Mais il informait Joseph que les cours du Nord l'avaient reconnu ; que 10,000 hommes de la grande armée étaient arrivés à Mayence ; qu'avant le mois de janvier, il en aurait 100,000 et que, dans toute l'Espagne, il n'y aurait pas un seul village insurgé !...

Antérieurement, l'empereur avait exprimé son mécontentement au sujet de la direction des opérations militaires, et manifesté nettement combien le commandement laissait à désirer. Joseph ne put supporter ce reproche. « ... J'ai peine à concevoir, écrivait-il le 23 août, comment Votre Majesté peut avoir assez peu de connaissance de mon caractère, pour penser que ce sont les généraux, et non moi-même, qui décident les événe-

Digitized by Google

ments importants... Votre Majesté ne rend pas justice à son frère lorsqu'elle pense qu'il n'y a pas une tête ici : je ne manque ni de tête ni de cœur ; et quand je serais pétri de boue, j'ai trop vécu près de vous pour manquer de tête et de cœur. Le major général (Berthier) ne me traite pas non plus en roi. L'adversité élève les hommes de ma trempe, *et Alexandre traitait mieux ses ennemis vaincus*. Je n'ai aucun reproche à vous faire : humble, s'il le faut, dans la prospérité, j'aurai, dans la position où je suis, la fierté d'un homme... » Voici la réplique de Napoléon datée du 27 septembre : « *Mon frère,* je ne réponds pas à votre dernière lettre, où vous paraissez avoir de l'humeur. C'est un principe que je suis avec vous depuis longtemps. Vous avez trop d'esprit pour ne pas concevoir que c'est la seule chose que je puisse faire lorsque vous m'écrivez ainsi... » A coup sûr, l'Empereur n'avait pas tort cette fois.

Napoléon se trouvait alors à Erfurt, où il s'était rendu dans le but de retenir l'empereur de Russie dans son alliance comme contre-poids à l'attitude déjà douteuse tout au moins de l'Autriche et de la Prusse, qui nourrissaient l'espoir de tirer parti des événements d'Espagne. Or, quoique Napoléon ne redoutât nullement une nouvelle guerre sur le Danube ou sur l'Oder, encore lui importait-il de l'ajourner jusqu'à ce qu'il eût pu mettre fin par sa présence à la formidable révolte du peuple espagnol. Par ses ordres, 80,000 hommes de la grande armée s'avançaient vers les Pyrénées, et, le 13 octobre, leurs têtes de colonne commencèrent à rallier les troupes en position sur la ligne de l'Èbre (1).

(1) « C'était, dit M. Thiers, une masse de 150,000 hommes de vieilles troupes, qui, jointe aux 100,000 qui se trouvaient déjà au delà des Pyrénées, présentait le total énorme de 250,000 combattants. Voilà à quels efforts était obligé Napoléon, pour avoir au début entrepris

Le 25, ouvrant la session du corps législatif, Napoléon annonça ses desseins : « Invariablement d'accord avec l'empereur Alexandre pour la paix comme pour la guerre... je pars dans peu de jours pour me mettre moi-même à la tête de mon armée, et, avec l'aide de Dieu, couronner dans Madrid le roi d'Espagne, et planter mes aigles sur les forts de Lisbonne... »

Il partit effectivement quatre jours après, et, le 7 novembre, se trouvait à Vittoria près du roi Joseph. Suivons-le dans cette terrible lutte.

III

Napoléon, sans perdre un moment, transmit ses ordres pour commencer les mouvements décisifs qui devaient changer, pour quelque temps du moins, la face d'une guerre terrible.

Cette courte mais foudroyante campagne, dirigée par l'Empereur en personne, a été racontée par tant d'historiens compétents, qu'il serait téméraire de reprendre cette tâche ; il suffira de rappeler que deux mois suffirent pour récupérer le territoire qui avait été évacué, rétablir Joseph à Madrid et déterminer la retraite de l'armée anglaise sur la Corogne. Mais l'Espagne n'était pas encore vaincue (1); Saragosse résistait avec un in-

d'envahir l'Espagne avec une armée trop peu nombreuse et trop peu aguerrie. »

(1) « Le 9 décembre 1808, Madrid demanda à l'Empereur le retour du roi Joseph. Les habitants de cette capitale et de toutes les villes occupées par les Français prêtèrent serment de fidélité à celui-ci dans les églises et devant le Saint-Sacrement. Mais sans doute les Espagnols considéraient ce serment comme nul et extorqué par la force, puisqu'ils ne se faisaient aucun scrupule d'y manquer aussitôt après l'avoir prêté. » *Documents historiques*, publiés par Louis Bonaparte, édition de Bruxelles, t. II, p. 217.

Digitized by Google

comparable héroïsme, alors que Napoléon, inquiet des mouvements de l'Autriche, se voyait obligé de quitter la Péninsule, le 16 janvier 1809.

Les nombreux documents, politiques et militaires, rassemblés dans la *Correspondance du roi Joseph,* et destinés à éclaircir les événements de la guerre d'Espagne, méritent au plus haut point l'attention des hommes d'État. Mais l'art militaire surtout puisera les plus solides et les plus précieux enseignements dans les rapports des maréchaux de l'Empire et principalement dans les instructions si lumineuses et si prévoyantes de Napoléon. Le public, en général, recherchera, dans ces lettres, les épanchements intimes des deux frères, et, comme eût dit Tacite, les secrets de l'Empire. Il est certain que l'intérêt de ces papiers d'État augmente encore à mesure que l'on avance vers le dénoûment. L'antagonisme de deux caractères, radicalement différents, donne une signification éminemment dramatique à la correspondance du roi Joseph avec Napoléon.

Joseph Bonaparte est l'honnête homme par excellence, esprit sage, modéré, méthodique; cœur chaud, plein de dévouement, mais d'une sensibilité presque maladive. Il comprenait bien les nécessités de la guerre, mais il en envisageait les conséquences d'une tout autre façon que l'Empereur. Celui-ci, reculant les limites du possible, voulait dominer les événements comme les hommes; celui-là, regrettant Naples, ou mieux encore, son château de Mortefontaine, n'aspirait qu'après le repos. Roi d'un pays à conquérir, il voulait, avant même que la couronne fût fixée sur sa tête, recommencer le rôle de Louis XII, tandis que Napoléon, persistant dans une entreprise fatale, avait du moins le mérite de ne point se bercer de vaines illusions sur les dispositions des Espagnols et de considérer leur sou-

Digitized by Google

mission (si elle s'accomplissait jamais) comme devant être le fruit de la guerre et de la guerre seulement.

C'est ainsi que, en arrivant en Espagne, Napoléon laissa le roi à l'écart pour agir plus librement, comme général d'armée en pays ennemi. Dans la capitulation de Madrid, il ne fut fait mention ni du roi, ni de la convention de Bayonne. De là, des plaintes très-vives de la part de Joseph; le 10 novembre, par exemple, il écrivait à l'Empereur : «..... Hier, et depuis quatre ans, j'ai pu commander une armée; aujourd'hui, je n'ai pas l'autorité d'un sous-lieutenant. Méritais-je, par mon caractère, d'être la fable de l'armée, dans un pays où je serai le roi?... » Impatienté, Napoléon proposa à son frère la couronne d'Italie, ou de retourner en France, pour y gouverner en son absence. Ce projet, d'une exécution assez difficile d'ailleurs, ayant été abandonné, Joseph, toujours mécontent, se retira dans le château royal de Pardo, à deux lieues de Madrid. Apprenant que l'Empereur se dispose à prendre des mesures législatives contraires à ses idées, il s'adresse à lui en ces termes «... La honte couvre mon front devant mes *prétendus sujets*. Je supplie V. M. de recevoir ma renonciation à tous les droits qu'elle m'avait donnés au trône d'Espagne. Je préférerai toujours l'honneur et la probité au pouvoir acheté si chèrement. » Napoléon revint sur les mesures qu'il méditait, mais sans renoncer à ses principes d'inflexible rigueur militaire.

Il mande au roi (de Valladolid, le 10 janvier 1809) : «... Je ne suis pas content de la police de Madrid : Belliard (gouverneur de la ville) est trop faible; avec les Espagnols il faut être sévère. J'ai fait arrêter ici quinze des plus méchants, et je les fais fusiller. Faites-en arrêter une trentaine à Madrid. Quand j'en suis parti, on avait fait des enquêtes, et l'on était sur le

Digitized by Google

point de les saisir. Quand on la traite avec douceur, cette canaille se croit invulnérable; quand on en pend quelques-uns , elle commence à se dégoûter du jeu, et devient soumise et humble comme elle doit être... » Deux jours après, de nouvelles instructions arrivent, plus pressantes encore et plus menaçantes : «... L'opération qu'a faite Belliard est excellente. Il faut faire pendre , à Madrid, une vingtaine des plus mauvais sujets. Demain , j'en fais pendre ici sept connus par tous les excès, dont la présence affligeait les honnêtes gens, qui les ont dénoncés secrètement, et qui reprennent du courage en s'en voyant débarrassés. Si l'on ne débarrasse pas Madrid d'une centaine de ces boute-feux, on n'aura rien fait. Sur ces cent, faites-en pendre ou fusiller douze ou quinze, et envoyez le reste en France aux galères. Je n'ai eu de tranquillité en France, et je n'ai rendu de la confiance aux gens de bien , qu'en faisant arrêter deux cents boute-feux, assassins de septembre, et en les envoyant dans les colonies. Depuis ce temps, l'esprit de la capitale a changé comme par un coup de sifflet... »

L'antagonisme devint plus vif, après que Napoléon fut retourné en France et qu'il eut rendu à son frère une partie de son autorité. Le roi d'Espagne écrit à l'Empereur le 19 février : « Je vois avec peine que vous écoutez, sur les affaires de Madrid, *des personnes qui sont intéressées à vous tromper;* vous n'avez pas en moi une entière confiance, et cependant sans elle la place n'est pas tenable. Je ne répéterai pas ce que j'ai écrit plusieurs fois sur l'état des finances. Je donne toutes mes facultés aux affaires depuis sept heures du matin jusqu'à onze heures du soir. Je n'ai pas un sou à donner à personne. Je suis à ma quatrième année de règne; je vois encore ma garde avec le premier frac que

Digitized by Google

je lui ai donné, il y a quatre ans. Je suis le but de toutes les plaintes; j'ai toutes les préventions à vaincre... »

Mais Napoléon avait aussi ses griefs, et il les exposait avec une extrême franchise dans une lettre du 21, qui se croisa avec la précédente.

« Mon frère, lui disait-il, le major général (Berthier) vous a envoyé vos instructions militaires. Je vois avec peine que vous avez renvoyé le commissaire général de police de Madrid : j'en avais envoyé un à Lisbonne. J'ai vu avec une extrême surprise la raison que vous me donnez, que la Constitution le prohibe. Faites-nous connaître si la Constitution prohibe que le roi d'Espagne soit à la tête de 300,000 Français, que la garnison soit française ; si la Constitution prohibe que le gouverneur de Madrid soit Français ; si la Constitution dit que dans Saragosse on fera sauter les maisons l'une après l'autre? Il faut avouer que cette manière de voir *est petite et affligeante.* Ce n'est pas de l'humeur et de petites passions qu'il faut, mais des vues froides et conformes à sa position. Le régiment qui a été formé à Lyon déserte avec armes et bagages; il en sera de même des autres régiments. Déjà on assassine dans les rues de Madrid ; si l'on avait établi à Madrid un commissaire de police à la manière française, cela n'arriverait point. *Vous ne viendrez à bout de l'Espagne qu'avec de la vigueur et de l'énergie. Cette affiche de bonté et de clémence n'aboutit à rien. On vous applaudira tant que mes armées seront victorieuses; on vous abandonnera quand elles seront vaincues...* »

Joseph répondit le 7 mars par ses plaintes ordinaires sur le peu de confiance que l'Empereur lui témoignait. « .... Je suis aujourd'hui, poursuivait-il, sur le second versant de la vie, et je ne changerai pas de principes à

mon âge. Si vous ne pensez pas ainsi, *ma couronne mal affermie est à votre disposition.* Dieu m'a enlevé celle de Naples ; vous pouvez reprendre celle d'Espagne. — Je ne permettrai jamais que M. Fouché m'envoie des ordres, et s'immisce, pas plus que le prince de Neuchâtel, dans les affaires de l'administration intérieure de mes États. Le major général doit se borner à transmettre au lieutenant de l'Empereur les ordres de V. M. I. et R., et n'a rien à dire au roi d'Espagne. Le ministre de la police de France n'a rien à dire au roi d'Espagne. Tels sont mes principes, et à ces principes je suis prêt à sacrifier la couronne d'Espagne... » Joseph faisait suivre cette fière protestation de la réfutation détaillée des accusations que Napoléon, sur des rapports erronés, prétendait-il, avait dirigées contre le gouvernement du roi d'Espagne.

Mais ces plaintes continuelles et cette roideur devaient finir par lasser l'Empereur, ou du moins le dégoûter de correspondre directement avec son frère. Ses lettres devinrent plus rares, et il finit par n'en plus écrire. Toutefois le roi d'Espagne connut toujours, par une autre voie, les opinions de son frère sur son gouvernement. Berthier ou Clarke, ministre de la guerre, lui servirent d'intermédiaire. Parmi plusieurs pièces extrêmement curieuses, nous choisirons une lettre datée de Schœnbrunn, le 10 octobre 1809, et par laquelle le vainqueur d'Austerlitz et de Wagram, ce grand maître dans l'art de la guerre, exprimait au duc de Feltre son étonnement profond que le roi d'Espagne eût fait connaître publiquement la force de son armée. Citons textuellement :

« ... Je désire que vous écriviez au roi d'Espagne pour lui faire comprendre que rien n'est plus contraire

Digitized by Google

aux règles militaires que de faire connaître la force de son armée, soit dans des ordres du jour, soit dans des proclamations, soit dans les gazettes ; que, lorsqu'on est induit à parler de ses forces, on doit les exagérer à les rendre redoutables, en en doublant ou en en triplant le nombre ; et qu'au contraire, lorsqu'on parle de la force de l'ennemi, on doit la diminuer de la moitié ou du tiers ; *qu'à la guerre tout est moral;* que le roi s'est éloigné de ce principe lorsqu'il a dit qu'il n'avait que 40,000 hommes, et qu'il a publié que les insurgés en avaient 120 mille... En un mot, donner la force morale à son ennemi est se l'ôter à soi-même ; car il est dans l'esprit de l'homme de croire qu'à la longue le petit nombre doit être battu par le plus grand ; les militaires les plus exercés ont peine, un jour de bataille, à évaluer le nombre d'hommes dont est composée l'armée ennemie, et, en général, l'instinct naturel porte à juger l'ennemi que l'on voit plus nombreux qu'il ne l'est réellement. Mais lorsqu'on a l'imprudence, en général, de laisser circuler des idées et d'autoriser soi-même des calculs exagérés sur la force de son ennemi, cela a l'inconvénient que chaque colonel de cavalerie qui va en reconnaissance voit une armée, et chaque capitaine de voltigeurs, des bataillons. Je vois donc avec peine la mauvaise direction que l'on a donnée à l'esprit de mon armée d'Espagne, en répétant qu'elle oppose 40 mille hommes à 120 mille. On n'a obtenu par ces déclarations qu'un résultat : c'est de diminuer notre crédit en Europe en faisant croire que notre crédit ne tenait à rien, et on a amoindri notre ressort moral en augmentant celui de l'ennemi ; car, encore une fois, à la guerre, le moral et l'opinion font plus de la moitié de la réalité. L'art des grands capitaines a toujours été de publier et de faire apparaître à l'ennemi leurs troupes comme

Digitized by Google

très-nombreuses... Quand j'ai vaincu à Eckmühl l'armée autrichienne, j'étais un contre cinq, et cependant mes soldats croyaient être au moins égaux aux ennemis; et encore aujourd'hui, malgré le long temps que nous sommes en Allemagne, l'ennemi ne connaît pas encore notre force, et nous nous étudions à nous faire croire tous les jours plus nombreux. Loin d'avouer que je n'avais à la bataille de Wagram que 100 mille hommes, je m'attache à persuader que j'en avais 220 mille. Constamment, dans mes campagnes d'Italie, où j'avais une poignée de monde, j'ai exagéré ma force; cela a servi mes projets et n'a point diminué ma gloire.,. »

De son côté, Joseph ne déguisait rien non plus dans sa correspondance avec la reine Julie, sa femme. Le 8 novembre, il lui mande :

« ... Je n'ai aucune notion des articles de la paix (de Vienne); j'ignore si on s'est occupé de moi. L'Empereur paraît me bouder depuis quelques mois, *il ne m'écrit plus*. Cependant, ma conduite est irréprochable à mes propres yeux, et il n'y a pas d'apparence qu'elle varie jamais. Si elle lui a déplu, *elle lui déplaira encore ;* et cependant je ne puis rien être ici que par lui. Si ses sentiments sont changés, je dois désirer une position où je n'aie pas constamment besoin de toute la plénitude de sa puissance et de sa bienveillance affectueuse. Le métier que je fais est intolérable tel qu'il est aujourd'hui. Si les rapports de l'Empereur avec moi ne doivent pas changer, il faut que ma position change; si sa conduite a eu pour objet de me dégoûter de l'Espagne, son but est rempli. *Toute autre destination politique me conviendra mieux*. S'il lui convient de me laisser retirer au fond d'une province, loin des routes fréquentées,

avec ma famille et un très-petit nombre de personnes, je lui promets d'y vivre comme si je n'avais jamais connu d'autre état. Je ne paraîtrai jamais à Paris : des livres, des arbres, me distrairont, et mes enfants m'amuseront. Enfin, tout genre de vie me convient, nul n'est au-dessus ni au-dessous de moi ; mais l'humiliante posture qu'on voudrait me faire tenir sur le trône d'une grande nation ne me convient pas. Je veux savoir ce qu'on veut de moi, et me retirer si ce qu'on me demande répugne à ma fierté. Je ne veux pas être sous la tutelle de mes inférieurs ; je ne veux pas voir mes provinces administrées par des hommes qui n'ont pas ma confiance ; je ne veux pas être un enfant couronné, parce que je n'ai pas besoin de couronne pour être homme, et que je me sens assez grand par moi-même pour ne pas vouloir monter sur des échasses... Je demande à l'Empereur franchise et amitié, si je reste roi ; justice, si je rentre dans la vie privée... »

Il écrivit à Napoléon dans le même sens, le 19 novembre : « ... Il y a longtemps, Sire, que je n'ai plus de nouvelles de V. M. La paix même m'a été annoncée par les gazettes. Toutes les grandeurs où elle m'a porté me deviennent à charge, sans son affection habituelle. Si j'ai perdu votre amitié, trouvez bon que je me retire dans la plus obscure retraite ; sinon, je trouverai une mort glorieuse dans les hasards où le nom que je porte et les troupes que je commande ne m'ont jusqu'ici fait trouver que la victoire. Dans tout état de choses, rappelez-vous bien que vous n'avez jamais eu d'ami plus digne de vous, ni de frère plus tendre que moi ; et *craignez de vous en souvenir trop tard...* »

Napoléon continua de garder le silence jusqu'au

Digitized by Google

28 janvier 1810 ; il se servit alors de l'intermédiaire de Berthier, pour faire pressentir au roi d'Espagne de nouvelles et graves mesures :

« Mon cousin, vous ferez connaître au roi d'Espagne que mes finances se dérangent ; que je ne puis suffire aux énormes dépenses que me coûte l'Espagne ; qu'il devient indispensable que les fonds nécessaires pour le génie, l'artillerie, l'administration, les hôpitaux, chirurgiens et administrateurs de toute espèce, soient fournis par l'Espagne, ainsi que la moitié de la solde ; que nul n'est tenu à l'impossible ; que le roi doit nourrir l'armée d'Espagne ; que tout ce que je puis faire est de donner deux millions par mois pour supplément de solde ; que si cela ne peut avoir lieu, il n'y a plus qu'un moyen, *c'est de faire administrer les provinces pour le compte de la France*, vu que la situation de mes finances ne me permet plus de continuer de si grands sacrifices... »

Cette lettre annonçait le décret qui fut signé le 8 février suivant, et qui érigea en gouvernements militaires, en les mettant en état de siége, les provinces en deçà de l'Èbre, les plus rapprochées des frontières de France. Dès ce moment, l'autorité de Joseph, en sa double qualité de roi et de général en chef, fut resserrée dans les étroites limites de la Nouvelle-Castille.

En ordonnant, le 10 février, au prince Berthier, de notifier, au roi Joseph et au maréchal Soult, le décret relatif aux grands gouvernements militaires, Napoléon ajoutait ces mots : « ... Je ne puis plus faire face aux dépenses énormes de mon armée d'Espagne. Je veux que l'administration des pays conquis soit entre les mains des généraux qui commandent les provinces, afin que

toutes les ressources soient appliquées aux dépenses de l'armée. Désormais, je ne pourrai plus envoyer que deux millions par mois pour la solde des troupes qui sont autour de Madrid, et qui forment le fond de l'armée... »

Joseph, roi d'Espagne, se voyait ainsi brusquement frappé dans son autorité et sa dignité. Cette fois, il était impossible de nier la légitimité de ses plaintes et la justice de ses reproches. Le 12 avril 1810, il écrivit à la reine Julie :

« ... Il m'importe de connaître quelles sont les véritables dispositions de l'Empereur pour moi ; si j'en juge par les faits, elles sont mauvaises : je ne sais toutefois à quoi les attribuer. Que veut-il de moi et de l'Espagne? Qu'il m'annonce une fois sa volonté, et je ne serai plus placé entre ce que j'ai l'air d'être et ce que je suis réellement, dans un pays où les provinces soumises sont livrées à la discrétion des généraux, qui mettent les impôts qu'ils veulent et qui ont ordre de ne pas m'écouter. Si l'Empereur veut me dégoûter de l'Espagne, il faut y renoncer sur-le-champ : je ne veux plus, dans ce cas, que me retirer. L'essai de deux royaumes suffit, et je ne veux pas d'un troisième, car je veux vivre tranquille, acquérir une terre en France, loin de Paris, ou bien être traité en roi et en frère... »

Il confirmait ces intentions dans une lettre du 16 juillet : « ... Je suis bien décidé à ne jamais transiger avec mes devoirs : si on veut que je gouverne l'Espagne pour le bien seulement de la France, on ne doit pas espérer cela de moi. J'ai des devoirs de cœur et des besoins de reconnaissance envers la France, qui est ma famille ; mais jamais, même dans la misère, je n'ai accoutumé mon âme à se dégrader pour le bien de ma famille. J'ai

Digitized by Google

des devoirs de conscience en Espagne, je ne les trahirai jamais ; et je me complais trop dans le souvenir de ma vie passée, pour vouloir changer d'allure *aujourd'hui que je redescends la montagne*... Il faut que l'Empereur connaisse bien ma position ; qu'elle change sa justice, ou que je la fasse changer par ma retraite des affaires.... »

Il s'adressa à l'Empereur lui-même, le 8 août : « Ma position dans ce pays, toujours difficile, souvent déplorable, est telle aujourd'hui qu'elle ne peut continuer plus longtemps, si les dispositions prises et celles dont je suis menacé encore ont lieu. Je ferai en sorte que la réponse que j'attends de Votre Majesté me retrouve à Madrid ; mais je la supplie de ne pas me la faire attendre longtemps, car les choses sont plus fortes que les hommes ; et, le jour où je serai entièrement abandonné par ma garde, par mon service, par tout ce qui constitue un gouvernement, je n'aurai plus d'autre parti que celui de me rendre en France à la disposition de Votre Majesté, en la priant de trouver bon que je me réunisse à ma famille dont je suis séparé depuis six années, et que je retrouve, dans l'obscurité domestique, des affections et un calme que le trône m'a fait perdre, sans m'avoir rien donné en échange, *puisque ce n'est pour moi qu'un lieu de supplice d'où je contemple passivement la dévastation d'un pays que j'avais espéré pouvoir rendre heureux*... Si Votre Majesté m'ôte le commandement de l'armée d'Andalousie, et affecte exclusivement les revenus de ces provinces à l'armée, je n'ai pas d'autre parti à prendre qu'à quitter la partie ; et cette décision est tellement forcée qu'elle ne peut pas même m'être imputée... Car, enfin, que serai-je si on m'enlève l'armée d'Andalousie? Le concierge des hôpitaux de Madrid, des dépôts de l'armée, le gardien des

prisonniers ? Sire, je suis votre frère ; vous m'avez présenté à l'Espagne comme un autre vous-même. Je sens toute l'exagération de cet éloge sous le rapport des talents ; mais je ne serai jamais au-dessous par la vérité de mon caractère, par la noblesse de mes sentiments, par ma tendre affection pour mon frère... » Tout le reste de la lettre est de ce ton. S'il est forcé de se retirer, dit-il encore, il craint bien que Napoléon ne voie pas la fin de cette terrible convulsion ; il pleure sur les misères de la nature humaine, sur la dispersion d'une famille jadis si unie, sur le changement survenu dans le cœur de son frère, sur l'affaiblissement graduel d'une gloire immense, qui doit être éternisée, poursuit-il, par les souvenirs des sentiments généreux et héroïques plus que par une immense puissance.

Enfin, pour faire apprécier toute l'amertume ou plutôt toute l'exaspération du roi Joseph, citons encore un passage remarquable de la lettre qu'il adressa le 21 août à la reine Julie, obligée de servir d'intermédiaire entre les deux frères, depuis que Napoléon avait cessé toute correspondance directe avec le roi d'Espagne : « ... Si l'on veut tenir à l'Espagne ce qu'on lui a promis, me donner toute autorité sur l'armée, avoir en moi la confiance qui m'est due, l'Espagne sera pacifiée, amie de la France dans un an : si on continue dans le système commencé depuis février, toute l'Espagne sera bientôt une ardente fournaise d'où personne ne se tirera avec honneur. On ne connaît pas cette nation. Oui, c'est un lion que la raison conduira avec un fil de soie, qu'un million de soldats ne réduiront pas par la force militaire. Tout est ici soldat, si on veut gouverner militairement ; tout sera ici ami, si on veut parler de l'indépendance de l'Espagne, de la liberté de la nation, de sa constitution, de ses cortès. Voilà la

Digitized by

vérité; qu'on choisisse. Le temps prouvera ce que je dis. Conserve cette lettre, *elle est prophétique*... »

Mais Napoléon resta immuable dans ses desseins. Malgré les plaintes incessantes et toujours plus vives de son frère, il ne révoqua point le décret du 8 février; bien au contraire, le maréchal Soult ayant exposé à Berthier qu'il lui serait difficile, dans sa nouvelle position de général en chef, d'être toujours d'accord avec les ministres du roi d'Espagne, Napoléon enleva définitivement à son frère le commandement général sur les troupes françaises, à l'exception de la nouvelle armée du centre.

Alors Joseph, s'adressant encore à la reine Julie, décrivit sa nouvelle position en ces termes : « ... Je n'ai plus aucun commandement et je suis devenu un fardeau inutile; j'ai réduit mon assignation civile à quarante mille réaux par jour, et, quelque modique qu'elle soit par rapport aux charges énormes qu'elle doit supporter, elle est impossible à payer sans ôter le pain à des soldats et à des magistrats... Je suis donc décidé à quitter l'Espagne, où je suis si déplacé, et à me rendre en France, prêt à faire tout ce qui conviendra à l'Empereur pour que mon éloignement des affaires fasse le moins de sensation possible. Je me rendrai près de lui dès qu'il m'aura témoigné qu'il désire me voir; jusqu'à ce que j'aie obtenu cette permission, je m'arrêterai dans une terre que je désire que tu fasses louer à cinquante lieues de Paris, dans la Touraine, et que nous pourrons échanger dans la suite avec Mortefontaine... » Après avoir fait connaître que le général Belliard, gouverneur de Madrid et chef d'état-major d'un corps qu'on appelle *du centre* et dont *on dit* le roi commandant, continuera de le commander, Joseph finissait par déclarer qu'il était prêt à retourner à Naples, si Napoléon le désirait.

Digitized by Google

Cette idée était exprimée avec plus de force dans une autre lettre, adressée au cardinal Fesch, qui avait été certainement chargé par l'Empereur d'essayer son influence sur le roi d'Espagne pour le retenir à Madrid. « Je n'ai, disait Joseph, aucun engagement antérieur avec les Napolitains, et y être comme j'y ai été, c'est tout ce qu'ils ont droit d'attendre de moi. Si cela contente l'Empereur, je suis prêt, comme je suis prêt à tout, plutôt que de contracter en Espagne des engagements que je ne pourrais pas tenir... »

Cette situation ne pouvait se prolonger. L'Empereur et le roi le comprirent également. Vers le milieu de 1811, le duc de Cadore, ayant demandé une audience à la reine Julie, lui dit que l'Empereur avait appris avec peine l'envoi en France du jeune Marius Clary, neveu de son mari, avec mission de traiter de l'acquisition d'une terre dans laquelle ce dernier avait l'intention de se retirer; que les membres de la famille impériale ne pouvaient rien acquérir en France sans l'autorisation du chef de l'État; que Joseph ne pouvait quitter son poste; que les intérêts de l'Espagne devaient passer après ceux de l'Empire; que, cependant, si Joseph était déterminé à quitter le trône, ce qui causerait un vif chagrin à l'Empereur, il fallait que les choses se fissent régulièrement, par une déclaration préalable envoyée à l'ambassadeur de France à Madrid, etc. Joseph, informé de ces ouvertures, parut, dans les premiers moments, disposé à en profiter. Mais, arrivé près du dénoûment, il recula, dans la crainte, selon M. Ducasse, de contrarier trop vivement l'empereur. Il se contenta d'envoyer à Napoléon une note dans laquelle, sans se prononcer définitivement, il disait que ce qui lui conviendrait le mieux, à lui, était la renonciation aux affaires politiques. Il écrivit presque en même temps au car-

dinal Fesch : « Ces deux dernières années m'ont vieilli de vingt ans, et je veux me retirer des affaires. » Le 4 mars, un aide de camp de Berthier arriva à Madrid, porteur d'une lettre du major général, dictée sans aucun doute par Napoléon et qui était conçue en termes affectueux. Berthier faisait entrevoir une guerre prochaine avec la Russie, annonçait la formation d'une armée de 200,000 hommes dans le nord de la France, ajoutait que le grand empire s'affermissait de plus en plus et que le roi d'Espagne secondait l'Empereur. « Nous apprécions, disait-on aussi, les privations et les difficultés de la position de Votre Majesté... » Ces privations étaient grandes, en effet; car, de son côté, Joseph manda à Berthier : « Qu'il n'avait pas d'expressions pour rendre la pénurie qu'éprouvaient tous les services; qu'il avait été obligé de vendre les vases sacrés de sa propre chapelle, pour payer le pain des troupes qui étaient à Madrid, et qu'il ne savait comment il ferait le lendemain. »

Joseph, prenant enfin un parti, résolut de se rendre en personne à Paris, pour traiter directement les affaires d'Espagne avec son frère. Il arriva à Paris le 15 mai, et, après ses conférences avec Napoléon, se montra disposé à reprendre le fardeau qu'il avait tant de fois voulu rejeter. L'Empereur lui avait, au surplus, donné l'assurance positive que les gouvernements militaires cesseraient bientôt et que les divers commandants seraient mis sous ses ordres; il lui avait encore promis de lui prêter un million par mois. D'autre part, il ne s'opposait plus à la réunion des cortès et consentait à ce que les troupes françaises sortissent d'Espagne lorsque Joseph croirait qu'elles ne lui étaient plus nécessaires.

Fort de ces témoignages de confiance, le roi Joseph rentra en Espagne le 27 juin et à Madrid le 15 juillet.

Digitized by Google

IV

Les assurances données par Napoléon, dans ses dernières entrevues avec son frère, avaient fait revenir le roi Joseph sur sa résolution de déposer la couronne hispanique. Il semblerait toutefois, d'après des révélations ultérieures, que Napoléon fût loin d'exercer encore une contrainte quelconque sur l'esprit de son frère : il paraît plus vrai qu'il le laissa libre de maintenir ou de retirer sa *démission*. Mais en lui donnant les apaisements qu'il désirait quant à sa position vis-à-vis des généraux français, et en y ajoutant des promesses généreuses pour le tirer de ses embarras financiers, l'Empereur l'avait, sinon réconcilié avec la royauté, du moins consolé et encouragé. En quittant la France, le 26 juin 1811, Joseph assura l'Empereur de son entière confiance et déclara que c'était sa principale force dans la *longue et pénible carrière* qu'il allait recommencer.

Mais, dès la fin du mois de juillet, le roi d'Espagne retomba dans un état moral voisin du découragement. Il faisait remarquer, non sans amertume, au prince Berthier et à l'Empereur lui-même, qu'il ne recevait point le million mensuel, si positivement promis. « ... On commence à se demander : « Quels sont donc « les résultats du voyage du roi à Paris ? » Si cet état de choses dure, avant six mois nous évacuerons l'Espagne, faute de vivres. L'ennemi n'épargne pas l'argent. Quant à moi, pour tout dire d'un mot, puisque j'ai un chiffre, *je ne sais pas comment je payerai ma table dans huit jours ;* tous mes employés sont encore pis... » Voilà ce qu'il écrivait à Berthier le 24 août. Dans une autre lettre du 14 septembre, il ajoutait : « ... Je suis gardé

Digitized by Google

par des soldats qui ne sont pas payés, servi par des administrateurs et des magistrats qui passent la moitié de leur temps à chercher les moyens de faire exister leur famille le lendemain. Il est de fait que, dans cette semaine, six personnes sont mortes de faim dans Madrid... » Cette situation affreuse était la conséquence d'une mauvaise récolte, dont les effets désastreux étaient venus s'ajouter aux calamités de la guerre. Le pain valait à Madrid 18 sous la livre, et le prix s'en éleva jusqu'à 30 sous. Joseph, s'adressant à M. Laforest, ambassadeur de France à sa cour, lui mandait, le 1er janvier 1812 : « ... Ma maison s'est soutenue jusqu'ici en engageant à Madrid le peu de diamants dont je me trouvais encore possesseur, et en devant à tout le monde pour les dépenses les plus journalières... La misère de mes employés civils est si grande, que j'ai tel de mes principaux fonctionnaires publics qui n'a pas de feu chez lui, tel autre qui n'a pas de pain ; il n'est pas de jour que je ne donne à des gens à qui il est dû par l'État dix mille francs d'appointements, cent francs. »

Cependant Napoléon, malgré tant d'autres soucis, ne perdit pas de vue les nécessités de la guerre d'Espagne. Le 9 octobre 1811, se trouvant à Utrecht, il avait prescrit au prince Berthier d'informer le roi d'Espagne que des ordres étaient donnés pour que l'argent qu'il désirait lui parvînt. Mais ces ordres furent incomplétement exécutés, puis forcément négligés au milieu des graves événements qui avaient surgi au Nord et qui allaient entraîner Napoléon dans les steppes de la Russie.

Dans la prévision de ces événements, Napoléon s'attachait plus fortement à son système *que la guerre devait nourrir la guerre*. Le 29 mai 1811, il mandait à Berthier : « ... Vous ferez comprendre au maréchal

Suchet que la guerre d'Espagne exige un tel accroissement de forces qu'il ne m'est plus possible d'y envoyer de l'argent... » Le 6 janvier 1812, il lui écrit ce billet extrêmement remarquable :

« Mon cousin, il y a dans les *Rêveries* du maréchal de Saxe, parmi beaucoup de choses extrêmement médiocres, des idées sur la manière de faire contribuer les pays ennemis sans fatiguer l'armée, qui m'ont paru bonnes. Lisez-les, et mettez-en le contenu dans une instruction qui sera destinée à être envoyée à vos généraux en Espagne. »

La détresse des différents corps de l'armée française en Espagne égalait au moins, si elle ne surpassait celle de la population civile. Marmont, surtout, avait prié, avec les plus vives instances, le prince Berthier, d'intervenir auprès de l'Empereur, pour qu'il envoyât trois ou quatre millions destinés aux subsistances, afin de tirer l'armée de la crise effrayante qu'elle aurait à traverser jusqu'à la prochaine récolte. Il redoubla ses instances dans une lettre datée de Salamanque, le 30 avril, et où il s'exprimait en ces termes :

« J'ose espérer que S. M. a accueilli ma demande, et qu'elle nous donnera des secours; mais si elle les avait refusés, et que je dusse rester ici, je la supplierais, au nom du salut de l'armée et de son honneur, de revenir sur sa décision, en lui demandant comme une faveur signalée de consacrer à ces secours la *valeur des dotations que je dois à ses bontés.* Quelle que soit la médiocrité de ma fortune, quel que soit le prix que j'attache à être personnellement au-dessus des besoins, le premier et le plus pressant que j'éprouve est celui d'un bon Français, celui de voir triompher ses armes; c'est d'être en situation de ne rien faire que d'utile pour le service

Digitized by Google

de l'Empereur, et de n'attacher mon nom qu'à des événements dont le souvenir soit honorable pour l'armée qu'il m'a confiée... »

Le 9 juin suivant, Napoléon partit pour la campagne de Russie. Quelque temps auparavant, faisant droit à une des plaintes les plus vives de son frère, il l'avait chargé, pendant son absence, du commandement en chef de toutes les armées d'Espagne. Du reste, il n'écrivit pas au roi et ne lui transmit aucune direction certaine, aucune instruction précise sur la conduite des opérations. Dès ce moment, comme le fait observer M. Ducasse, les nouvelles de France devinrent rares, et non-seulement le payement du million mensuel, si solennellement promis, fut suspendu, mais même les anciens 500,000 fr. n'arrivaient pas exactement. Joseph, qui avait de nouveau annoncé l'intention d'abdiquer, jugea qu'il serait peu digne d'abandonner son poste dans le moment même où son frère réclamait de lui un éminent service. « L'attachement que je porte à mon frère, écrivit-il à la reine Julie, ne me permet pas de lui donner un souci de plus, s'il a ceux de la guerre du Nord. » Il resta en Espagne, non pour y régner, mais pour tâcher d'arrêter les progrès des insurgés et des Anglais.

En reprenant le commandement en chef des armées françaises en Espagne, le roi Joseph vit bientôt s'accroître les embarras de sa position et se multiplier les épines de sa couronne éphémère. Les maréchaux et les généraux, habitués depuis quelque temps à une grande indépendance, ne se soumirent que difficilement à l'autorité supérieure du roi. Le duc de Dalmatie surtout, qui venait d'exercer de si grands commandements, montra une insurmontable répugnance à se conformer aux instructions du roi. Par deux fois, ce dernier le mit dans l'alternative ou d'exécuter ses ordres ou de

Digitized by Google

quitter son armée et de rentrer en France. « ... Votre devoir, lui écrivait-il le 17 août 1812, est d'exécuter mes ordres, et non de m'envoyer des instructions... Quelle que pût être la supériorité de vos vues, votre devoir est de les subordonner aux dispositions qui vous sont prescrites par celui qui vous donne des ordres... » Temporisant, au lieu de se soumettre, Soult s'adressa directement au duc de Feltre, ministre de la guerre, et le pria de faire connaître à l'Empereur les résultats funestes que produiraient les ordres du roi ainsi que les inductions fâcheuses auxquelles donnaient lieu plusieurs faits récents, notamment les insinuations portées au gouvernement insurrectionnel de Cadix.

« Je ne tire, disait-il, aucune conséquence de tous ces faits, mais j'en serai plus attentif. Cependant j'ai cru devoir déposer mes craintes entre les mains de six généraux de l'armée, après avoir exigé d'eux *le serment* qu'ils ne révéleront ce que je leur ai dit qu'à l'Empereur lui-même, ou aux personnes que S. M. aura spécialement déléguées pour en recevoir la déclaration, si auparavant je ne puis moi-même en rendre compte. Il est pourtant de mon devoir de manifester à V. E. que je crains que le but de toutes les fausses dispositions que l'on a prises, et celui des intrigues qui ont lieu, ne soient *de forcer les armées impériales en Espagne, à repasser au moins l'Èbre,* et ensuite de présenter cet événement comme l'unique ressource (expression du roi, lettre du 20 juillet), dans l'espérance d'en profiter *par quelque arrangement...* »

Le roi d'Espagne, ayant eu connaissance de cette grave dénonciation, en conçut une vive irritation. Il prit immédiatement la résolution d'envoyer jusqu'à Moscou un des meilleurs et des plus fidèles officiers de son état-major, le colonel Desprez, avec la mission de remettre

Digitized by Google

à l'Empereur lui-même les lettres où il demandait justice du maréchal Soult.

Le colonel Desprez arriva à Moscou le 18 octobre au soir, lorsque déjà la retraite de l'armée était résolue et que les troupes se mettaient en mouvement. On l'annonça à l'Empereur, qui répondit d'abord d'une manière peu favorable. Cependant, au milieu de la nuit il fut appelé au Kremlin et remit à Napoléon les dépêches dont il était chargé. L'Empereur, sans les ouvrir, le questionna sur le contenu, puis se livra à des observations critiques sur les opérations de la dernière campagne d'Espagne. Venant ensuite à la lettre du duc de Dalmatie, il dit qu'elle lui était déjà parvenue par une autre voie, mais qu'il n'y avait attaché aucune importance; que le maréchal Soult s'était trompé. « Je ne peux, ajouta-t-il, m'occuper de semblables pauvretés dans un moment où je suis à la tête de 500 mille hommes et où je fais des *choses immenses* (ce furent ses expressions). » Il dit aussi que les soupçons du duc de Dalmatie ne l'étonnaient que faiblement, que beaucoup de généraux de l'armée d'Espagne les partageaient, et pensaient que le roi préférait l'Espagne à la France; qu'il savait parfaitement que le roi avait le cœur français, mais que ceux qui le jugeaient par ses discours devaient avoir une autre opinion. Il ajouta que le maréchal Soult était *la seule tête militaire* qu'il y eût en Espagne; qu'il ne pouvait l'en retirer sans compromettre l'armée; que, d'ailleurs, il devait être parfaitement tranquille sur ses intentions, puisqu'il venait d'apprendre par les journaux anglais qu'il évacuait l'Andalousie, et se réunissait aux armées du centre et d'Aragon; que, cette réunion opérée, on devait être assez en force pour prendre l'offensive; que, d'ailleurs, il n'avait point d'ordres à envoyer; qu'il ne savait point en

Digitized by Google

donner de si loin ; qu'il ne se dissimulait point l'étendue du mal, et qu'il regrettait plus que jamais que le roi n'eût point suivi *le conseil qu'il lui avait donné de ne pas retourner en Espagne*. Quant au colonel Desprez, il lui intima qu'il était inutile qu'il repartît et qu'il serait employé à la grande armée. Il fut chargé, sous les ordres du duc de Trévise, des travaux et de la défense du Kremlin. Il suivit ensuite l'armée dans la retraite fatale qui devait la dévorer.

Napoléon, après son entrevue avec Desprez, lut sérieusement les lettres de son frère, qui s'exprimait en ces termes :

« ... Je ne sais que dire des folles inductions de ce maréchal (le duc de Dalmatie) ; mais la communication qu'il en a faite à six généraux est, sans doute, le seul moyen qu'il a cru pouvoir employer pour détruire l'effet de l'ordre que je lui ai donné, par dépêche du 30 juin et 7 août, de remettre le commandement au plus ancien officier général, s'il continuait à se refuser à l'exécution de mes ordres pour l'évacuation de l'Andalousie ; c'est une révolte contre l'autorité que V. M. m'a confiée. La communication qu'il fait à Paris est aussi inconvenante ; ni l'une ni l'autre ne saurait rester impunie. Je demande justice à V. M. *Que le maréchal Soult soit rappelé, entendu et puni*. Je ne puis rester plus longtemps avec un tel homme : je suis inquiet de la conduite qu'il va tenir ; envoyez donc le plus tôt possible un général qui le remplace ; prenez un parti quelconque : jusque-là je ferai ce qui dépendra de moi pour empêcher, si je puis, la ruine totale des affaires, que la résistance d'un homme qui commande la plus grande armée, qui doit avoir beaucoup d'argent et des moyens d'intrigues, peut amener. »

Joseph désirait enfin que l'Empereur imposât à *tous*

Digitized by Google

les ambitieux de principautés indépendantes dans la Péninsule ; c'était une allusion directe à la conduite que le maréchal Soult avait tenue en Portugal.

Cependant Napoléon, qui faisait le plus grand cas du duc de Dalmatie, prit la résolution de temporiser. Il écrivit au duc de Feltre (de Moscou, 19 octobre) : « ... Vous sentez qu'éloigné comme je suis, je ne puis rien faire pour les armées d'Espagne. Vous devez faire connaître au roi et au duc de Dalmatie le peu de secours qu'ils doivent espérer, et combien il est nécessaire, dans leur position, qu'ils se réunissent, et diminuent, autant qu'il sera possible, les malheurs qu'un mauvais système a causés... » Il fallait alors dix-neuf jours pour échanger des communications entre Paris et Moscou. Avant d'avoir reçu la dépêche impériale, le duc de Feltre, à qui le roi d'Espagne avait adressé de nouvelles plaintes, lui écrivit :

« ... A la distance où l'empereur se trouve de la capitale, il est des choses sur lesquelles la politique force à fermer les yeux, du moins momentanément. Si la conduite du maréchal duc de Dalmatie est équivoque et cauteleuse, si ses démarches présentent le même aspect que celles qu'il paraît avoir faites, et qui ont précédé l'abandon du Portugal après la prise d'Oporto, il viendra un moment où l'Empereur pourra l'en punir, s'il le juge convenable. Et peut-être est-il moins dangereux où il est *qu'il ne le serait ici, où quelques factieux ont pu, du sein même des prisons qui les renfermaient, méditer en l'absence de l'Empereur une révolution contre l'Empereur et sa dynastie, et presque l'exécuter, le 2 et le 3 octobre dernier*. Je pense donc, Sire, qu'il est prudent de ne pas pousser à bout le maréchal duc de Dalmatie, tout en contrariant sous main les démarches

Digitized by Google

ambitieuses qu'il pourrait tenter, et en s'assurant de la fidélité des principaux officiers de l'armée du Midi envers l'Empereur, et même de celle des Espagnols qu'il traîne à sa suite. L'arme du ridicule, qu'il est facile de manier en cette occasion, suffira, ce me semble, pour déjouer ses coupables projets s'ils existent, et le ramener à son devoir, sauf à faire prendre par la suite des précautions pour qu'il ne s'en écarte jamais... »

Cependant le colonel Desprez, qui avait suivi la retraite jusqu'à Wilna, obtint, après le départ de l'Empereur, l'autorisation de revenir à Paris. Ce fut de cette ville qu'il adressa au roi Joseph, le 3 janvier 1813, un long rapport où il rendait compte de son entrevue avec Napoléon au Kremlin et où il retraçait, avec une vérité poignante, les effroyables désastres dont il avait été témoin. Ce rapport suivit en Espagne le vingt-neuvième bulletin de la grande armée, qui, en dévoilant une partie de la vérité sur la retraite de Moscou, avait déjà porté au comble l'effervescence des populations.

Les vicissitudes de la guerre d'Espagne aboutirent enfin à la bataille de Vittoria du 21 juin 1813, qui détermina le mouvement rétrograde des corps français jusqu'aux Pyrénées.

Malgré cette défaite, le roi Joseph n'avait rien perdu de sa fierté. Le 6 juillet, il data de Saint-Jean de Luz la réponse suivante à des observations émanées du duc de Feltre et qui avaient froissé sa susceptibilité :

« ... M. le maréchal Jourdan vous envoie les états de situation. Vous verrez que l'armée réunie sous mes ordres est de 46,000 combattants, et non 118,000. Sous Vittoria elle était de 35,000, et non de 118,000. Comme ce sont des faits, ils ne peuvent pas être con-

Digitized by Google

testés... L'ennemi avait certainement sous Vittoria plus de 70,000 combattants. Je ne me suis pas trompé lorsque j'ai dit qu'il avait des forces doubles des nôtres; je ne me suis pas trompé, aujourd'hui, lorsque je crois qu'il a des forces beaucoup plus considérables que les nôtres... Vous me parlez souvent d'énergie et d'activité. Si vous jugez que, pour en faire preuve, il faille entrer en Espagne avec les 46,000 hommes que j'ai, donnez-m'en l'ordre positif au nom de l'Empereur. Mais, malheureusement, *vous ne me prescrirez jamais aucune mesure positive*... Ce serait ouvrir la France à l'ennemi et la fermer à l'armée actuelle, si elle avait la témérité de rentrer dans le cœur de l'Espagne; puisqu'il est bien évident que les 46,000 hommes qui la composent aujourd'hui seraient réduits à 30,000 combattants en arrivant à Vittoria, et que 30,000 hommes ne peuvent plus rien dans un pays où l'exaspération de toutes les classes est à son comble... Je pense avoir fait assez preuve d'énergie et d'activité depuis que je suis en Espagne pour n'avoir laissé à personne le droit de me commander d'en avoir. Si tous les fonctionnaires publics, obligés par leur état d'avoir une opinion sur les affaires de la Péninsule, eussent dit et agi avec la même énergie que je l'ai fait depuis cinq ans, la France aurait aujourd'hui dans l'Espagne une alliée fidèle, et je serais sur la frontière, non pour défendre la France contre l'Espagne et l'Angleterre, mais pour combattre l'Angleterre avec les ressources de l'Espagne, et servir la France contre sa vieille ennemie, et, en lui donnant et mes soldats et mon sang, lui rendre tout ce que je lui dois. Il n'en a pas été ainsi. Je puis supporter le malheur, mais non les reproches indirects... »

Le maréchal Soult n'avait pris aucune part aux der-

Digitized by Google

niers événements. Depuis le commencement de l'année, Napoléon lui avait accordé un congé qui lui permettait de résider à Paris. En apprenant la défaite de Vittoria, l'empereur, par décret du 1er juillet, le désigna pour prendre le commandement en chef de l'armée d'Espagne. Lorsque le maréchal fut arrivé à Bayonne, le 12, Joseph Bonaparte se retira au château de Poyanne, où il congédia sa maison militaire, puis à Mortefontaine où il rejoignit sa famille. Il y eut alors un court répit dans cette existence condamnée à tant d'agitations et à des fortunes si diverses.

Mais il ne put jouir longtemps de ces doux loisirs de Mortefontaine, qu'il avait si amèrement regrettés lorsque, par la volonté de Napoléon, il se trouvait roi à Naples et à Madrid. Quand les armées étrangères furent sur le point d'envahir le sol de la France, il s'empressa d'écrire à l'Empereur (29 décembre 1813) afin de se mettre à sa disposition, se déclarant prêt à tout entreprendre pour lui prouver son dévouement. En même temps, il faisait, avec trop de solennité ou d'emphase, le sacrifice de ses droits *éventuels* à la couronne d'Espagne. « Je sais aussi, disait-il, ce que je dois à l'Espagne ; je sais mes devoirs et désire les remplir tous. Je ne connais de droits que pour les sacrifier au bien général de l'humanité : heureux si, par leur sacrifice, je puis contribuer à la pacification de l'Europe ! Je désire que Votre Majesté trouve bon de charger un de ses ministres de s'entendre sur cet objet avec M. le duc de Santa-Fé, *mon ministre des affaires étrangères*. »

La réponse si rude de Napoléon mérite d'être lue et méditée. Elle dissipait toutes les illusions (s'il en restait encore) ; elle terminait brusquement, à peu près comme elle avait été entamée, la funeste et déplorable tentative contre l'indépendance de l'Espagne. Cerné par les

armées européennes, Napoléon brisait d'un mot ce trône qui avait tant coûté à la France. Il s'exprimait en ces termes :

« Mon frère, j'ai reçu votre lettre du 29 décembre. *Il y a trop d'esprit pour la position où je me trouve.* Voici en deux mots la question : La France est envahie, l'Europe tout en armes contre la France, mais surtout contre moi. *Vous n'êtes plus roi d'Espagne.* Je ne veux pas l'Espagne pour moi, ni je n'en veux pas disposer ; mais je ne veux plus me mêler des affaires de ce pays *que pour y vivre en paix* et rendre mon armée disponible. Que voulez-vous faire? Voulez-vous, comme prince français, venir vous ranger auprès du trône? Vous avez mon amitié, votre apanage, et serez mon sujet en votre qualité de prince du sang. Il faut alors faire comme moi, avouer votre rôle : m'écrire une lettre simple que je puisse imprimer, recevoir toutes les autorités, et vous montrer zélé pour moi et pour le roi de Rome, et ami de la régence de l'impératrice. Cela ne vous est-il pas possible? N'avez-vous pas assez de bon jugement pour cela? Il faut vous retirer à quarante lieues de Paris, dans un château de province, obscurément : vous y vivrez tranquille, si je vis ; vous y serez tué ou arrêté, si je meurs. Vous serez inutile à moi, à la famille, à vos filles, à la France ; mais vous ne me serez pas nuisible et ne me gênerez pas. Choisissez promptement et prenez votre parti. »

Joseph Bonaparte accepta la nouvelle position qui lui était offerte : il vint se ranger près du trône impérial, et son frère lui rendit toute son affection. Pendant qu'il combattrait les alliés qui s'avançaient sur le sol de la France, Napoléon voulut laisser à Paris un lieutenant

Digitized by Google

d'une fidélité et d'une loyauté à toute épreuve. Joseph Bonaparte accepta cette grande et difficile mission, et il la remplit avec une intelligence, un dévouement et une énergie qui ont été ignorés de presque tous les historiens. Les documents authentiques, exhumés par M. Ducasse, permettent de rétablir la vérité sur la noble conduite de Joseph Bonaparte pendant la crise formidable où l'empire allait disparaître.

V

Deux reproches graves pesaient sur la mémoire du roi Joseph : on l'accusait de n'avoir pas organisé la défense nationale de Paris, bien qu'il eût à sa disposition des moyens suffisants; en second lieu, on lui imputait d'avoir méconnu, sinon la lettre, du moins l'esprit des instructions de l'Empereur, en exigeant, le 29 mars, le départ précipité de l'impératrice Marie-Louise et du roi de Rome.

Or, en ce qui concerne le premier grief, les lettres publiées par M. Ducasse disculpent complétement le roi Joseph. Ni lui ni le ministre Clarke ne purent refuser à vingt mille braves vingt mille fusils renfermés dans l'arsenal, comme l'affirme Norvins ; ils ne le purent pas par une raison péremptoire : ces vingt mille fusils n'existaient point. Le 11 février, le roi Joseph écrivit à l'Empereur : «... Votre Majesté sait ce qui nous manque malheureusement. La garde nationale éprouve le même besoin : c'est le manque d'armes qui doit rendre supportables les conditions de l'ennemi... » Le 11 mars, il répondait à de nouvelles instances de Napoléon : «... Loin d'avoir trente mille fusils, il n'y en a pas six mille en état de servir, et ces six mille sont employés à

Digitized by Google

l'armement journalier des bataillons de la garde impériale et de la ligne... » Croyons M. Ducasse lorsqu'il déclare impartialement qu'en 1814, la France, après tant de guerres, avait le malheur d'être dépourvue d'armes, et que ce fut là une des causes qui firent succomber l'empire.

Quant au second point, il n'est pas moins facile de démontrer que le roi Joseph sacrifia sa propre opinion à la volonté formelle et inébranlable de l'Empereur. Avant de quitter Paris pour se mettre à la tête de cette armée avec laquelle il allait accomplir des prodiges, Napoléon avait enjoint verbalement à son frère d'éloigner de la capitale l'impératrice et le roi de Rome. Cette redoutable éventualité devint la préoccupation constante, le cauchemar du roi Joseph : dans son opinion, abandonner Paris, c'était abandonner l'empire, tandis que, pour Napoléon, Paris n'était pas la France. Napoléon pensait que Paris pouvait être pris sans que l'empire croulât ; mais l'impératrice et le roi de Rome prisonniers, « tout alors, disait-il, serait perdu. » Le roi Joseph, convaincu que son frère se trompait, s'efforça de lui faire mieux peser les graves inconvénients de sa résolution, et, pour mettre sa propre responsabilité à couvert, de l'amener à une énonciation plus formelle et plus claire de sa volonté. Dès le 7 février, il lui écrit : «... Il me semble que Votre Majesté m'a dit que les princesses devraient suivre l'impératrice. S'il en était autrement, il faudrait que je le susse d'une manière positive. Je fais bien des vœux pour que le départ de l'impératrice puisse n'avoir pas lieu. Nous ne pouvons nous dissimuler que la consternation et le désespoir du peuple pourront avoir de tristes et funestes résultats. Je pense, avec toutes les personnes dont on pourrait apprécier l'opinion, qu'il faudrait supporter bien des

Digitized by Google

sacrifices, *avant d'en venir à cette extrémité.* Les hommes attachés au gouvernement de Votre Majesté craignent que le départ de l'impératrice ne livre le peuple de la capitale au désespoir, *et ne donne une capitale et un empire aux Bourbons.* Tout en manifestant les craintes que je vois sur tous les visages, Votre Majesté peut être assurée que ses ordres seront exécutés, pour ma part, très-fidèlement, dès qu'ils me seront arrivés... »

Napoléon, qui était à Nogent, répondit, le lendemain, par la lettre suivante, qu'il faut transcrire entièrement comme une des pièces capitales du précieux recueil édité par M. Ducasse :

« Nogent, 8 février 1814, onze heures du matin. — Mon frère, j'ai reçu votre lettre du 7 à onze heures du soir ; elle m'étonne beaucoup. Je vous ai répondu sur l'événement de Paris, pour que vous ne mettiez plus en question la fin, qui touche à plus de gens qu'à moi. Quand cela arrivera, je ne serai plus; par conséquent, ce n'est pas pour moi que je parle. Je vous ai dit, pour l'impératrice et le roi de Rome, et notre famille, ce que les circonstances indiquent, et vous n'avez pas compris ce que j'ai dit. Soyez bien certain que si le cas arrivait, ce que je vous ai prédit arrivera infailliblement : je suis persuadé qu'elle-même a ce pressentiment... Je vous répète, en deux mots, que Paris ne sera jamais occupé de mon vivant. J'ai droit à être cru par ceux qui m'entendent... Après cela, si par des circonstances que je ne puis prévoir, je me portais sur la Loire, je ne laisserai pas l'impératrice et mon fils loin de moi, parce que, dans tous les cas, il arriverait que l'un et l'autre seraient enlevés et conduits à Vienne ; que cela arriverait bien davantage si je n'existais plus. Je ne comprends pas com-

Digitized by Google

ment pendant ces menées auprès de votre personne, vous couvrez d'éloges si imprudents les propositions de traîtres, si dignes de ne conseiller rien d'honorable : ne les employez jamais, même dans un cas le plus favorable... J'avoue que votre lettre du 7 m'a fait mal, parce que je ne vois aucune tenue dans vos idées, et que vous vous laissez aller aux bavardages et opinions d'un tas de personnes qui ne réfléchissent pas. Oui, je vous parlerai franchement. Si Talleyrand est pour quelque chose dans cette opinion *de laisser l'impératrice à Paris, dans le cas où l'ennemi s'en approcherait, c'est trahir*. Je vous le répète, méfiez-vous de cet homme ! Je le pratique depuis seize ans, j'ai même eu de la faveur pour lui, mais c'est sûrement le plus grand ennemi de notre maison, à présent que la fortune l'a abandonnée depuis quelque temps. Tenez-vous aux conseils que je vous ai donnés. J'en sais plus que ces gens-là. S'il arrivait bataille perdue et nouvelle de ma mort, vous en seriez instruit avant ma maison. Faites partir l'impératrice et le roi de Rome pour Rambouillet; ordonnez au sénat, au conseil d'État et à toutes les troupes de se réunir sur la Loire; laissez à Paris un préfet ou un commissaire impérial, ou des maires. Je vous ai fait connaître que je pensais que Madame (Lætitia) et la reine de Westphalie pourraient bien rester à Paris..., mais ne laissez jamais tomber l'impératrice et le roi de Rome entre les mains de l'ennemi. Soyez certain que, dès ce moment, l'Autriche étant désintéressée, l'emmènerait à Vienne avec un bel apanage; et, sous ce prétexte de voir l'impératrice heureuse, on ferait adopter aux Français tout ce que le régent d'Angleterre et la Russie pourraient leur suggérer... L'intérêt même de Paris est que l'impératrice et le roi de Rome n'y restent pas, *parce que l'intérêt ne*

Digitized by Google

peut pas être séparé de leur personne, et que, depuis que le monde est monde, je n'ai jamais vu qu'un souverain se laissât prendre dans des villes ouvertes; ce serait la première fois... »

La fin de cette lettre était encore plus digne d'attention. Napoléon poursuivait en ces termes :

«... Dans les circonstances bien difficiles de la crise des événements, on fait ce qu'on doit, et on laisse aller le reste. Or, si je vis, on doit m'obéir, et je ne doute pas qu'on s'y conforme; si je meurs, mon fils régnant et l'impératrice régente doivent, pour l'honneur des Français, *ne pas se laisser prendre, et se retirer au dernier village*... Souvenez-vous de ce qu'on disait de la femme de Philippe V. Que dirait-on, en effet, de l'impératrice? Qu'elle a abandonné le trône de son fils et le nôtre; et les alliés aimeraient mieux de tout finir en les conduisant prisonniers à Vienne. Je suis surpris que vous ne conceviez pas cela! Je vois que la peur fait tourner toutes les têtes à Paris. L'impératrice et le roi de Rome à Vienne, ou entre les mains des ennemis, vous et ceux qui voudraient se défendre, seraient rebelles. Quant à mon opinion, je préférerais qu'on égorgeât mon fils, plutôt que de le voir jamais élevé à Vienne comme prince autrichien; et j'ai assez bonne opinion de l'impératrice pour être aussi persuadé qu'elle est de cet avis, autant qu'une femme et qu'une mère peuvent en être. Je n'ai jamais vu représenter *Andromaque* que je n'aie plaint le sort d'Astyanax survivant à sa maison, et que je n'aie regardé comme un bonheur pour lui de ne pas survivre à son père. Vous ne connaissez pas la nation française. Le résultat de ce qui se passerait dans ces grands événements est incalculable... »

Digitized by Google

Le roi Joseph objecta avec calme que personne n'était pour rien, ni directement ni indirectement, dans ce qu'il avait écrit à l'empereur avec un entier abandon, tel que cela se présentait à son esprit. Du reste, il ajouta :

«... Votre Majesté peut être assurée que ses intentions seront remplies autant que cela dépendra de moi, et que, dans divers cas, cette lettre pourra être utile à l'accomplissement de votre volonté, *puisqu'elle en est l'expression ;* et que, sous ce rapport, ma lettre aura obtenu un grand but, celui de l'*expression écrite de la volonté de Votre Majesté, ce qui peut devenir indispensable pour décider divers personnages, dont l'incertitude sera ainsi terminée...* »

Toutefois, ce ne fut pas cette lettre du 8 février qui fut montrée plus tard au conseil, mais une autre encore plus impérative. Elle était datée de Reims, le 16 mars, et conçue en ces termes :

« Reims, 16 mars 1814. — Conformément aux instructions verbales que je vous ai données, et à l'esprit de toutes mes lettres, vous ne devez pas permettre que, dans aucun cas, l'impératrice et le roi de Rome tombent entre les mains de l'ennemi. Je vais manœuvrer de manière qu'il serait possible que vous fussiez plusieurs jours sans avoir de mes nouvelles. *Si l'ennemi s'avançait sur Paris avec des forces telles que toute résistance devînt impossible, faites partir dans la direction de la Loire la régente, mon fils,* les grands dignitaires, les ministres, les officiers du sénat, les présidents du conseil d'État, les grands officiers de la couronne, le baron de la Bouillerie et le trésor. Ne quittez pas mon fils, et *rappelez-vous que je préférerais*

Digitized by Google

le savoir dans la Seine que dans les mains des ennemis de la France; le sort d'Astyanax, prisonnier des Grecs, m'a toujours paru le sort le plus malheureux de l'histoire. »

Avant de rappeler dans quelles circonstances il fut fait usage de cet ordre, il convient de signaler quelques autres lettres qui indiqueront la marche des événements en même temps qu'elles jetteront un plus grand jour sur le caractère de Napoléon. On sait que, au moment de pénétrer sur le territoire français, les alliés, par une déclaration datée de Francfort le 1er décembre 1813, avaient offert à l'empereur des Français de lui laisser un territoire limité par le Rhin, les Alpes et les Pyrénées. Six semaines après, lorsqu'ils étaient au cœur de la France, ils lui offraient encore, par les préliminaires de Châtillon, la monarchie de Louis XIV, c'est-à-dire les *anciennes limites* du royaume. Mais Napoléon, après avoir accepté trop tard les propositions de Francfort, ne voulut point consentir à déchoir, dans un moment surtout où il venait de battre successivement les Russes à Champ-Aubert, 10 février, les Prussiens à Montmirail, 14 février, et les Autrichiens à Montereau, 18 février. Enivré par ces succès, dont il s'exagérait malheureusement les résultats, il écrivit à son frère :

« Nangis, 18 février 1814. — Le prince de Schwartzenberg vient enfin de nous donner signe de vie. Il vient d'envoyer un parlementaire pour demander une suspension d'armes... Je n'accorderai aucun armistice qu'ils n'aient purgé mon territoire. D'après les nouvelles que j'ai, tout a changé chez les alliés. L'empereur de Russie, qui, il y a peu de jours, avait rompu

Digitized by Google

les négociations, parce qu'il voulait pour la France des conditions pires que les anciennes limites, désire les renouer; et j'ai l'espérance que j'arriverai promptement à une paix fondée sur les bases de Francfort, ce qui est le *minimum* de la paix que je puisse faire avec honneur. Avant de commencer mes opérations, je leur ai fait offrir de signer sous la condition des *anciennes limites*, pourvu qu'ils s'arrêtassent sur-le-champ. Cette démarche a été faite par le duc de Vicence le 8. Ils ont répondu négativement, en disant que même la signature des préliminaires n'arrêterait point les hostilités, lesquelles ne pouvaient l'être que lorsque tous les articles de paix seraient signés. Cette inconcevable réponse a été punie; et, hier, 17, ils me demandent un armistice! Vous concevez que, me voyant à la veille d'une bataille dans laquelle j'étais décidé à vaincre ou à périr, et dans laquelle, si je cédais, ma capitale eût été prise, j'eusse consenti à tout pour éviter cette grande chance. Je devais ce sacrifice à mon amour-propre, à ma famille et à mon peuple; mais dès qu'ils ont refusé, que la chance de la bataille a eu lieu, et que tout est rentré dans les chances d'une guerre ordinaire, où le résultat d'une bataille ne peut plus menacer ma capitale, et que toutes les données possibles sont pour moi, je dois à l'intérêt de l'empire et à ma gloire de négocier une véritable paix. Si j'avais signé les *anciennes limites*, j'aurais couru aux armes deux ans après, et j'aurais dit à la nation que ce n'était point une paix que j'avais signée, mais une *capitulation*. Je ne pourrais le dire d'après le nouvel état de choses, puisque la fortune étant revenue de mon côté, je suis maître de mes conditions. L'ennemi est dans une position bien différente de celle où il se trouvait lors des bases de Francfort, et avec l'espèce de certitude qu'il ramènera bien peu de

monde au delà des frontières. Sa cavalerie est excessivement fatiguée et à bas; son infanterie est lasse de ses mouvements et contre-mouvements; enfin, il est entièrement découragé. J'espère donc pouvoir faire une paix telle que tout homme raisonnable peut la désirer; *et mes désirs ne vont pas au delà des propositions de Francfort...* »

Le roi Joseph, avec plus de sang-froid et de prévoyance, suppliait son frère d'abandonner de fatales illusions et de se contenter, lorsqu'il le pouvait encore, du royaume sur lequel avaient régné Louis XIV et ses successeurs. « La situation du trésor, des arsenaux, disait-il, n'est plus un secret pour personne, et quels que soient les prodiges que l'on espère encore de l'expérience et de l'habileté de Votre Majesté, on ne pense pas qu'elle puisse lutter seule contre les difficultés des choses et des hommes. » Ses instances, ses supplications devinrent plus vives et plus pressantes de jour en jour. Le 22 février, il écrivit à Napoléon :

« ... Je suppose que nous sommes à la veille d'une bataille. Quels qu'en soient les résultats, *l'état actuel ne peut durer*. Les deux ministres m'ont déclaré devant l'archichancelier que l'administration tombe partout en dissolution, que l'argent manque, et le système des réquisitions finit par neutraliser toutes les affections et isoler le gouvernement. *Quelque dures que soient ces vérités,* comme Votre Majesté ne peut pas les entendre de la bouche de ses ministres, je n'hésite pas à m'imposer le pénible devoir de vous les faire connaître... »

Le 9 mars, apprenant le nouveau succès remporté à Craonne, il adressa à Napoléon des prières plus dignes encore d'attention :

Digitized by Google

« ... Après la nouvelle victoire que vous venez de remporter, vous pouvez signer glorieusement la paix *avec les anciennes limites*. Cette paix rendra la France à elle-même après la longue lutte commencée depuis 1792, et n'aura rien de déshonorant pour elle, *puisqu'elle n'aura rien perdu de son territoire*, et qu'elle aura opéré dans son intérieur les changements qu'elle aura voulus... »

Enfin, le 11 mars, il transmet à son frère un dernier avertissement :

« ... Il résulte de tout ce qui m'a été dit par les ministres, par les chefs de la garde nationale, par tout ce que je connais de personnes attachées à l'ordre actuel, que la paix est forcée par la nature des choses. Il n'est point d'individu dans Paris qui n'en fît hautement la demande, si on ne craignait de vous déplaire ; et, dans le fait, il ne saurait y avoir que vos ennemis qui puissent vous engager à refuser la paix avec les anciennes limites... Le mois de mars s'écoule, et les terres ne s'ensemencent point... Votre Majesté doit sentir qu'il n'y a plus d'autre remède que la paix, et *la paix la plus prochaine*. Chaque jour de perdu nous fait personnellement un tort considérable ; la misère particulière est à son comble, et le jour où l'on serait convaincu que Votre Majesté aurait préféré la prolongation de la guerre à une paix même désavantageuse, il n'est pas douteux que la lassitude tournera les esprits d'un autre côté. Si Toulouse ou Bordeaux protégent un Bourbon, vous aurez la guerre civile, et l'immense population de Paris sera pour celui qui laissera entrevoir une plus prochaine paix. Telle est la disposition des esprits : il n'est donné à personne de les changer. Dans une telle disposition, il n'y a d'autre parti à prendre que celui de s'arranger.

Digitized by Google

Si la paix est mauvaise, ce ne sera pas de notre faute, puisqu'elle sera dictée par toutes les classes de la société. Je ne peux pas me tromper, parce que ma manière de voir est conforme à celle de tous : nous sommes à la veille d'une dissolution totale ; *il n'y a d'autre salut que dans la paix*... »

Les réponses de Napoléon étaient brusques et fières ; il semblait vouloir se montrer supérieur au destin qui l'entraînait.

Il écrit à son frère, de Soissons, le 13 mars :

« ... Partout, j'ai des plaintes du peuple contre les maires et les bourgeois, qui les empêchent de se défendre : je vois la même chose à Paris. Le peuple a de l'énergie et de l'honneur ; je crains bien que ce ne soient certains chefs qui ne veulent pas se battre, et qui seront tout sots, après l'événement, de ce qui leur sera arrivé à eux-mêmes... »

Le 14 mars, il lui adresse de Reims cette lettre significative :

« ... La garde nationale de Paris fait partie du peuple de France, et tant que je vivrai, je serai le maître partout en France. Votre caractère et le mien sont opposés : vous aimez à cajoler les gens et à obéir à leurs idées ; moi, j'aime qu'on me plaise et qu'on obéisse aux miennes. Aujourd'hui, comme à Austerlitz, je suis le maître. Ne souffrez pas que personne cajole la garde nationale, ni que Regnaud, ou tout autre, s'en fasse le tribun. Je suppose cependant qu'ils font une différence du temps de la Fayette où le peuple était le souverain, avec celui-ci où c'est moi qui le suis. J'ai pris un décret pour lever dans Paris douze bataillons de la levée en

Digitized by Google

masse; il faut donc qu'on n'arrête l'exécution de cette mesure sous aucun prétexte... »

Enfin, le 16, il transmet au roi Joseph ses dernières instructions et s'enfonce ensuite vers l'Est, espérant dégager Paris en entraînant les alliés sur ses pas. Mais Blücher et Schwartzenberg, ayant opéré leur jonction le 23, écrasent à la Fère-Champenoise, le 25, les faibles corps des maréchaux Marmont et Mortier, et, le 29, ils sont avec leurs masses sous Paris. Les défenseurs de la capitale de l'empire se composent des deux corps des ducs de Raguse et de Trévise, réduits à 16,000 ou 17,000 combattants, quelques milliers de gardes nationaux mal armés, quelques batteries servies par les élèves des écoles et les invalides, et enfin quelques centaines de soldats non encore dirigés sur l'armée active. L'éventualité indiquée par Napoléon était donc arrivée. Aussi, le 29, le roi Joseph réunit-il, sous la présidence de l'impératrice, un conseil privé composé des grands dignitaires, des ministres, des présidents des sections du Conseil d'État et du président du Sénat. Comme la majorité de ce conseil était d'avis que l'impératrice ne devait point quitter Paris, le roi se vit obligé de faire connaître la volonté si formellement exprimée par l'Empereur et de produire sa lettre du 16 mars. Il fallut alors se résigner.

L'ancien secrétaire des commandements de Marie-Louise, M. de Menneval, témoin de ces scènes historiques, raconte que, après la séance du conseil, qui se prolongea au delà de minuit, le roi Joseph et l'archichancelier suivirent l'impératrice chez elle. Ils échangèrent quelques paroles sur les fâcheuses conséquences que pouvait avoir l'abandon de Paris, puis se hasardèrent à dire que l'impératrice seule pouvait prescrire

Digitized by Google

le parti à prendre dans une si grave conjoncture. La réponse de l'impératrice fut qu'ils étaient ses conseillers obligés, et qu'elle ne prendrait pas sur elle de donner un ordre contraire à celui de l'Empereur et à la délibération du conseil privé, sans avoir leur avis en forme et signé. Tous deux refusèrent d'assumer sur eux cette responsabilité. L'entretien se termina par cette déclaration de l'impératrice, que, dût-elle tomber dans la Seine avec son fils, comme le disait l'Empereur, elle n'hésiterait pas un moment à partir, et que le désir qu'il avait si formellement exprimé était un ordre sacré pour elle.

Peut-on blâmer la conduite du roi Joseph et de l'archichancelier Cambacérès? A cette question qu'il se fait à lui-même, M. de Menneval répond : « Si l'honneur et la fidélité ne sont pas de vains mots, leur était-il permis de sacrifier l'homme qui s'était confié à leur foi, et de traiter avec l'ennemi, de lui et sans lui! S'ils avaient consenti à la déchéance de l'Empereur, car c'était s'engager en contrevenant à son ordre, ils pouvaient sans doute obtenir : l'impératrice, la reconnaissance de son fils ; le roi Joseph, la lieutenance générale du royaume, et l'archichancelier, la conservation de ses dignités ; mais à quel prix?... »

Le roi Joseph, ignorant encore les scènes décisives de Fontainebleau, continua ses efforts en faveur de Napoléon et de son fils. Le 9 avril, il écrivit au général Bertrand :

« ... Pressez l'Empereur pour qu'il prenne un parti décidé et prompt. Qu'il sache bien que la France veut la paix, un système monarchique libéral, mais n'aime et ne veut pas les Bourbons. S'ils retournent au trône, ce sera malgré le peuple, et par la faute du gouvernement impérial... »

Digitized by Google

Enfin, le 10 avril, jour marqué pour la seconde abdication de Napoléon, le roi Joseph adressa d'Orléans à son frère ces derniers conseils, qui, du reste, ne pouvaient plus arrêter le cours des événements :

«... Tout ce qui se passe, Sire, justifie trop complétement mes vieilles et funestes prédictions. Il faut prendre un parti décidé et finir cette cruelle agonie. Pourquoi ne pas recourir à l'Autriche, s'il le faut? Votre fils est le petit-fils de François! Pourquoi ne pas parler aux Français un langage vrai, et, enfin, proclamer la paix, abolir la conscription, les droits réunis, pardonner à tout le monde, adopter une constitution vraiment monarchique? La France veut la paix, une monarchie libérale, mais la France ne veut pas de Bourbons. Elle les préfère à la guerre éternelle, mais elle ne reçoit les Bourbons que comme un châtiment imposé; elle s'y résigne, parce qu'elle est vaincue... »

Pendant le premier exil de Napoléon, le roi Joseph, qui avait pris le titre de comte de Survilliers, se retira en Suisse où il habita le château de Prangins. En apprenant le débarquement de l'Empereur à Cannes, il s'empressa de quitter cet asile et revint à Paris reprendre sa place à côté du trône. Mais la *Correspondance* n'offre que peu de renseignements nouveaux sur les Cent-Jours. On peut néanmoins signaler les lettres datées de Beaumont et de Charleroi, et qui marquent les étapes de l'Empereur jusqu'à Waterloo. Après cette dernière catastrophe, Joseph Bonaparte s'embarqua pour l'Amérique et fonda un établissement à Pont-Breeze. Il y résida jusqu'en 1832, revint alors en Europe, habita Londres pendant plusieurs années, et alla enfin mourir à Florence, le 28 juillet 1844.

La *Correspondance*, continuée jusqu'en 1840, contient sur la dernière période de la longue carrière de Joseph Bonaparte une foule de documents précieux. On y remarque surtout des lettres fort curieuses de Merlin de Douai, du peintre David, de Thibaudeau et des autres personnages exilés à Bruxelles pendant la Restauration. On y trouve aussi des communications extrêmement intéressantes de Las Cases, d'O'Méara, de Montholon et de Bertrand sur la vie de Napoléon à Sainte-Hélène et sur ses derniers moments. On distinguera particulièrement les conseils que l'Empereur destinait à sa famille pour qu'elle s'emparât, par des mariages, des plus grandes positions de Rome, *et qu'elle arrivât à la papauté.*

Quant à Joseph Bonaparte, depuis son départ pour l'Amérique jusqu'à son dernier jour, il n'eut qu'un but : justifier l'Empereur aux yeux des constitutionnels et des libéraux, en soutenant que le système napoléonien avait été mal jugé. Selon le roi Joseph, le despotisme, dans ce système, n'avait été qu'un accident, nécessité par des circonstances extérieures, et un jour devait venir où la France aurait été dotée par l'empereur Napoléon des institutions les plus libérales. Cette idée, quelque extraordinaire et quelque mal fondée qu'elle parût, même aux admirateurs de Napoléon, le roi Joseph l'exprimait sans relâche, et non sans éloquence, dans des lettres destinées à *éclairer* les publicistes influents et les historiens de l'Empire. Thibaudeau ayant attribué à Napoléon les pas rétrogrades de la France régénérée en 1789, Joseph lui répond :

« ... Je suis fâché de n'avoir pas porté dans votre âme la conviction qui est dans la mienne. Je suis convaincu que Napoléon voulait laisser une monarchie

constitutionnelle sur les bases de la représentation nationale, celle de l'égalité et de la liberté; les grands obstacles intérieurs et extérieurs l'ont forcé à dissimuler ses vues ultérieures... Il a été terrassé dans la lutte; on ne peut juger de ce qu'il eût fait après Actium; moi, je dis ce que je sais. Les hommes impartiaux, et qui n'ont vu que les faits extérieurs, diront qu'il est probable que Napoléon eût été aussi supérieur à Auguste qu'il l'avait été à Octave; qu'un homme d'autant de génie ne pouvait vouloir que ce qui était convenable au peuple français; et que, s'il vivait aujourd'hui, *il rendrait la France aussi heureuse par ses institutions que l'heureux pays que j'habite*, qui prouve que les institutions libérales rendent les peuples heureux et sages. Le Code Napoléon dépose en faveur des institutions libérales de son auteur; c'est par les institutions de ce genre qu'il faut le juger, et non par des actes, des faits particuliers autorisés par la guerre, et qui souvent n'étaient que des manœuvres pour masquer ses véritables intentions, et faire marcher à la suite telle corporation, telle classe, tel cabinet dont il avait besoin dans le moment actuel... »

Certes, il nous serait facile de mentionner encore, dans cette vaste collection de papiers d'État, un grand nombre de pièces dignes d'attention. Mais les extraits que nous avons donnés suffisent et au delà pour démontrer l'intérêt puissant et l'extrême importance de la *Correspondance du roi Joseph.* Si elle révèle, à bien des égards, le secret de la grandeur de Napoléon I^er^, elle fait aussi découvrir et comme toucher du doigt les causes de sa chute.

THÉODORE JUSTE.

Digitized by Google

Histoire et mémoires.

MESSIRE BLAISE DE MONTLUC,

MARÉCHAL DE FRANCE.

Il y a des âmes nées guerrières; elles le sont par l'instinct qui les pousse aux périls, par les ressources de génie qu'elles y trouvent, et les talents, chaque fois imprévus, qu'elles y déploient, comme par l'ardeur croissante dont elles s'y enflamment; elles le sont aussi, pendant et après l'action, par l'expression et par la parole. Tel fut Montluc. Quel dommage qu'il n'ait pas joint à ses autres brillantes qualités celles qui font le guerrier humain, c'est-à-dire le guerrier accompli, cette modération, cette justice après le combat, ces vertus civilisées qui décorent à jamais le nom d'un Xénophon ou d'un Desaix ! Montluc, tant qu'il a à combattre les seuls ennemis du dehors, n'est que rude; mais, les guerres civiles s'allumant, il devient cruel. Il faudrait, pour son honneur, lui retrancher les douze dernières

Digitized by Google

années de sa vie active. Tel qu'il est pourtant, il intéresse, il attache vivement par ses récits, même lorsqu'on sait qu'il est de sa nature plus enclin à s'y surfaire qu'à s'y oublier. Soit naïveté, soit finesse (car il est très-spirituel), il trouve moyen de convaincre à la fois de sa véracité et de sa jactance; les fiertés de son style nous rendent bien celles de son courage et de sa personne : il n'est pas donné à tout le monde d'être un Catinat. Et d'ailleurs ces vertus trop rentrées, et qui sentent le philosophe, ne sont pas celles qui atteignent le but; il faut aux hommes des signes assortis aux choses; à la gloire militaire convient une éloquence militaire aussi. Ce qui est certain, c'est qu'en lisant les *Commentaires* de Montluc, il revit pour nous tout entier. « Il faisait beau l'ouïr parler et discourir des armes et de la guerre; » ainsi disait en son temps Brantôme qui l'avait entendu, et nous, lecteurs, nous pouvons le redire également aujourd'hui.

Que n'a-t-il eu ce coin de magnanimité qui nous permettrait d'ajouter, comme on est bien souvent tenté de le faire : Le Gascon Montluc, en propos et en action, c'est un héros de Corneille, venu un peu plus tôt!

Avec Montluc, il faut qu'on s'accoutume une bonne fois à prendre ce nom de *Gascon* au sérieux et en éloge; ce nom alors ne s'était point encore usé et gâté aux railleries des deux siècles suivants. Lorsque les *Commentaires* de Montluc furent imprimés pour la première fois quinze ans après sa mort, en 1592, l'éditeur les fit précéder d'une dédicace à *la Noblesse de Gascogne*, qui est en des termes dignes de son objet :

« Messieurs, comme il se voit de certaines contrées qui produisent aucuns fruits en abondance, lesquels viennent rarement ailleurs, il semble aussi que votre Gascogne porte or-

Digitized by Google

dinairement un nombre infini de grands et valeureux capitaines, comme un fruit qui lui est propre et naturel; et que les autres provinces, en comparaison d'elle, en demeurent comme stériles... C'est votre Gascogne, messieurs, qui est un magasin de soldats, la pépinière des armées, la fleur et le choix de la plus belliqueuse noblesse de la terre, et l'essaim de tant de braves guerriers... »

Sans faire tort aux autres provinces et sans accepter ces injurieuses préférences de l'une à l'autre, il est un caractère constant et qui frappe dans les talents comme dans les courages de cette généreuse contrée, et l'on ne saurait oublier, en lisant Montluc, que cette patrie de Montesquieu et de Montaigne, comme aussi de tant d'orateurs fameux, fut celle encore, en une époque chère à la nôtre, de ces autres miracles de bravoure, Lannes et Murat.

Montluc a oublié de nous dire la date et le lieu précis de sa naissance ; il dut naître dans les premières années du XVI^e siècle et vers 1503. Un biographe exact dit que c'est à Condom (1). Il était l'aîné de cinq sœurs et de six frères, et lui-même aura dix enfants. Sa famille était une branche cadette de celle des Montesquiou. Son

(1) J'ai profité, dans cette étude sur Montluc, d'un travail fort bien fait et très précis intitulé : *Biographie et Maximes de Blaise de Montluc*, par M. Ed. de la Barre Duparcq, capitaine du génie (1848).

Depuis que cet article a été écrit, j'ai reçu, de la patrie même de Montluc, des renseignements utiles. M. E. Corne, ancien avoué, qui s'est occupé de recherches historiques concernant la famille et la généalogie des Montluc, m'écrit de Condom que Blaise de *Monluc* (ainsi lui-même signait-il, et non pas *Montluc*) est né, selon toute vraisemblance, non à Condom, mais dans l'arrondissement de cette ville, à Sainte-Gemme, lieu situé dans la commune de Saint-Puy, canton de Valence. M. Corne a recueilli des pièces, lettres autographes et documents de diverse nature, qui seraient à consulter pour une biographie omplète de l'illustre guerrier.

grand-père avait vendu presque tout son bien et avait appauvri la maison. Montluc, dès l'enfance, dut chercher fortune et se frayer sa voie. « Encore que je sois gentilhomme, si suis-je néanmoins parvenu degré par degré, comme le plus pauvre soldat qui ait été de longtemps en ce royaume. » Nourri en la maison du duc Antoine de Lorraine, au sortir de page, il fut pourvu d'une place d'archer dans la compagnie de ce prince sous le chevalier Bayard, qui en était le lieutenant. Il insiste peu sur ses débuts, et n'a pas les tendresses de l'enfance ni des premières années ; il ne pense qu'à prendre l'essor, à aller par delà les monts, à voir l'Italie, le Milanais, qui depuis les expéditions de Charles VIII et de Louis XII était le champ de bataille et l'école militaire de la jeune noblesse. A Milan, il entre comme archer dans la compagnie de M. de Lescun, depuis appelé le maréchal de Foix. Il se trouve au combat de la Bicoque et voit perdre le Milanais. Montluc ne fait que courir sur ces premiers temps de sa carrière, et il a pour principe de n'insister que sur les affaires où il a commandé. Comme il n'a que très-tard commandé en chef, il parlera donc en détail des moindres escarmouches, affaires de nuit, rencontres, coups de main et stratagèmes où il a eu un premier rôle, ce qui lui arriva de bonne heure à cause de son esprit d'entreprise et de sa hardiesse.

Ses *Commentaires,* ainsi nommés très-justement, sont dans sa pensée un livre tout pratique, destiné à instruire la jeune noblesse de son temps et à la former au métier des armes. C'est un livre plein de préceptes et d'exemples. Les exemples, il les prend dans ce qu'il sait le mieux, c'est-à-dire dans ce qu'il a vu, et surtout dans ce qu'il a fait et dirigé ; il expose au long chaque entreprise de sa façon, même les plus secondaires en appa-

Digitized by Google

rence, et il en tire des leçons directes; chaque fait de guerre est suivi de son commentaire en règle et d'une exhortation. C'est un véritable enseignement. Quelquefois il se blâme ou a l'air de se blâmer : « Donc notez, capitaines, qu'en cette entreprise il y eut plus de l'heur que de la raison, et que j'y allai comme à tâtons... » Mais ce n'est là qu'une forme pour revenir à l'éloge; le plus souvent il s'approuve et se propose nettement en modèle. Sa prétention est d'avoir toujours été heureux là où il commandait, de n'avoir jamais été battu. Il convient pourtant qu'il n'est pas inutile de l'être quelquefois; car il faut avoir *la tête bien grosse* quand on a éprouvé une perte en un lieu pour ne pas y pourvoir lorsqu'on se retrouve exposé au même hasard : c'est le cas de se faire sage par sa perte : « Mais je me suis bien trouvé, ajoute-t-il, de ne l'avoir pas été, et aime mieux m'être fait avisé aux dépens d'autrui qu'aux miens. »

Pour un personnage tout d'action et si homme de main, il est à remarquer comme il aime les préceptes, les sentences, et à moraliser sur la guerre; il le fait en un style vif, énergique, imaginatif, gai parfois et qui sourit : oh! qu'on sent bien en lui, malgré tant de colères qui le séparent du sage, un compatriote, un voisin et un aîné de Montaigne! Il commence par quelques recommandations qu'il juge fondamentales et qu'il adresse à ceux qu'il veut former. Dès le premier instant qu'il eut à commander à d'autres, dès qu'il eut à porter enseigne, dit-il, il voulut savoir ce qui est du devoir de celui qui commande, et se faire sage par l'exemple des fautes d'autrui : « Premièrement, j'appris à me chasser du jeu, du vin et de l'avarice, connaissant bien que tous capitaines qui seraient de cette complexion n'étaient pas pour parvenir à être grands hommes. » Il développe ces trois chefs, et particulièrement, et avec une

Digitized by Google

verve singulière, les inconvénients de l'avarice en un capitaine : « Car, si vous vous laissez dominer à l'avarice, vous n'aurez jamais auprès de vous soldat qui vaille, car tous les bons hommes vous fuiront, disant que vous aimez plus un écu qu'un vaillant homme... » Il ne veut pas qu'un homme de guerre, pareil à un citadin ménager, songe toujours à l'avenir et à ce qu'il deviendra en cas de malheur ; le guerrier est enfant de l'État et du prince, et il pose en maxime « qu'à un homme de bien et vaillant, jamais rien ne manque. » Après ces trois vices qui sont à éviter à tout prix, car ils sont ennemis de l'honneur, il en touche plus rapidement un quatrième dans lequel, sans raffiner sur les sentiments, il conseille du moins toute modération et sobriété : « C'est l'amour des femmes : ne vous y engagez pas, cela est du tout contraire à un bon cœur. Laissez l'amour aux crochets lorsque Mars sera en campagne : vous n'aurez après que trop le temps. Je me puis vanter que jamais affection ni folie ne me détourna d'entreprendre et exécuter ce qui m'était commandé : à ces hommes il leur faut une quenouille, et non une épée. »

Tout gentilhomme qu'il est, Montluc sent l'importance croissante de l'infanterie, et, dès qu'il le peut, il se jette parmi les gens de pied. C'est de sa part une opinion réfléchie. Il refuse même, à l'occasion, un guidon qui lui est offert dans une compagnie à cheval : « Il lui semblait qu'il parviendrait plus tôt par le moyen de l'infanterie. » Il est bien en cela de son siècle et non du xv^e; ce n'est plus un chevalier d'autrefois, c'est un moderne. Il est vrai qu'il maudit l'invention de la poudre et de l'*arquebuserie,* pour en avoir été souvent atteint et victime, comme tant de vaillants hommes ; mais en la maudissant et en la qualifiant « d'artifice du

Digitized by Google

diable pour nous faire entre-tuer, » il en sait toute l'importance; il s'en sert à propos, et il excelle entre autres choses à poster et à diriger l'artillerie dans les siéges. Pourtant, comme il est un guerrier de l'époque intermédiaire, il le faut voir tel qu'il se peint à nous luimême, une hallebarde à la main dans la mêlée; c'était son arme ordinaire de combat.

La première petite occasion où il se trouve commander n'étant qu'enseigne, et où il commence à marquer sa réputation auprès de ses camarades et de ses chefs, est sur la frontière d'Espagne, du côté de Saint-Jean de Luz (1523). Il se hasarde de propos délibéré, à la tête d'une centaine de gens de pied, pour protéger la retraite de la cavalerie qui s'était imprudemment engagée, et à force d'audace, de tenacité, de ruse, de tours et de retours, il parvient non-seulement à sauver les autres, mais à se sauver lui-même le dernier. M. de Lautrec le fait appeler et le complimente hautement en gascon. Montluc, qui nous a conservé ses paroles, sentit là ce premier et poignant aiguillon de la louange qui, partie de haut, fait faire ensuite l'impossible aux gens de cœur. Il en tire, selon son habitude, l'occasion d'une petite moralité à l'usage des capitaines ses compagnons qui lui feront l'honneur de lire sa vie : l'important, c'est de chercher dès ses débuts à montrer ce qu'on vaut et ce qu'on peut faire; ainsi les grands et chefs vous connaissent, les soldats vous désirent et veulent être avec vous, et par ce moyen on a toute chance d'être employé : « Car c'est le plus grand dépit qu'un homme de bon cœur puisse avoir, lorsque les autres prennent les charges d'exécuter les entreprises, et cependant il mange la poule du bonhomme auprès du feu. » M. de Lautrec, à la première occasion, donne à Montluc une compagnie; celui-ci n'avait guère que vingt ans. Il ne la

Digitized by Google

garda pas toujours; il reparaît comme simple volontaire et parmi les enfants perdus, à la journée de Pavie, mais il avait pris son rang de capitaine.

Prisonnier à Pavie, il fut relâché par ceux des victorieux entre les mains de qui il était tombé : « Car ils voyaient bien, dit-il, qu'ils n'auraient pas grand'finance de moi. » Ayant eu ordre de vider le camp des Impériaux avec tous les autres prisonniers jugés insolvables, il regagne ses foyers et sa Gascogne. Bientôt la guerre recommençant après la délivrance de François Ier, il reprit les armes, et, sur l'invitation de M. de Lautrec, il leva en Guyenne une compagnie de gens de pied avec une plus forte proportion d'arquebusiers qu'il n'y en entrait d'ordinaire. Le voilà de nouveau en Italie, en route pour Naples; mais, dès les premiers pas, au siége d'un château, une arquebusade l'atteint à la jambe droite et le retarde. Il était à peine remis de cette blessure et de nouveau sur pied, lorsqu'il eut ordre de son colonel, le comte Pedro de Navarre, d'aller assaillir une petite ville située sur une hauteur, Capistrano, non loin d'Ascoli. Deux trous furent pratiqués à la muraille, et Montluc aussitôt se jeta dans l'un tête baissée : « Dieu me donna (alors), dit-il, ce que je lui avais toujours demandé, qui était de me trouver à un assaut pour y entrer le premier ou mourir. » Ce dernier vœu faillit se vérifier; ses soldats, assaillis d'une grêle de pierres, ne purent le suivre, et n'eurent d'autre moyen de le secourir que de le tirer dehors par les jambes, quand, blessé et renversé à terre, il eut à faire sa retraite à reculons; mais ils ne le tirèrent pas si bien que, roulant du haut en bas jusqu'au fond du fossé, son bras ne se rompît en deux endroits : « O mes compagnons ! s'écria-t-il dans le premier moment qu'on le releva et ne sachant pas encore l'obstacle qui les avait retenus; ô mes

Digitized by Google

compagnons ! je ne vous avais pas toujours si bien traités et tant aimés pour m'abandonner en un si grand besoin. » En même temps qu'il a de ces reproches d'un accent presque affectueux envers les siens, Montluc était moins tendre pour les ennemis. Cette fois pourtant il le fut : il avait fait un vœu à Notre-Dame de Lorette, et quand, peu après, la ville de Capistrano fut prise et mise à sac, il envoya prier son lieutenant la Bastide de lui garder autant de femmes et filles qu'il se pourrait pour les préserver des outrages, « espérant que Dieu, pour ce bienfait, l'aiderait. » On lui en amena donc quinze ou vingt, les seules qu'on put sauver. Le reste de la ville et des habitants subit les conséquences d'une prise d'assaut irritée, telle qu'on la pratiquait en ce temps-là. Cependant la fracture et la blessure de Montluc étaient graves; on allait lui couper le bras, lorsqu'un jeune chirurgien prisonnier lui donna courage et l'exhorta à résister aux autres chirurgiens plus âgés et plus en crédit. Montluc, Dieu l'aidant, et par un changement soudain de volonté, au moment où l'on s'approchait déjà pour l'opération, déclara qu'on ne la lui ferait pas. Il resta longtemps malade, alité, écorché au vif tout le long du dos à force d'être immobile; puis, quand il fut debout, il eut à passer deux ou trois ans encore avant de pouvoir entièrement guérir ; mais il sauva son bras et aussi sa carrière d'homme de guerre. Il fait en cette occasion un retour sur lui-même et sur cette prétention, qui est la sienne, d'avoir toujours été un des plus heureux et des plus fortunés hommes entre tous ceux qui aient porté les armes, et qui est bien aussi une manière de vanité : « Et si (*et pourtant*), dit-il, n'ai-je pas été exempt de grandes blessures et de grandes maladies ; car j'en ai autant eu qu'homme du monde saurait avoir sans mourir, m'ayant Dieu toujours voulu

Digitized by Google

donner une bride pour me faire connaître que le bien et le mal dépend de lui, quand il lui plaît; mais encore, ce nonobstant, *ce méchant naturel, âpre, fâcheux et colère*, qui sent un peu et par trop le terroir de Gascogne, *m'a toujours fait faire quelque trait des miens*, *dont je ne suis pas à me repentir*. »

L'aveu, on le voit, et jusqu'à un certain point le repentir des cruautés de Montluc, se peuvent lire dans ces paroles. On en recueillerait plus d'une de lui dans le même sens. Il avoue ses opiniâtretés, ses colères, qui sentent le cheval de sang et de race : « Il ne me fallait guère piquer pour me faire partir de la main. » Quelquefois aussi, chez lui, c'était méthode et tactique : on le verra user de sa réputation terrible pour obtenir de prompts et merveilleux résultats : ainsi, à Casal, ville presque ouverte, où il se jette (1552) pour la défendre, et où il lui fallut improviser des fortifications et de grands travaux de terrassement en peu de jours, il donnera ordre à tout son monde, tant capitaines, soldats, pionniers, qu'hommes et femmes de la ville, d'avoir dès le point du jour la main à l'ouvrage *sous peine de la vie;* et, pour mieux les persuader, il fit dresser des potences (dont sans doute cette fois on n'eut pas à se servir) : « J'avais, dit-il, et ai toujours eu un peu mauvais bruit de faire jouer de la corde, tellement qu'il n'y avait homme petit ni grand, qui ne craignît mes complexions et mes humeurs de Gascogne. » Et en revanche, sans se fier plus qu'il ne faut à l'intimidation, il allait lui-même, sur tous les points, faisant sa ronde jour et nuit, reconnaissant les lieux, « encourageant cependant tout le monde au travail, caressant petits et grands. » Ces jours-là, où il était maître de lui-même, il savait donc gouverner les esprits autant par les bons procédés que par la crainte, et il s'entendait à caresser

Digitized by Google

non moins qu'à menacer. Aussi, tant qu'il fut à l'étranger et qu'il ne fit la guerre qu'aux ennemis de la France, il résulta de sa méthode et de son humeur autant et plus de bons effets que de mauvais; les vaincus mêmes préféraient en lui un chef et gouverneur sévère, mais obéi des siens, et qui les maintenait dans la discipline; les villes prises l'envoyaient demander au général pour y tenir garnison et les protéger: « Car, en Piémont, dit-il quelque part, j'avais acquis une réputation d'être *bon politique pour le soldat* et empêcher le désordre. » Tel était Montluc dans son bon temps.

J'ai anticipé quelque peu sur les faits pour commencer à le définir. Il était donc le bras en loque et en écharpe quand, monté sur un petit mulet, il rejoignit M. de Lautrec au siége devant Naples (1528). On lui donna même pour récompense la *Torre della Nunziata,* près la *Torre del Greco,* un des beaux châteaux et la première baronnie du pays. Mais tout cela ne tint pas, et la baronnie devait s'en aller bientôt en fumée. Il raconte une action particulière ou *faction* (c'est son terme habituel pour un fait d'armes) où il se distingua et rendit un service signalé à toute l'armée: sa réputation était dès lors établie auprès des chefs qui le voyaient de près. Ce jour-là, il entendit quelqu'un qui disait au marquis de Saluces en le montrant: « Monsieur, je connais maintenant que le proverbe de nos anciens est véritable, qui dit qu'*un homme en vaut cent, et cent n'en valent pas un.* Je le dis pour ce capitaine qui a le bras en écharpe, qui est appuyé contre ce tertre, car il faut confesser qu'il est seul cause de notre salut. » Montluc, qui ne faisait pas semblant d'entendre, écouta la réponse du marquis: « Celui-là fera toujours bien partout où il se trouvera. » Ces petites pointes d'honneur servent beaucoup à la guerre, remarque-t-il; et c'est

Digitized by Google

pourquoi il ne se fait faute de mettre telles paroles par écrit, bien qu'elles soient à sa louange « Capitaines, et vous seigneurs, qui menez les hommes à la mort, car la guerre n'est autre chose, quand vous verrez faire quelque brave acte à un des vôtres, louez-le en public, contez-le aux autres qui ne s'y sont pas trouvés. S'il a le cœur en bon lieu, il estime plus cela que tout le bien du monde, et à la première rencontre il tâchera encore de mieux faire. » Les *Commentaires* de Montluc offrent ainsi mille conseils, non-seulement d'une bonne tactique, mais aussi d'une bonne rhétorique de guerre.

Lui qui n'a point lu les livres ni étudié, il a de belles et grandes paroles que lui envierait un Châteaubriand et tout écrivain d'éclat, et comme les trouvent parfois, sans tant de façons, ceux qui, avec une pensée vive et une âme forte, écrivent ou dictent en tenant l'épée. Ayant à parler en passant d'André Doria, le grand amiral génois, dont le mécontentement et par suite la défection furent cause de beaucoup de pertes qui advinrent au roi de France, de celle de Naples et autres malheurs : « Il semblait, dit Montluc, que la mer redoutât cet homme ; voilà pourquoi il ne fallait pas, sans grande et grande occasion, l'irriter ou mécontenter. »

M. de Lautrec mort, on dut lever le siége de devant Naples et s'en revenir. Montluc s'en revient à pied pendant la plus grande partie du chemin, continuant de porter son bras en écharpe, « ayant plus de trente aunes de taffetas sur lui, parce qu'on lui liait le bras avec le corps, un coussin entre deux ; souhaitant la mort mille fois plus que la vie, car il avait perdu tous ses seigneurs et amis qui le connaissaient. » Il rentre en sa maison, est deux ou trois ans à s'y guérir, et plus tard, quand la guerre se réveille et qu'il reprend le service, il croit avoir tout à faire et à recommencer sa carrière comme

le premier jour. François Ier, à l'approche de cette guerre nouvelle, a l'idée d'établir des compagnies légionnaires, invention heureuse qui, si elle avait été maintenue, aurait procuré dès lors une bonne armée permanente. Montluc y entra et fut choisi pour lieutenant par le seigneur de Faudoas, commandant la légion de Languedoc. Dans l'invasion de la Provence par Charles-Quint (1536), il se signale par un coup de main heureux et qu'il raconte avec complaisance ; car c'est par là qu'après cette interruption pénible, lui qui ne hait rien tant que sa maison et à qui *les jours de paix sont des années*, il se remet en train aux choses de guerre et qu'il rafraîchit l'idée de sa réputation que ce temps d'oisiveté et la longueur de sa blessure avaient un peu mise en oubli : « Ce n'est rien, mes compagnons, dit-il, d'acquérir la réputation et un bon nom, si on ne l'entretient et continue. » Il s'agissait d'affamer l'armée de Charles-Quint et de détruire certains moulins d'où il tirait ses farines, notamment les moulins d'Auriole entre Aix et Marseille. François Ier, qui était à Avignon, avait plusieurs fois exprimé tout haut le désir qu'on détruisît lesdits moulins, et y attachait de l'importance ; mais chacun rebutait à l'exécution pour un danger si réel à la fois et bien peu chevaleresque. Il y a cinq lieues de Marseille à Auriole et quatre seulement d'Aix : pour peu que la garnison des moulins et du bourg se défendît, l'armée des Impériaux devait être avertie à Aix qu'elle occupait, et, eût-on même réussi dans l'attaque du moulin, on n'aurait pas eu le temps de rentrer ensuite sain et sauf à Marseille. Montluc, toutefois, sachant que le roi tenait fort à cette entreprise, et piqué par l'idée que tous les autres l'estimaient impraticable, résolut de la tenter : il suffisait, en général, qu'on dît devant lui qu'une chose était impossible pour qu'il se dît :

« J'en fais mon affaire. » *Impossible* n'était pas pour lui un mot français, ou du moins un mot gascon. Il s'informa et s'orienta si bien, il prit si exactement ses mesures et ses heures de départ, de marche nocturne et d'arrivée, il choisit et tria si soigneusement son monde, rien qu'une petite troupe (« car ce n'est pas tout d'avoir des hommes un grand nombre ; quelquefois il nuit plus qu'il ne profite »), il les dirigea si à point et calcula tout si en perfection, que, le bonheur y aidant, il vint à bout de cette *faction,* comme il l'appelle, ou prouesse. Au fond, il ne s'agit que d'un ou plusieurs moulins à prendre et à brûler, et Montluc, qui a bien de l'esprit, au moment d'entrer dans ce récit tout sérieux, comme s'il avait deviné que don Quichotte faisait quelque chose de pareil vers le même temps, se permet par précaution un petit sourire : « Or, pour déduire cette entreprise, dit-il, *encore que ce ne soit pas la conquête de Milan,* elle pourra servir à ceux qui en voudront faire leur profit. » Après cette légère précaution, il n'omet plus rien du détail et des circonstances du stratagème, et en fait un parfait modèle et un exemple à suivre. Il advint même, pour plus de vérité et pour que cela ressemblât davantage à ce qui s'est passé trop souvent, que François I^{er} ne fut point informé que c'était à lui qu'on devait l'exécution de son désir. M. de Barbezieux, qui commandait à Marseille, lorsque le roi bientôt après y arriva, s'attribua devant ce prince tout l'honneur et l'invention de l'entreprise. « M. de Lautrec n'eût pas fait cela, dit Montluc. Il sied mal de dérober l'honneur d'autrui ; il n'y a rien qui décourage tant un bon cœur. »

Dans les diverses guerres auxquelles il prend part et qu'il nous décrira, il est de certains faits qu'il aura ainsi trop de curiosité et de plaisir à raconter, à déduire au

Digitized by Google

long et par le menu, pour qu'on n'y voie point se déceler et se déclarer le genre de talent militaire particulier et propre à Montluc : c'est ordinairement dans ce qu'il appelle une *faction* ou fait d'armes à part, dans un coup de main, un stratagème bien ourdi, une escarmouche bien menée, une attaque de place réputée imprenable, ou une défense de place réputée intenable, quelque entreprise soudaine et difficile, une expédition en un mot qui fasse un tout, à laquelle il commande, sans qu'il soit besoin d'avoir sous sa main autre chose qu'une élite ; c'est là qu'il se complaît et où il excelle. Il a une sorte de spécialité pour ces sortes d'exploits. Ne lui demandez pas les grandes vues militaires ni de stratégie, ni d'embrasser un échiquier bien étendu ; mais dans ce cadre indiqué, il semble un officier accompli, plein de ressources, ayant le coup d'œil et la main, électrisant son monde, combinant l'audace et l'art, et corrigeant la témérité par l'adresse. Il est content quand il peut dire dans une de ces marches hardies : « C'était une belle petite troupe que la nôtre. » Dans les guerres de Piémont, sous le maréchal de Brissac, il avait extrait de sa compagnie, qui était dans une garnison, trente-quatre soldats qui avaient des *morions* ou casques *jaunes* (car il avait éprouvé le bon effet, sur le moral, de ces marques distinctives), et qui étaient renommés sous ce nom : « Tant qu'il y aura mémoire d'homme qui fut alors en vie, écrivait-il vingt ans après avec orgueil, il se parlera en Piémont des braves *morions jaunes* de Montluc : car, à la vérité, ces trente-quatre en valaient cinq cents, et me suis cent fois étonné de ce que ces gens firent lors : je pouvais bien dire que c'était petit et bon. »

Je ne voudrais pas avoir l'air de restreindre les mérites et la portée de Montluc. Qui sommes-nous dans le cabinet pour ainsi trancher à l'aise du mérite de ceux

Digitized by Google

dont le sang se verse à chaque instant et dont la vie n'est qu'un continuel sacrifice? Je veux dire seulement que son titre de maréchal de France ne doit point induire en erreur ; ce titre ne lui fut donné que tout à la fin de sa carrière, comme récompense des services rendus, et non comme un moyen d'en rendre de nouveaux. Il ne commanda point en chef avec étendue et dans de grandes proportions : mais, je le répète, il paraît avoir excellé dans certaines parties rares, difficiles et hardies de la guerre, et il en donne leçon, il en tient école autant que cela se peut, et une école brillante, dans ses *Commentaires*. J'ai hâte d'en venir à sa conduite aux jours où il est plus en vue, avant et pendant la bataille de Cérisoles, et surtout dans sa mémorable défense de Sienne, qui fut pour lui ce que fut à Masséna sa défense de Gênes.

Ce n'est pas un état des services de Montluc que j'entreprends de dresser d'après lui. Je ne m'attacherai qu'aux circonstances principales où il se dessine avec toute son originalité et son caractère.

Sur la fin de l'année 1543, M. de Botières, qui commandait un peu mollement en Piémont, fut remplacé par le comte d'Enghien, jeune prince de qui l'on attendait beaucoup et qui rendit à l'armée de vives espérances. Après avoir pourvu aux premiers soins du commandement et s'être assuré de ses forces, vers le commencement de mars 1544, M. d'Enghien dépêcha Montluc au roi François Ier pour l'informer de l'état des choses, de l'armée considérable que levaient les Impériaux sous les ordres du marquis du Guast, et pour demander quelques renforts en même temps que la permission de livrer bataille. Malgré les succès partiels et de détail des armes françaises en Italie, on était resté sur le souvenir de la grande défaite de Pavie : une vraie

Digitized by Google

revanche, une bataille rangée, était chose désirée, et il semblait qu'il était temps enfin de remporter une victoire qui allât rejoindre celle de Marignan. Mais François I[er], vieilli, hésitait. Le roi d'Angleterre Henri VIII venait de se liguer contre lui avec Charles-Quint : ce n'était plus de faire des conquêtes en Piémont qu'il s'agissait, c'était de couvrir et de conserver la France. Montluc, au moment d'être congédié et renvoyé à M. d'Enghien, eut ordre, sur le midi, d'aller trouver le roi, qui était déjà entré en son conseil. L'amiral d'Annebaut, M. de Saint-Pol, d'autres grands officiers y assistaient. Il n'y avait d'assis que le roi et M. de Saint-Pol d'un côté de la table, et en face d'eux l'amiral. Le Dauphin (qui sera Henri II) était debout derrière le fauteuil du roi son père. Le roi dit à Montluc qu'il voulait qu'il s'en retournât en Piémont porter à M. d'Enghien sa réponse, après avoir entendu la délibération du conseil et les objections qui étaient faites à cette proposition de livrer bataille. Et là-dessus il commence à prendre les avis. M. de Saint-Pol opine le premier, rappelle la situation générale, la ligue entre les deux souverains ennemis, l'envahissement projeté de la France : il importait dans une telle crise de ménager l'armée de Piémont, qui était la plus aguerrie, et de se tenir simplement de ce côté sur la défensive. L'amiral d'Annebaut, consulté ensuite, opine dans le même sens, et ainsi tous les autres. Montluc pourtant, quand les plus grosses têtes eurent donné leur avis et qu'on en vint aux moins qualifiés, trépignait d'impatience et brûlait d'interrompre. « *Tout beau! tout beau!* » lui disait M. de Saint-Pol, lui faisant signe de la main et l'avertissant que ce n'était pas l'usage. Le roi, cependant, souriait de la figure animée et du tourment visible de Montluc. Toute cette scène est racontée par celui-ci

Digitized by Google

d'une manière vive et charmante. Quand le tour des opinions fut épuisé : « Avez-vous bien entendu, Montluc, lui dit le roi, les raisons qui m'émeuvent à ne donner congé à M. d'Enghien de combattre ni de rien hasarder? » Ici Montluc, soulagé enfin, dit qu'il avait bien entendu, mais qu'il demandait qu'il lui fût permis de donner aussi ses raisons, bien que sans espoir de faire changer la détermination qu'il voyait qu'on avait prise. Et le roi le lui permettant, il commença un de ces discours comme il aime à les faire, et dont il prétend se souvenir exactement de tout point après vingt ou trente ans écoulés comme si ce n'était que d'hier.

On remarquera même que dans ces discours qu'il prononce en différentes occasions, soit dans le conseil du prince comme en ce moment, soit dans les conseils des villes où il commande, soit pour exhorter ses soldats et compagnons, discours qu'il enregistre et recompose avec un soin évident, il nous rend au naturel quelques effets des historiens anciens, notamment de Tite-Live. Montluc n'avait pas étudié les livres, mais il ne faut pas le faire plus illettré non plus qu'il ne l'était réellement. S'il ne les avait pas lus lui-même, il s'était fait lire quelque chose de Tite-Live, de Langey, de Guichardin (dont il a oublié le nom, mais qu'il appelle un bon auteur) : « Il me semblait, dit-il quelque part, lorsque je me faisais lire Tite-Live, que je voyais en vie ces braves Scipions, Catons et Césars; et quand j'étais à Rome, voyant le Capitole, me ressouvenant de ce que j'avais ouï dire (car de moi j'étais un mauvais lecteur), il me semblait que je devais trouver là ces anciens Romains. » Voilà le degré de culture de Montluc; c'était assez, avec son esprit naturel et son amour de la gloire, pour le mener, sans imitation directe, à être l'émule de ces anciens qu'il connaît peu. Il méprise fort les

Digitized by Google

écritures en bien des cas; en matière de reddition de place et de capitulation, par exemple, il répète mainte et mainte fois qu'il aimerait mieux être mort que *si on le trouvait mêlé en ces écritures*. Il jugera à l'occasion que c'est une faiblesse au duc de Guise de vouloir écrire de sa main tous ses ordres pour les tenir plus secrets; et dans une boutade plaisante, au milieu de son admiration pour le grand capitaine, il lui échappera de dire un jour dans son antichambre, et entendu de lui sans s'en douter : « Au diable les écritures! Il semble qu'il veuille épargner ses secrétaires : c'est dommage qu'il n'est greffier du parlement de Paris, car il gagnerait plus que du Tillet ni tous les autres. » Ayant à entrer quelquefois dans les parlements de Toulouse et de Bordeaux quand il était lieutenant pour le roi en Guyenne, il n'en revenait pas de voir que tant de jeunes hommes s'amusassent ainsi dans un palais, *vu qu'ordinairement le sang bout à la jeunesse :* « Je crois, ajoutait-il, que ce n'est que quelque accoutumance; et le roi ne saurait mieux faire que de chasser ces gens de là, et les accoutumer aux armes. » Mais toutes ces sorties contre ce qui n'est pas gloire des armes et d'homme de guerre n'empêchent pas Montluc de sentir l'importance de ce chétif instrument, la plume; il s'en sert, sachant bien que ce n'est que par là et moyennant cet auxiliaire qu'il est donné à une mémoire de s'immortaliser, qu'il n'en sera de votre nom dans l'avenir que selon qu'il restera *marqué en blanc ou en noir* par les historiens; et son ambition dernière, à lui qui a tant agi, c'est d'être lu : « Plût à Dieu, dit-il, que nous qui portons les armes prissions cette coutume d'écrire ce que nous voyons et faisons! car il me semble que cela serait mieux accommodé de notre main (j'entends du fait de la guerre) que non pas des gens de lettres; car ils déguisent trop les

Digitized by Google

choses, et cela sent son clerc. » Les discours de Montluc, qui ne sentent pas du tout leur clerc, et qui restent si appropriés à son caractère et à son allure, ne sont pas pour cela moins bien menés et moins habiles.

C'est tout à fait le cas pour ce discours qu'il prononce en présence du roi et de tout le conseil. Sous la forme brusque, rien de plus fin et de plus persuasif : « Sire, je me tiens bien heureux, tant de ce qu'il vous plaît que je vous die mon avis sur cette délibération qui a été tenue en votre conseil, que parce aussi que j'ai à parler devant un roi soldat, et non devant un roi qui n'a jamais été en guerre. » Et il appuie adroitement sur cette fibre chevaleresque de François Ier, de ce roi qui, dans les fortunes de guerre, n'a jamais épargné sa personne non plus que s'il eût été le moindre gentilhomme de son royaume. Le Dauphin, prince guerrier aussi et d'humeur vaillante, qui était debout derrière le fauteuil de son père, se mit dès ce début du parti de Montluc; il lui faisait signe de la tête d'aller toujours et de parler hardiment : ce qu'il ne fallait pas lui répéter deux fois ; et la suite de ce discours est ainsi accompagnée agréablement, aux endroits décisifs par ce jeu de scène, par cette pantomime du Dauphin, qui approuve, sourit, fait des signes et jouit du triomphe du soldat Montluc sur les prudents conseillers. Montluc, comme parlant à un roi soldat, se met donc tout d'abord à énumérer les forces de l'armée de Piémont et à nombrer les corps qui la composent ; il commence, comme de juste, par les Gascons : « Sire, nous sommes de cinq à six mille Gascons... Car vous savez que jamais les compagnies ne sont du tout complètes, aussi tout ne se peut jamais trouver à la bataille; mais j'estime que nous serons cinq mille cinq cents ou six cents Gascons comptés, et de ceux-là je vous en réponds sur mon

honneur; tous, capitaines et soldats, vous baillerons nos noms et les lieux d'où nous sommes, et vous obligerons nos têtes que tous combattrons le jour de la bataille, s'il vous plaît de l'accorder et nous donner congé de combattre. C'est chose que nous attendons et désirons il y a longtemps... Croyez, sire, qu'au monde il n'y a point de soldats plus résolus que ceux-là : ils ne désirent que mener les mains. » Il poursuit son dénombrement par les Suisses, desquels il répond également; ce qui fait, avec les précédents, neuf mille hommes en tout qui sont prêts à combattre jusqu'au dernier soupir. Il répond un peu moins des autres corps, qu'il connaît moins, mais il espère qu'ils feront tous aussi bien que les premiers, surtout quand ils verront ceux-ci, Gascons et Suisses, *mener* vigoureusement *les mains*. C'est son mot favori; et il n'oublie pas de nous dire qu'à ce moment où il parlait ainsi des grands coups de la bataille, il levait haut le bras et faisait le geste de vouloir frapper; ce qui ne déplaisait pas au roi et redoublait la joie du Dauphin. Et son énumération achevée : « Puisque donc, sire, poursuivait-il, je suis si heureux que de parler devant un roi soldat, qui voulez-vous qui tue neuf ou dix mille hommes, et mille ou douze cents chevaux, tous résolus de mourir ou de vaincre? Telles gens que cela ne se défont pas ainsi : ce ne sont pas des apprentis. Nous avons souvent sans avantage attaqué l'ennemi, et l'avons le plus souvent battu. J'oserais dire que si nous avions tous un bras lié, il ne serait encore en la puissance de l'armée ennemie de nous tuer de tout un jour sans perte de la plus grand'part de leurs gens et des meilleurs hommes : pensez donc, quand nous aurons les deux bras libres et le fer en la main, s'il sera aisé et facile de nous battre. » Sa conclusion était : *Laissez-nous faire*. Jus-

Digitized by Google

Northwestern University Library

qu'ici Montluc n'a pris les choses que de son côté, militairement; il arrive pourtant à toucher à la question politique : « A ce que j'ai entendu, sire, tout ce qui émeut messieurs qui ont opiné devant Votre Majesté est la crainte d'une perte ; ils ne disent autre chose, si ce n'est : *Si nous perdons, si nous perdons!* je n'ai ouï personne d'eux qui ait jamais dit : *Si nous gagnons, si nous gagnons, quel grand bien nous adviendra!* » Le roi était plus qu'à demi gagné; M. de Saint-Pol, lisant cela dans ses yeux, essaya de le retenir : « Sire, voudriez-vous bien changer d'opinion pour le dire de ce fou qui ne se soucie que de combattre, et n'a nulle considération du malheur que ce vous serait si perdions la bataille? C'est chose trop importante pour la remettre à la cervelle d'un jeune Gascon. » Par parenthèse, Montluc avait au moins quarante ans alors et n'était pas plus jeune que bien des hommes mûrs. Montluc réplique à M. de Saint-Pol par de nouvelles raisons et assez bien fondées : il montre que le moral de l'armée de Piémont est excellent; que, dans toutes les précédentes occasions et rencontres, l'avantage lui est demeuré sur l'ennemi; qu'il ne s'agit que de pousser outre et d'achever : « Regardez donc, nous qui sommes en cœur et eux en peur, nous qui sommes vainqueurs et eux vaincus, nous qui les désestimons cependant qu'ils nous craignent, quelle différence il y a d'eux à nous! » Enfin il revient sur l'importance capitale dont serait cette victoire, selon lui facile, qui déconcerterait la coalition et arrêterait les souverains ennemis tout net; il le dit en des termes plus crus et en une image parlante. Notez que du moment que Montluc a commencé de parler, il n'a plus pour contradicteur que M. de Saint-Pol. L'amiral d'Annebaut, soit qu'il ait changé d'avis de lui-même, soit que, placé en face du roi et du Dauphin,

Digitized by Google

il voie à leur physionomie que le vent tourne décidément à la bataille, s'y laisse incliner également; il ne dit mot, sourit comme les autres et ne contredit pas. Bref, le roi répond à M. de Saint-Pol, qui revient à la charge et qui voudrait lui faire honte de changer ainsi d'avis sur le propos d'un *fol enragé :* « Foi de gentilhomme, mon cousin, il m'a dit de si grandes raisons et m'a représenté si bien le bon cœur de mes gens, que je ne sais que faire. » La partie était gagnée, et Montluc rapporte en toute hâte par delà les monts la permission si désirée, et qu'il a enfin arrachée de la bouche du roi : *Qu'ils combattent! qu'ils combattent!*

En sortant de la chambre du conseil, n'oublions pas que Montluc se voit entouré des meilleurs de la jeune noblesse, et qui brûlent, s'il y a combat, de courir en volontaires pour y être à temps; il leur répond moitié en français, moitié en gascon, et les conviant de se dépêcher s'ils veulent *en manger* et être de la fête. « Il n'y a prince au monde, remarque-t-il à ce propos, qui ait la noblesse plus volontaire que le nôtre : un petit souris de son maître échauffe les plus refroidis; sans crainte de changer prés, vignes et moulins en chevaux et armes, on va mourir au lit que nous appelons le lit d'honneur. »

Cérisoles fut une journée signalée et qui compte dans les fastes de la France comme aussi dans l'histoire de la guerre (11 avril 1544). L'artillerie, plus mobile, y joua un rôle important. Montluc fut particulièrement chargé de conduire toute l'arquebuserie, ce qui a fait dire à un auteur qu'on est orgueilleux de citer : « Toute l'arquebuserie française avait été retirée des bataillons et mise sous le commandement de Montluc, qui l'accepta comme un grand honneur. Ce simple fait prouve combien est dénuée de fondement cette opinion si répan-

Digitized by Google

due, que la chevalerie de cette époque dédaignait les armes à feu; et c'est avec peine que nous avons vu, dans le Cours d'histoire militaire de M. Rocquancourt, quelques phrases de Montluc citées comme preuve de son aversion pour les armes à feu, tandis qu'au contraire, aucun capitaine avant lui ne s'en était aussi bien servi, et que, à en juger par ses propres paroles, il faisait grand cas de l'arquebuserie (1). »

Et en effet, les paroles qu'on peut citer de Montluc contre l'invention de l'arquebuserie, et qui peuvent paraître piquantes d'expression, ne sont que des boutades ou des rancunes d'un vieux soldat qui en a été maltraité au visage. Quelque goût personnellement qu'il eût à jouer de la hallebarde ou de la pique, il y entremêle sans cesse l'arquebuserie; il combine l'action de ce nouveau moyen avec les autres armes de guerre, et, loin d'avoir aucun préjugé qui l'enchaîne aux us et coutumes de l'ancienne chevalerie, on le voit aussi ouvert et aussi entendu qu'homme de son temps à toute invention et à toute pratique militaire utile.

On sait les vicissitudes de cette bataille de Cérisoles, et comment la fortune, tout en couronnant nos armes, se moqua (c'est Montluc qui le dit) des deux chefs d'armée. Tandis que la droite, commandée par M. de Thais, et le centre, là où était Montluc, enfonçaient l'armée ennemie et que le marquis du Guast voyait la partie désespérée, M. d'Enghien, de son côté, voyait sa gauche complétement en déroute par la lâcheté des Gruyens (gens de la vallée de Gruyère) et essayait en vain par deux charges de cavalerie d'arrêter le bataillon des victorieux. Ce jeune prince était si fort au

(1) Page 192 des *Études sur le passé et l'avenir de l'Artillerie*, 1846 (par l'empereur).

Digitized by Google

désespoir, « que deux fois il se donna de la pointe de l'épée dans son gorgerin, se voulant offenser soi-même. Les Romains pouvaient faire cela, ajoute Montluc, mais non pas les chrétiens. » C'est dans cet état qu'on vint apprendre à M. d'Enghien que cette victoire qu'il tenait pour perdue était à lui et aux siens. Quant à Montluc, après avoir fait jusqu'au bout son office de chef, il eut l'idée de finir la journée par un de ces coups imprévus et d'aventure qui lui plaisaient : il s'était mis en tête qu'il ferait prisonnier ce jour-là un ennemi de haut rang et d'autorité, le général en chef, par exemple, le marquis du Guast en personne, pourquoi pas? et qu'il en obtiendrait une bonne rançon ou une récompense du roi. Sur cette idée un peu folle, ainsi qu'il l'appelle, il avait donné ordre à un sien valet de lui tenir son cheval turc prêt à monter derrière le bataillon; mais une fugue du valet mit du retard à l'entreprise, et Montluc, après un temps de galop, vit qu'il lui fallait renoncer à ce supplément d'honneur et de gain. C'est au retour seulement de cette poursuite qu'il apprit à combien peu il avait tenu que la bataille ne se perdît; il ne s'en était pas douté jusque-là. A cette nouvelle, il éprouva une impression soudaine et qu'il a rendue bien énergiquement : tout son sang se glaça, en écoutant le gentilhomme qui lui faisait ce récit : « S'il m'eût donné, dit-il, deux coups de dague, je crois que je n'eusse point saigné; car le cœur me serra et fit mal d'ouïr ces nouvelles : et demeurai plus de trois nuits en cette peur, m'éveillant sur le songe de la perte. »

Il se représentait la scène du conseil, sa promesse solennelle de la victoire, la conséquence incalculable dont une défaite eût été pour la France, et dans ce prompt tableau que son imagination frappée lui développa tout d'un coup, cet homme intrépide retrouva la

Digitized by Google

peur à laquelle il était fermé par tout autre côté.

Ce qui est touchant, c'est la tristesse de M. d'Enghien, ce jeune vainqueur, lorsque Montluc l'aborda ; il avait encore dans le cœur et sur le front une ombre de l'impression désespérée qui l'avait si longtemps et si cruellement oppressé. Voyant Montluc près de lui, il se baissa pour l'embrasser et le fit chevalier sur l'heure : « dont je me sentirai toute ma vie honoré, nous dit celui-ci, pour l'avoir été en ce jour de bataille, et de la main d'un tel prince. » Un mécompte amer suivit de près cette joie ; Montluc demanda pour grâce au prince d'être chargé de porter la nouvelle de la victoire au roi : cela lui était bien dû. M. d'Enghien le lui promit, mais durant la nuit M. d'Escars obtint d'être le messager et le supplanta. Montluc, au désespoir et dans son irritation, eut d'abord l'idée de désobéir, de se dérober le soir même du lendemain, de crever les chevaux et de se rompre le cou plutôt que de ne pas apporter lui-même le premier la nouvelle. Il n'en fit rien pourtant et se retira à demi fâché en sa Gascogne, où il ne resta d'ailleurs que très-peu.

Avant la fin de cette même année, on le trouve au siége devant Boulogne-sur-Mer en qualité de mestre de camp. Je laisse les prouesses, affaires de nuit et *camisades* où il se distingue, et sur lesquelles il s'étend beaucoup. Un endroit intéressant et neuf, c'est celui où il nous parle des travaux de fortification auxquels il présida entre le fort d'Outreau et le Pont-de-Brique en 1545. Le maréchal de Biez qui y commandait et qui, ne pouvant reprendre Boulogne, était chargé de le bloquer par ce côté, se trouvait dans l'embarras par la fuite des pionniers : il lui restait un pan de courtine ou de mur à élever pour sa ligne de fortification, et pour empêcher les secours d'entrer dans la ville. A dé-

Digitized by Google

faut des pionniers il pensa à y employer les soldats. Ceux-ci tout d'une voix refusèrent, disant qu'ils ne travailleraient pas et qu'ils n'étaient point pionniers. C'est ici encore que Montluc fit preuve d'invention et de ressources, aussi bien que d'une intelligence militaire qui était en progrès sur la chevalerie et qui s'en revenait au bon sens pratique des anciens Romains. L'idée et la doctrine de Montluc, tout gentilhomme qu'il est, c'est que tout ce qui sert à la guerre, tout ce qui est utile et commandé par les besoins de l'armée, travail de main de quelque genre que ce soit, ne peut faire tache au guerrier et ne peut que procurer honneur aux capitaines et aux princes comme aux soldats. Le premier, s'il le faut, il n'hésitera pas à donner l'exemple : écoutons son excellent récit :

« Je me résolus de trouver le moyen pour faire travailler les soldats, qui fut de donner à chacun qui travaillerait cinq sous comme aux pionniers : monsieur le maréchal me l'accorda fort volontiers, mais je n'en trouvai pas un qui y voulut mettre la main. Voyant leur refus, pour les convier par mon exemple, je pris ma compagnie, celle de mon frère M. de Lieux et celles des capitaines Lebron, mon beau-frère, et Labit, mon cousin germain : car ceux-là ne m'eussent osé refuser. Nous n'avions pas faute d'outils, car monsieur le maréchal en avait grande quantité, et aussi les pionniers qui se dérobaient laissaient les leurs... Comme je m'en vins à la courtine, je commençai à mettre la main le premier à remuer la terre, et tous les capitaines après : j'y fis apporter une barrique de vin, ensemble mon dîner, beaucoup plus grand que je n'avais accoutumé, et les capitaines le leur, et un sac plein de sous que je montrai aux soldats; et après avoir travaillé une pièce (*un bon bout de temps*), chaque capitaine dîna avec sa compagnie; et à chaque soldat nous donnions demi-pain, du vin et quelque peu de chair, en favorisant les uns plus que les autres, disant qu'ils avaient mieux travaillé que leurs compagnons, afin de les ac-

Digitized by Google

courager. Et, après que nous eûmes dîné, nous nous remîmes au travail en chantant jusque sur le tard; de sorte qu'on eût dit que nous n'avions jamais fait autre métier. Après, trois trésoriers de l'armée les payèrent à chacun cinq sous; et comme nous retournions aux tentes, les autres soldats appelaient les nôtres pionniers *gastadours* (gâteurs, gâcheurs, gâte-métier). »

Mais la nuit porta conseil : le lendemain matin, deux autres compagnies demandèrent à y venir mettre la main, puis le surlendemain toutes les autres; si bien qu'en huit jours la muraille fut achevée. Les soldats, au jugement des ingénieurs, avaient plus travaillé en ces huit jours que n'eussent fait quatre fois autant de pionniers en cinq semaines. Montluc ne perd pas cette occasion d'exposer toute sa doctrine de stimulation militaire et ses moyens habituels d'agir sur le moral du soldat : « O capitaines, mes compagnons, combien et combien de fois, voyant les soldats las et recrus, ai-je mis pied à terre afin de cheminer avec eux, pour leur faire faire quelque grande traite; combien de fois ai-je bu de l'eau avec eux, afin de leur montrer exemple pour pâtir ! »

Ceux qui ne connaissent Montluc que sur sa réputation dernière et terrible s'étonneront de ne point trouver en tout ceci le farouche personnage qu'ils se sont imaginé. Son défaut en tout temps, et même dans son moment le plus glorieux, était une promptitude de colère qui lui fit faire des choses sanglantes; il en dit son *meâ culpâ :* « J'avais la main aussi prompte que la parole. J'eusse voulu, si j'eusse pu, ne porter jamais de fer au côté. » Il paraît se repentir quelquefois d'avoir fait sentir son épée sur le temps même à quelque homme rétif qui l'offensait et lui résistait. Hors cela, et dans ses guerres d'Italie, on le voit faisant tout pour ses

Digitized by Google

soldats, aimé d'eux et possédant le secret de leur *mettre les ailes aux talons et le cœur au ventre,* dès que l'un et l'autre étaient nécessaires. Son grand moyen pour y arriver n'était pas seulement la libéralité et les distributions d'argent, c'était encore le soin qu'il avait de ses hommes en détail, de ne jamais leur faire faire une grande corvée sans leur faire porter pain et vin pour se rafraîchir, « car les corps humains ne sont point de fer ; » c'était surtout de donner l'exemple et de ne pas s'épargner soi-même dans les cas fatigants ou rebutants, de ne pas craindre de paraître déroger en prenant la pelle ou la pioche, comme à Boulogne; en portant le brancard ou traînant la brouette chargée de matériaux, comme dans la défense de Verceil. Au reste, il ne faisait pas uniquement ces choses pour la montre et pour l'exemple ; dans la pose des pièces d'artillerie, à quoi il excellait, il avait la main à la besogne pour qu'elle fût mieux et plus sûrement faite : au siége de Monte-Calvo, pendant qu'il était une nuit à loger ses gabions et ses canons, survint M. d'Enghien qui, le prenant familièrement par la taille, lui dit : « Vous avez été mon soldat autrefois, à présent je veux être le vôtre. — Monsieur, dis-je, soyez le bienvenu ! un prince ne doit point dédaigner au besoin de servir de pionnier; voici besogne pour tous. » Ainsi Montluc comprenait en toutes les parties et maintenait en égal honneur tout ce qui constitue le noble métier de soldat.

Ceci nous amène à parler avec quelque étendue de l'acte militaire, peut-être unique en son genre par les circonstances, et qui fait à jamais sa gloire, de l'admirable défense de Sienne. On était sous Henri II, ce même Dauphin qui avait si bien souri à Montluc durant la tenue du conseil d'où sortit la victoire de Cérisoles, qui depuis l'avait vu à l'œuvre dans une attaque de

Digitized by Google

nuit à Boulogne, et qui eut toujours pour lui un goût, une amitié particulière. La guerre se continuait avec succès en Piémont sous le maréchal de Brissac : cependant la ville de Sienne, en Toscane, ayant chassé les Espagnols, recouvra son indépendance et demanda secours au roi. M. de Strozzi, depuis maréchal, fut chargé de la protéger; mais comme il avait en même temps à tenir la campagne, il demanda qu'on nommât un lieutenant de roi pour y commander durant son absence. On essaya dans le conseil à Paris de bien des noms : le connétable de Montmorency en proposait un, le duc de Guise un autre, le maréchal de Saint-André avait aussi son protégé. « Vous ne m'avez point nommé Montluc, dit le roi. —Il ne m'en souvenait point, » répondit le duc de Guise, qui l'estimait. Vinrent pourtant les objections, de la part du connétable surtout : pour cette place de lieutenant de roi dans une république italienne, au milieu des partis et des ordres divers de citoyens à contenir et à ménager, il fallait un grand fonds de prudence, et Montluc, disait-on, en manquait : sa réputation d'homme fâcheux, bizarre et colère était mise sans cesse sur le tapis. Chose singulière! le maréchal de Brissac, qui l'estimait et l'aimait on ne saurait plus, mais qui craignait de le perdre comme l'un de ses capitaines et auxiliaires essentiels, s'il allait à Siénne, écrivit au roi pour établir dans son esprit (à côté de beaucoup d'éloges) cette fâcheuse réputation de quinteux qu'avait Montluc; et en même temps il écrivit à celui-ci pour le dissuader d'accepter. Le roi pourtant eût son avis, à lui, et démêla les qualités essentielles de son brave serviteur sous les défauts dont on le chargeait : « Le roi répondit qu'il avait toujours vu et connu que la colère et bizarrerie qui était en moi n'était sinon pour soutenir son service, lorsque je voyais qu'on le servait

Digitized by Google

mal : or, jamais il n'avait ouï dire que j'eusse pris querelle avec personne pour mon particulier. » M. de Guise, favorable à Montluc, fit aussi cette remarque devant le roi, que le maréchal de Brissac se contredisait dans sa lettre, en déniant d'une part à Montluc l'ordre de talents nécessaires pour commander au nom du roi, et d'autre part en le louant si fort pour des qualités qui sont pourtant les principales en un homme de commandement, telles que d'être homme de grande police et de grande justice, et de savoir animer les soldats en toute entreprise : « Qui a jamais vu, ajoutait M. de Guise, qu'un homme doué de toutes ces bonnes parties n'eût avec lui de la colère? Ceux qui ne se soucient guère que les choses aillent mal ou bien, ceux-là peuvent être sans colère. » Il fut donc décidé que Montluc s'en irait lieutenant de roi à Sienne; le courrier qui lui portait sa nomination le trouva à Agen, où il était pour lors bien malade. Il dit qu'il partirait dans huit jours, et à ce terme précis il se mit en route, se traînant jusqu'à Montpellier et passant outre, malgré les médecins de la Faculté qui lui prédisaient qu'il n'arriverait pas en vie jusqu'à Marseille : « Mais quelque chose qu'ils me sussent dire, je me résolus de cheminer tant que la vie me durerait, à quelque prix que ce fût; et, comme je partais, m'arriva un autre courrier pour me faire hâter; et, de jour à autre, je recouvrais ma santé en allant, de sorte que quand je fus à Marseille, je me trouvai sans comparaison mieux que quand j'étais parti de ma maison. »

Montluc débarqua en Italie pendant l'été (1554). M. de Strozzi tenait la campagne. Tant que celui-ci fut debout et à la tête de sa petite armée, Montluc, son second, n'eut rien de bien particulier à faire dans la ville, et il put s'étudier à son rôle nouveau de lieutenant de roi. Il ne

Digitized by Google

commence à se dessiner pour nous qu'à dater de la défaite que M. de Strozzi essuya après avoir voulu secourir la ville de Marciano, que pressait le marquis de Marignan. Montluc prédit que Strozzi, malgré sa bravoure et son expérience, et puisqu'il s'obstinait à décamper en plein jour à la face de son ennemi, serait défait. C'était au commencement d'août. Malade de nouveau et pris de dyssenterie, Montluc convoqua cependant la Seigneurie de Sienne au palais et harangua en italien. Il prévint ces chefs de la cité, pour qu'ils n'en fussent surpris ni découragés, de l'issue trop probable du combat qui se livrait le jour même. Il leur donna toutes les instructions essentielles pour pourvoir sur l'heure à la garde des portes, à la rentrée des blés, farines et vivres du dehors, et aux autres soins de la défense; pour lui, dévoré de la fièvre, il dut se retirer en son logis après cette harangue, et, son mal empirant, il fut quelques jours en danger de mort.

Le combat s'était passé tout ainsi qu'il l'avait craint; M. de Strozzi avait été complétement battu, et, blessé lui-même, on le croyait en danger de la vie. Transporté dans une place voisine, à Montalsin, et sachant Montluc presque à l'extrémité, il dépêcha à Rome pour faire venir un autre gouverneur, M. de Lansac; mais celui-ci ne sut point s'y prendre et se laissa tomber aux mains des ennemis en essayant d'arriver à Sienne: « S'il fût venu, dit naïvement Montluc, je crois que je fusse mort, car je n'eusse eu rien à faire; j'avais l'esprit tant occupé à ce qui me faisait besoin, que je n'avais loisir de songer à mon mal. »

Après avoir été trois jours regardé comme mort, et avoir reçu la visite de Strozzi guéri plus tôt que lui, Montluc revint peu à peu à une santé suffisante pour vaquer à ses devoirs. Il se fit porter en chaise par la

Digitized by Google

ville, examinant toutes choses, car le marquis de Marignan commençait à la serrer de près et à marquer qu'il comptait bien l'avoir, au moins par famine. Là-dessus Montluc assembla d'abord ses capitaines, tant français qu'allemands et italiens, et leur exposa qu'il voulait diminuer la ration du pain de vingt-quatre onces à vingt; il s'en remettait à eux de persuader à leurs soldats de le supporter, ce qui était difficile, surtout pour les Allemands. Le jour suivant, il convoqua tous les grands de la cité pour leur faire en italien une déclaration semblable et leur demander de réduire la ration de pain des habitants à quinze onces, c'est-à-dire un peu moins que pour les soldats; car il était naturel qu'il y eût dans les maisons des bourgeois des ressources que les soldats n'avaient pas. On était environ à la mi-octobre, et le siége dura jusqu'au 22 avril suivant, six grands mois, pendant lesquels on passa par tous les degrés de privation, de souffrance, d'exténuation, entremêlés de dangers perpétuels, vaillamment et, on peut le dire, ingénieusement combattus.

Car un des caractères de ce siége, et qui le distingue des autres siéges également soutenus à outrance dont l'histoire a gardé les noms, c'est que le sentiment qui anime les chefs de ceux qui résistent et qui s'opiniâtrent ainsi, est un sentiment que j'appellerai éclairé ou civilisé, un sentiment tout d'honneur chez Montluc, tout de patriotisme et d'indépendance chez les Siennois. Il n'y a pas, à proprement parler, de haine ni de guerre d'extermination comme dans ces résistances désespérées des Numance et des Saragosse. Le marquis de Marignan qui assiége la place est un noble et courtois adversaire, et qui est bien le cousin des Médicis par de brillants côtés. La veille de Noël, il envoie par un sien trompette à Montluc « la moitié d'un cerf, six chapons, six per-

Digitized by Google

drix, six flacons de vin excellent et six pains blancs, pour faire le lendemain la fête. » Montluc ne trouve point cette courtoisie étrange, d'autant que, dans sa grande maladie trois ou quatre mois auparavant, le même marquis lui avait envoyé pareillement quelque gibier et avait laissé entrer un mulet chargé de petits flacons de vin grec. Nous verrons à quoi un reste de ce vin grec servira.

C'est le tableau de ce mémorable fait d'armes et siége toscan, des plus beaux sous le point de vue militaire, héroïque et patriotique, qui se peint admirablement dans le récit de Montluc. On cite d'ordinaire, dans les poëmes épiques en renom, tel ou tel chant célèbre; il faudrait citer de même, dans l'ordre des grandes choses historiques, le *troisième* livre des *Commentaires* de Montluc. C'est un tout qui se détache et qui fait un parfait ensemble; la façon de dire et de raconter y est égale à l'action. La France n'est pas assez fière de ces vieilles richesses, qui seraient dès longtemps classiques si on les avait rencontrées chez Thucydide ou tout autre ancien. Nous tâcherons cette fois d'y mieux regarder.

La courtoisie dont le marquis de Marignan usait envers Montluc assiégé, en lui envoyant, la veille de Noël, un cadeau de gibier et de vin, était en même temps une ruse de guerre; car la même nuit il pensait à lui faire un autre festin, en tentant une escalade vigoureuse à la citadelle et à un fort qui donnait accès dans la ville. Montluc, tout faible qu'il était, sut être sur pied et dans l'action partout où il le fallait, et, après le premier moment de surprise, l'ennemi fut repousé.

Vers le 20 janvier (1555), on apprit à Sienne que le marquis de Marignan faisait venir de Florence une artillerie complète pour battre la ville. Les Siennois se demandaient s'ils devaient en attendre l'effet ou entrer

Digitized by Google

dès lors en composition avec l'assiégeant. Observez que Montluc n'était pas entièrement maître dans la cité; il devait concerter toutes ses démarches avec la Seigneurie ou le magistrat de la république, et les amener à son avis par éloquence, prière et persuasion. Il ne fut tout à fait *dictateur* qu'en février, et pour un mois seulement, durant lequel la Seigneurie remit entre ses mains tous les pouvoirs. Avant et après ce temps, il n'était que le lieutenant d'un roi allié : « Or là, dit-il, il ne me fallait pas faire le mauvais, car ils étaient plus forts que moi; et fallait toujours gagner ces gens-là avec remontrances et persuasions douces et honnêtes, sans parler de se courroucer. Croyez que je forçai bien mon naturel... » Il s'attacha à réfuter par sa conduite les préventions qu'on avait formées en France contre son caractère, et il pratiqua le conseil que le roi lui avait donné en le nommant, qui était de laisser sa colère en Gascogne.

Ici il n'y a qu'à admirer ce que peut un sentiment énergique et l'aiguillon de la gloire. Que voulait Montluc en ce siége? Espérait-il que le roi enverrait du secours en Toscane? Il tâchait de le faire accroire aux Siennois assiégés pour leur donner patience; mais, lui, il n'en croyait rien; il savait que le roi avait assez à faire ailleurs en cent endroits plus proches, aux frontières de son royaume, et qu'il n'enverrait si loin ni hommes ni argent. Ce que voulait Montluc, c'était de s'illustrer par une belle, par une incomparable défense, dont il fût à tout jamais parlé; et comme il l'a dit du marquis de Marignan : « Il servait son maître, et moi le mien; il m'attaquait pour son honneur, et je soutenais le mien; il voulait acquérir de la réputation, et moi aussi. » Entre le marquis de Marignan et lui, c'était donc un pur duel d'honneur, et il s'agissait d'y enga-

Digitized by Google

ger les Siennois, qui jouaient un plus gros jeu, et de s'en faire assister jusqu'à l'extrémité moyennant toute sorte de talent et d'art, en les séduisant, en les rassurant tour à tour, et surtout en évitant, peuple élégant et vif, de les heurter par la violence; c'eût été *feu contre feu*.

Eh bien, le farouche, le bizarre, le colérique Montluc, sous l'empire d'un noble et puissant désir, fera tout cela : la plus forte de ses passions refrénera pour un temps toutes les autres. Il l'expliqua un jour très-gaiement, et avec beaucoup d'imagination et d'esprit, au roi Henri II, qui, au retour de ce siége, l'accueillit comme il devait et l'entretint longuement durant cinq heures d'horloge, se faisant tout raconter, et ses harangues, et ses ruses, et le détail des souffrances; mais le roi ne pouvait, malgré tout, concevoir encore comment il avait su s'accorder si bien et si longtemps avec une nation étrangère et délicate, surtout en de pareilles détresses. L'explication que lui donna Montluc, si elle se trouvait dans une histoire ancienne, serait célèbre, et nous la saurions dès l'enfance.

« Alors, je lui répondis (au roi) que c'était une chose que j'avais trouvée facile; et comme je le vis affectionné à la vouloir entendre, connaissant qu'il prenait plaisir d'en ouïr conter, je lui dis que je m'en étais allé un samedi au marché, et qu'en présence de tout le monde j'avais acheté un sac et une petite corde pour lier la bouche d'icelui, ensemble un fagot, ayant pris et chargé tout cela sur le col à la vue d'un chacun; et comme je fus à ma chambre, je demandai du feu pour allumer le fagot, et après je pris le sac, et là j'y mis dedans toute mon ambition, toute mon avarice, mes haines particulières, ma paillardise, ma gourmandise, ma paresse, ma partialité, mon envie et mes particularités, et toutes mes humeurs de Gascogne, bref tout ce que je pus penser qui me pourrait nuire à considérer

Digitized by Google

tout ce qu'il me fallait faire pour son service; puis après je liai fort la bouche du sac avec la corde, afin que rien n'en sortît, et mis tout cela dans le feu; et alors je me trouvai net de toutes choses qui me pouvaient empêcher en tout ce qu'il fallait que je fisse pour le service de Sa Majesté.

Tel fut l'apologue dont usa Montluc devant le roi pour résumer toute sa conduite morale à Sienne : cet apologue ne vaut-il pas celui de Menenius?

On apprenait donc à Sienne l'arrivée d'une nombreuse artillerie amenée de Florence, et il fallait parer au découragement des Siennois, qui provenait surtout de l'état de santé de Montluc et de la crainte de le perdre: « Que ferons-nous? disaient les dames et les peureux (car en une ville il y a d'uns et d'autres), que ferons-nous, si notre gouverneur meurt? Nous sommes perdus : toute notre fiance, après Dieu, est en lui; il n'est possible qu'il en échappe. » Montluc avait donc à persuader d'abord qu'il était guéri et le mieux portant des gouverneurs. C'était difficile après la grande maladie dont il sortait à peine et que la diète ne réparait pas. On ne le voyait, quand il allait par la ville, qu'enveloppé d'étoffes et de fourrures à cause de l'hiver. Il médite un coup de théâtre. Il avait dans sa défroque un habillement complet de galant, du temps qu'il était en garnison et amoureux; car les jours où l'on n'a rien à faire, on les peut donner aux dames : « En ce temps-là, je portais gris et blanc pour l'amour d'une dame de qui j'étais serviteur lorsque j'avais le loisir; et avais encore un chapeau de soie grise, fait à l'allemande, avec un grand cordon d'argent et des plumes d'aigrette bien argentées. » Il nous décrit toute sa toilette à l'avenant, chausses de velours cramoisi, couvertes de passement d'or, pourpoint de même, chemise ouvrée de

Digitized by Google

soie cramoisie et de filet d'or, casaquin de velours gris, garni de petites tresses d'argent à deux petits doigts l'une de l'autre, etc. De plus, il avait encore deux petits flacons de ce vin grec que le marquis de Marignan lui avait laissé parvenir :

« Je m'en frottai un peu les mains, puis m'en lavai fort le visage, jusques à ce qu'il eût pris un peu de couleur rouge, et en bus, avec un petit morceau de pain, trois doigts, puis me regardai au miroir. Je vous jure que je ne me connaissais pas moi-même, et me semblait que j'étais encore en Piémont amoureux, comme j'avais été ; je ne me pus contenir de rire, me semblant que tout à coup Dieu m'avait donné tout un autre visage. »

C'est en ce déguisement et avec cette bonne mine d'emprunt qu'il traverse la ville à cheval et se rend au palais où il trouve les principaux Siennois assemblés. Il les harangue en son meilleur italien, et dans cette occasion comme dans toute autre, il montre assez quelle importance il attache à savoir bien parler la langue des divers pays où il sert, et à joindre une certaine éloquence aux autres moyens solides : « Je crois que c'est une très-belle partie à un capitaine que de bien dire. »

Il remonte donc par ses paroles le moral ébranlé des Siennois, leur rend toute confiance, et l'on se promet, citoyens d'une part, colonels et capitaines de l'autre, de ne point séparer sa cause et de combattre jusqu'à la mort pour sauver la souveraineté, l'honneur et la liberté. La petite exhortation que, dans ses Mémoires, Montluc adresse ensuite, selon son usage, aux gouverneurs et capitaines qui le liront, est piquante de verve et brillante de belle humeur ; il ne veut point qu'ils cherchent des prétextes autour d'eux, qu'ils se déchargent

Digitized by Google

de leur reddition sur les bourgeois qui les y ont forcés, ou sur leurs soldats qui étaient à bout de combattre :

« Ce ne sont qu'excuses, ce ne sont qu'excuses, croyez-moi : ce qui vous force, c'est votre peu d'expérience. Messieurs mes compagnons, quand vous vous trouverez en telles noces, prenez vos beaux accoutrements, parez-vous, lavez-vous la face de vin grec, et la faites devenir rouge; et marchez ainsi bravement parmi la ville et parmi les soldats, la care levée (*la face levée*), ne tenant jamais autre propos sinon que bientôt, avec l'aide de Dieu et la force de vos bras et de vos armes, vous aurez en dépit d'eux la vie de vos ennemis, et non eux la vôtre... Mais si vous allez avec un visage pâle, ne parlant à personne, triste, mélancolique et pensif, quand toute la ville et tous les soldats auraient cœur de lions, vous le leur ferez venir de moutons. »

Il ne se contente pas de décrire ces scènes extérieures et de nous dire en général les vicissitudes et la marche du siége : il entre dans toutes les particularités et le détail des mesures qu'il a prises pour le faire durer et le soutenir. Montluc ne se donne pas pour un historien, c'est un écrivain spécial de guerre ; il semble qu'il tienne à justifier ce mot de Henri IV lisant ses *Commentaires*, que c'est *la Bible du soldat :* « Je m'écris à moi-même, et veux instruire ceux qui viendront après moi : car n'être né que pour soi, c'est-à-dire, en bon français, être né une bête. »

Il commence par établir une bonne police dans la ville; il la divise en huit parties, dont chacune est sous la surveillance et les ordres d'un des huit magistrats nommés les *huit de la guerre :* dans chacune de ces sections, il fait faire un recensement exact des hommes jusqu'à soixante ans, des femmes jusqu'à cinquante, et des enfants depuis douze, afin qu'on voie quels sont ceux qui peuvent travailler aux choses de siége et à

Digitized by Google

quoi ils sont propres; dans le travail commun, les moindres ont leurs fonctions; chaque art et métier dans chaque quartier nomme son capitaine, à qui tous ceux du même métier obéissent au premier ordre. Je ne fais qu'indiquer ce qu'il déduit et explique. Il s'adressait d'ailleurs à une population déjà exercée et aguerrie; dès avant son arrivée et au premier cri de cette indépendance menacée, la population de Sienne, et les femmes les premières avaient eu l'idée de s'organiser pour la défense et d'y aider de leurs mains : à ce souvenir et à la pensée de ce que lui-même a vu de bonne grâce généreuse et patriotique en ce brave et joli peuple, Montluc s'émeut; son récit par moments épique redouble d'accent; quelque chose de l'élégance et de l'imagination italienne l'ont gagné :

« Il ne sera jamais, dames siennoises, que je n'immortalise votre nom tant que le livre de Montluc vivra; car, à la vérité, vous êtes dignes d'immortelle louange, si jamais femmes le furent. Au commencement de la belle résolution que ce peuple fit de défendre sa liberté, toutes les dames de la ville de Sienne se départirent en trois bandes : la première était conduite par la signora Forteguerra, qui était vêtue de violet, et toutes celles qui la suivaient aussi, ayant son accoutrement en façon d'une nymphe, court et montrant le brodequin; la seconde était la signora Piccolomini, vêtue de satin incarnadin, et sa troupe de même livrée; la troisième était la signora Livia Fausta, vêtue toute de blanc, comme aussi était sa suite, avec son enseigne blanche. Dans leurs enseignes elles avaient de belles devises : je voudrais avoir donné beaucoup et m'en ressouvenir. Ces trois escadrons étaient composés de trois mille dames, gentils-femmes ou bourgeoises : leurs armes étaient des pics, des palles (*pelles*), des hottes et des fascines; et en cet équipage firent leur montre et allèrent commencer les fortifications. M. de Termes, qui m'en a souvent fait le conte (car je n'étais encore arrivé), m'a assuré n'avoir jamais vu de sa vie chose si

Digitized by Google

belle que celle-là; je vis leurs enseignes depuis. Elles avaient fait un Chant à l'honneur de la France lorsqu'elles allaient à leur fortification : je voudrais avoir donné le meilleur cheval que j'ai, et l'avoir pour le mettre ici. »

Or, sachez que ce meilleur cheval de Montluc, qu'il eût donné de tout son cœur pour avoir l'hymne des dames siennoises en l'honneur de la France, était un cheval turc dont il a dit « qu'il l'aimait, après ses enfants, plus que chose du monde, car il lui avait sauvé la vie ou la prison trois fois. »

Je n'ai pas à entrer dans le détail du siége; il me suffit d'en avoir signalé le caractère et de donner envie aux curieux de rechercher les pages qui y sont consacrées. Pendant qu'il le soutient, et indépendamment des assauts du dehors, Montluc a au dedans à se tirer de deux circonstances difficiles : dans la première, il lui faut renvoyer les troupes allemandes qui s'accommodent peu du jeûne et qui vont affamer trop tôt la place; il les fait sortir de nuit avec adresse, et sans rien communiquer au sénat; et il raccommode ensuite cette dissimulation par de belles paroles, si bien que le courage des habitants n'est point ébranlé, mais bien plutôt accru par cette diminution de défenseurs. Une autre nécessité plus pénible et qui suivit aussitôt après, c'est lorsqu'il dut demander et qu'il obtint, au moins en partie, l'expulsion des bouches inutiles. Il n'était sorte de moyens ni de stratagêmes qu'il n'imaginât pour soutenir l'espoir et prolonger l'illusion courageuse des assiégés. Dans un moment où le soupçon régnait et où la discorde était près d'éclater parmi eux, il s'adressa à la dévotion italienne et fit diversion aux querelles moyennant des processions publiques et des prières : « Car de jeûnes, dit-il gaiement, nous en faisions assez. »

Digitized by Google

Ces jeûnes étaient poussés aux dernières limites du possible : « Ni la ville ni nous ne mangeâmes jamais, depuis la fin de février jusques au vingt-deuxième d'avril, qu'une fois le jour : je ne trouvai jamais soldat qui en fît plainte. » Lui-même et les autres chefs ne mangeaient plus, depuis la fin de mars, qu'un petit pain, un peu de pois avec du lard et des mauves bouillies, et une fois le jour seulement :

« Le désir que j'avais d'acquérir de l'honneur, dit-il, et de faire souffrir cette honte à l'empereur (Charles-Quint) d'avoir arrêté si longuement son armée, me faisait trouver cela si doux qu'il ne m'était nulle peine de jeûner. Ce chétif souper avec un morceau de pain m'était un banquet, lorsque au retour de quelque escarmouche je savais les ennemis être frottés, ou que je savais qu'ils étaient en même peine que nous. »

Cependant il fallait un terme à ces souffrances des habitants ; il était trop clair pour tout le monde qu'aucun secours ne viendrait de la part du roi. Une négociation fut donc entamée et conclue entre les Siennois et le duc de Florence, Côme, « l'un des plus sages mondains, dit Montluc, qui aient été de notre temps. » Un article de cette capitulation concernait Montluc et ses troupes. Pour rester dans les règles toutefois, il était convenable que le gouverneur stipulât directement, et en son nom, sa capitulation avec le marquis de Marignan ; mais au premier mot qui lui en fut dit de la part de ce dernier, il s'enflamma et parut se révolter, déclarant qu'il aimerait mieux perdre mille vies, et que le nom de Montluc ne se trouverait jamais en capitulation. Ce point de sa conduite a été critiqué dans le temps même, notamment par Brantôme, qui se fait en cela l'écho de plusieurs autres : il lui reproche

Digitized

d'avoir été plus cupide d'honneur que jaloux de l'intérêt général, et d'avoir plus songé à la singularité qu'à pourvoir à la sureté de son monde ; car, en agissant ainsi, il semblait s'être mis à la merci du plus fort. Laissons la règle, et ne voyons que le cas en lui-même : il est singulier, il est unique peut-être, mais on regretterait de ne le point trouver. « En tout pourtant il y a du *medium,* » a dit Brantôme. Qu'y faire? Montluc n'était pas l'homme de ces justes milieux. Ce qui est certain, c'est qu'ayant affaire à un adversaire digne de le comprendre, sans aucune stipulation directe il se vit traité par lui sur le pied qu'il avait souhaité ; le dimanche matin, 22 avril (1555), il fut reçu au sortir de la ville par le marquis de Marignan et par toute cette armée, non comme un vaincu, mais comme un héros et le plus noble des compagnons :

« Les trois mestres de camp des Espagnols me vinrent saluer, et tous leurs capitaines. Les mestres de camp ne descendirent point, mais tous les capitaines descendirent et me vinrent embrasser la jambe, puis remontèrent à cheval et m'accompagnèrent jusqu'à ce que nous trouvâmes le marquis et le sieur Chiapin, qui pouvaient être à trois cents pas de la porte de la ville; et là nous nous embrassâmes, et me mirent au milieu d'eux, et allâmes toujours parlant du siége et des particularités qui étaient survenues, nous attribuant beaucoup d'honneur; même me dit qu'il m'avait beaucoup d'obligation, car outre qu'il avait appris beaucoup de ruses de guerre, j'étais cause qu'il était guéri des gouttes... »

Dans la description de sa marche il n'a garde d'omettre qu'il emmena avec lui et fit passer tous les Siennois compromis qui s'exilaient, et en voyant les adieux de ceux qui partaient avec ceux qui restaient, et toute

Digitized by Google

cette ruine et désolation d'un peuple « si dévotieux à sa liberté, » il n'avait pu retenir ses larmes. Malgré sa dureté de nature, dans toute cette affaire de Sienne et dans les actes qui s'y consomment, Montluc n'est point inhumain.

Cette défense célèbre mit le sceau à sa réputation militaire en Italie et par toute la France. Henri II, qui est bien le roi de Montluc, celui qu'il a raison de regretter avec douleur, car sous lui il ne fit que de purs et d'honorables exploits, Henri II, en le revoyant, l'accueillit avec amitié, lui donna le collier de l'Ordre (distinction encore intacte), une pension et d'autres grâces. Après être allé qnelques semaines voir sa maison et sa famille en Gascogne, avant la fin de l'année Montluc retourne en Italie chercher de nouveaux hasards : dès les premiers moments, il s'y expose en soldat ; il va à cheval reconnaître une ville qu'on doit assiéger, à moins de cinquante pas et en plein jour. « Car il voulait montrer, dit-il, que pour être allé voir madame sa femme, il n'avait rien oublié de ce qu'il avait coutume de faire. » Dans les exploits de Montluc durant les années qui suivent et où il ne retrouve plus une occasion d'éclat égale à celle de Sienne, il apparaît un peu plus du capitaine d'aventure que d'un vrai chef et, comme disait M. de Guise, d'un lieutenant de roi. Il continue toutefois, non-seulement de maintenir, mais de poursuivre et de promouvoir sa réputation avec le zèle d'un jeune guerrier. Il a là-dessus des principes qu'on doit trouver admirables et qui s'appliquent bien à tout ordre de travaux et de services où l'honneur est le prix : c'est de ne jamais se reposer sur ce qu'on a fait, de ne pas se contenter, sous prétexte qu'on a sa réputation établie, et que, quoi qu'on fasse désormais ou qu'on ne fasse pas, on sera toujours estimé vaillant :

Digitized by Google

« N'en croyez rien, s'écrie-t-il, car d'heure à autre les gens jeunes deviennent grands, et ont le feu à la tête, et combattent comme enragés ; et comme ils verront que vous ne faites rien qui vaille, ils diront que l'on vous a donné ce titre de vaillant injustement... Si vous désirez monter au bout de l'échelle d'honneur, ne vous arrêtez pas au milieu ; ainsi degré par degré, tâchez à gagner le bout, sans penser que votre renom durera tel que vous l'avez acquis : vous vous trompez, quelque nouveau venu le vous emportera, si vous ne le gardez bien et ne tâchez à faire de mieux en mieux. »

De mieux en mieux, c'est là une noble devise et qui doit être celle de quiconque a senti en soi le feu sacré et en est possédé dans toutes les carrières.

Au siége de Thionville et dans cette campagne aux frontières du Nord en 1558, Montluc se distingua infiniment sous M. de Guise : il avait charge de colonel général d'infanterie. A ce siége devant Thionville, il inventa un perfectionnement dans la pratique des tranchées ; c'était d'y faire, de distance en distance, et tantôt à droite, tantôt à gauche, des espèces de *retours* ou *arrière-coins*, propres à loger des soldats qui défendraient au besoin la tranchée, si l'ennemi y sautait pour la détruire. Il y avait en Montluc l'étoffe d'un bon officier du génie. Et, pour énumérer quelques-unes de ses qualités spéciales et naturelles qui venaient en aide à sa bravoure et la distinguaient d'une aveugle témérité, il avait le coup d'œil topographique, et là où d'autres ne voyaient rien qu'escarpement et difficulté absolue, il discernait l'assiette possible d'une batterie, le côté faible et vulnérable d'une place : aussi excellait-il aux reconnaissances. — Il avait cet autre coup d'œil qui sait nombrer de loin une troupe dans une plaine, et, à un demi-mille de distance, il savait son chiffre, si considérable qu'il fût, à cinquante hommes près. — Il

Digitized by Google

s'entendait à merveille, dans une escarmouche, à *tâter* l'ennemi, c'est-à-dire à connaître à sa marche et à son attitude s'il avait peur ou s'il était en force et solide. — Dans l'action enfin, il était prompt à saisir le joint et le moment, et à marquer l'instant décisif de donner sans perdre une minute. Telles étaient les qualités fines et savantes dont se guidait son indomptable bravoure, et que, sans la paix de Cateau-Cambrésis et la mort de Henri II (1559), il eût encore pu employer si utilement pour le service de la France.

Le temps de la gloire pour Montluc est fini ; à la veille de la mort de Henri II dans ce malheureux tournoi, et la nuit même qui précéda le coup fatal, Montluc raconte qu'étant chez lui, en sa Gascogne, il eut un songe qui lui représentait, avec toutes sortes de circonstances frappantes, son roi mort et tout saignant, et il s'éveilla éperdu, la face tout en larmes, racontant aussitôt son pronostic à sa femme et, le matin, à plusieurs amis. Quant à la paix qui venait de se conclure, il l'estimait désavantageuse à la France et funeste, non-seulement pour les conditions, mais aussi en ce qu'elle allait laisser vacants et sans emplois tant de grands capitaines, qui n'eurent plus qu'à *s'entre-manger* ensuite dans les guerres civiles, et tant de soldats aguerris qui, faute de pain, durent prêter leurs bras aux factions qui les enrôlèrent. Lui-même, âgé de moins de soixante ans, il avait au cœur un reste de vigueur et d'ardeur dévorante qu'il ne sut plus comment dépenser, et qui en vint bientôt à s'exaspérer odieusement et à se dénaturer dans ces luttes intestines. Ce fut par toute la France comme un feu généreux qui se retourna contre lui-même et qui se porta tout d'un coup sur les entrailles. De rigoureux qu'il était, Montluc devint cruel ; il le dit nettement, il ne marchande point les termes ;

Digitized by Google

avec lui, le *couteau* et la *corde* jouèrent désormais autant que l'épée, et il s'en repent encore moins qu'il ne s'en vante. Il avait eu de tout temps le premier mouvement terrible, il érigea en système cette terreur : « Ce n'est pas comme aux guerres étrangères, remarque-t-il, où on combat comme pour l'amour et l'honneur ; mais aux civiles, il faut être ou maître ou valet, vu qu'on demeure sous même toit ; et ainsi il faut venir à la rigueur et à la cruauté : autrement la friandise du gain est telle, qu'on désire plutôt la continuation de la guerre que la fin. » Nous ne le suivrons pas dans cette période sanguinaire, escorté de ses deux bourreaux qu'on appelait ses laquais, ne faisant point de prisonniers, et laissant partout, aux branches des arbres, sur les chemins, les insignes et les trophées de son passage. S'il rendit alors des services, il faudrait en aller démêler les titres sous trop de meurtres et de sang.

Politiquement toutefois, la partie de ses Mémoires qui traite des guerres civiles est fort à prendre en considération. Par son cri d'alarme, il fait bien sentir le danger où fut à une certaine heure la France de se réveiller toute calviniste, au moins par la tête, c'est-à-dire à la cour, dans les classes élevées et même dans la haute bourgeoisie ; car il y eut un moment de mode presque universelle pour la nouvelle religion ; la jeunesse parlementaire en était plus ou moins atteinte : « Il n'était fils de bonne mère, dit Montluc, qui n'en voulût goûter. » Montluc ne fait point la part de la conviction et de la conscience chez bon nombre de ses adversaires ; mais chez les chefs et les grands il fait très-bien la part des motifs ambitieux et intéressés : « Si la reine (Catherine de Médicis) et M. l'amiral (de Coligni) étaient en un cabinet, et que feu M. le prince de Condé et M. de Guise y fussent aussi, je leur ferais confesser qu'autre

Digitized by Google

chose que la religion les a mus à faire entre-tuer trois cent mille hommes, et je ne sais si nous sommes au bout... » Homme d'autorité et royaliste de vieille roche, il met bien à nu et dénonce l'esprit républicain primitif des Églises réformées et leur dessein exprès de former un État dans l'État. Quand on a lu cette partie des Mémoires de Montluc et qu'on a surmonté l'impression d'horreur que causent et ses propres cruautés et celles qu'il prétend punir, on reconnaît mieux comment, en de pareils temps, les édits de l'Hôpital durent manquer leur effet ou en produire un qui bientôt, au gré des passions, n'eût pas été tout conforme à la pure idée de tolérance,

La dernière partie des *Commentaires* de Montluc est remplie de récriminations et d'apologies. Lieutenant de roi en Guyenne et révoqué par Charles IX, il se vit remplacé dans le temps même où il envoyait sa démission, ayant reçu au siége de Rabastens (1570) sa dernière et horrible blessure, un coup d'arquebuse qui lui perça les os de la face ou du nez et le força à porter le reste de ses jours un masque au visage. Le bâton de maréchal, que Henri III lui mit en main à Lyon à son retour de Pologne (1574), ne fut qu'une récompense des services passés : Montluc, estropié et âgé de plus de soixante et dix ans, était hors d'état d'en rendre de nouveaux. Il mourut dans sa maison d'Estillac en Agenois, en 1577.

Montluc termine ses Mémoires par une grande pensée et comme une vue d'éternité. Au milieu de tous ses défauts et de ses excès de nature, il était religieux ; il ne s'était jamais trouvé dans aucune entreprise sans invoquer Dieu à son aide, et il nous a laissé la formule de l'oraison qu'il prononçait dans les périls, et qui, lui rendant la netteté de l'entendement, chassait de lui

Digitized by Google

toute crainte. Ces idées graves lui revinrent plus présentes dans l'inaction forcée à laquelle le condamnait la vieillesse ; de ses quatre enfants mâles, il en avait vu mourir trois avant lui pour le service du roi ; il prévoyait pour la France et pour son pays de Guyenne de nouvelles guerres et de nouveaux malheurs. C'est alors que le désir d'une plus absolue retraite le venait prendre quelquefois et le tentait de se vouer à une entière solitude :

« Il me ressouvenait toujours d'un prieuré assis dans les montagnes, que j'avais vu autrefois, partie en Espagne, partie en France, nommé Sarracoli : j'avais fantaisie de me retirer là en repos ; j'eusse vu la France et l'Espagne en même temps : et si Dieu me prête vie, encore je ne sais que je ferai. »

C'est sur ce vœu austère que se ferment les Mémoires de Montluc. On se le figure bien en ce prieuré perdu, en quelque âpre gorge ou sur un rocher nu des Pyrénées, plongeant son regard tour à tour sur l'Espagne et la France, vieillard tout chenu et à la face meurtrie, dur envers lui-même, se mortifiant, expiant le sang versé ; et cette âme de colère, apaisée enfin, se fixant opiniâtrément à la méditation des années éternelles. Le cadre est digne du personnage. Montluc n'a pas exécuté son projet, il n'en a eu que l'imagination ; mais il l'a eue simple et grande, et il nous la laisse.

SAINTE-BEUVE.

(*Moniteur universel.*)

Digitized by Google

Littérature étrangère.

CHARLOTTE ACKERMANN,

SOUVENIRS DU THÉATRE DE HAMBOURG AU XVIII^e SIÈCLE.

« En littérature comme en politique, les Allemands ont trop de considération pour les étrangers et pas assez de préjugés nationaux. C'est une qualité dans les individus que l'abnégation de soi-même et l'estime des autres ; mais le patriotisme des nations doit être égoïste. » Voilà ce que madame de Staël écrivait en 1810 dès les premières pages de son livre *De l'Allemagne*, et elle faisait remarquer en même temps combien la fierté des Anglais, la bonne opinion que les Français ont d'eux-mêmes et l'orgueil des Espagnols ont servi à fonder leur crédit dans le monde et leur popularité. C'est peut-être, en effet, cet excès de modestie qui a nui parmi nous à l'étude sérieuse et détaillée de la lit-

Digitized by

térature allemande. Sauf deux ou trois grands noms qui ont passé le Rhin en conquérants, et qui se sont comme imposés à l'admiration de tous, les autres ne se sont avancés qu'avec timidité et défiance. De notre côté, soit légèreté d'esprit, soit distraction, ou peut-être, par un de ces préjugés d'Athéniens qui nous sont si naturels et qui ne nous ont fait voir longtemps autour de nous que des *barbares*, nous avons douté, souri, et nous n'avons pas voulu faire la moitié du chemin qu'on se doit, d'homme à homme et de peuple à peuple, entre bons voisius et amis. De savants et spirituels voyageurs, d'autres littérateurs aussi et à différentes époques, ont essayé d'appeler notre attention sur l'Allemagne, sur ses richesses littéraires variées. Dès la Restauration, plus d'un nom éminent, outre celui de madame de Staël, se trouve mêlé à ces honorables tentatives : on se souvient des travaux de MM. de Barante et de Sainte-Aulaire, de M. Stapfer, de madame E. Panckoucke qu'il est aussi juste qu'agréable de mentionner ici; depuis lors, M. Ampère, MM. Loëve Veimars et Gérard de Nerval, M. Philarète Chasles ont ajouté encore à notre intérêt et à nos connaissances. Des curieux, assurément, sont venus chaque fois et ont prêté l'oreille ; mais, pour le plus grand nombre, pour la masse du public, la littérature allemande est restée, en quelque sorte, une exception, une de ces choses qu'on respecte et qu'on n'atteint pas. Cette inconcevable rigueur de notre part, qui n'a jamais existé envers l'Italie et même l'Espagne, qui est désormais tout à fait détruite envers l'Angleterre, ne saurait plus tenir dorénavant sans injustice; et enfin, nous sommes heureux de le constater, plus d'un beau et remarquable livre a passé les barrières et a été accueilli comme il devait l'être.

Digitized by Google

En Allemagne, on a eu un système tout opposé au nôtre : avec une confiance vraiment germanique, et encore par ce noble goût des choses de l'esprit, qui ne repousse rien et qui veut tout connaître, on a laissé le champ libre aux nouveautés étrangères ; on a ouvert les portes à l'invasion, et on lui a fait les honneurs. Pour ne parler ici que du roman proprement dit, il est arrivé, dans ces dernières années, que les lecteurs allemands ont délaissé peu à peu leurs propres œuvres, les productions nationales et indigènes, et que bientôt la vogue a été tout entière du côté des romans français, anglais, danois. On a eu en quantité des traductions, des imitations, sans beaucoup de choix ni de critique. Il y avait là de quoi s'effrayer : c'est en suivant une pareille voie que les littératures s'altèrent peu à peu et perdent leur individualité. Or, de jeunes esprits, sérieux et lettrés, pleins de séve patriotique, se sont dit un jour qu'il fallait opposer une digue à l'envahissement, et ramener, à force de talent et de travail, tous les courants égarés à la source véritable et naturelle, à la littérature originale allemande. Et tout d'abord ils ont cherché à s'expliquer, autant que possible, cette mode et cette bonne fortune des romans étrangers : ils ont tâché d'en découvrir la cause, et cela en étudiant, pour les corriger ensuite, les parties faibles, les défauts même du roman allemand, tel qu'il avait été conçu et réalisé par les maîtres du genre.

Ce qui a manqué au roman en Allemagne, ce n'est point la création des personnages, des héros : leurs romanciers et leurs poëtes ont rêvé les types les plus beaux, les plus poétiques, les plus touchants, Mignon, par exemple, Marguerite, Charlotte. Ils les ont parés à plaisir de grâce et de charme ; mais aussitôt qu'il a fallu les faire descendre de leur ciel et les poser sur la terre,

Digitized by Google

les faire marcher près de nous, avec nous, et vivre de la vie commune, ces types merveilleux, ces caractères si soigneusement préparés, ne se sont pas trouvés de la taille non plus que de la famille des créatures humaines; et si, en prodiguant l'art et le génie, on est parvenu à les faire vivre, ç'a été toujours d'une vie un peu artificielle et factice. On dirait des anges dépaysés qui ne peuvent point cacher ni dissimuler leurs ailes, et que les hommes regardent passer de loin, avec étonnement, sans les aborder et causer avec eux. L'action aussi, comme le personnage, est presque toujours rêvée, inventée; et si le lecteur s'y prête et s'y intéresse, il ne saurait s'y oublier lui-même et s'y fondre; ce n'est point sa langue, ce ne sont point ses passions, ses habitudes, ses mœurs : il n'y voit guère que des figures esthétiques, où l'empreinte humaine n'a point marqué. Ce sont là, en un mot, des poëmes philosophiques; ce ne sont pas des romans.

Le roman est surtout la peinture de la vie connue et réelle, de la société, de leurs exceptions sans doute, mais de leurs exceptions vraies encore, probables, sensibles. Il faut que les caractères y soient nettement accusés, conçus en quelque façon tout d'une pièce; qu'ils aient ressort et mouvement, l'âme et la chair, et que, dans leur choc, dans leur mélange, on les sente palpiter et trembler, aimer et souffrir, comme des frères nés d'une même mère commune et formés de la même argile. L'enchaînement, la suite, la narration, doit être facile, aisée et claire; tout y doit sembler possible, et l'art suprême du romancier est, selon moi, de marier si bien l'imagination et la vérité, que l'union soit la mieux assortie et la plus harmonieuse. Ces qualités, plus ou moins, se trouvent dans les romans français et anglais, et une étude plus exacte, non pas de la

Digitized by Google

nature morale et intime, mais de l'homme en société, des relations du monde, de la vie et de ses accidents extérieurs les plus particuliers, leur donne une qualité positive et *technique* qui a trop souvent fait défaut aux romans allemands. Ces derniers ouvrages ont plus de pensées que d'action ; ils laissent plus de souvenirs vagues et incertains que d'impressions vivantes et réelles. Cela vient de plusieurs causes, et principalement de la société même et du centre qui manquent à quelques égards en Allemagne : « Nous avons en français, dit madame de Staël, plusieurs romans comiques ; et l'un des plus remarquables, c'est *Gil Blas*. Je ne crois pas qu'on puisse citer chez les Allemands un ouvrage où l'on se joue si spirituellement des choses de la vie. *Ils ont à peine un monde réel ;* comment pourraient-ils déjà s'en moquer ? » Ce qui était vrai du temps de madame de Staël l'est encore de nos jours ; ils n'ont pas un monde réel. Excellents peintres de l'âme, les écrivains allemands n'arrivent presque jamais qu'à effleurer la figure humaine plastique, et leur observation, comme leur vie studieuse et méditative, est pour ainsi dire tournée et appliquée au dedans.

Mais, dans ces dernières années, les frontières se sont un peu effacées partout, et un esprit général a circulé entre les peuples : la société, le monde européen, se rapproche et se mêle dans des intérêts et des besoins communs, et les littératures forcément en participent. Telle y perdra quelque chose, telle autre y gagnera peut-être. N'est-ce donc pas dans ces tendances devenues les mêmes et dans ce rapprochement d'idées qu'il faut chercher l'explication du succès et de la vogue des romans étrangers en Allemagne ? Et si l'on apportait, dans le domaine de l'imagination allemande et parmi les sujets nationaux, ce coin réel, humain, positif,

Digitized by Google

ce côté de peinture vivante qui y manque trop souvent, n'aurait-on pas à la fois rendu un grand service à cette littérature, et créé une nouvelle veine, toute patriotique et originale? Voilà ce qu'ont pensé de jeunes contemporains, et ils sont partis de là pour la fondation, à Francfort, d'une sorte d'association littéraire, qu'ils ont appelée modestement *la Bibliothèque allemande*, et qui a pour but de populariser et de répandre, par l'appât du bon marché, de beaux romans allemands, *allemands* avant tout, et d'assurer en même temps à des écrivains distingués des honoraires qui les mettent en état de développer à l'aise et d'employer leur talent. A la tête de ces brillantes recrues est M. Otto Müller, déjà connu et apprécié de tous au delà du Rhin pour trois grands ouvrages qui sont trois succès unanimes. *Bürger ou la Vie d'un poëte allemand* est, m'assure-t-on, un livre que tout le monde en Allemagne a lu et goûté ; et *Charlotte Ackermann,* publié récemment, y rappelle ces vives et ardentes curiosités et cet empressement, qui s'éveillaient naguère parmi nous autour d'un roman, longtemps et impatiemment attendu, de Balzac ou de George Sand.

Charlotte Ackermann, qui vient d'être traduit en français par un écrivain érudit et sérieux qui a fait lui-même ses preuves et donné plus d'un gage honorable et élégant à notre littérature, par M. J.-J. Porchat, *Charlotte Ackermann* est un doux et touchant livre.

Le 8 mai 1775, mourut subitement à Hambourg une jeune actrice de dix-huit ans à peine, dans toute la fleur de sa grâce et de son talent. La veille encore, elle paraissait dans une comédie et dansait dans un ballet... et elle se retirait à travers les applaudissements et les couronnes, pour mourir au bout de quelques heures.

Digitized by Google

Hambourg était assurément la ville la plus largement bourgeoise et la plus marchande, mais Hambourg était aussi une ville littéraire : on y rencontrait plus d'un poëte et plus d'un critique ; il avait dès lors son théâtre fort considérable, où l'on jouait les meilleurs drames de Lessing et où l'on avait essayé pour la première fois la traduction allemande de l'*Othello* de Shakspeare. En 1774, à l'époque même où commence le roman de M. Otto Müller, la véritable préoccupation des esprits était justement Shakspeare et son étonnante apparition au milieu de ce public bourgeois déjà tout bouleversé par le *Werther* de M. Gœthe de Francfort, un jeune révolutionnaire qui sapait du premier coup et par la base les romans de chevalerie, lesquels avaient fait jusque-là les délices des cercles innocents et tranquilles. La vie politique n'existait pas encore en Allemagne : Frédéric le Grand avait frappé les esprits, mais n'avait pas fourni de nourriture à la pensée, et il ne restait d'autre avantage appréciable de la guerre de Sept ans que la *Minna de Barnhelm* de Lessing. Or, la jeune fille qui venait de mourir d'une manière si triste et si inattendue était l'idole même du public de Hambourg. Quand la nouvelle de sa mort se répandit à la Bourse, il se fit un silence extraordinaire ; les intérêts matériels cédèrent un moment devant la douleur générale ; et l'enterrement, dit Édouard Devrient, eut tout l'aspect d'un *deuil d'État*. Le théâtre, pendant huit jours, fut couvert d'un voile noir, et l'on ne s'y rendait qu'en grand deuil. Plus tard, on résolut d'élever un monument à l'illustre actrice ; mais les discussions qui eurent lieu à ce sujet étaient longues et sans fin : chacun avait son avis, son projet, son plan, et il ne fallut rien moins qu'un ordre du sénat de Hambourg donné à la presse pour arrêter ce mouvement, d'autant plus scandaleux

Digitized by Google

que les préjugés d'alors ne permettaient pas de consacrer, par une statue ou quelque autre monument, le souvenir d'une comédienne. Le pasteur Goetz, si connu par ses démêlés avec Lessing, dominait alors l'église de Hambourg, et, en vrai barbare qu'il était, il ne cessait, du haut de la chaire, de fulminer contre le théâtre, et contre Charlotte Ackermann en particulier. Qu'était-ce donc que cette jeune fille, et comment, si jeune, avait-elle su conquérir une si belle et si enviable gloire et un tel respect ? On a quelques détails sur sa famille.

Son père, Conrad Ackermann, était lui-même un remarquable acteur, et il avait dirigé le théâtre de Hambourg de 1767 à 1771 ; sa mère, mariée en premières noces à un organiste de Schwerin, nommé Schrœder, avait fait connaissance avec son second mari Ackermann en Russie, et sur le théâtre même de Moscou. Plus tard, redevenue veuve, c'est à Schrœder, son beau-fils, qu'échut la direction du théâtre de Hambourg. Celui-ci, déjà mûr, avait eu une jeunesse des plus aventureuses. Dès l'âge de trois ans il jouait la comédie à Moscou ; il parcourait ensuite avec les comédiens toute la Russie et la Courlande ; il séjournait à Dantzick et à Kœnigsberg. C'est dans cette dernière ville que l'enfant, confié aux mains des Jésuites, se fit remarquer bientôt par des progrès rapides, par une intelligence active et un esprit des plus précoces. Ses maîtres tentèrent de le retenir auprès d'eux, et il y eût incliné lui-même sans un profond amour pour sa mère ; à aucun prix il n'eût voulu se séparer d'elle. Il achevait à peine ses études, quand l'entrée de l'armée russe à Kœnigsberg mit en fuite toute la troupe des comédiens. L'enfant, abandonné de ses parents et sorti du collége, ne trouva d'abord d'autre ressource que la

Digitized by Google

charité d'un savetier qui le recueillit près de lui, lui apprit son métier et, plus encore, dit-on, à boire de l'eau-de-vie; puis nous le retrouvons bientôt en compagnie d'un danseur de corde, nommé Stuart, et voyageant avec lui de ville en ville. Il en était là lorsque ses parents eurent un jour de ses nouvelles et le ramenèrent auprès d'eux. Il fut alors placé, en qualité de commis, chez un riche marchand qui ne le trouva bon à rien et le chassa. Nous le voyons ainsi, tantôt pris, tantôt renvoyé, heureux ou malheureux, allant d'un métier à un autre et suivant toutes les inconstances de la fortune; menant, à travers tout, une vie trop légère et dissipée, et cela jusqu'en 1764. Réconcilié enfin avec sa famille et revenu à Hambourg, il s'y distingua aussitôt, premièrement comme acteur, puis comme honnête homme. Toute vie de Bohême avait cessé désormais pour lui, et on ne vit plus, dans ce jeune homme étourdi et fougueux, qu'un laborieux directeur, qu'un citoyen généreux et intelligent, dévoué tout entier à sa vieille mère et à ses deux jeunes sœurs, Dorothée et Charlotte, belles et vertueuses toutes deux, à l'âme aussi pure et irréprochable que le talent, et déjà au faîte de leur gloire artistique.

Je me suis étendu un peu longuement, en puisant d'ailleurs aux meilleures sources, sur les origines et les précédents de Schrœder et de la famille Ackermann; mais c'est dans cette famille et autour d'elle que se passe toute l'action du roman de M. Otto Müller, et je tiens à ce que le lecteur soit tout d'abord familiarisé autant que possible avec les personnages que j'ai à lu faire connaître. M. Otto Müller a fait de la jeune fille, Charlotte Ackermann, le centre de toute une peinture fidèle et attachante du théâtre et des gens de lettres à Hambourg au XVIII^e siècle. De près ou de loin, ensemble

Digitized by Google

ou tour à tour, on y voit passer d'illustres et graves figures : le vieux Klopstock, que l'admiration accompagne et qui est comme le patriarche de la littérature allemande ; Lessing, qui aime et connaît cette Charlotte Ackermann, et qui est fier en la voyant dévoiler à tous, d'une façon si vraie, si pathétique, la touchante image d'*Emilia Galotti;* Gœthe, qui n'est pas encore dans tout son jour, mais qui n'est déjà plus dans l'ombre, et qui se tient de loin comme un champion vaillant et préparé, plein de génie et de vive audace, sûr de lui-même et de l'avenir ; et le tout entremêlé de vues fines, délicates, élevées, sages. Nous avons encore l'aspect et le mouvement divers de la société de Hambourg à tous ses degrés, depuis la noble dame jusqu'à la cabaretière, depuis le matelot du Kougelsort jusqu'à l'élégant recruteur de l'armée danoise ; l'auteur nous promène çà et là, et nous fait pénétrer dans plus d'un intérieur bourgeois, artistique ou littéraire ; il nous fait asseoir à plus d'un foyer et prendre part à plus d'une conversation. Enfin, nous avons, avec Charlotte Ackermann, un roman piquant et imprévu, et du genre le plus neuf à la fois et le plus distingué.

On a publié, en 1776, une Correspondance entre Charlotte Ackermann et son amie la conseillère Sophia Unzer, qui, plus tard, devint la belle-mère de Dorothée Ackermann ; on a publié aussi les Lettres du major Sylbourg, qui résidait à Hambourg dans ce même temps en qualité d'officier recruteur de l'armée danoise, et celles de son ami le major T.... Il résulte de cette double Correspondance que Charlotte Ackermann était éprise de Sylbourg, bel et habile homme, mais d'une âme basse et de mauvaises mœurs. La charmante et naïve artiste ne tarda pas à se convaincre de l'indignité de celui qu'elle aimait passionnément, mais ce fut là le

Digitized by Google

dernier coup porté à sa frêle et délicate nature, et cette certitude qu'elle était trompée, Charlotte Ackermann la paya de sa vie. C'est l'histoire psychologique à la fois et naturelle de cet amour si disproportionné, si étrange, que M. Otto Müller a réussi à écrire et à présenter dans son nouveau roman; il a mis aux prises la comédienne de profession, qui cesse de l'être aussitôt qu'elle a quitté la scène et qui joue alors avec son cœur, avec sa vie, et l'hypocrite, le singe des belles et grandes passions, le comédien de la société, qui vit dans l'intrigue et n'oublie jamais son rôle, qui a pris, en un mot, le monde pour un théâtre, et tous les sentiments, quels qu'ils soient, pour des costumes. On voit l'intérêt. Nous y reviendrons avec détail, et, après avoir exposé brièvement le sujet de la manière même dont l'auteur l'a traité, nous dirons en quoi ce roman diffère de nos romans français modernes et en quoi il s'y rattache heureusement. L'ouvrage en lui-même et sa portée comme œuvre morale et littéraire, comme tentative nouvelle, et surtout comme un des premiers essais d'une jeune et féconde école, méritent toute notre attention.

Nous sommes à Hambourg pendant l'automne de 1774. Dans l'après-midi d'une journée pluvieuse et sombre, une foule bruyante et agitée, des mendiants et des matelots, des femmes de la plus misérable classe, se sont rassemblés curieusement sur le seuil d'une maison d'assez équivoque et chétive apparence, au Kougelsort, le quartier le plus mal famé de la ville. On n'entend de toutes parts que quolibets grossiers, que rires injurieux, que plaintes insultantes; et cependant, au milieu de cette cohue, est étalé le cercueil ouvert d'une jeune fille dont la mort même semble avoir épargné la beauté, tant elle est sereine encore et naturelle dans sa pâleur. Ce ne sont que discussions de

Digitized by Google

créanciers et que débats autour de ce pauvre cadavre; on le condamne et on l'accuse, et tout ce qui reste de la malheureuse fille, un enfant nouveau-né, ne trouve pas à ce moment une parole de compassion, n'éveille pas même une bonne pensée, un bon désir. Mais voilà que la foule s'écarte avec respect; une personne voilée s'approche tout à coup avec sa suivante, se fait apporter l'enfant orphelin, le presse doucement sur le sein inanimé de sa mère, et, l'enveloppant dans un châle : « N'est-ce pas, bonne hôtesse, dit-elle à l'une des commères, que vous le soignerez bien fidèlement en attendant que je lui trouve un autre asile? Voici de l'argent pour votre peine. » Et elle s'éloigne, mais pas assez tôt, et on l'a reconnue : c'est la grande et célèbre artiste mademoiselle Charlotte Ackermann, qui vient d'apparaître dans ce monde si inusité, si nouveau pour elle, et qui a semblé l'image suave et vivante de la providence de Dieu se levant tout à coup sur ce cloaque de vices et de misères.

C'est ainsi que nous sommes initiés, dès la première page du livre de M. Otto Müller, au caractère même et à l'âme de son héroïne, et l'intérêt le plus sympathique est conquis déjà à la noble et belle enfant. — Mais on ne s'aventure pas impunément dans un quartier pareil au Kougelsort, et là, moins qu'ailleurs, une vertueuse action ne peut pas demeurer cachée. Tout Hambourg est soudainement informé; on se passe, de l'un à l'autre, l'aventure dans tous ses détails, et la conduite de Charlotte est en proie aussitôt aux interprétations le plus diverses. On s'en préoccupe beaucoup au sein de la famille patriarcale de l'illustre actrice : on se demande avec inquiétude si le public, si dévoué jusqu'à ce jour, et qui n'a eu jamais que la plus respectueuse admiration, ne sera point froissé dans ses pré-

Digitized by Google

jugés, dans sa manière de voir, et si, en un mot, la réputation sans tache de la jeune fille n'en recevra point quelque fâcheuse atteinte. Schrœder, le directeur du théâtre, paraît de mauvaise humeur ; madame Ackermann, la mère de Charlotte, et Dorothée, sa sœur, sont effrayées elles-mêmes, et tous attendent le résultat prochain avec anxiété. Un ami de la famille, le docteur Unzer, que nous connaîtrons davantage, arrive au milieu de ces chagrins et de ces craintes, et on prend de lui conseil. Comment Charlotte sera-t-elle accueillie à son entrée en scène? La dignité de l'art et l'honneur de la famille ne souffriront-ils pas d'une démarche aussi inconsidérée que celle du Kougelsort? Mais M. le docteur Unzer, le bon sens à la fois et l'amitié, ne voit les choses que par le meilleur côté, comme on dit, et il se retire après avoir rassuré autant que possible l'honnête famille Ackermann, et lui avoir rendu quelque espoir. — Le lendemain cependant est le jour fatal de l'épreuve. Charlotte Ackermann, toute honteuse et tremblante, fait son entrée dans *Rutland*, son grand rôle, et elle est accueillie d'abord par un silence profond ; étonnée, affligée, son génie s'exalte contre ce qu'elle prend pour de l'indifférence, de la colère peut-être, et la voilà qui trouve et des moyens nouveaux et une inspiration nouvelle. Ce n'est alors, de tous les bouts de la salle, qu'un tonnerre d'applaudissements : les plus indomptables critiques, les plus amers, ceux mêmes qui avaient protesté jusque là contre l'enthousiasme général, les *feuilletonistes* de Hambourg, sont vaincus et gagnés, et le plus terrible de tous, le bossu le plus malin et le plus épigrammatique, le docteur Dreyer enfin, donne le signal. Le triomphe est complet, et c'est à travers une pluie de fleurs que Charlotte quitte la scène.

A quelques pas du théâtre, M. Anselme Klefeker,

Digitized by Google

petit homme rouge et ventru, vrai type de l'hôtelier hambourgeois, a ouvert depuis longtemps l'*Auberge de la Haute Société :* c'est là qu'est le rendez-vous de tout ce que Hambourg possède d'hommes remarquables à divers titres, dans l'industrie aussi bien que dans la littérature et dans les arts ; on y voit les poëtes et les critiques, les comédiens et leurs amis ; le vieux Klopstock ne dédaigne pas d'y venir, et, chaque soir, après le spectacle, on y cause, on y discute, on y rit surtout. Les questions d'art et de littérature y trouvent naturellement leur place, et M. Otto Müller ne perd pas l'occasion, dans un chapitre savant et ingénieux, d'y faire exposer par de vieux comédiens comme Eckhof, Brockman et Borchers, par des hommes de lettres comme le licencié Wittenberg et le critique Bode, toute une théorie de l'art dramatique allemand, et une vue particulière sur ses origines, sur ses progrès, sur son avenir dès cette date de 1774. C'est une manière piquante de nous introduire agréablement et du même coup dans la société lettrée de Hambourg au XVIII^e^ siècle.

« Charlotte Ackermann, dit Bode, fonde sa renommée à l'époque même où la vie de l'art se réveille en Allemagne... Aussi j'ose affirmer que le théâtre allemand fera dater son époque florissante d'Ackermann et de Schrœder à Hambourg, et ce n'est pas Charlotte seulement, c'est vous tous (*il parle aux comédiens*) qui élevez ce temple magnifique dont notre Lessing a posé le premier fondement.

« — Il en est bien temps ! dit Borchers. Ne sommes-nous pas devancés par toutes les nations policées, par les Anglais, par les Espagnols, et même par ces Français que nous appelons légers, tandis que nous vivons de leur desserte, et ne sommes originaux que dans le monstrueux et la pédanterie ?... »

Digitized by Google

Je n'ose pas avoir une opinion en de pareilles matières : Gœthe et Schiller, au moment où cette conversation a lieu, sont déjà nés, et l'Allemagne n'aura bientôt rien à envier aux plus riches littératures. Mais cette digression sur l'art est d'un haut et curieux intérêt, on le voit, et l'auteur l'a entremêlée de saillies joyeuses et fines qui se dispersent çà et là sans égarer jamais l'attention. Le roman continue, et c'est justement à l'auberge de *la Haute Société,* le soir même où Charlotte a été si glorieusement acclamée, que nous rencontrons pour la première fois Max de Sylbourg, cet officier recruteur du Danemark, qui est appelé à jouer un si grand et si funeste rôle dans le courant du livre. Il est introduit par lord Elkins, un Anglais sentimental et enthousiaste, et il est jugé diversement à première vue : « Je n'aime pas les hommes de la sorte, dit Eckhof. Ce fatal tiraillement des coins de la bouche avec cette gaieté forcée... ce regard inquiet, mobile, quand il s'oublie un moment... Ce Sylbourg, que m'a-t-il fait pour que les pensées les plus sinistres me soient venues sur son compte, aussi souvent que je le regardais? Je ne pouvais m'empêcher d'avoir les yeux sur sa main : le magnifique diamant de son anneau à cachet brillait comme l'œil d'un basilic... Enfants, je vous le dis, détournez-vous de cet homme-là!... »

Il y a, en effet, comme un ressouvenir fatal qui s'éveille dans plus d'une âme au nom seul de Sylbourg. Un homme de ce nom-là, de cet âge et de ces manières a été autrefois le héros d'une triste et lugubre histoire où la vertu a été vendue et l'amitié trahie. Aussi, lorsque Sylbourg aura été successivement présenté au docteur Unzer et à sa famille, et, par le docteur, à Charlotte Ackermann et à Schrœder, il ne lui faudra pas moins d'une extrême habileté et d'une apparence de

Digitized by Google

franchise incontestable pour que toutes les préventions cèdent et se dissipent. Nous sommes donc amenés en même temps que Sylbourg dans la maison du docteur, et nous faisons connaissanee avec sa vieille mère, la conseillère Sophie Unzer, bonne et aimable femme qui cache sous une simplicité modeste un esprit juste et fin, un cœur droit et tendre. La conseillère Sophie Unzer est d'ailleurs fort lettrée; on cause dans son cercle du théâtre et des beaux-arts; on y lit le journal de Hagedorn et les ouvrages de Lessing; enfin, au grand scandale de la grande et de la petite bourgeoisie de Hambourg, on y reçoit des comédiens et l'on y chante, en s'accompagnant du clavecin, de petites ariettes italiennes et françaises. La conseillère Sophie Unzer est l'amie la plus intime, la confidente de Charlotte Ackermann et de sa sœur Dorothée; et, avec un tact de jugement tout maternel, elle a jugé que la première serait l'orgueil du génie dramatique et de la scène allemande, mais que Dorothée seule, moins poétique, moins sentimentale, avec ses vertus *privées* et positives, serait une excellente femme pour son fils, le brave docteur Unzer. Charlotte Ackermann, en effet, est une de ces créatures qui n'ont pas la mission commune : toute jeune et déjà pleine de gloire, c'est à son art seulement qu'elle peut et qu'elle doit reporter son culte et ses ardeurs. L'amour n'est pas fait pour ces frêles et délicates natures : il les brise ou il les consume, il ne les fait jamais fleurir. Charlotte Ackermann nous apparaît, en un mot, charmante et irrésistible par son air de décence et de pureté, et rien qui ne soit grâce et harmonie dans cette rare personne saluée, applaudie, adorée et respectée de tous. M. Otto Müller a trouvé des accents de poëte pour nous la peindre au vif et nous la révéler : « Charlotte était une véritable nature d'ar-

Digitized by Google

tiste, ouverte à toutes les impressions, également passionnée dans la douleur et dans la joie. Une imagination féconde versait tantôt ses clartés célestes les plus rayonnantes, tantôt ses ombres les plus noires sur les domaines de ce jeune et brillant génie... »

Sylbourg a donc été présenté à Charlotte Ackermann, et la jeune fille à première vue l'a jugé d'une manière assez défavorable : mais voilà qu'un matin lord Elkins, que nous avons rencontré à l'*Auberge de la Haute Société*, entre tout ému chez son ami, et, à travers le décousu de l'agitation la plus vive, il confie à Sylbourg qu'il est amoureux, et amoureux de Charlotte Ackermann. Nous avons ici, dans une petite scène composée et nuancée finement, tout un dialogue spirituel et bien observé entre un Anglais naïf et sincère et un homme qui connaît le monde, trop peut-être, qui est désabusé, adroit et vicieux. — L'amour de lord Elkins ne tiendra pas longtemps : après un quadrille de Charlotte et quelques gaucheries, l'Anglais, plus amoureux que jamais, plus ému, mais désespéré, partira tout à coup pour l'Angleterre, et nous ne le rencontrerons plus dans la suite du roman.

Cependant Sylbourg, dans ce même bal, s'est approché de la belle actrice, et ils ont causé. L'officier danois, par quelques mots bien placés et calculés avec soin, s'assure d'abord de l'attention de la jeune fille; puis, sous l'air de plaider la cause de son ami lord Elkins et de compatir à ses chagrins de cœur, il se pose devant Charlotte en ami désintéressé, généreux et attendri. Je ne sais plus qui a dit : « L'amour, chez les femmes, commence toujours par l'admiration. » Sylbourg n'ignore pas que c'est là surtout le côté vulnérable d'une femme comme mademoiselle Ackermann, qui vit dans l'exaltation des sentiments et dans les passions

Digitized by

ardentes. En quelques instants, sa cause est gagnée auprès d'elle, et, au sortir du bal, il peut se dire tout bas avec orgueil : Elle est à moi !

Une fois la partie engagée, la pauvre enfant ne s'arrêtera plus. Autour d'elle, on a une opinion beaucoup moins avantageuse assurément du recruteur de l'armée danoise, et celui qu'elle prend pour un héros de toutes les vertus et de toutes les bonnes pensées, ne paraît plus désormais sans mettre un nuage au front de Schrœder et un sourire triste sur les lèvres du docteur Unzer. Le docteur aime en secret Charlotte Ackermann, et il n'est pas entré complétement dans le rêve positif et raisonnable de la conseillère Sophie à l'égard de Dorothée, tout en donnant raison, comme toujours, à sa mère. Or, il arrive que peu à peu Charlotte Ackermann est accueillie plus froidement au sein de sa propre famille : madame Ackermann, déjà sur l'âge et incapable de suivre longtemps une même idée, ne sait que penser de cette liaison, mais Schrœder la blâme hautement et Dorothée n'a plus de force que pour défendre quelquefois sa sœur et pour la plaindre. Il reste encore, il est vrai, la conseillère, et c'est à elle que Charlotte aura recours. Madame Unzer hésite et réfléchit quelque temps : sa vertu, ses principes, sa raison lui font un devoir de ne pas encourager une passion, qui peut être et qui paraît honorable et bien placée... ; mais qui peut répondre d'une passion ? A cela Charlotte oppose des caresses si filiales, si douces, si gracieuses, et le major Sylbourg montre, de son côté, des sentiments si élevés, si honnêtes, si distingués, que la conseillère Unzer est gagnée à son tour, et ce sera bientôt dans la maison de la sévère dame et à son ombre qu'auront lieu les visites et les rendez-vous des deux amants.

Digitized by Google

Dans le premier moment, entraîné qu'il est par ce charme de franchise innocente et de vertu et aussi par une passion toute particulière et inattendue, une vraie bonne fortune cette fois ; — la première actrice de l'Allemagne, *Charlotte Ackermann !* — Sylbourg a l'idée d'épouser la jeune fille ; mais il faut obtenir, en qualité de gentilhomme, la permission du roi de Danemark. Il la demande instamment tout d'abord ; puis, selon les conseils qu'il reçoit de son ami le major T*** , un camarade de garnison, il devient de jour en jour moins pressant. Le projet de mariage s'éloigne peu à peu et se perd. Mais l'orgueil est de moitié dans cette intrigue avec mademoiselle Ackermann ; un pareil amour est glorieux vu la difficulté de l'entreprise et les obstacles, vu surtout la célébrité, le génie et le caractère de celle qui en est l'objet devant tous, et Sylbourg s'en exalte et s'en flatte ; enfin , quoi qu'il arrive, il consentirait à tout plutôt que de perdre sa proie. Il élude les demandes réitérées de la jeune fille, objectant et opposant sans cesse mille raisons ; il l'attaque, la prend et la retient avec une tactique froide et odieusement consommée, tantôt par le cœur, tantôt par l'esprit ; il pleure au besoin, et il ment avec un tel air de bonne foi, que les liens qui entourent la malheureuse comédienne sont plus nombreux et plus forts chaque jour. C'est la colombe tombée et vaincue , et qui ne parvient qu'à s'engager davantage dans les filets de l'oiseleur.

A voir le train des choses, le retard de la permission souhaitée et les lenteurs du roi de Danemark, madame Unzer elle-même commence à douter, et les entrevues deviennent impossibles chez elle. Hélas ! Charlotte, qui ne résiste plus que faiblement, sera amenée à accepter des rendez-vous au Kougelsort, et à suivre celui qu'elle croit son ami et son fiancé jusque chez la Cabaretière,

Digitized by

où nous l'avons rencontrée dès la première scène du livre. Son innocence la garde et la protége encore, comme un ange gardien, au milieu de cette fange du vice et de la débauche. Mais l'officier recruteur est bien connu dans ce quartier équivoque, et on y rencontre partout l'écho impur de ses bonnes fortunes.

J'abrége. — Rien cependant ne peut être à jamais caché de ce qui fut criminel ou honteux, et la justice de Dieu veille au seuil du coupable. Schrœder et le docteur finissent par apprendre que ce pauvre enfant, recueilli généreusement par Charlotte sur le cercueil entr'ouvert d'une fille abandonnée, n'était autre que l'enfant même de Sylbourg, et que cette morte était sa victime. Une fois sur la trace, on va vite; et les soupçons, les pressentiments, les préventions, tout se vérifie et se réalise. C'est bien Max de Sylbourg qui fut l'ingrat et le traître auprès du comte de Lindenkron et de la comtesse Ulrique sa femme. Sylbourg, en définitive, n'est qu'un vil intrigant et qu'un lâche. Nous le voyons chassé tour à tour par Schrœder et par la conseillère, démasqué horriblement comme Tartufe, mais, comme lui, se redressant devant la Vérité reparue, avec fierté encore et menaces.

Il est bien difficile, en effet, de guérir d'un premier amour, quand il a été, comme celui de Charlotte Ackermann, ardent et pur, enthousiaste et dévoué. En vain on emploie auprès d'elle les caresses, la sympathie, les plaintes amères et les larmes; en vain on lui montre jusqu'à l'évidence qu'elle a été la dupe des manœuvres indignes du plus bas comme du plus adroit des séducteurs ; elle proteste par ses paroles, par son silence, par ses actions quand elle peut. Sylbourg d'ailleurs ne la perd pas de l'œil et de la main; il l'entoure plus que jamais, et si, parvenu à la rencontrer, il est accueilli

Digitized by Google

par des reproches, il les change soudain en nouvelles protestations tendres et en aveux d'un éternel et invincible amour.

Que faire en pareille occasion? On a recours aux moyens reconnus les plus actifs et les plus sûrs, à l'éloignement, à la fuite. Charlotte est confiée à un ami du docteur et de Schrœder, à M. de Schimmelmann, qui est aussi l'ami de Lessing, et elle est conduite par lui au château de Wandsbeck. C'est là, dans la famille vénérable et charmante d'un noble et digne homme et entre ses deux filles, qu'on doit essayer la guérison de la pauvre artiste, de celle qui ne joue plus depuis longtemps, et qui, à sa dernière apparition en scène, s'est évanouie devant le regard rencontré tout à coup de son séducteur. Ce ne sont autour d'elle que soins délicats et prévenances. Charlotte, dans cette atmosphère de bienveillance et d'affection, se sent revenir peu à peu : la jeunesse colore encore ses joues et enflamme ses yeux, elle sourit sans amertume et sans défiance. Un soir le bon Lessing, qui l'aime et qui se souvient d'elle, lui envoie *Nathan le Sage*, à peine terminé, et dont le plus beau rôle, celui de *Récha*, est, dit-il, *pour son amie Charlotte Ackermann*. Et le lendemain, au point du jour, la jeune fille s'est oubliée à lire ce poëme si élevé, si humain, où l'auteur « a devancé son siècle de plus qu'un âge d'homme, » selon l'expression d'un autre philosophe, de Moïse Mendelsohn ; elle a gardé le manuscrit pendant son sommeil et l'a tenu sur son cœur :

« C'était l'image de la félicité paisible, dit M. Otto Müller, que cette jeune fille qui sommeillait avec un bouquet de roses dans ses mains jointes et pressait en même temps sur sa poitrine le manuscrit de *Nathan*, comme si elle n'avait pas voulu se séparer, même pen-

Digitized by Google

dant son sommeil, du nouvel évangile de son cœur. Et quelle plus digne place que celle-là pour ce poëme immortel? Comme les mains retenaient le livre, l'âme avait gardé dans le repos toutes les impressions de la lecture. Charlotte était en songe l'aimable Récha ; elle ressentait ses douleurs, son amour, la froideur du beau templier, enfin l'émouvante découverte que celui qu'elle aimait était son frère, et que Nathan n'était pas son père. Ces impressions étaient aussi vives dans le rêve de Charlotte qu'elles l'avaient été la veille dans la lecture. »

Sur ces entrefaites, la comtesse Ulrique de Lindenkron est mandée secrètement, et elle arrive au château. C'est elle qui a connu Max de Sylbourg, qui l'a aimé un jour peut-être ; et sa confidence si lugubre, si amère, mais salutaire aujourd'hui, doit achever le rétablissement de Charlotte. Celle-ci écoute en silence, triste et comme résignée, mais sans donner aucune marque de tranquillité retrouvée et de calme. Sylbourg, qui ne se lasse point, rôde sans pitié aux alentours de Wandsbeck, et une fois déjà il est parvenu à faire remettre un billet à Charlotte; M. de Schimmelmann, qui l'a vue de loin recevoir et cacher le papier, se prend à douter lui-même de son innocence ; il la croit d'intelligence et de complicité avec Sylbourg, et, bien qu'elle n'ait point répondu, qu'elle n'ait même pas lu la lettre, la pauvre enfant est soupçonnée encore. M. de Schimmelmann se met à craindre la contagion pour ses propres filles, et il en écrit à Schrœder. On se décide aussitôt à rappeler Charlotte à Hambourg. — Elle n'en laissa pas le temps ; elle revint seule, un matin, à pied, et ce fut pour mourir : « Le récit d'Ulrique avait brisé ce jeune cœur ; ce qui devait la sauver, savoir la vérité, la pleine connaissance de son affreuse erreur, avait été pour elle

Digitized by Google

le poignard d'Odoardo; la lumière que la comtesse répandit sur la vie de Sylbourg alluma le flambeau des funérailles de Charlotte. »

Telle est la fin poétique et lamentable de Charlotte Ackermann. « Heureux, a dit Châteaubriand, ceux dont la vie est tombée en fleur ; » et cependant je ne sais rien de plus cruel à voir et de plus navrant, rien qui fasse plus gémir le poëte et réfléchir le penseur, que cette jeune fille, gracieuse et faible entre toutes les femmes, ses sœurs en grâce et en faiblesse, mais qui a reçu en partage, et comme en don, les deux plus grandes puissances dont le Ciel ait gratifié ici-bas la créature humaine, le génie et la beauté, couronnés de gloire et d'avenir; je ne sais pas de plus douloureux spectacle en ce monde qu'une enfant, ainsi douée et consacrée, illustre et incomparable, qui glisse et s'éteint comme une jeune et fragile étoile, qui se flétrit comme une fleur languissante et blessée, *ut flos succisus aratro*... Les sombres et gracieuses images des poëtes, tel vers attristé ou mélancolique, reviennent en foule à la mémoire : on va d'Homère à Virgile, à Dante, à Shakspeare, à Pétrarque surtout, qui a pu dire, dans l'admirable portrait de celle qu'il avait choisie et aimait, « qu'elle avait un cœur pur dans une haute intelligence. » Et aussi, me reportant aux suites funestes de la mort de Charlotte Ackermann, je me suis écrié, avec le Slave Joseph Malczewski, en un touchant poëme: « La lumière du bonheur qui brillait dans ses yeux s'éteignit, et sa fumée obscurcit tout alentour. » De même encore (et je me sers cette fois d'une langue qui m'est plus connue et qui m'est chère), je me suis souvenu des vers du poëte espagnol Espronceda , et de ce qu'il a dit à son tour devant le cercueil récemment préparé d'une autre jeune fille : « Est-il donc impos-

sible de lui rendre la vie? Le flambeau, qui brillait tout à l'heure, s'avive et reprend bientôt dès qu'on l'approche d'une nouvelle flamme : et cette flamme aussi, qui rayonnait dans l'existence de la chère petite, n'est-il pas un flambeau qui puisse la lui rendre?... Où, dites-moi, trouverai-je ce feu qui fera recouvrer à ces yeux leur éclat brûlant? Où sont les eaux dont le cours vivifiant relève, fraîche encore, la fleur fanée?

« Donde, decidme, encontraré yo fuego
Que haga a esos ojos recobrar su ardor?
Donde las aguas cuyo fertil riego
Levante fresca la marchita flor? »

Je n'ai présenté ici qu'une très-faible et très-incomplète esquisse de ce roman si émouvant et si pathétique. Je me suis appliqué à suivre Charlotte Ackermann dans sa liaison avec le major Max de Sylbourg et à détacher autant que possible le doux et gracieux visage de la jeune et célèbre comédienne, belle encore et pure jusque dans sa passion et jusque dans sa mort. J'ai traversé çà et là, sans m'y arrêter, de curieux et intéressants chapitres sur l'art dramatique en Allemagne, sur la première représentation à Hambourg de l'*Othello* de Shakspeare, par exemple, et sur celle tout allemande de la *Marie de Beaumarchais* de Gœthe. M. Otto Müller a montré, dans ses considérations fines et judicieuses, toutes les qualités d'un excellent historien littéraire et d'un critique pénétrant et sûr. Ce n'est pas tout; il y a là des pages tout égayées et souriantes : l'épisode du colonel Antoine de Holbalch et du pasteur M. Gœtze est des plus spirituels et des plus amusants. On a fait accroire au vieux soldat que M. Gœtze, l'ennemi irréconciliable de Lessing, est justement l'auteur anonyme de

Digitized by Google

Minna de Barnhelm, et, dans l'enthousiasme où il est de ce drame, il s'en va féliciter le pasteur, qui ne comprend pas d'abord et qui s'étonne, puis qui se fâche tout de bon et s'emporte. L'équivoque se prolonge un peu trop, j'en ai peur; mais la situation est drôle et burlesque. On rencontre aussi dans ce livre un grand nombre de morceaux délicats ou élevés, et d'une variété pleine d'art véritable et de talent. M. Otto Müller excelle à faire et à poser le portrait : il a beaucoup lu M. de Balzac et madame Sand, Charles Dickens peut-être ; et son esprit facile et souple a pris à leur école tout un côté pittoresque qu'il a mêlé à la fantaisie et à l'imagination allemande : il a, on le sent, un style à lui et presque une *manière*. On pourrait découper souvent, à travers ces pages, des profils très-bien réussis et d'une touche vraiment très-originale : celui de M. Kreyenpeter, ancien souffleur de théâtre dans la troupe Ackermann, plus tard surveillant et gardien de la maison : « Nul ne pouvait franchir le seuil de la maison Ackermann sans remarquer les cérémonieuses révérences de M. Kreyenpeter, ses compliments, ses salutations accompagnées d'un naïf ricanement, pendant lesquelles il faisait passer si légèrement l'un devant l'autre ses petits pieds mignons, chaussés de souliers à grandes boucles d'acier, avec de hauts talons, qu'il semblait avoir, dès sa plus tendre enfance, traversé la vie au pas gracieux du menuet et de la sarabande...; » celui du colonel Hollbach, « avec sa taille roide et droite et son emplâtre noir sur l'œil; » celui surtout de l'excellente conseillère et de son fils, le digne docteur Unzer. On reconnaît, à tous ces détails soigneusement observés et relevés, le romancier de bonne race.

Ce qui manque, en général, aux pièces de théâtre et aux romans allemands, c'est un dialogue bien fait et

Digitized by Google

bien naturel. Les Allemands se complaisent trop souvent dans des dissertations subtiles, longues à perte de vue : ils ont des idées et des phrases à grands compartiments et à tiroirs, du milieu desquelles jaillit, la plupart du temps, un éclair inattendu, une pensée profonde ou ingénieuse ; mais il faut l'acheter en quelque sorte par une patience qui n'est pas commune dans notre pays ; et de là vient que nous n'abordons qu'avec peine ces difficultés d'un autre génie et d'une autre langue. Nous sommes un peuple causeur, comme les Allemands sont un peuple penseur. La causerie, parmi nous, est alerte et vive, preste et dégagée ; elle brille, étincelle, éclate et s'éparpille en bons mots sur tous sujets et à propos de tout. Elle est née et a fleuri en France, dans nos salons, depuis l'hôtel Rambouillet jusqu'à l'Abbaye aux Bois ; elle a eu mille variétés, mille formes, auprès de madame de Sévigné et de madame de Maintenon, chez Ninon de Lenclos, à l'entresol de madame de Pompadour, chez madame Geoffrin, chez madame du Deffand, chez mademoiselle de Lespinasse, partout où le cercle s'est fait et où la société spirituelle et polie, raisonnable ou frivole, sérieuse ou enjouée, a pu se rallier un moment. Nous avons la repartie imprévue, aisée et prompte, et au théâtre encore, dans nos comédies, avec Marivaux comme avec Beaumarchais, le dialogue coule de source, il gazouille, ou chante, ou bondit ; il a été aussi de tout temps un des éléments les plus heureux de nos romans français, depuis mademoiselle Scudéry, chez qui les conversations sont traînantes et délayées avec prétention, jusqu'à M. Alexandre Dumas, si léger et si agile, qu'on va et vient, qu'on tourne et retourne avec lui, sans repos à la fois et sans trop de fatigue. Or, disons-le bien vite, le roman de M. Otto Müller témoigne d'un louable

Digitized by Google

effort de ce côté : si son dialogue trahit quelque embarras et quelque lenteur, il a, en revanche, des parties excellentes et tout à fait *enlevées :* il est arrêté et coupé avec art, mené avec esprit et toujours approprié au caractère connu du personnage. Sous ce rapport, l'influence française lui a été profitable et lui a porté bonheur.

Quant au sujet en lui-même de *Charlotte Ackermann,* j'en dirai peu de chose. Je connais d'avance les objections qu'on peut faire : Pourquoi cette nouvelle glorification d'une comédienne? et quelle est l'opportunité du livre? — Le succès de *Charlotte Ackermann* nous fournirait déjà la meilleure réponse. Puis, selon moi, tous les sujets (excepté ceux , toutefois, où le talent, ennemi de lui-même, s'égare et se pervertit) sont bons et admissibles; plus d'un auteur l'a démontré souvent, et le démontrera longtemps encore, je l'espère. La critique n'a jamais à prononcer que sur la valeur de l'œuvre. M. Otto Müller, a voulu suivre scrupuleusement les détails historiques qui ont été conservés et transmis sur son héroïne et sur sa déplorable mort. Il s'est à peu près borné à rapprocher les faits, à les ordonner et à les poser ; l'imagination du romancier et ses ressources réelles s'y font voir particulièrement dans le jeu des personnages, dans le mouvement retrouvé de leur vie, de leurs sentiments, de leurs pensées, dans toute cette époqne littéraire et artistique évoquée brillamment à nos yeux et ressuscitée. — Madame Sand a donné, dans son roman de *Leone Leoni,* la contre-partie de *Manon Lescaut,* la peinture d'une de ces fidélités tenaces et opiniâtres que rien ne lasse, ne décourage et n'arrête; M. Otto Müller, dans *Charlotte Ackermann,* nous a rappelé, sans idée d'imitation de sa part, le roman de George Sand. Mais il y a, dans

Digitized by Google

le livre allemand, un courant d'innocence et de pureté qui circule à travers tout cet amour de jeune fille, la naïveté et la pudeur, et, finalement, une couronne de roses blanches sur le cercueil d'une enfant de dix-huit ans. La passion est ainsi, je ne dirai point pardonnable, elle est mieux que cela, elle est ennoblie et relevée; au sortir d'un pareil ouvrage, il ne reste au lecteur rien de paradoxal, d'exagéré, ou d'attristant : l'impression n'a pas cessé d'être bonne et salutaire.

M. Otto Müller est jeune encore : il arrive à peine, dans un perfectionnement continu, à la maturité de son talent et de son âge. Mais il n'est pas de ceux qui se reposent dans la voie, et un succès le mène à un autre. On annonce de lui un prochain roman historique : *Ferrare et Heidelberg*, qui sera un épisode des universités au moyen âge; et l'autre jour (on me l'écrit de Francfort), une foule nombreuse applaudissait et pleurait à la première représentation d'un drame nouveau : *Charlotte Ackermann*, que l'auteur a su tirer, à la manière de quelques romanciers contemporains, nos compatriotes, du roman dont nous venons de parler, tout en conservant à ce premier ouvrage son caractère propre et son originalité.

En résumé, *Charlotte Ackermann* est un de ces romans bien pensés et bien faits qu'on a plaisir à lire en France comme en Allemagne; et la littérature allemande, si glorieusement illustrée à tous les degrés et dans tous les ordres, peut s'honorer encore de ces jeunes écrivains qui l'aiment d'un cœur filial et veulent la faire aimer.

Octave LACROIX.

(*Moniteur universel.*)

Digitized by Google

Contes et nouvelles.

GERTY [1].

XVIII

Quelques semaines après la date de sa lettre à Willie, Gerty apprit de George, qui allait chaque jour à la ville pour faire les provisions, que madame Sullivan avait chargé notre ancienne connaissance, le boucher aux joues vermeilles, de lui faire savoir qu'elle avait reçu une lettre de Willie, et désirait que Gerty vînt la lire. Émilie était disposée à l'y laisser aller, mais craignait que cela ne fût impossible à arranger, car Charley, le seul cheval de M. Graham, était employé, et elle ne voyait aucun moyen de l'envoyer à Boston.

— Pourquoi ne lui laissez-vous pas prendre l'omnibus? demanda madame Ellis.

Gerty leva sur madame Ellis un regard plein de re-

(1) Voyez année 1854, t. XI, p. 55 et t. XII, p. 125.

Digitized by Google

connaissance; c'était la première fois que cette dame semblait chercher à seconder ses vues.

— Je crains qu'il ne soit pas convenable de la laisser aller seule dans l'omnibus, dit Émilie.

— Convenable! Quoi! pour ce grand personnage! s'écria madame Ellis, que sa position dans la famille autorisait à parler sans contrainte à mademoiselle Graham.

— Pensez-vous qu'il n'y ait aucun inconvénient? demanda Émilie. Elle me semble n'être qu'une enfant; mais, comme vous dites, elle a beaucoup grandi, et il me semble qu'elle est capable de prendre soin d'elle-même. Gerty, êtes-vous sûre de bien connaître votre chemin du bureau de l'omnibus chez madame Sullivan?

— Parfaitement, mademoiselle Émilie.

Sans hésiter davantage, mademoiselle Graham remit deux cachets d'omnibus à Gerty, qui partit pour son expédition, les yeux brillants, le cœur joyeux. Elle trouva madame Sullivan et M. Cooper en bonne santé, et ravis des heureuses nouvelles qu'ils avaient reçues de Willie, qui, après un long mais agréable voyage, était arrivé sans accident et sans maladie à Calcutta. Une description de sa nouvelle demeure, de ses nouvelles occupations, de ses patrons, remplissait tout le reste de la lettre, moins ce qui était consacré à d'affectueux messages, à des questions relatives à ceux qu'il aimait, et il y en avait une bonne partie pour Gerty. Gerty resta jusqu'au soir, dîna avec madame Sullivan, puis se hâta de regagner l'omnibus. Elle y monta et s'amusa, en attendant que le cocher partît, à examiner les passants. Il était près de trois heures et elle commençait à penser qu'elle serait le seul voyageur, lorsqu'elle entendit une voix singulière qui appartenait à une personne qu'elle

Digitized by Google

n'avait pas vue approcher. Elle s'avança vers la porte, et vit debout, derrière la voiture, la plus singulière créature qu'elle eût jamais rencontrée. C'était une dame âgée, petite et extrêmement courbée par les années. Gerty vit au premier coup d'œil que la même originalité d'esprit avait dû concevoir et exécuter chaque partie de la plus étrange toilette qu'elle eût jamais eue devant les yeux. Mais avant qu'elle eût pu observer les détails de ce tout, qui formait un ensemble extraordinairement grotesque, toute son attention se concentra sur les manières étranges de la vieille dame.

Elle avait inutilement essayé de grimper dans l'incommode véhicule, et appelait alors, un pied sur la marche la moins élevée, le conducteur pour qu'il vînt à son aide.

— Monsieur, disait-elle d'un ton de voix compassé, cette voiture de voyage est-elle sous votre honorable direction?

— Plaît-il, madame? Oui, je suis le conducteur.

En disant cela, il vint à la porte, l'ouvrit et, sans attendre la requête polie qui était sur les lèvres de la vieille dame, plaça sa main sous son coude, et avant qu'elle eût soupçonné son intention, la souleva, la fit entrer dans la voiture et ferma la porte.

— Grand Dieu! murmura-t-elle en s'asseyant en face de Gerty et commençant à arranger son voile et ses autres draperies, cet homme n'est guère versé dans l'art de donner assistance à une dame sans endommager sa toilette. Oh! mon Dieu! mon Dieu! ajouta-t-elle aussitôt, j'ai perdu mon ombrelle.

Elle se leva tout en parlant; mais le départ inattendu de l'omnibus lui fit perdre l'équilibre, et elle serait tombée, si Gerty ne l'avait saisie par le bras et réinstallée à sa place, lui disant en même temps :

— Ne vous inquiétez pas, madame, voici votre ombrelle.

Elle lui montra alors l'objet en question, lequel, bien que presque de la dimension d'un parapluie, était attaché à la taille de la vieille dame par un ruban vert, et avait été supposé perdu, parce qu'il avait glissé de sa place. En faisant cela, elle n'amena pas au jour seulement une ombrelle, mais une quantité d'articles arrangés de la même façon, et réunis tous au même ruban vert, se présentèrent aux yeux étonnés de Gerty; un ridicule d'une grandeur extraordinaire et d'une multitude de couleurs diverses, un bonnet de dentelle noire, un immense éventail de plumes, un rouleau de papiers variés et mille autres choses, tout cela était en partie caché sous un léger châle de soie noire, et Gerty commença à penser que sa compagne de voyage revenait d'une expédition d'escamotage. Toutefois, s'il en était ainsi, la coupable paraissait tout à fait sans gêne, car, avant que la voiture eût avancé de quelques pas, elle plaça délibérément ses pieds sur la banquette opposée et prit toutes les dispositions qu'elle crut nécessaires à sa commodité. En premier lieu, elle remplaça ses gants de soie noire par des gants de coton, détacha son voile de dentelle, le plia et le fixa à l'aide d'une épingle au ruban vert. Après cela, elle quitta son chapeau, sur lequel elle étendit, sans doute pour le préserver de la poussière, un grand fichu de jaconas; enfin, et avec quelque peine, elle prit son éventail, se hâta d'en faire usage, et ferma les yeux dans l'intention évidente de dormir. Elle s'assoupit probablement, car elle resta très-tranquille.

Gerty, occupée de ses propres pensées et de l'âpparition de quelques nuages noirs qui se formaient à l'ouest, oublia d'examiner son étrange compagne jusqu'au mo-

Digitized by Google

ment où elle fut distraite de ses préoccupations par une main qui se posa tout à coup sur la sienne, et par cette brusque exclamation :

— Ma chère jeune demoiselle, ces ombres épaisses ne sont-elles pas un présage de mauvais temps?

— Je pense qu'il pleuvra bientôt, répondit Gerty.

— Ce matin, quand je me suis hasardée à sortir, dit la vieille dame, se parlant à elle-même, le soleil était étincelant, le ciel serein, et les chanteurs ailés eux-mêmes, en entonnant leurs hymnes, apportaient leur tribut à la joie universelle; et maintenant, avant que j'aie pu regagner ma solitude, mes précieux volants de dentelle (et elle jeta un regard sur la jupe de sa robe) seront victimes de l'impitoyable orage.

— L'omnibus ne passe-t-il pas devant votre porte? demanda Gerty, compatissant à l'extrême inquiétude de la vieille dame.

— Non; oh! non. Il me laisse à plus d'un demi-mille. Êtes-vous plus heureuse que moi, ma jeune demoiselle?

— Non. Je vais à un mille du bureau de l'omnibus.

La vieille dame, excitée par une profonde sympathie, s'approcha de Gerty et lui dit d'un ton de voix plaintif :

— Hélas! que deviendra la délicate blancheur des rubans de votre chapeau?

Pendant ce temps la voiture avait atteint le lieu de sa destination, et les deux voyageuses descendirent. Gerty donna son billet au conducteur et voulut partir de suite, mais elle en fut empêchée par la vieille dame, qui s'accrocha à sa robe et la supplia de l'attendre, puisqu'elles allaient toutes deux du même côté. Son insistance occasionna de grands ennuis et beaucoup de

Digitized by Google

retard. La vieille dame refusait de payer le prix que lui demandait le conducteur, prétendant que ce n'était pas le prix habituel, et accusant cet homme d'avoir l'intention de mettre dans sa poche les deux sous excédants qu'il lui réclamait. Gerty s'impatientait, car elle s'attendait à chaque instant à voir la pluie tomber à torrents; mais la question étant enfin vidée entre le conducteur et son avare antagoniste, il lui fut permis de s'éloigner.

Elles avaient parcouru environ un quart de mille, et cela très-lentement, quand il commença à pleuvoir ; Gerty fut alors obligée de s'emparer de l'immense ombrelle et de l'ouvrir au-dessus de la tête de sa compagne et de la sienne. Mais bientôt la pluie se mit à tomber avec une telle violence, qu'on eût dit que tous les réservoirs du ciel venaient d'être ouverts à la fois.

A cet instant, Gerty entendit marcher derrière elle ; elle se retourna et vit George, le domestique de M. Graham, qui se dirigeait en courant vers la maison.

Il la reconnut de suite et s'écria :

— Mademoiselle Gerty, vous allez être mouillée jusqu'aux os, et mademoiselle Pace aussi, ajouta-t-il en apercevant la compagne de Gerty. Pour sûr, vous feriez mieux d'aller toutes deux au plus vite chez elle, où vous seriez à l'abri.

En disant cela, il enleva mademoiselle Pace dans ses bras, et, faisant signe à Gerty de le suivre, traversa la rue et courut sans reprendre haleine jusqu'à ce qu'il eût déposé la vieille dame saine et sauve à la porte de sa demeure; Gerty atteignit ce refuge en même temps que lui.

Mademoiselle Pace, car c'était en effet le nom de la vieille dame, était si abasourdie, qu'il lui fallut quelques minutes pour se remettre ; pendant ce temps, il

Digitized by Google

fut décidé que Gerty resterait une heure ou deux où elle se trouvait, et que George viendrait la prendre avec la voiture à son retour de la station, où il allait régulièrement trois fois par semaine pour M. Graham.

Mademoiselle Patty Pace était généralement regardée comme une personne peu hospitalière. Elle possédait la maison qu'elle habitait, et y vivait complétement seule : elle n'avait pas de domestique et ne recevait jamais de visites. Elle était elle-même une intrépide visiteuse, et comme elle n'avait passé à D.... qu'un petit nombre d'années, que tous ses amis et toutes ses connaissances demeuraient à Boston ou plus loin encore, elle était nécessairement devenue une habituée des omnibus et autres voitures publiques. Malgré son amour des voyages et sa fréquente présence à l'église, elle était peu favorablement connue, et Gerty était peut-être la première personne qui eût franchi le seuil de sa porte ; encore à peine, ainsi que nous l'avons vu, pouvait-elle dire avoir été invitée à le faire.

Une fois devant la porte, elle fut obligée de prendre la clef de la vieille dame, d'ouvrir elle-même et enfin de conduire son hôtesse dans le salon, et de lui aider à se débarrasser de ses innombrables pèlerines, châles et voiles.

Cependant quand elle fut parvenue à se rendre compte de la situation, mademoiselle Patty Pace se conduisit avec l'élégante politesse qui la distinguait si particulièrement. Quoiqu'il fût évident qu'elle éprouvait mille regrets des affreux dégâts qu'avaient supportés ses vêtements, elle eut assez d'empire sur elle-même pour exprimer à Gerty cembien elle craignait que toute sa toilette ne fût complétement perdue ; et ce ne fut qu'après avoir reçu de cette dernière les assurances

Digitized by Google

multipliées que ses bottines étaient à peine humides, que sa robe et son mantelet de jaconas ne couraient aucun risque d'être abîmés par la pluie, et que son joli chapeau de paille avait été merveilleusement préservé par l'écharpe qu'elle avait placée dessus, que mademoiselle Patty se crut autorisée à oublier les devoirs d'une maîtresse de maison au point de se permettre de s'absenter pour remplacer ses volants de dentelle par une robe plus convenable pour rester chez soi.

Aussitôt qu'elle eut quitté la chambre, Gerty, dont la curiosité se trouvait excitée au plus haut degré, se hâta d'examiner de plus près une quantité d'objets d'ornement ou d'utilité qui avaient déjà attiré son attention par leur bizarre et singulier aspect.

Le salon de mademoiselle Pace était aussi étrange que sa propriétaire: l'ameublement, de même que sa toilette, se composait des débris de chaque siècle et de chaque mode. Le regard prompt et observateur de Gerty se complaisait au milieu des quelques reliques d'une ancienne élégance et des nombreux spécimens de folie et de mauvais goût qui emplissaient la chambre, lorsque la vieille dame revint.

Elle portait, au lieu des précieux volants, une robe noire fort belle quoique simple, et avec laquelle on l'eût facilement prise pour une femme comme il faut. Elle tenait à la main un verre d'eau poivrée qu'elle offrit à Gerty, en l'assurant que cela lui réchaufferait l'estomac et l'empêcherait de s'enrhumer; celle-ci, qui avait grand'peine à ne pas éclater de rire, ayant refusé de boire, mademoiselle Patty s'assit, et tout en dégustant le rafraîchissement qu'elle avait préparé, se mit à causer de manière à convaincre un moment son auditeur de son bon sens et de son jugement, et l'instant d'après, de manière à lui persuader qu'elle était folle ou idiote.

Digitized by Google

L'impression que Gerty produisit sur mademoiselle Patty fut plus certaine. Mademoiselle Patty était enchantée de la jeune demoiselle qui possédait, disait-elle, une intelligence dont pourrait s'honorer une reine, une démarche aussi légère que celle d'une gazelle et des mouvements plus gracieux que ceux du cygne.

Quand George vint chercher Gerty, mademoiselle Patty, qui paraissait vraiment fâchée de se séparer d'elle, l'invita cordialement à revenir la voir, ce que Gerty lui promit.

Les nouvelles satisfaisantes qu'elle avait eues de Willie et les plaisantes aventures de l'après-midi avaient rempli l'âme de Gerty de tant de bonheur et de gaieté qu'elle s'élança dans la maison et gravit l'escalier avec cette vivacité aérienne qu'oncle True aimait tant en elle et que, depuis sa mort, son cœur attristé lui avait si rarement permis de retrouver. Elle alla droit à sa chambre pour ôter son chapeau et changer de robe avant de chercher Emilie, à qui elle avait hâte de raconter les événements de la journée.

A la porte de sa chambre elle trouva Bridget, la fille de service, un plumeau et un balai en main. Ayant demandé ce qui était arrivé pour qu'elle fût là à cette heure inusitée, elle apprit que, pendant son absence, sa chambre, qui depuis leur arrivée avait été quelque peu en désordre, grâce à la négligence que madame Ellis avait apportée à décider quels meubles y seraient placés, avait été soumise à un nettoyage complet. Alarmée, sans savoir pourquoi, à l'idée de madame Ellis envahissant ses domaines, elle passa en revue tout son appartement avec un léger sentiment d'agitation, et cette agitation, à mesure qu'elle avança dans son examen, se changea en une violente tempête de colère.

Digitized by Google

Quand Gerty avait quitté madame Sullivan pour aller chez M. Graham, alors à Boston, elle avait apporté avec elle, outre une malle contenant ses effets, un vieux carton qu'elle avait placé sur une planche dans un petit cabinet contigu à sa chambre.

Il était resté là tout l'hiver sans être vu ni touché par personne. Lorsque toute la famille partit pour la campagne, le carton, soigneusement surveillé et protégé par sa propriétaire, y fut transporté aussi. Comme il n'y avait là dans la chambre de Gerty ni cabinet, ni autre place où elle pût le cacher, elle l'avait mis dans un coin derrière son lit; la veille au soir elle avait atteint et contemplé une partie de son contenu. Chacun des objets qu'il renfermait lui était cher par les souvenirs qui s'y rattachaient, et la jeune fille avait répandu bien des larmes sur son trésor.

Il y avait d'abord la petite statuette de Samuel, premier cadeau d'oncle True, que le temps et les accidents avaient endommagée. En regardant une forte contusion que son Samuel avait reçue derrière la tête et qui était le résultat d'un coup involontaire donné par oncle True, elle se souvint avec quelle patience le bon cher vieillard avait essayé de réparer sa maladresse et se dit qu'elle ne consentirait à se défaire de cette précieuse relique pour rien au monde. Ses pipes en terre commune, noircies par la fumée et l'âge, étaient là aussi ; et en pensant à tout le plaisir qu'elles avaient procuré à son vieil ami, il lui sembla que c'était une consolation pour elle de les posséder. Elle avait conservé sa lanterne aussi, car elle n'avait pas oublié que les rayons de sa tremblante lumière étaient les premiers qui avaient dissipé les ténèbres de sa vie ; elle n'avait pas voulu abandonner non plus sa vieille casquette de fourrure au-dessous de laquelle elle avait souvent cherché

Digitized by Google

et toujours rencontré un sourire affectueux. Il y avait encore quelques jouets, des livres d'images, présents de Willie, un petit panier qu'il avait taillé pour elle dans une noix, et d'autres bagatelles.

Gerty avait laissé toutes ces choses, moins la lanterne et la casquette, sur la cheminée, et en entrant dans sa chambre son premier regard chercha ses trésors. Ils n'étaient plus là. La cheminée était parfaitement essuyée et complétement débarrassée. Elle courut à l'endroit où elle avait mis le vieux carton. Lui aussi avait disparu. Courir après la domestique, la ramener, l'accabler de questions plus pressantes les unes que les autres fut l'affaire d'une seconde.

Bridget était nouvellement dans la maison, c'était un spécimen d'une stupidité remarquable ; malgré cela, Gerty parvint à obtenir d'elle tous les renseignements qu'elle désirait. La statuette, les pipes et la lanterne avaient été jetées au milieu d'un monceau de poteries et de verres cassés, et, ainsi que le dit Bridget, réduites à rien. La casquette, déclarée mangée des vers, avait été condamnée aux flammes. Quant aux autres objets, Bridget n'était pas sûre, mais elle croyait les avoir mis dans la cheminée. Et en tout cela elle s'était strictement conformée aux ordres de madame Ellis. Gerty permit à Bridget de s'éloigner sans lui faire connaître l'étendue de sa perte.

Puis fermant la porte, elle se jeta sur son lit et pleura à chaudes larmes.

— C'est cela ! pensait-elle, c'est pour cette raison que madame Ellis entrait si bien dans mes vues, et j'ai été assez folle pour croire que c'était par bienveillance pour moi ! Elle voulait venir ici me dépouiller, la voleuse !

Elle se leva du lit par un élan aussi prompt qu'elle

Digitized

s'y était jetée et s'élança vers la porte ; mais alors une pensée parut l'arrêter, elle retourna près du lit, et avec un sanglot déchirant tomba à genoux et cacha sa figure dans ses mains. Une ou deux fois elle leva la tête et sembla près de courir à la rencontre de son ennemie. Mais chaque fois quelque chose traversa son esprit et la retint à sa place. Ce n'était pas la peur ; oh ! non, Gerty n'avait peur de personne. Ce devait être un sentiment plus fort. Quel qu'il fût, il avait certainement le pouvoir de la calmer, car après chaque nouveau combat elle paraissait plus tranquille ; à la fin elle se leva, s'assit près de la croisée et, la tête appuyée sur sa main, elle regarda au dehors.

La fenêtre était ouverte; l'orage était passé et les sourires de la terre, rafraîchie et éblouissante de beauté, se reflétaient dans un lumineux arc-en-ciel qui s'étendait à l'est de l'horizon. Un petit oiseau vint se percher sur la branche d'un arbre qui touchait presque à la croisée, et entonna joyeusement un *Te Deum*. Une touffe de lilas de Perse en pleine fleur répandait ses parfums. Un calme surprenant pénétra dans le cœur de Gerty, et quand elle eut été assise là quelque temps, elle sentit la grâce qui donne la paix succéder à la violence qui produit le mal. Elle avait triomphé; elle avait remporté la plus grande des victoires, une victoire sur elle-même. L'arc-en-ciel étincelant, le chant harmonieux de l'oiseau, les parfums enivrants des fleurs, toutes les radieuses choses qui réjouissent la terre après l'orage n'étaient pas à beaucoup près aussi belles que la clarté qui resplendit sur les traits de la jeune fille quand l'orage intérieur qui l'avait agitée s'apaisa, et que, levant ses regards vers le ciel, elle offrit à Dieu le silencieux hommage de son cœur.

La cloche qui annonça le thé la tira de sa rêverie.

Digitized by Google

Elle se dépêcha de baigner sa figure, de lisser ses cheveux, puis elle descendit. Il n'y avait personne dans la salle à manger que madame Ellis; M. Graham avait été retenu à la ville et Émilie souffrait d'un violent mal de tête. Gerty prit donc le thé seule avec madame Ellis. Quoique ignorant la valeur qu'avaient pour Gerty les vieilles reliques qu'elle avait condamnées à la destruction, la femme de charge savait bien qu'elle avait fait une méchanceté, et comme la partie offensée ne donna aucun signe de colère ou de mauvaise humeur, ne mentionna même pas ce qui s'était passé, l'agresseur se sentit plus mal à l'aise et plus mortifiée qu'elle n'aurait voulu en convenir. Il ne fut jamais question de cette affaire, mais madame Ellis dut reconnaître intérieurement que Gerty s'était montrée supérieure à elle et l'avait écrasée de sa générosité.

Le lendemain, madame Prime, la cuisinière, se présenta à la porte de la chambre d'Émilie, et, ayant été admise aussitôt, elle lui montra le petit panier fait d'une noix, en disant :

— Je voudrais bien savoir, mademoiselle Émilie, où est mademoiselle Gerty, car j'ai trouvé son petit panier dans le sceau à charbon, et je crois qu'elle sera bien contente de l'avoir; il n'est pas abîmé du tout.

Émilie demanda :

— Quel panier?

Et la cuisinière, le lui mettant entre les mains, commença un récit animé de la destruction des objets appartenant à Gerty, dont elle avait elle-même été témoin à sa grande indignation. Elle décrivit aussi la profonde détresse que la jeune fille avait manifestée en questionnant Bridget, car la sympathique cuisinière avait entendu de sa chambre, qui était peu éloignée, les paroles de Gerty.

Digitized by Google

En écoutant cette histoire, Émilie se rappela parfaitement avoir cru entendre, dans l'après-midi de la veille, Gerty sangloter dans sa chambre, qui touchait à la sienne d'un côté; mais elle avait ensuite supposé s'être trompée.

— Gerty est dans la petite bibliothèque, lui dit-elle, allez lui porter le petit panier; mais je vous prie, madame Prime, ne lui dites pas que vous m'avez parlé de cela.

Émilie espéra pendant plusieurs jours entendre de la bouche même de Gerty le récit des torts qu'on avait eus à son égard; mais Gerty renferma son chagrin en elle-même et le supporta en silence.

Ce fut dans cette circonstance que Gerty parvint pour la première fois à se dominer complétement, et ce sera le dernier fait de ce genre sur lequel nous nous arrêterons. A partir de cette époque, elle acquit de jour en jour un empire plus absolu sur elle-même, et, gagnant de nouvelles forces à chaque nouvel effort, elle fut bientôt un ange aux yeux de ceux qui connaissaient la nature contre laquelle elle avait eu à lutter. Elle avait alors près de quatorze ans, et sa croissance avait été si rapide depuis quelques mois, qu'au lieu d'être d'une taille au-dessous de la moyenne, elle était plus grande que la plupart des jeunes filles de son âge. Peu de travail, beaucoup d'air et d'exercice l'avaient empêchée cependant de souffrir de ce développement extraordinaire.

Son jardin était pour elle une source de grands plaisirs, et les fleurs paraissant prospérer sous son attentive direction, elle avait toujours un bouquet à placer devant Émilie à l'heure du déjeuner.

Gerty allait quelquefois voir son amie mademoiselle Patty Pace, chez laquelle elle trouvait toujours un affec-

Digitized by Google

tueux accueil. L'attention de mademoiselle Patty était consacrée tout entière à la fabrication des fleurs en papier, et comme c'était le jardin de Gerty qui fournissait les modèles, elle s'y rendait rarement les mains vides; mais la vieille dame était mal récompensée de ses efforts, car c'eût été un pamphlet contre la nature que de déclarer conformes à l'original les copies, même les mieux réussies, de ce travail de fantaisie. Mademoiselle Patty était satisfaite cependant, et il est à présumer que ses différents amis, auxquels étaient destinées les grosses touffes qui voyageaient dans les environs, attachées à sa taille par le ruban vert, étaient satisfaits aussi.

Mademoiselle Patty paraissait avoir un grand nombre d'amis, à en juger par la quantité de personnes dont elle parlait sans cesse, et Gerty avait fini par conclure qu'elle devait connaître tous les habitants de Boston. Du reste, il eût été difficile de trouver quelqu'un dont les relations fussent plus étendues. Elle avait dans sa jeunesse appris l'état de tapissière, qu'elle avait exercé pendant plusieurs années, ayant pour clients (comme elle le disait) les premières familles de la ville ; et elle était si pénétrante, si subtile dans ses jugements, qu'un rapport de ce temps-là avait prétendu que mademoiselle Pace avait des yeux derrière la tête et deux paires d'oreilles. Nonobstant ses facultés naturelles et surnaturelles, on n'avait jamais eu à lui reprocher d'avoir mis la brouille dans les familles. Elle était prudente et consciencieuse, et, quoique toujours originale dans ses habitudes et dans le choix de ses expressions, quoique si extravagante dans quelques-uns de ses caprices qu'un étranger pouvait facilement croire qu'elle avait le cerveau dérangé, elle s'était assuré et continuait à conserver la bienveillance d'un grand nombre de dames et de

Digitized by Google

messieurs, favorablement disposés en sa faveur, chez lesquels elle était toujours reçue et traitée avec égards. Elle s'arrangeait de manière à visiter tous ses amis dans le cours de l'année, afin de maintenir son intimité dans les maisons dont chaque membre lui inspirait un vif intérêt personnel.

Mademoiselle Patty était accablée d'un regret profond et insurmontable, elle s'étendait souvent sur ce sujet avec Gerty : c'était de ne pas être mariée.

—Ah ! mademoiselle Gerty, s'écriait-elle quelquefois, paraissant oublier complétement pour un instant son âge et ses infirmités, je serais très-heureuse en ce monde si j'avais seulement un compagnon ! Et alors, avec un lèger balancement de tête et un petit air enjoué, elle ajoutait tout bas : Et il faut que vous sachiez, ma chère petite, que j'ai quelque idée de me marier. Puis, rencontrant le regard surpris et riant de Gerty, elle lui expliquait pourquoi elle avait tant tardé à exécuter ce qu'elle avait toujours eu l'intention de faire ; et comme elle voulait bien en même temps convenir qu'elle n'était plus aussi jeune qu'elle l'avait été jadis, elle terminait ordinairement par cette remarque : Il est vrai, le temps est inexorable ; mais je tiens à la vie, mademoiselle Gerty, je tiens à la vie, et il est encore possible que je me marie.

Elle faisait aussi de longs discours sur la mode, avouant que pour sa part elle avait pris la résolution inébranlable d'adopter toutes les nouveautés quelque chères qu'elles pussent être. Gerty, de son côté, ne pouvait manquer de remarquer que, quelle que fût la fortune de mademoiselle Patty, elle n'en était pas moins d'une avarice sordide.

Émilie, qui connaissait très-bien la vieille dame et l'avait souvent occupée, ne s'opposa pas à ce que Gerty

Digitized by Google

lui rendit visite, et l'accompagna même quelquefois; car Émilie aimait à être distraite, et la conversation bizarre de mademoiselle Patty était pour elle un aussi grand divertissement que pour Gerty. Ces visites furent si promptement rendues qu'il devint évident que mademoiselle Patty préférait faire elle-même la plus grande partie des démarches; Émilie, s'en étant aperçue, lui donna libre entrée dans la maison, ce dont elle ne tarda pas à profiter.

XIX

Les personnes qui possèdent des maisons de plaisance à 8 milles d'une grande ville ne peuvent réellement pas dire qu'elles jouissent de la vie de campagne. Elles ont de grands jardins, souvent d'immenses terrains, et récoltent leurs fruits et leurs légumes; elles ont ordinairement des chevaux, font des promenades en voiture et prennent l'air. Quelques-unes ont grange et basse-cour et s'enorgueillissent de leurs magnifiques bestiaux et de leurs volailles de Shanghaï. Malgré cela, ces habitants des faubourgs ne goûtent pas les charmes d'une vie vraiment champêtre. Ils n'ont ni forêts vierges, ni ruisseaux murmurants, ni onduleux champs de blé, ni prairies à perte de vue. De chaque éminence on découvre la métropole, dont le brouhaha est presque distinct; et chaque omnibus ou chaque convoi de chemin de fer vous amène quelque visiteur.

Cependant ceux qui cherchent la solitude et le calme ne peuvent les trouver plus complétement que dans ces demeures moitié campagne, moitié ville. Bien des familles se réfugient pendant de nombreux étés dans le même coin paisible; et, à l'abri des visiteurs et des com-

Digitized by Google

mérages, mènent une existence indépendante, tout à fait impossible dans les rues populeuses d'une ville, et dans les petits villages où chaque nouvel arrivant est critiqué, et défraye toutes les conversations.

La propriété de M. Graham était d'un ordre intermédiaire et peu propre à attirer l'attention. Le jardin était fort beau, rempli de riches arbustes, d'épaisses charmilles et de bosquets couverts de vigne; mais il était entouré d'une haie qui le protégeait par sa hauteur contre les regards curieux, et la maison, assez éloignée de la route, paraissait ancienne et n'avait rien de remarquable dans son apparence.

A part ce qui concernait son goût pour l'agriculture, toutes les relations de M. Graham étaient à Boston. Quant à Émilie, sa position l'éloignant du monde, elle recevait fort peu, et sa société se bornait à quelques voisins qui faisaient des visites de politesse, à des amis comme M. Arnold, le ministre, et à quelques connaissances intimes qui souvent abandonnaient la ville pour venir passer la soirée avec Émilie et manger des fruits.

L'été s'écoulait très-gaiement, et Gerty trouvait chaque jour, dans la compagnie d'Émilie et dans la certitude qu'elle avait de se rendre de plus en plus utile et nécessaire à cette excellente amie, de nouveaux sujets de satisfaction et de joie; mais son bonheur ne tarda pas à être troublé par un événement qui mit fin à tous ses plaisirs.

Émilie fut atteinte d'une fièvre dangereuse, et la première fois que Gerty essaya d'entrer dans la chambre de la malade pour prendre sa part des soins que son état exigeait, elle fut brusquement renvoyée par madame Ellis, qui s'était instituée seule garde, et qui déclara à la pauvre enfant, qui l'accablait d'ardentes supplications pour être admise auprès d'Émilie, que la

Digitized by Google

fièvre était contagieuse et que mademoiselle Émilie n'avait pas besoin d'elle; que, du reste, quand elle était malade, elle ne voulait voir personne qu'elle, madame Ellis.

Pendant trois ou quatre jours, Gerty, inconsolable, erra par la maison. Dans la matinée du cinquième jour, elle vit madame Prime, la cuisinière, monter une bouillie de gruau; elle lui remit quelques magnifiques boutons de roses qu'elle venait de cueillir à l'instant, la priant de les donner à Émilie et de lui demander si elle ne voulait pas lui permettre de monter la voir.

Elle attendit dans la cuisine le retour de madame Prime, espérant au moins recevoir quelque message de la part d'Émilie. Mais, quand la cuisinière descendit, elle tenait encore les fleurs à la main, et la brave femme, les jetant sur la table, ne put s'empêcher d'exhaler sa colère :

— Eh bien, il y a des gens qui disent que les cuisinières et les gardes-malades de premier ordre sont toutes aussi maussades que des ours! Ce n'est pas à moi de me prononcer quant aux cuisinières; mais pour ce qui est des gardes, il n'y a pas de doute à avoir! A votre place, mademoiselle Gerty, je ne voudrais pas y aller; je ne vous garantirais pas que vous ne seriez pas dévorée.

— Mademoiselle Émilie n'a-t-elle pas voulu accepter les fleurs? demanda Gerty paraissant vivement affligée.

— Oh! elle n'a pas eu voix au chapitre. Vous savez qu'elle ne pouvait les voir, et mademoiselle Ellis s'en est emparée, les a jetées hors de la chambre en déclarant que j'aurais aussi bien fait d'apporter du poison auprès d'une malade que ces roses. J'ai essayé de parler à mademoiselle Émilie, mais madame Ellis a fait entendre un tel chut! que j'ai pensé qu'elle voulait dormir et m'en

Digitized by Google

suis allée. Fi! ne pouvait-elle pas se dispenser de crier et de gronder quand il y a quelqu'un de malade?

Gerty quitta madame Prime et alla se promener tristement dans le jardin. Elle n'avait rien à faire qu'à penser avec anxiété à Émilie, qui, elle le craignait du moins, était très-malade. Son ouvrage et ses livres étaient dans la chambre d'Émilie, où ils restaient constamment; la bibliothèque aurait pu lui procurer quelque distraction, mais elle était fermée; en sorte que le jardin étant son seul refuge, elle y passa le reste de la matinée, et non-seulement celle-là, mais bien d'autres encore, car l'état d'Émilie continua à empirer, et quinze jours s'écoulèrent sans que Gerty la vît ou obtînt d'autres nouvelles de sa santé que le rapport accidentel de madame Ellis à M. Graham, qui, voyant le médecin tous les jours et faisant lui-même de fréquentes visites à sa fille, ne faisait aucune des questions que Gerty eût été si heureuse d'adresser. Une ou deux fois, elle se risqua à prendre auprès de madame Ellis quelques informations, mais elle ne reçut jamais d'autre réponse que: « Ne me tourmentez pas avec vos questions! Que connaissez-vous à la maladie? »

Une après-midi que Gerty, assise dans un pavillon situé à l'extrémité du jardin et près de son parterre, qui envoyait jusqu'à elle les douces senteurs du réséda et de la verveine, s'occupait à attacher et à étiqueter quelques paquets de graines recueillies sur plusieurs plantes, un bruit de pas la fit tressaillir: elle leva la tête et vit à quelques pas d'elle le docteur Jérémy, le médecin de la famille.

— Ah! que faites-vous là? s'écria le docteur d'un ton vif et brusque qui lui était habituel: vous triez des graines, hein?

— Oui, monsieur, répondit Gerty levant les yeux

Digitized by Google

sur lui, et rougissant à la fois sous le regard perçant du docteur.

— Où vous ai-je déjà vue? ajouta-t-il avec la même brusquerie.

— Chez M. Flint.

— Ah! chez True Flint! Je me souviens de tout maintenant. Vous êtes sa fille! une bonne fille, ma foi! Et ce pauvre True est mort! c'est une grande perte! Ainsi vous êtes la petite garde que je voyais toujours auprès de lui! Miséricorde! comme les enfants grandissent!

— Docteur Jérémy, demanda Gerty avec empressement, voulez-vous me dire comment se porte Émilie?

— Émilie! Elle n'est pas très-bien aujourd'hui.

— Croyez-vous qu'elle mourra?

— Elle mourir! Pourquoi mourrait-elle? Je ne la laisserai pas mourir, si vous voulez m'aider à la guérir. Pourquoi n'êtes-vous pas dans sa chambre à la soigner.

— Je voudrais le pouvoir! s'écria Gerty en se levant; je le désire de tout mon cœur!

— Et qui vous en empêche?

— Madame Ellis, monsieur; elle ne veut pas me laisser entrer; elle dit que mademoiselle Émilie n'a besoin de personne, excepté d'elle.

— Elle n'a rien à dire sur ce sujet, ni Émilie non plus; cela est mon affaire, et j'ai besoin de vous. Je vous confierais volontiers tous mes malades, et préférerais vos soins à ceux de toutes les dames Ellis du monde. Elle ne s'entend pas du tout à cette besogne; qu'elle s'en tienne à ses sauces aux câpres et à ses petits pâtés. Ainsi, voilà qui est entendu, vous commencerez demain.

— Oh! merci, docteur!

Digitized by Google

— Ne me remerciez pas d'avance ; attendez que vous ayez essayé : ce n'est pas toujours agréable ni facile de soigner les gens malades. A qui est ce verger ?

— C'est celui de madame Bruce.

— Ce poirier est-il à elle ?

— Oui, monsieur.

— Par saint George ! madame Bruce, il faut que je goûte vos poires pour vous !

En disant cela, le docteur, homme d'environ soixante-cinq ans, robuste et alerte, s'élança sur un petit mur de pierre qui le séparait du verger, et, entraîné par l'impétuosité du bond qu'il venait de faire, atteignit presque du même saut le pied de l'arbre qui excitait sa convoitise.

Comme Gerty, pleine de gaieté, regardait faire le docteur, elle le vit trébucher sur un obstacle et ne pouvoir éviter de tomber qu'en étendant les mains en avant et se soutenant sur l'énorme tronc du vieil arbre. Au même instant, une tête ornée d'une calotte de velours sortit lentement des longues herbes, et un jeune homme de seize à dix-sept ans s'appuya sur son coude pour regarder plus à son aise l'envahisseur inattendu.

Rien n'intimidait le docteur : il prit tout d'abord l'offensive contre l'occupant de la place, et lui dit :

— Levez-vous, fainéant ; qu'avez-vous besoin de vous coucher là pour faire tomber les honnêtes gens ?

— Qu'appelez-vous des honnêtes gens, monsieur ? demanda le jeune homme sans paraître s'émouvoir de l'épithète et de la question du docteur.

— Je considère moi-même, et ma petite amie que voici, comme de fort honnêtes gens, répliqua le docteur lançant un coup d'œil à Gerty, qui riait de tout cœur de la manière dont le docteur grimpait.

L'adolescent, remarquant la direction des yeux de ce

Digitized by Google

dernier, se retourna et contempla longtemps la joyeuse figure de Gerty.

— Puis-je faire quelque chose pour vous, monsieur? demanda-t-il.

— Oui, certainement, reprit le docteur; je suis venu ici pour prendre des poires; mais vous êtes plus grand que moi, et peut-être avec l'aide du crochet de votre canne, vous sera-t-il possible d'atteindre la meilleure branche.

— Le but est vraiment honorable et honnête, murmura le jeune homme; je serai heureux de prendre part à une aussi glorieuse entreprise.

Aussitôt il prit sa canne qui était par terre à côté de lui, et tirant le bout de la branche, afin de pouvoir la saisir avec la main, il la secoua violemment. Le fruit mûr tomba de tous côtés, et le docteur, ayant empli ses poches et ses deux mains, se disposa à regagner l'autre côté du mur.

— En avez-vous assez? demanda le jeune homme d'un ton de voix ennuyé.

— Tout à fait, tout à fait, répondit le docteur.

— J'en suis ravi, dit le garçon s'étendant nonchalamment sur le gazon, et regardant encore fixement Gerty.

— Vous devez ê.re très-fatigué, reprit le docteur faisant quelques pas en arrière. Je suis médecin, et je vous engage à faire un somme.

— Êtes-vous médecin, vraiment? reprit l'adolescent du même ton de voix traînant et demi-ironique; alors je vais suivre votre avis.

Disant cela, il se coucha sur le dos et ferma les yeux.

Le docteur, ayant vidé ses poches sur le bancqui était dans le pavillon, invita Gerty à partager son butin. Il riait encore si follement de son équipée d'écolier qu'il

pouvait à peine manger le fruit. Tout à coup il pensa qu'il devait être tard. Il regarda à sa montre :

— Quatre heures et demie! Le train part dans dix minutes. Qui va me conduire à l'embarcadère?

— Je ne sais pas, monsieur, répondit Gerty, à qui cette question semblait avoir été adressée.

— Où est George?

— Il est allé au pré chercher du foin ; mais il a laissé le blanc Charlie tout harnaché dans la cour. Je le lui ai vu attacher à la chaîne quand il vous a ramené du chemin de fer.

— Ah! alors vous pouvez me conduire à l'embarcadère?

— Je ne puis, monsieur ; je ne saurais comment m'y prendre.

— Mais il le faut ; je vous montrerai. Vous n'avez pas peur?

— Oh! non, monsieur; mais M. Graham?

— Ne vous inquiétez pas de M. Graham, c'est mon affaire, m'entendez-vous? Je réponds que vous reviendrez saine et sauve.

Gerty était naturellement courageuse : elle n'avait pas encore conduit, mais, n'ayant aucune crainte, elle réussit parfaitement ; et ayant été souvent appelée par la suite à rendre le même service au docteur Jérémy, elle acquit bientôt une grande habileté à manier les rênes : talent qu'on ne demande pas souvent à une dame, mais qui lui fut, à elle en particulier, d'une grande utilité.

Le docteur Jérémy fut fidèle à sa promesse d'installer Gerty dans la chambre d'Émilie. Dès la première visite qu'il fit à sa malade, il parla du dévouement de Gerty à son vieil oncle, de ses capacités comme garde en termes chaleureux, et demanda pourquoi elle avait été expulsée de la chambre.

Digitized by Google

— Elle est timide, dit Émilie, et craint d'attraper ma fièvre.

— Ne le croyez pas, répliqua le docteur Jérémy ; cela ne lui ressemble pas du tout.

— Pensez-vous? demanda Émilie avec vivacité. Madame Ellis...

— En a menti, interrompit le docteur. Gerty désire venir près de vous et vous soigner ; elle en sait autant que madame Ellis. En tout cas, il ne vous faut pas grand'chose. Vous avez besoin de calme, et c'est ce que vous ne pouvez avoir avec cette grande bavarde de femme auprès de vous. Aussi je vais l'envoyer à Jéricho aujourd'hui et amener ici ma petite Gerty. C'est une silencieuse petite souris et qui a une tête sur les épaules.

On ne pouvait supposer, cependant, que Gerty fût capable de suffire à tous les besoins d'Émilie mieux ou même aussi bien que madame Ellis ; Émilie le comprit, et elle eut soin d'éviter que la femme de charge ne fût envoyée à Jéricho ; car, quoique le docteur Jérémy, qui était sujet à de fortes antipathies, ne l'aimât pas, elle était précieuse dans ses attributions et ne pouvait être remplacée. En eût-il été autrement qu'Émilie n'aurait pas voulu la froisser en lui laissant voir qu'elle était en quelque sorte supplantée.

Et quoique Émilie, le docteur Jérémy et Gerty se trouvassent tous heureux par l'admission de cette dernière dans la chambre de la malade, la femme de charge, dont la conduite avait été si déloyale, ne sut jamais qu'on avait connaissance des torts qu'elle avait eus envers Gerty en la tenant éloignée et en donnant à son absence prolongée un prétexte mensonger.

Gerty déploya en cette circonstance une vigilance, une attention, une tendresse qui ne pouvaient provenir que d'une ardente affection.

Digitized by Google

Quand, au milieu de la nuit, Émilie, s'éveillant d'un sommeil agité, trouva une boisson calmante près de ses lèvres et connut, par le ronflement sonore de madame Ellis, que ce n'était pas sa main qui la tenait; quand elle remarqua que de tout le jour pas une mouche importune ne parvenait à s'approcher de son oreiller, que sa tête était soulagée par l'application fréquente de compresses froides, et que les petits pieds, qui n'étaient jamais fatigués, ne faisaient jamais de bruit, elle reconnut la vérité des paroles du docteur Jérémy, et convint qu'il lui avait donné là le meilleur des médicaments.

Une ou deux semaines s'écoulèrent ainsi, au bout desquelles Émilie, quoique confinée dans sa chambre, put rester levée la plus grande partie de la journée. Peu après, le docteur insista sur la nécessité de l'air et de l'exercice :

— Promenez-vous en voiture deux ou trois fois par jour, dit-il.

— Comment le pourrais-je? répondit Émilie : George a tant à faire, que je ne puis compter sur lui.

— Gerty conduira ; elle est passée maître.

— Gerty, dit Émilie en souriant, je crois que le docteur a pour vous une grande partialité; il pense que vous pouvez faire tout ce que vous voulez. Vous n'avez jamais conduit de votre vie, n'est-ce pas?

— Est-ce qu'elle ne m'a pas conduit tous les jours au chemin de fer depuis six semaines!

— Est-ce possible? s'écria Émilie, qui n'était pas familiarisée avec l'idée d'une dame essayant de diriger un cheval.

Sur l'assurance qui lui fut donnée qu'il en était ainsi en effet, et sur la promesse du docteur qu'il n'y avait aucun danger, Charlie fut attelé à la voiture, et Émilie,

Digitized by Google

ainsi que madame Ellis, partit avec Gerty. Cette expérience, souvent répétée, ranima les forces de la convalescente, et fut pour toutes trois une source de plaisirs.

Dans les premiers jours d'automne, la santé d'Émilie se trouva complétement rétablie, et le vieux Charlie fut chaque jour mis en réquisition. Madame Ellis accompagnait quelquefois les jeunes filles; mais comme elle était souvent retenue par les soins de la maison, Émilie et Gerty allaient le plus habituellement seules dans le grand et antique cabriolet; et Émilie déclara qu'en apprenant à conduire, Gerty avait découvert les sources d'un des plus grands bonheurs qu'elle eût connus depuis bien des années.

Gerty revit une ou deux fois dans le cours de l'été le nonchalant jeune homme qui avait fait trébucher le docteur Jérémy lors de son expédition pour voler des poires.

Un jour, il vint s'asseoir sur le mur, tandis qu'elle cultivait son jardin; il lui exprima l'étonnement que lui causait son activité, lui parla des fleurs, lui adressa quelques questions relatives à son ami le docteur Jérémy, et finit par lui demander son nom.

Gerty rougit; elle était toujours susceptible sur ce point, et, quoiqu'on l'appelât toujours mademoiselle Flint et qu'on ne pensât guère à cela habituellement, elle ne pouvait s'empêcher de se souvenir, lorsque la question lui était posée à brûle-pourpoint, qu'elle n'avait, en réalité, pas de nom de famille.

Émilie avait essayé de découvrir Nan Grant pour obtenir d'elle quelques éclaircissements sur l'origine de Gerty; mais Nan avait abandonné son ancienne demeure, et l'on ne savait pas ce qu'elle était devenue.

Gerty rougit, ainsi que nous l'avons dit, en s'enten-

dant demander son nom ; cependant elle répondit avec dignité qu'elle dirait le sien si sa nouvelle connaissance voulait en faire autant.

—Non, certes ! répliqua effrontément le jeune homme; je ne me soucie pas de savoir le vôtre, après tout.

Disant cela, il poussa une pomme avec son pied, et s'éloigna la poussant toujours devant lui, et laissant Gerty convaincue qu'il était le garçon le plus mal élevé qu'elle eût jamais vu.

XX

Par une soirée de septembre, Émilie Graham, fatiguée de la chaleur accablante de la journée, était assise sur la pelouse en face de la maison de son père, et respirait une brise délicieuse et rafraîchissante qui venait de s'élever. A l'ouest, le ciel était encore éclairé de lueurs rouges, derniers effets d'un coucher de soleil resplendissant, tandis qu'à l'est la lune, presque dans son plein, commençait son règne nocturne et versait ses rayons sur la robe blanche d'Émilie, dont la petite main et le bras délicat, s'échappant d'une manche ouverte, reposaient sur le dossier d'une chaise où ils prenaient l'aspect d'un marbre poli.

Dix années se sont écoulées depuis que le lecteur a fait connaissance avec Émilie, et cependant les changements apportés sur sa figure et dans sa personne sont si légers, que c'est à peine si elle paraît plus âgée que lors de sa première rencontre avec Gerty, dans l'église de M. Arnold. A cette époque elle avait déjà éprouvé l'amertume de la vie et appris à trouver, dans les plus poignantes angoisses de la douleur, des consolations en elle-même. Sa physionomie avait cette expression sé-

Digitized by Google

rieuse et résignée qui n'appartient ordinairement qu'à l'âge mûr; son sourire était empreint de cette sérénité des âmes pieuses. Le temps avait par cela même peu d'empire sur elle; et telle elle était alors, telle nous la retrouvons maintenant, douée d'un extérieur aimable et charmant, d'un cœur et d'un caractère plus aimables et plus charmants encore.

Un observateur attentif aurait pu cependant trouver en elle une plus grande vivacité d'esprit, un intérêt plus ardent à tout ce qui se passait autour d'elle, une jouissance réelle de la vie qui lui manquait autrefois; et cela était dû, ainsi que le sentait et le reconnaissait Émilie, à sa récente et intime liaison avec une personne à qui elle avait voué l'affection la plus sincère, et qui, par son ardente sympathie, son dévouement constant, ses efforts continuels et infatigables pour faire partager à son amie bien-aimée toutes ses sensations et tous ses plaisirs, avait réveillé des facultés que la privation de la vue avait presque éteintes, et était devenue, ce qu'oncle True lui avait recommandé d'être, les yeux de sa bienfaitrice.

Ce soir-là cependant, Émilie paraissait triste. Elle tenait la tête un peu penchée de côté, dans l'attitude d'une personne qui écoute, et chaque fois que la brise apportait jusqu'à elle le grincement de la grille s'ouvrant et se refermant, elle tressaillait, et une expression d'inquiétude et même de douleur se répandait sur ses traits.

Enfin quelqu'un sortit de derrière la haie qui défendait le jardin des regards des passants, et s'approcha de la grille.

L'oreille vigilante d'Émilie pouvait seule distinguer ce pas léger; elle l'entendit tout de suite et se leva pour aller au-devant du nouvel arrivant, qu'il faut d'abord

Digitized by Google

que nous vous présentions, car, quoique ce soit une ancienne connaissance, le temps ne l'a pas laissée la même, et il serait difficile de reconnaître en elle notre petite Gerty.

Gerty est maintenant une jeune demoiselle. Elle est de quelques pouces plus grande qu'Émilie, et sa tournure est svelte et délicate. Son teint est brun, mais clair et animé par les couleurs rosées qui brillent sur ses joues. Elle a ôté son chapeau et le balance par les brides, — elle avait cette habitude étant enfant; — nous ne pouvons donc l'accuser du vaniteux désir de faire admirer sa magnifique chevelure.

Les yeux de Gerty ont conservé leur ancien éclat, et ne paraissent plus trop grands pour sa figure; et si sa bouche est moins régulièrement dessinée que ne l'exigent les règles strictes de l'art, on l'oublie facilement en considération de deux rangs de petites dents aussi blanches et aussi égales qu'un collier de perles.

Gerty est-elle donc une beauté?

En aucune façon. Il y aurait sur sa figure et ses manières mille opinions; et dans ce nombre bien peu la déclareraient belle. Mais il y a des traits dont on aime à suivre l'expression toujours variée, des physionomies que tantôt éclaire l'intelligence, que fait tantôt rayonner la gaieté, que le récit d'un chagrin attriste, et qui, brûlant un instant d'une sainte indignation contre ce qui révolte l'âme, sont de nouveau sanctifiées par la grâce, lorsque le cœur, se détournant du monde et de lui-même, vole vers l'infini sur les ailes de la foi.

Quel que fût le charme que sa personne empruntât de ces attraits divers, et il s'en trouvait qui les prisaient hautement, il était encore puissamment rehaussé par la conviction profonde qu'elle avait de n'en posséder aucun. Cette croyance qui s'était de si bonne heure

Digitized by Google

gravée dans son esprit n'était pas encore détruite; cependant elle n'éprouvait plus la mortification que sa laideur ou son imagination lui avait souvent imposée.

Quand elle aperçut mademoiselle Graham venant au-devant d'elle, elle pressa le pas et la rejoignit près de la porte à l'endroit où un sentier tournant à droite conduisait dans le jardin. Elle passa affectueusement son bras au-dessus de l'épaule d'Émilie, habitude que l'infirmité de cette dernière et la taille plus élevée de Gerty, ainsi que son habileté comme guide, lui avaient fait contracter récemment, et suivant le chemin qui les éloignait de la maison, tout en relevant le châle de son amie aveugle et l'en enveloppant :

— Me voici revenue, Émilie! Avez-vous été seule depuis que je vous ai quittée?

— Oui, chère, presque tout le temps, et j'ai été sérieusement tourmentée de vous savoir courant dans Boston par une journée aussi chaude que celle-ci.

— Je n'en ai pas du tout souffert; d'ailleurs je ne jouis que davantage de la fraîcheur de cette brise. Cela contraste tellement avec la chaleur et la poussière de la ville!

— Mais, Gerty, dit Émilie s'arrêtant tout à coup, pourquoi vous éloignez-vous de la maison? Vous n'avez pas pris le thé, mon enfant?

— Merci, Émilie, mais je n'ai besoin de rien.

Elles se promenèrent quelque temps, en gardant le plus profond silence.

A la fin Émilie demanda :

— Eh bien, Gerty, n'avez-vous rien à me dire?

— Oh! oui, bien des choses; mais...

— Mais vous savez que ce sont de tristes nouvelles pour moi, et vous hésitez à me les apprendre. N'est-ce pas cela?

Digitized by Google

— Je ne devrais pas être assez vaine, chère Émilie, pour croire que cela pût vous affliger beaucoup ; mais depuis que je vous ai vue hier au soir, si péniblement impressionnée par l'idée de notre séparation, des doutes se sont élevés dans mon esprit, et je ne sais plus si j'ai tort ou raison.

— Et moi, de mon côté, Gerty, je me suis reproché de vous avoir laissé pénétrer ma pensée et mes sentiments en cette circonstance, dans la crainte que cela ne vous fît oublier votre devoir, ou au moins ne vous le rendît plus difficile à remplir. Je sens que vous ne devez pas hésiter, et qu'au lieu de m'opposer à l'exécution de vos plans je dois vous seconder de tout mon pouvoir.

— Chère Émilie ! s'écria Gerty avec émotion, si vous pensez ainsi, d'après ce que je vous ai dit hier, vous seriez doublement convaincue si vous aviez pu voir et entendre ce que j'ai vu et entendu aujourd'hui!

— Comment ? est-ce que la position de madame Sullivan est plus affreuse qu'elle ne l'était ?

— Bien plus que je ne vous l'ai dit. Je ne savais pas alors moi-même quelles difficultés madame Sullivan avait à combattre : mais j'ai passé près d'elle tout le temps qu'a duré aujourd'hui mon absence (car M. W*** ne m'a pas retenue cinq minutes), et je ne crois pas vraiment sans danger de laisser une femme timide et délicate comme madame Sullivan seule avec M. Cooper, dont l'esprit est maintenant en si pitoyable état.

— Mais croyez-vous pouvoir leur être de quelque utilité, Gerty ?

— Je le crois, chère Émilie ; j'ai sur lui beaucoup plus d'empire qu'elle n'en a, et puis, par cette raison, faire davantage aussi pour son bien-être et son bonheur. Il est capricieux comme un enfant. Quand cela est possible,

Digitized by Google

madame Sullivan fait tout pour le contenter, quels que soient les inconvénients ou même le danger auquel elle s'expose; et je ne crois pas qu'elle agisse ainsi seulement parce qu'il est son père et que c'est son devoir, mais je suis persuadée qu'elle a peur de lui : il est si irritable et si violent. Elle me dit qu'il se met souvent dans la tête les idées les plus bizarres, comme, par exemple, de sortir la nuit, malgré l'évidence du danger, ou de laisser sa fenêtre toute grande ouverte, lorsqu'il se couche, quoique sa chambre soit au rez-de-chaussée.

— Pauvre femme! s'écria Émilie, et que fait-elle en pareil cas?

— Je puis vous en donner une idée, Émilie, car j'en ai vu quelque chose aujourd'hui. Quand j'arrivai chez eux ce matin, il préparait dans la grille un feu de charbon de terre, qu'il se proposait d'allumer en dépit de la chaleur excessive qu'il faisait déjà dans la ville.

— Et madame Sullivan? demanda Émilie.

— Elle était assise sur la dernière marche de la porte d'entrée, pleurant.

— Pauvre femme! murmura Émilie.

— Elle ne peut rien faire de lui, continua Gerty, et s'abandonne au désespoir.

— Elle devrait avoir une femme robuste ou un homme pour le soigner.

— C'est ce qu'elle redoute le plus. Elle dit que cela la tuerait de le voir traiter avec brusquerie, ainsi qu'il le serait certainement par un étranger; et je vois bien qu'en outre de cela elle ne peut se faire à l'idée d'admettre dans sa maison une personne inconnue. Elle est excessivement soigneuse et méticuleuse, elle a toujours fait tout elle-même dans son intérieur et déclare qu'elle se déciderait plutôt à recevoir dans sa maison une bête féroce qu'une servante irlandaise.

Digitized by Google

— Sa nouvelle demeure n'a pas été pour elle une source de bien grand plaisir, ce me semble ?

— Oh! non. Elle me disait hier combien il lui semblait étrange qu'après avoir si longtemps désiré cette amélioration dans son bien-être, d'une nouvelle et plus spacieuse habitation, elle eût à supporter une aussi grande épreuve, juste au moment où elle venait de l'obtenir et de meubler son appartement selon son goût et ses habitudes.

— Je suis surprise, dit Émilie, qu'elle ne se soit pas attendue à ce malheur depuis longtemps. Quand j'ai été les voir avec vous dernièrement, j'ai remarqué moi-même que les facultés intellectuelles du vieillard paraissaient s'obscurcir.

— Je m'en suis bien aperçue aussi, répliqua Gerty, mais je ne lui ai jamais parlé, et je ne pense pas qu'elle s'en soit doutée avant l'époque de leur déplacement. La rupture de vieilles habitudes eut alors sur le pauvre M. Cooper un effet fâcheux.

— Ne croyez-vous pas, Gerty, que la démolition de l'église et la perte de son emploi qui en fut la conséquence l'ont considérablement affecté ?

— Oui, sans doute ; j'en suis sûre ; car son intelligence a subi de graves altérations à la suite, et il n'a jamais eu l'air aussi content, même quand il s'est trouvé dans sa maison de la rue E... Et quand les propriétaires du terrain ont décidé qu'ils y feraient construire des maisons et des magasins et signifié à madame Sullivan qu'elle serait obligée d'aller vivre ailleurs, la tête du vieux sacristain s'est complétement dérangée.

— C'est bien triste! dit Émilie. Quel âge a-t-il, Gerty?

— Je ne sais pas exactement, mais je le crois très-vieux ; je me rappelle avoir entendu dire, il y a quel-

Digitized by Google

que temps à madame Sullivan qu'il avait près de quatre-vingts ans.

— Est-il aussi âgé que cela? Je ne suis pas étonnée alors que ces changements l'aient fait tomber en enfance.

— Si triste que ce soit, nous ne pouvons espérer rien de mieux pour aucun de nous si nous allons jusqu'à cet âge; et comme il paraît la plupart du temps aussi satisfait et aussi heureux qu'autrefois, je ne m'afflige pas autant pour lui que madame Sullivan. Mais, Émilie, je suis horriblement inquiète d'elle.

— Croyez-vous vraiment qu'il lui soit si difficile de surmonter son affliction?

— Je pense que cela lui serait facile si elle était bien portante; mais il y a quelque chose en elle que je ne puis définir; et je crains que ce ne soit plus sérieux qu'elle ne le croit, car elle est très-pâle et a eu dernièrement, je le sais, d'assez graves indispositions.

— A-t-elle consulté un médecin?

— Non, elle n'en veut pas voir, et assure qu'elle sera mieux dans quelques jours; mais je n'ai pas aussi bon espoir, surtout en voyant qu'elle ne se soigne pas. C'est une des raisons qui me font souhaiter d'être installée à Boston le plus tôt possible. Il me tarde de la faire voir au docteur Jérémy, et je pense que je parviendrai à l'amener auprès d'elle sans qu'elle se doute du but de sa visite. J'aurai moi-même un violent rhume, si je ne puis réussir autrement.

— Vous parlez si positivement de votre séjour à la ville, que je suppose que tout est arrangé pour cela?

— Oh! je ne vous ai pas encore dit, je crois, le résultat de ma visite à M. W***. Le cher et excellent homme! quelle reconnaissance je lui dois! Il m'a promis la place.

— Je n'en ai pas douté un instant, d'après ce que vous m'avez rapporté de ce qu'il vous avait dit chez madame Bruce.

— Réellement, Émilie? Pourtant c'est à peine si j'osai lui en parler. Je ne pouvais croire qu'il aurait assez de confiance en moi ; mais il a été si bienveillant! Je ne sais si je dois vous dire les éloges qu'il a faits de ma capacité comme professeur ; vous me trouverez peut-être si orgueilleuse !

— Vous n'avez pas besoin de me le dire, chérie ; j'ai entendu de sa bouche même combien il apprécie vos talents, et vous ne pourriez me dire rien d'aussi flatteur que ce qu'il m'a dit lui-même.

— Ce cher oncle Truc désirait que je fusse sous-maîtresse; c'était sa plus haute ambition. Il serait content, n'est-ce pas, ma chère Émilie ?

— Il serait certainement heureux de vous voir sous-maîtresse dans une pension comme celle de M. W*** Je crois cependant, sans vouloir l'affirmer, qu'il penserait comme moi que vous voulez trop entreprendre. Vous espérez être occupée par vos élèves la plus grande partie de la matinée, et vous vous proposez, en outre, de soulager madame Sullivan et de la soigner ainsi que son pauvre père. Ma chère enfant, vous n'êtes pas habituée à tant de fatigue, et la crainte de vous voir épuiser vos forces et votre santé me fera sans cesse trembler pour vous.

— Oh ! chère Émilie ! vous n'avez aucun motif pour vous inquiéter ainsi de moi ; je suis robuste et bien portante, et parfaitement en état de remplir les devoirs que je me suis imposés. La seule chose qui me fasse souffrir est la pensée de vous quitter, et la seule appréhension que j'aie est que ma présence vous fasse faute et que peut-être vous pensiez que...

Digitized by Google

— Je sais ce que vous alliez dire, Gerty. N'ayez aucune crainte à ce sujet; je suis sûre de votre affection. Je sais que je suis ce que vous aimez le plus après votre devoir, et je ne voudrais pas pour tout au monde que vous me donnassiez la préférence. Chassez donc cette pensée de votre esprit et n'emportez pas avec vous la croyance que je serais assez égoïste pour désirer un instant vous retenir. Je voudrais seulement, ma Gerty, vous voir renoncer, quant à présent, à l'idée d'entrer chez M. W***. Vous pourriez aller chez madame Sullivan et y rester aussi longtemps que vous le jugeriez nécessaire, et il serait possible qu'à l'époque de notre départ pour le Sud, vous reconnussiez que vos services ne sont pas complétement indispensables; dans ce cas, vous feriez avec nous ce voyage que votre santé réclamerait alors, j'en suis sûre.

— Mais, chère Émilie, comment pourrais-je faire cela? Je ne puis m'installer chez madame Sullivan à titre de visiteur, quelque utile que je me propose de lui être, et encore moins parler de venir soigner une femme qui ne veut pas reconnaître qu'elle est malade. J'ai pensé à tout cela, et il m'a paru impossible, avec tout le tact et la bonne volonté du monde, de faire mieux pour ne pas froisser sa délicatesse; car je suis avec vous depuis si longtemps, que madame Sullivan doit me croire, j'en suis persuadée, tout à fait incapable de me conformer à sa manière de vivre. C'est seulement lorsque j'ai entendu dire à M. W*** qu'il avait besoin de quelqu'un pour le seconder, que, m'imaginant qu'il ne refuserait pas de m'accorder cet emploi, le plan que j'exécute en ce moment s'est pour la première fois présenté à mon esprit. Je savais que si je disais à madame Sullivan que je m'étais engagée à donner des leçons chez M. W***, et que, votre pro-

Digitized by Google

chain voyage dans le Sud vous empêchant de revenir à Boston, j'étais forcée de chercher une famille avec laquelle je pusse vivre tout l'hiver, non-seulement elle ne refuserait pas de me recevoir, mais encore insisterait pour que je n'allasse pas ailleurs.

— Et tout a été comme vous l'aviez prévu?

— Exactement, et elle a témoigné tant de joie à la pensée de m'avoir près d'elle, que j'ai compris mieux encore combien elle avait besoin de quelqu'un.

— Elle trouvera en vous un trésor, Gerty; je sais parfaitement cela.

— Non, vraiment! je n'ai pas l'espoir de lui être d'une grande utilité. Le sentiment qui me dirige est que, si peu que je fasse, ce sera toujours beaucoup plus qu'aucune autre ne pourrait faire pour madame Sullivan. Elle a vécu si isolée, qu'elle n'a pas dans toute la ville une seule amie intime, et je ne connais personne, excepté moi, qu'elle voudrait admettre volontiers sous son toit. Elle est habituée à me voir et elle m'aime; je ne la gêne en rien, et elle me permet de l'aider dans tout ce qu'elle fait, quoiqu'elle dise souvent que je mène maintenant une vie de grande dame et ne suis plus habituée à travailler. Elle sait aussi que j'ai une grande influence sur son père; et, quelque étrange que cela paraisse, il est vrai que j'en ai plus que je ne le crois moi-même. Je pense que cela vient en partie de ce que je n'ai pas du tout peur de lui, et m'oppose avec fermeté à ses déraisonnables caprices, et en partie de ce que je lui suis plus étrangère que madame Sullivan. Mais il y a encore autre chose qui me donne de l'empire sur lui. Il m'unit naturellement dans son esprit à Willie; sans doute parce que nous avons passé plusieurs années ensemble, parce que nous avons quitté la maison tous deux en même temps, et aussi parce qu'il sait

Digitized by Google

que c'est surtout par moi que se fait la correspondance. Depuis que son esprit s'est si considérablement affaibli, il semble ne penser qu'à Willie, et je puis à tout moment, quelque irritable ou entêté qu'il soit, l'apaiser et le faire céder en lui proposant de lui communiquer les nouvelles qui nous sont parvenues de son petit-fils. Peu importe combien de fois je répète le contenu de la dernière lettre, c'est toujours du nouveau pour lui, et vous ne sauriez vous faire une idée du pouvoir que je dois à cette innocente supercherie. Madame Sullivan voit combien il m'est facile de diriger ses pensées, et j'ai apprécié de quel poids son esprit avait paru soulagé pendant les quelques heures que j'ai passées chez elle aujourd'hui. Elle était si heureuse quand je l'ai quittée ce soir, et parlait avec tant de confiance du bien que cela lui ferait de m'avoir tout l'hiver, que je me suis sentie dédommagée du sacrifice que je lui faisais. Mais quand je suis rentrée et que je vous ai vue ; quand j'ai pensé que vous alliez si loin et que je serais peut-être longtemps sans vous voir, il m'a semblé que...

Gerty ne put achever. Elle appuya sa tête sur l'épaule d'Émilie et pleura.

Émilie essaya de la consoler avec la plus grande tendresse.

— Nous avons été heureuses ensemble, Gerty, lui dit-elle ; et je serai bien triste de ne plus vous avoir, car je vous ai dû la moitié des jouissances qui ont donné quelque charme à ma vie pendant ces dernières années. Mais je ne vous ai jamais tant aimée que je le fais aujourd'hui, à l'instant même où nous devons nous séparer, car je trouve dans le sacrifice que vous faites de vous-même la preuve du caractère le plus noble et le plus élevé que puisse avoir une femme. Je sais combien vous aimez les Sullivan, et vous avez certainement

mille raisons de leur être attachée et de désirer acquitter les anciennes obligations que vous avez contractées envers eux ; mais en nous quittant en ce moment, en renonçant, sans un murmure, à ce voyage dans le Sud, dont vous espériez tant de plaisir, vous me prouvez que ma Gerty est la fille bonne et courageuse que j'ai toujours espéré qu'elle serait, et pour laquelle j'ai adressé à Dieu de si ferventes prières. Vous êtes dans le chemin de la vertu, Gerty, et vous serez récompensée par l'approbation de votre conscience si vous ne l'êtes d'aucune autre façon.

Comme Émilie finissait de parler, elles atteignirent l'extrémité du jardin ; elles y rencontrèrent une domestique qui les cherchait depuis quelque temps pour leur annoncer que madame Bruce et son fils étaient au salon, et demandaient à leur parler à toutes deux.

XXI

Lorsque Gerty entra dans le salon une demi-heure après l'entretien qu'elle avait eu avec Émilie, on ne pouvait retrouver sur sa personne aucune trace de l'extrême affliction qui l'avait accablée. Madame Bruce la salua affectueusement. M. Bruce se leva et lui offrit sa chaise, tandis que M. Graham lui désignait un siége vacant à côté de lui près de la croisée et lui disait avec bonté :

— Voici une place pour vous, Gerty.

Refusant l'offre polie des deux messieurs, elle se dirigea vers une ottomane placée près d'une porte vitrée qui était restée ouverte ; elle y fut presque immédiatement rejointe par M. Bruce, qui vint s'asseoir nonchalamment sur la marche la plus élevée du perron

Digitized by Google

conduisant de la fenêtre au jardin, et se mit à causer avec elle.

M. Bruce, ce même garçon qui, quelques années auparavant, portait une calotte de velours et faisait l'après-midi la sieste sur le gazon, était récemment arrivé d'Europe, et, glorieux de la renommée que lui avaient acquise ses moustaches, un tailleur français et la possession indépendante de fort belles propriétés, il se regardait avec plus de complaisance que jamais.

— Avez-vous passé toute la journée à Boston, mademoiselle Flint?

— Oui, presque toute la journée.

— J'ai essayé d'y aller pour m'occuper de quelques affaires qui inquiétaient ma mère ; j'ai même été jusqu'à la station du chemin de fer, mais j'ai été obligé de renoncer à mon projet.

— Vous avez peut-être été arrêté par la pesanteur de l'atmosphère?

— Oui, mademoiselle.

— Combien cela est malheureux! répliqua Gerty d'un ton moitié railleur et moitié compatissant.

M. Bruce la regarda, pour deviner, s'il était possible, d'après sa contenance, si elle parlait sérieusement ou non ; mais comme il n'y avait que peu de lumière dans la chambre à cause même de la chaleur de la soirée, il ne put résoudre la question dans son esprit et répondit :

— Je déteste la chaleur, mademoiselle ; pourquoi m'y exposerais-je sans nécessité?

— Oh! je vous demande pardon ; je croyais qu'il s'agissait d'affaires importantes.

— Quelques affaires de ma mère seulement, rien qui m'intéressât. Si j'avais su alors ce que j'ai appris depuis, que vous étiez du voyage, j'aurais certainement

Digitized by Google

persévéré dans mon projet, afin d'avoir le plaisir de descendre la rue Washington avec vous.

— Je n'ai pas descendu la rue Washington.

— Mais vous l'auriez fait si vous aviez eu une escorte convenable? reprit le jeune homme.

— Si je m'étais dérangée de ma route pour le plaisir d'accompagner mon escorte, l'escorte eût été pour moi un fort douteux avantage, répondit-elle en riant.

— Comme vous êtes positive, mademoiselle! voulez-vous dire par là que, chaque fois que vous allez à la ville, vous avez arrêté vos plans et ne vous en écartez jamais?

— En aucune façon. J'avoue même que je ne suis pas difficile à entraîner quand le motif est de quelque valeur.

Le jeune homme se mordit les lèvres.

— Alors vos actions ont toujours un but? Vous plairait-il de me dire pour quelle raison vous portez ce chapeau à larges bords quand vous travaillez à votre jardin?

— C'est une vieille habitude, que j'ai adoptée il y a quelques années, et que j'ai conservée en dépit des inventions nouvelles, dont quelques-unes me garantiraient certainement mieux des rayons du soleil.

— Pourquoi, mademoiselle Gerty, ne pas avouer que vous le portez afin d'avoir cet air fantastique et original dont le souvenir seul trouble le sommeil de vos voisins? Quant à moi, mes rêves du matin, je l'avoue, et vous le savez bien, me représentent si constamment ce chapeau en compagnie de sa propriétaire, que je suis chaque jour entraîné, comme par une impulsion magnétique, vers le jardin. Vous aurez un terrible compte à régler avec Morphée, un de ces jours; et votre conscience aussi se reprochera les altérations de

Digitized by

ma santé causées par les influences nuisibles de la rosée du matin, à laquelle je suis sans cesse exposé.

— C'est être bien sévère que de me condamner pour une faute si légère et si involontaire ; mais puisque vos visites matinales doivent me faire éprouver de si cuisants remords, je prendrai sur moi de vous les interdire, et j'accepterai la responsabilité de cette mesure.

— Oh ! vous ne serez pas si méchante, surtout après toutes les peines que j'ai prises pour vous donner les quelques notions d'horticulture que je possède.

— Il faut qu'elles soient bien peu importantes, ou que j'aie bien peu de mémoire, dit-elle en riant.

— Comment pouvez-vous être si ingrate ? Avez-vous oublié le mal que je me suis donné hier pour vous faire connaître les différentes variétés de roses ? Ne vous souvenez-vous plus de tout ce qu'il m'a fallu dire à propos des roses incarnat et de leurs boutons ? Avez-vous oublié qu'avant d'avoir fini, je n'ai plus trouvé d'expressions assez vives pour louer leurs couleurs vermeilles en présence de celles, si délicates et si naturelles, que j'avais sous les yeux.

— Je sais que vous avez dit une quantité de folies; mais j'espère que vous ne pensez pas que je les aie écoutées toutes.

— Oh ! mademoiselle ! c'est peine perdue de vous dire des choses flatteuses; vous prenez toujours mes compliments pour des plaisanteries.

— Je vous ai déjà dit plusieurs fois qu'il était on ne peut plus inutile de dépenser tant de galanterie pour moi. Je suis ravie que vous commenciez à vous en apercevoir vous-même.

— Bon, dit M. Graham s'approchant presque brusquement et prenant part à la conversation, aimez-vous le jardinage? J'ai cru vous entendre parler de roses à l'instant.

Digitized by Google

— Oui, monsieur, mademoiselle Flint et moi avons été sur le point d'avoir une discussion à propos de fleurs, de roses particulièrement.

Gerty, profitant de la présence de M. Graham, essaya de s'échapper et de joindre les dames qui étaient assises sur le sofa; mais M. Bruce, qui s'était levé lorsque M. Graham lui avait adressé la parole, devina son intention et la prévint en se plaçant sur son chemin de manière qu'elle ne pût passer sans impolitesse.

M. Graham continua :

— Je me propose de placer une petite fontaine dans le voisinage du parterre de mademoiselle Flint; ne voulez-vous pas venir avec moi jusque-là pour me donner votre avis sur mon plan?

— Ne fait-il pas trop sombre, monsieur, pour... ?

— Non, non, pas du tout; il fait assez clair pour cette expédition. Par ici, s'il vous plaît.

Et M. Bruce fut obligé de suivre M. Graham où il voulut le mener, quoique, en dépit de la connaissance qu'il avait des usages de Paris, il fît la moue et secouât la tête d'un air de mécontentement.

Ces messieurs revinrent bientôt de leur promenade; ils prirent des siéges non loin du sofa, et, la société ne formant plus qu'un groupe, la conversation devint générale.

— M. Graham, dit madame Bruce, j'ai demandé à Émilie quels étaient vos projets relativement à votre voyage dans le Sud; et d'après l'itinéraire qu'elle m'a dit que vous vous promettez de suivre, vous ferez, il me semble, une excursion charmante.

— Je l'espère bien, madame; nous en avons beaucoup parlé depuis quelque temps. Ce changement sera très-favorable à Émilie, et comme Gerty n'a jamais voyagé, j'en attends un grand plaisir pour elle.

Digitized by Google

— Ah! alors vous serez de la partie, mademoiselle Flint?

— Sans aucun doute, répondit M. Graham ; nous comptons sur Gerty, nous ne pourrions nous tirer d'affaire sans elle.

— Ce sera délicieux pour vous, continua madame Bruce, les yeux toujours fixés sur la jeune fille.

— J'espérais accompagner M. et mademoiselle Graham, répondit enfin Gerty, et j'attendais l'instant du départ avec la plus vive impatience ; mais je viens de décider qu'il fallait que je restasse à Boston cet hiver.

— Que dites-vous, Gerty? demanda M. Graham. Que voulez-vous dire? Cela est du nouveau pour moi.

— Et pour moi aussi, monsieur; sans cela je vous en aurais fait part plus tôt. Je savais que vous vous proposiez de m'emmener, et rien ne pouvait me plaire davantage. Je vous aurais déjà fait part des circonstances qui rendent maintenant ce projet impossible si elles étaient moins récentes.

— Mais nous ne pouvons renoncer à vous, Gerty; je ne veux rien entendre à ce sujet. Il faut que vous veniez avec nous en dépit de tous les obstacles.

— Je crains de ne pouvoir le faire, reprit-elle souriant avec une douce fermeté ; mais vous êtes trop bon de le désirer.

— Le désirer! je vous dis que j'y tiens beaucoup. Vous êtes sous ma direction, enfant, et j'ai le droit de vous dire ce que vous ferez.

M. Graham commençait à s'animer. Gerty et Émilie paraissaient toutes deux embarrassées, mais ni l'une ni l'autre ne dirent mot.

— Donnez-moi vos raisons, si vous en avez, ajouta M. Graham avec emportement, et faites-moi connaître ce qui vous a mis en tête cette étrange idée.

Digitized by

— Je vous expliquerai cela demain, monsieur.

— Demain ! je veux le savoir tout de suite !

Madame Bruce, s'apercevant sans peine qu'une scène de famille se préparait, se leva pour partir. M. Graham contint sa colère jusqu'à ce que son fils et elle eussent pris congé ; mais aussitôt que la porte se fut refermée, elle éclata avec violence.

— Expliquez-moi maintenant ce que tout cela signifie ! Ainsi, j'organise mes affaires et prends toutes mes dispositions pour pouvoir consacrer l'hiver prochain à voyager, et cela moins pour ma satisfaction personnelle que pour vous procurer quelque plaisir à toutes deux : et voilà que quand tout est arrangé, que nous sommes presque sur le point de partir, Gerty annonce qu'elle a décidé de ne pas venir. Je veux connaître ses raisons.

Émilie entreprit de développer les motifs qui dirigeaient la conduite de Gerty et termina en disant qu'elle l'approuvait. Aussitôt qu'elle eut fini, M. Graham, qui l'avait écoutée avec une grande impatience, et l'avait interrompue par de fréquentes exclamations, donna cours à son indignation redoublée

— Ainsi Gerty nous préfère les Sullivan, et vous semblez l'y encourager ! J'aimerais à savoir ce qu'ils ont fait pour elle, comparativement à ce que j'ai fait !

— Ils ont été ses amis pendant des années ; et maintenant qu'un affreux malheur les frappe, elle ne croit pas devoir les abandonner ; et j'avoue que sa détermination ne me surprend pas.

— Pour moi, je dirai le contraire. Elle aime mieux se rendre esclave dans la pension de M. W***, et plus esclave encore dans la famille de madame Sullivan, que de rester avec nous qui l'avons toujours traitée comme

Digitized by Google

une égale, et plus encore, comme un membre de notre propre famille!

— Oh! M. Graham! s'écria Gerty avec vivacité, il n'est pas question de préférence ou de choix; seulement je crois de mon devoir de le faire.

— Et pourquoi est-ce un devoir? Simplement parce que vous avez habité la même maison qu'eux et que ce garçon qui est là-bas, à Calcutta, vous a envoyé une écharpe en cachemire et une cage de misérables petits oiseaux; parce qu'il vous a écrit des quantités de longues lettres, vous vous imaginez devoir négliger vos intérêts personnels pour soigner ses parents malades! Je ne puis admettre que leurs réclamations passent avant les miennes! Ne vous ai-je pas donné l'éducation la plus soignée? Me suis-je refusé à la moindre dépense qui pût accroître vos talents ou votre bonheur?

— Je n'ai pas songé, monsieur, répondit humblement Gerty sans se départir d'une dignité calme, à calculer la valeur des bienfaits que j'avais reçus et à régler ma conduite en conséquence. A ce compte, mes obligations envers vous étant immenses, vous avez certainement le plus grand droit de réclamer mes services.

— Vos services! Je n'ai pas besoin de vos *services,* enfant. Madame Ellis peut parfaitement vous remplacer auprès d'Émilie ou de moi; mais j'aime votre société, et je pense qu'il serait ingrat de votre part de nous quitter comme vous parlez de le faire.

— Mon père, dit Émilie, je croyais que votre but, en donnant à Gerty une excellente éducation, avait été de la rendre indépendante de tout le monde, et non de l'assujettir à nos caprices.

— Émilie, répondit M. Graham, ceci est une question d'appréciation. Vous ne paraissez pas l'envisager

de la même manière que moi ; mais comme vous êtes deux contre moi, je n'en parlerai pas davantage.

En disant cela, M. Graham prit une lampe, se dirigea vers son cabinet, dont il ferma bruyamment la porte, et ne fut plus aperçu de la soirée.

Pauvre Gerty! M. Graham, qui avait toujours été si bon et si généreux, qui jusque-là ne lui avait presque jamais parlé rudement et l'avait au contraire constamment traitée avec une grande indulgence, était gravement offensé. Il l'avait appelée ingrate ; il croyait donc qu'elle avait abusé de sa tendresse, et que lui et Émilie n'occupaient dans son cœur que le second rang, qu'ils venaient après bien d'autres, après des amis infiniment moins dévoués, selon lui. Profondément désolée, elle se hâta de dire bonsoir à Émilie, qui n'était pas moins affligée qu'elle, et, se réfugiant dans sa chambre, elle s'abandonna à des pensées qui lui brisèrent le cœur et lui firent passer une nuit sans sommeil, pendant laquelle elle put examiner sa position, passer en revue les circonstances qui déterminaient sa conduite. Elle n'éprouva d'abord qu'une émotion de chagrin et de regret, comme celle que peut ressentir un enfant qui vient d'être sévèrement réprimandé ; mais elle se calma graduellement, à mesure que d'autres pensées plus amères se présentèrent à son esprit. Quel droit, pensa-t-elle, M. Graham a-t-il de me traiter ainsi, de me dire que je dois aller avec eux faire ce voyage, et de parler de mes autres amis comme s'il les comptait pour rien et comme s'ils ne devaient pas avoir plus de valeur pour moi? Pense-t-il que ma liberté doive être le prix de mon éducation, et qu'il ne me sera plus permis de dire oui ou non? Émilie ne pense pas ainsi. Émilie, qui m'aime et qui a mille fois plus besoin de moi que M. Graham, pense que je fais bien; et elle m'a assuré, il n'y a

Digitized by Google

encore que quelques heures, qu'il était de mon devoir d'exécuter les plans que j'ai conçus. Et la promesse solennelle que j'ai faite à Willie! faut-il aussi la fouler aux pieds? Non, pensa-t-elle, il y aurait tyrannie à M. Graham de me forcer à rester ici, et je suis contente d'avoir résolu de me soustraire à une pareille servitude. D'ailleurs, j'ai été destinée à enseigner, et M. W*** dit qu'il est important de commencer tout de suite, tandis que mes études sont encore présentes à ma mémoire. Peut-être que si je cédais aujourd'hui et restais ici, vivant dans le luxe, je continuerais ainsi jusqu'à ce que j'eusse perdu la possibilité de conquérir mon indépendance. M. Graham est cruel d'essayer de me dépouiller de mon libre arbitre.

Ce langage était celui de l'orgueil; et le cœur de Gerty naturellement orgueilleux, et qu'une volonté ferme et constante pouvait seule modérer, se laissa quelque temps aller à ses suggestions. Cela dura peu cependant. Elle s'était accoutumée à examiner la conduite des autres avec cet esprit de charité dont elle désirait qu'on fît usage en examinant la sienne, et des pensées plus douces prirent bientôt la place de ces sentiments exaltés et malveillants.

— Peut-être, se dit-elle en repassant dans son esprit la conversation du soir, n'est-ce après tout qu'un excès de bonté qui a poussé M. Graham à intervenir. Il se peut qu'il pense, comme Émilie, que je veux trop entreprendre. Il est impossible qu'il sache combien les motifs qui me guident sont sérieux, de quelle importance sont mes obligations envers la famille Sullivan, et combien ils ont tous besoin de moi en ce moment. Je ne m'étais pas imaginé non plus qu'il était si bien convenu que je serais de ce voyage dans le Sud, car, bien qu'Émilie en ait parlé comme d'une chose accordée,

Digitized by Google

M. Graham ne m'avait jamais dit un mot de cela, ou demandé d'y aller, et je ne pouvais supposer que mon refus lui causerait un si vif désappointement; mais après avoir tout disposé pour ce voyage, comme il dit l'avoir fait, dans l'intention de nous être agréable à toutes deux, je ne m'étonne pas qu'il soit fort contrarié. Il lui semble, sans doute aussi, qu'ayant été si longtemps sous sa tutelle, il a presque le droit de diriger mes actions. Il a été très-indulgent pour moi, et moi je suis une étrangère, je n'y avais aucun droit! Oh! combien il m'est pénible de passer auprès de lui pour ingrate!

Dois-je alors me décider à renoncer à l'enseignement, partir pour le Sud et laisser cette chère madame Sullivan souffrir, mourir peut-être pendant mon absence? Non, cela est impossible. Je ne mentirai jamais à ce point aux instincts de mon cœur et de ma raison. Si affligée que je sois de déplaire à M. Graham, je ne dois pas permettre que la crainte de sa colère me fasse oublier mon devoir.

Après avoir résolu de braver la tempête qu'elle était sûre d'avoir à essuyer et confié sa cause à celui qui juge avec intégrité les actions humaines, Gerty essaya de se calmer et de dormir, mais ne put réussir à goûter un instant de repos complet. A peine le sommeil eut-il soulagé son esprit du poids qui l'oppressait, que des rêves au moins aussi pénibles s'emparèrent d'elle. Dans quelques-unes de ces visions elle se trouvait en présence de M. Graham, furieux et exaspéré comme la veille au soir; puis ensuite elle croyait voir Willie, dont elle avait été séparée cinq ans auparavant, lui montrer tristement la chambre où sa mère gisait pâle et inanimée, telle que Gerty l'avait trouvée, il y avait quelques semaines. Épuisée par le tableau constant de scènes aussi douloureuses, elle abandonna l'espoir de trouver

Digitized by

le repos dans le sommeil. Elle se leva et s'assit devant la fenêtre, d'où elle contemplait la lune à son déclin et les lueurs naissantes de l'aube, et là, se recueillant en elle-même, elle puisa dans le calme de sa conscience la force et le courage qu'elle sentait devoir lui être nécessaires pour traverser avec patience et fermeté la journée du lendemain, journée qui devait voir sa triste séparation d'Émilie et ses adieux à M. Graham, lesquels seraient sans doute plus pénibles encore.

Il n'est pas surprenant que le cœur de Gerty fût près de faillir, quand debout, une demi-heure avant le déjeuner, la main sur le bouton de la porte de la salle à manger, elle appelait à elle toute son énergie pour ce moment terrible.

Elle ne s'arrêta qu'un instant cependant, ouvrit la porte et entra.

XXII

M. Graham était où Gerty s'attendait à le trouver, assis dans son fauteuil; et à côté de lui, sur la table, se trouvait le journal. Depuis près de deux ans, Gerty avait l'habitude de lui lire à haute voix ce journal à cette même heure, et c'était pour cela qu'elle était descendue.

Elle s'avança vers lui et souhaita le bonjour comme à son ordinaire.

Le salut lui fut rendu d'une voix contrainte. Elle s'assit et se pencha pour prendre le journal, mais M. Graham plaça sa main dessus et l'en empêcha.

— Je voulais vous lire les nouvelles, monsieur.

— Je n'ai pas besoin que vous lisiez ou fassiez aucune autre chose pour moi tant que je ne saurai pas si vous

Digitized by Google

avez résolu de me traiter avec le respect que je suis en droit d'attendre de vous.

— Je n'ai certainement jamais eu l'intention de vous traiter autrement qu'avec respect, M. Graham.

— Quand les enfants se mettent en opposition avec ceux qui sont plus âgés et plus expérimentés qu'eux, ils leur manquent de respect de la manière la plus choquante; mais je consens à oublier le passé, si vous m'assurez, comme je pense que vous allez le faire après une nuit de réflexion, que vous êtes rentrée dans la véritable ligne de votre devoir.

— Je ne puis dire, monsieur, que mes convictions aient changé en ce qui concerne mon devoir.

— Voulez-vous me dire par là, demanda M. Graham se levant de sa chaise et parlant avec une véhémence qui fit trembler le cœur de Gerty malgré toutes ses courageuses résolutions, voulez-vous me dire par là que vous avez encore la pensée de persister dans votre folie?

— Est-ce une folie, monsieur, de faire ce qui est juste?

— Juste! Il y a une grande différence d'opinion entre vous et moi sur ce qui est juste en cette circonstance.

— Mais, monsieur, je pense que si vous connaissiez toutes les raisons qui déterminent ma conduite, vous ne me blâmeriez pas. J'ai dit à Émilie les motifs qui me faisaient agir ainsi, et elle...

— Ne me citez pas Émilie! interrompit M. Graham continuant de parcourir la chambre avec agitation. Je ne doute pas un instant qu'elle ne consentît à donner sa tête à quiconque la lui demanderait, mais j'espère savoir un peu mieux ce qui m'est dû; et je vous dis carrément, mademoiselle Gerty Flint, que si vous quit-

Digitized by Google

tez ma maison comme vous vous proposez de le faire, vous la quitterez sans mon assentiment; et vous trouverez quelque jour que ce n'est pas peu de chose d'avoir encouru mon ressentiment.

— Je suis désolée de vous déplaire, M. Graham, mais...

— Vous n'êtes pas désolée; si vous l'étiez, vous n'iriez pas droit à l'encontre de mes désirs; mais j'en ai dit assez pour une chose qui ne méritait pas une si grande attention. Vous pouvez partir ou rester, comme il vous plaira. Je désire toutefois que vous compreniez bien que dans le premier cas je vous retire complétement ma protection et mon appui. Il faudra vous protéger vous-même ou vous fier à des étrangers. Vous espérez, je suppose, que votre ami de Calcutta viendra à votre secours, peut-être même arrivera à Boston tout exprès pour s'occuper de vous; mais si vous pensez cela, vous connaissez bien peu le monde. Je réponds qu'il est maintenant marié à une Indienne, ou, s'il ne l'est pas, qu'il vous a presque totalement oubliée.

— Monsieur, dit Gerty avec dignité, M. Sullivan ne reviendra probablement pas dans son pays avant bien des années, et je vous affirme que je ne compte ni sur lui ni sur personne pour me venir en aide. Je veux gagner moi-même de quoi subvenir à mes besoins.

— Héroïque résolution! reprit M. Graham avec dédain, et annoncée avec une noblesse que vous serez en état de conserver, je pense. Dois-je conclure alors que votre détermination est inébranlable?

— Oui, monsieur, dit Gerty soutenue au milieu de la terrible nécessité de faire connaître sa dernière résolution par les discours sarcastiques de M. Graham.

— Et vous partez?

— Il le faut. Je crois que c'est mon devoir, et suis,

Digitized by

en conséquence, prête à sacrifier mes propres jouissances, et ce qui a pour moi beaucoup plus de valeur, je vous assure, votre amitié.

M. Graham ne parut pas faire la moindre attention à la seconde partie de la phrase, et oublia sa politesse habituelle au point de couvrir la voix de la jeune fille, avant qu'elle eût fini de parler, par le bruit de la sonnette placée sur la table.

Katy y répondit en apportant le déjeuner; Émilie et madame Ellis entrant au même instant, tous se mirent à table, et le repas commença au milieu d'une gêne et d'un silence inaccoutumés, car Émilie avait entendu les éclats de la voix de son père et était en proie aux inquiétudes et aux alarmes les plus vives, tandis que madame Ellis lisait clairement dans la contenance de toutes les personnes présentes qu'il s'était passé quelque chose de désagréable.

Quand M. Graham, dont l'appétit ne paraissait nullement diminué, eut contenté sa faim, il se tourna vers madame Ellis, et l'invita gravement et avec une certaine solennité à les accompagner lui et sa fille dans le voyage qu'ils projetaient de faire dans le Sud, ajoutant que, selon toute probabilité, ils passeraient quelques semaines à la Havane.

Madame Ellis, qui n'avait pas encore entendu dire qu'il fût question d'une excursion de ce genre, accepta avec empressement l'invitation qui lui était faite et commença à adresser une série de questions sur la route que l'on suivrait et le temps que durerait leur absence, tandis qu'Émilie cachait son visage attristé derrière sa tasse à thé, et que Gerty, qui avait lu récemment des « lettres de Cuba » et était persuadée que M. Graham connaissait le vif intérêt que lui inspirait cette ville, se demandait s'il était possible qu'il eût dit

Digitized by Google

cela dans l'intention vile et mesquine de la contrarier et de la mortifier.

Aussitôt que le déjeuner fut fini, Émilie se retira dans sa chambre, où Gerty la rejoignit immédiatement.

En répondant aux pressantes questions d'Émilie, touchant la scène qui avait eu lieu, Gerty omit de répéter les remarques les plus blessantes et les plus amères de M. Graham; car elle vit, à la contenance pleine d'anxiété et de chagrin de son amie, combien elle prenait part à la douleur qu'elle éprouvait d'être ainsi méconnue et mal appréciée. Elle lui dit cependant qu'il était parfaitement convenu avec M. Graham qu'elle s'en irait, et que, comme les sentiments de ce dernier à son égard étaient loin d'être bienveillants, elle croyait préférable de partir tout de suite, d'autant plus que madame Sullivan ne pourrait jamais avoir plus besoin d'elle qu'en ce moment. Émilie sentit la sagesse de cette mesure, l'approuva, et convint d'accompagner Gerty à Boston, dans l'après-midi de ce même jour; car, profondément blessée de la moindre impolitesse envers Gerty, elle aimait mieux la quitter brusquement plutôt que de la voir exposée à l'indifférence dédaigneuse de son père.

Gerty employa les quelques heures qui lui restaient à faire tous ses préparatifs de départ, tandis qu'Émilie, assise à côté d'elle, réfléchissait et donnait à sa chère enfant des conseils pour l'avenir, qu'elle entrecoupait de plaintes contre la nécessité de leur séparation et de promesses réitérées de lui conserver toujours une vive affection.

— Oh! si vous pouviez seulement m'écrire pendant votre longue absence, ma chère Émilie! s'écria Gerty, quelle consolation ce serait pour moi!

— Avec le secours de madame Ellis, ma chérie, ré-

pondit Émilie, je vous donnerai aussi souvent que possible de mes nouvelles ; mais quand même vous entendriez rarement parler de moi, vous serez toujours présente à ma pensée, et je n'oublierai jamais de mettre mon enfant bien-aimée sous la protection de celui qui sera pour elle un ami, un conseiller plus sûr que je ne puis l'être.

Dans le cours de la journée, Gerty chercha madame Ellis, qu'elle surprit étrangement en lui annonçant qu'elle venait lui faire ses adieux. L'étonnement et la curiosité furent bientôt oubliés dans l'empressement que mit la femme de charge à s'extasier sur la bonté et sur la générosité de M. Graham, ainsi que sur les plaisirs de l'expédition projetée. Après lui avoir souhaité autant de satisfaction qu'elle en espérait, Gerty la pria de lui écrire pendant son absence. Madame Ellis ne répondit qu'en lui demandant si elle pensait qu'une robe de cachemire serait convenable pour le voyage. Gerty ayant répondu à toutes ses questions et s'étant emparée, à la fin, de son oreille et de son attention, obtint d'elle la promesse de lui écrire une lettre, ce qui serait, ajouta madame Ellis, plus qu'elle n'en avait fait depuis bien des années.

Gerty se rendit avant de partir dans le cabinet de M. Graham, avec l'espoir d'une séparation plus amicale; mais quand elle lui eut annoncé qu'elle venait prendre congé de lui et lui dire adieu, il murmura presque indistinctement les simples mots de cette universelle formule, si touchants lorsqu'ils viennent du cœur, si durs quand ils sont prononcés, comme dans cette circonstance, par des lèvres froides et à demi fermées; puis, lui tournant le dos, il prit les pincettes pour attiser son feu.

Alors elle s'éloigna les yeux pleins de larmes et le

Digitized by

cœur rempli de tristesse, car M. Graham avait été pour elle, jusqu'à ce jour, un ami dévoué.

Une scène bien différente l'attendait dans la cuisine, vers laquelle elle se dirigea ensuite pour trouver madame Prime et Katy.

— Dieu bénisse votre âme! chère mademoiselle Gerty, dit la première grimpant avec rapidité l'escalier, et essuyant ses mains après son tablier. Comme vous nous manquerez!... Vraiment la maison ne méritera pas la peine qu'on y reste quand vous serez partie. Miséricorde! si vous ne revenez pas, nous serons toutes mortes avant quinze jours... Vraiment vous êtes l'âme et la vie de la maison... Mais je présume que vous devez savoir ce qui est bien : ainsi, s'il faut que vous vous en alliez, il faudra bien que nous le supportions, quoique, à vrai dire, je sache bien que Katy et moi pleurerons toutes les larmes de nos yeux.

— C'est bien sûr, cela, mademoiselle Gerty, dit Katy l'Irlandaise, et c'est bien bon à vous d'être venue nous dire adieu. Je ne sais trop comment vous faites pour vous souvenir de nous tous ; mais, croyez-moi, vous ne serez jamais plus heureuse que je vous le souhaite; et je ne puis m'empêcher de penser, mademoiselle, que cela vous donnera du courage, de savoir que les bons vœux et les bénédictions de chacun vous accompagnent.

— Merci, Katy, merci, dit Gerty vivement touchée des regrets de ces amies fidèles; vous viendrez quelquefois me voir à Boston ; et vous aussi, madame Prime, je compte sur votre visite. Au revoir !

Et le *au revoir!* qui frappa alors l'oreille de Gerty était sincère et partait du cœur; il la suivit le long du corridor; et quand la voiture l'emporta, elle l'entendit encore se mêler au bruit des roues.

Digitized by Google

XXIII

Le changement survenu en M. Cooper depuis l'arrivée de Gerty chez madame Sullivan était sensible. Il était plus docile, paraissait plus heureux, et s'irritait beaucoup moins facilement qu'il ne l'avait fait précédemment. Ces notables améliorations, jointes à la douce influence de la société de Gerty, avaient eu pendant quelque temps sur madame Sullivan un effet également favorable ; mais, depuis ces derniers jours, sa faiblesse croissante et un ou deux évanouissements avaient réveillé avec plus de force encore toutes les anciennes craintes de Gerty. Elle était partie avec la détermination bien arrêtée de passer chez le docteur Jérémy aussitôt qu'elle aurait donné ses leçons, et de réclamer ses soins.

Nous ne dirons rien des occupations de Gerty à la pension, si ce n'est qu'elle fut trouvée par M. W*** parfaitement en état de les remplir, et qu'elle ne rencontra d'autres déboires ni d'autres ennuis que ceux auxquels tous les professeurs sont plus ou moins exposés, et qui résultent de la paresse, de l'entêtement ou de la stupidité de leurs élèves. Elle fut ce jour-là cependant retenue, par des causes diverses, plus tard que d'habitude, et l'horloge frappait deux heures au moment où elle sonnait à la porte du docteur Jérémy. La servante qui ouvrit à Gerty la connaissait de vue pour l'avoir souvent introduite chez son maître ; elle lui dit que, quoique le docteur fût près de se mettre à table, elle pensait qu'il consentirait à la recevoir, et la pria d'entrer dans son cabinet.

— Gerty Flint, sur ma parole ! s'écria-t-il en lui ten-

Digitized by

dant les mains. Je suis vraiment content de vous voir. Je voudrais bien savoir pourquoi vous n'êtes pas venue plus tôt?

Gerty lui fit alors connaître qu'elle demeurait avec des amis, dont l'un était très-âgé et l'autre malade; qu'en outre, ses leçons absorbaient une telle quantité de son temps, qu'il ne lui en restait plus pour faire des visites.

— Pauvre excuse! dit le docteur, pauvre excuse! Mais maintenant que nous vous tenons, nous ne vous laisserons pas partir de sitôt.

Allant alors au bas de l'escalier, il cria de toutes ses forces :

— Madame Jerry! madame Jerry! descendez! Dépêchez-vous le plus possible de venir dîner, et mettez votre plus beau bonnet : nous avons du monde.

Gerty refusa de rester à dîner, protestant qu'elle était forcée de rentrer tout de suite, et annonçant que la maladie de madame Sullivan était le motif qui l'avait amenée.

XXIV

— Je me demande, dit Gerty en arrivant près de la maison, comment nous allons faire, docteur, pour ne pas effrayer madame Sullivan?

— Qu'est-ce qui va l'effrayer? demanda le docteur.

— Vous, si elle sait tout d'abord que vous êtes un médecin. Je pense que je ferais mieux de vous présenter comme un ami qui m'a ramenée à cause du mauvais temps.

Ils entrèrent. Au moment où la porte s'ouvrit, madame Sullivan se leva de sa chaise, agitée, et attendit

Digitized by Google

à peine que Gerty lui eût présenté son ami pour lui demander avec inquiétude si M. Cooper n'était pas avec eux.

— Non, vraiment, répondit Gerty; n'est-il pas rentré?

Madame Sullivan lui ayant dit qu'elle ne l'avait pas revu depuis le matin, Gerty répliqua qu'elle allait se rendre tout de suite près de lui.

— Oh! je suis si contrariée, dit madame Sullivan, que vous soyez encore obligée de sortir par un ouragan semblable! mais je suis très-inquiète de grand-papa. Ne l'êtes-vous pas, Gerty?

— Fort peu; je pense qu'il est resté dans l'église, et il y est hors de danger. Mais je vais aller voir tout de suite; vous savez, petite tante, que je ne fais jamais attention au temps.

— Alors prenez mon grand châle, chère enfant.

Et madame Sullivan, prenant le châle dans sa chambre, fournit à Gerty l'occasion de prier M. Jérémy d'attendre son retour, car elle savait qu'une émotion violente ou inattendue occasionnait souvent des défaillances à madame Sullivan, et elle tremblait de la laisser seule en proie à l'anxiété et à la frayeur que lui causait l'absence prolongée de M. Cooper.

C'était une affreuse après-midi, et la nuit commençait déjà à tomber. Gerty glissait avec rapidité le long des trottoirs humides, exposée à l'orage, car le vent empêchait de tenir un parapluie ouvert. Après avoir traversé plusieurs rues, elle arriva à l'église. Elle entra dans le bâtiment, presque abandonné par les ouvriers, et vit d'un coup d'œil que M. Cooper n'était pas là; elle commençait à craindre de ne pouvoir recueillir aucun renseignement sur lui, quand elle aperçut M. Miller qui descendait de la galerie. Il parut surpris

de la voir et lui demanda si M. Cooper n'était pas encore retourné chez lui. Elle lui répondit négativement. Il lui apprit alors que tous ses efforts pour déterminer M. Cooper à rentrer pour l'heure du dîner avaient été inutiles, et que, voyant cela, il l'avait emmené chez lui.

Comme il semblait probable qu'il était encore chez M. Miller, Gerty lui demanda son adresse, — car la famille avait changé de quartier depuis peu de temps et elle ne savait où les chercher,—et refusant la compagnie du bienveillant maçon, qu'elle ne voulait pas déranger de son ouvrage, elle continua immédiatement ses démarches. Après une seconde course aussi fatigante et aussi pénible que la première, après quelque difficulté pour trouver la rue et la maison qui lui avaient été indiquées, elle arriva à sa destination.

Elle frappa à la porte extérieure, mais elle ne reçut aucune réponse, et, après avoir attendu un instant, elle l'ouvrit et entra. Elle entendit, au travers d'une autre porte placée à sa droite, des voix d'enfants et un tel bruit, qu'elle jugea impossible de se faire entendre elle-même; en conséquence, elle entra dans la chambre sans plus de cérémonie. Une bande d'enfants épouvantés se dispersa à la vue d'une étrangère, et bientôt tous furent cachés dans des coins. Madame Miller, décontenancée de l'aspect désordonné de sa cuisine, poussa à la hâte une housse contre le mur, et découvrit par ce mouvement M. Cooper, que Gerty était venue chercher, et qui, fidèle à son attitude de découragement, était assis et se tenait accroupi auprès du feu.

Mais avant qu'elle se fût avancée pour lui parler, toute son attention fut absorbée par un autre spectacle encore plus inattendu. Contre un des murs de la chambre, directement en face de la porte, se trouvait placé

un lit étroit dans lequel était couchée une personne qui paraissait dormir. Cependant, à peine Gerty se présenta-t-elle à la porte, que cette personne se souleva tout à coup, la regarda brusquement, étendit une main comme pour se préserver de son approche et poussa un cri perçant.

La voix et le maintien ne pouvaient être méconnus, et Gerty, pâle et tremblante, sentit quelque chose d'analogue à son ancienne frayeur en contemplant les traits toujours présents à son souvenir de Nan Grant.

— Allez-vous-en! allez-vous-en! cria Nan lorsque Gerty après un instant d'hésitation pénétra plus avant dans la chambre.

Gerty s'arrêta de nouveau, car les regards farouches de Nan et le désordre de sa contenance étaient tels, qu'elle craignit de l'exciter davantage.

Madame Miller intervint alors et interposa son autorité.

— Eh bien, tante Nancy, dit-elle, qu'avez-vous? C'est mademoiselle Flint, une des meilleures jeunes personnes que la terre ait portées.

— Non! ce n'est pas, dit Nan avec fureur, je le sais bien!

Madame Miller tira Gerty à l'écart, dans l'ombre que projetait la housse, et causa avec elle à demi-voix, tandis que Nan, appuyée sur son coude, les poursuivant de ses regards dans le coin obscur où elles s'étaient retirées, conservait l'attitude vigilante d'une personne qui écoute.

Gerty sut alors que madame Miller était nièce de Ben Grant, et que pendant bien des années elle n'avait entendu parler ni de lui ni de sa femme; que, seulement peu de jours avant, Nan était venue la trouver dans l'état du plus complet dénûment et menacée de

Digitized by

la fièvre contre laquelle elle se débattait en ce moment.

— Je ne pouvais refuser de lui donner asile, dit madame Miller; mais, comme vous voyez, je n'ai pas d'endroit convenable pour la recevoir, et non-seulement il est incommode pour moi de l'avoir malade ici, dans la cuisine, mais je crains bien que le bruit des enfants et tous les autres inconvénients ne fassent mourir la pauvre créature.

— N'avez-vous pas une chambre au-dessus dont vous puissiez disposer? demanda Gerty.

— Si vraiment, il y a celle de notre Jane, répondit madame Miller; c'est la meilleure fille qui ait jamais vu le jour, elle a offert tout de suite de donner sa chambre à la pauvre tante Nancy, et a dit qu'elle dormirait avec les autres enfants; cependant je n'ai pas cru devoir tenir un second feu allumé tout le jour, et j'ai pensé qu'il valait mieux mettre un lit ici pour un jour ou deux, jusqu'à ce que nous ayons vu comment elle ira. Mais elle paraît fort mal aujourd'hui, et je commence à penser d'après ses actions que son esprit est extrême ment dérangé.

— Il faudrait qu'elle eût du repos, dit Gerty, et si vous voulez entretenir du feu dans la chambre de Jane à mes frais, et faire votre possible pour qu'elle soit confortablement, j'essayerai, de mon côté, de vous venir en aide, et enverrai un médecin la voir.

Madame Miller commençait à exprimer sa reconnaissance; mais Gerty l'interrompit en lui disant :

— Ne me remerciez pas, madame Miller; Nancy n'est pas une étrangère pour moi; je l'ai connue avant cela, et je lui porte peut-être plus d'intérêt que vous-même.

Madame Miller paraissait étonnée; mais Gerty, dont les moments étaient comptés, ne put s'arrêter pour

Digitized by Google

lui donner une explication plus étendue. Désireuse cependant de parler à Nan s'il était possible, et de l'assurer de ses intentions bienveillantes, elle marcha hardiment droit au lit, auprès duquel elle s'arrêta, sans tenir compte des regards effarés et étincelants qui étaient fixés sur elle.

— Nan, dit-elle, me connaissez-vous?

— Oui! oui! répondit Nan presque indistinctement, parlant vite et retenant sa respiration ; que venez-vous faire ici?

— Vous faire du bien, j'espère.

Mais Nan conserva sur ses traits la même expression d'incrédulité, et ajouta, toujours aussi bas et avec la même irritation nerveuse :

— Avez-vous vu Gerty? Où est-elle?

— Elle va bien, répondit Gerty, étonnée cependant de la question, car elle s'était crue reconnue.

— Qu'a-t-elle dit de moi?

— Elle dit qu'elle vous pardonne et vous plaint, et qu'elle a l'espoir de vous procurer quelque soulagement et de contribuer à votre guérison.

— Est-ce vrai? dit la malade; alors vous ne me tuerez pas?

— Vous tuer! Non, en vérité. Nous espérons vous faire du bien et vous sauver.

Madame Miller, qui venait de préparer une tasse de thé, s'approcha alors la tenant à la main. Gerty la prit et la présenta à Nan, qui but avidement, sans quitter la jeune fille des yeux cependant, et la regardant pardessus le bord de la tasse. Quand elle eut fini, elle se jeta lourdement sur l'oreiller, et se mit à murmurer quelques phrases inintelligibles, parmi lesquelles on ne put saisir que le nom de son fils Stephen. Gerty, s'apercevant que ses pensées avaient en apparence pris un

Digitized by

autre cours, et sentant qu'elle devait se hâter de partir pour rendre la liberté au docteur Jérémy, qui avait si volontiers consenti à rester avec madame Sullivan, s'éloigna du lit en disant :

— Adieu, je viendrai bientôt vous revoir.

— Vous ne me ferez pas de mal? s'écria Nan se redressant de nouveau.

— Oh! non; je tâcherai de vous apporter quelque chose qui vous plaira.

— N'amenez pas Gerty avec vous; je ne veux pas la voir.

— Je viendrai seule, répondit Gerty.

Nan se coucha et ne dit plus un mot de tout le temps que Gerty resta dans la maison, mais elle ne cessa de la surveiller jusqu'à ce que la porte se fût refermée sur elle. M. Cooper ne fit aucune objection pour suivre son jeune guide, et quoique la violence de la tempête fût telle, qu'ils ne purent éviter d'être mouillés jusqu'aux os, ils arrivèrent sans accident un peu plus d'une heure après le départ de Gerty pour son expédition.

Le docteur Jérémy était assis au coin du feu, les pieds sur le garde-cendres, et avait la physionomie satisfaite de quelqu'un qui se sent chez lui; il semblait vraiment ne pas songer qu'il était là pour attendre le retour de Gerty ou pour toute autre chose que son plaisir personnel. Lui et madame Sullivan avaient parlé de gens qui habitaient une ville où ils avaient tous deux passé plusieurs années de leur enfance, et la femme timide et réservée s'était, dans le cours de la conversation, sentie si à l'aise dans la société de l'affable et jovial médecin, que, bien qu'il eût accidentellement révélé sa profession dans ses discours pleins d'abandon, elle lui avait permis de la questionner sur l'état de sa santé, et lui avait répondu sans éprouver aucune des

Digitized by Google

frayeurs qu'elle s'était imaginé devoir ressentir au seul aspect d'un docteur.

Lorsque Gerty revint, il s'était parfaitement renseigné sur la maladie de madame Sullivan, et, profitant de l'instant où elle s'éloigna pour donner à son père des vêtements secs, il lui fit part de ses observations et lui donna son opinion.

— Gerty, dit-il aussitôt que la porte fut retombée, cette femme est très-malade.

— Le pensez-vous sérieusement, docteur Jérémy? dit Gerty vivement alarmée, en tombant assise sur la chaise la plus proche.

— Oui, répondit-il tristement. Je regrette amèrement de ne pas l'avoir vue il y a six mois.

— Comment, docteur! faites-vous remonter sa maladie aussi loin que cela?

— Sans doute, et même beaucoup plus loin encore. Elle a lutté contre les progrès incessants d'un mal qui est aujourd'hui, je le crains bien, au-dessus des ressources de la médecine.

— Docteur Jérémy, dit Gerty avec désespoir, vous ne voulez pas dire que ma tante va mourir et nous quitter sans avoir même revu Willie! Oh! j'avais espéré que ce n'était pas, à beaucoup près, aussi dangereux que cela!

— Ne vous alarmez pas, Gerty, dit affectueusement le docteur; je jugerai mieux sa position dans quelques jours. Mais il est tout à fait imprudent que vous restiez seule avec vos deux amis, qui épuisent vos forces. Madame Sullivan n'a-t-elle pas le moyen d'avoir une garde ou simplement une domestique? Elle m'a dit qu'elle n'avait personne.

— Cela est vrai, répondit Gerty. Son fils subvient généreusement à tous ses besoins; mais je sais qu'elle

Digitized by Google

n'utilise jamais la somme entière qu'il désirerait lui voir dépenser et qu'il lui envoie.

— Il faut alors que vous lui parliez tout de suite de prendre quelqu'un pour vous aider; si vous ne le faites pas, je le ferai.

— Je me proposais de lui en parler, dit Gerty; j'en ai reconnu dernièrement la nécessité; mais elle a une telle aversion pour les étrangers, qu'il m'est pénible de lui demander d'en recevoir chez elle.

— Répugnance ridicule! dit le docteur; elle s'y habituera bien vite.

Madame Sullivan rentra sur ces entrefaites, et Gerty, ayant raconté la rencontre extraordinaire qu'elle avait faite de Nan Grant, pria le docteur Jérémy, qui connaissait les particularités de son existence et avait souvent entendu parler de Nan, de vouloir bien aller la voir le lendemain.

— C'est une visite de charité, dit-elle, car elle est probablement sans ressources, et bien qu'elle demeure chez vos anciens clients les Miller, elle ne leur est alliée qu'à un degré si éloigné, qu'elle n'a le droit de rien exiger d'eux. Mais cette circonstance n'est pour vous d'aucune importance, je le sais très-bien.

— Sans doute, sans doute, répondit le docteur. J'irai ce soir si cela est nécessaire, et viendrai demain vous rendre compte de sa situation et écouter la fin de ce que me disait madame Sullivan sur ses insomnies.

Madame Sullivan était enchantée du docteur Jérémy, et quand il fut parti, elle ne pouvait tarir sur ses louanges.

— Il était si convenable et si bienveillant! Croiriez-vous, Gerty, que je lui ai parlé aussi librement de ma maladie que je l'aurais fait avec vous?

Gerty s'empressa de joindre ses éloges à ceux qu'on

Digitized by Google

prodiguait à l'ami qu'elle savait apprécier, et l'heure du thé arriva avant que madame Sullivan eût épuisé ce sujet.

Quand le repas du soir fut achevé, et que M. Cooper, extrêmement fatigué de l'emploi de sa journée, se fut décidé à aller prendre quelque repos, Gerty, tandis que madame Sullivan, confortablement étendue sur le sofa, jouissait de ce qu'elle appelait toujours son heure la plus heureuse, Gerty aborda la question que le docteur Jérémy lui avait recommandé de traiter. Contre son attente, madame Sullivan ne s'opposa nullement au projet d'introduire une domestique dans la famille. Elle était convaincue de l'impossibilité où elle était de s'acquitter d'aucun travail fatigant, et ne pouvait davantage souffrir que Gerty s'exténuât comme elle avait été obligée de le faire la semaine précédente. Gerty proposa Jane Miller comme une fille qui pouvait parfaitement leur convenir, et il fut décidé qu'elle s'occuperait de cela le lendemain matin.

Un dernier coup d'œil à Gerty, et nous l'aurons suivie jusqu'à la fin de sa journée. Elle est seule. Il est dix heures, et la maison est tranquille. M. Cooper dort profondément. Gerty vient d'écouter à sa porte, et elle a entendu sa respiration forte et régulière. Sous l'influence d'une potion calmante prescrite par le docteur Jérémy, madame Sullivan est tombée dans un sommeil excessivement calme. Gerty a fermé les portes, veillé à ce que tout soit sûr, en ordre et confortable ; puis elle s'est assise pour méditer et prier.

Ses épreuves et ses ennuis se multiplient. Un grand chagrin et une grande responsabilité sont devant elle et la menacent, mais elle ne recule ni devant l'un ni devant l'autre. Non! au contraire, elle remercie Dieu de lui avoir donné le courage d'abandonner plaisir et

Digitized by

bien-être pour venir, surmontant sa faiblesse et bravant le courroux d'un homme, se placer elle-même en tête de la bataille de la vie et en attendre bravement l'issue.

Mais, quoique son cœur soit ferme et sa foi ardente, elle a la nature impressionnable d'une femme ; et, comme elle est seule, elle pleure, elle pleure pour elle-même et pour celui qui, bien loin, bien loin, sur une terre étrangère, compte les jours, les mois et les années qui le ramèneront près d'une mère qu'il ne reverra plus. Cependant, en se souvenant que c'est elle qui doit tenir lieu d'enfant à cette mère, que sa main est celle qui devra prévenir tous ses besoins, Gerty envisage l'austère nécessité de se vaincre elle-même, nécessité à laquelle elle a appris à se soumettre il y a longtemps. Alors, recueillant toute son énergie et toute sa force d'âme, elle essuie les larmes qui obscurcissent sa vue, s'abandonne à celui qui est la force du faible et la consolation de l'affligé, et s'endort avec le calme d'une conscience pure.

XXV

C'était une heureuse chance pour Gerty que les fêtes de Noël approchassent ; comme il y avait à cette époque congé dans la pension de M. W***, elle comptait avoir un peu plus de loisir pour s'occuper des soins multipliés qui l'accablaient. Elle se trouva heureuse également d'obtenir les services de Jane, qui consentit volontiers à venir l'aider. La pensée de vivre hors de la maison ne lui plaisait pas beaucoup, mais elle ne pouvait rien refuser à une jeune demoiselle qui avait été si bonne pour eux autrefois. Gerty avait craint qu'ayant chez

Digitized by Google

elle Nan Grant malade, madame Miller ne pût se priver de sa fille aînée; mais Marie, une autre de ses filles, étant revenue inopinément, il lui fut facile de se passer de Jane. Sous la direction de Gerty, Jane fut en peu de jours capable de remplacer madame Sullivan dans presque tous les travaux de la maison, et de pourvoir même à ses besoins personnels, au point de laisser Gerty libre de faire de fréquentes visites à la chambre de Nan, dont la fièvre, ayant atteint son plus haut période, rendait ses droits à l'assistance plus absolus que tous les autres pour l'instant.

Inutile de dire qu'il ne restait dans le souvenir vivant que Gerty avait conservé de ses premières souffrances, sous la dure loi de Nan, aucun sentiment d'amertume ou de rancune. Si elle se rappelait le passé, ce n'était que pour plaindre sa persécutrice et pardonner; si elle réfléchissait à la conduite qu'elle avait à tenir envers son tyran, jadis exécré, ce n'était que pour chercher dans son esprit quels moyens elle pourrait employer pour la mieux servir et la soulager.

En conséquence, bien des nuits la trouvèrent veillant auprès du lit de la vieille femme malade, qui, quoique encore en proie au délire, avait complétement perdu l'impression de crainte et de frayeur que sa présence lui avait d'abord fait ressentir. Nan parlait beaucoup de la petite Gerty, quelquefois de manière à faire supposer à Gerty qu'elle était reconnue, mais le plus souvent comme si elle croyait l'enfant absente. Ce ne fut que longtemps après que Gerty arriva à former une supposition exacte, à savoir : qu'elle avait été prise pour sa mère, à laquelle elle ressemblait beaucoup, et que, bien que Nan l'eût soignée elle-même pendant la maladie qui l'avait emportée, l'esprit de la malheureuse, exalté par la fièvre et la souffrance, poursuivi

Digitized by Google

par les reproches de sa conscience, lui faisait croire que la mère venait pour lui réclamer son enfant.

Les efforts infatigables de Gerty pour la consoler et la soulager parvinrent enfin à persuader à Nan que la mère outragée avait trouvé son enfant heureuse, et ignorait les maux et les mauvais traitements qu'elle avait supportés.

Une nuit, ce fut la dernière de la vie de Nan, Gerty, qui l'avait à peine quittée un instant de toute la journée précédente et la veillait encore, entendit son nom mêlé à d'autres, dans quelques phrases qu'elle prononça avec volubilité. Elle s'approcha du lit et écouta attentivement, car elle espérait toujours saisir dans les discours, la plupart du temps incohérents de Nan, quelques renseignements sur ses premières années. Son nom ne fut pas répété cependant, et le murmure de la voix de Nan demeura quelque temps confus. Tout à coup elle se leva, et, s'adressant à quelque personnage imaginaire, elle s'écria tout haut :

— Stephie ! Stephie ! rendez-moi la montre, et dites-moi ce que vous avez fait des bagues ! Ils me les demanderont, ces gens ! Que leur dirai-je?

Puis, après un instant de silence, pendant lequel ses yeux restèrent constamment fixés sur le mur, elle reprit d'une voix plus faible, mais toujours animée :

— Non, non. Stephie ! je ne le dirai jamais ; je ne le dirai jamais ! jamais !

A peine ces mots furent-ils échappés de ses lèvres, qu'elle tressaillit, se retourna, et, voyant Gerty debout à côté du lit, cria, plutôt qu'elle ne demanda, avec effroi :

— M'avez-vous entendue? m'avez-vous entendue? Oui, continua-t-elle, et vous le direz ! Oh ! si vous le faites !...

Digitized by Google

Elle se disposait à s'élancer hors du lit, mais sa faiblesse la fit retomber sur son oreiller.

Après avoir appelé M. et madame Miller, qui, dans la crainte d'être demandés durant la nuit, s'étaient couchés dans la chambre voisine, la pauvre Gerty, pensant que sa présence agitait trop la malade, confia la mourante à leurs soins et se retira dans une autre partie de la maison pour calmer le trouble de son esprit et le désordre de ses nerfs. Une heure plus tard, madame Miller vint lui apprendre que Nan était un peu plus tranquille, mais que ses forces semblaient être complétement épuisées, et qu'elle la croyait près de sa fin. Gerty pensa qu'il valait mieux qu'elle ne rentrât pas dans la chambre, et resta assise près du poêle de la cuisine, méditant sur les scènes étranges dont elle avait été témoin.

Le jour commençait à poindre quand madame Miller vint lui dire que Nan avait rendu le dernier soupir.

L'œuvre de miséricorde, de pardon et de charité chrétienne de Gerty se trouvant ainsi achevée, elle se hâta de retourner chez madame Sullivan pour effacer la trace de ses fatigues et réparer ses forces autant que cela lui serait possible, afin d'être en état de supporter les travaux et les chagrins qui l'attendaient encore.

Et ce n'était pas un courage ordinaire ni une force d'âme vulgaire qui pouvaient la soutenir au milieu d'épreuves que peu de personnes en ce monde sont appelées à rencontrer, des scènes de douleur, de maladie et de mort qui se succédaient avec une telle rapidité, qu'avant d'être remise d'une secousse, d'avoir retrouvé un peu de calme, une autre avalanche venait augmenter la violence du torrent déjà débordé.

Moins de trois semaines après la mort de Nan, la même main qui l'avait frappée s'appesantit sur Paul

Digitized by

Cooper, qui fut, lui aussi, conduit au lieu du repos après une courte maladie. Et quoique dans aucune de ces deux circonstances le cœur de Gerty n'eût été profondément atteint, le fardeau que faisaient peser sur ses facultés mentales et physiques les devoirs imposés par chacun de ces événements n'en était ni moins lourd, ni moins pénible à supporter, surtout dans un moment où son esprit était torturé par l'appréhension d'un nouveau malheur plus terrible encore.

L'absence d'Émilie était aussi pour elle la source de douloureux ennuis, car elle était habituée à demander son approbation et ses conseils, et à recevoir, lorsque l'épreuve était plus forte que son courage, des leçons de patience et de résignation de celle qui était elle-même un exemple vivant de ces deux vertus. Elle n'avait reçu qu'une seule lettre des voyageurs. Madame Ellis l'avait écrite, et les nouvelles qu'elle contenait n'étaient pas très-satisfaisantes. Elle était timbrée de la Havane, où ils étaient alors. Émilie était fort triste.

Gerty écrivait souvent à Émilie; mais, comme mademoiselle Graham ne pouvait lire elle-même, et que toutes les lettres passaient, par cette raison, sous les yeux de madame Ellis, à l'examen de laquelle elles se trouvaient soumises, Gerty ne pouvait lui exprimer ses pensées et ses sentiments les plus secrets, comme elle avait coutume de le faire en causant avec son affectueuse et indulgente amie.

Chaque courrier des Indes apportait des nouvelles de Willie Sullivan, dont les affaires prospéraient, et qui se trouvait heureux, même dans son exil, en pensant que ceux qu'il aimait le plus jouissaient du fruit de ses travaux; ses lettres respiraient toujours la même gaieté.

Un dimanche dans l'après-midi, quelques semaines après la mort de M. Cooper, Gerty tenait à la main une

Digitized by Google

lettre ouverte dont les nombreux timbres de poste qui la surchargeaient révélaient clairement l'origine. Elle avait été reçue le jour même, et madame Sullivan, alors alitée, venait d'en écouter pour la troisième fois la lecture. Les brillantes espérances exprimées par son fils et le ton joyeux répandu sur toute sa lettre, dans l'ignorance complète où il était du nuage de tristesse qui s'avançait vers lui, formaient un contraste si frappant avec ses pensées, qu'elle restait étendue, les yeux fermés, accablée sous le poids d'une douleur inexprimable, tandis que Gerty, les regards fixés sur le passage où Willie se réjouissait d'avance du bonheur de serrer encore dans ses bras la chère petite mère qu'il aspirait depuis si longtemps à revoir, sentait, en levant les yeux sur le corps affaissé et la joue pâlie de cette mère, une horrible angoisse lui étreindre le cœur.

Les premières craintes du docteur Jérémy s'étaient toutes confirmées; l'anxiété et le chagrin que lui avaient causés la maladie, puis la mort de son père, avaient sérieusement aggravé son mal, et madame Sullivan s'éteignait rapidement.

Connaissait-elle sa position? Sentait-elle elle-même qu'il en était ainsi? C'est ce que Gerty n'avait pas encore pu parvenir à savoir. Elle n'avait jamais parlé de cela ni témoigné en aucune façon qu'elle était sûre que sa fin approchait, et Gerty était portée à croire, en voyant sa tranquillité, qu'elle se faisait illusion et espérait se rétablir.

Tous ses doutes à ce sujet furent bientôt dissipés : car, après être restée quelque temps plongée dans de profondes réflexions et peut-être en prière, madame Sullivan ouvrit les yeux, arrêta ses regards sur sa jeune compagne, et dit d'une voix calme et distincte :

— Gerty, je ne verrai plus Willie !

Digitized by

Gerty ne répondit pas.

— Je désire lui écrire et le lui dire moi-même, continua-t-elle ; ou plutôt, si vous vouliez écrire pour moi, comme vous l'avez fait tant de fois déjà, j'aimerais à vous dicter ce que vous devez lui dire : et je sens qu'il n'y a pas de temps à perdre, car mes forces diminuent rapidement, et il est possible qu'avant peu je ne sois plus en état de le faire. Il vous restera, ma chère enfant, quand tout sera fini, à le lui apprendre ; mais vous avez déjà eu trop de tristes devoirs à remplir, et je vous épargnerai quelque souffrance en le préparant moi-même à recevoir de mauvaises nouvelles. Voulez-vous commencer cette lettre aujourd'hui ?

— Certainement, petite tante ; mais (comme cherchant à se faire illusion à elle-même et à rassurer sa malade) croyez-vous cela nécessaire ?

— Je le pense, Gerty. Tout ce que vous lui avez écrit par le dernier courrier avait surtout rapport à la maladie et à la mort de grand-papa ; vous n'avez fait mention de rien de ce qui aurait pu l'alarmer sur mon compte, je crois ?

— En aucune façon.

— Alors il est grandement temps qu'il soit averti, mon pauvre enfant ! Je n'ai pas besoin que le docteur Jérémy me dise que je touche à ma dernière heure.

— Vous a-t-il dit cela ? demanda Gerty allant à son pupitre et disposant tout ce qu'il lui fallait pour écrire.

— Non, Gerty ! il est trop prudent pour cela ; mais je le lui ai dit, moi, et il ne m'a pas démentie. Vous le saviez depuis longtemps, n'est-ce pas ? demanda-t-elle en regardant avec intérêt la figure de Gerty, qui était revenue près d'elle, et, assise sur le bord de son lit, se penchait au-dessus de la malade et éloignait les cheveux de son front.

Gerty ne répondit pas; elle déposa seulement un baiser sur la joue amaigrie de la malade.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit?

— Pourquoi vous l'aurais-je dit, chère tante? reprit Gerty, dont l'émotion faisait trembler la voix. Je savais que, à quelque moment que le Seigneur vous appelât, vous seriez toujours prête. N'avez-vous pas été pendant des années une leçon vivante de piété et de patience? Je ne connais personne, si ce n'est Émilie, aussi digne du ciel que vous, petite tante.

— Eh! non, Gerty! je suis une pécheresse coupable, remplie de faiblesses; bien que j'aspire ardemment à contempler mon Sauveur, mon cœur attaché à la terre est torturé du vain désir de voir une fois encore mon fils; et tous mes rêves des félicités célestes sont empoisonnés par le douloureux regret que cette seule faveur, celle qui m'était la plus précieuse en ce monde, m'ait été refusée.

— Oh! petite tante! s'écria Gerty, nous sommes tous enfants de la terre! Jusqu'à ce que vous ayez franchi les portes de l'immortalité, comment pourriez-vous cesser de penser à Willie, d'implorer sa présence à cette heure d'épreuve? Ce qui est si naturel ne peut être une faute.

— Je ne sais, Gerty; peut-être avez-vous raison; mais si vous vous trompez, j'espère qu'avant mon heure dernière un esprit de parfaite soumission descendra en moi et obtiendra le pardon des murmures passagers du cœur d'une mère. Lisez-moi quelques saintes paroles de consolation, mon enfant; il semble que vous ouvriez toujours le livre aux versets que j'ai le plus besoin d'entendre. C'est mal à moi, en vérité, Gerty, de proférer la moindre plainte, quand Dieu m'accorde l'amour et les soins d'une enfant qui m'est aussi chère que si elle était ma fille!

Digitized by Google

Gerty prit sa Bible ; elle l'ouvrit à l'évangile de saint Marc, et ses yeux tombèrent tout de suite sur le récit de l'agonie de notre Sauveur dans le jardin de Gethsémani. Elle crut avec raison que rien ne conviendrait mieux à l'état de l'esprit de madame Sullivan que la touchante narration des combats du Dieu fait homme ; que rien très-vraisemblablement ne serait plus propre à adoucir ses pensées et à la réconcilier avec la rébellion momentanée de sa nature mortelle que le tableau de la lutte entre l'humanité et la divinité tracé par le disciple d'une manière si touchante ; qu'elle ne pourrait puiser nulle part d'inspirations plus sublimes que dans l'exemple de ce divin Fils de Dieu qui, à sa prière trois fois répétée d'éloigner s'il était possible cette coupe de lui, ajouta toujours : « Que ta volonté soit faite, et non la mienne. »

Alors, sans hésiter, elle lut ce qui s'était tout d'abord offert à ses regards, et eut la satisfaction de voir que sa lecture avait produit un effet salutaire : car elle remarqua, quand elle eut achevé, que madame Sullivan demeurait calme et tranquille sur sa couche et que ses lèvres semblaient murmurer les paroles du Sauveur. Désirant ne pas troubler ses méditations, Gerty ne chercha pas à lui rappeler la lettre projetée pour Willie, et resta assise, gardant le plus profond silence. Une demi-heure après, madame Sullivan s'endormit.

Son sommeil était paisible, et Gerty contemplait avec tendresse l'expression sereine et heureuse de ses traits. La nuit vint avant qu'elle s'éveillât, et la chambre était si sombre, qu'il était impossible de distinguer Gerty, toujours assise à la même place, au milieu de l'obscurité. Elle tressaillit en entendant prononcer son nom, et, allumant immédiatement la bougie, elle s'approcha du lit.

Digitized by

— Oh ! Gerty ! dit madame Sullivan, j'ai fait un bien beau rêve ! Asseyez-vous près de moi, ma chère enfant, et écoutez-moi ; la réalité n'aurait pu être plus frappante. Je pensais que je voguais rapidement à travers les airs, et pendant quelque temps il me sembla que je flottais au-dessus des nuages et parmi les étoiles. Le mouvement était si doux, que je ne me sentais pas fatiguée de mon voyage, bien que j'eusse traversé des contrées et des mers. A la fin, je vis au-dessous de moi une superbe ville où il y avait des églises, des tours, des monuments et une foule de gens joyeux allant et venant dans toutes les directions. A mesure que j'approchais davantage, je distinguais mieux les traits des hommes et des femmes que je n'avais d'abord fait qu'apercevoir. Dans une rue remplie de monde, je vis un jeune homme qui rassemblait à Willie. Je le suivis : c'était lui. Il paraissait plus âgé que la dernière fois que nous l'avons vu, et à peu près tel que je me le suis toujours imaginé d'après les descriptions qu'il nous a faites dans ses lettres des changements qu'a subis son extérieur. Je parcourus plusieurs rues avec lui ; à la fin, il entra dans un bâtiment spacieux et magnifique, situé vers le centre de la ville ; j'entrai aussi. Nous traversâmes de grandes salles et des chambres magnifiquement meublées, et nous nous arrêtâmes dans une salle à manger au milieu de laquelle se trouvait une table couverte de bouteilles, de verres et des restes d'un repas somptueux comme je n'en ai jamais vu.

« Autour de la table était un groupe de jeunes gens, tous bien habillés, et beaux cavaliers. Au premier aspect ils me plurent infiniment. On eût dit cependant que j'avais l'étrange pouvoir de lire dans leurs cœurs et de surprendre ce qu'il y avait de mal en eux. L'un avait une figure vive et intelligente, et pouvait être un

Digitized by

homme de talent. Il l'était, en effet ; mais je voyais mieux que l'on ne peut voir en général, et je devinai, par une sorte d'intuition, que toutes ses facultés et tout son génie s'étaient transformés en ruses pour duper et tromper ceux qui étaient assez fous ou assez ignorants pour se laisser prendre au piége ; je découvris, en outre, dans un coin de sa poche, des dés pipés.

« Un autre paraissait faire, par son esprit et par son originalité, le charme de la société ; mais je démêlai en lui le vice de l'ivrognerie, et je reconnus qu'infailliblement il ne serait plus maître de ses actions avant une heure.

« Un troisième faisait de vains efforts pour paraître heureux ; mais son âme était ouverte à mes regards pénétrants, et j'acquis la certitude de ce fait, qu'il avait perdu la veille à une table de jeu tout son argent et une partie de celui de son patron, et que la crainte de n'être pas assez heureux pour réparer cette perte avant le soir le remplissait d'inquiétude.

« Il y en avait beaucoup d'autres encore, et tous, livrés plus ou moins à la dissipation, avaient atteint divers degrés du chemin de la ruine. Leurs visages étaient cependant animés et joyeux ; et quand Willie promena ses regards de l'un à l'autre, séduit et fasciné, l'un d'eux lui offrit une place à la table, et tous insistèrent pour qu'il acceptât. Il s'assit, et le jeune homme placé à sa droite emplit un verre d'un vin généreux et le lui présenta. Il hésita, puis le prit et le porta à ses lèvres. A ce moment, je lui touchai l'épaule. Il se retourna, me vit, et aussitôt le verre lui échappa des mains et se brisa en mille morceaux. Je lui fis signe ; il se leva immédiatement et me suivit. Le cercle joyeux qu'il quittait le sollicita vivement de revenir ; l'un d'eux posa même une main sur son bras et essaya de le re-

Digitized by Google

tenir ; mais il ne voulut ni l'écouter ni rester. Il échappa à l'étreinte qui voulait l'entraîner et continua sa route. Avant que nous fussions arrivés hors de la maison, l'homme que j'avais remarqué le premier, et que je savais être le plus dangereux de tous, sortit d'une chambre, et, s'approchant de Willie, murmura quelques mots à son oreille. Willie chancela, se détourna et serait peut-être revenu sur ses pas ; mais je me plaçai devant lui, levai le doigt d'un air menaçant et lui fis signe de la tête. Il n'hésita pas davantage; mais, repoussant le tentateur, il s'élança brusquement hors de la porte et descendit si rapidement les degrés, qu'il fut au bas avant que j'eusse pu le rejoindre. Il me semblait cependant que je me mouvais avec une grande vitesse, et je me trouvai bientôt en avant, guidant mon fils au travers des rues embrouillées et tumultueuses de la ville.

« Nombreuses furent les aventures que nous rencontrâmes dans notre chemin, nombreux furent les piéges que nous trouvâmes tendus de tous côtés aux imprudents. Mon œil vigilant fit éviter plus d'une fois à l'insouciant garçon qui marchait à mes côtés des trappes et des embûches dans lesquelles il serait certainement tombé sans moi. De temps en temps je le perdais de vue et étais obligée de retourner en arrière ; tantôt il avait été séparé de moi par la foule, et s'était par conséquent trompé de chemin ; tantôt il s'arrêtait de son plein gré pour regarder les divertissements de la populace ou y prendre part. Chaque fois cependant il écouta ma voix, et nous poursuivîmes notre route en sûreté.

« A la fin cependant, comme nous suivions une rue brillamment éclairée, car il faisait nuit alors, je remarquai tout à coup qu'il n'était plus à mes côtés. Je courus en tous sens, mais je ne le vis nulle part. Pendant une

Digitized by Google

heure, j'explorai les rues et l'appelai par son nom, mais je ne reçus pas de réponse. Alors, déployant mes ailes et m'élevant bien au-dessus de la ville populeuse, j'embrassai d'un regard toute son étendue, espérant que ce regard me ferait, comme la première fois, découvrir mon fils.

« Mon espoir ne fut pas déçu. Dans une salle splendide, éblouissante de lumières, et étincelante de gaieté et d'élégance, j'aperçus Willie. Une femme jeune et jolie s'appuyait sur son bras ; je lus dans son cœur et je vis qu'elle admirait sa beauté et était sensible aux charmes de sa personne. Oh ! combien alors je tremblai pour lui ! Elle était aimable et riche, et il était évident pour moi, d'après la magnificence de sa toilette et les hommages qu'elle recevait, qu'elle aussi était élégante et admirée. Je vis dans son âme, cependant ; elle était vaine, orgueilleuse, froide et mondaine ; si elle aimait Willie, c'est que sa beauté, ses manières séduisantes et son sourire lui avaient plu, et non sa noble nature, qu'elle était incapable d'apprécier. Tandis qu'ils se promenaient ensemble dans la salle, je descendis sous une forme invisible et, debout à côté de lui, je lui touchai l'épaule comme je l'avais déjà fait.

« Il regarda autour de lui ; mais avant qu'il eût pu voir les traits de sa mère, la voix de la sirène absorba toute son attention. Mainte et mainte fois j'essayai de l'arracher à ses séductions ; mais il ne m'entendit pas. A la fin, elle prononça quelques paroles qui dévoilèrent à l'esprit élevé de mon fils la petitesse et l'égoïsme de son âme mondaine. Profitant du moment où son pouvoir sur lui avait faibli, je saisis mon fils dans mes bras, étendis mes ailes et m'envolai loin, bien loin, emportant avec moi le trésor que j'avais disputé à la destinée et que j'avais gagné. A mesure que nous nous élevions

Digitized by Google

dans les airs, mon fils redevenait un enfant entre mes bras, et sur mon sein reposait la même petite tête, avec ses boucles douces et soyeuses, qui s'y cacha dans son enfance. Planant au-dessus de la terre et de la mer, je revins au lieu de mon départ et ne m'arrêtai que quand je crus voir sur une pelouse unie et inclinée, à l'ombre d'arbres verts, ma bien chère Gerty, et j'allais prendre mon vol pour déposer mon fils adoré à ses pieds, quand je me suis éveillée en prononçant votre nom.

« Et maintenant, Gerty, l'amertume de la coupe que je suis condamnée à boire est dissipée. Un ange consolateur est vraiment descendu vers moi. Je ne désire plus revoir mon fils sur cette terre, car je suis persuadée que mon départ est d'accord avec les desseins d'une Providence miséricordieuse. Je crois maintenant que la mère de Willie, vivante, eût été impuissante à le préserver de la tentation et du mal; mais l'esprit de cette mère sera toujours plein de force, et peut-être trouvera-t-il dans la pensée que, de son séjour au delà des cieux, elle suit tous ses pas et essaye de le guider dans l'étroit sentier de la vertu, un bouclier plus sûr contre le danger, un plus ferme appui pour son âme agitée, que si elle était restée sur la terre. Maintenant, ô mon Père ! je puis dire du plus profond de mon cœur : Que votre volonté soit faite. »

A dater de ce jour jusqu'à celui de sa mort, qui arriva environ un mois après, l'esprit de madame Sullivan resta dans l'état le plus parfait de calme et de résignation. Elle exprima dans la lettre qu'elle dicta pour Willie son entière confiance en la bonté et la sagesse de la Providence, et l'exhorta à vouer le même amour et la même soumission à Dieu. Elle rappela à sa mémoire les premières leçons qu'elle lui avait données, la piété

Digitized by Google

et l'empire sur soi-même qu'elle lui avait appris de bonne heure ; elle lui dit que sa dernière prière était pour que son influence sur lui augmentât plutôt que de diminuer, et que sa présence fût toujours regardée comme une réalité. Elle donna à celui qui avait courageusement lutté contre l'adversité l'important avis de se préserver des dangers et des écueils qui environnent la prospérité, et le supplia de ne jamais démentir ni renier les promesses de son enfance.

Quand Gerty eut plié la lettre, qu'elle supposait terminée, et quitté la maison pour se rendre à la pension où elle avait toujours continué à remplir les mêmes devoirs, madame Sullivan ouvrit la feuille presque entièrement couverte, et de sa main faible et tremblante peignit le dévouement désintéressé, infatigable et affectueux de Gerty.

« Tant que vous garderez dans votre cœur, mon fils, le souvenir de votre grand-père et de votre mère, ne cessez pas un instant de vouer à celle dont ma main est trop faible pour vous tracer les louanges, toute la reconnaissance dont ce cœur est capable. »

Le dépérissement de madame Sullivan fut si lent et si graduel, que sa mort porta un coup inattendu à Gerty, qui, bien que voyant les ravages du mal, ne pouvait s'imaginer que leurs progrès auraient une fin.

Ce fut dans les heures silencieuses de la nuit que, n'ayant personne auprès d'elle pour la soutenir ou la consoler, si ce n'est la tremblante Jane, elle attendit le départ de l'âme de son amie la plus chère.

— Avez-vous peur de me voir mourir, Gerty? demanda madame Sullivan, une heure environ avant sa mort.

Sur la réponse de Gerty, qu'elle n'en avait aucune :

— Alors tournez-moi un peu plus vers vous, dit-elle,

Digitized by Google

afin que votre figure, ma chérie, soit la dernière chose que je voie sur cette terre.

Cela fut fait; et la main étroitement pressée dans celles de Gerty, avec un regard où se peignait l'affection la plus profonde, elle expira.

(*Moniteur universel.*)

(*La suite prochainement.*)

Digitized by Google

Contes de Noël (1).

CONTES POPULAIRES DE LA SERVIE,

RECUEILLIS

ET PUBLIÉS PAR WUK STEPHANOVITCH KARADSCHITCH.

I

LE LANGAGE DES ANIMAUX.

Il y avait une fois un berger qui, depuis longues années, servait son maître avec autant de zèle que de fidélité. Un jour qu'il gardait ses moutons, il entendit un

(1) Voici le temps de Noël, c'est la semaine des enfants; ils sont rois dans la famille, et comme tous les tyrans, qui ne sont aussi que des enfants gâtés, ils abusent un peu d'un pouvoir qui, il est vrai, ne dure que huit jours.

En Angleterre, les lettres rendent hommage à cette souveraineté, et par exemple, c'est pour le jour de Noël que Dickens a composé ses plus jolis contes. Qui ne se souvient du *Grillon*, et qui n'a pleuré à la lecture de ce charmant livre, écrit pour les enfants et aussi un peu

Digitized by Google

sifflement qui venait du bois; ne sachant pas ce que c'était, il entra dans la forêt, suivant le bruit pour en connaître la cause. En approchant, il vit que l'herbe sèche et les feuilles tombées avaient pris feu, et au milieu d'un cercle de flammes il aperçut un serpent qui

pour les mères? Pourquoi ne ferions-nous rien pour les maîtres du jour, et ne leur offririons-nous pas un chapitre? Notre devoir est de représenter l'opinion dans ce qu'elle a de bon et de juste; y a-t-il cette semaine une autre question en jeu que celle-ci : « Que ferons-nous pour nos enfants? » et est-il de préoccupation plus légitime?

Voici notre offrande. Ce sont des contes qui nous arrivent de Servie; non pas des contes composés avec esprit par quelque auteur moral et ingénieux à qui ne manque rien que le secret d'amuser, mais de vrais contes de fée, que, depuis bien des siècles, les vieilles récitent à la veillée en filant leur quenouille, ou que se racontent les jeunes filles quand elles sont lasses de danser le *kolo*. L'auteur de cette collection porte un nom bien connu. C'est Wuk Stephanovitch, l'habile et patient collecteur à qui l'on doit le recueil de ces chants serbes qui ravissaient Gœthe, que l'Allemagne admire, et que nous avons le tort de négliger, car depuis l'antiquité on n'a rien fait de plus épique, de plus naïf et de plus grand. Wuk Stephanovitch a rendu à sa patrie un de ces services qui immortalisent; il l'a fait comprendre, il l'a fait aimer. Quand on lit les chants des Serbes, on aime ce peuple héroïque, comme on aime les Grecs quand on vient de lire Homère. Ce nouveau recueil portera plus loin encore le nom de la Servie et intéressera à son histoire jusqu'à nos enfants. Dirai-je en passant que Wuk Stephanovitch vit à Vienne, hors de son pays, plus estimé des étrangers que du peuple qu'il illustre; un jour sans doute les Serbes, en prenant la civilisation de l'Europe, auront comme nous la maladie des statues, et ce jour-là ils élèveront à Wuk un buste couronné; mais ne feraient-ils pas bien de ne point trop ajourner leur reconnaissance, et d'honorer dans sa vieillesse celui qui a répandu au loin la gloire et le nom de sa patrie?

Des contes de fée! diront les gens graves et les utilitaires; qu'avons-nous besoin de ces folies qui troublent l'imagination de nos enfants? Prêtez-leur donc Barême, et charmez-les avec l'histoire du Trois pour Cent et de ses variations. Si vous n'y réussissez pas, laissez-nous les amuser et leur donner à eux un instant de plaisir, à vous un instant de repos. Heureux qui réunit autour de soi ce petit peuple remuant, qui attire ces grands yeux pleins de douceur ou de malice, qui fait à volonté passer la peur ou la joie dans ces âmes innocentes! Quoi de plus aimable que ces enfants qui dans quelques années, quand vous les aurez élevés, seront de si vilains hommes? quoi de plus gracieux que

Digitized by Google

sifflait. Le berger s'arrêta pour voir ce que ferait le serpent, car autour de l'animal tout était en flammes, et le feu s'approchait de plus en plus.

Alors le serpent cria tout à coup au berger : « Au « nom de Dieu, berger, sauve-moi de ce feu! » Et le

ces petites filles blanches et roses, têtes blondes et bouclées qui un jour aussi, comme leurs mères... feront le charme et...? Bon! je n'ai plus d'encre au bout de ma plume!

Dédaigne qui voudra les contes de fée ; pour moi, c'est une des joies de mon enfance, c'est un de mes plus doux souvenirs. Quand j'avais récité sans y rien comprendre Lhomond, livre excellent dont une seule phrase m'est restée dans la tête, celle qui condamne toutes les grammaires : *La métaphysique ne convient pas aux enfants*, on m'ouvrait en récompense la bibliothèque de mon grand-père. Je vois encore ce sanctuaire vénérable, où dans un demi-jour trônaient sur deux socles de marbre Voltaire et Rousseau,

Qui depuis... — mais alors ils étaient vertueux.

Nonotte lui-même n'avait pas imaginé de transformer en misérables l'auteur d'*Émile*, ni le défenseur de la Barre, de Sirven et de Calas. En passant j'admirais de beaux volumes dont il m'était seulement permis de regarder le titre : la grande Encyclopédie, les in-quarto dorés de l'abbé Raynal, les œuvres du roi de Prusse, Rousseau, et un Voltaire, édition de Kehl, qui n'en finissait pas, et j'arrivais enfin au livre qui occupait mes rêves, au plus charmant de tous les recueils, *le Cabinet des Fées*. Une fois en possession d'un de ces précieux volumes, je fuyais au bout du jardin, et là, sous un berceau tout garni de troënes, en face de la Seine et de l'île bordée de grands peupliers qui murmuraient à tous les souffles du vent, j'entrais avec transport dans le royaume de la fantaisie. Que de caravanes j'ai faites à la suite du prince Fortuné, et avec quelle inquiétude je voyais, sans pouvoir l'avertir, l'oiseau bleu arriver au piége que lui tendait l'infâme Truitone! Il y avait aussi une bonne petite grenouille qui mettait deux ou trois ans à grimper un escalier pour sauver une malheureuse princesse condamnée pendant ce temps-là à faire des pâtés de mouches, et qui m'a causé de cruelles émotions. Et *les Mille et une Nuits?* Ai-je assez suivi le calife et son grand vizir Giafar ; ai-je assez tremblé pour la sœur de Scheherazade, et que volontiers j'aurais étranglé le sultan, sans songer que sa mort eût fait envoler tous mes rêves! A lire ces merveilleux récits, je m'enivrais ; il me semblait que les arbres, les eaux, les fleurs allaient me parler ou me répondre, et quand la chienne du logis, inquiète de ce que je ne l'agaçais plus, venait troubler mon illu-

Digitized by Google

berger lui tendit son bâton par-dessus la flamme ; et le serpent s'enroula autour du bâton, et monta jusqu'à la main du berger ; de la main il glissa jusqu'au cou et l'entoura comme un collier. Quand le berger vit cela, il eut peur et dit au serpent : « Malheur à moi ! T'ai-je

sion en mettant sa patte ou son museau sur le livre, je la regardais avec un intérêt mélancolique, n'étant pas bien sûr que la pauvre Dragonne, avec ses yeux si doux et si intelligents, ne fût pas une princesse, victime de quelque abominable fée. Heureusement ma princesse ellemême rompit le charme en aboyant.

Bien des années ont passé sur ces rêves, mais elles ne m'ont pas encore apporté cette sagesse dont on m'avait menacé, et entre autres faiblesses j'ai gardé l'amour des contes de fées. Et le soir, quand tout dort autour de moi, quand la tâche du jour est achevée, quand, las d'étudier ce long tissu d'horreurs et de folies qu'on nomme l'histoire, il m'est enfin permis d'être à moi, je retourne à mes amis d'enfance, qui sont là dans un coin connu de moi seul. Là, derrière la Fontaine, qui aimait tant *Peau-d'Ane;* Voltaire, qui eût été le roi des conteurs, s'il eût eu moins d'esprit et un peu plus de retenue, et Gœthe, cet autre monstre philosophique, qui toute sa vie aima l'Orient, les contes, les enfants et les fleurs, j'ai caché Perrault, *les Mille et une Nuits* et madame d'Aulnoy. Près de ces grands noms, voici des contes charmants du Nord et du Midi qui prouvent que partout où il y a des hommes il leur faut du merveilleux pour les consoler de la vie. Ici est le recueil des frères Grimm, là est le *Pentamerone* napolitain, livre introuvable pour qui ne l'a pas cherché, plein de gaieté et de malice ; les Scandinaves y donnent la main aux Celtes; l'Orient est représenté par le roman d'Antar, par les contes sanscrits de Somadéva, que le savant Brockhaus a traduits en allemand, par le *Trône enchanté,* par le *Pantcha-Tantra* ; les Persans aussi y ont leur place et ne sont ni les moins ingénieux ni les moins hardis ; mais, hélas ! le savant Julien ne nous a pas encore traduit du chinois le *Liao-tchai-tchi-i,* vingt-six volumes de contes de fées, qui, sans lui, manqueront toujours à nos collections.

D'où vient ce goût singulier qu'ont les hommes pour le merveilleux? Est-ce donc que le mensonge est plus doux que la vérité? Non, les contes de fées ne sont pas un mensonge, et l'enfant, qu'il s'en amuse ou qu'il s'en effraye, ne s'y trompe pas d'un instant. Les contes sont l'idéal, quelque chose de plus vrai que la vérité du monde, le triomphe du bon, du beau, du juste. L'innocence y triomphe toujours : souvent, il est vrai, la victime passe trente ans dans un cachot avec des serpents ou même quelquefois on la coupe en morceaux, mais tout s'arrange à la fin : le méchant est puni, et il n'est pas besoin d'attendre un monde

« donc sauvé pour ma perte? » Mais l'animal lui répondit : « Ne crains rien, mais reporte-moi chez mon père, « qui est le roi des serpents. » Le berger commença de s'excuser sur ce qu'il ne pouvait laisser ses moutons sans gardien ; mais le serpent lui répondit : « Ne t'in-

meilleur pour châtier le crime et couronner la vertu. C'est là qu'est le secret des récits merveilleux ; ce qui fait le charme des fées, ce n'est point l'or et l'argent qu'elles jettent partout, c'est la baguette magique qui remet l'ordre sur la terre et qui du même coup anéantit ces deux ennemis de toute vie humaine, l'espace et le temps. Qu'importe que Griseldis souffre quinze ans de l'exil et de l'abandon ! L'épreuve finie, elle sera jeune comme au premier jour. Dans cet heureux pays des fées, on ne se quitte que pour se retrouver, on ne souffre que pour être heureux, tandis que pour nous la douleur est une énigme de la vie, une bataille sans fin où les meilleurs tombent les premiers. Là-bas, on ne vieillit pas, et l'on aime toujours. Ici, à peine notre cœur, revenu des folles ardeurs de la jeunesse, commence-t-il à aimer sérieusement un objet digne de lui, que notre front se ride et que nos cheveux blanchis ne nous laissent du sentiment que le ridicule. Là-bas, en un jour, en une heure, on sait tout ; ici, c'est au prix de la vie que nous poursuivons la vérité qui recule ; elle fuit comme l'oiseau merveilleux. et quand enfin, après trente ans de peines, nous la sentons près de nous, quand notre main s'abaisse pour la saisir, une main plus puissante nous glace et nous porte en ce pays dont nul n'est revenu.

Hommes sérieux, laissez-nous donc oublier quelquefois cette vie que vous nous rendez si triste. Vous ne pouvez donner à tous la santé, la fortune ou la puissance. Il vous faut donc des rêveurs pour aimer et faire aux autres ces biens dont l'espérance seule vaut toutes les richesses du monde, mais que vous n'estimez d'aucun prix, la beauté, la justice, la liberté. Les rêveurs ont cela de bon qu'ils ne prennent la part de personne et que l'idéal leur tient lieu de tout. Quand on peut être le calife de Bagdad à ses heures, on voit de haut les ambitions du jour. Quel orateur vaudra jamais l'oiseau qui dit tout? En fait de dévouement et de ressources, quel ministre approchera du Chat botté ? Une seule profession m'eût souri peut-être, c'est la diplomatie. C'est que j'aurais voulu rechercher par toute l'Europe cette robe couleur du temps que Peau-d'Ane a laissée à la cour, mais dont les hommes politiques, à ce qu'on assure, ont gardé les morceaux. Tout le reste m'est indifférent. L'expérience m'apprend tous les jours que le monde ne vaut pas le royaume de la fantaisie.

Que si par hasard on osait accuser de paradoxe des opinions aussi sérieuses, ma réponse est toute prête. Je maintiens que la vérité vraie, celle que ne dirait pas Figaro et que ne disent pas davantage ses héri-

Digitized by Google

« quiète en rien de ton troupeau; il ne lui arrivera « point de mal; va seulement aussi vite que tu pourras. » Et le berger se mit alors à marcher dans le bois avec le serpent au cou, jusqu'à ce qu'enfin il arrivât à une porte qui était faite de couleuvres entrelacées. Le serpent siffla, et aussitôt les couleuvres se séparèrent; puis il dit au berger : « Quand nous serons au château, « mon père t'offrira tout ce que tu peux désirer : ar« gent, or, bijoux, et tout ce qu'il y a de précieux sur « la terre; n'accepte rien de tout cela; demande-lui « seulement de comprendre le langage des animaux. Il « te refusera longtemps cette faveur, mais à la fin il te « l'accordera. »

Tout en parlant, ils arrivèrent au château, et le père du serpent lui dit en pleurant : « Au nom de Dieu, « mon enfant, où étais-tu ? » Et le serpent lui raconta comme il avait été entouré par le feu, et comme le berger l'avait sauvé. Le roi des serpents se tourna alors vers le berger et lui dit : « Que veux-tu que je te donne « pour avoir sauvé mon enfant? — Apprends-moi la

tiers, est dans ces petits livres, et non dans de gros volumes qu'on prend au sérieux. Si le but de toute éducation est de faire des honnêtes gens, en apprenant aux enfants que la justice gouverne le monde, le conte de *Barbe-Bleue* vaut mieux que l'histoire de Henri VIII, et Perrault est un politique plus sérieux que Machiavel. Quelque jour je ferai là-dessus un gros livre, qui immortalisera mon nom et que je commencerai dès que, devenu un véritable érudit, j'aurai vu tomber sans regrets les feuilles d'automne et ma dernière illusion. En attendant, et de crainte que les enfants ne s'impatientent, je finis cette préface, aussi amusante qu'un discours de distribution des prix, et je traduis Wuk Stephanovitch; je suis la version allemande qu'en a faite mademoiselle Wilhelmine, la fille de l'auteur, mais je n'espère pas en rendre la gracieuse simplicité. Il faut un talent supérieur pour parler la langue de Perrault, et dans notre siècle je ne connais qu'une seule personne qui ait réussi dans cette œuvre délicate : c'est la main habile qui a écrit la fraiche idylle de *François le Champi*.

E. L.

Digitized by

« langue des animaux, répondit le berger; je ne veux « rien autre chose. » Le roi lui dit : « Cela ne vaut « rien pour toi, car si je te donnais d'entendre ce lan- « gage, et que tu en dises rien à personne, tu mour- « rais aussitôt; demande-moi donc plutôt quelque « autre chose et je te le donnerai. » Mais le berger lui répondit : « Si tu veux me payer, apprends-moi le lan- « gage des animaux, sinon adieu et que le ciel te pro- « tége, je ne veux pas autre chose »; et il fit mine de partir. Alors le roi le rappela, en disant : « Arrête et « viens ici, puisque tu le veux absolument. Ouvre la « bouche. » Le berger ouvrit la bouche et le roi des serpents y souffla, et lui dit : « Maintenant souffle à ton « tour dans la mienne. » Et quand le berger eut fait ce qu'on lui ordonnait, le roi des serpents lui souffla une seconde fois dans la bouche. Et quand ils eurent ainsi soufflé chacun par trois fois, le roi lui dit : « Mainte- « nant tu entends la langue des animaux; que Dieu « t'accompagne, et garde-toi, si tu tiens à la vie, de « jamais trahir ce secret, car si tu en dis un mot à per- « sonne, tu mourras à l'instant. »

Le berger s'en retourna, et comme il passait dans le bois, il entendit ce que disaient et les oiseaux, et le gazon, et tout ce qui est sur la terre. En arrivant à son troupeau, il le trouva complet et en ordre, et alors il se coucha par terre pour se reposer. A peine était-il étendu, que voici deux corbeaux qui viennent se poser sur un arbre, et qui se mettent à dire dans leur langage : « Si ce berger savait qu'à l'endroit où est cet « agneau noir il y a sous la terre un caveau tout plein « d'or et d'argent! » Aussitôt que le berger entendit cela, il alla trouver son maître, et le maître prit une voiture avec lui, et en creusant ils trouvèrent la porte du caveau, et ils emportèrent le trésor.

Digitized by Google

Le maître était un honnête homme, et il laissa tout au berger, en lui disant : « Mon fils, ce trésor est à toi, « car c'est Dieu qui te l'a donné. »

Le berger prit le trésor, se bâtit une maison, et s'étant marié, il vécut joyeux et content ; il fut bientôt le plus riche non-seulement de son village, mais des environs, et on n'en eût pas trouvé un second à lui comparer. Il avait des troupeaux de moutons, de bœufs, de chevaux, et chaque troupeau avait son pasteur; il avait en outre beaucoup de terres et de grandes richesses. Un jour, justement la veille de Noël, il dit à sa femme; « Prépare le vin et l'eau-de-vie et tout ce qu'il faut; « demain nous irons à la ferme, et nous porterons tout « cela aux bergers pour qu'ils se divertissent. » La femme suivit cet ordre et prépara tout ce qu'on lui avait commandé. Le lendemain, quand ils furent à la ferme, le maître dit le soir aux bergers : « Amis, ras« semblez-vous, mangez, buvez, amusez-vous; je veil« lerai cette nuit pour garder les troupeaux à votre « place. » Et il fit comme il avait dit, et garda les troupeaux. Quand vint minuit, les loups se mirent à hurler et les chiens à aboyer, et les loups disaient dans leur langue : « Laissez-nous venir et faire du dommage; « il y aura aussi de la viande pour vous. » Et les chiens répondaient dans leur langue : « Venez, afin que, nous « aussi, nous nous rassasiions une bonne fois. » Mais parmi ces chiens il y avait un vieux dogue qui n'avait plus que deux crocs dans la gueule, et celui-là disait aux loups : « Tant qu'il me restera mes deux crocs dans « la gueule, vous ne ferez pas de tort à mon maître. »

Le père de famille avait entendu et compris tous ces discours, et quand vint le matin, il ordonna de tuer tous les chiens et de ne laisser en vie que ce vieux dogue. Les valets étonnés disaient : « Maître, c'est

« grand dommage »; mais le père de famille répondait : « Ce que j'ai dit doit se faire. »

Il se disposa à retourner chez lui avec sa femme, et tous deux montèrent à cheval, le mari sur un étalon, la femme assise sur une jument. Et pendant qu'ils marchaient, il arriva que le mari prit l'avance, et que la femme resta en arrière. Le cheval se retourna et dit à la jument : « En avant! plus vite! pourquoi ralentir? » Et la jument lui répondit : « Oui, cela t'est facile, toi « qui ne portes qu'un maître; mais moi j'en porte trois : « je porte la maîtresse, et avec elle un enfant de bonne « espérance, et j'ai de plus mon poulain. » Le mari se retourna en riant, et la femme en ayant fait la remarque, poussa sa jument, et après avoir rejoint son époux, lui demanda pourquoi il avait ri. « Mais pour rien; quelque chose qui m'a passé dans l'esprit. » La femme ne trouva pas cette réponse suffisante, et elle le pressa de lui dire pourquoi il avait ri. Mais il résista, et lui dit : « Laisse-moi en paix, femme; qu'est-ce que « cela te fait? Bon Dieu! je ne sais pas moi-même « pourquoi j'ai ri. » Mais plus il se défendait, plus elle insistait pour connaître la cause qui l'avait fait rire. A la fin, il lui dit : « Sache donc que si je te révèle ce « qui m'a fait rire, je mourrai à l'instant. » Mais cela même n'arrêta pas la dame, et plus que jamais elle tourmenta son mari pour qu'il parlât.

Ils arrivèrent à la maison. En descendant de cheval, le mari commanda qu'on lui fît une bière, et quand elle fut prête, il se mit devant la maison et dit à sa femme : « Vois : je vais me mettre dans cette bière, et je te « dirai alors ce qui m'a fait rire; mais aussitôt que « j'aurai parlé, je serai un homme mort. » Et alors il se mit dans sa bière, et comme il regardait une dernière fois autour de lui, voici le vieux chien de la ferme

Digitized by Google

qui s'approche de son maître et qui pleure. Quand le pauvre homme vit cela, il appela sa femme et lui dit : « Apporte un morceau de pain et donne-le au chien. » La femme jeta un morceau de pain au chien, qui ne le regarda même pas. Et voici le coq de la maison qui accourt et qui pique le pain, et alors le chien lui dit : « Misérable gourmand, peux-tu manger quand tu vois « que le maître va mourir? » Et le coq lui répondit : « Qu'il meure, puisqu'il est assez sot pour cela. J'ai « cent femmes; je les appelle toutes quand je trouve le « moindre grain, et aussitôt qu'elles arrivent, c'est moi « qui le mange; s'il y en avait une qui s'avisât de le « trouver mauvais, je la corrigerais avec mon bec; et « lui, qui n'a qu'une femme, n'a pas l'esprit de la met- « tre à la raison ! »

Aussitôt que le mari entend cela, il saute bien vite à bas de la bière, il prend un bâton et appelle sa femme dans la chambre : « Viens, je te dirai ce que tu as si « grande envie de savoir. » Et alors il la raisonne à coups de bâton en disant : « Voilà, ma femme, voilà ! » C'est de cette façon qu'il lui répondit, et jamais depuis elle ne lui a demandé pourquoi il avait ri.

Cette façon de traiter sa femme paraîtra peut-être un peu cavalière; mais il en était ainsi dans le bon vieux temps, qui est l'âge des contes, et sous le règne du roi saint Louis, dans ce siècle d'or dont on nous promet le retour, Beaumanoir, le plus grand de nos vieux jurisconsultes, nous apprend que c'est le droit de tout mari de *battre sa femme sans mort et sans méhaing* (c'est-à-dire à la seule condition de ne la tuer ni de ne l'estropier) *quand elle le dément ou ne veut obéir à ses raisonnables commandements*. C'est ainsi qu'on fonde le respect et que dans la famille on fortifie les mœurs.

Digitized by Google

En attendant cette heureuse renaissance des coutumes du XIIIe siècle, voici une seconde histoire qui est un fabliau plutôt qu'un conte de fées. Peut-être vient-elle de la France, qui, il y a six cents ans, avait le privilége de fournir l'Europe de poëmes épiques et de nouvelles, comme aujourd'hui elle l'amuse avec ses vaudevilles et ses romans.

II

DE LA DEMOISELLE QUI ÉTAIT PLUS AVISÉE QUE L'EMPEREUR.

Il y avait une fois un pauvre homme qui vivait dans une cabane; il n'avait avec lui qu'une fille, mais elle était très-avisée; elle allait partout chercher des aumônes, et apprenait aussi à son père à parler avec sagesse et à obtenir ce qu'il lui fallait. Un jour il advint que le pauvre homme alla vers l'empereur, et le pria de lui donner quelque chose. L'empereur lui demanda qui il était et qui lui avait appris à parler si sagement ; et il dit qui il était et comment sa fille lui avait appris à parler de la sorte. « Et ta fille, qui donc l'a instruite ? » demanda l'empereur; à quoi le pauvre homme répondit : « C'est Dieu qui l'a instruite, ainsi que notre « extrême misère. » Alors l'empereur lui donna trente œufs et lui dit : « Porte ces œufs à ta fille, et dis-lui « qu'elle m'en fasse éclore des poulets, et si elle ne les « fait pas éclore, mal lui en adviendra. »

Le pauvre homme rentra tout pleurant dans sa cabane et conta tout à sa fille. La fille reconnut tout de suite que les œufs étaient cuits; mais elle dit à son père d'aller se reposer et qu'elle aurait soin de tout. Le père suivit le conseil de sa fille et se mit à dormir; pour elle, pre-

Digitized by Google

nant une marmite, elle l'emplit d'eau et de fèves et la mit sur le feu; et le lendemain, quand les fèves furent bouillies, elle appela son père et lui dit de prendre une charrue et des bœufs, et d'aller labourer le long de la route où devait passer l'empereur : « Et, ajouta-t-elle, « quand tu verras l'empereur, prends des fèves, sème-« les et dis bien haut : « *Allons, mes bœufs! Que Dieu* « *me protége et fasse pousser mes fèves bouillies!* » Et « si l'empereur te demande comment il est possible de « faire pousser des fèves bouillies, réponds-lui : « *Cela* « *est aussi aisé que de faire sortir un poulet d'un œuf* « *dur.* »

Le pauvre homme fit ce que voulait sa fille. Il sortit, il laboura, et quand il vit venir l'empereur, il se mit à crier : « Allons, mes bœufs, que Dieu me protége et « fasse pousser mes fèves bouillies! » Dès que l'empereur entendit ces mots, il s'arrêta sur la route et dit aussitôt : « Pauvre homme, comment est-il possible de « faire pousser des fèves bouillies? » Et le pauvre homme répondit : « Gracieux empereur, cela est aussi « aisé que de faire sortir un poulet d'un œuf dur. »

L'empereur, qui devina bien que c'était la fille qui avait poussé le père à agir de la sorte, dit à ses valets de prendre le pauvre homme et de l'amener devant lui; puis il lui remit un petit paquet de chanvre et dit : « Prends cela, et tu m'en feras des voiles et des corda-« ges, et tout ce dont on a besoin pour un vaisseau, « sinon je te ferai trancher la tête. » Le pauvre homme prit le paquet dans un grand trouble, et retourna tout en pleurs vers sa fille, à laquelle il conta ce qui s'était passé; et sa fille lui dit d'aller dormir, en lui promettant qu'elle arrangerait tout. Le lendemain elle prit un petit morceau de bois, éveilla son père et lui dit : « Prends « cette allumette et porte-la à l'empereur; qu'il m'y

Digitized by Google

« taille un fuseau, une navette et un métier, et après « cela je lui ferai ce qu'il a demandé. » Et le pauvre homme suivit encore une fois le conseil de sa fille; il alla trouver l'empereur, et lui dit tout ce que sa fille lui avait appris.

Quand l'empereur entendit cela, il fut étonné, et pensa à ce qu'il pouvait encore faire; puis, prenant un verre, il le donna au pauvre homme en disant :« Prends « ce verre et porte-le à ta fille, afin qu'elle m'épuise la « mer et qu'elle en fasse un champ à labourer. » Le pauvre homme obéit en pleurant, et porta le verre à sa fille en lui redisant mot pour mot les paroles de l'empereur. Et sa fille lui dit qu'il attendît au lendemain, et qu'elle arrangerait toute chose. Le lendemain matin, elle appela son père, lui donna une livre d'étoupes et lui dit : « Porte cela à l'empereur pour qu'il « étoupe toutes les sources et toutes les embouchures de « tous les fleuves de la terre; après cela je lui dessécherai la mer. » Et le pauvre homme alla tout redire à l'empereur.

Alors celui-ci vit bien que la demoiselle en savait plus que lui; il ordonna qu'on la fît venir, et quand le père eut amené sa fille, et que tous deux eurent salué l'empereur, ce dernier dit : « Ma fille, devinez ce « qu'on entend de plus loin? « Et la demoiselle répondit : « Gracieux empereur, ce qu'on entend de plus « loin, c'est le tonnerre et le mensonge. »

Alors l'empereur prit sa barbe dans sa main, et, se tournant vers ses conseillers : « Devinez, leur dit-il, « combien vaut ma barbe ? » Et quand ils l'eurent tous estimée, l'un plus et l'autre moins, la demoiselle leur soutint en face qu'aucun d'eux n'avait deviné, et elle dit : « La barbe de l'empereur vaut autant que trois « pluies dans la sécheresse de l'été. » L'empereur fut

ravi, et dit : « C'est elle qui a le mieux deviné »; et il lui demanda si elle voulait être sa femme, ajoutant qu'il ne la laisserait pas qu'elle n'eût consenti. La demoiselle s'inclina et dit : « Gracieux empereur, que ta « volonté soit faite ! Je te demande seulement d'écrire « sur une feuille de papier, et de ta propre main, que « si un jour tu devenais méchant pour moi, et que tu « voulusses m'éloigner de toi et me renvoyer de ce « château, j'aurai le droit d'emporter avec moi ce que « j'aimerai le mieux. » Et l'empereur y consentit, et lui en donna un écrit.

Après quelque temps il arriva en effet que l'empereur devint si méchant pour sa femme, qu'il lui dit : « Je ne veux plus que tu sois ma femme; quitte mon « château, et va où tu voudras. » Et l'impératrice répondit : « Illustre empereur, je t'obéirai; permets-moi « seulement de passer encore une nuit ici; demain je « partirai. » L'empereur lui accorda cette demande, et alors l'impératrice, avant le souper, mit dans le vin de l'eau-de-vie et des herbes odorantes; puis elle engagea l'empereur à boire, en lui disant : « Bois, empereur, « et sois joyeux; demain nous nous quitterons, et, « crois-moi, je serai plus gaie que le jour où je me suis « mariée. » L'empereur s'enivra, et quand il fut endormi, l'impératrice le fit mettre dans une voiture qu'on tenait toute prête, et elle l'emmena dans une grotte taillée dans le rocher. Et quand l'empereur se réveilla dans cette grotte et vit où il se trouvait, il s'écria : « Qui m'a conduit ici? » A quoi l'impératrice répondit : « C'est moi qui t'ai conduit ici. » Et l'empereur lui dit : « Pourquoi as-tu fait cela? Ne t'ai-je pas « dit que tu n'étais plus ma femme? » Mais alors elle lui tendit le papier en disant : « Il est vrai que tu m'as « dit cela, mais vois ce que tu m'as accordé par ce pa-

Digitized by

« pier ; en te quittant, j'ai le droit d'emporter avec moi « ce que j'aime le mieux dans ton château. » Quand l'empereur entendit cela, il l'embrassa, et retourna dans son château avec elle.

Voici, pour en finir, un apologue qui a un caractère tout oriental et dont la source est sans doute arabe ou turque. C'est la doctrine de la fatalité. C'est une seconde édition de la fable de l'*Homme qui court après la Fortune,* mais qu'on peut lire avec intérêt, même à côté de la Fontaine.

III

LE DESTIN.

Il y avait une fois deux frères qui vivaient ensemble en un seul ménage; l'un faisait tout, tandis que l'autre était un indolent, qui ne s'occupait guère que de boire et de manger. Leurs récoltes étaient toujours magnifiques, et ils avaient en abondance bœufs, chevaux, moutons, porcs, abeilles et le reste.

L'aîné, qui faisait tout, se dit un jour : « Pourquoi « donc travaillerais-je pour cet indolent? Il vaut mieux « nous séparer; je travaillerai pour moi seul, et il fera « alors ce que bon lui semblera. » Il dit donc à son frère : « Mon frère, il est injuste que je m'occupe de « tout, tandis que tu ne veux m'aider en rien et ne « penses qu'à boire et à manger ; j'ai résolu qu'il faut « nous séparer. » L'autre essaya de le détourner de ce projet en lui disant : « Frère, ne fais pas cela ; nous « sommes si bien. Tu as tout entre les mains, aussi « bien ce qui est à toi que ce qui est à moi, et tu sais « que je suis toujours content de ce que tu fais et de

Digitized by

« ce que tu ordonnes. » Mais l'aîné persista dans sa résolution, si bien que le cadet dut céder et lui dit : « Puisqu'il en est ainsi, je ne t'en voudrai pas pour « cela; fais le partage comme il te plaira. » Le partage fait, chacun choisit son lot. L'indolent prit un pasteur pour ses bœufs; un pasteur pour ses chevaux, un berger pour ses brebis, un berger pour ses chèvres, un porcher pour ses porcs, un gardien pour ses abeilles, et leur dit à tous : « Je vous confie mon bien, et que Dieu « vous surveille », et il continua de vivre dans sa maison sans plus de souci qu'auparavant.

L'aîné, au contraire, se fatigua pour sa part autant qu'il avait fait pour le bien commun; il garda lui-même ses troupeaux, ayant l'œil à tout; malgré cela, il ne trouva partout que mauvais succès et dommage; de jour en jour tout lui tournait à mal, jusqu'à ce qu'enfin il devint si pauvre, qu'il n'avait même plus une paire d'opanques (1), et qu'il allait nu-pieds. Alors il se dit : « J'irai chez mon frère voir comment les choses vont « chez lui. » Son chemin le menait dans une prairie où paissait un troupeau de brebis, et quand il s'en approcha, il vit que les brebis n'avaient point de berger. Près d'elles seulement était assise une belle jeune fille qui filait un fil d'or,

Après avoir salué la fille d'un « Dieu te protége! » il lui demanda à qui était ce troupeau; elle répondit : « A qui j'appartiens appartiennent aussi ces brebis. — Et qui es-tu? continua-t-il. — Je suis la fortune de ton frère, » répondit-elle. Alors il fut pris de colère et d'envie et lui dit : « Et ma fortune, à moi, où est-elle? » La fille lui répondit : « Ah! elle est bien loin de toi.

(1) C'est la chaussure des Serbes, qui est faite avec des lanières de cuir.

Digitized by

— Puis-je la trouver? » demanda-t-il; et elle lui répondit : « Tu le peux; seulement cherche-la. » Et quand il eut entendu ceci et qu'il vit que les brebis de son frère étaient si belles, qu'on n'en pouvait imaginer de plus belles, il ne voulut pas aller plus loin pour voir les autres troupeaux, mais il alla droit à son frère. Dès que celui-ci l'aperçut il en eut pitié et lui dit en fondant en larmes : « Où as-tu été depuis si longtemps? » Et le voyant en haillons et nu-pieds, il lui donna une paire d'opanques et quelque argent.

Après être resté quelques jours chez son frère, le pauvre partit pour retourner chez lui; mais une fois à la maison, il prit un sac sur ses épaules, y mit un peu de pain, prit un bâton à la main, et s'en alla ainsi par le monde pour y chercher sa fortune. Ayant marché ainsi quelque temps, il se trouva dans une grande forêt, et rencontra une abominable vieille qui dormait sous un buisson. Il se mit à fouiller la terre avec son bâton, et pour éveiller la vieille il lui mit un serpent dans le dos. Cependant elle ne se remua qu'avec peine, et n'ouvrant qu'à demi ses yeux chassieux, elle lui dit : « Remercie Dieu que je me sois endormie ici, car si j'avais « été éveillée, tu n'aurais pas eu ces opanques. » Alors il lui dit : « Qui donc es-tu, toi qui m'aurais empêché « d'avoir ces opanques? » La vieille lui dit : « Je suis ta fortune. » En entendant cela, il se frappa la poitrine en s'écriant : « Comment! c'est toi qui es ma fortune? Puisse Dieu t'exterminer! Qui donc t'a donnée à moi? » Et la vieille lui dit : « C'est le Destin. — Et où est le Destin? » demanda-t-il. Et il reçut pour réponse : « Va et cherche-le. » Et la vieille disparut.

Alors il partit et s'en alla chercher le Destin. Et après un long, bien long voyage, il arriva enfin dans un bois, et dans ce bois il trouva un ermite à qui il demanda s'il

Digitized by Google

ne pourrait pas avoir des nouvelles du Destin, et l'ermite lui dit : « Va sur la montagne, tu arriveras droit à « son château ; mais quand tu seras près du Destin, ne « t'aventure pas à lui parler ; fais seulement tout ce que « tu lui verras faire jusqu'à ce qu'il t'interroge. » Le voyageur remercia l'ermite et prit le chemin de la montagne. Et quand il fut arrivé dans le château du Destin, c'est là qu'il vit de belles choses ! C'était un luxe royal, et il y avait une foule de valets et de servantes toujours en mouvement. Quant au Destin, il était assis seul à une table servie, et il soupait. Quand l'étranger vit cela, il se mit aussi à table et mangea avec le maître du logis. Après le souper, le Destin se coucha, et l'autre en fit autant. Vers minuit, voilà que dans le château il se fait un bruit terrible, et au milieu du bruit on entendait une voix qui criait : « Destin, Destin, il y a aujour- « d'hui tant et tant d'âmes qui sont venues au monde : « donne-leur quelque chose à ton bon plaisir. » Et voilà le Destin qui se lève ; il ouvre un coffre doré et sème dans la chambre des ducats tout brillants, en disant : « Tel je suis aujourd'hui, tels vous serez toute votre « vie ! »

Au point du jour, le beau château s'évanouit, et à sa place il y eut une maison ordinaire, mais où rien ne manquait. Quand vint le soir, le Destin se remit à souper, son hôte en fit autant ; personne ne dit mot. Après souper, tous deux allèrent se coucher. Vers minuit, voici que dans le château recommence un bruit terrible, et au milieu du bruit on entendait une voix qui criait : « Destin, Destin, il y a aujourd'hui tant et « tant d'âmes qui ont vu la lumière, donne-leur quel- « que chose à ton bon plaisir ! » Et voilà le Destin qui se lève ; il ouvre un coffre d'argent ; mais cette fois il n'y avait pas de ducats, ce n'étaient que des monnaies

d'argent mêlées par-ci, par-là de quelques pièces d'or. Et le Destin sema cet argent par terre, en disant : Tel « je suis aujourd'hui, tels vous serez tout votre vie. »

Et au point du jour cette maison aussi avait disparu, et à sa place il y en avait une autre plus petite. Ainsi se passa chaque nuit ; chaque matin la maison diminuait, jusqu'à ce qu'enfin il n'y eut plus qu'une misérable cabane, et le Destin prit une bêche et se mit à fouiller la terre; son hôte en fit autant et ils bêchèrent tout le jour. Quand vint le soir, le Destin prit un morceau de pain, en cassa la moitié et la donna à son compagnon. Ce fut tout leur souper, et quand ils l'eurent mangé, ils se couchèrent.

Vers minuit, voici que recommence un bruit terrible, et au milieu du bruit on distinguait une voix qui disait : « Destin, Destin, tant et tant d'âmes sont venues « au monde cette nuit; donne-leur quelque chose à « ton bon plaisir. » Et voilà le Destin qui se lève ; il ouvre un coffre et se met à semer des cailloux, et parmi ces cailloux quelques menues monnaies, et ce faisant il disait : « Tel je suis aujourd'hui, tel vous serez toute « votre vie. »

Quand le matin reparut, la cabane s'était changée en un grand palais comme au premier jour. Alors pour la première fois le Destin parla à son hôte et lui dit : « Pourquoi es-tu venu ? » Et celui-ci lui conta en détail sa misère, et comment il était venu pour demander au Destin lui-même pourquoi il lui avait donné une si mauvaise fortune. Le Destin lui répondit : « Tu as vu « comment la première nuit j'ai semé des ducats, et « ce qui a suivi. Tel je suis la nuit où naît un homme, « tel cet homme sera toute sa vie. Tu es né dans une « nuit de pauvreté, tu resteras pauvre toute ta vie. « Ton frère au contraire est venu au monde dans une

Digitized by Google

« heureuse nuit, et il restera heureux jusqu'à la fin.
« Mais puisque tu as pris tant de peine pour me cher-
« cher, je te dirai comment tu peux t'aider. Ton frère
« a une fille du nom de Miliza, qui est aussi fortunée
« que son père. Prends-la pour femme, quand tu seras
« de retour au pays, et tout ce que tu acquerras, aie
« soin de dire que cela est à ta femme. »

L'hôte remercia le Destin bien des fois, et partit. Et quand il fut de retour au pays, il alla droit chez son frère, et lui dit : « Frère, donne-moi Miliza ; tu vois que « sans elle je suis seul au monde. » Et le frère répondit : « Cela me plaît ; Miliza est à toi. » Et le nouveau marié emmena dans sa maison la fille de son frère, et il devint très-riche, mais il disait toujours : « Tout ce que « j'ai est à Miliza. »

Un jour il alla aux champs pour voir ses blés, qui étaient si beaux, qu'on ne pouvait rien trouver de plus beau. Voilà qu'un voyageur vint à passer sur le chemin, et lui demanda : « A qui ces blés? » et lui, sans y penser, répondit : « Ils sont à moi. » Mais au moment même qu'il eut dit cela, voilà les blés qui s'enflamment et le champ tout en feu. Vite il court après le voyageur, et lui crie : « Arrête, mon frère, ces blés « ne m'appartiennent pas, ils sont à Miliza, la fille de « mon frère. » Le feu cessa aussitôt, et dès lors notre homme fut heureux, grâce à Miliza.

A tout conte, dit-on, il faut une morale; les sages ont établi ce principe ; et comme, en général, les conteurs ont oublié qu'il fallait prouver quelque chose, on coud à leurs récits des maximes qui n'y tiennent en rien. Je suivrai cet exemple de mes savants maîtres, et je dirai aux enfants : Mesdemoiselles ne croyez pas que toutes vous deviendrez reines en devinant des

Digitized by Google

énigmes ; ni vous, messieurs, n'imaginez pas que vous deviendrez tous riches en dormant. La vie ne ressemble guère aux contes de Perrault, et les fées qu'on y rencontre sont un danger plutôt qu'un appui. Aujourd'hui, comme au temps de Virgile, la fortune n'aime que les audacieux ; et pour le moins ambitieux, à qui suffit encore l'honneur et la paix de l'âme, il n'est qu'un moyen de conquérir un bien si doux, c'est un labeur opiniâtre. Notre destin, c'est le travail ; c'est lui qui nous modère dans la prospérité et qui nous console dans nos misères. Travaillez donc avec courage, et même, si vous le pouvez honnêtement, faites fortune ; mais ne méprisez jamais le merveilleux qui amusa votre enfance, et gardez toujours un coin pour l'illusion. Vous en aurez besoin contre les ennuis de la vie, et cette lumière que dédaignent les habiles vous empêchera du moins de prendre trop au sérieux ce que le monde nomme sagesse, et qui n'est trop souvent que sécheresse, égoïsme et brutalité.

(*Journal des Débats.*)

Édouard Laboulaye.

LES ÉTINCELLES DE LA BUCHE DE NOEL (1).

Le feu brillant répandait une chaleur bienfaisante dans le cabinet d'étude, et M. Septime Sendiman, les

(1) Nous trouvons, dans l'*Illustrated London News*, ce conte, qui rappelle les jeux de la fête de Noël au temps d'Élisabeth.

pieds posés sur les chenets, n'interrompait la file des souvenirs du bon vieux temps qui se pressaient dans son cerveau que pour porter à ses lèvres son verre, plein d'un porto de vingt ans.

M. Septime Sendiman était un vieux garçon, et, en conséquence, n'avait pas de compagne qui pût provoquer et animer la conversation en soutenant une opinion contraire à la sienne. Aussi, lorsqu'il discutait tout le long de la bouteille, avait-il toujours raison. Des gens qui s'intéressaient aux affaires de leurs voisins se demandaient pour quelle raison M. Sendiman, qui était riche et indépendant, s'était laissé gagner par la quarantaine sans avoir pris femme; et maintes trames ingénieuses avaient été ourdies à son intention, mais sans succès, par des mères et des veuves intrigantes. Il était trop habile pour se laisser prendre aux piéges employés d'ordinaire pour la capture de l'homme faible par le sexe enchanteur.

M. Sendiman, quoiqu'il se prétendit philosophe, avait une marotte qu'il caressait en toute occasion : c'était sa vénération prodigieuse pour ce qu'il appelait le bon vieux temps de la joyeuse Angleterre. Il affirmait qne nos ancêtres étaient de beaucoup plus braves, plus sages et plus heureux que leurs descendants ; qu'aujourd'hui l'on n'est ni aussi fort, ni aussi sain, ni d'aussi longue vie qu'autrefois, et que la disparition de nos vieux jeux et passe-temps anglais, ainsi que l'abandon des vieilles fêtes et réjouissances nationales, sont un signe de décadence. Un de ses thèmes favoris, c'était la supériorité de condition des hardis paysans de l'Angleterre avant que la face du pays fût changée par ces maudits chemins de fer, et que le peuple fût étouffé par la vapeur, le gaz et la fumée.

Poursuivant ces réflexions, M. Sendiman, n'ayant

Digitized by Google

rien de mieux à faire, continuait à regarder le foyer dans lequel son imagination lui faisait voir mille tableaux fantastiques. Des figures étranges le regardaient des coins sombres, et des animaux grotesques s'égaraient dans des forêts d'arbres d'or, ou bien se couchaient au fond de grottes d'ambre transparent, tandis que des paysages féeriques, des palais de topaze et des dômes de chrysolithe s'élevaient de toutes parts. Tout à coup la scène changea, et M. Sendiman vit s'étaler un vaste appartement meublé à l'ancienne mode, dans lequel une foule de personnages, vêtus comme au temps d'Élisabeth, dansaient et se réjouissaient. Le gni mystique suspendu au centre du plafond, et les branches de houx et de lierre qui ornaient les murailles, lui apprirent que ces gens célébraient la Noël à la façon du vieux temps.

Il regardait fixement cette scène, qui prenait des proportions de plus en plus larges, et le son de la musique et des cris de joie frappaient clairement ses oreilles. Tandis que dans le tableau tout grandissait rapidement, dans le cabinet d'étude les meubles se rapetissaient pour disparaître bientôt complétement. M. Sendiman sentait qu'une métamorphose s'opérait dans sa personne. Son menton, bien rasé, bien luisant, commençait à se garnir de poils, et, en jetant les yeux dans le miroir au-dessus de la cheminée, il fut saisi de terreur en se voyant une barbe jaune et une longue moustache, tandis que ses cheveux rejetés en arrière étaient peignés de la façon la plus étrange. Un pourpoint et un petit manteau d'un rouge foncé avaient remplacé l'habit noir moderne qu'avait coupé le tailleur de West-End. Des hauts-de-chausses, des jarretières et des souliers à bouts carrés et à rosettes écarlates complétaient ce costume, qu'il reconnut pour être celui que portaient

Digitized by

les gentilshommes sous le règne de la bonne reine Bess. Une longue épée était suspendue à son côté; des jarretières brodées ornaient ses jambes, lesquelles n'étaient plus torses, comme les faisait paraître l'absurde pantalon moderne.

Tandis qu'il contemplait avec une certaine complaisance ce changement extérieur, il ne s'apercevait pas qu'il se trouvait mêlé aux personnages du tableau et célébrait avec eux la fête de Noël. Mais, tout en sachant qu'il avait subi une étrange transformation et qu'il était bien ce qu'il paraissait être, il possédait une sorte de dualité mentale par laquelle il conservait le souvenir de son ancien état. La joie était à son comble parmi les convives au moment où le nouveau venu se trouva jeté brusquement au milieu d'eux, et il lui sembla qu'il se trouvait dans une assemblée dont les membres lui étaient presque tous connus.

— Allons, maître Martin, que faites-vous là, tandis que vous devriez être dans les jeux? cria le robuste squire, qui était évidemment le maître de la maison, en frappant sur l'épaule de notre homme de sa main large et lourde, et si violemment, que la douleur de cette étreinte dura toute la soirée. Rappelez-vous donc que la Noël ne vient qu'une fois chaque année, et soyez joyeux ce soir!... Quel jeu voulez-vous choisir? le colin-maillard, la main chaude, ou bien quelque autre digne d'un gentilhomme, des cartes ou des dés!

— Peut-être, interrompit quelqu'un de la compagnie, maître Markham préférerait-il voir l'arrivée du dey de Tripoli, qui vient d'entrer dans la cour avec une gracieuse suite de nobles chevaliers et de belles dames, tous splendidement habillés.

Sendiman, appelons-le toujours par son ancien nom, préférant voir le dey de Tripoli et sa suite, fut conduit

Digitized by Google

par ses amis dans la cour, où les domestiques l'accablèrent de quolibets pour s'être laissé leurrer de la sorte. Là, on le contraignit de tirer *Dun* du bourbier. Dun n'était autre chose que *la bûche de Noël*, qui devait être arrachée par les domestiques, ou par les gentilshommes adroitement attirés dans la cour sous divers prétextes.

Sendiman savait qu'il était inutile de faire aucune résistance ; aussi, saisissant le bout de la corde attachée à la bûche, se mit-il à tirer de toutes ses forces. La corde, qui était attachée par un nœud coulant, fut dextrement dénouée par un domestique, et le pauvre Sendiman fut lancé dans le bourbier, bouffonnerie dont le succès fut salué d'applaudissements et de rires homériques.

D'abord il voulut se venger de cette indignité; mais, se rappelant bientôt la licence que les usages permettaient aux domestiques dans ces occasions de réjouissance, il fit semblant de bien prendre la chose et tira l'immense bûche dans la cuisine. L'opération ne se fit pas sans beaucoup de rires de la part des assistants, les domestiques s'arrangeant de façon à laisser tomber la bûche sur les orteils des plus curieux. Et tout le monde chantait en chœur :

« Tirons le vieux Dun hors du bourbier, pour le faire brûler à notre feu de Noël; dansons et chantons, et faisons bonne chère, car la Noël ne revient qu'une fois chaque année. »

Toute la compagnie s'étant jointe au chœur bruyant, rendu plus affreux encore par les plaintes d'une cornemuse, Sendiman le Métamorphosé se sauva pour aller se débarbouiller. Cependant, la bûche avait été jetée sur le feu, la flamme s'élevait en petillant dans la cheminée.

La salle fut alors préparée pour la danse, art d'agré-

Digitized by Google

ment dans lequel feu M. Sendiman ne s'était jamais distingué. Cependant il ne put refuser à une jeune paysanne de lui servir de cavalier. La musique s'étant fait entendre, le pauvre Sendiman fut entraîné dans le tourbillon des danseurs, et bientôt il se sentit tout baigné de sueur. Son pourpoint lui seyait étrangement, et son haut-de-chausses se gonflait comme si c'eût été un ballon. Il fit des efforts surhumains pour tenir tête à sa danseuse agile, jusqu'à ce que, étourdi et complétement épuisé, il allât tomber évanoui dans les bras de sa dame.

A ce moment, un bruit joyeux au fond de la salle annonça l'entrée des *mômes;* c'était le privilége de ces grossiers bouffons qui représentaient l'ancien seigneur de Licence et sa suite, et étaient couverts de costumes grotesques, de commettre toutes sortes de brutalités et inconvenances, sans empêchements ni remontrances.

Après avoir salué l'assemblée avec un respect dérisoire, un des mômes au visage couvert d'un masque rouge en carton, à la tête enfoncée dans une perruque hideuse, à la longue barbe de chanvre, c'était *le Père Noël,* s'avança tenant à la main un long bâton et gesticulant avec furie. Ayant de nouveau fait un immense salut, il déclama les vers burlesques qui suivent :

« Me voici, le vieux Père Noël! bien venu ou non, j'espère que le vieux Père Noël ne sera pas oublié.

« Je ne viens pas ici pour rire et me moquer, mais bien pour remplir mes poches d'argent et mon pot de bière, pour vous montrer quelques jeux et passe-temps, messieurs et dames, à l'époque de Noël. Si vous ne croyez pas à mes paroles, faites place au chevalier turc. »

A ces mots, on vit entrer le chevalier turc. C'était un faquin encore plus effrayant que le premier, s'il

Digitized by

était possible. Il portait une grande nappe blanche roulée en turban autour de sa tête, et sur son dos et sa poitrine une vieille cuirasse; à son côté pendait une épée rouillée. Le roi d'Égypte et saint Georges étaient plus convenablement équipés d'armures empruntées pour la circonstance à quelque gentilhomme du voisinage.

La belle Sabra, la fille du roi d'Égypte, était un grand gaillard de garçon boucher, qui avait l'air assez penaud dans son attirail féminin.

Le Dragon, une bête bavarde en vérité, avec une tête de papier peint, des yeux grands comme des soucoupes et une longue queue de lin grossier, tout couvert de feuilles de lierre qui simulaient des écailles, était représenté par un vaillant petit tailleur qui, ayant déjà trop bu d'ale forte, soutenait une lutte des plus acharnées avec saint Georges. Il ne se rendit à ce vaillant chevalier que lorsque celui-ci, le roi d'Égypte et la belle Sabra sa fille, assistés du chevalier turc, fondirent tous ensemble sur lui, et le terrassèrent à force de le rosser et de lui serrer la gorge. Ensuite ils le jetèrent à coups de pied hors de la salle.

Ainsi se termina tumultueusement la farce de Noël, aux grands applaudissements de la compagnie. Cependant elle ne produisit sur M. Sendiman d'autre effet que de modérer son exaltation pour les mœurs de nos ancêtres.

Après la farce, une longue cuiller fut présentée à chacun par le bouffon pour recevoir les offrandes des spectateurs, qui savouraient les plaisanteries grossières de ce mauvais drôle, comme si elles eussent été du goût le plus fin. Puis on vida de nouvelles rasades d'ale, on chanta de nouveaux chœurs burlesques, on poussa de nouveaux cris de joie, et les mômes se retirèrent

Digitized by Google

pour aller dans d'autres maisons répéter la même farce.

A franchement parler, M. Sendiman avait jusqu'ici joui médiocrement des plaisirs bruyants du « joyeux Noël. » Il s'était assis loin de la compagnie dans l'embrasure d'une fenêtre qui, n'ayant ni rideaux ni volets, permettait à un libre courant d'air glacé de passer à travers les fentes du châssis.

Il pensait alors à son cabinet tranquille et confortable, à ses rideaux de damas, à son tapis moelleux. Cependant, il espérait trouver plus tard quelque dédommagement à ses souffrances. Les jeux avaient recommencé, et il fut admis à la faveur de *ferrer la jument;* à cette occasion, il reçut dans le ventre un coup que lui porta Dickon, le jardinier qui remplissait le rôle de la jument, et tomba sur le dos au milieu de la salle, aux éclats de rire de chacun. La main chaude et colin-maillard suivirent et lui valurent tant de coups de pied et de poing, que ses os en résonnaient et que ses oreilles en tintaient. Cependant, il n'était pas plus maltraité que les autres; mais c'était l'habitude de recevoir, la figure épanouie, ces rudes compliments au temps de Noël.

Mais ce qui choquait le plus M. Sendiman, qui était un homme d'une moralité stricte et respectait la délicatesse de la femme, c'était la grossièreté des plaisirs. Des plaisanteries qu'on tolère à peine aujourd'hui dans les dernières auberges de Wapping faisaient rire les jeunes femmes, tandis que les matrones plus hardies renchérissaient encore, ignorantes qu'elles étaient de l'inconvenance de ces luttes folâtres. M. Sendiman commençait à ne plus se sentir dans son élément, et il était fort mal à l'aise, lorsqu'on donna l'ordre de dresser les tables pour le souper.

« Ah ! ah! pensa-t-il, ici, je vais être à mon affaire. Je trouve les passe-temps de nos ancêtres plus violents

Digitized by Google

qu'agréables; je ne puis dire non plus que j'approuve leurs danses, et la « ronde de Sellinger » me cause particulièrement du dégoût. Je ne suis pas non plus très-satisfait de leur musique, qui, décidément, est discordante et fait saigner les oreilles habituées à l'opéra italien et aux concerts du *Philharmonie-Club*. Leurs mômes et leurs masques ont certainement une saveur d'antiquité; c'est seulement dommage qu'ils soient si rudes et si stupides. Quant à leurs jeux, il faut que j'avoue qu'ils ne conviennent pas à notre civilisation : une gaieté si grossière, si vulgaire, si bruyante ne peut être goûtée que des sauvages; mais leurs soupers, c'est autre chose. Décidément la cordialité de leurs soupers de Noël l'emportait de beaucoup sur celle de nos soupers d'aujourd'hui.

Ces réflexions furent interrompues par l'entrée d'une couple de gens qui portaient des brassées de roseaux verts que les jeunes filles éparpillaient sur le plancher. Puis les lourdes tables de chêne furent traînées au centre de la salle, et les chaises et les bancs placés en rang tout autour, à la grande impatience de la foule. Au haut bout de la table, où le maître de la maison, sa famille et ses amis étaient assis, on avait mis une nappe grossière comme un tapis; mais au bas bout, où se plaçaient les domestiques et les visiteurs de la classe inférieure, il n'y avait rien pour cacher les planches nues. Alors la grande chandelle de Noël fut allumée et placée au centre de la table. Mais la fumée puante des lampes nourries de graisse, suspendues autour de la salle, n'était aucunement agréable à Sendiman, qui se rappelait, avec une sorte de remords, la lumière claire et belle de ses blanches bougies, et l'éclat des jets de gaz dans les rues et les boutiques de Londres, dont il avait si souvent médit. Le souper fut servi avec une

Digitized by Google

cérémonie pleine de rudesse. Un marmiton précédait le cuisinier chef, qui portait le principal plat, et s'ouvrait, avec une cuiller de bois, le passage à travers la foule des malingreux et des mendiants placés au bas bout de la table. Le chef leur frappait la tête avec sa cuiller, et leur criait : « Place, mes maîtres! place, faquins ! »

Le principal plat n'était pas l'antique tête de sanglier, elle ne se servait que dans les maisons de la haute noblesse; mais il y avait l'oie, fort honorée en ce temps-là. Sendiman attendait en vain le paon royal, le cygne aristocratique et la grue recherchée, il ne vit apporter aucun de ces oiseaux; mais il ne manquait pas de mets substantiels, d'immenses pièces de roast-beef et des quartiers de mouton; il y avait une anguille de mer salée, une couple de saumons frais, de la chair de sanglier, un porc rôti, des dindes, des chapons; de la moutarde, des soupières de *plum-porridge,* des crêpes, des *mince-pies,* des bols de crème, des pigeons, des canards sauvages, des sarcelles, des hanches de venaison; des cruches d'ale, d'hydromel et de cidre étaient placées en grand nombre sur les tables. Au lieu d'assiettes, on ne servit que des écuelles de bois profondément tailladées par suite d'un long usage. Sendiman trouvait ces préliminaires assez convenables, et son appétit ayant été merveilleusement aiguisé par les exercices du soir, il se préparait à l'attaque d'une aile de chapon, lorsqu'il découvrit qu'il n'avait pas de fourchette. Alors il se rappela que cet ustensile avait été récemment introduit en Angleterre par Tom Coryar le voyageur, et qu'il était encore entièrement inconnu dans les campagnes. Les grandes pièces de viande étaient découpées par les domestiques, et les écuelles furent couvertes de rôtis, de bouillis et de fritures qui s'y amoncelaient en confusion.

Digitized by Google

Chacun plongeait la main dans sa gamelle et y pêchait un morceau quelconque qu'il portait à sa bouche avec les doigts; personne ne songeait même à changer d'écuelle, la simple demande d'un tel changement eût été considérée comme un raffinement de sybaritisme des plus méprisables. Les hommes mangeaient de tout sans distinction et avec un appétit féroce, et les femmes mangeaient comme les hommes et même buvaient comme les hommes, avalant de nombreuses rasades de forte ale et de cidre, et faisant raison à leurs voisins avec une évidente bonne volonté.

La vue de tant de mets enlevait l'appétit à Sendiman, et lorsqu'il venait à employer ses doigts en guise de fourchette, il le faisait si maladroitement, qu'il ne pouvait saisir un seul morceau. Il voulait boire de l'ale, mais en voyant l'homme qui tenait la cruche plonger ses lèvres et ses moustaches dans la liqueur écumante, il fut pris de dégoût. Il se fût levé avec la faim et la soif, si heureusement on n'eût placé devant lui une écuelle de plum-porridge et une cuiller de bois. Mais alors le cri de *wassail! wassail! wassail!* fut poussé par les domestique au bas bout de la table et répété par les convives du haut bout. Puis le sommelier, une serviette blanche autour du cou, entra portant l'immense *wassail-bowl* orné de rubans et de branches de romarin. Derrière le sommelier venaient les domestiques avec des piles de coupes, des bassins, des aiguières et des serviettes, pour offrir à laver aux convives distingués, cérémonie en vérité bien nécessaire.

Puis un « bruit de ménestrel » se fit entendre — un diable de bruit! — et on entonna le chant du Wassail.

Ensuite le maître de la maison prit le bol, et, buvant à la santé des convives, il le remit à son voisin de gauche qui, après avoir porté la santé de l'hôte et

Digitized by Google

de la compagnie, et leur avoir souhaité un joyeux Noël et un heureux jour de l'an, plongea sa figure dans le bol et savoura longuement le *lamb's wool,* tandis que les pommes cuites qui flottaient sur la boisson savoureuse heurtaient le nez du buveur.

Ainsi le bol passait de main en main et de lèvres en lèvres, et la jeune fille la plus timide ne refusait pas de « laisser un baiser sur la coupe » au profit de son prétendu, jusqu'à ce que l'ale et l'hydromel commençassent à faire leur effet sur les joyeux convives.

Une foule de gueux et de mendiants qui assiégeaient les portes se battaient pour se saisir des reliefs opulents que leur jetaient les domestiques, et nombre de chiens sauvages s'arrachaient sous les tables les morceaux de viande tombés pendant le souper, et au moment de l'enlèvement du service.

Les chants du Wassail et les danses étaient reprises avec moins d'ordre qu'auparavant; des querelles s'élevaient parmi les convives, et les rudes paroles eussent été suivies de rudes coups si le digne squire n'eût employé son influence et son autorité à rétablir la paix. M. Sendiman, qui avait un caractère pacifique et détestait les querelles de tous genres, résolut de quitter promptement cette scène tumultueuse; mais, lorsqu'il voulut marcher, il sentit que l'ale ou le plum-porridge lui avaient trop alourdi la tête : les lumières semblaient danser devant ses yeux, et le sol glisser sous ses pieds; la musique, les rires et les cris se mêlaient en un affreux tumulte; il croyait voir les danseurs tourner autour de lui avec une rapidité inconcevable, comme les willis dans le ballet de *Giselle*. Il se sentait étourdi, solitaire dans la foule, et tâchait d'arriver à un siége; mais une table qui semblait avoir quitté sa place pour faire un tour de danse avec un fauteuil, fit tré-

Digitized by

bucher le pauvre homme, qui tomba sur le parquet.

Le choc brisa le charme :

Le vieux château du squire, les réjouissances de Noël avaient disparu. M. Sendiman était étendu au bas de sa chaise, sur le tapis de foyer, dans son propre cabinet. Les bougies étaient près de s'éteindre, son feu ne jetait plus que peu de chaleur, et la bouteille était presque vide.

M. Sendiman comprit qu'il avait rêvé ; toutefois il cessa, dès lors, de parler des agréables gambades et des délicieux passe-temps de nos ancêtres, et il avouait que si Noël était célébré par de grandes libéralités et la joie bruyante, nos ancêtres étaient loin de posséder cette douce courtoisie qui donne un véritable piquant aux plaisirs. Il eût pu ajouter que, quoique la charité ne se manifeste plus en banquets tumultueux à l'occasion des grandes fêtes, elle demeure toujours parmi nous, et sanctifie le temps de Noël par de bonnes actions qui portent la joie dans maint humble foyer.

(*Moniteur universel.*)

Digitized by Google

Poésie.

A UNE AME EN PEINE.

Away! away!
Lord BYRON.

Crois-en le docteur Faust, la science est muette.
Le chemin le plus droit pour arriver à Dieu,
C'est le culte du Beau! C'est ton chemin, poëte!...
Désespéré sublime, avance encore un peu.

Oh! tu verras bientôt que la cime s'abaisse,
Et que l'écho céleste à ta voix a vibré.
Marche encore, et l'éclair percera l'ombre épaisse :
Dieu se révèle au cœur quand les yeux ont pleuré.

Poëte, en vain le doute assiégera ton âme,
Si tu restes fidèle à la sainte Beauté...
Adore la Nature, et la Muse, et la femme,
Car le Seigneur mettra son ange à ton côté.

Tous les deux vous irez, toi caché sous son aile,
Jusqu'au mont où l'on voit le triangle de feu,
Et croyant comme Dante : — « O lumière éternelle! »
Diras-tu; « qui poursuit Béatrix trouve Dieu! »

OCTAVE LACROIX.

Digitized by Google

Archéologie.

ANTIQUITÉS PÉRUVIENNES (1).

PAR

DON MARIANO-EDUARDO DE RIVERO

ET LE DOCTEUR

DON JUAN DIEGO DE TSCHUDI.

C'est en 1511 que les Espagnols, auxquels Christophe Colomb avait ouvert l'accès d'un nouvel hémisphère, entendirent pour la première fois parler de l'empire du Pérou et de ses richesses. Un ancien compagnon de l'illustre marin génois, l'intrépide Vasco-Nunès de Balboa, faisait peser de l'or apporté comme tribut par des Indiens; un jeune cacique, témoin de cette opération, renversa la balance en s'écriant :

— Si c'est là ce qui t'a fait venir de si loin au péril de tes

(1) Antiguedades Peruanas, un beau volume de 328 pages, format in-4°, avec un magnifique atlas grand-aigle de soixante planches, Vienne, 1851, imprimerie impériale de la cour et du gouvernement d'Autriche; — à la librairie de Meline, Cans et comp., Bruxelles.

Digitized by

jours, je puis t'indiquer une nation chez laquelle ce métal sert à tous les usages, où tu trouveras des vases et des plats d'or qui y est aussi commun que le fer dans ton pays.

Peu de temps après cette révélation, Balboa franchissait la formidable barrière de montagnes qui sépare les deux Océans; parvenu sur la plage de la mer du Sud, il s'avançait dans les flots l'épée à la main; et, au nom du roi d'Espagne, il prenait possession de cet Océan ainsi que des îles et du vaste continent baignés par ses vagues.

Cependant, il recueillait des renseignements précis sur le Pérou, il poussait un voyage de découverte à vingt lieues au sud du golfe de Saint-Michel; mais, au titre de *descubridor*, il ne devait pas joindre celui de *conquistador*. L'envie du gouverneur, sous les ordres duquel il était placé, livrait au bourreau l'infortuné Balboa; et Francisco Pizarre devait en réaliser les vastes desseins à l'égard de la *Région de l'or*, également appelée la *Castille d'or* par ses futurs conquérants.

Tout ce que le jeune cacique avait dit à Balboa, tous les renseignements recueillis sur le Pérou par Pizarre, qui vint en Espagne en tracer le tableau à Charles-Quint, tout se trouva au-dessous de la vérité, principalement au sujet des trésors accumulés dans l'empire des Incas.

Mais les deux chefs de cette expédition, Pizarre et Diégo d'Almagro, soldats de fortune sans aucune instruction, ne pouvaient pas, comme Fernand Cortez à l'égard du Mexique, reproduire dans des pages éloquentes le caractère et l'esprit de la civilisation péruvienne. Que leur importaient le culte, les lois, les mœurs, les monuments d'un peuple et d'une dynastie dont tout le passé se résumait pour eux dans l'or qu'ils leur ravissaient?

Le secret de ce passé semblait donc perdu sans retour. En effet, malgré l'œuvre de régularisation de la conquête d'abord brutale et sanglante, malgré le compte rendu de son administration que devait tracer chaque vice-roi du Pérou, il était difficile de renouer la chaîne des temps, de remonter au delà de l'expédition de Pizarre, et de refaire, sans le secours de *documents écrits,* les annales des Incas durant les cinq siècles consécutifs de leur domination.

Digitized by

Ces documents écrits manquaient aux anciens Péruviens, ne possédant pas ce que le poëte appelle

. . . . . l'art ingénieux
De peindre la parole et de parler aux yeux.

Histoire, législation, poésies, légendes, tout se conservait par la tradition orale; seulement la mémoire, exercée au moyen de fréquentes répétitions, était aidée par les *quipos,* cordes de différentes couleurs, aux nœuds variés, ayant des significations diverses, et qu'interprétaient des agents officiels, nommés *Quipucamayoe.* Pour les détails statistiques relatifs aux impôts, aux matières premières délivrées à certains travailleurs, les quipos étaient très-utiles; ils constituaient une véritable mnémotechnie, et s'étendaient même à des idées abstraites. A l'égard des calculs d'arithmétique, tous les Espagnols du temps de la conquête en ont attesté l'infaillible concours.

Mais ces Espagnols, mus par une seule idée, celle d'affermir leur domination dans un pays aussi riche, sur un peuple aussi facile à gouverner, ne pouvaient point apprécier d'une manière impartiale une civilisation et une société entachées à leurs yeux d'un crime : l'idolâtrie.

L'ardeur du fanatisme religieux et de l'exaltation guerrière qui caractérisait au XVI^e^ siècle les Espagnols, ne leur permettait de considérer les Péruviens que comme les représentants d'une race inférieure, que comme des vaincus, presque des esclaves.

Le vertueux Las Casas lui-même déchire nos cœurs par le récit des tortures infligées aux malheureux Indiens (1), dont il plaida la cause devant Charles-Quint; mais la pitié évangélique de l'évêque de Chiapa ne pouvait s'élever à cette liberté de jugement qu'exige l'histoire, appréciant les diversités de races d'hommes, les différences de cultes et d'institutions sous leur point de vue respectif, à l'époque de leur développement, dans leur milieu, et non d'après les croyances ou les préjugés de l'écrivain.

En attendant que des archéologues comme MM. de Rivero et

(1) *Brevissima Relacion de la destruycion de las Indias.*

Digitized

de Tschudi vinssent de nos jours, à l'aide des monuments, ressusciter l'empire péruvien, l'exhumer de ses ruines comme Herculanum et Pompéia, dégagées de leurs bandelettes de lave, il fallait qu'une main pieuse fixât par écrit les traditions encore vivantes à une époque voisine de la conquête. Au milieu de ses désastres, le Pérou a rencontré cette main pieuse ; à Cuzco naquit en 1540, de l'union d'un officier espagnol avec une princesse du sang impérial des Incas, ce Garcilasso de la Vega, qui a retracé les annales du pays où avaient régné ses ancêtres dans des ouvrages que confirment aujourd'hui les *Antiquités Péruviennes*, objet de cette analyse.

Sept années seulement s'étaient écoulées, depuis la mort violente du dernier empereur, Atahualpa, livré au bourreau, le 29 du mois d'août 1533 ; l'enfance du futur historien du Pérou fut donc bercée par sa mère du récit de la grandeur et de la puissance de ces souverains dont elle descendait. Quoique élevé, dès le berceau, dans la religion catholique, et fier du sang espagnol qui coulait dans ses veines, car son père appartenait à cette maison de Garcilasso, également célèbre dans les armes et dans les lettres, le fils se glorifiait du titre d'*Inca*, qu'il porta toute sa vie.

Dans un des anciens palais de la ville sacrée de Cuzco (1), au milieu des richesses qui environnaient une parente de Huayna Capac, le type de gloire de la dynastie des Incas, que l'on se figure les récits passionnés de la mère, l'attention religieuse de l'enfant. Entre ces deux êtres, qui représentaient le passé et l'avenir, combien de confidences échangées! quels rêves! et de quelles déceptions ces rêves devaient être suivis!

Unis pendant le combat, divisés après la victoire, les Espagnols étaient en proie à la discorde, à la guerre civile; le père de Garcilasso l'Inca, après de longs services, compromit, en

(1) Cuzco signifie nombril en langue quichoise, l'idiome des anciens habitants de l'empire des Incas, pour lesquels cette ville impériale et sacrée était le centre du monde. Le nom que les sujets des Incas donnaient à leur pays, était *Tavantinsuju*, qui signifie les quatre parties du monde. C'est par erreur que le nom de Pérou a prévalu, à la suite de la réponse d'un indigène prononçant le mot de *Pelu*, rivière, que les Espagnols prirent pour la désignation du pays ; de cette erreur est venu *Pérou*.

Digitized by

prenant part aux factions, sa fortune et celle de son fils. Celui-ci ne put rentrer en possession des vastes domaines de sa mère; et, à l'âge de vingt ans, il quitta l'Amérique pour résider en Espagne; il entra dans l'armée, et fit la guerre contre les Morisques, sous les ordres de don Juan d'Autriche, avec le grade de capitaine; mais son courage et sa loyauté ne purent lui faire restituer l'héritage maternel, confisqué au profit de la couronne. Alors abandonnant l'armée et ne voulant pas se présenter à la cour de Philippe II, il se retira à Cordoue pour y consacrer le reste de sa vie aux travaux littéraires qui devaient le consoler et remplacer par la gloire ses rêves déçus de richesse et d'ambition.

C'est à l'histoire de sa patrie, à la glorification de ses illustres ancêtres que Garcilasso consacra deux ouvrages écrits avec son cœur, et qui ont mérité d'être considérés comme une émanation de l'âme même des Indiens, quoiqu'ils soient écrits en espagnol.

En 1609, parut la *première partie de ses commentaires royaux,* qui traitent de l'origine des Incas, de leurs lois et de leur gouvernement.

En 1616, quelques mois avant sa mort, il avait achevé la *seconde partie des Incas ou Histoire générale du Pérou, avec le récit de la conquête;* cet ouvrage fut imprimé à Cordoue l'année suivante.

Il avait également écrit une *Histoire de la Floride,* publiée à Lisbonne.

On conçoit que le descendant des Incas domine plus d'une fois l'écrivain, entouré d'un peuple qui avait dévasté sa patrie, se servant de la langue des vainqueurs pour consoler et exalter les vaincus, pour rendre une espèce de culte aux souvenirs de sa terre natale, pour les évoquer comme dans un brillant mirage, et faire de sa plume une baguette de fée. La grande et sévère histoire a sans doute plus d'une page à rectifier dans l'œuvre de Garcilasso l'Inca; mais dans ses poétiques récits, à travers les regrets de sa mère et les belles années de son enfance, revivent et palpitent les dynasties éteintes, les institutions écroulées, les hommes et les choses du passé.

Digitized by Google

Combien il est pénible de penser que ces admirables évocations de l'empire des Andes ont été dénaturées par une déclamation de rhéteur et de sophiste : *Les Incas* de Marmontel, et par cette prétentieuse élégie à laquelle madame de Graffigny a donné le titre de *Lettres d'une Péruvienne.*

La France du XVIIIe siècle, il est vrai, tenait peu compte de la couleur locale, de la vérité des détails; même dans une scène qui se passait au bord du lac de Titicaca, elle se préoccupait des modes de Paris et des exigences de Versailles. Marmontel ne vit dans le roman des *Incas* qu'un cadre de phrases à effet contre le fanatisme espagnol; quant à madame de Graffigny, les passions naïves et tendres des Péruviens dégénèrent sous sa plume en un jargon d'une fadeur sentimentale, qui charmait nos aïeules.

Le génie espagnol, quoique subordonné vers la même époque à l'esprit philosophique de la France, aurait pu, dans le siècle dernier, tracer une imposante peinture du Pérou, en s'inspirant de la chronique à la fois poétique et filiale de l'Inca Garcilasso; le célèbre Munoz, cosmographe en chef des Indes, reçut même du gouvernement espagnol la mission d'écrire une *Histoire de la découverte et de la conquête de l'Amérique*. Dans ce but, il amassa d'immenses et précieux matériaux; mais à peine avait-il terminé le premier volume relatif aux voyages de Colomb, que la mort l'interrompit.

Heureusement que la précieuse collection de manuscrits et de documents réunis avec tant de soin par cet homme supérieur n'a pas été perdue pour la postérité; c'est de ce trésor de recherches que s'est inspiré un éminent écrivain des États-Unis, M. W.-H. Prescott, pour publier en 1847, à Boston, l'*Histoire de la conquête du Pérou* avec des observations préliminaires sur la civilisation des Incas. Écrit en anglais avec cette profondeur d'aperçus, ce style mâle et coloré, cette *physionomie fidèle des hommes et des localités*, qui distinguent M. Prescott, ce bel ouvrage a été immédiatement traduit à Madrid en espagnol. Il y a un curieux rapprochement à faire entre l'œuvre originale anglaise et la version castillane : c'est mieux qu'un travail de philologie comparée; c'est un solennel hommage rendu par l'auteur à l'héroïsme espagnol, et une

Digitized by Google

réparation tardive accordée aux Péruviens par le traducteur. Voilà un double résultat qui prouve combien notre XIXe siècle convient aux grandes compositions historiques.

Cependant, un haut fonctionnaire péruvien, don Mariano-Eduardo de Rivero, recueillait avec persévérance les éléments d'une importante publication archéologique, destinée à compléter l'histoire de sa patrie. Dès 1841, il publiait à Lima la première partie des *Antiquités péruviennes* (1), et l'accueil fait à cette entreprise nationale l'affermissait encore plus dans sa résolution.

Voyages à travers une immense étendue de territoire, obstacles élevés par une nature que les Incas avaient domptée, que l'incurie espagnole a laissé envahir par le désert, dangers que présentaient des peuplades autrefois civilisées, maintenant

(1) ANTIGUEDADES PERUANAS, parte primera, por Mariano-Eduardo de Rivero, director del museo nacional, etc., etc. Lima, 1841. Voici la traduction d'un passage de ce remarquable travail ; l'auteur s'écrie en face d'un monument dont il vient de visiter les imposants débris :

« Trois siècles ont été insuffisants pour effacer les souvenirs des malheurs inouïs soufferts par les paisibles et candides habitants des Andes ; il me semblait que l'eau de ce torrent, qui coulait devant moi, était teinte du sang des victimes, que ses bords étaient des montagnes de cadavres, trophée érigé par le fanatisme et la tyrannie comme pour rendre grâces au ciel de leur œuvre de destruction.

« Pendant que je m'abandonnais à ces tristes méditations en déplorant le sort d'une nation si laborieuse et si sage, il me sembla entendre une voix qui s'élevait du fond de la terre pour me dire :

« Voyageur, quels motifs te portent à troubler notre repos, à remuer les décombres, à fouler des cendres que le temps a respectées et que les hommes se plaisent à mépriser ? Les témoignages de l'histoire ne prouvent-ils pas notre grandeur, nos vertus candides, notre amour de l'hospitalité et du travail ? Les débris de nos monuments échappés à la sanglante épée du conquérant, attesteront-ils mieux l'opulence de nos ancêtres que le vol de nos trésors, le sac de nos cités, les trahisons des Espagnols, la mort de notre Inca et de nos nobles? Celui qui voudrait nier ce que nous avons été, les persécutions et les tourments soufferts, le mal fait dans le Pérou aux arts et à l'humanité, celui-là doit d'abord prouver que le soleil, notre père, ne contribue point par sa chaleur vivifiante au développement de tous les êtres qui se meuvent sous notre beau ciel, et que les majestueuses Cordilières ne renferment pas dans leurs flancs ces inépuisables veines de métaux précieux, cause de notre ruine ? »

Digitized by Google

retombées à l'état sauvage, monuments à explorer, à dessiner, à décrire, traditions à recueillir après des siècles d'oubli, fatigues inouïes, sacrifices continuels : rien n'a pu arrêter le zèle de M. de Rivero, pendant plus de dix années consécutives.

Il était soutenu par le noble espoir de consoler ses compatriotes en retraçant pour eux le tableau d'un glorieux passé, et de révéler à l'Europe, à l'aide des monuments des Incas, la splendeur d'une civilisation noyée dans des flots de sang, anéantie sous des ruines. Il s'agissait de recueillir les matériaux du texte et de l'atlas, composant les *Antiquités péruviennes*, de dessiner les monuments dispersés sur tous les points d'un vaste empire présentant une surface de quatre-vingt mille lieues carrées, d'aller glaner d'autres monuments épars dans des collections étrangères, puis de coordonner ces mille détails dans un harmonieux ensemble.

Le patriotisme du citoyen combiné avec le zèle de l'archéologue peut seul opérer de semblables résultats ; et, après des années d'investigations, d'efforts, M. de Rivero se trouvait en face d'un nouvel obstacle : la publication typographique et pittoresque de son double travail, texte et planches.

M. de Rivero fut alors mis en relation avec M. le docteur Juan Diégo de Tschudi, savant distingué qui a publié un grand ouvrage : la *Faune Péruvienne,* résultat de ses explorations personnelles, embrassant l'étude des quadrupèdes, des oiseaux, des reptiles, des poissons et d'autres questions d'histoire naturelle, d'antiquités, de philologie, de médecine (1). C'est à cet homme éminent que M. de Rivero adressa du Pérou, le texte de son ouvrage avec mission de le coordonner et d'y joindre ses observations sur les crânes péruviens, la langue quichoise, la religion, etc., etc.

Indépendamment des ressources de sa vaste érudition, auxquelles s'adressait ce sympathique appel, M. le docteur de Tschudi pouvait puiser de nombreux documents sur le Pérou dans les manuscrits et collections de la bibliothèque impériale de Vienne, éléments précieux dont M. de Rivero manquait à Lima.

(1) Un volume in-4° de 600 pages, en allemand, avec 70 planches coloriées, Saint-Gall, 1844-1846. Depuis lors, M. le docteur de Tschudi a publié une excellente grammaire quichoise.

Digitized by

L'œuvre fut ainsi terminée ; puis l'impression du texte espagnol et des planches s'accomplit à Vienne dans les ateliers de l'imprimerie de la cour et du gouvernement d'Autriche ; un beau volume, un magnifique atlas parurent, en 1851, avec les noms des deux collaborateurs, MM. de Rivero et de Tschudi, ayant le droit de s'écrier comme le lyrique romain : « Nous avons élevé un monument plus durable que le marbre et le bronze. »

Le succès ne pouvait manquer de couronner tant de persévérance; cet ouvrage, dédié au congrès souverain du Pérou, rencontra d'unanimes sympathies dans les deux Amériques; et tandis que les habitants de l'ancien empire des Incas applaudissaient à cette évocation de leurs souvenirs nationaux, un écrivain des États-Unis, M. le docteur Francis Hawks, traduisait en anglais les *Antiquités péruviennes* (1).

En attendant qu'un travail de ce genre s'accomplisse en français, que Paris accorde aux *Antiquités péruviennes* des lettres de naturalisation qui leur sont si bien dues, nous essayons, par une rapide analyse, de donner un aperçu de ce grand ouvrage. Il mérite mieux sans doute, et nous n'offrons ici qu'une simple et modeste gravure au trait d'un tableau magistral ; mais du moins nous inspirerons à nos lecteurs le désir de remonter à la source, et d'étudier, à l'aide de l'œuvre de MM. de Rivero et de Tschudi, une civilisation et un peuple trop peu connus. Disons en passant que les personnes qui apprécient les ressources et l'éclat de la langue espagnole trouveront là un style animé, pittoresque, digne des meilleurs écrivains de la Péninsule.

Dès le premier chapitre des *Antiquités péruviennes*, se trouvent clairement établies les relations des deux hémisphères longtemps avant les voyages de Christophe Colomb. MM. de Rivero et de Tschudi signalent au commencement du XI[e] siècle de l'ère chrétienne, dans les années 1002, 1004, 1006, 1007, 1011, 1021, les navigateurs scandinaves qui ont visité ce continent qu'ils appelaient *Vinland*, à cause de ses vignobles, et où Colomb n'aborda que plus tard.

(1) New-York, 1854, un beau volume in-8°.

Digitized by Google

Le second chapitre est consacré aux anciens habitants du Pérou, dont les deux auteurs étudient et reproduisent les crânes, s'aidant à cet égard des connaissances d'anatomie comparée qui représentent une des plus belles conquêtes de la science contemporaine, et qui rappellent un des titres de gloire de l'immortel George Cuvier. Ces détails offrent d'autant plus d'intérêt que, dans le texte même, se trouve intercalé le dessin des crânes qu'étudient MM. de Rivero et de Tschudi.

Viennent ensuite, au troisième chapitre, de judicieuses considérations sur l'histoire du Pérou avant l'expédition de Pizarre et d'Almagro.

Il paraît que vers l'an 1021 de l'ère chrétienne, Manco-Capac, avec sa femme Mama Oello, commença de civiliser le Pérou, et établit la domination des Incas. C'est un gouvernement théocratique qu'il fonda. Roi et pontife, il commandait en maître absolu, au nom du soleil, dont il se disait le fils; mais ni Manco-Capac, ni la plupart de ses descendants, ne cherchèrent à se soustraire aux lois de la justice et de l'humanité.

Comme le disent les auteurs des *Antiquités péruviennes*, le code dicté par le chef de la dynastie des Incas, agrandi, développé par ses successeurs, fixa les bases de la félicité dont leurs peuples jouirent durant plusieurs siècles, mais sans leur donner cette liberté politique qui inspire les nobles idées, propage les lumières, et étend le cercle des connaissances humaines.

De Manco-Capac à Atahualpa ou Ataliva, le dernier des Incas que Pizarre fit périr, le 29 août 1533, c'est-à-dire pendant un laps de plus de cinq siècles, l'empire acquit un immense développement de territoire, et parvint à un degré extraordinaire de richesse, de prospérité. Sa population s'élevait à environ dix millions d'âmes.

Le quatrième chapitre renferme des renseignements bien curieux sur le système de gouvernement et les institutions politiques. Par l'analyse des principales lois, appréciées dans leur esprit, les auteurs donnent une idée fidèle de l'état d'une société que ses souverains réduisaient à une minorité permanente, mais en lui assurant la plus grande somme possible de repos et de bien-être.

Parmi ces lois, il en est quelques-unes dont pourraient fort

Digitized by Google

bien s'inspirer des peuples qui se prétendent les fils aînés de la civilisation; elles se rapportent aux relations fraternelles des Péruviens entre eux, à l'hospitalité, à la répartition du travail, aux secours à donner aux invalides, à l'organisation de l'agriculture. Toutes les terres étaient ainsi divisées : un tiers pour le soleil et son culte, un tiers pour l'inca et sa famille, un tiers pour le reste de la nation, nobles et peuple. Les *curacas* ou nobles ne travaillaient pas ; mais l'ensemble des terres était cultivé par le peuple, entre lequel se distribuaient les produits en raison des besoins de chaque ménage, après prélèvement de ce qui était réservé pour la religion, pour la famille impériale, pour les nobles et pour l'armée. Sous l'influence de cette législation, deux plaies de nos sociétés contemporaines : *le paupérisme et la prostitution*, furent inconnues dans ce vaste empire, qui finit par s'étendre du nord au sud sur une longueur de 530 lieues avec une largeur moyenne de 200, présentant une superficie de 78,800 lieues carrées. Remarquons que, pendant les siècles du moyen âge, où l'Europe était presque entièrement privée de bonnes voies de communication, les différentes provinces péruviennes, vastes chacune comme un royaume, étaient couvertes d'un réseau complet de chemins admirablement construits, courant même sur les pentes abruptes des Cordilières, aux bords des précipices ; des ponts unissaient les deux rives des fleuves, et sur les torrents se balançaient avec grâce des ponts suspendus au moyen de lianes tressées ou de lanières de cuir. Ainsi le Pérou aurait devancé la Chine elle-même dans ce genre de construction qu'imite l'Europe contemporaine.

Sur le parcours des chemins qui relient cet immense empire, et dont les vestiges ont frappé d'étonnement l'illustre Alexandre de Humboldt, s'élevaient de distance en distance des palais destinés à recevoir l'Inca, l'héritier du trône, lors des voyages qu'il faisait pour étudier par lui-même les contrées et les peuples snr lesquels il devait régner. Plus de cent mille Péruviens, aux besoins desquels la communauté pourvoyait, étaient constamment employés aux travaux d'utilité publique.

Dans le cinquième chapitre est apprécié le caractère de la langue quichoise, à laquelle les auteurs rattachent l'examen de la poésie, de la littérature, des légendes et des compositions

Digitized

dramatiques. Ces dernières, par les sujets religieux et nationaux, traités avec beaucoup de pompe, rentraient dans le cadre des traditions des gouvernements théocratiques; elles achèvent de révéler l'influence de l'Asie sur la civilisation péruvienne.

Quant aux productions lyriques, qui portaient le nom de *haravi*, elles émanaient du même auteur à la fois poëte et mucisien : intime union des vers et du chant que l'on rencontre toujours au berceau des sociétés, chez les peuples primitifs. MM. de Rivero et de Tschudi reproduisent trois *haravis*, traduits en espagnol; voici la version littérale en prose française d'une de ces compositions, qui peut servir à caractériser les inspirations tendres et naïves des anciens poëtes péruviens, mieux que les livres de Marmontel et de madame de Graffigny.

C'est une femme qui déplore la mort de son amant :

« Quand la triste tourterelle aimante,
Vient à perdre son compagnon,
Errant à la merci de ses angoisses,
Elle court, vole, tourne et part.

« Dans sa recherche sans repos,
Elle parcourt tout le bocage,
N'épargnant à sa vue
Ni tronc, ni plante, ni branche, ni ruisseau.

« Ayant déjà perdu l'espérance,
Et le cœur palpitant,
Elle pleure sans relâche
Des fontaines, des fleuves, des golfes, des mers.

« Ainsi je vis, hélas ! moi,
Depuis cet instant funeste
Où je te perdis, par malheur,
Doux charme, enchantement aimable !

« Je pleure, mais sans consolation ;
Car ma peine est si grande
Que je respire, seulement dans mon deuil,
Chagrins, frayeurs, angoisses, détresse.

« Le souvenir me tourmente,
Quand je vois ton image adorée

Digitized by Google

Représentée toujours
Par la fleur morte, le marbre glacé.

« Si je vais pleurer dans la campagne,
Mes chagrins augmentent :
Car à moi te rappellent
Bois, montagnes, prés, vallons.

« Si par hasard je me vois seule,
Je te contemple dans ma solitude,
Et tu m'apportes une consolation
Gracieuse, douce, tendre, affable.

« Mon sommeil entrecoupé de songes
Me trouble et m'agite ;
Car te croyant vivant,
J'éprouve jalousie, fureur, maux.

« Si dans ton souvenir
Mon esprit se complaît,
Qu'importe que mon cœur
Sente, souffre, pleure et se taise?

« Au monde j'inspire pitié,
Comme étant l'amante la plus tendre ;
Aussi pleurent de ma peine
Hommes, animaux, poissons, oiseaux.

« Tant que durera ma vie,
Je suivrai ton ombre errante,
Quoique à mon amour s'opposent
L'eau, le feu, la terre, l'air. »

La culture des sciences, sous la domination des Incas, forme le sujet du sixième chapitre, dans lequel se trouvent notés, d'après le système de notre musique contemporaine, trois haravis sans les paroles, tous les trois sur le mode mineur. Mélodie, rhythme et harmonie, ces trois parties distinctes de la musique, se rencontrent dans les naïves compositions des Péruviens, où domine la mélancolie, presque la tristesse, même alors que ces vers se marient au mouvement cadencé de la danse. C'est le cas de répéter l'éloquente définition de Châteaubriand : « Le cœur de l'homme est un instrument incom-

plet, une lyre brisée à laquelle il manque une corde et qui rend les accents du plaisir sur le mode de la douleur. »

Quant aux sciences proprement dites, elles manquaient du premier stimulant qui en provoque le progrès, de ce libre esprit d'investigation, incompatible avec les précautions d'un gouvernement théocratique et surtout avec la division par castes, circonscrivant les générations successives dans un cercle à peu près infranchissable. Toutefois, les anciens Péruviens méritent d'être considérés comme un des peuples les plus avancés de l'Amérique dans l'application des procédés de la science aux divers usages de la vie. Leurs *aumatas* (philosophes ou sages) enseignaient, aux princes du sang impérial et aux nobles, la musique, la poésie, la philosophie et l'astrologie. Ils avaient quelques connaissances en astronomie et divisaient l'année en mois lunaires; ils possédaient des gnomons; enfin leur médecine, empruntant la plupart de ses ressources au règne végétal, opérait de fréquentes cures. Mais c'est surtout dans l'architecture, les irrigations, les constructions d'aqueducs que se manifestait le mérite pratique d'une société qui rappelle plus d'une fois l'aspect de l'antique Égypte portant l'empreinte de l'autorité sacerdotale. Plusieurs idoles sont même tout à fait dans le goût de la sculpture égyptienne.

Quant à l'habileté des Péruviens dans l'exploitation des mines, elle n'est que trop attestée pour leur malheur par les trésors que se partagèrent les hommes de la conquête. Après prélèvement du quint royal (la cinquième partie du butin envoyée en Espagne à Charles-Quint), Pizarre garda pour lui le poids en or de cinquante-six mille deux cent vingt-deux piastres et deux mille trois cent cinquante marcs d'argent; il se réserva de plus le trône en or massif de l'Inca, pesant vingt-cinq mille piastres. A son frère Fernand, il donna le poids en or de trente et une mille huit cents piastres et deux mille trois cent cinquante marcs d'argent; Soto reçut quinze mille six cent quarante piastres d'or et six cent vingt-quatre marcs d'argent. Les cavaliers, au nombre de soixante, eurent chacun en or le poids de huit mille huit cents piastres et trois cent soixante marcs d'argent; enfin l'infanterie, composée de cent cinq hommes, obtint pour chaque soldat, en or, le poids de quatre

Digitized by

mille quatre cent quarante piastres et cent quatre-vingts marcs d'argent. Nous ne parlons pas des autres répartitions de cet immense butin, dont l'acte authentique figure parmi les manuscrits de la collection du savant cosmographe Munoz.

En revenant aux *Antiquités péruviennes,* nous trouvons dans le septième chapitre tout le système religieux établi par Manco-Capac, et imposé au respect des peuples avec le culte du soleil et des autres divinités suprêmes, au-dessous desquelles étaient rangées les déités tenant aux éléments, puis celles de l'ordre terrestre et enfin les déités historiques. Les auteurs donnent d'intéressants détails sur les vierges consacrées au soleil, dont on les considérait comme les épouses, sur l'adoration de la planète de Vénus, sur le *baptême,* la *confirmation* et la *pénitence* qui se pratiquaient dans l'empire des Incas.

Vient ensuite, au huitième chapitre, le tableau des cérémonies religieuses; les deux derniers, neuvième et dixième, sont consacrés à l'appréciation des arts et à la description des monuments; il faut ici recourir à l'atlas : car les paroles remplacent difficilement le crayon du dessinateur. Le texte est inséparable des planches, qui en sont le vivant commentaire.

Ce n'est point un panégyrique ni une apothéose de Manco-Capac et de ce Huayna, considéré comme le plus glorieux de ses successeurs, et qui a régné de 1475 à 1525; c'est une évocation fidèle, animée de la religion, du gouvernement, des lois, des mœurs, des institutions des Péruviens, vaste et imposant tableau, fourni par des témoins authentiques du passé, par l'interprétation et la reproduction de nombreux monuments qu'interrogent deux écrivains pour lesquels les siècles écoulés n'ont point de mystère.

Il nous semble qu'une œuvre de cette importance ne ressuscite pas seulement les hommes et les choses qui ne sont plus; elle va plus loin en rassurant sur l'état du présent et sur les destinées de l'avenir, dans ce beau pays du Pérou, dont les ressources ont pu être suspendues mais non taries. Le Pérou conserve, en effet, tous les dons que lui a si largement prodigués la bonté divine; toutes les richesses d'une nature inépuisable dans ses bienfaits ne demandent qu'à être exploitées. Aux jours encore récents où il a dû combattre pour conquérir

Digitized by Google

son indépendance, il a trouvé de valeureux champions dans les généraux et officiers de ses armées; maintenant le Pérou compte dans son sein des écrivains comme l'archevêque de Lima, le vertueux Luna Pizarro ; comme l'éloquent don Francisco da Paula G. Vigil ; des diplomates comme don Francisco de Rivero, des archéologues de la valeur de don Mariano-Eduardo de Rivero ; et pour ressaisir son rang sur la scène du monde, il a de plus qu'au temps des Incas : le christianisme et la liberté.

A. RASTOUL DE MONGEOT.

Digitized by

Nécrologie.

M. LE BARON DE STASSART.

Un homme d'État, né en Belgique, où il fit ses humanités au collége de Namur, se rendit en 1802 à Paris, où il fut initié aux vraies sciences utiles. A peine venait-il d'autoriser la publication du recueil complet de ses œuvres, par lui qualifié de bilan littéraire, et déjà il se sent appelé à payer à son divin maître, toujours à ses yeux son principe et son unique fin, le dernier tribut auquel il fut soumis en naissant, et dont il s'acquitta avec une sainte résignation, à Bruxelles, le 10 octobre 1854. Nous analyserons les principaux traits de l'histoire de sa vie, publiée par ses amis après avoir reçu de lui-même, peu de jours avant sa mort, l'assurance que les faits et les dates qui s'y rapportent sont d'une exactitude rigoureuse.

M. le baron de Stassart (Goswin-Joseph-Augustin) naquit à Malines, le 2 septembre 1780, d'une famille ancienne que Charles-Quint combla de faveurs et honora de la concession d'intercaler dans ses armoiries l'aigle impérial. — Aux exercices publics de l'université de Paris, en 1803, les prix d'éloquence, de législation criminelle et de plaidoirie sont décernés à ce noble lauréat : les belles pensées qui occupent son esprit, les généreux

Digitized by Google

sentiments qui agitent son cœur et l'ardent amour qu'il a pour le travail ne tardent pas à attirer sur lui l'attention publique et à lui mériter le bienveillant intérêt du gouverenment impérial, qui le nomme, par décret du 5 août 1804, auditeur près le conseil d'État et le ministère de l'intérieur, premier échelon pour s'élever progressivement aux grandes charges publiques, convoitées avec émulation par la fleur de la jeunesse.

En 1805, après la campagne d'Austerlitz, appelé à l'intendance du Tyrol et du Vorarlberg, il maintient l'ordre menacé d'être troublé au passage du prince Eugène, allant à Munich épouser la princesse Augusta de Bavière.

En 1806, en mission dans les 25e et 26e divisions militaires, il provoque l'établissement d'un sous-préfet au chef-lieu du département, et propose diverses autres mesures administratives sagement accueillies par le ministère, spécialement celle de timbrer chaque lettre de la date de son départ et de celle de son arrivée.

Vers la fin de cette année, attaché à l'intendance générale de l'armée à Varsovie, il se livre, dans ses instants de repos, à l'étude de l'histoire et de la littérature polonaise.

En 1807, intendant d'Elbing et de la vieille Prusse, il rend de grands services à l'armée française. En récompense, après la prise de Kœnigsberg, l'Empereur l'appelle à l'importante intendance de la Prusse occidentale, s'étendant jusqu'à Tilsit, et, le 12 juillet, le décore de l'étoile de la légion d'Honneur.

Sur ses vives instances, la contribution de huit millions de fr. imposée à la ville de Kœnigsberg se répartit sur toute la province; une députation de cette ville, en témoignage de reconnaissance, se dispose à lui offrir dix mille ducats, lorsque cette malencontreuse tentative s'évanouit à ces paroles à jamais mémorables par lui prononcées avec une noble indignation : « Voudriez-vous, messieurs, me faire rougir d'un acte de justice ? »

A la paix, M. de Stassart parcourt le grand-duché de Varsovie, dresse l'état des réclamations des Polonais à la charge de la Prusse, et préside à l'échange des archives entre les commissaires des deux gouvernements. Le roi de Prusse, n'ayant pas satisfait aux obligations pécuniaires qu'il avait contractées par

Digitized by Google

le traité de Tilsit, se voit dans la nécessité de laisser reprendre l'administration de ses États par les représentants de la France: M. de Stassart est nommé, en octobre 1807, intendant de la Prusse occidentale; en mai 1808, de la moyenne Marche, à Berlin, où il va remplacer M. Bignon, et parvient bientôt à mettre un terme à la disette factice qui désole cette capitale. Sa mission finie, il règle, en qualité de commissaire impérial, avec les commissaires prussiens, les derniers arrangements de l'évacuation des États prussiens par les Français.

Nommé, dès 1807, à la sous-préfecture d'Orange, il ne tarde pas à être élevé à la préfecture de Vaucluse, où il laisse, en se retirant, de nombreux et honorables souvenirs administratifs, principalement : un monument construit à ses frais, à la mémoire de l'évêque d'Orange (Dutillet); un prix fondé de ses deniers pour l'éloge de Pétrarque à l'athénée de Vaucluse, dont il relève les travaux ; la bibliothèque publique d'Orange, dont il forme le noyau par le don de 2,000 à 3,000 volumes ; le cours qui conduit aux eaux de Vacqueyras; la belle promenade autour de l'arc de triomphe, surnommée par l'acclamation publique du nom de ce généreux administrateur.

Pendant les inondations du Rhône en 1810, il donne un libre essor à sa tendre sollicitude et à ses libéralités toujours faites à propos : il ne croit pas suffisant de procurer des vivres aux habitants, il pourvoit encore aux moyens qui leur manquent d'assurer la conservation et même la prospérité de leur industrie spéciale, en leur faisant distribuer des feuilles de mûrier pour la nourriture des vers à soie.

Un temple destiné au culte protestant s'élève à Orange par les soins du sous-préfet. « Cette mesure administrative, dit le baron de Stassart, établit d'heureuses relations dont l'influence se fit sentir particulièrement en 1815, entre les fils de l'Église universelle et les dissidents. »

De nombreux conscrits réfractaires réfugiés dans les montagnes d'Apt et les communes voisines du mont Ventoux sont ramenés au devoir, à la voix persuasive du préfet de Vaucluse.

Son zèle à propager la vaccine lui mérite de grands éloges du comité central de Paris, qui lui décerne une médaille d'or.

Digitized by

En 1811, préfet du département des Bouches-de-la-Meuse, il donne des soins particuliers aux arts et aux écoles, se concilie de nouveau l'estime générale, et triomphe des émeutes qu'il se voit forcé de combattre en février 1813, dans l'île d'Oud-Beveland; en avril suivant, à la Haye et à Leyde, où il déploie un grand caractère et donne des preuves éclatantes de magnanimité. Si quelques détracteurs l'accusent d'excessive sévérité dans son administration en Hollande, ils n'osent se dispenser de louer son exactitude, sa justice, son équité et sa scrupuleuse probité. Voici le portrait qu'en des jours néfastes M. Van der Palm fait de cet ingénieux administrateur, dans un écrit destiné à exalter les passions et à accréditer les erreurs populaires : « Le baron de Stassart occupant le même poste à la Haye (que le comte de Celles à Amsterdam), exécutait les ordres de son maître avec la même fidélité, mais avec moins d'ostentation et de dureté. Vif et entreprenant, actif et infatigable, mais toujours enclin, par vanité ou par ámbition, à estimer les éloges et l'élévation comme le souverain bien; homme d'État rempli de mérite et de savoir, mais entraîné par ses passions au delà de toutes les bornes, il s'efforçait à la vérité d'atteindre son but par la persuasion, mais s'irritait au dernier point quand on ne voulait pas se laisser convaincre. »

En mars 1814, pendant le siége de Paris, on le voit, fidèle au serment des légionnaires, faire avec courage et dévouement le service d'officier supérieur d'ordonnance auprès de S. M. le roi Joseph.

Après l'abdication de Fontainebleau, on le présente à S. M. l'empereur d'Autriche, qui l'honore de la clef de chambellan, en récompense de ses soins scrupuleux à veiller à la conservation parfaite du beau musée d'Ambran, près d'Inspruck, pendant l'exercice de ses fonctions d'intendant du Tyrol, en 1806, et encore en mémoire des brillants services que, dans la robe et l'épée, ses illustres ancêtres rendirent, pendant plus de trois siècles, à l'auguste maison d'Autriche.

Rentré à Paris le 26 mars 1815, il est chargé, le 16 avril suivant, de l'importante mission de se rendre à Vienne, porteur d'une missive de l'empereur Napoléon pour l'empereur d'Autriche, des dépêches du duc de Vicence, et muni des pleins

Digitized by Google

pouvoirs pour négocier le maintien du traité de Paris. A son arrivée à Lintz (basse Autriche), les communications avec la capitale de l'empire cessent d'être autorisées. Il cherche et découvre les moyens de faire parvenir sûrement au gouvernement autrichien les pièces livrées à sa garde, et confiées à ses soins, à sa sollicitude et à sa vigilance; il y joint un rapport officiel à S. M. l'empereur d'Autriche, sur l'objet de la haute mission dont il est chargé. Nous allons en retracer la relation, d'après les éléments extraits des souvenirs historiques de M. le baron de Menneval (2e édition, Paris, 1844, t. II, p. 382 et suiv.) :

« M. de Montrond arriva à Vienne quelques jours après le départ du comte Neipperg. Il me remit une lettre de l'Empereur pour l'impératrice, et des lettres adressées par le duc de Vicence à madame de Montesquiou et à moi. M. de Montrond n'avait pu pénétrer en Autriche, m'assura-t-il, qu'à la faveur du passe-port de l'abbé Altieri, envoyé par le pape pour retirer de Paris les archives du Vatican, que la conquête y avait apportées. Il m'apprit que l'Empereur avait essayé infructueusement de faire arriver à Vienne des courriers et plusieurs officiers, entre autres M. de Flahaut et M. de Stassart, et que les passages étaient hermétiquement fermés.

« Le comte de Flahaut, aide de camp de l'Empereur, et le baron de Stassart, qui avait été auditeur et préfet sous l'Empire, et qui était alors chambellan de l'empereur d'Autriche, arrivés à Lintz, après avoir surmonté beaucoup d'obstacles, n'avaient pu franchir cette limite. M. de Stassart alla attendre à Munich la réponse à une lettre qu'il avait écrite à l'empereur d'Autriche, en lui transmettant les dépêches dont il était porteur, lettre dans laquelle il renouvelait l'offre faite, par Napoléon, de maintenir le traité de Paris; c'était au commencement de mai. Il était depuis quelques jours à Munich, lorsque le prince Eugène, qui s'y trouvait lui-même depuis un mois environ, le fit appeler. Ce prince apprit à M. de Stassart que M. de Metternich lui transmettait par le prince de Wrede, arrivé la veille de Vienne, l'invitation de lui faire connaître que, si l'empereur Napoléon consentait à abdiquer sur-le-champ

Digitized by Google

en faveur de son fils, non-seulement l'Autriche se porterait à reconnaître la dynastie impériale, mais même ferait au besoin cause commune avec la France. On exigeait en même temps que Napoléon se remît entre les mains de son beau-père, et qu'en attendant qu'une souveraineté, qu'on lui proposait, lui fût assignée, il allât habiter une des villes des États héréditaires autrichiens. Napoléon, auquel M. de Stassart s'empressa de venir rendre compte de cette communication ainsi transmise de main en main, put hésiter sur quelques points des propositions qui lui étaient faites; mais son défaut de confiance dans le cabinet autrichien et dans les dispositions des alliés dut l'empêcher en définitive de les accepter.

« M. de Metternich faisait faire dans le même temps une ouverture à peu près semblable, mais adressée au duc d'Otrante, par M. Werner, qu'il envoyait à Bâle, à cet effet. On a déjà vu qu'un mois auparavant, M. Bresson avait été envoyé de Vienne avec une mission secrète analogue. »

Nous aimons à nous flatter que nos lecteurs nous sauront gré de placer sous leurs yeux le rapport officiel, dont nous venons de parler, adressé par M. de Stassart à S. M. l'empereur d'Autriche ; le voici :

« Sire, j'ai trois maîtres, que j'espère servir également bien... l'honneur d'abord, le prince qui a reçu mes premiers serments (l'empereur Napoléon), et Votre Majesté, qui daigna m'accorder sa clef de chambellan, comme un témoignage de bienveillance pour la conduite que j'ai tenue, en 1806, dans le Tyrol, où je remplissais les fonctions d'intendant, ainsi qu'en mémoire des services rendus par mes ancêtres à l'auguste maison d'Autriche pendant plus de trois siècles.

« J'ai, sire, été témoin de la révolution qui vient de s'opérer en France, et je crois rendre un service essentiel à Votre Majesté en lui donnant des détails dont je garantis, sur mon honneur, l'exactitude. Ce n'est pas l'armée seule, comme le prétendent ces émigrés, qui depuis vingt ans ne cessent d'induire en erreur toutes les cours de l'Europe, ce n'est point l'armée seule, mais la nation, pour ainsi dire, tout entière, qui replace

Digitized by Google

Napoléon sur le trône. Partout la voix du peuple a devancé la force militaire. La marche de l'Empereur, du lieu de son débarquement au palais des Tuileries, fut véritablement une marche triomphale. Les départements de la Vendée, se sont empressés de se soumettre malgré la présence du duc de Bourbon. Bordeaux a suivi cet exemple, quels qu'aient été les efforts de la duchesse d'Angoulême pour s'y créer un parti. Lorsque Marseille prit la cocarde aux trois couleurs, les troupes étaient encore à quarante lieues de cette ville; le duc d'Angoulême fut arrêté, non par des soldats de la ligne, mais par la garde nationale du département de l'Isère. Voilà des faits qu'on ne peut révoquer en doute. La plus grande tranquillité règne aujourd'hui sur tous les points de l'empire; il n'est pas une seule commune où ne flotte le drapeau tricolore; toutes les classes des citoyens se réunissent autour du chef qui vient, pour la seconde fois, de les soustraire aux horreurs de l'anarchie; une nouvelle constitution, analogue aux habitudes nationales, en harmonie avec les lumières acquises, va cimenter encore de plus en plus l'union entre le souverain et le peuple; ils sont désormais inséparables. Si la guerre éclatait, l'on verrait bientôt se renouveler les mêmes efforts qu'en 1792, et certes ils seraient conduits avec plus d'habileté; déjà les enrôlements volontaires se multiplient d'une manière prodigieuse. La France, j'ose l'affirmer à Votre Majesté, n'a jamais été plus formidable qu'en ce moment; néanmoins, elle n'abusera point de sa force, elle désire le maintien de la paix. Ce vœu du peuple est aussi celui du chef, dont les vues et les projets doivent être nécessairement changés avec les circonstances qui les avaient fait naître. J'ai vu l'empereur Napoléon, sire, et j'ai cru concilier tous mes devoirs en sollicitant une mission de paix auprès de Votre Majesté; je suis assez heureux pour l'avoir obtenue. L'empereur Napoléon a bien voulu me confier une dépêche que j'espérais avoir l'honneur de vous présenter en personne; mais, sire, votre directeur de police à Lintz y mettant obstacle, je prends le parti de vous l'envoyer par estafette, ainsi qu'une lettre adressée à M. le prince de Metternich, et que je ne devais lui remettre qu'après en avoir reçu l'autorisation de Votre Majesté. Pour me conformer à la

Digitized by Google

décision de la police de Lintz, je retourne à Munich, où je vous supplie, sire, de me faire passer vos ordres. Puisse Votre Majesté m'appeler bientôt au pied de son trône, et me charger d'une réponse favorable aux ouvertures pacifiques de Sa Majesté l'empereur des Français! Puisse la Providence me faire servir d'instrument à la conservation d'une paix si désirable et si généralement désirée! Le cœur de Votre Majesté m'est connu; c'est sur lui que je fonde toutes mes espérances... Et d'ailleurs, pourquoi recommencerait-on la guerre? quel serait le but de cette guerre antigermanique? Voudrait-on rétablir ces fleurs de lys qui, nonobstant un concours de circonstances impossibles à reproduire, n'ont pu prendre racine en France? On le tenterait en vain... A Dieu ne plaise que j'insulte au malheur des Bourbons; mais, circonvenus par des courtisans avides, présomptueux et maladroits, un esprit de vertige, une espèce de fatalité semble les avoir entraînés à leur perte. Un cri général les proscrit et proclame la dynastie napoléonienne. Cependant, je ne dois pas laisser ignorer à Votre Majesté que l'absence forcée de Sa Majesté l'impératrice Marie-Louise, celle du prince impérial et le renvoi des courriers français exaltent toutes les imaginations, toutes les têtes : Votre Majesté vraisemblablement jugera convenable de faire cesser sans retard un tel état de choses... Oui, sire, vous serez le pacificateur de l'Europe, vous préviendrez une guerre désastreuse par les résultats qu'elle peut avoir, et pour l'Allemagne en général, et pour l'Autriche en particulier... Voilà ce que je désirais pouvoir dire de vive voix, à Votre Majesté. Sans doute, en faveur des motifs qui me font agir, elle excusera la liberté que je prends. Vous apprécierez, j'en suis sûr, la délicatesse qui m'engage, sire, avant de reprendre du service en France, à solliciter l'agrément de Votre Majesté. Je serais au désespoir d'être obligé de lui remettre ma clef de chambellan.

« Je suis avec le plus profond respect, etc., etc. »

M. de Stassart, à son retour à Paris, est nommé maître des requêtes en service extraordinaire, avec ordre de se tenir prêt à reprendre les négociations lorsque l'opportunité des circonstances le permettrait. Rentré dans ses foyers après la seconde

Digitized by Google

restauration (juillet 1815), et compris dans l'organisation du corps équestre de la province de Namur, il est élu membre des états provinciaux en 1818, puis, en 1821, à la seconde chambre des états généraux, où, par plusieurs élections successives, il est maintenu. Il prend part à toutes les discussions importantes; son nom est bientôt l'un des plus aimés et des plus respectés, et ses discours sont reproduits par les journaux belges et par plusieurs journaux français.

En septembre 1830, il est chargé par tous les notables de la province de Namur de porter une adresse au roi des Pays-Bas, à la Haye, pour demander la réforme de divers abus. Arrivé à Rotterdam, il court le danger d'être immolé à la fureur des malveillants, excités par un parti opposé aux intérêts qu'il représente. C'est à la police de cette ville qu'il doit son salut. A sa rentrée à Namur, il est reçu avec de grandes acclamations par la population entière, rangée en haie sur son passage.

A la révolution de 1830, il accepte du gouvernement provisoire, à Bruxelles, la présidence du comité de l'intérieur, le 1er octobre. Dix jours après, considéré comme l'administrateur le plus capable de maintenir l'ordre et de prévenir toute réaction dans la province de Namur, sa résidence habituelle, il y est envoyé en qualité de gouverneur, organise en huit jours six bataillons de garde civique, donne l'exemple de l'oubli des inimitiés et des rancunes les plus cachées : sa présence est pour ainsi dire providentielle.

Appelé au congrès national, il partage les voix pour la présidence, en nombre à peu près égal, avec MM. de Surlet de Chokier et de Gerlache, président de la cour de cassation à Bruxelles : c'est au second tour de scrutin que M. de Chokier l'emporte. M. de Stassart est choisi pour l'un des vice-presidents de cette assemblée souveraine, où il se fait remarquer comme l'un des premiers défenseurs des institutions monarchiques, c'est-à-dire des vrais principes d'ordre, de liberté et d'autorité.

Les lois organiques de la Belgique rendues et publiées, son indépendance proclamée, tous les gouvernements étrangers s'empressent de la reconnaître. Bientôt le respect de l'autorité, l'amour de l'ordre et de la tranquillité, la soumission aux lois

Digitized by Google

établies et l'attachement aux nouvelles institutions deviennent la règle commune et suprême des sentiments des habitants de la Belgique, renaissante de ses cendres.

Ce fut par ses efforts incessants, son activité et la puissance d'autorité conquise par sa parole éloquente et persuasive dans les assemblées délibérantes, que M. de Stassart contribua efficacement au succès de ces heureux résultats. Président de la commission chargée par le congrès de préparer la loi provinciale et la loi communale, il accumule dans ses rapports et présente, avec un rare talent, d'excellentes vues, exprimées avec une précision remarquable.

Du gouvernement de la province de Namur, il passe à celui du Brabant, où il s'applique à régulariser l'administration, jusqu'alors négligée; c'est sur les errements que cet habile homme d'État a mis en évidence que l'administration actuelle continue à marcher; c'est assez dire tout le bien qu'elle lui doit.

De la présidence du jury d'exposition des produits de l'industrie nationale en 1835, il est appelé à celle de la maçonnerie nationale, tenue jusqu'alors en dehors de la politique et dirigée vers le progrès des arts; il n'accepte le titre de grand maître que par déférence pour le roi, afin d'opposer un obstacle invincible à la dégénération de cette affiliation, que des ennemis du pouvoir tentaient de faire servir à une correspondance illicite avec le Grand-Orient d'un pays voisin.

En 1838, M. de Stassart, en désaccord avec le ministère, est éloigné du fauteuil de la présidence du sénat, qu'il occupe depuis sept années consécutives : réélu, en 1839, membre de ce premier corps de l'État par la grande majorité de trois arrondissements électoraux, il encourt la haine du ministère, est révoqué de ses fonctions de gouverneur et admis à la pension de retraite. Peu de jours avant cet acte de rigueur, il avait reçu l'étoile en or d'officier de l'ordre de Léopold, pour ses bons et loyaux services. La Belgique manifeste de vifs regrets de la perte d'un administrateur de distinction pour ses vertus, une rare instruction et la connaissance des hommes et des choses. Une solennelle protestation a lieu de la part des principaux électeurs de Bruxelles : une médaille en or lui est dé-

Digitized by Google

cernée par souscription, comme en 1830, à propos de l'acte néerlandais qui lui enleva sa pension d'ancien préfet. Plusieurs milliers de personnes vont processionnellement à l'hôtel du gouvernement offrir leur condoléance à un chef qui a su semer d'amers regrets sur tous ses pas. Au sein de l'effervescence populaire, il ne peut, sans renoncer à la modération, sa règle invariable et même son régulateur despotique, conserver l'empire qu'à l'aide de ses fonctions de gouverneur du Brabant il a acquis sur le Grand-Orient; il se persuade que la fausse position où l'a placé le dernier acte ministériel à son égard, rédigé inconsidérément par une main hostile, impose à sa dignité le devoir qu'il s'empresse d'accomplir, d'envoyer au Grand-Orient sa démission de grand maître.

En 1840, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire chargé d'une mission à Turin, il est mis en rapport avec les principaux savants de l'Italie réunis en congrès scientifique, et reçoit du roi une boîte avec son portrait entouré de brillants, et une médaille commémorative du congrès dont il vient de faire partie. En d'autres circonstances mémorables, il est honoré, en récompense de ses travaux politiques et littéraires, par la plupart des puissances souveraines de l'Europe, de grâces inestimables, telles que le cordon de grand officier de l'ordre impérial de la légion d'Honneur, la clef de chambellan de Sa Majesté l'empereur d'Autriche, la grand'croix de l'ordre de Saint-Stanislas, la croix d'officier de l'ordre de Léopold, la croix en brillants de chevalier de l'Étoile polaire, les croix de chevalier de l'ordre Tyrolien, de l'ordre du Mérite civil de Bavière, etc., etc.

Éloquent et savant homme d'État, gracieux littérateur. versé dans l'art de la poésie, des sciences historiques, morales et politiques, membre d'un grand nombre de sociétés savantes, correspondant de l'Institut de France et de la commission d'histoire attachée au ministère de l'instruction publique à Paris, membre et fréquemment directeur de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles, il prend part, en 1852, au congrès scientifique d'Orléans; en 1853, à celui d'Arras. Élu président de l'un et de l'autre, il en remplit admirablement tous les devoirs; il le pouvait d'autant mieux que depuis longtemps

Digitized by Google

il s'était familiarisé en amateur avec l'art de l'agriculture, qu'il fit cultiver avec goût et talent dans les châtellenies qu'il hérita de ses pères, et pendant les intervalles de repos que lui laissa le gouvernement des provinces successivement soumises à son administration sous les princes qu'il servit à leur gré. Par l'expérience qu'il avait acquise tant de ses travaux agricoles que de la science de la félicité publique, il s'était convaincu que l'agriculture a le don d'enrichir les États qui s'y livrent avec vigilance, zèle et sagacité.

Aux diverses époques de sa vie, soit publique, soit privée, il s'est appliqué avec courage et persévérance à suivre scrupuleusement la ligne droite de la raison, de la vertu, de l'honneur et de la religion; étranger à tout esprit, il en dédaigne l'impulsion, la considérant comme le vil produit de l'intérêt personnel dissimulé sous les apparences fallacieuses de parti de l'utilité générale : « Les hommes d'État qui s'y abandonnent, disait-il, n'ont d'autres guides que leurs passions. » Il conseillait de s'en garantir avec une extrême prudence, ne doutant pas qu'à tout renversement de ministère, même le moins sympathique aux hommes vertueux, est attachée une perturbation inévitable et entourée de périls pour les dépositaires de la puissance publique, pour la prospérité de l'État et la tranquillité générale; il était d'avis qu'on ne recourût à cette funeste ressource qu'au jour où le ministère, peu considéré, se serait rendu coupable d'une mesure politique opposée aux intérêts généraux.

Dans la défense des grands intérêts de son pays et pendant l'administration des provinces confiées à son gouvernement, il s'est attaché à user avec une mâle et vive énergie et un noble enthousiasme du beau talent de persuader, dont il avait été si heureusement gratifié par la nature, et dont, au moyen de brillants efforts, il recueillit de nombreux succès souvent inespérés, mais réservés aux grands cœurs.

Peu de temps avant son décès, il avait réuni et fait réimprimer, sous le titre de *Bilan littéraire de M. le baron de Stassart,* tous les ouvrages politiques et littéraires qu'il avait composés pendant sa vie, au nombre de seize, sans y comprendre les volumineux mémoires qu'il laisse manuscrits. Son recueil d'idylles en prose signala, en 1800, son début dans la carrière des

Digitized by

lettres; accueillies avec intérêt par le monde éclairé, elles eurent trois éditions.

Ses maximes morales, publiées en 1814, sous le titre de *Pensées de Circé*, sont arrivées à la quatrième édition.

Sa traduction des *Méditations religieuses d'Eckartsshausen* est devenue classique. — Ses rapports, notes et discours académiques sur l'histoire de Belgique, de même que ses notices biographiques sur un grand nombre de célébrités belges, ont heureusement développé dans l'esprit et le cœur des jeunes littérateurs de sa nation un penchant bien caractérisé pour les études historiques, les glorieux souvenirs qui se rattachent à leur pays et les recherches de la vérité des faits.

Ses critiques littéraires sont nombreuses, spirituelles et toujours saines : elles embrassent les productions savantes et utiles de ses contemporains. Il avait reconnu que si ce genre de travail n'était pas sans attraits, il n'était pas non plus sans danger; mais diverses circonstances l'avaient forcé à s'en occuper; la verve qui anime ses dissertations est chaleureuse et féconde : elle a pour aliment sa profonde érudition. Comme la satire est odieuse à ses yeux, la censure dont il use avec modération ne cesse pas d'être gracieuse, légère, jamais maligne et ne se revêt que par exception du caractère polémique peu propre à éclaircir les ouvrages d'esprit; ses jugements sont solides, son impartialité admirable. La seule de ses mille analyses que nous rapportons concerne un écrit anonyme qui a frappé l'attention publique et la tient encore en suspens en Belgique; le titre est ainsi conçu : *État de l'agriculture dans les Pays-Bas, dans ses rapports avec la liberté du commerce des grains.* M. de Stassart partageait le désir des bons esprits d'établir, même avec des primes combinées, un impôt progressif sur les céréales étrangères, afin d'en rapprocher le prix de celui des céréales indigènes; il approuvait l'opinion des économistes qui expriment la crainte qu'à défaut d'une mesure de cette nature, l'agriculture dans les Pays-Bas, considérée comme la première base de la prospérité du royaume, ne soit bientôt menacée de décadence.

Ses fables en vers, enrichies d'un grand nombre de notes intéressantes, sont estimées et justement appréciées en France,

comme à l'étranger : elles ont eu neuf éditions à Paris et à Bruxelles, et l'honneur de plusieurs traductions en Angleterre et en Allemagne. La première de ces fictions ingénieuses et allégoriques est adressée par M. le baron de Stassart, ministre plénipotentiaire de S. M. le roi des Belges à son compatriote M. Blondeau, doyen de la faculté de droit de Paris : Oreste et Pilate modernes, tous deux virent ensemble pour la première fois la lumière, sous le même ciel, dans le beau pays de Belgique; liés dès le berceau, élevés dans le même collége de Namur, compagnons d'études à l'université de jurisprudence de Paris, à la fin du siècle dernier, ils mirent en commun leur vaste intelligence se livrèrent ensemble à l'étude des hautes sciences et s'unirent à jamais par les nœuds indissolubles d'une amitié constante et uniforme. Tous deux devenus auteurs d'ouvrages estimés, l'un dans la littérature, l'autre dans la jurisprudence; collaborateurs, le premier, de la *Biographie universelle* des frères Michaud, de la *Revue encyclopédique*, de la *Revue belge*, du *Trésor national*, du *Bibliophile belge*, etc. : le second, de la *Thémis* et de la *Bibliothèque du barreau*, ils furent promus aux premières charges dans leurs carrières respectives, honorés de hautes dignités dans l'ordre impérial de la légion d'Honneur et autres ordres étrangers, et proclamés membre de l'Institut de France, de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles, et d'un grand nombre de sociétés savantes. Le terme de leur commun voyage ici-bas, qui dura quatorze ou quinze lustres, n'est pas moins remarquable que les succès qu'ils obtinrent pendant leur vie ; il arriva pour l'un, à Bruxelles, pour le dernier, à Paris, et, pour tous deux, au déclin de l'automne de 1854, sous le même signe céleste, à quelques heures d'intervalle.

REY.

Digitized by

Musique.

L'ENFANCE DU CHRIST.

TRILOGIE SACRÉE.

Le dimanche 10 décembre, dans la salle Herz, M. Hector Berlioz a captivé pendant une longue séance un brillant et nombreux auditoire, par une nouvelle partition dont il a écrit le poëme, dont il a composé la musique, dont il a dirigé les études et enfin l'exécution. Ainsi M. Berlioz a été son propre collaborateur, son chef d'orchestre, son interprète; ainsi, voilà qui est clair et net. Pas de faux-fuyant possible.« Ce que vous lisez, ce que vous entendez, c'est moi, Berlioz, qui l'ai écrit. Cet accent, cette expression, cet effet, c'est moi qui l'ai voulu. C'est mon œuvre, elle est complète, elle est une. Si elle vous plaît, tant mieux; si elle vous déplaît, je suis sans excuse; je ne suis plus recevable à rejeter sur le poëme les défauts de la musique, ni sur l'exécution les défauts de la musique et du poëme, puisque poëme, musique, exécution, tout cela, c'est moi. »

Honnête et brave et généreux Berlioz! voilà de quelle manière il tient son drapeau! Brisez ce drapeau, et lui-même

Digitized by Google

tombe du même coup : héros de l'art, quand il n'en serait pas une des plus brillantes manifestations! Ainsi il se présente à nous après deux ans de silence, au moment où l'on aurait pu le croire en train d'exciter dans quelque cité allemande quelques-unes de ces ardentes sympathies dont la patrie de Schubert et de Weber est si prodigue envers lui. Il s'était préparé pour une lutte sans doute, et voilà qu'il n'a trouvé qu'un triomphe.

A sa place, j'aurais été plus loin encore. Non content d'être mon librettiste, mon musicien, mon metteur en œuvre, j'aurais voulu être mon critique, mon analyste du moins, Pourquoi pas? Pourquoi n'aurais-je pas pu dire simplement, naturellement : — J'ai fait choix d'un tel sujet pour telles et telles raisons? Autour de ce berceau du Christ se groupent les plus saintes et les plus suaves figures que la religion propose à nos adorations et à nos respects. Les images les plus aimables, les plus touchantes, les plus riantes même s'y sont donné rendez-vous : une étable, une crèche, un bœuf, un âne, des bergers, des agneaux. Voilà un sujet simple, religieux, mystique, populaire : c'est là ce qui m'a tenté. Et dans ce sujet je trouvais un élément de contraste dans la cruauté d'Hérode, les sortiléges des devins, sans compter ces mystères augustes et profonds qui planent sur toute cette scène : l'enfant-Dieu devenu notre frère, victime désignée pour le rachat du monde, et qui n'échappe au fer d'Hérode que pour rencontrer la croix; vaste et sublime sujet qui résume nos croyances les plus intimes et les plus chères, mais qui peut se réduire aux simples proportions du tableau de la sainte famille.

M. Berlioz aurait très-bien pu développer lui-même ce plan et rendre compte des intentions de son œuvre, qu'il aurait par cela même parfaitement analysée. Il ne l'a pas fait. C'est donc à moi de le faire, de l'essayer du moins, moi que l'on a vu il y a vingt ans sur la brèche, le premier et le seul peut-être alors, criant : Courage! au jeune et vaillant novateur luttant au fort de la mêlée. Et l'on peut croire que je ne suis pas le moins du monde embarrassé pour dire ici, — à cette place où M. Berlioz signait son nom hier et où il le signera demain, — que son œuvre nouvelle est une merveille de goût, d'art, de sentiment, d'invention. Et à ceux qui m'accuseraient encore du

Digitized by Google

crime d'enthousiasme je répondrais que, depuis vingt ans, j'ai eu le loisir de me donner quelque sang-froid, en m'administrant à assez forte dose quelques bonnes études sur le plain-chant, les tonalités, l'histoire, l'archéologie et la philosophie musicales, toutes choses sinon incompatibles avec l'objet de ma critique d'aujourd'hui, du moins fort différentes, et, comme dit Montaigne, « d'un autre tonneau. »

L'Enfance du Christ est une trilogie sacrée, divisée en trois parties : *le Songe d'Hérode, la Fuite en Égypte, l'Arrivée à Saïs*. La première s'ouvre par un récit :

Dans la crèche, en ce temps, Jésus venait de naître,
Mais nul prodige encor ne l'avait fait connaître ;
Et déjà les puissants tremblaient,
Déjà les faibles espéraient,
Tous attendaient...

Ce récit est d'un beau caractère, simple et large tout à la fois. Il rend admirablement le sens et la gradation des trois derniers vers. Après cette courte exposition, les basses murmurent un rhythme mystérieux; les sons voilés des sourdines annoncent une ronde de nuit : c'est une patrouille de soldats romains ; on l'entend défiler d'un pas régulier sous les portiques et suivre les sombres détours des murs de Jérusalem. Elle approche peu à peu. Un centurion qui veille à la porte de son corps de garde l'arrête ; et le dialogue suivant s'établit entre le centurion et Polydorus, chef de la patrouille :

Qui vient? — Rome! — Avancez! — Halte! — Polydorus!
— Je te croyais déjà, soldat, aux bords du Tibre.
— Par Bacchus! j'y serais en effet si Gallus,
Notre illustre préteur, m'eût enfin laissé libre...
— Que fait Hérode? — Il rêve, il tremble ;
Il voit partout des traîtres ; il assemble
Son conseil chaque jour... il nous obsède enfin.
— Ridicule tyran!... Mais, va, poursuis ta ronde.

Et la patrouille reprend sa marche, s'éloigne et se perd dans un pianissimo lointain. Le motif de cette marche, traitée en

Digitized by Google

style fugué, est d'un tour gothique et original, et donne lieu à de charmants détails mélodiques. L'instrumentation en est sobre et d'une rare élégance. Les gradations du piano au forte et du forte au piano indiquent seules les mouvements de la patrouille, soit qu'elle avance, soit qu'elle se retire. Mais c'est toujours une ronde de nuit, et l'on peut dire que l'éclat de ce forte n'est pas celui du grand jour, du plein soleil, mais l'éclat des torches et des flambeaux.

Une autre observation : Polydorus, dans son récit, a fait connaître le nom du préteur romain.

M. Berlioz a lu son Augustin et son Amédée Thierry. Il aura vu, dans l'*Histoire de la Gaule sous la domination romaine* de ce dernier, que le premier préteur auquel Auguste confia l'administration de la province d'Égypte se nommait en effet Cornélius Gallus, natif de Fréjus. C'est ce même Gallus qui gouvernait l'Égypte lorsque la sainte famille s'y réfugia, et, suivant la tradition, alla chercher un asile à Hermopolis la Grande. Tout cela, si nous nous renfermons dans la question musicale, *ne fait rien à l'affaire,* sans aucun doute ; mais cela prouve au moins le soin religieux avec lequel M. Berlioz a conçu et médité son œuvre.

Dès la seconde scène nous sommes en présence d'Hérode, et. je ne crains pas de le dire, dès la seconde scène M. Berlioz a rencontré une des plus grandes inspirations que nous connaissions en musique. Ce n'est pas, dans cet air d'Hérode, cette phrase traînante et douloureuse des violoncelles, cette phrase obstinée et poignante que repètent à tour de rôle les autres instruments ; ce n'est pas cette agitation concentrée, cette fureur du dedans qui gronde et mugit sans troubler la carrure de la période ; ce n'est pas ce rhythme fatal du *pizzicato* qui vient peser sur chaque temps fort de la mesure : non. C'est tout cela, si l'on veut, mais avec un élément de plus, je veux dire cette formule mélodique du chant qui vient se poser d'abord sur le vers ;

O misère des rois !

c'est cette formule qui décide une tonalité étrange, absolument

Digitized by Google

en dehors de la formule de nos deux temps, majeur et mineur. Le morceau est en *sol* mineur, puisque la note tonique porte cet accord; mais à partir de cette tonique, le premier degré ascendant est un demi-ton, *la* bémol; le second degré descendant est un ton, *fa* bécarre; ainsi, point de note sensible, ainsi les relations des deux intervalles voisins de la tonique sont intervertis, ainsi les lois de la cadence naturelle rompues. Qu'a donc fait le musicien? Par un instinct créateur, il a soudainement transporté dans notre musique un des modes ecclésiastiques, le second authentique, celui que les anciens Grecs désignaient sous le nom de phrygien.

Si j'en avais le loisir et l'espace, et si je ne craignais de multiplier les détails techniques, que je voudrais éviter autant que possible, je ferais ici la comparaison de ce morceau avec le sublime fragment du septuor de *Don Juan*, où Leporello, menacé de recevoir le rude châtiment de ses impostures, s'écrie : *Perdon, perdono, signori miei!* Il y a une certaine analogie, non de rhythme, mais de forme, entre cette phrase du septuor et celle de l'air d'Hérode; mais dans Mozart la tonalité n'est pas douteuse : c'est celle de *sol* mineur. La note sensible, *fa* dièse, est partout maintenue, et le *la* bémol n'est là que par contraction. Le *la* bémol apparaît encore dans l'accompagnement, mais comme simple degré de la progression chromatique descendante de *ré* à *sol* que font entendre les flûtes, les hautbois et les bassons. Maintenant, au lieu de l'échelle ordinaire du ton de *sol* mineur, supposez une échelle qui serait *sol, la* bémol, *si* bémol, *ut, ré, mi* bémol, *fa*, vous avez une tonalité qui, dans notre système, n'a d'analogie qu'avec notre ton de *mi* bémol, ton majeur; or, cette tonalité n'a rien de commun avec celle employée par M. Berlioz, puisque avec cette même échelle il pose hardiment *sol* pour tonique.

Comme Leporello, je dirai à nos lecteurs effrayés de tant de pédantisme : *Perdon, perdono, signori miei!* Mais je devais justifier ce que j'ai dit ici de cette innovation importante de M. Berlioz, et dont peut-être il ne s'est pas rendu compte lui-même. J'ai dit également que M. Berlioz avait ainsi introduit dans notre art la formule mélodiqne du mode phrygien, le deuxième authentique du plain-chant. Il sera sans doute curieux

Digitized by Google

pour ceux qui ont entendu ce bel air, de rapprocher l'impression qu'il en ont ressenti du caractère que le plus habile théoricien, en fait de chant ecclésiastique, attribue à ce même mode phrygien : « Ce mode est propre aux textes qui marquent « beaucoup d'action, d'impétuosité, de désirs véhéments, des « mouvements de colère, de fureur... Il exprime heureusement « les ordres, les commandements et les menaces... Il a des bon- « dissements dans ses progressions et convient aux sujets qui « annoncent l'orgueil, la hauteur, la cruauté, les paroles dures « et celles qui traitent des combats spirituels ou corporels ; il « réveille avec plus de promptitude qu'aucun autre mode les « affections du cœur ; il est pathétique. Sur ce mode, on varie « heureusement les mouvements de force, de grandeur, de no- « blesse et de douceur. Mais, ajoute Léonard Poisson, le con- « tre-point ni le faux-bourdon n'ont pas encore trouvé le moyen « de s'accorder comme il faut avec lui (1). » C'est là, je pense, un problème que la musique vient de résoudre.

On ferait un article très-curieux sur les diverses applications que les musiciens ont faites des formules des modes du plain-chant à notre musique, bien entendu depuis qu'elle s'est émancipée complétement de la tutelle de ces mêmes modes. Jean-Jacques Rousseau a dit : « Loin qu'on doive porter notre « musique dans le plain-chant, je suis persuadé qu'on gagne- « rait à transporter le plain-chant dans notre musique ; mais « il faudrait avoir pour cela beaucoup de goût, encore plus de « savoir, et surtout être exempt de préjugés. » Quant au chapitre des préjugés, on peut être à l'aise avec M. Berlioz. Quoi qu'il en soit, Gluck, Grétry, Beethoven, Schubert, Weber, Rossini, et surtout Meyerbeer n'ont pas manqué les occasions de satisfaire au vœu de Rousseau. Je citerai à ce sujet un mot de Grétry qui m'a été rapporté par un habile musicien avec qui il était lié. Dans un opéra dont le sujet appartenait à l'époque du moyen âge (probablement *Richard*), Grétry avait mis deux quintes consécutives. « C'est une faute, lui dit un de ses collègues de l'Institut. — Je ne le nie pas, répondit Grétry ; mais ne voyez-

(1) *Traité théorique et pratique du plain-chant* appelé *grégorien*. Paris, 1750, page 247.

Digitized by Google

vous pas que cette faute antidate de trois siècles la physionomie de ce morceau?

Les devins, rassemblés par les ordres d'Hérode, paraissent devant lui. Hérode veut connaître l'explication d'un songe qui l'obsède chaque nuit; chaque nuit il entend une voix lui dire :

Un enfant vient de naître
Qui fera disparaître
Ton trône et ton pouvoir.

Le trône et le pouvoir de Jésus ne sont pas de ce monde. Mais Hérode est un tyran jaloux et soupçonneux. Il veut savoir si le danger qui le menace peut être détourné.

Les esprits le sauront,
Et par nous consultés, bientôt ils répondront.

Cette scène, quoique détachée de la précédente, en est pourtant une suite. La mélodie confiée tout à l'heure aux violoncelles passe aux instruments à vent; mais elle procède par intervalles diminués, et se déroule sous de larges accords que font entendre les basses et les violoncelles divisés.

Les évolutions cabalistiques auxquelles les devins se livrent pour conjurer les esprits forment le sujet d'un morceau instrumental très-curieux en ce qu'il est écrit en grande partie dans la mesure à sept temps. Pour exécuter une pareille mesure, il n'y a qu'à en marquer une première à trois temps et une seconde à quatre. Ces deux mesures tourbillonnent et s'entrechoquent de la manière la plus piquante, et leur inégalité disparaît en se combinant avec la périodicité de leur retour. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'oreille s'y fait sans peine, et la preuve en est que les musiciens ont exécuté ce morceau bizarre sans la moindre difficulté. Quand je dis bizarre, je n'entends pas que ce mot soit un reproche; c'est tout le contraire. Le bizarre peut être une condition de vérité. L'étonnante scène des *Ruines d'Athènes,* dans laquelle Beethoven a si bien exprimé le tournoiement de la danse des derviches, la fonte des balles enchantées, et la chasse infernale de *Freyschütz,* sont assurément des morceaux bizarres, mais qui n'en sont pas moins merveilleux pour cela.

Digitized by Google

Les esprits ont prononcé. Il est bien vrai qu'Hérode sera détrôné par cet enfant qui vient de naître.

Mais nul ne peut savoir
Ni son nom ni sa race.

Que faire alors? « Eh bien! par le fer qu'ils périssent! » dit Hérode. « Oui, oui, par le fer qu'ils périssent! » répliquent les devins. Ici un magnifique chœur en *fa* dièse mineur, sur un mouvement terrible de l'orchestre, qui vomit des accents de rage par la bouche des trombones. C'est le chœur du massacre des innocents. Mais tout à coup, quel délicieux contraste! nous voici dans l'étable de Bethléem. L'enfant Jésus joue au milieu des agneaux. Joseph et Marie veillent amoureusement sur lui. Des modulations caressantes, les notes syncopées des flûtes, des hautbois et des clarinettes rendent les douces palpitations du cœur maternel de la Vierge, Quelle fraîche et suave mélodie! comme elle est noble en ses chastes contours! Joseph et Marie ne se lassent pas de bénir le divin enfant. Mais des voix invisibles retentissent à l'horizon. Ce sont les voix des anges. « Partez! fuyez! » disent-elles;

Dès ce soir, au désert vers l'Égypte il faut fuir.

Les époux invoquent le secours des esprits de lumière. Ils promettent de sauver Jésus, et l'hosanna séraphique se perd dans les cieux.

La seconde partie du mystère est intitulée *la Fuite en Égypte*. Je n'en parlerai que brièvement, d'abord parce qu'elle est déjà connue, et en second lieu parce que j'en ai rendu compte moi-même précédemment. Si les première et troisième parties renferment des beautés d'un ordre plus relevé, la seconde partie est celle où la muse de M. Berlioz a le plus heureusement mis en relief le côté poétique, légendaire, populaire, naïf et riant du sujet, et cela sans la moindre affectation d'un archaïsme trop littéral. La musique de *la Fuite en Égypte* est antique par le sentiment, l'expression, la couleur, par un trait vif et net, par un certain abandon, un certain laisser-aller gaulois, par la sobriété des moyens d'effet. Mais on sent, quant à

Digitized by Google

la forme, qu'elle ne peut avoir été trouvée que de notre temps. Le difficile était de plier cette forme au style des cantilènes que nos aïeux fredonnaient au foyer domestique.

Tout autre peut-être que M. Berlioz n'eût pas manqué d'introduire dans cette délicieuse et gothique ouverture qui représente les bergers se rendant de tous côtés à l'étable de Bethléem, dans les couplets en chœur et le ravissant récit qui suivent, d'introduire, dis-je, des airs ou des pastiches des airs de nos anciens noëls, et il y en a de fort jolis, notamment ceux de notre vieux Soboly, si cher à tous les Provençaux, et qu'un savant éditeur d'Avignon, M. F. Séguin, a recherché avec tant de passion, a recueillis avec tant d'amour, a transcrits avec tant de fidélité et de goût, bien que, jusqu'à ce jour, il s'obstine à les garder un peu trop exclusivement pour lui. Certes, on aurait pu faire quelque chose de charmant en s'y prenant de cette manière; mais, à tout prendre, ne vaut-il pas mieux se montrer créateur qu'arrangeur, surtout quand les créations joignent au mérite de l'originalité le mérite d'être essentiellement musicales? « La poésie populaire et purement naturelle a des naif-
« uetez et graces par où elle se compare à la principale beauté
« de la poësie parfaicte selon l'art : comme il se void ès villa-
« nelles de Gascongne et aux chansons qu'on nous rapporte des
« nations qui n'ont cognoissance d'aucune science, n'y mesme
« d'escriture. » C'est Montaigne qui parle ainsi. Cette poésie
« purement naturelle, » M. Berlioz a su la transporter dans le domaine de l'art.

Enfin, toute cette seconde partie prouve que « ce terrible et éclatant Berlioz, » comme vous dites si bien, Janin, est en même temps (je l'ai observé bien des fois, et je ne saurais trop le répéter) l'esprit le plus fin, l'artiste le plus délicat, l'ouvrier le plus subtil et le plus correct. .

Pour le début de l'*Arrivée à Saïs,* troisième partie, lè compositeur s'est emparé du thème de l'ouverture fuguée (j'avais oublié de dire qu'elle était fuguée). Seulement, il l'a mis à quatre temps, dans le ton de *sol* dièse mineur, et sur ce sujet il a écrit un des beaux récits de sa partition.

Depuis trois jours, malgré l'ardeur du vent,

Digitized by Google

Ils cheminaient dans le sable mouvant.
Le pauvre serviteur de la famille sainte,
L'âne dans le désert était déjà tombé.

Il y a ici et dans ce qui suit des tours de la Fontaine.

Seule, sainte Marie
Marchait calme et sereine, et de son doux enfant
La blonde chevelure et la tête bénie
Semblaient la ranimer, sur son cœur reposant.
Mais bientôt ses pas chancelèrent...
Combien de fois les époux s'arrêtèrent !...
Enfin pourtant ils arrivèrent
A Saïs, haletants,
Presque mourants.
C'était une cité dès longtemps réunie
A l'empire romain,
Pleine de gens cruels, au visage hautain.

Dans Philémon et Baucis, le même la Fontaine avait dit :

Un bourg était autour, ennemi des autels ;
Gens barbares, gens durs, habitudes d'impies.

Mais voici une scène des plus pathétiques, un délicieux duo avec chœur. Joseph et la vierge Marie implorent un asile.

Dans cette ville immense...
Quelle rumeur !
Joseph !... j'ai peur !
— Ouvrez, ouvrez, secourez-nous!
Laissez-nous reposer chez vous.

Chaque fois que la vierge Marie prend le parole, les altos exhalent une plainte sous le trémolo serré des basses. Le morceau est en sol mineur, à trois temps.

Je n'en puis plus! las! je suis morte.
Allez frapper à cette porte.

Le ré redoublé résonne à la timbale. Des voix de l'intérieur de la maison répondent :

Arrière, vils Hébreux !
Les gens de Rome n'ont que faire
De vagabonds et de lépreux.

Digitized by Google

La dureté de cette réponse, son rhythme saccadé produisent un très-beau contraste. M. Berlioz a rencontré exactement ici la situation d'un des plus touchants noëls de Soboly. La sainte famille est arrivée à Bethléem. Mais toutes les portes lui sont fermées. Le dialogue suivant s'établit entre saint Joseph et l'hôte d'une maison :

SAINT JOSEPH.

Hoou de l'houstau ! mestre, mestresso,
Varlet, chambriero, se ya res !
Ay déjà piqua proun de fés
Et res noun ven. Quinto rudesso !

L'HOSTE.

Vautre sia de troublo repau,
Sia d'aquestes battur d'estrado,
Que soungea ren qu'à faire mau;
Adousias, ma porto es sarado.

Comme traduire de pareils vers serait les gâter, je m'abstiens.

A la fin, l'hôte, ému de pitié à la vue des souffrances de la Vierge, permet aux voyageurs de se loger « dans une petite mauvaise étable. »

Voste mouillé me fay pieta
Et me ren un pau plus affable,
Vous lougearai per carita
Dins un pichot marrit estable.

De son côté, M. Berlioz fait intervenir un père de famille qui exerce à l'égard des pèlerins la plus généreuse hospitalité.

Entrez, pauvres Hébreux.
La porte n'est jamais fermée
Chez nous aux malheureux.

On ne saurait se faire une idée du poétique intérêt que M. Berlioz a jeté sur toute cette scène patriarcale. Il faut aviser tout de suite à procurer aux voyageurs exténués des rafraî-

Digitized by Google

chissements, du repos, et faire préparer *une couchette pour l'enfant*. Et vite, une petite fugue instrumentale, alerte, vive, preste, témoigne de l'empressement des hôtes à apporter qui des fruits, qui du vin, qui du lait, qui du baume pour panser les blessures du chemin. C'est bien là le remue-ménage de l'hospitalité. Puis le père de famille veut savoir le nom, la patrie, la profession de ses hôtes.

Nous avons vu le jour au Liban, en Syrie.
— Comment vous nomme-t-on?
— Elle a pour nom Marie.
Je m'appelle Joseph, et nous nommons l'enfant
Jésus.
— Jésus! quel nom charmant!
Dites, que faites-vous pour gagner votre vie?
— Moi je suis charpentier.
— Eh bien, c'est mon métier.
Vous êtes mon compère,
Ensemble nous travaillerons.

Mais la fête de famille ne serait pas complète, si, à la manière antique, les accents de la flûte et de la harpe ne résonnaient dans la salle du festin.

Prenez vos instruments, mes enfants, toute peine
Cède à la flûte unie à la harpe thébaine.

Et aussitôt un trio pour deux flûtes et une harpe, dont MM. Brunot, Magnier et Prumier, qui l'ont exécuté en perfection, ont bien fait sentir les beautés mélodiques et ce caractère calme, serein et dépouillé de passion des anciens chants du foyer.

Je viens au dernier récit :

Ce fut ainsi que par un infidèle
Fut sauvé le Sauveur;

et au chœur final, sans accompagnement :

O mon âme, pour toi que reste-t-il à faire,
Que briser ton orgueil devant un tel mystère!

Digitized by Google

Dans ce récit, dans ce chœur mystique, comme dans le dialogue ci-dessus, qui précède le trio d'instruments, M. Berlioz s'est élevé à la hauteur de la poésie biblique. Mais le chœur : *O mon âme!* est le seul morceau dont l'exécution n'ait pas été satisfaisante; les choristes n'étaient pas sûrs d'eux-mêmes. Il produira tout son effet, rendu d'une manière irréprochable; c'est ce que nous espérons bien voir à la seconde exécution, fixée au dimanche 24, veille de Noël. C'est un beau jour pour chanter la naissance du Christ.

Disons-le tout de suite, un pareil sujet, si délicat, si difficile à traiter, et dans lequel M. Berlioz (je parle du poëte autant que du musicien) a su trouver le vrai accent chrétien, était surtout très-difficile à mettre en scène. C'est un de ces sujets qui deviennent scabreux presque, à force de pureté, de sainteté. Comment et par qui représenter la vierge Marie? Ce qui était tout simple pour nos pères, ce qui avait dans un temps ses franches coudées, ne peut plus passer dans le nôtre. Il faut dire avec M. Sainte-Beuve : « Le XVIII[e] siècle, ne l'oublions pas, « et déjà la Réforme en son temps, sont venus tout changer; « ils sont venus donner un sens grave et presque rétroactif à « bien des choses qui se passaient en famille à l'amiable (1). » Je me hâte d'ajouter que le public auquel s'adresse M. Berlioz est un public sérieux, et qu'il a pris au sérieux la donnée de son œuvre. Il faut louer madame Meillet, non-seulement de la simplicité, de l'émotion chaste et réservée avec lesquelles elle a chanté le rôle de Marie, mais encore de sa tenue, de son bon goût. M. Meillet a très-bien rendu saint Joseph. MM. Depassio, Battaille, Noir méritent toutes louanges pour les personnages d'Hérode, du père de famille et de Polydorus. Mais M. Jourdan a droit à être distingué pour la largeur, la gravité, l'accentuation noble et pénétrante qu'il a données aux récits.

Telle est l'œuvre de M. Berlioz. Dans tout cela, préoccupation constante de l'art, jamais préoccupation de sa propre individualité, je veux dire préoccupation du succès immédiat, de

(1) *Tableau de la poésie française au* XVI[e] *siècle.* — *Sur l'Esprit de malice du bon vieux temps*, à propos des noëls de la Monnoye et des écrits de Grosley.

Digitized by Google

l'applaudissement. Point de ces ruses, de ces misérables roueries au moyen desquelles on provoque les bravos sur chaque couplet, sur chaque phrase. Point de ces formules emphatiques, ou creuses, ou forcées, par lesquelles on s'efforce de réveiller les instincts grossiers de la foule. Une phraséologie vraie au contraire, des terminaisons simples et naturelles, une instrumentation tour à tour riche, puissante, colorée, sobre, délicate et toujours motivée, et toujours au profit de la pensée, voilà par où brille l'œuvre de M. Berlioz et par où elle vivra.

J. D'ORTIGUE.

(Journal des Débats.)

FIN DU TOME PREMIER.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

HISTOIRE. — Les Bonaparte. Correspondance du roi Joseph avec Napoléon, par M. *Théodore Juste*. . . 1
HISTOIRE ET MÉMOIRES. — Messire Blaise de Montluc, maréchal de France, par *Sainte-Beuve*. 78
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE. — Charlotte Ackermann, souvenirs du théâtre de Hambourg au XVIIIe siècle, par *Octave Lacroix*. 127
CONTES ET NOUVELLES. — Gerty, par miss Cumming (*suite*). 15
CONTES DE NOEL. — Contes populaires de la Servie, recueillis et publiés par Wuk Stephanovitch Karadschitch, par *Édouard Laboulaye*. 239
— — Les Étincelles de la bûche de Noël. 249
POÉSIE. — A une âme en peine, par *Octave Lacroix*. . 272
ARCHÉOLOGIE. — Antiquités Péruviennes, par *A. Rastoul de Mongeot*. 273
NÉCROLOGIE. — M. le baron de Stassart, par *Rey*. . . . 289
MUSIQUE. — L'Enfance du Christ, trilogie sacrée, de Berlioz; par *J. d'Ortigue* 303

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

MENSUELLE.

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

Digitized by Google

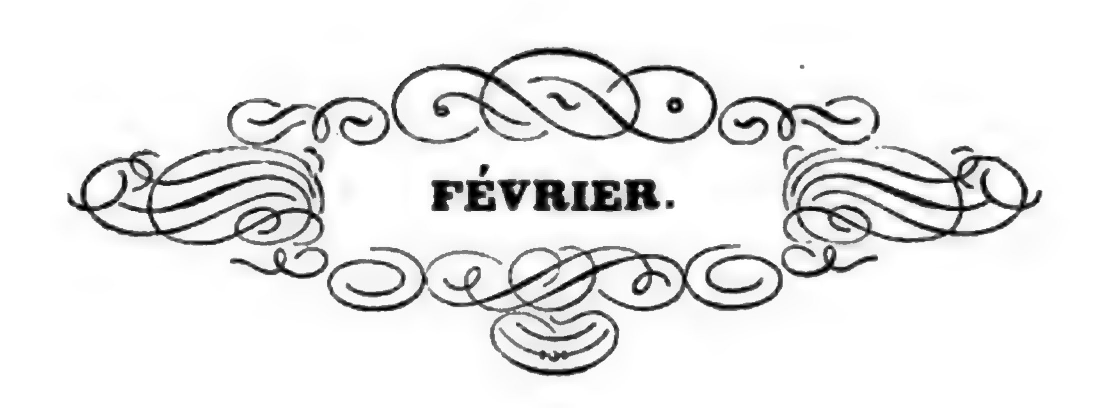
REVUE

MENSUELLE

NOUVELLE SÉRIE. — ANNÉE 1855.

—

TOME DEUXIÈME.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

—

1855

Digitized

Digitized by Google

GERTY[1].

(SUITE.)

XXVI

Ce ne fut que quand sa mission d'amour fut si cruellement terminée que Gerty s'aperçut que son travail continuel et ses veilles assidues avaient affaibli toute son organisation et usé ses forces. Pendant la semaine qui suivit la mort de madame Sullivan, le docteur Jérémy appréhenda sérieusement pour Gerty une maladie grave; mais après avoir combattu quelques jours les dangereux symptômes, elle les surmonta, et quoique épuisée par le chagrin et l'inquiétude, elle se sentit capable de reprendre ses leçons et de s'occuper de trouver une autre demeure.

Plusieurs maisons lui avaient déjà été ouvertes; plusieurs invitations pressantes lui avaient déjà été

(1) Voyez, année 1854, t. XI, p. 55 et t. XII, p. 125; 1855, t. Ier, p. 155.

Digitized by Google

faites avec une ardeur et une cordialité qui rendaient un refus difficile; mais Gerty, quoique vivement touchée de l'intérêt affectueux qu'on lui témoignait dans son isolement et sa situation, préféra suivre la résolution qu'elle avait formée antérieurement, de se mettre en pension dans une famille où elle pût rester longtemps; et quand les raisons qui la déterminaient à agir ainsi furent comprises par ses amis, ils approuvèrent sa conduite, et manifestèrent un désir sincère de lui être utiles en lui prêtant leur assistance pour l'accomplissement de ses projets.

Madame Jérémy avait d'abord paru disposée à se sentir offensée et blessée du refus de Gerty de venir chez eux sans aucun délai et de s'y regarder comme installée pour aussi longtemps qu'il lui plairait d'y rester; et le docteur lui-même était si absolu avec ses « Venez, Gerty, venez tout de suite avec nous, ne dites pas un mot! » que la crainte d'être emportée à l'instant même, vu l'état débile de sa santé, sans trouver une chance pour protester, la remplit de frayeur. Mais, après avoir pris sur lui de donner à Jane les ordres nécessaires pour emballer ses effets et les envoyer derrière elle, pour fermer ensuite la porte de la maison et venir elle-même, il fournit à Gerty une occasion de lui soumettre les motifs qui lui faisaient désirer de se soustraire à ses généreuses propositions.

Tous ces arguments tirés des principes généraux se trouvèrent insuffisants cependant pour convaincre le couple bienveillant.

Ces arguments, disaient-ils, n'avaient pas le sens commun en ce qui concernait l'indépendance de sa position. Elle serait parfaitement indépendante chez eux, et sa société leur causerait un si grand plaisir, qu'elle ne devait éprouver aucune hésitation à accepter

l'offre qu'ils lui faisaient, et être certaine que loin d'être la partie obligée, ce serait elle au contraire qui leur accorderait une faveur.

Elle fut enfin forcée d'entrer dans des considérations qui avaient une grande influence sur son esprit et qui, elle en était sûre, seraient de quelque poids auprès du docteur.

— Docteur Jérémy, dit-elle, j'espère que vous ne blâmerez pas le motif qui m'a fait persister avec tant d'opiniâtreté dans ma résolution. J'aurais quelque peine à me décider à en parler si je ne vous savais parfaitement au courant du point où en sont les relations qui existent entre M. Graham et moi, et si je ne pensais que vous comprenez et peut-être même partagez en quelque sorte mes sentiments. Vous savez qu'il s'est opposé à ce que je le quittasse et à ce que je restasse ici en hiver; vous devez supposer que quand nous nous sommes séparés, la meilleure intelligence ne régnait pas parmi nous. Il me fit entendre que je ne serais jamais capable de me suffire à moi-même et serais forcée de mener une vie de sujétion; et puisque je puis, avec le salaire que je reçois de M. W***, subvenir à tous mes besoins, je tiens à être, lors du retour de M. Graham, dans une situation qui lui prouve que mon assurance ou ma hardiesse, s'il faut la nommer ainsi, n'était pas exagérée, quand elle m'a fait croire que je pourrais gagner ma vie.

— Ah! ah! Graham pensait que sans sa main pour vous soutenir vous seriez bientôt réduite à la mendicité, n'est-il pas vrai? Malgré vos talents! Que c'est bien lui!

— Oh! non, non! répliqua Gerty, il n'a pas dit cela; mais il me regardait comme une enfant, et il ne s'est pas imaginé qu'en me donnant de l'éducation il avait,

Digitized by Google

comme il l'a fait, payé mes dépenses par avance. Il était bien naturel qu'il se défiât de ma capacité, il ne m'avait jamais vue appelée à en faire usage.

— Je comprends, je comprends, dit le docteur. Il pensait que vous seriez encore trop contente de revenir à eux; oui, oui, c'est en vérité bien digne de lui!

— Eh bien, moi, dit madame Jérémy, je ne crois pas qu'il ait pensé rien de semblable. Il était irrité et ne faisait pas attention à ce qu'il disait. Il y a dix à parier contre un qu'il ne s'en souvient plus, et il me semble qu'il y a un peu d'orgueil à Gerty de lui en tenir compte.

— Je ne trouve pas cela, femme, dit le docteur. Si c'est de l'orgueil, c'est un orgueil honorable que j'aime; et je ne suis pas sûr que si j'étais à la place de Gerty je ne sentirais pas exactement comme elle; sur ce, je ne la pousserai pas à agir autrement qu'elle ne se propose. Elle peut prendre sa pension quelque part et cependant passer une grande partie de son temps avec nous; aller et venir, rester quelques jours, et ainsi de suite; elle n'a pas besoin que je lui dise qu'en cas de maladie ou de chagrins nos portes lui seront toujours ouvertes.

— Oui, certes, dit madame Jérémy, et si vous êtes bien fixée sur ce point, ma chère Gerty, je vous assure que je serai contente de vous voir faire ce qui vous plaira le mieux; mais il y a une chose sur laquelle j'insiste fortement: c'est que vous quittiez cette maison, qui doit vous paraître affreusement triste maintenant, aujourd'hui même, et veniez chez moi, où vous resterez jusqu'à ce que vous soyez rétablie.

Gerty consentit volontiers à leur faire une courte visite et signa le contrat, en partant tout de suite avec eux; et ce fut surtout à l'habileté et aux soins persévérants

Digitized by

que le docteur lui prodigua et aux attentions maternelles de madame Jérémy que Gerty dut d'échapper à la maladie qui l'avait si sérieusement menacée.

M. et madame W***, qui avaient éprouvé pour Gerty une vive sympathie, par suite de la connaissance qu'ils avaient eue des douloureuses épreuves qu'elle avait traversées avec dévouement et résignation pendant l'hiver, la pressèrent de venir demeurer chez eux jusqu'au retour de M. Graham et d'Émilie; mais ayant reçu l'assurance qu'elle était dans la plus complète ignorance relativement à la durée de leur absence, et n'habiterait probablement pas avec eux à leur retour, ils reconnurent qu'elle agissait avec sagesse et bon sens en se plaçant tout de suite dans une position indépendante.

M. et madame Arnold, dont les attentions envers madame Sullivan et Gerty ne s'étaient pas rebutées un instant, et qui étaient les seules personnes, à l'exception du médecin, qui eussent été admises dans la chambre de la mourante, pensaient qu'ils avaient des droits particuliers à réclamer la protection de la jeune fille deux fois orpheline; en conséquence, ils ne tardèrent pes à la presser de faire partie de leur famille et d'accepter leur appui, limitant leur invitation, ainsi que M. W*** l'avait fait, à l'époque où Émilie serait revenue de son voyage dans le Sud. La famille de M. Arnold étant nombreuse, sa maison, ainsi que son salaire, se trouvait petite en proportion, et une extrême bienveillance l'avait seule entraîné à faire cette proposition; et Gerty, après avoir fait connaître à sa prudente et économe femme les larges ressources que lui fournissait son travail et la décision qu'elle avait prise de vivre indépendante, reçut la chaleureuse approbation de tous deux, et trouva dans la dernière une excellente conseillère et une aide habile.

Une sœur de madame Arnold était veuve et avait l'habitude d'augmenter son faible revenu en recevant chez elle, comme pensionnaires, quelques jeunes personnes qui venaient à Boston soit pour s'instruire, soit pour se livrer à l'enseignement. Gerty ne connaissait pas personnellement cette dame, mais avait entendu dire du bien d'elle, et elle se laissa aller à l'espoir que par l'entremise de son amie, la femme du pasteur, elle trouverait auprès d'elle une existence agréable et peu dispendieuse. Elle ne fut pas désappointée dans ses conjectures.

Madame Warren avait heureusement libre en ce moment une chambre grande et riante, et madame Arnold lui ayant recommandé Gerty dans les termes les plus affectueux, des arrangements convenables furent pris et la chambre mise immédiatement à sa disposition.

Madame Sullivan avait légué tous ses meubles à Gerty; une partie de ces meubles avaient été récemment achetés, et, conformément aux injonctions de Willie, ils étaient fort beaux; madame Arnold et les deux plus âgées de ses filles insistèrent pour que, en raison de sa fatigue et de son épuisement à peine réparés, elle consentît à ne s'occuper que de ses leçons et à leur confier la tâche de faire placer dans sa chambre les objets qu'elle désirerait y avoir et de surveiller l'emballage de tout le reste, car Gerty voulait que rien ne fût vendu.

Ce fut un grand soulagement pour elle de se voir épargner la douleur d'assister à la désorganisation de la demeure que l'amie qu'elle venait de perdre avait pris tant de plaisir et d'orgueil à embellir ; et quoique la première fois qu'elle entra dans l'appartement qui lui avait été préparé chez madame Warren une profonde tristesse s'emparât de son cœur à la vue des meu-

Digitized by Google

bles qui lui étaient si familiers, elle ne put s'empêcher de penser, en remarquant avec quelle propreté, quel goût et quel soin toutes choses avaient été arrangées pour sa réception, qu'il y aurait de l'ingratitude à se plaindre et à se trouver misérable et abandonnée dans un monde qui renferme des cœurs si prompts à s'attendrir, des mains aussi disposées à secourir que celles qui étaient venues à son aide.

Gerty s'attendait, en entrant dans la salle à manger le premier soir après son installation chez madame Warren, à ne rencontrer à la table que des étrangers; mais elle fut agréablement surprise en apercevant Fanny Bruce, que sa mère avait laissée à Boston pour voyager tout l'hiver avec son fils, et qui était depuis quelques semaines déjà une des pensionnaires de la maison de madame Warren. Fanny était une écolière de douze à treize ans. Pendant plusieurs étés, elle avait été proche voisine de Gerty, l'avait vue souvent chez M. Graham et lui avait quelquefois demandé des fleurs et emprunté des livres; parfois aussi elle avait eu recours à elle pour ses travaux à l'aiguille. Elle avait pour Gerty l'admiration la plus vive, et s'était réjouie de l'espoir de la mieux connaître encore, comme elle espérait en trouver l'occasion pendant son séjour chez madame Warren; et quand elle rencontra le regard de ses grands yeux noirs, et vit un sourire de satisfaction errer sur ses lèvres à l'aspect d'un visage connu, elle se sentit enhardie, s'avança vers elle, lui serra la main et demanda que mademoiselle Flint fût placée à côté d'elle à table.

Fanny Bruce était une enfant d'un heureux naturel et d'un cœur affectueux; mais sa mère, qui mettait tout son orgueil en son fils, — ce même Ben dont nous avons parlé précédemment, — l'avait beaucoup négligée. Elle

avait souvent été laissée dans la première pension venue, tandis que sa mère et son frère passaient leur temps à voyager; elle n'avait pas à beaucoup près été toujours aussi heureusement placée qu'elle l'était alors. Une sensation d'isolement, un manque de sympathie dans tout ce qui lui plaisait, avaient été une source de grande souffrance pour la pauvre enfant, qui se débattait sous la douloureuse conviction que personne ne portait le moindre intérêt à son perfectionnement ou à son bonheur.

Gerty ne fut pas longtemps chez madame Warren sans s'apercevoir que Fanny occupait dans la famille une position solitaire. Elle était de quelques années plus jeune que ses compagnes, trois demoiselles fort élégantes qui ne pouvaient condescendre à l'admettre dans leur cercle; et le temps de madame Warren était si complétement absorbé par la direction de sa maison, qu'elle faisait peu d'attention à elle. Son abandon ne pouvait manquer d'exciter la compassion de celle qui souffrait elle-même d'un chagrin et d'une perte récente; aussi, bien que le calme et la solitude de sa chambre fussent à cette époque du plus grand prix pour le cœur désolé de Gerty, la pitié qu'elle ressentit pour la pauvre Fanny la décida-t-elle à l'inviter fréquemment à venir s'asseoir à côté d'elle et lui fit-elle souvent oublier ses propres malheurs au point de chercher à amuser sa jeune amie, qui, de son côté, regardait comme une grande faveur de partager l'isolement de Gerty, de lire ses livres et de se sentir sûre de son amitié.

Pendant le mois de mars, Fanny passa presque toutes ses soirées avec Gerty; et celle-ci, qui avait cru dans le principe qu'elle sacrifiait une partie de ses satisfactions et de son repos en donnant à quelqu'un un aussi libre accès dans son appartement, finit par recon-

Digitized by Google

naître la vérité de la prophétie d'oncle True : que dans les efforts qu'elle ferait pour contribuer au bonheur des autres, elle finirait par trouver le sien; car la conversation animée et souvent amusante de Fanny arracha Gerty à ses pénibles réflexions, et l'intérêt et l'affection qu'elle lui témoigna l'empêchèrent de s'appesantir sur les ennuis de son isolement.

Avril arriva sans lui apporter aucune nouvelle d'Émilie. Un soir qu'elle était assise à sa fenêtre, évoquant autour d'elle ce groupe d'amis pour lesquels elle avait eu un amour filial et fraternel, et dont elle était en ce moment séparée par la distance ou par cette barrière infranchissable, la mort, elle fut appelée au salon pour recevoir le docteur Jérémy et sa femme.

Le premier tenait à la main une lettre cachetée adressée à Gerty; la suscription était de la main de M. Graham; et après la lui avoir donnée, le docteur se frotta les mains et s'écria :

— Nous allons savoir quelque chose de ces fameuses noces!

Gerty la regarda d'un air étonné, sans comprendre ce qu'il voulait dire, puis brisa le cachet.

L'enveloppe renfermait deux ou trois pages écrites très-serrées par madame Ellis, ainsi qu'un assez long billet de M. Graham. Quelque surprise que fût Gerty de recevoir une lettre de quelqu'un qui l'avait quittée courroucé, son plus ardent désir était d'avoir des nouvelles circonstanciées d'Émilie; elle donna la préférence à la missive de la femme de charge, comme étant celle où elle était plus sûre de rencontrer ce qu'elle cherchait. Elle était conçue en ces termes :

Digitized by Google

« New-York, 31 mars 18...

« Chère Gerty,

« Comme une quantité de personnes de Boston ont assisté à la cérémonie, je suis convaincue que vous avez déjà entendu parler du mariage de M. Graham. Il a épousé une veuve, madame Holbrook, belle-sœur de M. Clinton. Je n'hésite pas à dire que c'est lui qui a le plus mauvais lot dans le marché. Il aime une vie calme, et il a perdu toute chance pour cela, le pauvre homme! car c'est la femme la plus bruyante que j'aie jamais vue. Elle a poursuivi M. Graham d'assez près à la Havane, mais je crois qu'il ne s'est pas douté de ses intentions et ne songeait pas à l'épouser. Cependant, nous l'avons retrouvée à la Nouvelle-Orléans en y arrivant, et pour tout dire en un mot, elle est arrivée à ses fins et s'est mariée avec lui.

« Émilie s'est admirablement conduite; elle n'a jamais dit une parole contre ce projet, et a toujours traité la veuve avec autant d'amabilité que possible; mais, grand Dieu! comment notre Émilie fera-t-elle pour vivre au milieu de tous ces jeunes gens qui sont constamment là maintenant, pour supporter ce bruit et ce désordre? Pour ma part, je ne suis habituée à rien de pareil, et je ne puis pas dire que ce soit agréable. La nouvelle maîtresse est assez polie avec moi depuis qu'elle est mariée. Je crois qu'elle pense que cela la pose mieux, maintenant qu'elle appartient à cette famille avec laquelle je suis restée si longtemps.

« Mais je suppose que vous vous êtes demandé bien des fois ce que nous étions devenus, et que vous serez

Digitized by Google

bien étonnée d'apprendre que nous avons déjà fait la plus grande partie de la route qui nous ramène à Boston, et que nous sommes en ce moment à New-York... J'aurais dû dire : qui *me* ramène à Boston, car il n'y a que moi qui parle de revenir. La vérité est que je me proposais de vous écrire tandis que nous étions à la Nouvelle-Orléans; mais il y avait toujours tant de choses en l'air que je n'ai pu parvenir à le faire, et après avoir quitté l'horrible bateau à vapeur qui nous a amenés de Charleston ici, je n'ai été bonne à rien de toute une semaine; mais Émilie est si impatiente que je vous écrive, que je n'ai pu retarder davantage.

« Pauvre Émilie ! elle n'est pas très-bien. Je ne veux pas dire qu'elle soit positivement malade; ce qu'elle éprouve est, je crois, l'effet du découragement et de l'agitation des nerfs. Elle se fatigue et se tourmente pour rien. Je pense que la nouvelle épouse, et toutes les nièces et toutes les autres choses désagréables en sont cause.

« Elle ne se plaint jamais, et personne ne pourrait savoir si elle n'est pas satisfaite que son père se soit remarié; mais il s'en faut qu'elle ait paru heureuse de tout l'hiver, et cela m'afflige de voir l'air triste qu'elle a parfois. Elle parle souvent de vous et a beaucoup souffert de ne plus recevoir de vos nouvelles.

« Mais pour arriver enfin à l'objet principal de ma lettre, ils partent tous pour l'Europe, Émilie et les autres. Je m'imagine que c'est un caprice de la nouvelle madame Graham. Quelle que soit la personne qui a eu cette idée, elle a été acceptée, et tout est prêt pour la mettre à exécution. M. Graham désirait m'emmener, mais je n'ai pas voulu entendre parler d'une chose pareille; j'aimerais autant être pendue que de m'aventurer de nouveau sur la mer, et je le lui ai dit

Digitized by Google

sans façon ; en sorte qu'il vous écrit maintenant pour que vous veniez auprès d'Émilie; et si vous ne redoutez pas le mal de mer, j'espère que vous ne refuserez pas, car il serait affreux pour elle d'avoir une étrangère, et vous savez qu'elle ne peut se passer de quelqu'un par rapport à son infirmité. Je ne pense pas qu'elle ait la moindre envie de faire ce voyage; mais elle ne voudrait pas demander à rester, de peur que son père ne crût qu'elle n'aime pas sa nouvelle épouse.

« Aussitôt qu'ils seront embarqués, ce qui sera vers la fin d'avril, je reviendrai à Boston veiller à ce que tout soit en ordre pendant leur absence. Je vais vous écrire quelques lignes sous la dictée d'Émilie, et je crois n'avoir pour mon compte rien de plus à vous dire, si ce n'est que nous attendons votre réponse avec impatience.

« Votre tout affectionnée,

« SARAH H. ELLIS. »

Le *post-scriptum* contenait ce qui suit :

« Je n'ai pas besoin de dire à ma bien chère Gerty combien j'ai été privée de sa présence, ni combien j'ai désiré l'avoir de nouveau près de moi. J'ai pensé à elle nuit et jour, et prié Dieu de la soutenir et de la fortifier au milieu de ses chagrins et de ses nombreuses fatigues. La lettre qu'elle m'a écrite peu après la mort de M. Cooper est la dernière que j'ai reçue d'elle, et je ne sais si madame Sullivan est encore de ce monde. Écrivez-moi tout de suite, mon enfant, si vous ne pouvez venir nous rejoindre. Mon père se charge de vous parler de nos projets et de vous demander de nous accompa-

Digitized by

gner en Europe ; mon cœur se réjouira si je puis emmener ma chère Gerty avec moi, mais pourvu qu'elle ne laisse aucun devoir derrière elle. Je m'en rapporte à vous, ma chérie, pour décider ce qui sera le mieux. Vous savez le mariage de mon père. C'est un grand changement pour nous tous, mais ce sera plus tard un bonheur, je l'espère.

« Madame Graham a deux nièces qui sont à l'hôtel avec nous. Elles doivent être du voyage ; ce sont de fort belles personnes, à ce que j'entends dire, surtout Belle Clinton, que vous avez vue à Boston il y a quelques années.

« Madame Ellis est très-fatiguée d'écrire, et il faut que je m'arrête en assurant ma bien chère Gerty de l'affection dévouée de

« Émilie Graham. »

Ce fut avec la plus vive curiosité que Gerty déplia la lettre de M. Graham ; il semblait qu'il lui serait difficile de lui parler, et elle se demandait s'il conserverait son ton d'autorité sévère ou s'il condescendrait à s'expliquer et à se justifier. Si elle l'avait mieux connu, elle eût été persuadée que rien ne pourrait jamais l'amener à suivre cette dernière route, car il était de ceux qui ne croient jamais se tromper ou mal faire.

Voici sa lettre :

« Mademoiselle Gertrude Flint,

« Je suis marié et me propose de m'embarquer pour l'Europe le 28 avril ; ma fille doit nous accompagner, et comme madame Ellis a une frayeur horrible de la

mer, je suis amené à vous proposer de venir nous retrouver à New-York et de faire partie de notre société à titre de compagne d'Émilie.

« Je n'ai pas oublié l'ingratitude avec laquelle vous avez rejeté une offre semblable de ma part, et rien n'aurait pu me déterminer à vous donner occasion de manifester une seconde fois ce sentiment, sinon le désir de rendre Émilie plus heureuse, et l'espoir d'être utile à une jeune personne qui a été assez longtemps dans ma famille pour que je m'occupe d'elle avec un intérêt amical. Par cette démarche, je vous mets à même d'effacer de mon esprit, en vous conformant à nos désirs, le souvenir de votre conduite passée; et si vous vous décidez à revenir vers nous, je vous fournirai les moyens de tenir le rang et la mise d'une demoiselle.

« Comme nous partons à la fin du mois, il est important que vous soyez ici avant une quinzaine; si vous voulez écrire et indiquer le jour de votre arrivée, j'irai moi-même au-devant de vous au bateau. Madame Ellis étant impatiente de revoir Boston, j'espère que vous viendrez le plus tôt possible.

« Comme vous serez obligée de faire quelques dépenses, je joins à ma lettre une somme suffisante pour les couvrir. Si vous avez contracté des dettes, veuillez me faire savoir à combien elles s'élèvent, j'aviserai à les acquitter avant votre départ.

« Certain que vous êtes maintenant rentrée dans la voie du devoir, je suis prêt à me dire

« Votre ami,

« J.-H. Graham. »

Digitized by

Gerty était assise près de la lampe, dont la lumière tombait directement sur sa figure, qui, à mesure qu'elle lisait la lettre de M. Graham, s'empourprait de la rougeur de l'orgueil blessé. Le docteur Jérémy, qui observait sa contenance, remarqua qu'elle changeait de couleur, et jeta de temps en temps un regard de défiance sur la lettre ; puis il demanda à en connaître le contenu, assurant Gerty que, si elle ne voulait pas lui laisser voir ce que disait Graham, il croirait sa lettre plus insultante qu'elle ne l'était en effet.

— Il m'écrit, dit Gerty, pour m'engager à les accompagner en Europe.

— En vérité! dit le docteur Jérémy ; et il pense que vous serez assez folle pour faire vos malles et partir à l'instant même où son injonction vous sera parvenue!

— N'est-il pas vrai, Gerty, dit madame Jérémy, que vous serez enchantée d'y aller? Ce sera délicieux.

— Délicieux! allons donc, madame Jérémy! s'écria le docteur, qu'y a-t-il là de délicieux? je voudrais bien le savoir : voyager avec un vieux tyran plein d'arrogance, sa fille aveugle, sa coquette, suffisante et ridicule femme, avec ces deux grandes demoiselles ses nièces! Gerty aurait là une jolie position! elle serait esclave des caprices de toute la compagnie.

— Oh! docteur Jerry, interrompit sa femme, vous oubliez Émilie.

— Émilie est bien certainement un ange et ne voudrait peser sur personne, à plus forte raison sur son amie ; mais elle aura assez de tracas pour elle-même, car je me trompe fort, ou elle trouvera déjà assez difficile de défendre ses droits et de garder une place convenable dans le cercle plus étendu de la famille de son père.

— C'est une raison de plus, dit Gerty, pour que

Digitized by Google

quelqu'un prenne ses intérêts et la prévienne de l'approche de tous ces ennuis.

— Voulez-vous dire, alors, que vous allez vous placer sur la brèche? demanda le docteur.

— Je me propose d'accepter l'invitation de M. Graham, répliqua Gerty, et de rejoindre Émilie tout de suite. Mais j'espère que la bonne harmonie qui paraît exister entre elle et ses nouvelles parentes ne sera pas troublée, de sorte que je n'aurai aucune occasion de prendre les armes pour *elle;* et, en ce qui me concerne, je n'ai pas la moindre crainte à ce sujet.

— Alors vous pensez sérieusement à partir? dit madame Jérémy.

— Oui, sans doute, dit Gerty. Il n'a pas fallu moins que le sentiment de mes devoirs envers madame Sullivan et son père pour me faire songer à quitter Émilie ; ces devoirs sont accomplis, et maintenant que je puis lui être utile et qu'elle désire m'avoir près d'elle, je ne dois pas hésiter un instant. Je vois très-clairement, d'après la lettre de madame Ellis, qu'Émilie n'est pas heureuse, et je ne négligerai rien de ce que je pourrai faire pour contribuer à son bonheur. Pensez seulement un instant, madame Jérémy, à l'amitié qu'elle a eue pour moi!

— Je le sais, dit madame Jérémy, et je suis persuadée que vous serez ravie de ce voyage, malgré les menaçants pronostics par lesquels le docteur cherche à vous effrayer. Cependant, je déclare qu'il me semble que vous faites un sacrifice en quittant votre charmant chez-vous, toutes vos habitudes et tous vos amis, pour une existence aussi incertaine et aussi douteuse que de voyager en nombreuse compagnie.

— Un sacrifice! interrompit le docteur; c'est le plus grand sacrifice dont j'aie jamais entendu parler!

Digitized by

Ce n'est pas seulement renoncer à trois cent cinquante dollars par an, fruit de son propre travail, et à une demeure aussi gaie qu'aucune de celles qui sont à Boston, mais c'est abandonner toute l'indépendance pour laquelle elle a tant combattu, et qu'elle a été si désireuse de conserver.

— Non, docteur, dit Gerty avec chaleur, rien de ce que je ferai jamais pour Émilie ne pourra être appelé un sacrifice; ce sera toujours mon plus grand plaisir.

— Gerty, dit madame Jérémy, je crois que vous avez bien fait quand vous avez quitté Émilie, et que vous avez raison de retourner maintenant auprès d'elle; et si c'est à elle que vous devez d'être une aussi bonne fille que vous l'êtes, elle a certainement de grands droits sur vous.

— Elle en a vraiment, madame Jérémy! C'est Émilie qui m'a la première enseigné à distinguer le bien du mal.

— Et elle va recueillir le bénéfice de cette connaissance en vous, dit le docteur continuant la phrase. Cela est joli. Mais si vous êtes décidée à faire votre tour d'Europe, vous aurez assez à faire de vous occuper de vos préparatifs. Croyez-vous que M. W*** veuille vous laisser aller?

— Je l'espère, dit Gerty; je suis contrariée d'être obligée de le lui demander, car il a été très-indulgent pour moi, et j'ai déjà manqué pendant quinze jours cet hiver. Mais les vacances d'été commencent dans quelques semaines; il lui sera peut-être possible de me remplacer lui-même pour ce peu de temps. Je lui parlerai de cela demain.

Madame Jérémy entra ensuite avec Gerty dans quelques détails relatifs aux arrangements qu'elle voulait prendre; elle lui offrit une chambre pour serrer ses

Digitized by Google

meubles, et avant qu'elle partît, un plan avait été tracé, suivant lequel Gerty pouvait être en mesure de partir pour New-York en moins d'une semaine.

M. W***, auquel Gerty présenta ses excuses, la libéra de ses obligations, quoiqu'il regrettât vivement de perdre le concours d'une personne aussi capable; et, après quelques jours activement occupés à se préparer, elle dit adieu à la désolée Fanny, au turbulent docteur et à son excellente femme, qui l'avaient tous accompagnée jusqu'à la station du chemin de fer. Elle promit d'écrire au docteur et à madame Jérémy, qui lui promirent, de leur côté, de lui faire parvenir les lettres de Willie.

Une quinzaine ne s'était pas encore écoulée depuis son départ, lorsque madame Ellis arriva à Boston et apporta la nouvelle de l'heureuse issue du voyage de Gerty. Une lettre reçue une semaine après par madame Jérémy lui annonça qu'ils prenaient la mer peu de jours après.

Elle fut, par conséquent, fort étonnée, quand une seconde lettre, datée du lendemain du jour qui avait été supposé devoir être celui du départ de toute la société de M. Graham, fut remise entre ses mains.

En voici la teneur :

« New-York, 29 avril.

« Ma chère madame Jérémy,

« Comme c'était hier que nous espérions faire voile pour l'Europe, vous serez sans doute étrangement surprise de savoir que nous sommes encore à New-York, et plus encore d'apprendre que le lointain voyage est indéfiniment ajourné.

Digitized by Google

« M. Graham a été saisi, il y a deux jours seulement, par son ancien ennemi, la goutte, et l'attaque a été assez violente pour menacer sérieusement sa vie. Bien qu'il soit un peu mieux aujourd'hui et que le médecin assure qu'il est hors de danger immédiat, il n'en reste pas moins fort souffrant, et un voyage par mer a été déclaré impossible de plusieurs mois. Son plus grand dèsir est d'être chez lui, et aussitôt qu'il sera en état de supporter le transport, nous nous hâterons de nous rendre à Boston.

« Je joins à ma lettre un mot pour madame Ellis. Ce sont divers ordres qu'Émilie est impatiente de lui transmettre, et comme nous ne savons où le lui adresser, je vous l'envoie, comptant sur votre bonté pour le lui faire parvenir.

« Madame Graham et ses nièces, qui attendaient beaucoup de plaisir de cette excursion, sont, comme de juste, on ne peut plus désappointées du changement complet apporté aux projets qu'elles avaient formés pour leur été.

« Il est impossible qu'Émilie et moi regrettions un voyage qui ne nous offrait personnellement que des ennuis, et si la cause de ce revirement n'était pas la maladie de M. Graham, nous aurions, je crois, toutes deux quelque peine à ne pas éprouver une satisfaction égoïste à la pensée de retourner à notre chère vieille demeure à D***, où nous espérons être installées dans le cours du mois prochain. Je dis *nous,* car ni M. Graham ni Émilie ne veulent consentir à ce que je les quitte de nouveau.

« Avec les plus affectueux souhaits pour vous et pour mon ami le docteur, je me dis sincèrement,

« Votre toute dévouée,

« GERTY FLINT.

Digitized by Google

XXVII

La maison de campagne de M. Graham avait une belle façade d'un style antique; elle avait une porte à chaque extrémité, qui restait habituellement ouverte pendant la chaleur, laissant entrer un courant d'air frais qui rendait le voisinage de l'entrée principale un des refuges favoris de toute la famille, surtout pendant les heures matinales du jour, quand le soleil n'avait pas encore atteint cet endroit. En outre, l'avenue ombragée qui descendait en pente jusqu'à la route reposait et charmait la vue.

C'est à cet endroit que, par une agréable matinée de juin, Isabelle Clinton et sa cousine Kitty Ray s'étaient établies le plus confortablement possible.

Isabelle avait apporté un grand fauteuil qu'elle avait placé sur le seuil de la porte et dans lequel elle s'était enfoncée, tenant à la main une pièce de tapisserie; mais elle regardait paresseusement sur la route au lieu de s'occuper de son ouvrage. C'était une belle jeune fille, grande et bien faite; son teint était délicat, ses yeux d'un bleu limpide, et des boucles dorées tombaient avec profusion de chaque côté de ses joues. La même gracieuse enfant que Gerty avait contemplée appuyée sur le balcon de la maison de son père, lorsqu'elle attendait que le vieux True vînt allumer le réverbère, était devenue une jeune fille également gracieuse. Son incomparable beauté, rehaussée par tous les avantages de toilette que l'imagination peut créer et l'argent procurer, la faisait admirer et flatter par tout le monde.

Privée fort jeune encore de sa mère, elle avait, pendant plusieurs années, été presque complétement

Digitized by Google

abandonnée aux soins de domestiques, et avait bientôt appris à apprécier au delà de leur valeur réelle les charmes extérieurs qu'elle possédait. Sa tante, sous la direction de laquelle elle s'était trouvée depuis sa sortie de pension, était peu propre à la corriger de cette admiration exagérée d'elle-même.

Sur un petit tabouret à ses pieds était assise Kitty Ray, qui formait avec sa cousine le contraste le plus frappant, tant par ses manières et sa mise que par son caractère. Kitty était une de ces créatures que le monde trouve généralement charmantes ; elle était vive, joyeuse et affectionnée. Petite de taille, ses manières enfantines lui seyaient à merveille, et on lui pardonnait sans peine son étourderie passagère ; trop insouciante pour être toujours aimable et toujours raisonnable, la bonté de son cœur, la générosité de son enthousiasme l'excusaient auprès de ceux qui désiraient ou seulement essayaient de l'aimer comme elle souhaitait et croyait être aimée de tout le monde ; elle aimait sa cousine Belle à la folie et se laissait parfois influencer par elle, bien que, d'un autre côté, il lui arrivât souvent de prendre parti contre elle. Contrairement à Belle, elle était rarement habillée avec recherche ; elle possédait pourtant une fortune considérable, mais elle manquait de soin. Ce jour-là, sa robe de chambre de soie noire était à demi cachée sous un pardessus de flanelle ponceau qu'elle serrait étroitement autour d'elle, assurant que la matinée était horriblement froide, qu'elle se sentait presque gelée et qu'elle irait certainement se chauffer au feu de la cuisine si elle ne craignait pas de rencontrer ce dragon de madame Ellis ; elle ne voyait pas trop pourquoi il fallait qu'elles restassent assises sur le seuil de la porte, pourquoi Belle ne viendrait pas dehors, où le soleil brillait avec tant d'éclat.

Digitized by Google

— Oh! j'oubliais votre teint! ajouta-t-elle.

— Mon teint! dit Belle; je n'ai pas plus peur que vous de le faner; je suis sûre qu'il ne se hâlera jamais; mais j'aime à être sur le devant de la maison, parce que je puis voir les passants. Je me demande quelles sont ces gens qui viennent de ce côté; il y a déjà quelque temps que je les observe.

Kitty se leva et regarda dans la direction où étaient fixés les yeux de Belle. Après avoir examiné pendant quelques minutes le couple qui avait attiré l'attention de sa cousine, elle s'écria :

— Mais c'est Gerty Flint! Je voudrais bien savoir où elle est allée et qui peut être avec elle... C'est M. Bruce! ce jeune homme que nous avons rencontré à la Nouvelle-Orléans.

— Je ne le crois pas, s'écria Belle. Lui avec elle! c'est impossible.

— Il vous sera bientôt facile de vous en convaincre par vous-même, car il vient ici avec elle.

— Il vient ici?... Pourquoi donc marche-t-il avec elle?

— Pour donner une preuve de son bon goût, peut-être. Il ne pourrait, sans contredit, trouver une société plus agréable.

— Nous ne sommes pas du même avis sur ce point, répliqua Belle; je ne vois rien d'agréable en elle.

— Parce que vous ne le voulez pas, Belle; tout le monde la trouve charmante, et M. Bruce lui ouvre la grille avec autant de politesse que si c'était une reine; je lui sais gré de cela.

— Regardez, dit Belle, elle a son vilain chapeau blanc et son affreuse role de jaconas! Je voudrais savoir ce que M. Bruce pense d'elle, lui qui est si difficile paur la toilette des dames.

Digitized by Google

Gerty et son cavalier approchaient alors de la maison; la première leva les yeux et sourit amicalement à Kitty, qui lançait des coups d'œil significatifs derrière l'épaule de Belle. Mais M. Bruce, qui paraissait absorbé par le plaisir qu'il trouvait dans la société dont il jouissait depuis quelque temps, ne fit attention ni à l'une ni à l'autre des deux cousines, et elles l'entendirent distinctement prononcer ces paroles, en remettant à Gerty un petit objet qu'il avait porté pour elle :

— Je ne veux pas entrer; c'est si ennuyeux d'avoir à faire la conversation avec des étrangers !... Travaillez-vous le matin à votre jardin, cet été?

— Non, répondit Gerty, il ne reste rien de mon jardin, que le souvenir.

— Vraiment, mademoiselle Gerty? dit le jeune homme; j'espère que ces nouveaux venus ne vous l'ont pas enlevé.

Remarquant à ce moment la direction des regards de Gerty, il leva les yeux à son tour, et vit Belle et Kitty debout en face de lui. Force fut bien alors de les reconnaître et de leur parler; il s'avança donc pour leur serrer la main, espérant que ses remarques sur les étrangers en général et *ces nouveaux venus* en particulier n'avaient pas été entendues.

Les jeunes filles ne crurent pas devoir attacher d'importance à ce qu'elles supposèrent avoir été dit pour des personnes inconnues.

Elles se trompaient cependant. M. Bruce savait parfaitement que les nièces de la nouvelle madame Graham étaient les mêmes jeunes filles qu'il avait rencontrées dans le Sud; mais il tenait fort peu néanmoins à renouveler connaissance avec elles. Sa vanité ne résista pas cependant au plaisir qu'elles témoignèrent toutes deux de le revoir, et quelques minutes s'étaient à peine écou-

Digitized by Google

lées qu'il était engagé dans une conversation si animée, que Gerty entra dans la maison, et monta l'escalier sans qu'il s'en aperçût.

M. Bruce se disposait à prendre congé des jeunes filles, quand sa sœur Fanny ouvrit la grille, traversa l'avenue en courant, dépassa d'un bond le trio réuni et s'élança vers la maison.

Cependant son frère étendit le bras, l'arrêta et murmura quelques mots à son oreille avant de la laisser aller.

— Quelle est cette sauvage Indienne? demanda Kitty Ray, comme Fanny quittait le vestibule et s'éloignait avec rapidité.

— C'est ma sœur, répondit Ben avec indifférence.

— Vraiment, c'est votre sœur? demanda Kitty avec empressement; j'ignorais qu'elle fût votre sœur. Elle est bien jolie!

— Vous trouvez? dit Ben.

Fanny revint au même moment, et cria tout haut, sans plus de cérémonie :

— Elle dit qu'elle ne peut venir; elle est occupée.

— Qui? demanda Kitty en retenant à son tour Fanny par le bras.

— Mademoiselle Flint.

M. Bruce rougit légèrement, et Belle Clinton le remarqua.

— Et où allez-vous, Fanny? lui demanda son frère.

— En haut.

— Est-ce qu'on vous permet de courir par toute la maison?

— Mademoiselle Flint a dit que je pouvais monter et descendre les oiseaux.

— Quels oiseaux?

— Ses oiseaux; je vais les mettre au soleil.

Digitized by

Elle partit en courant, et revint bientôt, tenant une cage à la main.

— D'où viennent-ils, ces oiseaux? demanda Belle; le savez-vous, Fanny?

— Sans doute; ce sont des oiseaux des Indes que M. Sullivan lui a envoyés.

— Qui est-il?

— Oh! un ami bien cher; elle reçoit souvent des lettres de lui.

— Quel M. Sullivan? demanda Belle. Savez-vous son nom de baptême?

— Je suppose qu'il se nomme William, dit Fanny. Mademoiselle Émilie appelle toujours les oiseaux de *petit Willies.*

— Belle! s'écria Kitty; c'est votre William Sullivan!

— Quel heureux mortel! dit M. Bruce avec ironie; la propriété d'une demoiselle ravissante, et l'ami bien cher d'une autre.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, Kitty, dit Belle avec roideur. M. Sullivan est un jeune associé de mon père; mais il y a plusieurs années que je ne l'ai vu.

— Excepté dans vos rêves, Belle, insinua Kitty. Vous oubliez.

Belle était furieuse.

— Rêvez-vous vraiment de M. Sullivan? demanda Fanny à Belle en la regardant fixement tandis qu'elle parlait. J'ai envie d'aller demander à mademoiselle Gerty si elle rêve de lui.

— Faites-le, dit Kitty; j'irai avec vous.

Elles traversèrent aussitôt le vestibule en courant, ouvrirent la porte de la salle à manger et posèrent toutes deux à la fois la même question à Gerty.

Prise ainsi à l'improviste, Gerty ne rougit, ni ne

Digitized

parut embarrassée, mais répondit tranquillement :

— Oui, quelquefois ; mais comment se fait-il que l'une ou l'autre de vous ait entendu parler de M. Sullivan ? Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Oh ! pour rien, répondit Kitty ; seulement *il y en a d'autres qui rêvent de lui,* et nous nous informons à la ronde combien il y en a qui font de même.

Puis elles fermèrent la porte et retournèrent triomphantes près de Belle pour lui dire qu'elle pouvait bien être aussi franche que Gerty et avouer sa faiblesse ; que cela valait bien mieux que de rougir et de s'en défendre.

Mais il n'y avait pas moyen de railler plus longtemps Belle ; elle était sérieusement offensée et ne faisait aucun effort pour le dissimuler. M. Bruce se sentait embarrassé ; il s'éloigna bientôt, laissant les deux cousines s'arranger comme elles voudraient. Aussitôt qu'il fut parti, Belle plia son ouvrage et monta s'enfermer dans sa chambre, avec une grande dignité, tandis que Kitty resta en arrière pour rire à son aise et profiter de la circonstance pour se faire une amie de Fanny Bruce ; car Kitty ne prenait pas un médiocre intérêt au frère, et suivait l'idée commune, mais souvent trompeuse, qu'en cultivant la connaissance de la sœur, elle arriverait plus vite à son but. Peut-être avait-elle été amenée à concevoir cette pensée par la remarque qu'elle avait faite que Gerty semblait être leur favorite à tous deux.

Elle appela donc Fanny et lui dit de s'asseoir à côté d'elle, passa son bras autour de sa taille, et commença par parler de Gerty et de l'intimité qui paraissait exister entre elle et la famille Bruce.

Fanny, qui était toujours expansive, l'informa volontiers des circonstances qui l'avaient si profondément attachée à une amie qui était son aîné de quelques années.

Digitized by Google

— Et votre frère, dit Kitty, il la connaît depuis longtemps, n'est-ce pas?

— Oui, vraiment; je le suppose, du moins, répondit-elle avec insouciance.

— L'aime-t-il?

— Je ne sais pas; je le crois pourtant, car je ne sais pas comment il pourrait faire autrement.

— Que vous a-t-il dit à l'oreille, quand vous montiez les marches?

Fanny ne put se le rappeler tout d'abord; mais lorsqu'on lui répéta la réponse qu'elle avait donnée, elle dit tout de suite :

— Oui; il m'a priée de demander à mademoiselle Gerty si elle n'allait pas revenir près de lui, et de lui dire qu'il s'ennuyait à mourir de l'attendre.

Kitty fit la moue et parut contrariée.

— Je voudrais savoir, dit-elle, si mademoiselle Flint a eu l'habitude de recevoir compagnie ici, et d'y être traitée comme une égale?

— Certainement qu'elle l'a été, répondit Fanny en s'animant. Pourquoi ne l'aurait-elle pas été? C'est la personne la plus parfaite que j'aie jamais vue, et ma mère dit que ses manières sont très-distinguées; elle m'engage même à prendre modèle sur elle. Oh! mademoiselle Gerty, s'écria-t-elle en la voyant traverser l'immense vestibule dans sa partie la plus reculée, êtes-vous prête maintenant?

— Oui, Fanny, dans un instant, répondit précipitamment Gerty.

— Prête à quoi?

— A lire, dit Fanny. Elle va achever à mademoiselle Émilie la lecture d'*Hamlet;* ellle lui a lu les trois premiers actes hier, et mademoiselle Émilie m'a permis de rester dans sa chambre pour l'entendre. Je ne puis

comprendre Shakspeare quand je le lis moi-même ; mais quand j'écoute mademoiselle Gerty, cela me semble facile. Elle lit admirablement, et je suis venue aujourd'hui exprès pour entendre la fin de la pièce.

La dernière compagne de Kitty l'ayant abandonnée, elle alla rejoindre Belle, ne pouvant vivre longtemps en guerre avec sa cousine.

— Belle, dit Kitty, qui était debout devant la glace, occupée à arranger ses cheveux, vous souvenez-vous d'une jeune fille que nous rencontrions tous les matins en allant à l'école, se promenant avec un vieillard paralytique?

— Oui.

— Je pense que c'était Gerty Flint. Elle est, sans contredit, très-changée, mais les traits sont toujours les mêmes, et il n'y a certainement jamais eu qu'une paire d'yeux comme les siens.

— Je ne doute nullement que ce ne soit la même personne, dit Belle froidement.

— Y aviez-vous déjà pensé?

— Oui, aussitôt que Fanny a dit qu'elle connaissait Willie Sullivan.

— Pourquoi n'en avez-vous pas parlé, Belle?

— Grand Dieu! Kitty, je ne prends pas tant d'intérêt à elle que vous et quelques autres.

— Quels autres?

— M. Bruce, donc! Ne voyez-vous pas qu'il est presque amoureux d'elle?

— Non; je n'ai vu rien de semblable; il la connaît depuis longtemps; Fanny me l'a dit, et il est juste qu'il ait quelque respect et quelque considération pour une personne dont les Graham font si grand cas. Mais je ne crois pas qu'il veuille songer un instant à une folie pareille à celle de rechercher en mariage une pauvre

fille comme elle, qui n'a ni famille, ni parents, ni...

— Peut-être n'y a-t-il pas songé.

— En tout cas, il ne le devrait pas.

— Ce n'est pas le genre de personne qui lui conviendrait. Il a beaucoup vécu dans le monde, non-seulement aux États-Unis, mais aussi à Paris, et il lui faut une femme qui aime la société et qui sache se faire honneur de sa fortune.

— Une jeune fille par exemple, comme Kitty Ray.

— Que vous êtes ridicule, Belle ! comme si on ne pouvait parler sans penser à soi ! Que m'importe M. Bruce ?

— Je ne sais si vous avez de lui le moindre souci ; toutefois, je ne m'arracherais pas tous les cheveux à propos de cela, comme vous semblez disposée à le faire. Mais la cloche du dîner sonne, et vous serez en retard comme toujours !

XXVIII

Le crépuscule trouva le même jour Gerty et Émilie assises à une fenêtre d'où la vue s'étendait à l'infini et avec délices sur l'orient. Gerty avait dépeint à son amie aveugle le magnifique tableau qu'offraient à ses yeux des masses de nuages aux tons riches et vivement colorés ; Émilie, en écoutant cette brillante description de la nature, partageait le ravissement de Gerty. Les rayons éclatants s'étaient effacés : il ne restait plus qu'une longue bande d'or qui rayait l'horizon, et les étoiles, à mesure qu'elles paraissaient une à une, semblaient saluer la fenêtre d'un sourire amical.

Dans le salon il y avait grande compagnie ; le bruit de la gaieté et des rires montait porté par la brise du

Digitized

soir, mais tellement affaibli cependant par la distance, qu'il contrastait avec le calme de la petite chambre sans le troubler.

— Vous devriez descendre, Gerty, dit Émilie ; ils paraissent s'amuser, et j'aime à entendre votre rire se mêler aux leurs.

— Non, chère Émilie, dit Gerty ; il m'est plus agréable de rester près de vous. Ce sont presque tous des étrangers pour moi.

— Comme vous voudrez, ma chérie ; mais il ne faut pas que je vous éloigne d'une société plus jeune et plus gaie que la mienne.

— Vous ne me garderez jamais aussi longtemps près de vous, chère Émilie, que je désirerais y rester ; il n'est aucune société que je préfère à la vôtre.

Et elles restèrent ensemble, continuant leur douce conversation.

Elles furent interrompues par Katy, que madame Graham envoyait annoncer qu'un nouvel arrivant, madame Bruce, demandait à voir Émilie.

— Je pense qu'il faut que je descende, dit Émilie ; venez-vous, Gerty ?

— Non, je n'en ai pas envie, à moins qu'elle ne me demande. Vous a-t-elle dit de m'appeler Katy?

— Madame Graham n'a parlé que de mademoiselle Émilie.

— Alors, je resterai ici, dit Gerty.

Et Émilie, voyant que c'était son désir, s'éloigna sans elle.

On entendit de nouveau sonner avec force à la porte d'entrée. On eût dit que c'était une soirée de réception, et cette fois la présence de Gerty fut expressément demandée par le docteur et madame Jérémy.

Quand elle entra dans le salon, où une nombreuse

Digitized by

société était rassemblée, elle vit que tous les siéges étaient occupés. Comme elle entrait seule et n'était pas attendue de la plus grande partie des personnes présentes, tous les yeux se tournèrent vers elle. Contrairement à l'attente de Belle et de Kitty, qui l'observaient avec curiosité, elle ne montra ni embarras ni gaucherie, mais promena tranquillement ses regards d'un groupe à l'autre jusqu'à ce qu'elle reconnût madame Jérémy. Alors, elle traversa ce grand salon avec une grâce inimitable, avec autant d'aisance et d'un pas aussi mesuré qui si elle eût été seule. Après avoir complimenté cette dame avec une chaleureuse cordialité, elle se retourna pour parler au docteur : mais il était assis à côté de Fanny Bruce dans l'embrasure de la croisée et à demi caché par le rideau. Avant qu'il se fût levé, madame Bruce la salua amicalement de l'autre extrémité de la salle, et Gerty vint lui serrer la main. M. Bruce, qui faisait partie d'un cercle joyeux de jeunes filles et de jeunes gens qui s'était emparé de ce coin du salon, avait suivi si attentivement tous les mouvements de Gerty, qu'il avait laissé sans réponse une question que lui adressait Kitty Ray; il se leva tout à coup et lui offrit sa chaise en disant :

— Mademoiselle Gerty, veuillez accepter ce siége, je vous prie.

— Merci, dit Gerty, car je vois là-bas mon ami le docteur; il s'attend à ce que j'aille lui parler; ne vous dérangez donc pas pour moi.

Le docteur Jérémy vint alors au-devant de Gerty, lui prit les deux mains et la conduisit dans l'embrasure de la fenêtre, où il la fit asseoir à la place qu'il occupait à côté de Fanny Bruce. Au grand étonnement de tous ceux qui le connaissaient, Ben Bruce prit sa propre chaise et la plaça pour le docteur en face de Gerty. Tant

Digitized by Google

de respect pour la vieillesse n'est pas habituel chez les jeunes gens à la mode.

— Est-ce une fille de M. Graham? demanda une jeune personne à Belle Clinton, qui était assise auprès d'elle.

— Non, en vérité, répliqua Belle. C'est une jeune fille à laquelle mademoiselle Graham a donné une éducation très-soignée, et elle est ici maintenant pour lui faire la lecture et lui tenir en quelque sorte compagnie. Elle se nomme Flint.

— Quel nom avez-vous donné à cette jeune demoiselle? demanda un brillant lieutenant, se penchant en avant et s'adressant à Isabelle.

— Mademoiselle Flint.

— Flint! ah! elle est gentille. Comme elle arrange ses cheveux d'une manière originale!

— Cela sied très-bien à ce genre de figure, fit remarquer la jeune personne qui avait parlé la première. Ne le pensez-vous pas?

— Je ne sais, répondit le lieutenant, il y a en elle quelque chose qui plaît; elle a bonne tenue. Bruce, dit le lieutenant, qui est cette demoiselle Flint? Je suis venu ici deux ou trois fois, et je ne l'ai pas encore vue.

— Cela ne m'étonne pas, dit M. Bruce; elle ne consent pas toujours à se montrer. N'est-elle pas bien jolie?

— Elle a une tournure charmante; mais qui est-elle?

— C'est en quelque sorte une fille adoptive de M. Graham, je crois; une protégée de mademoiselle Émilie.

— Ah! pauvre fille. Elle est orpheline?

— Je le pense, dit Ben en se mordant les lèvres.

Digitized by Google

— Quel malheur pour la pauvre fille! dit le jeune homme. Mais, comme vous dites, Ben, elle est jolie, surtout quand elle sourit; sa figure a quelque chose de très-attrayant.

Il en était certainement ainsi pour Ben; car un instant après Kitty Ray s'aperçut qu'il avait quitté le salon, et le vit aussitôt debout dans l'avenue, s'appuyant sur la fenêtre ouverte pour causer avec Gerty, le docteur Jérémy et Fanny. La conversation devint bientôt très-animée; le docteur surtout riait très-fort, mais Gerty et Fanny joignaient souvent leurs voix à la sienne. Kitty endura ce supplice aussi longtemps qu'elle put; à la fin, elle courut hardiment vers eux pour savoir ce qui les faisait rire de si bon cœur.

Mais tout ce qu'elle entendit lui parut une énigme. Le docteur Jérémy causait avec M. Bruce d'un fait qui s'était passé plusieurs années auparavant; on parlait beaucoup d'un original coiffé d'un bonnet orné d'un gland volumineux, et faisant la sieste dans l'herbe; le docteur lançait de piquantes allusions à un vieux poirier, à des piéges tendus aux voleurs, et continuait à rappeler sans cesse à Gerty des circonstances qui se rapportaient au commencement de leur connaissance avec M. Bruce.

Kitty sentait que, n'étant initiée à rien de ce dont il était question, elle s'était placée dans une situation embarrassante; elle commençait à paraître mal à l'aise, quand Gerty lui tendit la main et lui offrit une place à côté d'elle, se serrant pour qu'elle pût s'asseoir et lui disant en même temps :

— Le docteur Jérémy parle d'un vol de poires que nous avons fait de complicité dans le verger de madame Bruce, où nous fûmes inopinément découverts par monsieur son fils.

Digitized by Google

— Vous voulez dire, ma chère Gerty, interrompit le docteur, que c'est nous qui avons découvert M. Bruce. Car mon opinion est qu'il dormirait encore si je ne l'avais pas éveillé de la sorte.

— Ma première rencontre avec vous a été sans contredit le plus beau réveil que j'aie eu de ma vie, dit Ben paraissant s'adresser au docteur, mais levant sur Gerty des regards significatifs. Combien je suis fâché, mademoiselle Gerty, que vous ayez renoncé à cultiver votre jardin comme vous aviez l'habitude de le faire!

A ce moment, madame Jérémy se leva pour partir; quand elle fut près de la croisée :

— Docteur Gerry, dit-elle, avez-vous donné à Gerty la lettre que vous avez pour elle?

— Ah! grand Dieu! s'écria le docteur; j'ai été bien près de l'oublier.

Cherchant immédiatement dans sa poche, il en tira une lettre qui venait évidemment de loin, car l'enveloppe en était littéralement couverte de timbres de poste de diverses couleurs.

— Regardez, Gerty, dit-il, vrai Calcutta; il n'y a pas à s'y tromper!

Gerty prit la lettre, et sa contenance, lorsqu'elle remercia le docteur, révéla qu'elle éprouvait du plaisir à la recevoir, un plaisir cependant tempéré par un peu de tristesse, car elle n'avait reçu qu'une fois des nouvelles de Willie depuis qu'il avait appris la mort de sa mère, et cette lettre contenait l'expression si véhémente de son extrême douleur, que la vue de son écriture lui fit presque mal, tant elle redoutait de le savoir encore en proie à un aussi violent désespoir.

M. Bruce, qui ne la quittait pas des yeux et s'atten-

Digitized by Google

dait à la voir changer de couleur et paraître embarrassée de ce que cette lettre lui était remise en présence de témoins aussi nombreux, fut rassuré par le calme avec lequel elle la prit et la tint à la main tout le temps qu'elle parla au docteur et à sa femme. Elle les accompagna jusqu'à la porte, et se disposait à se retirer dans son appartement, quand elle fut rencontrée au pied de l'escalier par M. Bruce, qui avait suivi tous ses mouvements et rentrait juste à temps pour arrêter ses pas et lui demander si sa lettre était d'une telle importance, qu'elle dût priver la société de sa présence pour le reste de la soirée.

— Elle est d'un ami dont il me tarde d'apprendre des nouvelles, répondit Gerty sérieusement. Présentez, je vous prie, mes excuses à madame votre mère, si elle me demande ; comme toutes les autres personnes me sont étrangères, elles ne remarqueront pas mon absence.

— Oh ! mademoiselle Gerty, dit M. Bruce, il est bien inutile de venir ici pour vous voir, vous êtes si rarement visible! A quelle heure du jour êtes-vous donc le moins occupée?

— Il n'y en a aucune à laquelle je sois régulièrement libre, dit Gerty, car je cherche sans cesse à me rendre utile. Mais bonsoir, M. Bruce; je ne veux pas vous tenir plus longtemps éloigné de ces demoiselles.

Et Gerty monta rapidement l'escalier, laissant M. Bruce se demander si c'était d'elle ou de lui qu'il devait être mécontent.

Les craintes de Gerty n'étaient pas fondées; la lettre de William Sullivan apporta un grand soulagement au chagrin qu'elle avait ressenti pour lui. Son esprit avait été si abattu et si terrifié à la nouvelle de la mort de son grand-père et à celle plus triste encore de sa mère, que le ton découragé et désespéré de sa première

Digitized

lettre avait alarmé Gerty et lui avait fait appréhender que sa force d'âme n'eût fléchi sous le poids de cette double affliction.

Elle fut donc très-satisfaite de voir que ses pensées étaient plus calmes ; il avait pris à cœur la dernière recommandation et la dernière prière de sa mère (de se soumettre sans se plaindre à la volonté divine) ; et quoique profondément désolé encore, il faisait tous ses efforts pour être patient et résigné. Il s'étendait fort peu cette fois sur ses propres souffrances.

Les trois pages, d'une écriture fine et serrée, étaient presque entièrement consacrées à exprimer sa reconnaissance à Gerty pour l'amour et la tendresse inépuisable dont les soins et les témoignages constants avaient adouci et consolé les derniers jours des amis qu'il pleurait. Il priait le ciel de répandre ses bénédictions sur elle et de la récompenser de son courage et de son dévouement ; il terminait en disant :

« Vous êtes la seule qui m'ayez été laissée, Gerty ! Si je vous aimais avant d'avoir été frappé d'aussi affreux malheurs, mon cœur est maintenant lié au vôtre par des nœuds indissolubles ; mes espérances, mes travaux, mes prières, tout est pour vous. Dieu veuille que nous nous revoyions un jour ! »

Quand Gerty eut fini de lire, elle resta perdue dans ses méditations ; ses pensées la reportèrent à la chambre de l'oncle Truc, au temps où elle passait de si heureux jours auprès de Willie, ne prévoyant guère la longue séparation qui devait les suivre sitôt. Elle repassa dans son esprit tous les événements qui s'étaient succédé depuis et l'avaient conduite à la position qu'elle occupait alors ; elle ne fut tirée des rêveries auxquelles elle s'abandonnait que par les voix des amis de madame Graham, qui prenaient alors congé d'elle.

Digitized by Google

Madame Bruce et son fils restèrent les derniers, ils attendirent que les voitures se fussent éloignées, emportant les personnes qui retournaient à la ville; et comme les adieux se firent à la porte, exactement au-dessous de la croisée de Gerty, celle-ci entendit madame Graham dire :

— Rappelez-vous, M. Bruce, que nous dînons à deux heures. Nous espérons vous voir aussi, mademoiselle Fanny; je présume qu'il vous sera agréable d'être de la partie.

Ainsi, une circonstance était survenue, et cette circonstance devait amener sous peu M. Bruce dîner chez madame Graham; et les réflexions de Gerty, abandonnant le passé, se concentrèrent sur le présent.

M. Bruce avait eu ce jour-là pour elle des attentions marquées, et les compliments qu'il avait tâché de murmurer à son oreille étaient plus positifs encore. Ces attentions et cette admiration n'étaient ni recherchées ni désirées; elles n'étaient en aucune façon flatteuses pour une jeune fille dont l'esprit élevé était au-dessus de la coquetterie, et dont la dignité était même blessée de l'assurance et de la confiance que semblait avoir M. Bruce d'être écouté.

Lorsqu'il avait dix-sept ans, elle l'avait trouvé paresseux et mal élevé; son jugement droit aurait modifié cette impression si le caractère et les manières du jeune homme lui avaient paru changés lorsqu'ils avaient renouvelé connaissance quelques années plus tard. Mais il n'en avait pas été ainsi; car le vernis superficiel que donnent l'élégance de la mise et l'usage du monde ne pouvait en imposer à Gerty, et elle reconnut promptement qu'il avait conservé ses anciens défauts, rehaussés et rendus plus apparents encore par une vanité insupportable.

Adolescent, il avait regardé fixement Gerty avec impertinence et lui avait demandé son nom par une curiosité sans but; jeune homme fat, il avait résolu de folâtrer autour d'elle, parce que son temps lui pesait et qu'il n'avait rien de mieux à faire. Mais, à sa grande surprise, il trouva que la petite villageoise (car ne l'ayant jamais vue ailleurs, il l'avait qualifiée ainsi) était tout à fait insensible aux flatteries et aux compliments dont les demoiselles du monde étaient si avides; qu'elle paraissait totalement indifférente à son admiration; et quand il voulait railler, il se trouvait habituellement déconcerté. S'il la cherchait, comme cela lui arrivait souvent, quand elle était occupée à soigner ses fleurs, il ne pouvait parvenir à distraire son attention de son travail, ni à la retenir un instant lorsqu'il était terminé; s'il la rencontrait dans ses promenades et qu'il lui fît sentir avec sa suffisance habituelle l'honneur qu'il croyait lui faire en marchant avec elle, elle gardait une dignité froide qui la préservait de ses adulations grossières; ou s'il se risquait à lui adresser un compliment direct, elle le recevait comme une plaisanterie, le lui renvoyait avec une gaieté et une présence d'esprit qui décontenançaient souvent le pauvre Ben et lui faisaient craindre de s'être rendu ridicule. Gerty n'agissait pas ainsi dans l'intention de blesser les sentiments de celui qui était si disposé à l'admirer, mais parce qu'elle discernait parfaitement qu'il était loin d'être sincère, et qu'un orgueil louable l'empêchait de permettre qu'on se jouât d'elle.

C'était pour M. Bruce quelque chose de nouveau que de rencontrer une femme aussi indifférente à ses mérites; son amour-propre se piqua à tel point, qu'il résolut de plaire à Gerty, et rechercha pour arriver à ce but toutes les occasions d'être admis dans sa société.

Digitized by Google

Tandis qu'il travaillait à lui faire apprécier avec équité ses perfections, il tomba dans son propre piége, car s'il ne put réussir à exciter l'intérêt de Gerty en sa faveur, il ne fut pas aussi heureux pour lui-même, et ne put résister à ses charmes. L'intelligence comparativement bornée de Bruce même était capable de comprendre sa supériorité sur la plupart des jeunes filles de son âge; et sa vivacité originale, qui tranchait avec la monotonie de la vie élégante, acheva de le séduire complétement.

Son empressement et ses assiduités commençaient à ennuyer celle qui en était l'objet, même avant qu'elle quittât la maison de M. Graham, l'automne précédent, et elle fut contente lorsqu'elle apprit peu après qu'il avait accompagné sa mère à Washington. C'était pour elle l'assurance de ne pas le rencontrer, du moins de quelques mois.

M. Bruce regretta d'abord de ne plus voir Gerty; mais, au milieu de la gaieté et de la dissipation des villes du Sud, il lui fut facile d'occuper agréablement son temps. Elle lui revint en mémoire lorsqu'il rencontra la famille Graham à la Nouvelle-Orléans, et c'est accorder quelque valeur à son bon sens que de dire que la constante comparaison qu'il établit entre elle et les frivoles élèves de la mode la plaça plus haut que jamais dans son estime. Il n'hésita pas à le lui dire, le matin du jour dont nous avons déjà parlé, quand, après l'avoir reconnue, il avait marché à côté d'elle avec une satisfaction évidente; l'ardeur toujours croissante de ses paroles et de ses manières, qui avaient alors un cachet de vérité qui leur avait manqué jusque-là, alarma Gerty et lui fit prendre sérieusement la résolution d'éviter autant que possible de son côté toutes les occasions de se trouver avec lui. On verra bientôt combien

il lui fut difficile de suivre le plan qu'elle s'était tracé.

Le lendemain du jour dont nous avons parlé, M. Graham revint de Boston vers midi; il se rendit dans la pièce où se tenaient les jeunes femmes, et, dépliant son journal, le tendit à Kitty, en lui demandant de lui lire les nouvelles.

— Que dois-je lire d'abord? dit Kitty prenant le papier de mauvaise grâce.

— L'article de fond, s'il vous plait.

Kitty tourna le papier dans tous les sens, regarda les pages du haut en bas, et finit par déclarer qu'elle était incapable de le trouver. M. Graham arrêta sur elle des yeux étonnés, et désigna du doigt sans rien dire le paragraphe qu'il désirait entendre. Elle commença; mais elle avait à peine lu une phrase, que M. Graham l'interrompit en disant :

— Ne lisez pas si vite, je ne puis comprendre un seul mot!

Elle tomba alors dans l'excès contraire et traîna la voix sur chaque syllabe d'une façon si fatigante, que son auditeur l'interrompit de nouveau, pour la prier de passer le journal à sa cousine.

Belle le reçut des mains de Kitty et finit l'article, non toutefois sans avoir été invitée une ou deux fois à recommencer et à lire plus intelligiblement.

— Désirez-vous que je vous lise encore quelque chose, monsieur? dit-elle.

— Oui; voyez au bulletin maritime, et lisez-moi la liste des arrivages.

Belle, plus heureuse que Kitty, trouva l'article et commença :

— « A Canton, 30 avril, le navire l'*Anna-Maria*; capitaine Ray; déch. » — Qu'est-ce que cela veut dire?

— En déchargement, parbleu! Continuez.

Digitized by

— « Part. 13, » épela lentement Belle d'un air tout désorienté.

— Sotte ! murmura M. Graham en lui arrachant presque le journal des mains ; ne pas savoir lire un bulletin maritime ! où est Gerty ? où est Gerty Flint ? C'est la seule de toutes les jeunes filles que j'aie jamais connues qui sache quelque chose. Voulez-vous bien l'appeler, Kitty ?

Kitty alla, quoique à regret, chercher Gerty et lui dire ce qu'on attendait d'elle. Gerty fut stupéfaite ; depuis le jour où elle avait persisté à quitter sa maison, M. Graham ne lui avait jamais demandé de lui rien lire ; mais se rendant à sa requête, elle descendit au salon et, prenant le siége que Belle avait laissé vacant auprès de la porte, elle commença par le bulletin maritime et, sans adresser aucune autre question, lut successivement divers articles dans l'ordre où elle savait que M. Graham préférait les entendre.

Le vieillard, le dos appuyé sur sa chaise, son pied goutteux posé sur l'ottomane en face de lui, paraissait étrangement heureux et satisfait ; et quand Belle et Kitty se furent éloignées, pour se rendre dans leurs chambres :

— Cela ne ressemble-t-il pas au bon vieux temps, Gerty ? dit-il.

Puis il ferma les yeux, et Gerty reconnut bientôt à ses longues aspirations qu'il s'était endormi.

Voyant que la manière dont il était placé rendait impossible toute tentative de sortie, à moins de vouloir l'éveiller, elle plia le journal et se disposait à tirer quelque ouvrage de sa poche, car Gerty perdait rarement son temps dans l'oisiveté, quand elle aperçut une ombre se dessiner devant la porte ; elle leva les yeux, et vit précisément la personne qu'elle avait, la veille, résolu d'éviter.

Digitized by Google

M. Bruce la regardait fixement de cet air tranquille et confiant qu'elle trouvait toujours si insolent. Il tenait à la main un paquet de roses qu'il étalait à son admiration.

— Elles sont superbes ! dit Gerty jetant les yeux sur les petites branches toutes couvertes de boutons de roses mousseuses.

Elle avait parlé à voix basse, dans la crainte d'éveiller M. Graham.

M. Bruce fit de même et répondit en suspendant les fleurs au-dessus de sa tête :

— Je les ai trouvées jolies quand je les ai cueillies ; mais la comparaison n'est pas à leur avantage, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil significatif sur les joues de la jeune fille.

Gerty, pour laquelle ce compliment n'avait plus de sens de la part de M. Bruce, n'en tint aucun compte ; elle se leva et s'avança vers la porte d'entrée pour sortir :

— Je vais, M. Bruce, faire prévenir ces dames que vous êtes ici.

— Oh ! je vous en prie, n'en faites rien, dit-il lui barrant le chemin.

Gerty alla se rasseoir et prit son ouvrage dans sa poche, sans chercher à déguiser son mécontentement.

M. Bruce triomphait ; il voulut profiter de cet avantage.

— Mademoiselle Gerty, dit-il, voulez-vous me faire le plaisir de porter ces fleurs dans vos cheveux aujourd'hui?

— Je ne porte jamais de fleurs aux nuances vives, répondit Gerty sans lever les yeux du morceau de mousseline qu'elle brodait.

Supposant que son deuil (car elle portait encore une robe de laine noire) était la cause de son refus, il choi-

Digitized by Google

sit les boutons de roses blanches, les sépara des autres et les lui présenta en la priant de les porter pour lui plaire et faire ressortir l'éclat de ses magnifiques tresses noires.

— Je vous suis infiniment reconnaissante, dit Gerty; je n'ai jamais vu de si belles roses; mais je n'ai pas l'habitude de faire si grande toilette, et je crois qu'il faudra que vous m'excusiez.

— Ainsi, vous ne voulez pas accepter mes fleurs?

— Certainement si, je les accepterai avec plaisir, dit-elle en se levant, si vous voulez me laisser prendre un verre d'eau et les placer dans le salon, où nous en jouirons tous.

— Je n'ai pas cueilli ces fleurs, je ne les ai pas apportées pour toute la maison, dit Ben d'un ton piqué. Si vous ne voulez pas les porter, mademoiselle Gerty, je les offrirai à quelqu'un qui le voudra bien.

— Où était Fanny aujourd'hui? demanda Gerty, désireuse de changer la conversation.

— Je ne sais pas, répondit Ben d'un ton qui indiquait qu'il n'était nullement disposé à parler de Fanny.

Un court silence s'ensuivit, pendant lequel ses yeux s'arrêtèrent sur les doigts de Gerty, toujours occupée à broder.

— Je ne pense pas que vous vous donniez beaucoup de mal pour me distraire, dit Bruce, quand je suis venu ici exprès pour vous voir.

— Je croyais que vous étiez venu pour vous rendre à l'invitation de madame Graham, dit Gerty.

— Et n'a-t-il pas fallu que je flatte Kitty pendant une heure afin de l'obtenir?

— Si vous l'avez obtenue par ruse, reprit Gerty en souriant, vous ne méritez pas qu'on vous distraie.

Digitized

— Il est bien plus facile de plaire à Kitty qu'à vous, soupira Ben.

— Kitty est charmante et très-aimable, dit Gerty.

— Oui ; mais je donnerais plus pour un sourire de vous que...

Gerty l'interrompit et s'écria, tout en modérant sa voix :

— Ah! voici une ancienne amie qui vient nous voir; veuillez me laisser passer, M. Bruce.

La grille qui était au bas de l'avenue s'ébranla au moment même où elle parlait, et Ben, regardant de ce côté, vit s'approcher la personne à la rencontre de laquelle Gerty paraissait si impatiente de courir.

— Ne vous hâtez pas tant de me quitter, dit Ben ; cette vieille petite femme, dont l'arrivée semble vous causer tant de plaisir, ne sera pas ici avant une demi-heure, au traîn dont elle va.

— C'est une vieille amie, répliqua Gerty; il faut que j'aille au-devant d'elle.

Sa contenance exprimait une satisfaction si vive, que M. Bruce fut honteux de persister dans son impolitesse : il se leva et lui livra passage.

Miss Patty Pace, car c'était elle qui gravissait l'avenue, parut ravie de voir Gerty, et, aussitôt qu'elle l'eut reconnue, elle se mit à agiter majestueusement son énorme éventail de plumes, ce qui était son salut favori. Quand elles se rejoignirent, miss Patty lui prit les deux mains, et elles causèrent quelques minutes avant de remonter ensemble vers la maison. Elles y entrèrent par une des portes de côté, et Ben, se trouvant ainsi frustré du retour de Gerty, s'en alla au jardin dans l'espoir d'attirer l'attention de Kitty.

Ben Bruce avait une telle confiance dans le pouvoir de la richesse et d'une position élevée dans la société,

Digitized by Google

qu'il ne lui était jamais arrivé de douter un instant que Gerty ne se trouvât heureuse d'accepter sa main et sa fortune, si elles lui étaient offertes. Aucun témoignage de froideur ou même de négligence de sa part n'aurait pu lui persuader qu'une fille orpheline, qui ne possédait rien au monde, dédaignerait une pareille occasion de s'établir.

Bien des mères prudentes et sages avaient recherché sa connaissance; bien des jeunes filles, même parmi celles qui possédaient rang et fortune, avaient été sensibles à ses attentions; et, convaincu comme il l'était qu'il avait assez d'argent pour acheter une femme, quel que fût le lieu où il lui plût de la choisir, il aurait ri à l'idée que Gerty s'estimerait au-dessus de toutes les autres.

Il n'était toutefois encore décidé qu'à acquérir l'estime et l'affection de Gerty; et, quoiqu'il lui fût plus attaché qu'il ne le croyait lui-même, c'était alors le but le plus élevé que poursuivait son ambition; il sentait qu'elle ne lui avait donné jusque-là aucun gage de succès; et, ayant résolu d'avoir recours à quelque nouvel expédient pour la conquérir, il s'arrêta à un projet que lui suggérèrent son égoïsme habituel et la petitesse de son âme; il en combina le plan de manière à causer le malheur ou l'humiliation d'un tiers s'il réussissait. Il était décidé à exciter la jalousie de Gerty par son empressement auprès de Kitty Ray, et c'était en vue de commencer l'attaque qu'il se promenait dans le jardin, afin de se faire remarquer par elle.

Or, c'était une mauvaise action, car Kitty l'aimait déjà. Elle avait un cœur affectueux, crédule aussi, et devait être facilement victime de sa fourberie.

Digitized by Google

XXIX

Une demi-heure avant le dîner, la curiosité de madame Graham et de ses nièces, de M. Bruce, de sa sœur Fanny et du lieutenant Osborne, réunis dans le vaste salon, fut vivement piquée par la gaieté qui semblait régner dans la chambre d'Émilie, située au-dessus. Cette gaieté n'était ni bruyante ni désagréable, mais de bon aloi. Le rire franc de Gerty se distinguait sans peine, et Émilie elle-même se joignait souvent à l'hilarité qui éclatait de temps à autre; une troisième personne semblait aussi être de la partie, car une voix étrange et presque bizarre se mêlait parfois aux leurs.

Kitty courut deux ou trois fois dans le vestibule pour écouter et tâcher de surprendre, s'il était possible, le sujet de leur joie; à la fin, elle revint, annonçant que Gerty descendait l'escalier avec la reine des sorcières.

A l'instant même, Gerty ouvrit la porte que Kitty avait poussée derrière elle, et introduisit mademoiselle Patty Pace, qui s'avança à petits pas, bien mesurés, vers madame Graham, devant laquelle elle s'arrêta en faisant un profond salut.

— Comment allez-vous, madame? dit madame Graham, presque portée à croire que Gerty voulait s'amuser à ses dépens.

— Voici, je présume, la maîtresse de la maison, dit mademoiselle Patty.

Madame Graham fit un signe affirmatif.

— Une dame de grand air! murmura fort distinctement mademoiselle Patty s'adressant à Gerty, prononçant chaque syllabe d'une manière et avec une emphase qui lui étaient particulières. Se tournant ensuite vers

Digitized by Google

Belle, qui essayait de se cacher derrière un rideau, elle s'approcha d'elle, et, levant les deux mains en signe d'étonnement, elle s'écria :

— Grand Dieu ! mademoiselle Isabelle, vous voilà radieuse comme l'aurore ! Comme les charmes de votre enfance se sont développés !

Belle avait reconnu mademoiselle Pace aussitôt qu'elle était entrée dans le salon ; mais un sot orgueil lui avait fait trouver de la honte à avouer qu'elle connaissait une personne aussi excentrique, et le même sentiment l'aurait engagée à renier la vieille demoiselle si Kitty n'était arrivée en s'écriant :

— Comment ! c'est vous, mademoiselle Pace ! d'où venez-vous ?

— Mademoiselle Catherine ! dit mademoiselle Pace, au comble de la stupéfaction en lui pressant les mains; alors vous me reconnaissez, vous?

— Je vous ai reconnue tout de suite; il est difficile de vous oublier, je vous assure. Belle, ne vous souvenez-vous plus de mademoiselle Pace? C'est chez vous que je l'ai vue.

— Oh ! est-ce elle? dit Belle, faisant un effort inutile pour cacher qu'elle le savait fort bien.

— Je crains, dit à voix basse mademoiselle Patty à Kitty, que son cœur ne soit rempli d'orgueil.

Puis elle ajouta tout à coup, sans avoir paru remarquer les jeunes gens qui étaient derrière elle :

— Des adorateurs, à ce que je vois, mademoiselle Catherine, de jeunes adorateurs ! A qui s'adressent leurs hommages : à vous ou à elle ?

Kitty se mit à rire, car elle s'aperçut que les jeunes gens avaient très-bien entendu et s'amusaient de toute cette scène, et elle répondit sans hésiter :

— Oh ! à moi, mademoiselle Patty ; à moi tous deux !

Digitized by Google

Mademoiselle Patty regarda tout autour de la salle, et n'apercevant pas M. Graham, revint près de sa femme en disant :

— Et où est le marié, madame?

Madame Graham, un peu embarrassée, lui répondit que son mari allait venir à l'instant et invita mademoiselle Pace à s'asseoir.

— Merci, madame, je vous suis obligée; mais j'ai un esprit très-investigateur, et, avec votre permission, je vais donner un coup d'œil à cet appartement. J'aime à voir toutes les nouveautés.

Elle commença alors à examiner les tableaux suspendus au mur; mais elle n'alla pas loin avant de se tourner vers Gerty pour lui demander, toujours assez haut pour être entendue :

— Gerty, ma très-chère, qu'ont-ils fait de la seconde femme?

Gerty parut surprise, et mademoiselle Pace modifia ainsi sa question.

— Oh! c'est au portrait que je fais allusion; je sais qu'il y a longtemps que l'original est parti; mais où est le portrait de la seconde madame Graham? Il était toujours à cette place, si ma mémoire ne me fait pas défaut.

Gerty murmura quelques mots en réponse à sa question, et mademoiselle Pace dit en se parlant à elle-même :

— Au grenier! c'est bien cela; c'est le cours ordinaire des choses de la vie. Ce qui est nouveau efface jusqu'au souvenir de ce qui est ancien.

Elle plaça son bras sous celui de Gerty et la força ainsi à l'accompagner dans son examen. Quand elles eurent achevé le tour du salon, mademoiselle Pace s'arrêta devant le groupe des jeunes gens, que sa vue amusait fort, renouvela connaissance avec M. Bruce et

Digitized by Google

demanda à être présentée au membre du département de la guerre, ainsi qu'elle appelait le lieutenant Osborne. Kitty se rendit à ses désirs et accomplit toutes les formalités d'une présentation en règle avec le plus grand sérieux; elle profita de cette même occasion pour présenter le lieutenant à Gerty, car elle trouvait blessant que sa tante n'eût pas jugé convenable de le faire et en était indignée. On apporta une chaise; mademoiselle Patty se joignit à leur cercle et causa avec eux jusqu'à l'heure du dîner. Quant à Gerty, elle se hâta de retourner dans la chambre d'Émilie.

Gerty, placée à table à côté d'Émilie, dont elle se chargeait toujours de prévenir les besoins, et de mademoiselle Patty, n'eut ni temps ni attention à accorder à aucune autre personne, au grand regret de M. Bruce, qui aurait ardemment désiré qu'elle remarquât son empressement assidu auprès de Kitty, qui avait dans les cheveux des boutons de roses mousseuses et sur la figure d'étincelants sourires.

L'admiration de son jeune officier rendait Belle heureuse aussi, et personne ne se sentait en disposition de troubler la joie de l'une ou de l'autre des jeunes filles Cependant parfois une observation faite par mademoiselle Pace attirait irrésistiblement l'attention de tous les convives, et excitait, soit le rire qu'elle avait voulu provoquer, soit une gaieté qui, quoique déplacée peut-être, était impossible à réprimer.

M. Graham traitait mademoiselle Patty avec la politesse et les égards les plus marqués; et madame Graham, qui était douée d'une grande affabilité de manières quand il lui plaisait d'en faire usage, et qui aimait beaucoup tout ce qui pouvait la distraire, n'épargnait rien pour donner de l'animation au langage de la vieille dame. Elle s'aperçut aussi que mademoiselle Patty con-

Digitized by Google

naissait tout le monde et faisait les remarques les plus justes et les plus amusantes sur presque chacune des personnes qui devenaient le sujet de la conversation. M. Graham l'amena à la fin à parler d'elle-même et de son genre de vie solitaire, et Fanny Bruce, qui était assise à côté d'elle, lui demanda brusquement pourquoi elle ne s'était jamais mariée.

— Ah ! ma jeune demoiselle, lui répondit-elle, nous attendons tous que notre tour vienne, et je puis encore prendre un époux.

— Vous devriez le faire, dit M. Graham. Maintenant vous avez de l'aisance, mademoiselle Pace, et vous devriez la partager avec un homme raisonnable et économe.

M. Graham connaissait son côté faible.

— Je n'ai qu'une bien faible partie des biens de ce monde, dit mademoiselle Pace, et je ne suis plus aussi jeune que je l'ai été, mais je puis encore rencontrer un mari qui me convienne néanmoins. J'approuve le mariage et j'ai les yeux sur quelqu'un.

— Et vous faites bien, dit M. Graham, car sans cela vous ne sauriez en faveur de qui faire votre testament, à moins que vous ne léguiez tout votre argent à Gerty que voici. Je crois, du reste, qu'elle en ferait bon usage.

— Ce serait certainement une considération pour moi, dit mademoiselle Pace ; je ne pourrais supporter l'idée que mes économies seraient dépensées follement.

Mademoiselle Pace raconta alors l'histoire de sa chute devant la maison du droguiste, insistant sur les procédés pleins de politesse et de galanterie du jeune Sullivan, et termina ainsi son récit :

— Je vous raconterai le reste en peu de mots. Madame Clinton m'autorisait toujours à beaucoup parler

Digitized by Google

en sa présence. Elle connaissait mes goûts, était disposée à les tolérer, et j'étais contente de la liberté qu'elle m'accordait. Je racontai mon histoire et m'étendis longuement sur les mérites de mon jeune cavalier et sur son extrême convenance. Le maître de la maison, homme qui apprécie le savoir-vivre, était présent et m'écoutait de toutes ses oreilles; et quand je lui recommandai mon chevalier, en employant toutes les ressources de mon éloquence, il fut réjoui, intéressé, satisfait. Il me promit de voir ce jeune homme et tint sa promesse.

« Ses nobles traits parlèrent d'eux-mêmes et lui valurent un emploi de commis; il a toujours marché en avant depuis, et il est aujourd'hui l'associé et l'agent de confiance d'une maison riche et recommandable. Mademoiselle Isabelle, mon cœur se réjouirait de connaître les dernières nouvelles que vous avez eues de M. William Sullivan. »

— Il va bien, je crois, dit Isabelle avec humeur. Je n'ai rien entendu dire qui me fasse supposer le contraire.

— Oh! s'écria Fanny, Gerty sait tout ce qui concerne M. Sullivan; elle vous le dira.

Tous se retournèrent et regardèrent Gerty, qui, les traits animés, les yeux brillants par suite de l'émotion que lui avait fait éprouver le récit de mademoiselle Patty, s'appuyait sur la chaise d'Émilie. Mademoiselle Patty se dirigea vers elle, très-surprise cependant qu'elle eût la moindre connaissance du jeune cavalier qu'elle admirait tant et dont elle avait conservé un souvenir si vif. Gerty vint à sa rencontre et répondit sans hésitation et sans embarras à toutes ses questions; mais elle le fit d'un ton de voix si bas, que les autres personnes, qui, pour la plupart, ne portaient aucun

Digitized by

intérêt à Willie, se mirent à causer entre elles et la laissèrent discourir librement avec mademoiselle Patty de leur ami commun.

Gerty fit à mademoiselle Pace un récit succinct de l'étonnement et de la curiosité qui s'étaient emparés de Willie et de ses amis à l'égard de l'auteur de sa bonne fortune; et la vieille dame fut si ravie et si enchantée de connaître les diverses conjectures et les doutes qu'avait fait naître la réception de la demande inattendue de M. Clinton, ainsi que la réflexion dernière qui l'avait fait attribuer à l'influence de Santa-Claus, que son rire était presque aussi bruyant et tout à fait aussi joyeux que celui de la gaie réunion qui s'était formée près de la porte du salon, où la société s'était retirée, et parmi laquelle Kitty et Fanny avaient excité un enjouement extraordinaire.

Mademoiselle Pace chargeait Gerty de transmettre d'interminables compliments à Willie la première fois qu'elle lui écrirait, quand madame Graham entra avec une toilette fraîche, et attira l'attention de toute la société en s'écriant, avec ses manières brusques et sa voix retentissante.

— Comment! vous êtes encore tous là! Je croyais que vous vous étiez réunis pour faire une course dans les bois. Kitty, qu'est devenu votre projet favori de gravir *Sunset Hill?*

— J'en ai parlé il y a une heure, mais Belle a affirmé qu'il faisait trop chaud. Je pense que le temps est maintenant bon pour faire une promenade.

— Mais qui connaît le chemin? ajouta Kitty.

Personne ne répondit à cette question, et quand elle fut adressée à chacun en particulier, tous avouèrent la plus complète ignorance à ce sujet, au grand étonnement de Gerty, qui pensait que tous les environs étaient

Digitized by Google

familiers à M. Bruce. Elle ne resta pas cependant pour entendre la discussion de leurs plans, car Émilie commençait à se ressentir du mal de tête et de la fatigue, et Gerty, s'en étant aperçue, insistait pour la déterminer à se retirer dans sa chambre, où elle l'accompagna. Elle en fermait la porte quand Fanny l'appela du bas de l'escalier :

— Mademoiselle Gerty, ne venez-vous pas avec nous?

— Non, répondit Gerty, pas aujourd'hui.

— Alors je n'irai pas non plus, dit Fanny. Pourquoi ne venez-vous pas, mademoiselle Gerty?

— Je me promènerai avec Émilie un peu plus tard, si elle est assez bien; vous pouvez rester avec nous, si vous le désirez, mais je pense que vous vous amuserez davantage en allant à *Sunset Hill.*

Pendant ce temps, on se consultait en bas, et quelqu'un suggéra que Gerty connaissait parfaitement la route qu'il fallait suivre pour se rendre par le bois au lieu indiqué. Belle s'opposait à ce qu'elle fût invitée à se joindre à eux; Kitty balançait entre le désir d'emmener Gerty et la crainte de voir M. Bruce lui devenir infidèle; le lieutenant Osborne évitait de se prononcer en faveur d'une chose que Belle désapprouvait, et M. Bruce. comptant sur la nécessité de prendre Gerty pour guide, puisqu'il avait à dessein caché qu'il était capable d'en servir, restait silencieux. Cette nécessité parut si impérieuse, que, ainsi qu'il l'avait prévu, Kitty fut à la fin envoyée vers Gerty pour lui présenter leur requête.

XXX

Gerty voulait s'en défendre et faire servir ses occupations auprès d'Émilie d'excuse à son refus; mais

Digitized by Google

Émilie elle-même, pensant qu'un peu d'exercice serait favorable à Gerty, intervint et l'engagea à accepter la proposition, en apparence toute cordiale, de Kitty, et, sur la déclaration de cette dernière qu'il faudrait alors renoncer à l'expédition, elle consentit à les accompagner. Quelques minutes lui suffirent pour remplacer ses pantoufles par de fortes bottines, et quelques minutes furent employées à la recherche infructueuse de son chapeau rond, qui n'était pas dans le cabinet où on le suspendait habituellement.

— Que cherchez-vous? dit Émilie entendant Gerty ouvrir et fermer plusieurs fois la porte du grand cabinet au bout de l'antichambre.

— Mon chapeau; mais je ne le trouve pas. Je crois que je serai encore obligée d'emprunter le vôtre.

Et elle prit un chapeau de jardin; c'était le même chapeau blanc qu'elle avait porté le matin et qu'elle avait posé sur le lit.

— Certainement, ma chérie, vous pouvez le prendre, dit Émilie.

— Je finirai par me persuader qu'il m'appartient, dit Gerty gaiement en se hâtant de s'éloigner; je le porte bien plus souvent que vous.

Elle trouva Fanny qui l'attendait; le reste de la bande était parti et était déjà à quelque distance, presque hors de vue. A ce moment, Émilie appela du haut de l'escalier.

— Gerty, mon enfant, comment êtes-vous chaussée? La prairie que l'on traverse après avoir passé la ferme de Thornton est toujours humide.

Gerty lui assura qu'elle y avait pensé, mais craignant que tout le monde n'eût pas pris la même précaution, elle demanda à madame Graham si Belle et Kitty étaient chaussées en vue de l'humidité, peut-être

Digitized by Google

même de la boue, qu'elles rencontreraient sans doute en cet endroit.

Madame Graham répondit qu'elles n'avaient pas prévu cette circonstance et qu'elle ne savait vraiment que faire, car elles étaient déjà si loin, qu'il serait fort ennuyeux pour elles de revenir sur leurs pas.

— J'ai des caoutchoucs très-légers, dit Gerty, je vais les emporter, et je crois que Fanny et moi parviendrons à les rejoindre à temps.

Il fut aisé de rattraper Belle et le lieutenant, qui marchaient très-lentement et semblaient ne pas demander mieux que d'être laissés en arrière. Ce fut le contraire toutefois avec M. Bruce et Kitty, qui paraissaient se faire un plaisir de conserver leur distance; Kitty hâtant le pas, dans la crainte qu'on ne vînt interrompre son agréable tête-à-tête, et Ben l'imitant, dans le but de se maintenir dans une position qui offrait à Gerty une magnifique occasion pour remarquer son empressement auprès de Kitty, lequel redoubla aussitôt qu'il aperçut *celle* dont il se proposait d'éveiller la jalousie.

Ils avaient déjà dépassé la ferme de Thornton et n'étaient plus séparés de la prairie que par un seul champ. Cette prairie, couverte d'herbe et charmante à voir, n'en cachait pas moins une fondrière dans son centre, et il n'était possible, même avec de fortes chaussures, de la traverser qu'en se tenant près du mur et suivant ainsi la lisière du champ. Gerty et Fanny étaient à quelque distance en arrière, et presque hors d'haleine, par la poursuite dans laquelle Kitty et M. Bruce avaient gardé l'avantage. Comme elles passaient devant la ferme, madame Thornton parut sur le seuil de la porte et adressa la parole à Gerty, qui, prévoyant qu'elle serait retenue un instant, pria

Digitized by Google

Fanny de courir en avant pour avertir son frère et Kitty de la nature du terrain et les engager à attendre le reste de la société à la barrière. Fanny arriva trop tard, quelque diligence qu'elle eût faite ; ils étaient à moitié de la prairie quand elle atteignit la barrière ; ils avançaient, du reste, en parfaite sécurité, car M. Bruce conduisait Kitty le long du mur, par le seul passage praticable, prouvant ainsi à Gerty, qui rejoignit Fanny peu après, que ce lieu ne lui était pas étranger. Quelques pas plus loin ils parurent rencontrer un obstacle, car Kitty resta debout sur un pied et s'appuya au mur tandis que M. Bruce rassemblait quelques pierres et les plaçait dans le chemin ; il l'aida ensuite à les franchir, puis ils continuèrent leur route et disparurent bientôt dans une allée touffue.

Isabelle et le lieutenant furent si longtemps à arriver, que Fanny finit par s'impatienter et par presser Gerty de les abandonner à leur sort. Enfin ils débouchèrent à l'angle de la ferme et s'avancèrent, Belle traînant toujours le pas, bien qu'il lui fût facile de voir qu'on l'attendait.

— Êtes-vous boiteuse, mademoiselle Clinton ? cria Fanny aussitôt qu'ils furent à portée d'entendre.

— Boiteuse ! dit Belle, que voulez-vous dire ?

— Vous marchez si lentement, reprit Fanny, que j'ai pensé que vous aviez mal aux pieds.

Belle dédaigna de répondre, et, haussant les épaules, entra dans la prairie humide, sans interrompre la conversation intéressante qu'elle soutenait avec son jeune officier, et sans même accorder un regard à Gerty, qui, trop supérieure pour paraître s'apercevoir de son arrogance, prit la main de Fanny, et, quittant la ligne directe pour côtoyer le champ, dit à Belle avec une exquise politesse et le plus grand calme.

— Par ici, s'il vous plaît, mademoiselle Clinton, nous

Digitized by Google

vous avons attendue pour vous guider dans cette prairie marécageuse.

— Est-ce humide? dit Belle effrayée, jetant un regard sur ses légères pantoufles. J'aurais pensé, ajouta-t-elle d'un ton insolent, que vous ne vous seriez pas imaginé de nous conduire par un chemin pareil. Je ne puis traverser cette prairie.

— Alors, vous pouvez vous en aller, dit l'impertinente Fanny, qu'est-ce que cela nous fait?

— Ce n'était pas la proposition que je voulais vous faire, reprit Gerty avec douceur, quoique son teint se fût vivement coloré; et je crois que je pourrai vous aider à surmonter cette difficulté. Madame Graham a craint que vous ne fussiez pas convenablement chaussée, et je vous ai apporté une paire de caoutchoucs.

Belle les prit sans se donner la peine d'articuler le moindre remercîment. Mais en les développant elle dit :

— A qui sont-ils?

— A moi, répondit Gerty.

— Je ne crois pas qu'ils puissent tenir à mes pieds, murmura Belle, ils doivent être énormes.

— Permettez-moi de vous aider, dit le lieutenant.

Et, prenant un des souliers, il se baissa pour le lui mettre; mais il éprouva quelque difficulté à le faire, car il se trouva beaucoup trop petit. Belle, s'apercevant de ce contre-temps, se baissa à son tour pour l'entrer elle-même, et traita la propriété de Gerty avec si peu de ménagement, qu'elle déchira la bande qui passait sur le cou-de-pied, et ne réussit malgré cela qu'à y placer son pied à demi.

Tandis qu'elle était ainsi penchée, l'attention de Fanny fut attirée par un chapeau à larges bords, très-élégant, qu'elle portait gracieusement un peu de côté,

Digitized

et que Fanny reconnut tout de suite pour celui de Gerty. C'était un objet de toilette, tout à fait de fantaisie, que Gerty n'aurait certes pas songé à acheter elle-même, mais que M. Graham avait choisi et lui avait apporté, l'été précédent, pour remplacer un chapeau de jardin qu'il avait écrasé et mis hors d'usage. Comme la forme en était simple et de bon goût, elle avait pris l'habitude de le mettre pour ses excursions dans la campagne et de le serrer dans le cabinet où Belle l'avait trouvé quand elle se l'était approprié. Fanny l'avait vu dans la chambre de Gerty chez madame Warren; il lui avait même été permis de le porter dans une circonstance, un jour qu'elle avait joué dans une charade, et ne pouvait être induite en erreur sur ce point. Elle avait entendu l'observation que Gerty avait faite à Émilie en ne le trouvant pas et fut surprise de voir que Belle s'en parait. Comme elle était derrière mademoiselle Clinton, elle fit des signes à Gerty et lui montra du doigt son chapeau, ouvrant les yeux et faisant mille gestes et mille contorsions pour exprimer l'envie qu'elle avait de l'arracher de la tête de Belle pour le poser sur celle de sa légitime propriétaire.

Gerty fut sur le point de perdre son sérieux; elle secoua la tête en signe de désapprobation, mit le doigt sur ses lèvres et parut engager Fanny à être patiente; puis, avec une gaieté que pouvait seule dissimuler son immense chapeau blanc, elle prit la main de Fanny et marcha avec vivacité, laissant Belle et son cavalier les suivre.

— Fanny, dit-elle, vous n'auriez pas dû me faire rire de la sorte; si mademoiselle Clinton nous avait vues, elle aurait été gravement offensée.

— Elle n'a que faire de porter votre chapeau, répondit Fanny, et elle ne le portera pas.

Digitized by

— Si, elle le gardera, reprit Gerty ; il lui sied à ravir. Je suis enchantée de le lui voir porter, et il ne faut pas que vous lui fassiez connaître qu'il m'appartient.

Fanny ne voulut rien promettre, et son regard avait une expression de malice qui devait faire présager quelque espièglerie,

La promenade au travers des bois était délicieuse, et le plaisir tranquille dont elles jouissaient avait presque fait oublier à Gerty et à sa jeune compagne qu'elles faisaient partie d'une joyeuse société, lorsqu'elles se trouvèrent tout à coup en présence de Kitty et de M. Bruce. Il étaient assis au pied d'un vieux chêne ; Kitty s'occupait activement de faire une couronne de feuilles de chêne dont elle se proposait d'orner le chapeau de son cavalier. Quant à lui, Gerty le vit, au premier regard qu'elle jeta sur lui, accoté à l'arbre dans une attitude de nonchalance et d'insouciance. Aussitôt qu'il les eut aperçues, cependant, il se redressa, examina le travail de Kitty, et quand elles purent l'entendre, il lui prodigua une multitude de louanges et de remercîments qu'il eut bien soin de faire parvenir jusqu'aux oreilles de Gerty et que Kitty reçut avec un plaisir manifeste, encore augmenté par la pensée que Gerty n'avait sans doute pas le pouvoir de détourner son attention d'elle, puisque, bien que sa rivale se fût assise à peu de distance, il continuait à murmurer des fadeurs à son oreille. Pauvre et crédule Kitty ! elle le croyait sincère, tandis qu'il s'emparait de son cœur à l'aide de mensonges dorés.

— Mademoiselle Gerty, dit Fanny, je voudrais bien pouvoir aller dans un bois de pins pour ramasser quelques cônes, afin de faire des paniers.

— Il y a une grande quantité de pins de ce côté, dit Gerty désignant de la main une partie du bois.

Digitized by

— Ne pourrions-nous y aller et chercher des cônes? demanda Fanny. Nous serions de retour avant que Belle Clinton fût arrivée ici.

Gerty consentit volontiers à se rendre à son désir, et elles s'éloignèrent toutes deux, après avoir préalablement attaché leurs chapeaux à une branche d'arbre. Il y avait déjà quelque temps qu'elles étaient parties, car Fanny trouvait une masse de cônes et en faisait une ample provision, lorqu'elle songea tout à coup à la difficulté de les transporter.

— Je pense, dit-elle à la fin, que je devrais courir demander le mouchoir de mon frère Ben, et s'il refuse de me le prêter, je prendrai mon chapeau et je l'emplirai.

Gerty lui promit d'attendre son retour, et elle la quitta en courant de toutes ses forces.

En approchant du lieu où elle avait laissé Kitty et M. Bruce, elle entendit plusieurs voix et des rires bruyants. Belle et le lieutenant étaient arrivés, et ils avaient une grande discussion. Belle était debout, elle tenait le chapeau blanc à la main : elle l'avait complétement déformé, de manière à lui donner l'aspect d'un chapeau de vieille femme; elle l'avait orné, sur le devant, avec de mauvaises herbes et des pissenlits, et avait enfin attaché dessus un mouchoir en guise de voile. Ainsi arrangé, il était certainement on ne peut plus ridicule; elle le balançait au bout de la canne du lieutenant, et faisait mille plaisanteries sur ce qu'elle appelait, par dérision, le chapeau de mariée de mademoiselle Flint.

Fanny écouta un instant avec indignation, puis s'élança d'un bond comme si elle sortait en courant du bois. Kitty l'arrêta par sa robe comme elle passait, et s'écria :

— Eh bien, Fanny, vous voici. Où est Gerty?

Digitized by Google

— Oh! elle est dans le bois de pins, répondit Fanny, et j'y retourne tout de suite; elle m'a seulement envoyée chercher son chapeau : le soleil est si chaud où nous sommes!

— Ah! oui, dit Belle, son chapeau de Paris. Veuillez le lui donner, je vous prie, et lui présenter nos compliments.

— Non, ce n'est pas le sien, dit Fanny, c'est *celui* de mademoiselle Émilie. *Celui-ci* est le sien.

Et elle posa la main sur l'élégant chapeau de paille que le jeune homme avait admiré un instant auparavant, en assurant à Belle qu'il lui seyait merveilleusement, et le lui enleva sans cérémonie.

Les yeux de Belle lancèrent un éclair de fureur.

— Que voulez-vous dire, insolente petite créature? s'écria-t-elle. Donnez-moi ce chapeau.

Et elle étendit la main pour le saisir.

— Je n'en ferai rien, dit Fanny; c'est le chapeau de Gerty. Elle l'a cherché cette après-midi; mais, ne l'ayant pas trouvé, elle en a conclu qu'il était perdu ou volé; et a emprunté le chapeau de jardin de mademoiselle Émilie. Elle sera, je crois, contente de l'avoir, et je vais le lui porter. Je pensé, dit-elle, regardant pardessus son épaule tandis qu'elle s'éloignait toujours en courant, que mademoiselle Émilie vous permettra volontiers de vous servir de son chapeau, si vous voulez en avoir soin et ne pas le déformer.

Après quelques minutes d'embarras et de colère pour Belle, d'hilarité pour Kitty et M. Bruce, et de satisfaction contenue pour le lieutenant Osborne, Gerty vint en toute hâte du bois, tenant le chapeau à la main; Fanny la suivait, et profitait de la position de Belle, qui lui tournait le dos, pour reprendre sa pantomime.

Digitized by Google

— Mademoiselle Clinton, dit Gerty en posant le chapeau sur ses genoux, je crains que Fanny n'ait été inconvenante en mon nom. Je ne l'ai envoyée ni pour l'un ni pour l'autre des deux chapeaux, et je serai charmée que vous portiez celui-ci aussi souvent que vous le désirerez.

— Je n'en ai pas besoin, dit Belle avec hauteur ; je n'ai pas eu la moindre idée qu'il pût vous appartenir.

— J'en suis parfaitement sûre, dit Gerty. Mais j'espère que cela ne vous empêchera pas d'en faire usage, du moins pour aujourd'hui.

Sans insister davantage sur ce point, elle proposa de se hâter d'atteindre le sommet de la colline pour ne pas s'exposer à n'y arriver qu'après le coucher du soleil ; donnant elle-même l'exemple, elle marcha dans cette direction. Fanny l'accompagna en s'occupant à arracher les ornements attachés au chapeau dédaigné d'Émilie ; Belle noua un mouchoir brodé sous son menton, et M. Bruce balança à son bras le chapeau que personne ne réclamait.

Belle ne retrouva pas de toute la soirée le calme de son esprit ; les autres personnes trouvèrent leur excursion fort agréable, et il était presque nuit quand on passa de nouveau devant la ferme de Thornton. Gerty les quitta à cet endroit ; elle dit à Fanny qu'elle avait promis de s'arrêter pour voir Jemmy Thornton, une de ses élèves de l'école du dimanche, qui était en proie à une fièvre violente, et refusa de lui permettre de l'accompagner, dans la crainte que cela ne déplût à sa mère, attendu qu'il y avait dans la maison plusieurs personnes malades.

Une heure après environ, Gerty reprenait sa route et marchait à pas précipités ; elle fut arrêtée près de la maison de M. Graham par M. Bruce, qui semblait avoir

Digitized by Google

attendu son retour et tenait toujours son chapeau suspendu à son bras. Elle tressaillit lorsqu'il s'avança inopinément vers elle, car il faisait si sombre, qu'elle ne l'avait pas reconnu tout d'abord et avait supposé que ce pouvait être un inconnu.

— Mademoiselle Gerty, dit-il, j'espère que je ne vous ai pas fait peur.

— Oh! non, répondit-elle, rassurée par le son de cette voix; mais je ne savais pas qui c'était.

Il lui offrit son bras, et elle l'accepta, car ses récentes prévenances pour Kitty avaient servi en quelque sorte à la délivrer de la crainte que ses attentions n'eussent un but; et supposant qu'il aimait à faire l'aimable auprès de toutes les dames, elle ne fit aucune objection à ce qu'il l'escortât.

— Nous avons fait ce soir une délicieuse promenade, dit-il, *moi* du moins. Mademoiselle Kitty est une compagne charmante et pleine de gaieté.

— Je le pense comme vous, répliqua Gerty; ses manières franches et vives me plaisent beaucoup.

— Je crains que vous n'ayez eu en Fanny une triste compagnie. Je me serais joint à vous accidentellement, mais je n'ai pu parvenir à trouver une occasion convenable pour quitter mademoiselle Kitty un instant; nous prenions tant d'intérêt à ce que nous disions!

— Fanny et moi sommes accoutumées l'une à l'autre et toujours heureuses d'être ensemble, dit Gerty.

— Savez-vous que nous avons projeté une charmante excursion en voiture pour demain?

— Non, je l'ignorais.

— Je pense que mademoiselle Ray s'attend à ce que je lui demande de venir avec moi; mais supposons, mademoiselle Gerty, que je vous donne la préférence

et vous fasse cette proposition, que répondriez-vous ?

— Que je vous suis infiniment obligée, mais que j'ai promis à mademoiselle Émilie de sortir en voiture avec elle, répondit Gerty immédiatement.

— Vraiment ! dit-il d'un ton surpris et mécontent ; j'aurais cru que cela vous ferait plaisir ; mais mademoiselle Kitty acceptera volontiers, je n'en doute pas. Je vais le lui demander. (Ils étaient alors à la porte de la maison.) Voici votre chapeau.

— Merci, dit Gerty.

Et elle voulut le prendre, mais Ben le retenait encore par une bride et reprit :

— Ainsi vous ne voulez pas venir, mademoiselle Gerty ?

— Je ne puis manquer à la promesse que j'ai faite à mademoiselle Émilie pour quoi que ce soit, répondit Gerty, heureuse d'avoir une aussi bonne raison à donner à son refus.

— Cela n'a pas le sens commun ! dit M. Bruce ; vous pourriez venir avec moi si vous le vouliez ; et si vous ne voulez pas, j'inviterai certainement mademoiselle Kitty.

L'importance qu'il parut attacher à cette menace étonna Gerty.

— Serait-il possible, pensa-t-elle, qu'il espérât par ce moyen me piquer et me contrarier ?

Et elle lui répondit :

— Je serai enchantée que mon refus procure quelques instants de plaisir à Kitty et la fasse profiter d'une promenade aussi charmante ; elle aime la variété, le mouvement, et a ici peu d'occasions pour satisfaire son goût.

Ils entrèrent alors dans le salon. M. Bruce chercha Kitty, qui était cachée dans l'embrasure d'une croisée,

Digitized by

et Gerty, ne trouvant pas Émilie, ne resta qu'un instant; elle demeura cependant assez longtemps pour remarquer les attentions exagérées de M. Bruce pour Kitty, et elle ne fut pas la seule qui les remarqua. Kitty lui promit de l'accompagner le lendemain, et le fit en effet. Madame Graham, madame Bruce, Belle et le lieutenant montèrent ensemble dans une autre voiture.

Émilie et Gerty, conformément à leur intention première, prirent une route différente, et, conduisant Charlie, attelé au vieux cabriolet, jouirent encore une fois de leur heureuse indépendance.

XXXI

Des jours et des semaines se passèrent sans amener aucun événement important dans la maison de M. Graham. La température devint excessivement lourde, et l'on dut renoncer aux promenades tant à pied qu'en voiture. Le lieutenant changea de garnison et quitta Boston, que presque tous les amis de madame Graham et de ses nièces abandonnaient à cette époque de l'année; et Isabelle, qui ne pouvait supporter patiemment ni la grande chaleur, ni le manque de société, devint plus terrible et plus exigeante que jamais.

Ces jours d'été furent cependant pleins d'intérêt pour Kitty. M. Bruce habitait dans le voisinage et venait souvent chez M. Graham. Il exerçait une influence marquée sur les manières et sur les sentiments de la jeune fille, qui variaient et se transformaient suivant que les attentions de Ben se ralentissaient ou étaient plus multipliées.

Il n'y avait rien d'étonnant à ce que la pauvre enfant ne comprît pas la conduite d'une personne dont les

Digitized by Google

procédés eussent paru inexplicables à tous ceux qui n'auraient pas été initiés à ses pensées les plus intimes. Persuadé, comme il l'était, qu'un jour viendrait où Gerty ferait un effort pour le ramener vers elle, il ne voulait pousser ses assiduités auprès de Kitty que jusqu'au point où elles devraient causer une inquiétude sérieuse à la pauvre protégée de la famille Graham, qui avait osé dédaigner ses avances. Agissant donc, comme il le faisait, entièrement en vue de Gerty, ce n'était que devant elle ou dans des circonstances qui pouvaient lui être reportées, qu'il témoignait à Kitty un intérêt marqué; sa conduite était par conséquent singulière, inégale, et faisait croire parfois à l'affectueuse Kitty qu'il ressentait presque pour elle la tendresse d'un ami dévoué, et quelquefois lui faisait craindre de l'avoir involontairement blessé ou offensé par son insouciante gaieté ou ses propos. Malheureusement aussi, madame Graham saisissait toutes les occasions de taquiner Kitty et de la féliciter de sa conquête, et augmentait ainsi la confiance de la crédule jeune fille en la sincérité de l'admiration de M. Bruce.

M. Bruce et Kitty ne furent pas les seuls auxquels cette position causa de l'ennui et de l'inquiétude. Gerty, dont les yeux s'étaient promptement ouverts et qui avait apprécié les choses à leur juste valeur, ressentait pour Kitty, à la tranquillité et au bonheur de laquelle elle portait un intérêt affectueux, des craintes sérieuses et des regrets profonds. Les soupçons que la conduite de M. Bruce lui avait fait concevoir dans les diverses circonstances dont nous avons parlé étaient bientôt devenus des convictions, car il avait plusieurs fois jugé à propos, après avoir offert à Kitty des preuves ostensibles de son inclination, de chercher à connaître l'effet qu'elles avaient produit sur Gerty en lui rendant un

Digitized by Google

hommage empressé et lui faisant comprendre en même temps qu'il était en son pouvoir d'enlever à Kitty tout droit à sa tendresse.

Gerty ne négligea aucune occasion pour lui faire connaître la vérité et pour lui dire que rien ne pouvait le rendre plus odieux à ses yeux que de lui voir employer des moyens aussi indignes pour essayer de la mortifier; mais l'égoïste jeune homme, attribuant la véhémence de son indignation au sentiment même de jalousie qu'il voulait exciter en elle, persévéra dans sa folie et dans sa méchanceté. Comme il n'avait eu pour Gerty que des prévenances et ne lui avait adressé que quelques galanteries sans lui offrir ni son cœur, ni sa main, elle n'avait donné aucune créance à ses protestations et avait supposé qu'il n'avait d'autre but que de l'éloigner de la route qu'elle avait constamment suivie, pour satisfaire son amour-propre. Quelque futiles et vaines que fussent ses intentions à son égard, elle vit clairement qu'elles étaient encore moins sérieuses à l'égard de Kitty, et fut profondément affligée de voir la naïve jeune fille s'abandonner sans réserve à un espoir trompeur.

Car, et cela était assez étrange, Kitty ayant tout à fait oublié qu'elle avait regardé, quelques semaines auparavant, Gerty comme une rivale, avait fait d'elle son amie intime et sa confidente. Sa tante était trop indifférente et trop brusque; Belle, trop égoïste et trop vaine pour être initiée aux secrets de son cœur; et, quoique Kitty fût loin de songer à avouer la préférence qu'elle accordait à M. Bruce, la franchise de son caractère était telle, qu'elle dévoila ses sentiments à Gerty sans se douter le moins du monde de l'avoir fait. Quoique personne, à l'exception de Gerty, ne parût s'en apercevoir, Kitty était extraordinairement changée; sa

Digitized by Google

gaieté, rieuse et insouciante, faisait place parfois à des accès de rêverie; des nuages voilaient parfois sa figure joyeuse et lui enlevaient toute sa vivacité. Tantôt elle était d'une pétulance et d'une expansion extraordinaires; tantôt sa physionomie prenait une expression pensive, et, levant les yeux à la dérobée, elle fixait avec anxiété ses regards sur la figure de M. Bruce, comme pour étudier son caractère ou ses sentiments. Si elle apercevait Gerty seule dans sa chambre ou se promenant dans le jardin, elle courait vers elle, passait son bras autour de sa taille et se mettait à parler de son sujet favori. Elle lui racontait avec un mélange de naïveté et d'étourderie les discours flatteurs et les attentions délicates de M. Bruce; parlait longuement de lui, demandait à Gerty quelle opinion elle avait de ses mérites et ce qu'elle pensait de la sincérité de l'admiration dont il lui donnait tant de preuves. Elle indiquait quelqu'un des défauts qu'il possédait et en faisait presque une qualité, et quand Gerty reconnaissait avec elle combien il était fâcheux qu'il eût telle ou telle imperfection, elle déployait toute son éloquence et les efforts les plus ingénus pour lui prouver qu'elles se trompaient toutes deux. Elle la priait de lui dire si elle le croyait vrai dans tout ce qu'il disait, ajoutant que, pour elle, elle ne pouvait se l'imaginer, et qu'elle regardait ses paroles comme autant de plaisanteries. Mais si Gerty saisissait l'occasion qui se présentait d'avouer qu'elle pensait de même et qu'elle croyait prudent de ne pas ajouter foi à ses séduisants discours, la figure de la pauvre Kitty s'attristait, et elle entreprenait de lui expliquer les raisons qui lui faisaient croire *parfois* qu'il était sincère : sa voix avait des accents si *vrais* et si *affectueux !*

Il était inutile d'essayer de lancer des insinuations ou de vouloir l'engager à se tenir sur ses gardes. La

Digitized by

pauvre Kitty était complétement aveuglée. A la fin, M. Bruce pensa qu'il était temps d'éprouver la fermeté de Gerty par l'offre d'une bague de prix. Fort étonnée de sa présomption, elle la refusa sans cérémonie et sans hésiter. Le lendemain, elle la vit au doigt de Kitty, qui était impatiente de lui raconter comment elle lui avait été présentée.

— Et vous l'avez acceptée? lui demanda Gerty avec un regard si surpris, que Kitty évita d'avouer qu'il en était ainsi, et dit d'un air embarrassé qu'elle avait seulement consenti à la porter quelques jours.

— Je ne voudrais pas le faire, dit Gerty.

— Pourquoi?

— Parce qu'en premier lieu, je ne vois pas qu'il soit convenable de recevoir de riches présents d'un jeune homme; et qu'en outre, si des étrangers le remarquent, vous pourrez être exposée à des propos désagréables et compromettants.

— Qu'en feriez-vous? demanda Kitty.

— Je la lui rendrais.

Kitty parut indécise; mais après y avoir réfléchi, elle la rendit à M. Bruce, en lui répétant les paroles de Gerty. Ce jeune homme, méconnaissant la noblesse des intentions de Gerty, crut qu'elle avait simplement désiré élever une difficulté entre lui et Kitty, et en conclut qu'il avait enfin touché son cœur, et que son triomphe allait être complet. Il fut par conséquent désappointé lorsque, la première fois qu'il la vit après cet incident, elle le traita avec la même froideur et la même politesse qu'elle avait pour lui depuis quelque temps. Il lui sembla vraiment qu'elle était plus indifférente que jamais à ses séductions, et il quitta précipitamment la maison (au grand regret de Kitty, qui employa le reste du jour à repasser dans son esprit

Digitized by Google

tout ce qu'elle avait dit et fait, afin de savoir ce qui avait pu l'offenser), chercha son ancien refuge sous le poirier, et se livra à l'examen d'une question importante.

Ben Bruce s'était rarement senti appelé à envisager sérieusement quelque chose; il était peu accoutumé à réunir et à concentrer les forces de son esprit pour examiner les deux côtés d'une question. N'ayant pas dans la vie de but plus élevé que de satisfaire ses goûts et ses désirs, il s'était habitué à profiter de toutes les occasions qu'il rencontrait pour s'amuser ou se distraire, et ne s'était souvent fait aucun scrupule d'employer des ruses basses et indignes pour réussir dans ses projets. Doué comme il l'était, malgré son esprit borné, d'une assez bonne dose de perspicacité, il était difficile de le tromper ou de le frustrer de ses droits. Il savait ce que valaient sa fortune et sa position dans le monde, et il n'avait jamais souffert que ceux qui avaient espéré tirer parti de leur liaison avec lui l'exploitassent. Le dévouement était une chose dont il n'avait nulle idée, et quand il le rencontrait dans les autres, il ne savait pas l'apprécier. Une circonstance se présentait cependant où ses intérêts et ses désirs se trouvaient en lutte ouverte, où il fallait de toute nécessité que les uns fussent immolés aux autres, et qu'il se décidât à faire un choix.

Le sujet méritait certainement de sérieuses réflexions, et si, pour la première fois de sa vie, Ben Bruce consacrait toute une après-midi à méditer et à peser exactement les arguments contraires, il faut en conclure que son esprit s'était arrêté sur la question la plus importante qui l'eût jamais occupé.

— Dois-je me déterminer, pensait-il, à épouser cette pauvre fille? Dois-je, moi qui possède une belle for-

Digitized by

tune, qui ai encore de brillantes espérances, renoncer à la perspective qu'elles m'offrent de contracter un mariage opulent, et consentir à partager mes richesses et ma position avec cette enfant adoptive des Graham, qui, en dépit de sa pauvreté, ne veut même pas m'accorder un sourire, à moins que ce ne soit au prix de tous mes biens? Si elle était moins charmante, je la mystifierais, après tout. Je voudrais savoir ce qu'elle éprouverait si j'épousais Kitty. Je suis sûr qu'elle ne me donnerait pas la satisfaction de le soupçonner; car elle est si fière, qu'elle viendrait à mon mariage et se dominerait, je le sais, au point de courber son cou flexible avec sa grâce habituelle et de me dire : « Bonsoir, M. Bruce, » aussi poliment et aussi froidement qu'elle le fait maintenant toutes les fois que je la vois. — Cela me révolte de voir une pauvre fille aussi hautaine. Mais je serai fier de ce caractère si elle devient madame Bruce. — Je ne sais vraiment comment je suis devenu amoureux d'elle. Elle n'est pas jolie, du moins ma mère et Belle Clinton le disent. Pourtant le lieutenant Osborne l'a remarquée aussitôt qu'elle est entrée dans le salon, et Fanny ne tarit pas en éloges sur sa beauté. Je ne sais trop ce que j'en pense moi-même; je crois qu'elle m'a ensorcelé et que je suis incapable de la juger, mais si ce qui est en elle n'est pas de la beauté, c'est évidemment quelque chose de plus que de la distinction.

Il s'entretenait ainsi avec lui-même ; et comme chaque fois qu'il revenait sur ce sujet il commençait par s'appesantir sur l'immense sacrifice qu'il ferait, et finissait par énumérer les charmes de Gerty, il n'est pas difficile de supposer qu'il en vint à conclure qu'il souffrirait moins en mettant sa fortune à ses pieds qu'en essayant d'en jouir sans elle.

Digitized by Google

Quand il eut pris cette résolution, il fut quelques jours sans trouver l'occasion d'adresser un mot à Gerty, qui cherchait alors doublement à l'éviter et passait la plus grande partie de son temps dons la chambre d'Émilie ou dans la sienne, à moins qu'à la prière d'Émilie elle ne l'accompagnât quelques instants au salon ; et dans ce cas même, elle faisait tous ses efforts pour rester, sous un prétexte ou sous un autre, à côté de son amie.

Vers cette époque, madame Graham et madame Bruce furent invitées, ainsi que leurs familles, à un bal que donnait une personne de leurs connaissances, qui demeurait à cinq milles de là environ. C'était à l'occasion du mariage d'une compagne de pension d'Isabelle et de Kitty, et elles désiraient vivement y aller. Madame Bruce, qui avait une calèche, offrit aux deux cousines de les prendre avec elle, et sa proposition fut acceptée avec joie, car la voiture de M. Graham ne pouvait contenir que deux personnes lorsqu'elle était fermée.

La perspective d'une réunion joyeuse et d'une opportunité pour se faire voir ranima l'énergie et les esprits abattus d'Isabelle. Ses magnifiques toilettes de soirée furent tirées des armoires afin qu'elle pût choisir la plus jolie et la plus élégante. Tandis que placée devant la glace elle essayait une guirlande, puis une autre, et paraissait si jolie avec toutes, qu'il semblait difficile de faire un choix, Kitty, debout à côté d'elle, essayant, mais en vain, d'attirer son attention et d'obtenir son avis relativement au genre et à la couleur qui lui siéraient le mieux. Voyant à la fin qu'elle ne pouvait parvenir à distraire sa cousine de la contemplation d'elle-même, elle renonça à insister davantage et courut consulter Gerty.

Digitized by

Elle la trouva dans sa chambre, tenant un livre qui paraissait l'intéresser beaucoup; mais aussitôt que Kitty entra, elle le ferma et donna la plus grande attention au sujet qui la préoccupait.

— Gerty, dit Kitty, que faut-il que je mette ce soir? J'ai voulu le demander à Belle, mais elle ne veut jamais me parler ni même écouter ce que je lui dis quand elle s'occupe de sa toilette! En vérité, elle est affreusement égoïste!

— Qui la conseille? demanda Gerty.

— Oh! personne; elle choisit toujours tout elle-même; mais elle a tant de goût! et moi, je n'en ai pas la moindre parcelle! Aussi, Gerty, dites-moi, je vous prie, ce qu'il faut que je mette ce soir.

— Je suis la dernière personne à laquelle vous auriez dû vous adresser, Kitty; car je n'ai jamais vu de bal de ma vie.

— Qu'est-ce que cela fait? Je suis sûre que si vous y alliez, votre toilette serait plus jolie que toutes les nôtres, et je ne crains pas de me fier à votre goût; car je ne vous ai jamais rien vu porter qui ne fût joli; votre robe de jaconas même, que vous portez le matin, a quelque chose d'élégant,

— Chut! chut! Kitty, vous allez trop loin; il faut que vous restiez dans des limites raisonnables, si vous voulez que je vous croie.

— Eh bien, alors, dit Kitty, pour ne pas parler de vous, car je sais que vous n'aimez pas les compliments, *quelqu'un* me l'a dit. Qui donc prépare la toilette de mademoiselle Émilie? qui choisit ses robes?

— Je m'en occupe depuis quelque temps, mais...

— J'en étais sûre! j'en étais sûre! interrompit Kitty. Je savais que c'était à vous que la pauvre mademoiselle Émilie devait d'être toujours si soignée et si belle.

Digitized by Google

— Non, vraiment, Kitty, et vous êtes dans l'erreur; je n'ai jamais vu Émilie mieux habillée que la première fois que je l'ai rencontrée ; et sa beauté n'est pas due à l'art ; elle vient d'elle-même.

— Oh ! je sais qu'elle est charmante et que tout le monde l'admire; mais personne ne peut supposer qu'elle songerait à porter d'aussi jolies choses et les disposerait avec tant de grâce dans le seul but de se faire plaisir.

— Ce n'est pas simplement pour sa satisfaction personnelle qu'elle le fait, c'est pour plaire à son père qu'elle a essayé de s'habiller avec goût et avec soin. J'ai entendu dire qu'après avoir perdu la vue, elle avait été quelque temps disposée à se négliger beaucoup, mais qu'ayant découvert par hasard que c'était pour son père un nouveau sujet de chagrin, elle avait surmonté sa répugnance, et, avec le secours de madame Ellis, était toujours parvenue à le contenter sur ce point. Mais vous avez dû remarquer, Kitty, qu'elle ne porte rien de voyant ni d'original.

— Vraiment oui, et c'est ce qui me plaît. Mais, Gerty, n'a-t-elle pas toujours été aveugle ?

— Non ; elle a eu de fort beaux yeux jusqu'à l'âge de seize ans.

— Comment ce malheur lui est-il arrivé ?

— Je l'ignore.

— Ne le lui avez-vous jamais demandé ?

— Non.

— Pourquoi ? Oh ! que c'est singulier !

— J'ai su qu'elle n'aimait pas à en parler.

— Mais elle vous l'aurait dit ; car elle vous adore presque.

— Si elle avait désiré que je connusse ces circonstances, elle me les aurait racontées sans que j'eusse besoin de lui faire de questions.

Digitized by

Kitty regarda fixement Gerty, tant une telle affection et une délicatesse si extraordinaire lui causaient d'étonnement; mais elle admira instinctivement une réserve dont elle sentait bien qu'elle eût été incapable elle-même.

— Et votre robe? dit Gerty souriant de la stupéfaction de Kitty.

— Oh! sans doute; j'avais presque oublié pourquoi j'étais venue ici, reprit Kitty. Comment faut-il qu'elle soit, étoffée ou légère, rose, bleue ou blanche?

— Comment est celle qu'Isabelle a choisie?

— Bleue; une magnifique étoffe de soie bleue; c'est toujours sa couleur favorite; mais elle ne me sied pas.

— Je le crois, dit Gerty; venez, Kitty, allons dans votre chambre voir vos robes, et je vous donnerai mon avis.

La garde-robe de Kitty ayant été passée en revue, et Gerty ayant exprimé sa prédilection pour une étoffe légère et transparente, surtout en été, une délicieuse robe de crêpe blanc obtint la préférence. Mais alors une autre difficulté survint : aucune de ses coiffures ne fut trouvée convenable; elles étaient toutes fanées plus ou moins, et pas une ne pouvait être comparée avec la ravissante et fraîche guirlande qu'Isabelle plaçait en ce moment parmi ses boucles.

— Il n'y a pas une seule de ces couronnes que je puisse porter, dit Kitty; elles paraissent si laides à côté de celle d'Isabelle! Mais, oh! s'écria-t-elle en jetant un coup d'œil dans un carton qui était sur la toilette, en voici qui sont juste comme je les aimerais! Oh! Isabelle, où avez-vous eu ces belles fleurs?

Et elle en prit quelques-unes qui imitaient admirablement la nature, et, les montrant à Gerty, elle ajouta que c'était ce qu'il lui faudrait.

Digitized

— Kitty, s'écria Isabelle avec colère, lorsque, se détournant de la glace, elle aperçut ce que sa cousine tenait à la main, ne touchez pas à mes fleurs! vous les abimeriez!

Et, les lui arrachant, elle les replaça dans le carton, ouvrit un tiroir du secrétaire dans lequel elle les déposa, prit la précaution de le fermer et de serrer la clef dans sa poche, ce que Gerty contempla avec autant d'étonnement que d'indignation.

— Kitty, dit-elle, je vous ferai une guirlande de fleurs naturelles, si vous le désirez.

— Vraiment, Gerty? reprit la désolée Kitty. Oh! ce serait charmant! Je préfère cela à tout le reste! Et vous, Isabelle, maussade, égoïste, vous pouvez garder toutes vos couronnes pour vous; c'est malheureux que vous ne puissiez en mettre deux à la fois!

Fidèle à sa promesse, Gerty prépara une coiffure pour Kitty, et elle mélangea les plus rares productions du jardin avec tant de goût, que quand Isabelle vit sa cousine parée avec plus de soins affectueux qu'elle n'en avait jamais rencontré elle-même, elle sentit, malgré la conviction qu'elle avait de lui être supérieure en beauté, une angoisse de jalousie contre Kitty, un mouvement de haine contre Gerty lui serrer le cœur.

Ce n'avait pas été pour Isabelle, qui ne pouvait souffrir d'être éclipsée, une légère cause d'ennui de voir que Kitty était l'objet des attentions marquées de M. Bruce, tandis qu'elle se trouvait complétement délaissée; non qu'elle éprouvât la moindre inclination pour le jeune homme auquel Kitty était si désireuse de plaire, mais l'importance que son admiration donnait à sa cousine, l'intérêt que cet événement éveillait en sa tante et les regards significatifs de madame Bruce, tout lui faisait sentir qu'elle n'occupait plus que le

Digitized by

second rang et lui faisait désirer plus ardemment que jamais d'écraser dans la société la naïve Kitty. Aussi, quand madame Graham complimenta cette dernière de son élégance inaccoutumée et lui dit que quelqu'un serait plus ravi qu'il ne l'avait encore été, Isabelle pinça les lèvres avec un sourire de doute et de dédain, tandis que la tremblante Kitty se tournait vers Gerty et murmurait à son oreille :

— M. Bruce aime le blanc ; il me l'a dit l'autre jour quand vous avez traversé le salon, vêtue de votre robe de mousseline.

XXXII

Émilie ne se sentait pas bien ce soir-là. Il en était souvent ainsi depuis quelque temps. Ce mal de tête, fatigue inusitée, répulsion nerveuse pour le bruit et pour le tumulte, la forçait quelquefois à se retirer dans sa chambre et à chercher son lit de bonne heure. Lorsque madame Graham et ses nièces furent descendues au salon pour y attendre le bon plaisir de M. Graham et l'arrivée de madame Bruce, Gerty retourna près d'Émilie, qu'elle venait de quitter et qu'elle trouva souffrant extrêmement de ce qu'elle appelait son insupportable tête. Elle la détermina aisément à avoir recours au seul remède infaillible, le sommeil ; et Gerty, s'asseyant sur le bord du lit, comme il lui arrivait fréquemment de le faire, baigna ses tempes jusqu'à ce qu'elle s'endormît. Le bruit de la voiture de madame Bruce allant et venant parut troubler un peu son repos ; mais quelques minutes après, elle était si profondément endormie, que, quand M. et madame Graham partirent, la voix éclatante de cette dernière donnant ses ordres aux domestiques ne l'éveilla pas. Gerty resta

Digitized

quelque temps encore dans la même attitude, puis, se levant doucement, elle disposa tout pour la nuit, conformément aux désirs bien connus d'Émilie. Quand elle eut fini, elle sortit, fermant la porte sans bruit derrière elle, alla dans sa chambre chercher un livre, entra dans le salon inoccupé et s'assit auprès d'une table, dans l'espoir de jouir d'une tranquillité et d'un calme parfaits, ce qui était alors une rare bonne fortune.

Cependant, soit que ses pensées eussent plus d'intérêt que le volume qu'elle tenait, soit que la beauté de la soirée la séduisît, elle abandonna bientôt sa place; et, se dirigeant vers la porte vitrée, elle s'assit auprès, et là, appuyée sur sa main, se perdit en de profondes méditations.

Peu après, elle entendit marcher dans le salon, elle se retourna, et vit M. Bruce à côté d'elle. Elle se leva brusquement, et s'écria :

— M. Bruce ! est-ce possible? Je vous croyais à cette noce?

— Je n'y ai pas été; cette maison avait plus d'attrait pour moi. Avez-vous pu croire, mademoiselle Gerty, que je trouverais aucun plaisir dans une réunion dont vous ne feriez pas partie?

— Je n'aurais certes pas eu la vanité de supposer le contraire, répondit Gerty.

— Je désirerais que vous eussiez plus d'amour-propre, mademoiselle Gerty. Peut-être alors croiriez-vous quelquefois ce que je dis.

— Je suis heureuse, M. Bruce, que vous ayez la franchise de reconnaître que, sans cette condition, il est impossible que quelqu'un ajoute foi à vos beaux discours.

— Je n'admets rien de semblable. Je ne vous dis, à vous, que ce que toute autre jeune fille ne demande-

Digitized by Google

rait pas mieux que de croire ; mais comment vous convaincre que je suis sincère, et que je désire que vous me compreniez? Comment vous persuader de converser librement avec moi et de ne pas éviter plus longtemps ma présence ?

— En ne m'adressant que des paroles simples et vraies ; en m'épargnant ces compliments et ces attentions que je ne puis accepter, et qui sont indignes de vous.

— Mais j'ai un but, mademoiselle Gerty, un but sérieux. Il y a déjà plusieurs jours que je cherche inutilement l'occasion de vous parler, pour vous faire part de ma résolution, et il *faut* que vous m'écoutiez maintenant, ajouta-t-il résolûment la voyant changer de couleur, et lisant sur sa physionomie qu'elle était mal à l'aise et inquiète. Il faut que vous me donniez une réponse immédiate, et elle sera, je l'espère, conforme à mes désirs. Vous n'aimez pas les discours ambigus, eh bien, je serai clair, maintenant que mes idées sont arrêtées. Mes parents et mes amis s'étonneront et bavarderont autant qu'il leur plaira en me voyant épouser une femme qui n'a ni fortune, ni famille, mais je suis déterminé à les braver tous et à vous offrir, sans hésiter, de partager ma destinée. A quoi l'argent serait-il bon, après tout, s'il ne rendait pas un homme indépendant et ne le laissait pas libre d'agir à sa guise? Et, quant à ce qui est du monde, je ne vois pas que vous ne puissiez y porter la tête aussi haute que qui que ce soit, Gerty ; donc, si vous n'avez aucune objection à faire, nous ne jouerons pas plus longtemps aux propos interrompus et regarderons cela comme une chose réglée.

Il essaya de lui prendre la main.

Mais Gerty se recula ; le rouge monta à ses joues et

Digitized

les yeux qu'elle arrêta sur lui brillaient d'une expression d'étonnement et de fierté qui ne pouvait lui laisser aucun doute.

Le regard calme et pénétrant de ces yeux noirs disait bien des choses, et M. Bruce répondit à leur interrogation muette :

— J'espère, mademoiselle Gerty, que ma franchise ne vous a pas déplu.

— Votre franchise, non, dit Gerty avec calme, car j'aime la franchise avant tout; mais qu'ai-je fait, à mon insu, pour vous inspirer tant de confiance, que, tandis que vous vous proposez de résister à tous vos amis, c'est à peine si vous daignez me consulter sur vos projets?

— Rien, dit Bruce humblement, mais j'ai pensé que vous aviez cru que je voulais me jouer de vos affections, et vous étiez, en conséquence, éloignée de moi, élevant entre nous une barrière, ce que vous n'auriez sans doute pas fait si vous aviez su combien j'étais sincère; mais, croyez-moi, je ne vous en ai admirée que davantage pour vous être conduite avec autant de dignité, et si j'ai trop présumé de votre bienveillance, il faut que vous me le pardonniez. Je serai encore trop heureux de recevoir de vous une réponse favorable.

Les traits de Gerty perdirent l'expression d'orgueil offensé qui les avait animés jusque-là. « Il n'en sait pas davantage, pensa-t-elle; je dois plaindre sa vanité et son ignorance et lui adoucir cette déception. »

Alors, tout en déclarant, avec une fermeté qui ne laissait place à aucune illusion, qu'elle n'avait jamais eu pour M. Bruce d'autres sentiments que ceux d'une ancienne connaissance et d'une bienveillance sincère, elle chercha à rendre son refus moins blessant en employant le langage le plus affectueux et les expressions les moins propres à l'affliger ou à l'offenser.

Digitized by Google

Elle sentait, comme toute femme de cœur doit le faire dans des circonstances analogues, que sa reconnaissance et ses égards étaient dus à l'homme qui, quel que fût, du reste, le degré d'estime qu'elle eût pour lui, lui avait rendu le plus grand honneur; et quoique ses regrets fussent diminués, en cette occasion, par le souvenir de Kitty et de l'étrangeté de la conduite maintenant doublement inexplicable de M. Bruce envers elle, elle ne permit même pas à cette pensée de l'empêcher de conserver le ton et le langage, non-seulement d'une personne bien élevée, mais aussi d'une personne qui, forcée d'infliger une douleur à quelqu'un, gémit sur la nécessité de le faire.

Il lui sembla presque, cependant, que sa sollicitude n'avait servi à rien, lorsqu'elle vit de quelle manière il interprétait son refus.

— Gerty, dit-il, vous vous jouez de moi ou de vous. Si vous êtes encore disposée à faire la coquette avec moi, je désire que vous compreniez bien que je ne m'humilierai pas à vous supplier davantage; mais si, d'un autre côté, vous méconnaissez vos intérêts au point de refuser une fortune comme la mienne, il est fâcheux que vous n'ayez pas un ami pour vous conseiller. On ne rencontre pas tous les jours une chance pareille, surtout une pauvre institutrice, et si vous êtes assez imprévoyante pour la dédaigner, j'ose dire que vous n'en trouverez pas une autre.

A ces paroles insultantes, l'ancien caractère de Gerty se réveilla, souleva et exalta ses esprits irrités; il se trahit même par le mouvement de ses doigts qui tremblaient sur la table où ils étaient posés, et près de laquelle elle se tenait debout (car elle s'était levée tandis que M. Bruce parlait); mais, quoique cette révolte d'un vieil ennemi fût inattendue et violente, ses sensations

Digitized by Google

avaient été trop longtemps réprimées pour qu'elle ne résistât pas au choc, quelque imprévu qu'il fût, et elle répondit d'une voix qui, bien que légèrement agitée, était loin d'exprimer la colère :

— En admettant, M. Bruce, que je pusse oublier à ce point ce que je me dois à moi-même, je ne voudrais pas vous faire l'injustice de vous épouser pour votre fortune. Je ne méprise pas la richesse, car je sais le bonheur dont elle est souvent la source, mais mon affection ne peut s'acheter avec de l'or.

Et en parlant ainsi elle se dirigea vers la porte.

— Restez, dit M. Bruce, lui saisissant la main; écoutez-moi encore un instant; laissez-moi vous adresser une question : Êtes-vous jalouse des attentions que j'ai eues dernièrement pour une autre?

— Non, répondit Gerty; mais j'avoue que je n'ai rien compris à votre conduite.

— Avez-vous pensé, demanda-t-il avec vivacité, que j'avais la moindre affection pour cette sotte Kitty? Avez-vous cru un instant que j'avais un autre désir que de vous prouver que mes hommages pouvaient être agréés ailleurs? Non, sur ma parole, je n'ai jamais eu la plus légère préférence pour elle; mon cœur vous a toujours appartenu sans partage, et je ne me suis montré assidu, de temps à autre, auprès d'elle que dans l'espoir d'obtenir un regard de *vous*, un regard *inquiet*, s'il était possible. Oh! que de fois j'ai souhaité vous voir éprouver le quart du plaisir qu'elle ressentait près de moi, rougir et sourire comme elle, paraître triste quand j'étais maussade, gaie quand j'étais joyeux, afin de pouvoir me flatter d'avoir touché votre cœur comme le sien! Mais quant à l'aimer...

— Arrêtez! s'écria Gerty, pour moi, si ce n'est pour vous! Oh! comment...?

Digitized by Google

Elle ne put prononcer un mot de plus, et, tombant assise sur la chaise la plus proche, elle éclata en sanglots et cacha sa tête dans ses mains, comme elle en avait eu l'habitude dans son enfance.

M. Bruce restait immobile, frappé du plus profond étonnement ; à la fin, il s'approcha d'elle et lui dit à voix basse :

— Qu'avez-vous ? Qu'ai-je fait ?

Quelques minutes s'écoulèrent avant qu'elle fût en état de répondre à ses questions ; quand elle releva la tête et écarta ses cheveux de son front, toute sa figure portait l'empreinte d'un violent chagrin, et elle lui dit d'une voix entrecoupée :

— Ce que vous avez fait? Oh! comment pouvez-vous le demander? Elle est douce, aimable et affectueuse ; elle aime tout le monde et a confiance en tout le monde. Vous l'avez trompée, et j'en suis la cause. Oh ! comment avez-vous pu faire cela ?

Ben parut déconcerté en entendant ces paroles ; il hésita, mais murmura presque indistinctement :

— Elle surmontera cela.

— Elle surmontera quoi ? dit Gerty. Son amour pour vous ? Peut-être bien ; je ne sais s'il est très-profond. Mais songez combien vous avez abusé de sa nature confiante et sincère ! songez au plaisir avec lequel elle écoutait vos paroles flatteuses, si mensongères ; pensez à sa confiance que vous avez si indignement trahie, et voyez quelle dure leçon votre déloyauté donne à cette orpheline, qui a droit à la sympathie de tous.

— Je n'aurais pas cru que vous auriez pris cela ainsi, dit Ben.

— Comment pouviez-vous penser que je l'envisagerais ? demanda Gerty. Avez-vous pu vous imaginer qu'une action pareille vous rendrait digne de mon estime ?

Digitized by Google

— Vous prenez cela très-sérieusement, Gerty ; ces choses-là se voient fréquemment dans le monde.

— Je suis fâchée de l'apprendre, dit Gerty. Pour moi, qui ne connais rien aux usages de la société, je trouve affreux de se jouer ainsi du cœur humain. Si Kitty vous aime, je ne saurais le dire ; mais, hélas ! quelle opinion aura-t-elle de votre sincérité ?

— Il me semble que vous êtes sévère, mademoiselle Gerty, surtout sachant que c'est mon amour pour vous qui a dirigé ma conduite.

— Peut-être dites-vous vrai, reprit-elle. Je n'ai pas le droit de blâmer, je ne parle que d'après l'impulsion de mon cœur. Il est bien naturel qu'une orpheline défende une orpheline avec chaleur. Peut-être a-t-elle pénétré vos intentions et n'a-t-elle pas besoin d'un conseiller ; mais, croyez-moi, M. Bruce, n'ayez pas si mauvaise opinion de mon sexe pour croire que l'amour et le respect d'une femme peuvent s'obtenir en en trahissant une autre ! Elle serait moins qu'une femme, celle qui manquerait ainsi à l'honneur et à la raison.

— Une trahison ! quelle absurdité ! vous vous élevez bien haut.

— Cela est tellement vrai, M. Bruce, qu'il y a une demi-heure, j'aurais pleuré de ce que vous aviez porté votre affection là où elle ne pouvait rencontrer de retour ; et si je pleure maintenant pour celle qui a prêté l'oreille à de fausses protestations et dont la tranquillité a été pour le moins menacée à propos de moi, vous pouvez l'attribuez sans hésiter à ce que mes sentiments n'ont pas été émoussés au contact du monde.

Il y eut un instant de silence. Ben fit un pas ou deux vers la porte, puis s'arrêta et se rapprocha de Gerty en disant :

— Un jour viendra, Gerty Flint, où vos idées seront

Digitized by Google

moins romanesques, et où, vous souvenant de cette soirée, vous regretterez d'avoir agi ainsi ; vous reconnaîtrez avant peu qu'en ce monde chacun doit s'occuper de soi.

Il quitta le salon immédiatement après avoir achevé cette observation ; Gerty lui entendit fermer avec force la porte d'entrée en sortant.

Bientôt après, le silence fut troublé par un léger bruit qui semblait provenir d'une des profondes embrasures des croisées. Gerty se leva et entendit distinctement, en s'approchant, un sanglot étouffé. Elle souleva le rideau qui était fermé, et, sur un large divan, elle vit la pauvre Kitty Ray, la tête enfoncée dans les coussins, le corps affaissé et dans une attitude désespérée. Les plis froissés de sa robe de crêpe blanc, sa guirlande fanée à demi détachée de sa tête et tombant sur ses épaules, ses cheveux en désordre, sa petite main crispée autour d'une des embrasses, tout contribuait à la faire croire en proie au plus profond découragement.

— Kitty ! s'écria Gerty, qui la reconnut tout de suite, bien que sa figure fût cachée.

Au son de cette voix, Kitty se redressa soudain; elle se jeta dans les bras de Gerty et appuya sa tête sur son épaule; elle ne pleurait pas, elle ne pouvait pas pleurer, mais un tressaillement nerveux qu'elle ne pouvait réprimer agitait tous ses membres. Sa main, qui serrait celle de Gerty, était extrêmement froide; ses yeux n'avaient pas de regard, et, de temps à autre, le même cri sourd qui avait trahi sa présence alarmait sa jeune protectrice, à laquelle elle s'attachait, comme si une frayeur insurmontable se fût emparée d'elle. Gerty la conduisit à un siége; puis, la pressant contre elle, elle réchauffa ses mains glacées et parvint, à force d'embras-

Digitized by Google

ser ses lèvres inanimées, à la rendre un peu plus calme.

Pendant une heure elle resta ainsi, recevant avec plaisir les caresses de Gerty et les lui rendant parfois convulsivement; mais elle ne prononça pas une parole, ne fit aucun bruit. Gerty, guidée par sa délicatesse habituelle, s'abstint de lui adresser une seule question ou de rappeler une conversation qui avait été si bien entendue et si bien comprise; elle attendit patiemment que Kitty revînt à elle-même et parût plus tranquille. Puis, s'apercevant, après lui avoir fait boire une potion calmante, qu'elle était dans un état de prostration complet, elle passa son bras autour de sa taille, et, sans autre invitation, l'emmena dans sa chambre, où, dans le cas où elle ne pourrait reposer, elle serait à l'abri de la curiosité d'Isabelle. Tenant toujours Gerty, la pauvre fille, au secours de laquelle les larmes vinrent enfin, sanglota jusqu'à ce qu'elle s'endormît d'épuisement; et toutes ses souffrances furent pour un instant absorbées dans cet oubli où l'enfance et la jeunesse trouvent un repos passager et souvent un baume salutaire à leurs douleurs.

Il en fut autrement de Gerty. Bien qu'elle eût à peu près le même âge que Kitty, elle avait eu trop de chagrins, éprouvé de trop cuisantes inquiétudes pour jouir de l'heureux privilége de trouver aisément le repos dans des moments de trouble. Elle sentait, en outre, la nécessité de rester éveillée jusqu'au retour d'Isabelle, afin de pouvoir l'informer de ce qu'était devenue Kitty, qu'elle n'aurait pas manqué de chercher en ne la trouvant pas dans la chambre qu'elles occupaient ensemble. Elle s'assit à la croisée pour l'attendre et fut peinée de voir que Kitty s'agitait sans cesse sur le lit, murmurant des mots sans suite comme si des rêves fatigants l'avaient importunée.

Il était plus de minuit quand madame Graham et sa nièce rentrèrent, et Gerty descendit immédiatement pour avertir cette dernière que sa cousine s'était endormie dans sa chambre. Le bruit des voitures avait cependant réveillé Kitty; et quand Gerty revint, elle se frottait les yeux et essayait de rassembler ses pensées.

Tout à coup, le souvenir de la scène qui s'était passée dans la soirée lui revint à la mémoire, et elle s'écria avec un profond soupir :

— O Gerty ! j'ai rêvé de M. Bruce! Auriez-vous pensé qu'il m'aurait traitée ainsi?

— Non, sans doute, dit Gerty; mais je ne voudrais pas rêver de lui, et encore moins y penser. Nous allons nous coucher toutes deux et l'oublier.

— Ce n'est pas la même chose pour vous, reprit Kitty avec simplicité. Il vous aime, et vous ne vous souciez pas de lui; mais moi, moi!

Elle ne put ajouter rien de plus; son émotion l'accabla, et elle cacha sa figure dans l'oreiller.

Gerty s'approcha d'elle, posa affectueusement sa main sur la tête de la pauvre jeune fille et acheva la phrase commencée :

— Votre cœur est si grand, Kitty, qu'il y a peut-être trouvé une petite place; mais il est trop noble pour se donner à un être égoïste et vil. Il ne faut plus penser à lui, Kitty; il n'est pas digne de vous.

— Je ne puis m'en empêcher, reprit Kitty; je suis sotte, ainsi qu'il l'a dit.

— Non, cela n'est pas, dit Gerty avec fermeté, et vous le lui prouverez.

— Comment le pourrai-je?

— Montrez-lui que, malgré toute sa mollesse, Kitty Ray est forte et courageuse, qu'elle a cessé de croire à

Digitized by Google

ses flatteries et apprécie ses protestations pour ce qu'elles valent.

— M'aiderez-vous, Gerty? Vous êtes ma meilleure amie, vous avez pris ma défense et lui avez dit combien il avait été cruel envers moi. Pourrai-je venir près de vous chercher du courage quand il me sera impossible de lui faire croire plus longtemps que je suis heureuse, ou à ma tante, ou à Isabelle?

Les caresses affectueuses de Gerty l'assurèrent suffisamment de son coucours et de sa sympathie.

— Vous serez dans quelques semaines aussi gaie et aussi heureuse que jamais, dit-elle; car vous aurez bientôt oublié une personne que vous ne pouvez plus estimer.

Kitty rejeta la possibilité d'être jamais heureuse; mais Gerty, quoique peu versée elle-même dans la connaissance des mystères du cœur humain, avait plus de confiance et d'espoir. Le violent chagrin et les sanglots convulsifs de Kitty avaient semblé à Gerty les signes de la douleur impétueuse d'un enfant, et elle avait soupçonné que les fibres les plus sensibles de son cœur n'avaient pas été atteintes et n'avaient pas été ébranlées par l'orage.

Elle éprouvait cependant pour elle une compassion sincère et craignait qu'elle n'eût pas la force d'esprit nécessaire pour se conduire avec la dignité et la fierté d'une femme offensée dans ses rapports futurs avec M. Bruce, et qu'elle s'exposât aux dédains d'Isabelle et aux mépris de sa tante, en trahissant, par ses regards ou son maintien, l'épreuve douloureuse et blessante qu'elle avait subie.

Le premier de ces ennuis lui fut épargné. M. Bruce ne reparut plus dans la maison et partit en voyage quelques jours après pour le reste de la saison; et comme cet événement plongeait sa famille et celle de

Digitized by Google

M. Graham dans l'étonnement et les laissait toutes deux dans l'incertitude quant à la cause de ce brusque départ, les difficultés extérieures que Kitty eut à supporter se bornèrent aux questions incessantes et multipliées de sa tante et de sa cousine pour connaître le rôle qu'elle avait joué dans cette circonstance aussi imprévue qu'inconcevable. Avait-elle rejeté ses offres? s'était-elle querellée avec lui? et pourquoi?

Kitty nia avoir fait l'un ou l'autre; mais on ne la crut pas, et cette rupture resta un étrange et intéressant mystère.

Madame Graham et Isabelle étaient toutes deux convaincues que le refus de Kitty de se rendre à ce bal de noce avait eu pour motif la connaissance fortuite qu'elle avait eue, un peu avant l'arrivée de la voiture, que M. Bruce ne les y accompagnait pas. Et comme elles parvinrent à lui faire avouer qu'il avait passé une partie de la soirée au salon, elles en conclurent tout naturellement qu'une difficulté s'était élevée entre eux.

Isabelle connaissait trop bien le caractère de Kitty pour supposer qu'elle eût renoncé volontairement à un admirateur si haut placé dans son estime; elle n'en douta plus en voyant l'impressionnable jeune fille tressaillir lorsqu'on faisait allusion au fugitif. On aurait dû croire que l'affection la plus banale, la délicatesse la moins raffinée lui aurait enseigné à éviter tout ce qui avait trait à cette circonstance douloureuse; mais il n'en fut rien. M. Bruce et sa disparition inexplicable devinrent le sujet habituel de sa conversation; et quand la plus légère discussion, la moindre contrariété survenait entre elle et Kitty, elle imposait silence à cette dernière et la désolait par quelque sarcasme mordant et acéré.

Digitized by Google

Kitty se réfugiait alors près de Gerty, lui racontait ses chagrins et implorait sa compassion. Elle trouva toujours en elle un auditeur attentif et acquit en sa société plus de force et de gaieté qu'elle ne pouvait en trouver ailleurs, en sorte qu'elle lui devint peu à peu redevable des seuls instants de paix qu'elle goûtait; et Gerty, qui ressentait un intérêt réel pour la jeune fille qui avait éprouvé à cause d'elle une déception si amère, et dont les esprits abattus, la contenance rêveuse disaient le chagrin secret, n'épargna rien pour dissiper sa tristesse, animer ses pensées et lui faire prendre goût à ces occupations et à ces plaisirs qui l'avaient souvent consolée de pesants soucis et de violentes contrariétés.

Une grande partie de son temps était naturellement consacrée à sa meilleure amie, Émilie; mais il n'y avait rien de personnel dans le caractère d'Émilie, et quand elle ne souffrait pas de ces maux physiques auxquels elle était sujette, elle était toujours prête à étendre son bienveillant accueil à tous ceux qui pouvaient trouver plaisir ou profit dans sa société; la pétulante et insouciante Fanny elle-même ne s'était jamais sentie importune dans les domaines d'Émilie, tant était doux le sourire qui saluait son entrée, tant était inépuisable l'indulgence dont elle était l'objet. Il n'est guère à supposer alors que l'hospitalité pût être refusée à Kitty, surtout après qu'Émilie eut reconnu, avec un tact surprenant, qu'elle était moins gaie et moins heureuse que par le passé, et avait par cette raison plus de droits encore à son amitié.

Bien des fois, quand Isabelle avait excité et tourmenté Kitty au delà des bornes de toute patience, et qu'elle avait cherché Gerty en vain, une forme délicate et frêle apparaissait à la porte entr'ouverte de la cham-

Digitized by Google

bre de mademoiselle Graham, et l'on était sûr d'entendre la voix mélodieuse d'Émilie dire :

— Je vous entends, Kitty; entrez, ma chère enfant, nous serons heureuses de jouir de votre société.

Et quand elle était là, assise à côté de Gerty, qui lui apprenait à exécuter quelques jolis travaux d'aiguille, écoutant la lecture d'un livre intéressant ou la conversation plus agréable encore d'Émilie, Kitty passait des heures si calmes, si sereines, si totalement différentes de celles qui avaient jusque-là rempli sa vie, qu'elle ne les oublia jamais. Elles produisirent du reste, sur elle, une impression durable, qui contribua au perfectionnement de son cœur et de son esprit.

Personne ne pouvait vivre dans l'intimité d'Émilie, l'entendre parler, contempler l'éclat de son céleste sourire, respirer l'air pur qui l'environnait, sans emporter avec soi l'*amour* du bien et de la vertu, si ce n'est quelque parcelle de leur *essence*. Elle était si dévouée, si patiente, malgré son infirmité, que Kitty aurait eu honte de se plaindre devant elle; puis il pénétrait toujours dans son appartement une allégresse contagieuse, et Kitty se trouva souvent entraînée à s'oublier elle-même et à s'abandonner à sa vivacité et à sa gaieté naturelles.

Des semaines succédèrent à des semaines; le chagrin et les regrets de Kitty, qui avaient été si violents et si profonds dans le début, commencèrent à s'effacer rapidement, ainsi que le font souvent des douleurs si impétueuses, et tandis que les progrès de sa guérison avançaient silencieusement et à son insu, un autre travail, non moins salutaire et important, s'opérait en elle. Dans ses constants rapports avec le cœur pur et l'esprit supérieur d'Émilie et dans son intimité plus complète

Digitized by Google

encore avec celle qui s'était assise à ses pieds et avait suivi ses leçons, l'âme de Kitty s'imprégna d'une élévation de pensées et d'une noblesse de sentiments tout à fait étrangères à son ancienne nature.

L'enfant étourdie, dont le cœur s'était laissé prendre aux flatteries de M. Bruce, apprit à connaître, tant par l'exemple et les préceptes de ses nouvelles amies que par sa propre expérience, l'insuffisance et le vide de la nourriture qu'on avait donnée à son esprit; elle résolut, pour la première fois de sa vie, de cultiver et d'étendre ses facultés immortelles, et développa, à partir de ce jour, les germes d'une organisation plus féconde, qui, se fortifiant dans les années qui suivirent et au milieu d'autres circonstances, transformèrent l'enfant joyeuse, futile et inconstante de la mode, en une femme estimable, utile et aimante.

XXXIII

Gerty était loin d'imaginer que les efforts complétement désintéressés qu'elle faisait pour assurer la tranquillité et le bonheur de Kitty, qui s'était soumise à ses soins et à son amour, excitaient la jalousie et la malveillance. Isabelle, qui n'avait jamais aimé celle dont toutes les actions étaient la censure continuelle de sa vanité et de son égoïsme, et qui l'avait trouvée coupable du second crime d'être l'amie de prédilection d'un jeune homme pour lequel elle avait conservée elle-même un souvenir affectueux, était disposée à saisir avec empressement la première occasion de la rendre odieuse à madame Graham.

Elle ne tarda pas à remarquer le haut degré de confiance qui semblait exister entre Kitty et Gerty; elle se souvint que sa cousine avait préféré la chambre de cette

dernière à la sienne, le soir même de la querelle supposée avec Bruce, qui fut suivie de son départ. Sa colère et son ressentiment ayant été poussés à leur comble par l'amitié croissante des deux jeunes filles, sa froideur et sa méchanceté envers Kitty n'avaient fait qu'augmenter et se fortifier; elle se hâta de faire part à madame Graham du soupçon que Gerty, dans son intérêt propre, avait amené une difficulté entre M. Bruce et Kitty, et préparé ainsi une rupture.

Madame Graham adopta sans hésiter l'opinion de Belle.

— Kitty, dit-elle, est un esprit faible et évidemment sous l'influence de mademoiselle Flint. Je ne serais pas étonnée que vous eussiez deviné juste, Belle!

Liguées ensemble, elles entreprirent de surprendre ou d'arracher à Kitty l'aveu des moyens que Gerty avait employés pour éloigner son admirateur et l'abuser elle-même. Mais Kitty, tout en défendant avec indignation Gerty de lui avoir nui de la sorte, persista obstinément à refuser de révéler ce qui s'était passé. Ce fut le premier secret que sut garder Kitty ; mais son orgueil féminin y était engagé, et elle persista dans un silence dont l'honneur et la sagesse lui faisaient une loi.

Madame Graham et Belle étaient alors sérieusement offensées, et les conciliabules qu'elles tinrent à ce sujet furent nombreux, les conjectures qu'elles formèrent furent inépuisables, et, comme elles s'irritèrent chaque jour de plus en plus contre Gerty, elles commencèrent à laisser graduellement percer leur mécontentement dans leur conduite.

Gerty s'aperçut sans peine des impolitesses auxquelles elle était constamment en butte ; car, bien qu'elle n'attendît rien de leur amitié et ne fût pas sous leur dépendance, elle ne pouvait vivre sous le même toit, sans

qu'il leur fût facile de trouver de fréquentes occasions de la blesser par leur impertinence. Et leur conduite devint bientôt si choquante, qu'elle eût été insoutenable pour toute autre que Gerty.

Une patience extraordinaire soutint l'égalité de son âme. Elle ne s'était jamais attendue à de l'amitié ni à des égards de la part de madame Graham et d'Isabelle. Elle avait vu tout d'abord qu'il ne pouvait y avoir de sympathie entre elles, et lorsqu'elles manifestèrent ouvertement leur inimitié, elle réunit toutes ses forces pour conserver non-seulement son empire sur elle-même et le calme, mais aussi une disposition d'esprit toujours charitable.

Il fut heureux que cet essai, comparativement léger, de sa résignation, ne l'eût pas épuisée, car une nouvelle provocation, plus inattendue et beaucoup plus poignante, se préparait pour elle. Ses ingénieuses persécutrices, dépitées et irritées de la résistance imprévue que leur opposait ce calme inébranlable qui ne leur permettait de remporter aucun avantage dans la lutte qu'elles avaient engagée, dirigèrent l'attaque d'un autre côté; et Émilie, la douce, l'aimante, l'inoffensive Émilie, devint le but contre lequel elles dirigèrent les traits de leur malveillance.

Gerty pouvait supporter l'insulte, l'injustice et même des paroles dures et grossières quand on ne s'attaquait qu'à elle; mais son sang bouillonna dans ses veines quand elle vit que sa bien-aimée Émilie devenait la victime de négligences mesquines et de mauvais procédés. Employer vis-à-vis d'Émilie d'autres termes que ceux de la plus parfaite politesse, était impossible; il était au moins aussi difficile de trouver en défaut une personne dont l'existence était si pure et si belle, et la position isolée que son infirmité la forçait d'occuper sem-

Digitized by Google

blait la mettre à l'abri de toute tracasserie ; mais madame Graham était grossière et emportée ; Isabelle était égoïste et sans cœur ; et, bien avant que la jeune aveugle se doutât de leurs intentions hostiles, Gerty s'était irritée et révoltée en voyant ou en entendant des paroles ou des actions habilement calculées pour blesser une âme sensible et délicate.

Bien des coups furent parés par Gerty ; bien des négligences effacées avant d'avoir été tentées ; bien des plans, presque détruits parce qu'on les savait chers à Émilie, avaient été exécutés et accomplis jusqu'au bout par sa persévérance et son énergie. Pendant quelques semaines Émilie ignora qu'un grand nombre de petits services qui lui étaient habituellement rendus par une domestique étaient remplis par Gerty, qui ne voulait pas qu'elle sût que Bridget avait reçu de sa maîtresse des ordres tout à fait incompatibles avec les soins qu'elle donnait ordinairement aux besoins de mademoiselle Graham.

M. Graham était à cette époque absent de chez lui ; quelques affaires difficiles l'avaient appelé à New-York dans une saison où, libre de tels soucis, il se livrait depuis longtemps au repos. Sa présence eût été une sérieuse entrave pour sa femme, qui connaissait l'affection dévouée qu'il portait à sa fille et l'importance qu'il attachait à ce que son bien-être et son plaisir passassent en première ligne. Et en vérité son amour et sa sollicitude pour Émilie, ainsi que le dévouement enthousiaste que lui témoignaient toutes les personnes de la maison l'avaient rendue l'objet de la jalousie de madame Graham, qui était par conséquent enchantée de trouver l'occasion de prendre l'offensive. Pour elle, comme pour Isabelle, la désertion de Kitty, qui avait passé, au dire de sa tante et de sa cousine, dans le camp ennemi, n'était

Digitized by Google

que la cause secondaire de sa défiance et de son inimitié.

Le malentendu avec M. Bruce, que leurs soupçons indignes accusaient Gerty d'avoir provoqué et Émilie d'avoir aidé et encouragé, leur fournit un motif ostensible pour se livrer à leur animosité, et elles résolurent d'en profiter amplement.

Quelques jours avant l'arrivée de M. Graham, madame Graham et Isabelle essayaient de tuer ensemble les longues heures d'une accablante après-midi d'août, en exerçant une critique illimitée sur toutes les personnes de la maison, quand une lettre fut apportée à madame Graham. Elle était de son mari; après en avoir rapidement parcouru le contenu, elle dit d'un air satisfait :

— Voici de bonnes nouvelles pour nous, Isabelle, et l'espoir de quelque plaisir.

Puis elle lut à haute voix :

« L'ennuyeuse affaire qui m'a appelé ici est presque terminée, et l'issue en est on ne peut plus favorable à mes désirs et à mes projets. Je ne vois rien qui puisse nous empêcher de partir pour l'Europe vers la fin du mois prochain. Dites à Émilie de ne rien épargner pour préparer à elle et à Gerty une garde-robe complète. »

— Il parle de Gerty, dit Isabelle avec ironie, comme si elle était de la famille. Pour ma part, je ne vois pas le moindre plaisir à voyager en Europe avec une femme aveugle et son insupportable suite. Je ne sais pourquoi M. Graham a besoin de les emmener.

— Je voudrais bien qu'il les laissât ici, dit madame Graham, ce serait un bon châtiment pour Gerty. Mais, grand Dieu! il penserait plutôt à partir sans sa main droite que sans Émilie.

Digitized by Google

— J'espère, si je me marie jamais, s'écria Isabelle, que ce ne sera pas à un homme qui aura une fille aveugle ! Une personne si terriblement bonne aussi, que chacun doit adorer, admirer et servir !

— Je n'ai pas à la servir, reprit madame Graham ; cela regarde Gerty, c'est pour cela qu'elle vient.

— C'est là le plus fâcheux ; une fille aveugle a besoin d'une demoiselle de compagnie, et une demoiselle de compagnie est une grande dame qui ne se fait pas scrupule d'enlever les adorateurs de vos nièces et de les frustrer de leur affection mutuelle.

— Mais que puis-je faire, Belle? Je ne me soucie certainement pas plus que vous de la société de Gerty; mais je ne vois pas comment je pourrais me débarrasser d'elle.

— J'aurais cru que vous auriez fait connaître à M. Graham une partie du mal qu'elle a déjà fait. Si vous avez un peu d'influence sur lui, vous l'empêcherez de venir.

— Ce ne serait pas plus qu'elle ne mérite, dit madame Graham en réfléchissant ; et je ne sais trop, mais je pense que je lui donnerai un aperçu de sa conduite ; il sera passablement surpris d'apprendre la fuite soudaine de Bruce. Je sais qu'il croyait qu'il épouserait Kitty.

A cet endroit de la conversation, Isabelle fut appelée pour recevoir une visite et laissa sa tante plongée dans des réflexions fécondes en conséquences.

Comme Isabelle descendait le grand escalier pour accueillir avec des sourires et des compliments les hôtes que dans le fond de son cœur elle souhaitait à cent lieues de là par cette après-midi horriblement chaude, Gerty montait sortant de l'arrière-cuisine, et traversait un corridor qui conduisait à sa chambre. Elle portait

Digitized by Google

sur un de ses bras une légère robe de mousseline et une quantité de manches, de manchettes et de cols brodés, ainsi que d'autres objets fraîchement repassés. Sa figure était rouge et brûlante; elle paraissait lasse, et quand elle eut atteint sa chambre, où elle déposa soigneusement son fardeau sur le lit, elle prit une longue aspiration, comme si elle était accablée de fatigue, s'assit à la croisée, rejeta ses cheveux en arrière, et ouvrit une persienne pour respirer, s'il était possible, une bouffée d'air frais. Juste à ce moment madame Prime passa sa tête par la porte entr'ouverte, et, voyant Gerty seule, elle entra; mais elle resta immobile d'étonnement en contemplant les preuves évidentes de son récent labeur; puis levant les yeux sur l'auteur de ce travail, elle s'écria avec indignation :

— Sur ma vie! mademoiselle Gerty, je crois que vous avez repassé tout ce linge vous-même!

Gerty sourit et ne répondit pas.

— Vraiment! si ce n'est pas révoltant, dit la bonne et affectueuse femme, de penser que vous avez travaillé dans cette cuisine qui est chaude comme une étuve, tandis que nous prenions toutes un instant de repos dans le milieu dujour! Je suis sûre que, si mademoiselle Émilie le savait, elle ne mettrait jamais cette robe blanche!

— C'est à peine si elle est assez bien pour qu'elle la porte, dit Gerty. Je ne suis pas très-habile et elle m'a donné beaucoup de mal; un côté était sec avant que j'eusse fini de repasser l'autre.

— Vous avez parfaitement réussi, mademoiselle Gerty; mais je voudrais bien savoir pourquoi vous faites l'ouvrage de Bridget?

— Bridget est toujours fort occupée, dit Gerty éludant de répondre à la question qui lui était posée, et il

Digitized by Google

est bon que j'aie quelque habitude du travail manuel; le savoir ne nuit jamais, vous savez, madame Prime.

— Ce n'est pas une après-midi comme celle-ci qui convient pour des expériences de ce genre, et je me permets de dire que vous ne l'auriez pas choisie si vous n'aviez pas craint que mademoiselle Émilie n'eût besoin de toutes ces choses et n'apprît qu'elles n'étaient pas prêtes. Les temps sont bien changés dans cette maison, où il faut que la propre fille de M. Graham, qui y était autrefois maîtresse absolue, voie ses vêtements laissés de côté pour exécuter les ordres d'autres gens. Bridget devrait savoir qu'elle ne doit pas faire attendre à ces parvenues quand elles lui disent, comme j'ai entendu madame Graham le faire hier, de laisser là ce monceau de mousseline et de s'occuper de choses plus importantes. Notre Katy n'aurait pas fait cela; mais Bridget est une nouvelle venue comme tout le reste. J'ai pensé bien souvent en moi-même : Que dirait mademoiselle Gerty si elle se doutait que mademoiselle Émilie est ainsi négligée? Mais je le dirai à mademoiselle Émilie, et aussi vrai que je me nomme Prime, vous ne vous brûlerez pas une seconde fois la figure en repassant. Si les robes qu'elle aime à porter ne peuvent se faire ici, ni les vôtres non plus à plus forte raison, il faut qu'on donne le blanchissage au dehors. Ce n'est pas l'argent qui manque, et on peut bien en dépenser pour ces dames, puisque dames il y a! Je souhaite de tout mon cœur que *cette* Isabelle s'en aille au loin un peu vite, cela lui ferait du bien et à tout le monde en même temps; car voyez-vous, mademoiselle, cela me saigne l'âme d'être témoin des choses indignes qui arrivent tous les jours! Je vais aller droit à mademoiselle Émilie et lui dire tout ce que j'ai sur le cœur.

— Non, madame Prime, vous ne le ferez pas, dit

Gerty d'un ton persuasif, si je vous prie de ne pas le faire. Vous oubliez combien cela la rendrait malheureuse de savoir que madame Graham lui manque d'égards à ce point. J'aimerais mieux repasser des robes tous les jours ou faire quelque autre chose pour notre chère mademoiselle Émilie que de lui laisser soupçonner qu'il puisse se trouver une personne capable de l'offenser volontairement.

Madame Prime hésita.

— Mademoiselle Gerty, reprit-elle, je croyais que j'aimais notre chère jeune demoiselle autant que qui que ce fût ; mais je crois qu'il faut que vous l'aimiez encore mieux pour prendre si grand souci de son repos, et je ne dirais rien de tout cela, si je ne pensais un peu à vous aussi. Vous êtes venue ici tout enfant, et nous nous sommes attachées à vous ; et moi, je ne peux voir ces gens marcher sur votre tête comme ils prétendent le faire.

— Je sais que vous m'aimez, madame Prime, et que vous aimez Émilie aussi ; eh bien, pour l'amour de nous deux, il ne faut parler à personne des changements survenus dans les dispositions de chacun. Nous réunirons nos efforts pour éloigner d'Émilie jusqu'à l'ombre d'une souffrance ; et, quant au reste, nous ne nous tourmenterons pas de ce qui nous concernera ; si elles ne me favorisent pas et ne me gâtent pas comme j'ai été habituée à l'être, le plus simple sera de ne pas y faire attention, ni vous non plus.

— Que Dieu vous bénisse, mademoiselle ; elles sont bien heureuses d'avoir affaire à vous, car tout le monde ne voudrait pas souffrir pour elles. Elles ne passent pas souvent dans mon chemin, Dieu merci ! car je ferais savoir tout de suite à madame Graham que je ne veux endurer aucune intervention. Les cuisinières ont le pri-

vilége de pouvoir faire respecter leurs droits, et je la chasserais lestement de mes domaines, je vous l'assure. Mais puisque vous me dites de me taire, j'essayerai de tenir ma langue aussi longtemps que je pourrai, quoique ce soit une honte, sur ma parole!

Et madame Prime s'éloigna, grommelant entre ses dents.

Une heure après, Gerty était devant la glace, occupée à natter ses longs cheveux, quand madame Ellis entra après avoir frappé un léger coup à la porte.

— Eh bien, Gerty, dit-elle, je n'aurais pas cru que cela en fût arrivé là.

— Comment? Qu'y a-t-il? demanda Gerty avec anxiété.

— Il paraît que nous allons être renvoyées de nos chambres.

— Qui?

— Vous d'abord, et moi ensuite.

Gerty rougit, mais ne dit rien; et madame Ellis se mit à raconter qu'elle venait de recevoir l'ordre de préparer la chambre de Gerty pour des hôtes qui étaient attendus le lendemain. Elle fut surprise d'apprendre que Gerty n'avait pas été consultée à ce sujet. Madame Graham avait parlé si légèrement de ce changement, et avait paru penser qu'il serait si agréable à Émilie de partager son appartement avec sa jeune amie, que madame Ellis en avait conclu que ce projet avait été discuté à l'avance.

Profondément blessée et contrariée, tant pour elle-même que pour Émilie, Gerty demeura un instant silencieuse et irrésolue. Enfin, elle demanda à madame Ellis si Émilie était instruite de cette circonstance. Elle ne lui en avait encore rien dit, et Gerty la pria de ne pas lui en parler.

Digitized by Google

— Je ne puis supporter l'idée, dit-elle, de lui faire connaître que le petit sanctuaire qu'elle a si soigneusement orné m'a été si grossièrement enlevé. Je couche dans sa chambre la moitié du temps, ainsi que vous le savez; mais elle a toujours aimé que j'appelle cette chambre la mienne, afin que je sois sûre d'avoir un endroit où je puisse me retirer pour lire et étudier. Si vous voulez me permettre de placer mon bureau dans votre chambre et d'y dormir quelquefois sur un lit de repos, nous pourrons ne rien dire à Émilie.

Madame Ellis consentit avec empressement. Elle était devenue singulièrement douce et complaisante depuis quelques mois, car Gerty avait complétement gagné ses bonnes grâces, d'abord par sa patience, puis par les fréquents services qu'elle avait trouvé moyen de rendre à la femme de charge, qui était toujours accablée d'occupations. Elle ne fit donc aucune difficulté pour la recevoir chez elle, et lui offrit même de l'aider à transporter ses effets, sa table à ouvrage et ses livres.

Quoique soumise et circonspecte avec Gerty, qu'elle regardait, ainsi qu'Émilie et madame Prime, comme membres du parti injurié et opprimé auquel elle appartenait elle-même, elle ne pouvait trouver de mots assez forts pour exprimer l'indignation que lui causait le dernier acte de madame Graham et d'Isabelle.

— Ceci est digne du reste de leur conduite, dit-elle, et je rends quelquefois grâces au ciel de ce qu'Émilie est aveugle; cela l'affligerait tant de voir ce qui se passe! J'aurais eu du plaisir à frotter les oreilles d'Isabelle pour lui apprendre à s'emparer impudemment de votre place à table, comme elle l'a fait hier, et à négliger d'aider Émilie en quoi que ce soit. Et cette chère Émilie restait là, comme un ange qu'elle est, sans soupçonner cette honteuse conduite; elle lui a demandé du beurre

avec autant d'aménité que si une circonstance fortuite vous eût éloignée de la table et l'eût placée dans la nécessité de se servir elle-même. Et tous ces étrangers, aussi ! je les ai vus du cabinet aux porcelaines ! Et les robes, les broderies d'Émilie! Elles sont restées si longtemps dans les tiroirs de la lingerie, que j'ai cru qu'elles y moisiraient. Ce n'est pas dommage qu'on ait à la fin permis à Bridget de les repasser, car je commençais à croire que, par quelqu'une de ces chaudes journées, Émilie n'aurait rien à mettre. Mais, après tout, il est bien inutile de parler de cela ; tout ce que je désire, c'est qu'ils partent tous pour l'Europe et nous laissent tranquilles ici. Vous n'avez pas envie d'y aller, n'est-ce pas, Gerty ?

— A moins qu'Émilie ne parte.

— Eh bien, vous êtes meilleure que moi ; je n'aurais pas le courage de me faire martyre, même pour l'amour d'elle.

Il est inutile d'entrer dans l'énumération des mille petits ennuis que Gerty eut à supporter chaque jour, surtout après l'arrivée des hôtes attendus, joyeux et insouciants élégants que l'on avait habitués à considérer Gerty comme une insupportable usurpatrice et à regarder Émilie comme un fardeau importun. Toutes les précautions ne purent empêcher Émilie de sentir combien on faisait peu de cas d'elle et de Gerty. Kitty, irritée de l'impolitesse de sa tante et d'Isabelle et peu charmée de cette société, dont elle connaissait en partie la légèreté et la folie, n'hésita pas à exprimer à Émilie et à Gerty ce que lui faisaient éprouver les injustices dont elles étaient les victimes, et combien elle désirait prendre leur défense. Mais Kitty n'était pas un antagoniste redoutable pour madame Graham, ni pour Belle, car son esprit, complétement dominé et ses craintes

sans cesse tenues en éveil par les regards et les paroles sardoniques de sa cousine, l'avaient rendue poltronne, et elle n'osa pas longtemps contrarier leurs plans, comme elle l'aurait fait autrefois, et se placer entre ses amies et les traitements indignes auxquels elles étaient exposées.

Mais madame Graham, la femme imprévoyante, alla trop loin et finit par se trouver enveloppée dans les difficultés dont elle avait ourdi la trame. Son mari allait revenir, et il devenait nécessaire de mettre un frein à son insolence, et, ce qui était plus difficile encore, à celle d'Isabelle. Madame Graham était une femme adroite; elle savait jusqu'où pouvait s'étendre la patience de son mari, jusqu'à quel point sa clairvoyance pouvait être trompée, et elle avait aussi assez d'empire sur elle-même pour s'arrêter dans la poursuite d'un projet qui pourrait à la fin venir se heurter contre la volonté impérieuse de son mari. Cependant, en son absence elle avait agi sans contrainte; elle avait permis à Belle d'emplir la maison de ses pétulantes amies, et avait même fermé les yeux sur leur fréquente violation des lois de la politessse envers la fille de leur hôte absent et sa jeune compagne et amie. Maintenant il fallait songer à mettre des bornes à ces procédés inconvenants; mais malheureusement pour le succès des sages précautions de madame Graham, le chef de la famille revint chez lui sans y être attendu, et dans des circonstances qui prévinrent tout apprêt et tout avertissement. Ayant pris l'omnibus pour venir de Boston, ce qui était tout à fait contraire à ses habitudes, il arriva juste à la chute du jour.

La soirée était fraîche; les fenêtres et les portes de la maison étaient fermées, et le salon était si brillamment éclairé, que M. Graham supposa tout de suite qu'une

Digitized by Google

nombreuse société y était réunie. Il se sentit mécontent, car c'était le samedi soir, et, conformément aux vieilles coutumes de la Nouvelle-Angleterre, il aimait à voir sa maison paisible ce soir-là. Il souffrait en outre d'un violent mal de tête; aussi, évitant le salon, il se rendit dans la bibliothèque, puis dans la salle à manger; il les trouva toutes deux froides et désertes. Alors il monta, traversa plusieurs chambres et jeta un regard indigné sur leur aspect malpropre et désordonné, car il était lui-même fort soigneux, et finit par gagner la chambre d'Émilie. Il ouvrit la porte sans bruit et regarda.

Un joyeux feu de bois brillait dans le foyer ; un canapé, sur lequel Émilie était assise, avait été placé auprès, et la petite chaise balançoire de Gerty occupait le coin opposé. Les lueurs du feu reproduites sur les rideaux blancs, les parfums embaumés qui s'échappaient d'un panier de fleurs posé sur la table, la propreté et l'ordre parfait de la chambre, la figure calme et tranquille d'Émilie, l'expression radieuse du visage de Gerty, lorsque en levant les yeux elle vit le père et le protecteur de son amie aveugle les contempler avec plaisir, formaient un contraste si charmant avec le spectacle qu'offraient les autres parties de la maison, que le vieillard témoigna aux deux jeunes filles une satisfaction plus vive qu'à l'ordinaire, donna à sa fille étonnée un affectueux baiser paternel, et, faisant à Gerty un accueil non moins amical, s'écria en prenant le fauteuil que cette dernière avait roulé pour lui en face du feu :

— Eh bien ! mes enfants, ceci au moins ressemble au foyer de famille ! Que diable font-elles en bas ? que se passe-t-il ? pourquoi tout est-il en l'air dans la maison ?

Digitized by Google

Émilie expliqua que des amis de madame Graham étaient venus demeurer quelques jours chez elle.

— Peuh ! de la société ! murmura M. Graham avec humeur. J'aurais dû m'en douter; on a vidé des malles dans les chambres, j'aurais dû le voir au premier coup d'œil.

Gerty lui demanda s'il avait pris le thé?

Il dit que non, et qu'il serait bien aise d'en avoir; il était fatigué : Gerty descendit donc pour lui en procurer.

— Ne dites à personne que je suis de retour, Gerty, lui dit-il comme elle quittait la chambre; j'ai besoin qu'on me laisse tranquille pour ce soir au moins.

Pendant l'absence de Gerty, M. Graham questionna Émilie sur les préparatifs qu'elle avait faits pour leur voyage d'Europe; il apprit avec surprise qu'elle n'avait pas reçu le message que madame Graham avait été chargée de lui transmettre et ne savait rien de ses projets. Étonné et irrité à la fois, il se contint cependant, car il lui en coûtait de convenir avec lui-même et encore plus avec sa fille que ses ordres avaient été méconnus par sa femme. Cela lui donna à penser néanmoins.

Après avoir fait un repas confortable auquel présida Gerty, tous deux retournèrent dans la chambre d'Émilie, et la première chose que M. Graham demanda fut le *Evening Transcript*.

— Je vais aller le chercher, dit Gerty en se levant.

— Sonnez ! dit M. Graham d'un ton catégorique.

Il avait remarqué, tandis qu'il était à table, qu'on était inattentif au coup de sonnette de Gerty, et voulait connaître la cause d'une si surprenante négligence. Gerty sonna plusieurs fois sans que personne vînt. A la

Digitized by Google

fin elle entendit le pas de Bridget dans l'antichambre, et ouvrant la porte, elle lui dit :

— Bridget, voulez-vous chercher le *Transcript* et l'apporter dans la chambre de mademoiselle Émilie?

Bridget revint bientôt annoncer que mademoiselle Isabelle le lisait et ne voulait pas le donner.

Un orage s'amoncela sur le front de M. Graham.

— Une telle réponse à *ma fille!* s'écria-t-il. Gerty, allez vous-même dire à l'impertinente demoiselle que j'ai besoin du journal! Quelle sorte de conduite est cela? murmura-t-il.

Gerty entra dans le salon avec le plus grand calme et en butte aux regards surpris de toute la compagnie, parla bas à Belle, qui lui remit en rougissant et d'un air confus ce qu'elle demandait. Belle craignait M. Graham, et lorsqu'elle instruisit sa tante de son retour, cette dame parut déconcertée à son tour. Elle avait compté voir son mari avant qu'il eût pénétré jusqu'à Émilie; elle savait de quelle importance il était de donner la direction désirée à un homme dont les préventions étaient aussi fortes.

Mais il était trop tard maintenant; elle ne pouvait aller le chercher; il fallait qu'elle attendît une occasion et se fiât à la fortune pour la servir. Cependant, elle employa toute son adresse pour congédier ses amis de bonne heure. Elle rejoignit ensuite son mari, qui fumait dans la salle à manger.

Il était de fort mauvaise humeur (maussade comme un ours, ainsi qu'elle le dit ensuite à ses nièces); mais elle parvint à le calmer en évitant tous les sujets délicats, et put présenter, le lendemain matin, à ses amis un hôte bienveillant et affable en apparence.

Cette harmonie fut cependant troublée bien avant la fin de la journée du dimanche. Comme il montait le

Digitized by Google

bas côté de l'église, avant l'office du matin, Émilie appuyée, comme toujours, sur son bras, le front de M. Graham s'obscurcit en voyant Isabelle complaisamment assise dans le banc à la place que toute la famille savait avoir été réservée depuis des années à sa fille aveugle. Madame Graham, qui les accompagnait, fit signe à sa nièce; mais Isabelle manquait d'intelligence, et elle eut l'humiliation de voir M. Graham la prendre sans cérémonie par le bras et lui faire quitter le coin dont elle s'était emparée et dans lequel il plaça immédiatement Émilie, tandis que l'occupante dépossédée, qui, à dessein, avait privé mademoiselle Graham de cet ancien droit pendant trois dimanches consécutifs, fut obligée de s'asseoir à côté de M. Graham et le dos tourné à la chaire. Elle eut quelque peine à contenir sa colère en voyant les regards d'intelligence et de satisfaction qui s'échangeaient d'un banc à l'autre, et fut mortifiée surtout en apercevant Fanny Bruce, qui était tout près d'elle, sourire avec malice.

Émilie eût été peinée si elle s'était doutée du triomphe qu'elle venait d'obtenir à son insu; mais ses pensées étaient portées plus haut, et de même qu'elle n'avait senti aucune angoisse provocatrice à l'usurpation d'Isabelle, de même elle fut insensible à la réparation qui lui était faite, si ce n'est que, grâce à la force de l'habitude, elle se trouva plus à l'aise à sa place accoutumée.

En moins d'une semaine M. Graham eut apprécié exactement l'état des sentiments de sa femme et d'Isabelle, ainsi que la manière dont ils devaient influer sur le bonheur de toute la maison. Il vit qu'Émilie ne descendrait jamais à des récriminations; il savait qu'elle n'avait jamais élevé une plainte de sa vie; il remarqua aussi le dévouement de Gerty à son enfant bien-aimée,

Digitized by Google

et ce fait lui conféra dans son esprit des droits à sa considération qui ne pourraient lui être disputés en aucun cas.

Il n'est pas étonnant alors que quand madame Graham lança, avec beaucoup d'art et d'adresse, les insinuations préméditées contre sa jeune protégée, M. Graham ne l'écouta qu'avec indifférence et mépris. Il avait connu Gerty dès l'enfance. Elle était exaltée, il l'avait quelquefois trouvée opiniâtre, mais *jamais* vile ou fausse. Il était inutile de lui dire toutes ces absurdités; il était content, pour sa part, que tout fût rompu entre Kitty et Bruce, car Ben était un paresseux qui ne ferait jamais un bon mari; et quant à Kitty, il pensait qu'elle avait beaucoup changé à son avantage depuis peu, et que, si cela était dû à l'influence de Gerty, plus souvent elles se verraient, mieux cela vaudrait.

Madame Graham était au désespoir.

— Tout est arrêté, dit-elle à Isabelle. Il ne faut pas songer à lutter davantage; M. Graham est inébranlable comme un rocher; et, aussi sûr que nous irons en Europe, Émilie et Gerty iront aussi.

Elle fut donc presque saisie par ce qu'elle appela un surcroît de bonheur, lorsqu'elle apprit, quelques jours après, que les deux personnes dont elle avait tant redouté la compagnie seraient définitivement laissées en arrière, et cela à la demande spéciale de mademoiselle Graham.

Les scrupules qui avaient empêché Émilie de dire à son père combien peu elle espérait de plaisir de ce voyage se dissipèrent tous quand elle reconnut que Gerty, dont elle avait toujours eu les intérêts à cœur, souffrirait sans doute plus qu'elle-même de la société qu'elle serait obligée de subir.

Quoique aveugle, Émilie comprenait et devinait

Digitized by Google

presque tout ce qui se passait autour d'elle. La vivacité de son intelligence et la délicatesse de son ouïe lui avaient rendu les événements de l'été plus familiers, peut-être, qu'à aucune autre personne de la maison. Elle faisait plus que de soupçonner la situation des choses entre M. Bruce et Gerty, bien que cette dernière ne lui en eût jamais parlé. Elle s'était rendu compte comment Kitty s'était trouvée mêlée à tout cela, ce qui n'avait pas dû être bien difficile à celle qui avait reçu les naïves et continuelles confidences que laissait échapper à son insu la simple jeune fille.

Les abus de pouvoir de madame Graham et d'Isabelle étant devenus chaque jour plus choquants et plus prononcés, madame Ellis et madame Prime s'étaient considérées toutes deux comme relevées de leur promesse de ne pas exhaler leur mécontentement en présence de mademoiselle Graham; mais tous les chagrins qu'auraient pu lui causer leurs négligences avaient été largement compensés par les preuves d'affection et de dévouement que lui donnait son enfant d'adoption, ainsi qu'elle aimait à désigner Gerty.

Ce fut avec calme et sans hésitation, comme sans emportement, qu'elle résolut de suivre un plan qui délivrât complétement Gerty de son rôle plein d'abnégation. On peut se figurer facilement l'opposition qu'elle rencontra chez son père; mais il reconnaissait trop bien l'impossibilité qu'il y avait pour elle de trouver quelque plaisir dans un voyage où les souffrances morales ajouteraient aux privations physiques pour persister à l'emmener; et, comprenant à la fin que c'était le seul moyen de concilier des intérêts opposés, et que le projet d'Émilie était peut-être le meilleur qu'il pût adopter dans de semblables circonstances, il se résigna à cette longue séparation et permit à sa fille

Digitized by Google

d'être heureuse à sa manière. Il avait vu, pendant l'hiver précédent, qu'ils avaient passé dans le Sud, combien l'infirmité d'Émilie enlevait pour elle de charmes au voyage, surtout lorsqu'elle était privée des yeux attentifs de Gerty; il sentait alors, en outre, combien les habitudes et les goûts de sa nouvelle femme et de ses nièces différaient des siens, et, ne voulant être convaincu ni de la folie de son choix précipité, ni des modifications fâcheuses qui en seraient probablement le résultat, il reconnut la sagesse de la proposition d'Émilie et fut heureux d'adopter un plan qui satisfaisait tout le monde.

(*Moniteur universel.*)

(*La suite prochainement.*)

Digitized by Google

Littérature.

LES POËTES DE L'AN DE GRACE 1854.

Je voudrais bien voir les gens qui crient que la poésie est morte en France, parce qu'ils n'ont, eux, souci en ce monde que du cours de la rente, de sa condition des soies et de la *bonne quatrième;* je voudrais bien les voir entourés, comme je le suis en ce moment, d'un triple bastion d'œuvres poétiques de tous les formats et de tous les genres : un à droite, un à gauche, un par devant, ne laissant de place sur ma table qu'à la plume et à l'écritoire, et formant ainsi, le cas échéant, une position qu'on n'aurait pas de peine à rendre imprenable; je voudrais bien les voir ainsi retranchés, ces détracteurs de l'esprit poétique, et s'ils s'obstinaient à nier l'évidence de cette production infatigable, ou s'ils me disaient que la médiocrité même de ces œuvres de la muse française donne raison à leur dénigrement! Qu'en savez-vous? leur dirais-je à mon tour. Lisez-

Digitized by Google

vous des vers? Est-ce que quelqu'un lit des vers aujourd'hui en France, excepté ceux qui en font? Et encore n'en suis-je pas bien sûr. Je ne sais pas, quant à moi, un plus ingrat métier que de se faire imprimer à titre de poëte, si ce n'est de parler des poëtes comme critique. L'année dernière, au mois de mars, j'imagine de faire une revue de l'année poétique 1853. Une revue par an! ce n'est guère abuser de la patience des lecteurs. J'ai failli pourtant me brouiller avec mes meilleurs amis.

Quoi! vous avez le front de trouver cela beau!

Vous vous tirez passablement de la théorie, me disait l'un; mais vos citations sont exécrables! Votre poétique a peut-être raison, me disait un autre; mais vos poëtes ont tort. J'avais cité une *Vallée des Alpes,* qui a mis en colère un homme excellent. J'avais loué une *Invocation à la concorde* qui m'a valu une algarade en pleine rue. Oh! l'homme d'esprit qui disait : « Je suis bien avec tout le monde; je n'ai jamais loué personne... » Quant à moi, j'aime à dire des gens ce que j'en pense, même le bien. Tant pis si les poëtes ont tort toute l'année devant l'indifférence publique. Qu'ils aient raison du moins un jour devant la critique. Et puis, choisir quelques noms dans la foule des rimeurs, est-ce donc les donner à l'immortalité? les juger, est-ce absolument se mettre à leur discrétion? Le moindre vaudeville trouve à heure fixe, son agréable et retentissant écho; heure de jubilation ou de mécompte, je le sais; mais qu'importe? Le vaudeville fait parler de lui, en bien ou en mal, pendant un moment. Demandez aux poëtes s'ils se croient mieux traités quand on ne dit rien d'eux du tout.

Digitized by Google

Les poëtes, croyez-vous, sont difficiles, susceptibles, irritables, exigeants, vaniteux; vieille querelle que vous leur faites là.

Hélas! tant de grandeur ne les touche plus guère!

Les poëtes savent aujourd'hui mesurer leur orgueil à leur fortune; et quant à moi, parmi tous les justiciables de la critique, je n'en connais pas qui soient de plus facile composition, plus tolérants, plus commodes, et, chose rare autrefois, plus sensés que les poëtes. Lisez leurs préfaces : ce sont en général des modèles de modestie et de bon sens, quelquefois de bon goût; et excepté ce poëte qui nous dit : « Les critiques ne m'ont ni accueilli ni compris. Je ne suis pas homme à rester en chemin, *et j'ai de quoi récidiver* » ; excepté ces naïves effusions du vieil orgueil poétique, le plus rachetable des péchés véniels, je ne vois guère, parmi tous ces écrivains dont je rassemble aujourd'hui les œuvres que des martyrs résignés de la muse, les plus courageux et les plus désintéressés des mortels, puisqu'ils font des vers, et auxquels un siècle moins impitoyable que le nôtre tiendrait au moins compte de leurs vertus.

Ces réserves une fois faites, je voudrais pouvoir donner une idée de la poésie telle que cette année de grâce 1854, qui vient de finir, la lègue à l'avenir qui ne l'acceptera, j'en ai peur, que sous bénéfice d'inventaire. Mais comment définir la diversité? Comment résumer l'incohérence? Comment rendre compte des tendances qui emportent les esprits dans toute sorte de voies contraires? Entendons-nous : les esprits ne se rencontrent pas, parce qu'ils n'ont ni des principes communs, ni un même fonds d'idées et de croyances; ils ne se ressem-

Digitized by Google

blent que trop par la forme de leurs productions. Entre cette diversité des inspirations et cette monotonie des œuvres, la critique est bien embarrassée. Mais aussi bien c'est là un des caractères de notre époque. Chacun pense à sa guise et copie plus ou moins son voisin; les opinions sont exclusives et les œuvres timides; les esprits sont fiers et les plumes complaisantes. En poésie, et sur un fonds d'une bigarrure de plus en plus fade, c'est toujours l'école de M. de Lamartine qui est le plus suivie. Le génie du maître est devenu du métier chez les disciples, Le courant qui a porté longtemps vers M. Victor Hugo a un peu dévié, dans ces derniers temps, vers M. A. de Musset, et il s'égare chez quelques-uns aujourd'hui jusqu'à l'imitation de M. Théophile Gautier. M. Théophile Gautier, qui est un si charmant conteur quand il voyage, est un dangereux chef d'école quand il fait des vers. N'importe; c'est de ce côté que gravitent en ce moment nombre d'apprentis spirituels, rimeurs délurés, viveurs fringants, ceux qu'on lit le plus peut-être. Mais ce n'est pas une raison pour appeler de leur nom l'année poétique 1854. *L'école fringante* ne représente encore rien qu'elle-même. Ce n'est pas assez. L'année 1854 a eu sa poésie à elle, une poésie d'action, qui peut-être inspirera un jour les chantres d'Elvire, les amoureux de Lisette et les Anacréons de la maison dorée, mais qui en attendant se suffit à elle-même; elle a eu la guerre, la guerre en Orient, le terrain classique de ces grands conflits de la force et du hasard qui ont de tout temps passionné les poëtes.

... Viresque Orientis et ultima secum
Bactra vehit...
Alta petunt, pelago credas innare revulsas
Cycladas, aut montes concurrere montibus altos.

Digitized by Google

Quand une guerre a ce cachet d'énergie et de grandeur, elle est un poëme tout fait, un de ceux que Dieu compose lui-même, comme dit Balzac (1). La vraie poésie de l'année 1854, c'est la Crimée, et les vrais poëtes tirent le canon.

Mais revenons aux poëtes qui font des vers. Madame Louise Colet mérite bien de marcher parmi les premières, *incessu dea*, dans ce chœur aimable des muses françaises. Après avoir longtemps lutté contre cette indifférence du public qui avait doublement tort avec elle, madame Colet est enfin arrivée, à force de talent, de courage et je dirais d'expérience, si ce n'était là un si vilain mot, à cette position hors ligne dont l'Académie française, par l'assiduité bienveillante de son suffrage, semble tous les ans marquer et maintenir le niveau par une couronne. Cette année, madame Colet a publié les deux premiers chants d'un poëme original et neuf. Ce poëme se compose d'une succession de récits qui embrassent toutes les conditions de la femme en ce monde, depuis la servante jusqu'à la princesse, en passant par l'arrière-boutique et la maison des champs, l'oratoire et les coulisses. Madame Colet a commencé par les plus humbles de ces filles de son inspiration, *la Paysanne* et *la Servante* (2). Ce sont deux belles études, d'un coloris vigoureux et d'un intérêt très-dramatique, auxquelles je reprocherais seulement, si je l'osais, de manquer parfois de simplicité. Mais il faut en prendre son parti, madame Colet n'est pas simple; peut-être ne le sera-t-elle jamais. Elle a la couleur, elle a le rhythme, une touche virile, de la gravité et de l'éclat; elle n'a pas le don de

(1) « ... Dieu est le poëte, et les hommes ne sont que les acteurs. Ces grandes pièces qui se jouent sur la terre ont été composées dans le ciel... »

(2) Le *Poëme de la Femme*, 1er et 2e récit. Chez Perrotin.

Digitized by Google

dire simplement même les choses simples. J'ai là sous les yeux un autre recueil également publié par elle cette année (*Ce qu'on rêve en aimant*): eh bien ! j'y retrouve, même dans les effusions les plus naturelles, une certaine tension qui n'est, je le sais, que l'abus de la force, c'est-à-dire l'excès d'une qualité. Je ne connais guère d'autres défauts à madame Colet. Quoi qu'il en soit, elle n'est pas simple. Et, par exemple, sa *Servante* semble le produit d'une de ces surexcitations d'esprit qui nous font voir les objets plus grands qu'ils ne sont ou qui en effacent toutes les nuances. Il y a là des effets cherchés dans toutes les extrémités des choses humaines, et bien souvent le mélodrame de la vie au lieu du drame, l'horreur au lieu de la pitié, l'épouvante remplaçant l'émotion, des personnages plus hauts ou plus bas que nature, quelque chose de surfait et d'outré qui s'accommode fort de ce style toujours un peu pindarique, même dans sa familiarité :

. . . .
Il faut vivre pourtant, manger et se vêtir,
Étouffer son angoisse et chercher de l'ouvrage ;
Demain, ainsi qu'hier, il lui faudra sortir.
De combien de douleurs se compose un courage !

. . . .
Après deux mois de pleurs et de deuil solitaire,
La pauvre fille, pâle et le cœur oppressé,
Se disait un matin qu'elle n'avait sur terre
Que son morne labeur. . . . .

Puis, une lettre arrive de Paris à la villageoise ; c'est un emploi qui lui est offert. Elle se décide, elle accepte. Ses préparatifs de départ sont bientôt faits, et voilà

Digitized by Google

qu'elle renonce même à Julien, son fiancé. Pourtant : « Je reviendrai, lui dit-elle.

Et, puisque vous m'aimez, je serai votre femme.
— Vous ne reviendrez pas, reprit-il tristement ;
Pas une de là-bas jamais n'est revenue !
Ah ! je sens bien pour moi que vous êtes perdue.
Adieu donc, Mariette. » Et machinalement
A faire ses paquets il l'aidait en silence,
Puis il les lui porta jusqu'à la diligence,
Il resta là debout, muet dans sa pâleur.
Des pleurs désespérés jaillissaient sur sa joue ;
La voiture partit : il crut sentir la roue
Passer sur sa poitrine et lui broyer le cœur.

Ah ! pour pleurer ainsi dans sa calme ignorance,
Venait-il d'entrevoir, monstrueuse cité,
Sous ta pourpre et ton or cette hétacombe immense
Qui roule dans la fange et dans la pauvreté !
O glorieux Paris, errantes dans tes rues,
Comme une nuit sinistre en ton rayonnement,
Voyait-il par milliers les ombres éperdues
De ces déshérités que tu vas décimant?
Savait-il que l'orgueil de ton apothéose
Sur des hontes sans nom assoit tes marbres blancs?
Savait-il de combien de douleurs se compose
La lâche volupté dont tu repais tes flancs?
. . . .

Civilisation, déesse inexorable,
Tu ressembles, parmi ces épouvantements,
A l'idole géante aux yeux de diamants
Que l'Inde voit passer sur son char redoutable.
Sa splendeur éblouit. . . . .

Voyez-vous comme, en très-peu de temps, et après avoir roulé seulement l'espace d'une douzaine d'alexandrins, cette diligence où est montée Mariette nous mène au char de Vichnou, comme cette aventure de village aboutit au lyrisme, comme cette simple servante prend des proportions olympiennes, et comme Julien le meu-

Digitized by Google

nier tourne au prophète? Que serait-ce si je n'avais pas arrêté court ma citation? si je vous avais montré ce char colossal « humant comme une proie,

> Tous ces fronts inclinés qu'il nivelle et qu'il broie,
> . . . .
> Et le Gange sacré qui roule sur ses rives
> Des crânes bondissants et des chairs convulsives !

tout cela, parce qu'une villageoise alsacienne a fait sa malle et pris la diligence de Strasbourg... Mais je voudrais bien ne pas finir avec madame Louise Colet par cette critique qu'elle a si obligeamment invoquée. Ce que je reprends dans son œuvre, c'est plutôt le défaut de son école et de son temps que le sien propre. Si madame Colet n'est pas simple, hélas ! c'est que personne ne l'est plus guère aujourd'hui, la plume à la main. « O simplicité, disait Juvénal, je n'ose presque plus écrire ton nom ! » Aujourd'hui on vous donnera le nom tant que vous voudrez, jamais la chose. Madame Louise Colet pourtant n'a pas dit son dernier mot. Et, par exemple, elle a des vers d'une grâce exquise dans cette petite pièce qu'elle a intitulée *Lied*, et dans ce joli conte (*Hermance*), moitié satire, moitié sentiment, sans parler des autres. Ce sont là, je le sais, pour l'auteur du *Poëme de la Femme* les moindres joyaux de sa couronne poétique, mais elle y montre bien tout ce qu'elle pourrait mettre de souplesse et de variété au service de sa riche imagination. On dit que l'imagination est la folle du logis. Pourquoi n'y serait-elle pas par instant maîtresse?

Échos du Cœur, par M. de Morgny ; *Amour et poésie,* par M. Éliacin Greeves ; *l'Amour d'un Ange,* par M. Adolphe Favre ; *Adorations,* par M. Th. Bernard, je donne une mention en passant et un sympathique

Digitized by Google

souvenir à tous ces amoureux qui sont d'aimables poëtes, un peu tristes, assez malheureux, et ceux pourtant que le monde plaint le moins, comme si l'amour sensible avait plus besoin aujourd'hui d'encouragement que de consolation.

Puis, vous êtes partie; et moi, sans vous répondre,
J'ai suivi mon chemin en demandant à Dieu
Pourquoi, quand je sentais en moi mon cœur se fondre,
Votre voix restait froide au moment de l'adieu.
Une larme du moins, baignant votre œil limpide,
Eût rempli pour jamais mon âme morne et vide,
Une larme, une seule. . . . .

Mais le public est comme cette *femme indifférente* dont se plaint M. Th. Bernard; il laisse les amoureux pleurer, et il ne pleure pas, contrairement à cette règle de l'*Art poétique* si souvent invoquée contre les poëtes: *Si vis me flere, dolendum est...* Quoi qu'il en soit, signalons dans tous ces recueils, dignes d'un meilleur sort, un soin de versification soutenu, une facilié d'émotion sincère, et partout de bons sentiments inspirant des vers agréables. Mais pourquoi M. Éliacin Greeves, qui est souvent plus heureux, s'amuse-t-il à refaire *le Lac* de M. de Lamartine, « ce petit coin de mer », dit-il,

Où les crabes errants pouvaient seuls nous entendre,
Où se mêlaient nos pleurs tombés au flot amer?

Les *crabes* de M. Greeves marquent-ils un progrès de la poésie descriptive, ou ne sont-ils que ce défi que l'école moderne aime à jeter au mot propre? C'est la question que je lui adresse. Et pourquoi M. Adolphe Favre, que ses dieux pénates inspirent si bien, et qui a de si jolies pièces sous ces titres charmants : *l'Enfant*

Digitized by Google

au berceau, un Rayon de Dieu, une Mère, le Clocher du village, pourquoi nous signale-t-il, dans ce qu'il appelle *un poëme d'amour,*

. . , ... les *solféges*
Du vent dans les roseaux,
Et les rêveurs *arpéges*
Du murmure des eaux?

Laissons ce style-là aux amoureux du Conservatoire de musique, si par malheur ils n'en ont pas d'autre.

Avec M. Bathild Bouniol et M. Vincent de Bréau, nous quittons Cythère et Cythérée; nous sommes en pleine satire. M. de Bréau (1) est un écrivain inégal, qui ne manque ni d'accent ni d'énergie. Les vers de M. Bouniol (2), sont moins satiriques que ses intentions. L'un attaque le siècle en philosophe, l'autre en dévot. Mais, le dirai-je? je me défie toujours un peu de la satire. Je ne la comprends qu'à une certaine hauteur et avec une certaine audace inspirée, que nos habitudes ni nos lois ne permettent. Je sais bien qu'il est plus facile de faire la guerre aux fumeurs, aux avocats, aux notaires, aux journalistes, aux danseurs de mazurkes, aux mangeurs de homards, aux mauvais poëtes et aux maitres de pension. M. Bouniol fait cette besogne en conscience, avec une dose très-suffisante de mauvaise humeur contre le siècle et d'amertume dévote contre notre société libérale. Mais *l'Univers*, malgré tout, la fait mieux que lui, en meilleur style, quoique en simple prose. La satire religieuse a d'ailleurs et par elle-même un grand défaut : elle ôte à la religion

(1) *Poésies diverses*, 2e édition.
(2) *Ma Croisade*, ou les Mœurs contemporaines.

Digitized by Google

son irrésistible puissance et son incomparable attrait, la charité.

Le Sauveur fut si bon, si doux, si paternel !
De ses lèvres coulait comme un ruisseau de miel,
Et le cœur le plus froid, tel qu'une cire molle,
Aux rayons du soleil fondait sous sa parole.

Après avoir écrit ces quatre vers d'un accent si doux, M. Bouniol aurait bien dû jeter au feu toutes ses satires. Mais au contraire, étrange illusion d'un zèle de sectaire et d'un amour-propre de poëte ! l'auteur de la *Croisade* en rapporte l'inspiration à Dieu lui-même, et il finit par ces mots d'un orgueil un peu antique : « Heureux qui peut élever son monument à la religion et à la patrie ! » *Monumentum exegi.* Ne disputons pas des goûts.

Mais combien je préfère à ce zèle intempérant la pensée pieuse qui a recueilli en deux volumes tout un choix des poésies chrétiennes éparses dans les auteurs français des trois derniers siècles, le nôtre compris (1) ! M. Hainglaise, qui a eu cette bonne pensée, aurait pu l'exécuter peut-être avec un plus grand désintéressement de sa propre gloire. Mais il est si doux de se voir imprimé, dans un même volume, côte à côte avec Racan, Malherbe, Corneille, les deux Racine, Lefranc de Pompignan, J.-B. Rousseau, le Brun, M. Victor Hugo, M. de Lamartine ! Le livre de M. Hainglaise a peut-être un autre défaut : c'est le renvoi qu'il a fait du nom des auteurs à la fin du livre. Tout le monde ne peut pas mettre un nom du premier coup au bas d'une pièce de vers, et il est fatigant de l'aller chercher dans une table de matières. M. Hainglaise, en infli-

(1) *Recueil des poésies lyriques, chrétiennes, chants religieux,* etc., etc., sur un plan entièrement neuf. — Chez Valon, Paris, 1854.

Digitized by Google

geant ainsi l'anonyme à ses auteurs de prédilection, veut-il nous donner à croire que, dans un pareil recueil, l'intention est tout et que le nom n'est rien? A-t-il voulu marquer le peu de cas qu'il fait de la gloire humaine en présence de Dieu? Le sentiment est bon, l'idée n'est pas heureuse. Je n'approuve pas non plus les corrections, d'ailleurs très-discrètes, que l'éditeur fait subir à quelques-unes des pièces principales de son livre. On peut critiquer les chefs-d'œuvre : on ne les corrige pas. Quoi qu'il en soit, M. Hainglaise, avec ses deux volumes si bien remplis, a bien mérité de ceux qui ne cherchent pas seulement dans la religion des occasions de satire contre le prochain, mais qui ne sont pas fâchés d'y trouver de la belle poésie.

Comment passer des *Chants religieux* de M. Hainglaise au *Chevalier d'Aï* de M. le marquis de Belloy, et à toute cette littérature fringante où je rencontre *les Contes*, de M. Henri de la Calprenède, *le Cœur et l'Estomac*, de M. Alfred Asseline, *le Fond du verre*, de M. Amédée Rolland, *la Fleur du panier*, de M. Armand Barthet, *les Heures de paresse*, de M. Louis Morin-Pons? Ceux qui veulent des transitions à tout prix peuvent se dire cette fois qu'il n'y a pas toujours très-loin d'un viveur à un homme sérieux, et que plus d'une route secrète, partie de l'extravagance, aboutit à la raison. Et puis, tous ces jeunes gens ou ces hommes jeunes, d'une gaieté si folle, si vous regardez d'un peu près à leur folie, ils ne rient guère que du bout des lèvres. Ils sont bien les enfants du siècle; ils ont de l'entrain, de la verve, de l'audace, assez de style, pas beaucoup de naturel et peu de gaieté véritable. On a, de nos jours, inventé des danses d'une excentricité trop célèbre, pour suppléer à la grâce d'autrefois; et de même on dirait que la poésie légère de notre époque essaye de rempla-

Digitized by Google

cer par un certain tapage de style à effet la bonne humeur plus calme et mieux inspirée de nos pères. Nos pères étaient, dit-on, en tant que viveurs, plus incorrigibles que nous ne le sommes, peut-être parce qu'ils l'étaient plus franchement. Aujourd'hui un homme d'esprit ne fait que traverser la poésie érotique, pour ainsi dire; il n'y reste pas. Il n'y a plus d'Anacréons en cheveux blancs. Autrefois on mourait à quatre-vingts ans, comme Maucroix, Chaulieu, la Fare ou Boufflers, en cherchant une rime à Chloé. Prenons donc pour de simples passagers sur ce fleuve de *Tendre* tous ces jeunes poëtes dont je viens de citer les œuvres. Quelques-uns, comme M. le marquis de Belloy, l'auteur de *Pythias et Damon*, et M. Armand Barthet, qui a écrit autrefois une charmante comédie pour mademoiselle Rachel, sont déjà connus par leurs succès. *Le Chevalier d'Aï* est une amusante histoire, lestement racontée, avec un mélange de dose moqueuse et de poésie égrillarde. *La Fleur du panier* a de l'éclat et du parfum. Et tenez, M. Armand Barthet, dans le petit volume qu'il publie sous ce titre, va donner raison à ma théorie. Il rencontre sur son chemin un bon curé de village : un esprit fort d'autrefois s'en serait moqué peut-être, et un viveur aurait voulu le mener au cabaret. M. Armand Barthet lui rend hommage :

Prêtre ! ô mission sainte et divin caractère !
. . . .
Vivre ignoré, tranquille, au fond d'un gai village ;
Au coin du feu l'hiver, en été sous l'ombrage :
. . . .
Voir au son de la cloche accourir, le dimanche,
Le fermier en sabots, la femme en coiffe blanche ;
Parler aux paysans réunis au saint lieu,
Sans trop de mots latins, du ciel et du bon Dieu,
De leurs fêtes *sans fard* partager l'allégresse,

Digitized by Google

Sourire aux gais hymens de leur fraiche jeunesse,
Et si quelque malheur les frappe sans pitié,
Pour alléger leur peine en prendre la moitié...
— Quel rêve d'or ! . . . .

M. Louis Morin-Pons, qui nous donne aujourd'hui ses *Heures de paresse,* a eu aussi ses rêves d'or. J'ai reçu très-tard, et au moment de terminer cette revue, ce livre d'un très-jeune homme. Je n'en veux dire qu'un mot aujourd'hui. Par sa date, le livre appartient à l'année 1854. C'est un mélange de chants d'amour, d'effusions sentimentales, de boutades satiriques et de tendres souvenirs du pays natal et de la famille. Mais tout cela est vif, animé, de franche allure ; et il y a là, si je ne me trompe, avec quelques-uns des défauts de l'école moderne, une touche plus large, plus ferme et plus châtiée, un accent plus sérieux et plus profond. Plusieurs des pièces du recueil, telles que *l'Idéal, Inquiétude,* à *L. P. sur la mort de son cheval, Alma Tellus, Jadis et aujourd'hui, le Songe poétique, l'Argent,* et quelques vers dans le poëme d'*Andrea*, mériteraient surtout d'être cités : « Oui, Marthe, » dit quelque part le poëte, s'adressant à une jeune fille pauvre :

Oui, Marthe, en te donnant toutes ces belles choses,
Comme aux oiseaux leurs chants et leur parfum aux roses,
Dieu voulut dans tes yeux, dont l'éclat est si pur,
Voir le bleu firmament refléter son azur,
Écouter par ta voix les saintes poésies
Qui disent sa grandeur et sa gloire infinies,
Voir enfin dans ton cœur, qu'il créa pour aimer,
L'amour, flamme du ciel, doucement s'allumer !...

Ce style vrai, cette poésie franche, cette inspiration pure (parmi tant de mélange), tout cela donne l'idée d'un aimable écrivain, à qui sourient de concert la

muse et la jeunesse. Mais voici une pièce (imitée de l'italien) où il me semble que M. Louis Morin-Pons promet plus encore. Je la cite tout entière parce que je crois qu'il n'y a là rien à retrancher, presque rien à reprendre, et qu'il était difficile d'allier, dans une évocation symbolique, plus de précision vigoureuse à un effet plus saisissant :

SUR LA MORT DU CHRIST.

Quand Jésus, expirant sur le gibet infâme,
Rouvrit tous les tombeaux,
Rendant la vie au monde, et lui donnant son âme
Et son corps *en lambeaux ;*

Adam, que réveilla d'un sommeil séculaire
Ce suprême soupir,
Levant la tête aux cieux, se dressa sur sa pierre
Qui venait de s'ouvrir ;

« Quel est, dit-il, celui qui, la tête meurtrie,
« Le front ensanglanté,
« Porte encor sur ses traits, glacés par l'agonie,
« L'amour et la bonté ? »

On lui nomma le Christ. Et, de ses mains rigides,
Prenant ses cheveux blancs,
Il dépouillait son front tout sillonné de rides
Et creusé par les ans !

Puis il tourna ses yeux vers Ève, sa compagne,
Et ce cri de douleur
De la base au sommet fit trembler la montagne,
En sortant de son cœur :

« Femme, ce Dieu qui meurt sur la croix infamante
« Te sauve comme moi ;
« Et moi, portant ma lèvre à ta pomme enivrante,
« Je l'ai tué pour toi ! »

Restons-en, n'est-il pas vrai? sur cette impression.

Digitized by Google

On a beau les faire plus méchants qu'ils ne sont, ces chercheurs de rimes étourdies : *l'école fringante* a ses jours de recueillement et ses heures d'émotion ; elle a sa tristesse. J'en trouverais même au *Fond du verre* de M. Amédée Rolland, dans ce style affecté, travaillé, ciselé que je n'aime pas ; j'en trouverais dans ce *Souvenir d'innocence,* qui est une des agréables pièces de M. Asseline, et dans ce « conte d'un autre monde, » *le Chemin du rocher*, qui est une spirituelle fantaisie de M. de la Calprenède. Que dire des *Tropicales,* de M. Noulens, et de ses mille souvenirs poétiques, datés de l'oued Chouli, de Mostaganem, du Seb-Seb, du rio Salado, et que sais-je? « Beaucoup d'orties et quelques roses, » comme il le dit lui-même, de rafraîchissantes oasis parmi bien des pages arides, quelques violettes parfumées au pied des broussailles, quelques perles qui seraient perdues au fond des ravins si la critique ne les recueillait. M. Édouard Dromain est aussi un poëte voyageur, et qui va chercher bien loin ces inspirations de poésie fringante et cette muse à tous crins que d'autres rencontrent si facilement à Paris. *Syriennes* et *Tropicales* sont sœurs ; c'est le même entrain sans scrupule, le même abus des images, la même crudité de couleur, le romantisme d'autrefois ressuscité, rajeuni, rhabillé et exagéré.

J'essaye à grand'peine, parmi ces indociles enfants de la Muse, de distinguer les groupes, de classer les écoles, de rapprocher les talents, d'assortir les nuances. La tâche n'est pas facile. Juger les œuvres, les auteurs nous le permettent ; ils n'aiment pas les rapprochements. Chacun veut être jugé, comptant sur le juge, mais répugne à être comparé, méprisant un rival. Il m'est impossible pourtant de ne pas rattacher à ce groupe de poëtes voyageurs *le Pèlerinage poétique en*

Digitized by Google

Suisse de M. Lemonnier, si ce n'est que M. Lemonnier est un voyageur parfaitement calme, écrivain scrupuleux, très-maître de lui, un de ceux qui vont chercher, sur la terre étrangère, non pas des métaphores à outrance, mais des distractions honnêtes qu'ils expriment en vers raisonnables. Ainsi il dira des bosquets de la *villa Borghese :*

Leur feuillage longtemps fut mon plus cher asile ;
J'y fuyais un monde trompeur ;
Longtemps je suis venu sous leur ombre tranquille
Reposer mes sens et mon cœur....

On pourra sourire de la naïveté classique de ce souvenir; mais savez-vous que le nombre n'est plus très-grand de ces platoniques amants de la nature qui ne lui demandent que la paix de l'âme et la douce rêverie? M. N. Martin est un de ceux-là. Écrivain original et fin, avec un peu de manière, facilement ému, doucement inspiré, il a bien du charme, même dans sa bizarrerie. M. de Sainte-Beuve a dit de lui spirituellement qu'il avait eu « pour marraine une des sylphides des bords du Rhin. » Mais si sa muse a été baptisée en Allemagne, elle a fait sa première communion à Paris; elle est bien de notre religion, de notre esprit et de notre temps. La part de M. Martin, dans cette production poétique de l'année 1854, se compose d'un recueil brillant (*l'Écrin d'Ariel*), d'un très-joli récit intitulé : *un Mois au presbytère*, et d'un chant guerrier, échappé à son cœur patriote, mais un peu rude, je le crains, pour sa douce voix. M. Martin est un peu cousin des Muses de Sicile;

Cum canerem reges et prælia, Cinthias aurem
Vellit et admonuit. . . . .

Il est des poëtes, tels que M. Noulens, qui le sont plus que de raison; d'autres qui ne le sont pas assez. M. Romainville publie des *Pensées et Réflexions morales et philosophiques en vers et en prose;* mais on dirait que ses vers n'ont qu'un rôle à jouer dans son recueil : faire valoir sa prose, qui est en général l'expression ferme, précise et souvent piquante d'une pensée juste. «... On est toujours surpris, au moment de mourir, dit-il quelque part, entre de nouveaux désirs ou de nouveaux regrets, et la vie ne finit jamais à point... » Voilà une pensée qui est bien rendue; mais, comme elle ressort davantage, rapprochée de sa traduction *poétique!*

La mort trop tôt n'arrive
Que parce qu'on agit trop tard ;
Fût-elle moins active,
On serait toujours en retard.

M. Romainville a donc sa malice en tant que poëte; c'est de faire valoir sa prose. Il n'en abuse pas, du reste. Les mauvais vers sont clair-semés dans son petit volume, les réflexions sensées et la bonne prose y abondent. «... La première condition, dit-il, pour qu'un homme aime une femme, c'est qu'elle lui plaise. Chez les femmes, il en faut une seconde, c'est que leur choix plaise aux autres... » — « Il en est du bonheur comme d'une pièce de théâtre; imprudent qui prononce avant la chute du rideau... » M. Romainville, on le voit, se souvient de ses classiques. Mais il y met bien souvent du sien. «... Il y a un chiffre où votre fortune est à vous, dit-il ailleurs; au delà elle est aux autres... » — « Qui ne changerait, et avec avantage, tout ce qu'il sait contre tout ce qu'il a oublié? » — Finissons par une réflexion qui m'a bien

Digitized by Google

l'air d'être à l'adresse des critiques : «... Le plus grand embarras dans lequel on puisse mettre un homme, c'est de lui demander son avis sur un ouvrage dont l'auteur lui est inconnu... » M. Romainville se trompe ; il est un embarras plus grand encore, c'est d'avoir à prononcer sur des auteurs que l'on connaît beaucoup.

Et, par exemple, je voudrais bien laisser louer par d'autres que par moi un homme de beaucoup d'esprit qui présidait récemment une de ces sociétés, tout à fait classiques par l'amitié et le souvenir, qui se réunissent pour faire un dîner en commun une fois l'an, et qui font de la bienfaisance toute l'année. M. Amédée Gratiot, après avoir été, il y a quelque vingt ans de cela, une des espérances de l'école romantique, comme le témoignent quelques pièces d'un ton très-vif insérées dans la *Revue de Paris* de 1832 à 1835, M. Gratiot était passé du service de la Muse à celui de l'industrie, et il est aujourd'hui un des plus grands producteurs de cette matière première dont sont faites les idées qui circulent, les plus sublimes comme les plus plates, les plus populaires comme les plus obscures. Dans un siècle qui menace, comme le disait Charles Nodier, de devenir *l'âge du papier*, M. Amédée Gratiot serait déjà, comme fabricant, un homme à part, s'il n'était aussi un charmant esprit et un poëte distingué. On va en juger. M. Gratiot avait à faire un discours en prose, comme président du banquet classique. C'est l'usage. Mais fi de la prose ! Tout le monde en fait aujourd'hui, même votre portier. M. Gratiot a voulu parler en vers, et il a bien fait, puisqu'il nous procure ainsi une occasion de lui donner place dans cette Revue. « La prose, dit-il, nous prend toujours assez de notre vie... »

Notre jeunesse, à peine enivrée et ravie,
S'échappe du collége, et déjà, sur le seuil,

Nous chassons devant nous la Poésie en deuil.
Du Code et du Codex la sauvage grammaire
Remplace les doux chants de Virgile et d'Homère.
Le falerne devient du bordeaux frelaté...,
Tu nous prends corps à corps, triste réalité,
Et nous montrant du doigt le but de toutes choses,
Tu nous apprends le prix des baisers et des roses.

. . . .

Tu nous fais regretter ces tyrans que jadis,
Maîtres, devoirs, pensums, nous avons tant maudits,
Lorsque, désabusés, nos esprits les comparent
A ces tyrans, cent fois plus nombreux, qui s'emparent
De nos pauvres vingt ans : — choix d'un état ; désir
D'atteindre un but qui fuit toujours ; soif du plaisir,
Lorsque le cœur est plein, mais que la bourse est vide ;
Puis, troublant nos sommeils, l'Ambition avide ;
Puis tous les créanciers, tailleurs, restaurateurs,
Bottiers, gantiers, que sais-je? un tas de prosateurs ;
Puis l'Amour, feu follet, boudoirs des Galatées,
D'où nos âmes sitôt sortent désenchantées ;
Puis, quand l'Amour a fui, sardonique et moqueur,
En nous laissant le doute et l'amertume au cœur,
Le grave mariage avec son front morose ;
C'est bien encor l'Amour, mais c'est l'Amour en prose !
Puis, quand on a tout vu, tout sondé, tout souffert;
A tous les désespoirs quand le cœur s'est ouvert ;
Quand tout rêve est éteint, toute illusion morte...
La Prose encor revient frapper à votre porte,
Et dit en ricanant :« Vous avez quarante ans! »
La Poésie au moins les compte par printemps,
Ces ans si vite enfuis quand le bonheur les dore,
Mais que le malheureux trouve trop longs encore!

N'est-il pas vrai que voilà d'agréables vers, d'une touche naturelle et franche, et dont le lecteur me pardonnera, tout inédits qu'ils sont, d'avoir trahi l'*incognito* dans cette Revue? Et maintenant, je le demande, que manquerait-il à M. Amédée Gratiot pour prendre rang parmi les poëtes du jour, parmi les mieux inspirés, et pour être célèbre à son tour? Il ne lui manquerait que de se faire imprimer... sur son beau papier.

CUVILLIER FLEURY.

(*Journal des Débats.*)

Moeurs.

LE PROVINCIAL, PARIS, ET LE PARISIEN.

I

LE PROVINCIAL.

C'est en vain que le provincial se flatte de ne plus exister. La fumée de son chemin de fer l'aveugle; la faconde de son tailleur l'abuse : il existe, il est florissant, il est immortel. — Qu'il cesse donc de se déplacer à grands frais; qu'il cesse d'imposer à son budget la charge annuelle d'un voyage à Paris : ces agitations sont stériles; cette locomotion est infructueuse; c'est trop peu dire : elle est funeste. Le provincial va chercher au contact du foyer parisien la renaissance fabuleuse du phénix : il n'y gagne, — osons l'en avertir, — il n'y gagne qu'un vernis malheureux dont l'unique effet est de mettre en relief, comme dans un tableau de famille imprudemment restauré, des défauts que l'obscurité et

Digitized by Google

la poudre du foyer natal couvraient naguère d'une ombre respectable. Le provincial qui revient de Paris est un exemplaire de provincial non pas corrigé, mais illustré; ou plutôt, simple habitant de la province à son départ, il n'est vraiment provincial qu'à son retour; — Paris, qui confirme tous les titres, lui a galamment contre-signé celui-là.

C'est un spectacle, en effet, digne d'intérêt et fécond en enseignements pour l'observateur, que celui du retour d'un de ces *hadgis* au milieu de sa tribu. — L'accueil qu'on lui fait n'est point sans mélange de défiance. La réserve des discours, la froideur des regards, l'invitent tout d'abord à n'user qu'avec ménagement de la supériorité, incontestable d'ailleurs, qu'il vient de conquérir. Le pèlerin n'a garde de remarquer ces symptômes d'une bienveillance équivoque et en quelque sorte suspendue; il n'a garde surtout d'en tenir compte: il n'aura pas dépensé en quinze jours ses économies d'une année; il n'aura point passé deux mortelles semaines à bâiller dans une chambre d'hôtel garni, loin de ses habitudes et de tout ce qui lui est cher, pour se laisser arracher par l'envie le seul fruit qu'il estime digne de ses peines, le rêve qu'il caressait dès l'heure de son départ, — la gloire de faire étinceler aux yeux éblouis de ses concitoyens les rayons de son auréole parisienne.

Le dieu poursuit donc sa carrière : il maintient carrément, malgré les menaces de l'atmosphère, son attitude triomphale. Son premier soin est de revêtir, et d'étaler sur sa personne les objets de haute nouveauté dont un tailleur facétieux ou une marchande de modes goguenarde n'ont point craint de l'affubler au passage. Sa seconde manœuvre est de proclamer bien haut le nom des hardis industriels, auteurs de cette mystifica-

tion, et de livrer aux échos du monde le prix exact des pièces dont se compose son travestissement.

Rien de plus parisien, comme on voit (si par ce mot on entend le fini de la distinction et le suprême du savoir-vivre), rien de plus parisien que ce début. La suite ne le dément point. A la grande surprise de ses compatriotes, l'heureux voyageur a cessé d'ouvrir la bouche pour parler : il est vrai qu'il ne parle plus : il chante, il chuchote, il grasseye, il ramage du bout de la langue, les dents serrées et les lèvres en cœur (les femmes surtout n'y manquent guère). Toute l'économie de la bonne accentuation et de la vieille orthographe qu'il tenait de ses pères semble momentanément bouleversée ; il méconnaît bizarrement la valeur des syllabes ; il allonge les brèves, il abrége les longues, il défigure à tort et à travers son pauvre langage natal. « Je trouve, lui dit enfin une personne complaisante, que vous avez pris l'accent parisien ! » — Il sourit : — « Comment ! répond-il : vraiment? Je ne m'en aperçois pas. C'est malgré moi. »

Interrogé sur ce que pense Paris des graves questions qui peuvent pour le moment se débattre dans le monde, il devient sérieux et hoche la tête; sa voix prend des inflexions discrètes : chacun prête l'oreille, — l'orateur s'explique, — et enfin, Dieu merci, l'opinion de Paris est connue. Il est superflu d'ajouter que l'opinion de Paris est celle d'un coiffeur de la rue Vivienne, avec lequel le provincial se fait un devoir de renouveler périodiquement connaissance.

La littérature et les arts ne lui fournissent pas un texte moins heureux. C'est même en traitant cette matière essentiellement parisienne qu'il se pique de se montrer Parisien achevé, qu'il se propose de déployer tous les perfectionnements de son goût et toutes les

Digitized by Google

conquêtes de son vocabulaire. On aura peine à croire qu'une résidence de quinze jours lui ait suffi pour se former sur les choses et sur les personnes des jugements accomplis, pour saisir les nuances les plus fines et les plus changeantes du dictionnaire parisien. Cependant rien n'est plus vrai ! — Il a tout vu, tout compris, tout apprécié, tout sondé d'un coup d'œil d'aigle. Il a pénétré jusqu'aux secrets des coulisses ; au nom de telle actrice, il sourit d'un air qui fait rougir les matrones : il ne dit pas tout ce qu'il sait, mais il en sait long. Il énonce, sur les objets qui se partagent l'attention du public, des opinions impitoyables et inattendues ; les monuments, les tableaux, les théâtres, les comédiens passent tour à tour sous sa férule magistrale ; il coule à fond les réputations usurpées : il élève aux nues des talents qu'il a découverts. Pas une lacune dans ses observations, pas une méprise dans ses arrêts, pas une note fausse dans son langage. Ne craignez pas qu'il oublie d'appeler l'Opéra-Comique « Feydeau, » les Italiens « les Bouffes, » la claque « les Romains du parterre : » il n'oublie rien. Il sème son discours de termes empruntés avec un judicieux discernement, tantôt à l'argot du gamin de Paris, tantôt au jargon des vaudevilles trépassés depuis vingt ans, tantôt au répertoire folâtre des gaudissarts de table d'hôte. De ce mélange de tons résulte un laisser aller plein de charme, quelque chose de libre et de dégagé qui sent d'une lieue le boulevard Italien, et qui étonne délicieusement la pruderie de l'auditoire. Il ne néglige rien enfin pour démontrer clairement et sans appel qu'il n'a perdu ni son temps ni ses frais, qu'il s'est retrempé tout entier, physiquement et moralement, à la source éternelle du goût, et qu'il a surpris aux Parisiens les derniers mystères de leur civilisation raffinée.

Mais à qui pense-t-il parler? A des provinciaux, cela ne fait point de doute : et toutefois il est, pour le moment, le seul provincial de la compagnie. Son public en effet, rebelle à tant d'efforts, demeure froid, soupçonneux, ironique : ceux mêmes qui ne laisseront pas, à leur jour, de tomber dans ces égarements, les déplorent chez un autre, et s'en moquent : bref, il n'est personne à qui ce chaos monstrueux de prétentions manquées, d'admirations burlesques, de dédains malencontreux, de gauches imitations, ne donne lieu de croire que le voyageur, par quelque méprise inexplicable, n'a point poussé son voyage jusqu'à Paris, qu'il s'est arrêté à Pontoise, qu'il y a séjourné, et qu'il en revient.

Au lieu de se voir, suivant son espérance, l'astre et le lion de la cité, il en est donc le cauchemar et la bête noire : son affectation fanfaronne pèse à tout ce qui l'entoure : il ne cesse d'être importun à ses voisins, à ses amis, à sa famille même, — jusqu'à ce qu'enfin le temps ait chassé de son cerveau les fumées parisiennes, calmé sa fièvre de gloire, fané le lustre de ses habits neufs, et doucement replacé au niveau commun, dans le sein de l'aimable vérité, un galant homme un instant fourvoyé.—Malheureusement, il recommencera l'année prochaine.

II

PARIS.

Cette étude serait vraiment puérile et indigne de la publicité, si elle n'avait d'autre objet que de décrire les grimaces d'un fantoche ou d'une poupée, et si *elle*

n'essayait de mettre dans la bouche de ce personnage de comédie une moralité presque sérieuse. Le provincial a survécu aux révolutions, il survit aux chemins de fer : mais il s'est beaucoup modifié. Il serait absurde de prétendre marquer aujourd'hui, comme au temps des coches, entre l'habitant de la province et le Parisien, ces différences de costume et de façons qui égayaient tour à tour et chagrinaient nos pères : la race des Pourceaugnac est éteinte. Assurément Paris est plus que jamais en possession de promulguer des lois somptuaires, auxquelles l'univers se range, avec toute la France; mais ces lois se répandent désormais avec une rapidité si égale et si régulière, que chacun, dans tous les coins du monde civilisé, peut aisément suivre la mode d'aussi près qu'un homme de sens et qu'une femme de goût le doivent désirer.

Quel est donc, de nos jours, le travers qu'on peut qualifier de provincialisme? Rien de plus que l'éblouissement de la province devant la face lumineuse de Paris. Paris est un astre, nous en convenons volontiers, dont tout Français doit être fier : mais l'admiration la plus légitime s'égare, quand elle devient servile et sans choix; et tel nous paraît être en général le caractère des sentiments de la province à l'égard de Paris, qu'ils se traduisent par la naïveté de l'ébahissement, ou par une morgue de dédain affectée et envieuse. L'exagération de ce culte national n'entraîne pas seulement des ridicules, il entraîne des défauts, sinon des dangers. Il peut être triste en effet, autant que ridicule, de prendre en dégoût son pays de naissance, d'en méconnaître les avantages, et d'en renier les coutumes, pour s'attacher à l'adoration jalouse et à l'imitation maladroite de mœurs étrangères. Cet engouement excessif ne s'arrête point aux colifichets : il monte plus haut, et porte plus

Digitized by Google

loin. Répandu par la domesticité et par les contacts familiers, dans toutes les classes sociales, il allume sur toute la surface du pays ces regards de convoitise qui couvent comme une proie l'Eldorado parisien : il fait affluer sur les rives de la Seine ces troupeaux de Jasons, qui n'en rapportent pas toujours la toison enchantée : il détourne de leur patrie naturelle des cœurs, des esprits ou des bras, utiles ici, là funestes ou tout au moins malheureux.

Mais ces hautes considérations ne sont pas de notre ressort. Nous nous adressons uniquement aux mondains et aux frivoles, en étant un nous-même. Efforçons-nous donc en commun, mes frères, de soumettre notre admiration pour Paris aux règles d'une saine critique : peut-être ensuite nous résignerons-nous plus aisément à aimer ce que la province peut avoir d'aimable, et à nous y tenir.

La pensée de rabaisser le prestige de Paris ne serait en aucun temps une pensée française : aujourd'hui moins encore. Paris n'est pas seulement une belle et grande capitale : Paris, pour emprunter à un homme illustre un de ses termes favoris, Paris est un grand fait; il n'est point redevable de la magie qui entoure son nom à ses magnificences matérielles ; si, partout où il y a des hommes qui pensent, ces deux syllabes : Paris ! vont éveiller je ne sais quels mouvements de respect et de sympathie, ce n'est pas aux splendeurs du sanctuaire que s'adresse cet hommage, c'est au dieu qui l'habite, c'est au génie expansif et fraternel de la France. Ce génie semble représenter, sous ses formes les plus augustes comme les plus délicates, la civilisation même des temps modernes; il en polit ou il en étend les lois; il les maintient ou il les propage! l'accord des nations lui confère cette espèce de sacerdoce

souverain, et voilà pourquoi il y a dans la capitale française quelque chose qui fait sentir, sur tous les points du globe, aux cœurs généreux et aux esprits élevés, l'émotion sainte de la patrie.

Aussi, à cette heure, et malgré les nuages de l'horizon, nous sommes tranquilles. Qu'un soudard en goguette montre de loin aux murailles de Paris son poing tremblotant; la noble Allemagne a tort de s'en indigner. Paris lui répond par un sourire; Paris ne craint rien, que de lui-même. Tant qu'il reste fidèle à son caractère et à sa mission, il sait, il voit, il comprend mieux que jamais, à l'applaudissement universel qui accueille chaque coup frappé par ses soldats, qu'il y aura toujours entre lui et la main du Cosaque, non-seulement tout ce qui porte le nom de Français, mais tout ce qui tient au nom d'homme. Dans quel cerveau doué de pensée pourrait naître ce vœu sauvage : « Que Paris ne soit plus! » Et pourquoi ne pas le dire? parmi nos ennemis mêmes, parmi ceux que leur devoir force aujourd'hui de nous combattre, et qui font bravement leur devoir, combien portent dans leur cœur ce Paris qu'ils semblent menacer! Combien l'aiment ou le regrettent! Combien détesteraient leur œuvre, si leur œuvre pouvait jamais être achevée! Vainqueurs au gré de leurs souhaits, ne les verrions-nous pas encore, comme on vit un jour leur dernier empereur, saluer avec un aspect mélancolique le génie de la civilisation debout, vivant, immortel, dans son temple outragé?

Tel est le Paris qu'il faut admirer; et qui l'admire rend hommage à la France entière; car, assurément, la population native de Paris ne prétend pas être une tribu d'élection, une caste d'ordre supérieur où se recrute exclusivement le corps des prêtres, gardiens du feu national. Il n'est pas une province de l'Empire qui

Digitized by Google

ne puisse dire justement : « Il y a dans ce cœur une goutte de mon sang ! il y a dans ce foyer une étincelle de ma vie ! »

Rien de plus mystérieux, au reste, et de plus insaisissable à l'analyse que le point précis du monde parisien où réside la puissance étrange et complexe de la civilisation française. — Dans un groupe à peine visible d'esprits élevés ou délicats, d'âmes grandes ou exquises, viennent se concentrer, avec leur plus vive intensité de lumière, tous les rayonnements et toutes les forces diverses qui distinguent l'esprit de notre nation. Là, dans ce groupe d'élite, se fait un travail incessant, facile, qui s'ignore lui-même, et qui ressemble à une végétation de génie ; là, naissent ou meurent, se conservent ou se perfectionnent, fleurissent ou tombent chaque jour, toutes les nobles pensées et toutes les élégantes bluettes, toutes les inventions de l'art divin ou de la mode légère, dont le monde était hier, ou sera demain agité ou charmé. Paris, le vrai Paris est là tout entier, dans cette société imperceptible que le plus humble chef-lieu suffirait à contenir, entre quelques hommes éminents qui impriment tour à tour, aux idées le mouvement entraînant d'une langue sympathique, aux beaux-arts la marque d'un goût sans égal ou la sanction d'un jugement sans appel, et quelques femmes simples et gracieuses, dont la mise, le geste et la parole sont, à leur insu, les modèles, les leçons et les arrêts vivants d'une parfaite urbanité.

On concevra sans reine qu'il soit impossible à l'habitant de la province, pendant son bref séjour à Paris, de saisir et de s'assimiler les mœurs propres et véritables de ce petit monde supérieur. Il ne peut que surpendre et imiter au hasard les usages superficiels, les idiotismes quelquefois vicieux et toutes les allures banales

Digitized by Google

de la grande ville qu'il traverse. Il ne peut qu'échanger contre de légers travers, que leur naturel sauvait du ridicule, des défauts laborieusement acquis ou des grâces lourdement portées. Au surplus, cette manie s'efface : le nombre est grand déjà de ceux qui savent aller à Paris et en revenir, n'en rapportant que de simples impressions de touristes et de nobles loisirs satisfaits. Le provincial aura vécu quand il se sera bien persuadé que le Parisien, dans l'acception ordinaire de ce mot, n'est lui-même qu'un disciple plus ou moins distingué du cénacle magistral qui siége mystérieusement dans ses murs. Les rayons salutaires qui s'échappent de ce point central et lumineux, l'influence essentielle qui en émane, sont des bienfaits communs à tous, que l'on recueille aussi bien, et souvent avec une mesure plus heureuse, de loin que de près.

III

LE PARISIEN.

Ce n'est pas toujours, en effet, un avantage pour bien voir que d'être trop voisin de la lumière, et il ne serait pas sans intérêt de comparer à l'éblouissement de la province vis-à-vis de Paris l'éblouissement de Paris devant sa propre splendeur. — Si un zèle indiscret à copier des usages et une langue imparfaitement connus, si des modes outrées, des façons hors du naturel et des prétentions mal justifiées constituent le travers du provincialisme, combien de provinciaux en permanence n'aurons-nous pas le regret de compter entre Montmartre et Montrouge! S'il y a l'ombre de la

Digitized by Google

justesse dans la définition que nous avons essayé de faire du vrai Paris, il en ressort clairement que les trois quarts des Parisiens sont aussi étrangers que nous-même et que le dernier habitant de l'Auvergne à la sphère sublime et charmante d'où les orages et les fleurs de la civilisation se répandent sur le monde — Toutefois, il y a peu de Parisiens qui ne soient légèrement enflés du voisinage de ce soleil, dont ils sont quelquefois les taches. Nous nous souvenons toujours avec amertume d'une portière parisienne qui, dans notre jeunesse, nous fit maintes fois monter le rouge au front en nous demandant avec mépris des nouvelles de notre village : mot bien dur appliqué à une préfecture de deuxième classe !

Qu'on nous permette encore un souvenir personnel : nous avons connu un homme aimable et distingué, qui n'avait d'autre défaut qu'un penchant fatal à se glorifier lui-même ; à force de se creuser la cervelle pour se découvrir de nouveaux titres à sa propre considération, il finit par se persuader, je ne sais trop comment, qu'il était le centre du monde, ce qui le rendit parfaitement heureux, mais ce qui fut cause qu'on l'enferma dans une maison de santé : toutes les personne que le hasard amène dans cet établissement s'étonnent d'y rencontrer un individu dont l'entretien est plein de charme et de solidité : il n'est en défaut sur aucune matière ; il n'y a pas de raison plus ferme, de conversation plus fine et plus simple à la fois. Chacun croit avoir devant les yeux, comme autrefois certain chapelain de Séville, la victime de quelque complot de famille ; on voudrait, y risquât-on quelque chose, l'arracher de ce logis. On lui propose tout bas un moyen d'évasion ; mais, au premier mot, il vous arrête : il ne sortira jamais, — et pour une bonne raison, c'est que le

Digitized by Google

centre du monde étant un point fixe, vouloir le déplacer serait une folie.

On nous pardonnera cette anecdote, dont le seul mérite est l'authenticité, et dont il est loin de notre pensée de faire un apologue. Le Parisien, en effet, croit si peu être le centre du monde, qu'il se déplace volontiers. — Il risque de temps à autre une tournée chez ses vassaux des départements, ne fût-ce que pour leur montrer un exemplaire achevé, un type pur de la bonne grâce et de la courtoisie françaises. On l'accueille avec un empressement enthousiaste, on voudrait lui semer de fleurs le pavé de la ville.—On ferait bien, car le pavé lui semble un peu anguleux ; mais ce qui l'étonne surtout, c'est la boue : que de boue! jamais il n'a vu tant de boue, — cette substance, comme on sait, étant inconnue à Paris. Votre vieux domestique s'exténue à enlever des vêtements de l'illustre voyageur la fange encore mal séchée des boulevards; n'importe, l'illustre voyageur se noie dans un marais; et puis, « Qu'est-ce donc qui tombe du ciel ici? De la pluie, Dieu me pardonne! Oui, c'est de la pluie! sous quelle latitude hyperboréenne est donc située cette bourgade? » — On a beau lui objecter timidement que la latitude de cette bourgade est exactement, si l'on en croit l'Observatoire, celle de Paris : jamais il n'a vu tant de pluie.

On lui propose une promenade : il accepte en bâillant et s'empresse de revêtir un costume complet qu'il a eu soin de se faire confectionner avant son départ, et qui, dans tous les quartiers de Paris, le signalerait immédiatement, suivant son sexe, au soupçon des femmes de bien ou au dédain des vrais élégants. Il parcourt la ville en cet équipage. Uniquement préoccupé de surveiller l'effet de sa mise et de sa prestance pari-

Digitized by Google

sienne sur l'esprit engourdi des naturels, il n'accorde aux merveilles locales qu'une attention distraite. On lui montre la cathédrale, les vieilles murailles, le château gothique, les sites pittoresques, qui appellent de loin l'artiste et le poëte; il sourit vaguement. Mais quelques badauds accourent sur le seuil des boutiques, attirés par cette mine étrangère : il les toise en passant d'un air vainqueur. Il est heureux : cette ville a du bon.

Son hôte lui prodigue vainement les ressources opulentes d'une table de province. Jamais chair si savoureuse, jamais vins si parfumés n'ont caressé le palais du voyageur ; mais sa devise est celle du sage : *Nil mirari.* On lui sert du mouton de mielle, il parle de chevreuil ; — des fraises cueillies par la blanche main de son hôtesse, il parle d'ananas. Si jamais vous venez à Paris, il vous fera manger ceci, il vous fera goûter cela. Soit, mais ce ne sera pas apparemment dans l'humble rôtisserie de la rue Montorgueil où ce Lucullus prend son ordinaire.

On donne au logis une fête en son honneur. La seule idée d'un bal de province évoque sur ses lèvres un rire olympien. Cependant il saisit cette occasion pour produire aux regards des mortels une nouvelle toilette, qui, parmi toutes celles qu'on verra dans la soirée, sera la seule dont le goût soit absent. — Le coude appuyé sur l'angle d'une cheminée, l'œil plissé sur l'écaille de son lorgnon, il regarde, avec un ricanement surhumain, défiler les indigènes. Jamais, il le déclare à haute voix, il n'a vu ni rêvé de visages si difformes, de si plaisants fagots. Pour se tenir en joie, il se fait montrer les autorités du lieu, et entre autres le maire, qu'il appelle le bailli. — On danse, il s'abstient. Humblement sollicité de se mêler aux jeux de la multitude, il répond

qu'il a le malheur de ne pas connaître l'espèce de danse à laquelle on se livre sous ses yeux. — Mais, lui dit-on en rougissant, c'est la valse, c'est la mazourke! — A cette révélation, sa gaieté tourne aux convulsions : à Paris, il n'a jamais vu danser rien de semblable, — et pour cette fois, il dit la vérité, trahissant ainsi, sans le vouloir, les bals qu'il fréquente. — On le supplie d'accepter au moins une carte pour le whist : il paraît y condescendre ; mais dès qu'il apprend que la fiche est modestement fixée à 50 centimes, il sourit de pitié, et s'excuse.

La patience, même en province, a des bornes. Tant de prévenances repoussées, tant de complaisances perdues décourageraient, on en conviendra, la politesse du marquis de Coislin lui-même. On finit donc, de guerre lasse, par abandonner le noble étranger à son isolement auguste. Il s'aperçoit avec surprise qu'il n'est pas l'élément indispensable des plaisirs de la soirée, et qu'on a l'audace de s'amuser sans lui. Il essaye toutefois de porter un dernier coup à ce public ingrat :—il se retire. — Mais du fond de l'alcôve où il va digérer son mécompte, il entend jusqu'au matin les échos de la fête et les rires des jeunes filles. — C'en est trop! il quitte ce village barbare; il part, indigné, quoique engraissé. Demain, dans son entre-sol étouffé, il répétera avec emphase à ses amis, tout en faisant son whist à dix centimes, qu'il n'y a réellement que Paris au monde, et que la province, malgré les succès étonnants et de toute nature qui s'y attachaient à ses pas, l'a suffoqué! l'air n'y est point respirable.

Nous avons peint tour à tour deux caricatures. Mais l'ilote ivre était une caricature, et Sparte le croyait de bon conseil. Athènes même, si délicate, eût peut-être démêlé en souriant, à travers les rides outrées de ce

Digitized by Google

masque en débauche, quelques vagues ressemblances et quelques avis salutaires. Quoi qu'il en soit, nous espérons qu'une caricature avouée est à moitié pardonnée, surtout quand le peintre n'hésite pas à convenir qu'il en a pris dans son miroir les principaux traits, et à écrire au bas de sa toile : *Quorum pars magna fui!*

OCTAVE FEUILLET.

(*Moniteur universel.*

Digitized by Google

Histoire et Philosophie.

DE LA GUERRE AU XIX[e] SIÈCLE.

Je veux examiner une question d'histoire et de philosophie : Quel a été le caractère général des guerres faites en Europe depuis 1814? La stratégie n'a rien à faire ici, et je ne pourrais pas répondre, si je voulais me mêler de stratégie, de ne point confondre une brigade avec une division et une batterie de campagne avec une batterie de siége. Je laisse donc de côté tout ce qui a rapport à l'art de la guerre, qui a, dit-on, fait beaucoup de progrès depuis trente ans, si bien que les loisirs de la paix et du régime parlementaire n'ont pas été des jours perdus pour l'art de la guerre. M. le général Paixhans, dont j'ai été pendant longtemps le collègue à la chambre des députés, était le plus doux, le plus poli des hommes; c'était aussi un député laborieux et minutieux : cela ne l'a pas empêché d'inventer les mortiers les plus destructifs.

M. Paixhans, qui était un brave et savant militaire, avait cependant quelques scrupules sur l'art qu'il perfectionnait de tuer les hommes plus promptement, et je mis un jour sa conscience à l'aise en lui citant deux ou

Digitized by Google

trois passages de saint Augustin, qui reconnaît le droit de la guerre et qui établit que les hommes ne sont pas coupables de se tuer entre eux, quand ils sont convenus préalablement de s'appeler ennemis, de s'habiller en soldats et d'avoir des drapeaux de couleurs différentes. Ayant allégué de pareilles autorités en faveur de la guerre, on ne doit point s'attendre que, dans ces considérations sur les guerres du XIX^e^ siècle, je déplore les malheurs inévitables de la guerre : le vieil Hérodote a dit tout ce qu'on peut dire pour la paix contre la guerre, quand il a dit que la paix était le temps où les fils enterrent les pères, et la guerre au contraire le temps où les pères enterrent les fils. Ajoutez-y le *bella matribus detestata* d'Horace, et vous avez tout ce qu'on peut dire contre la guerre; mais je ne veux m'occuper ni de ce que la guerre a de savant ni de ce qu'elle a de douloureux. Je veux seulement chercher quel est le caractère des guerres faites au XIX^e^ siècle.

Les guerres faites depuis 1814 ne sont pas des guerres religieuses ni des guerres nationales : ce sont des guerres essentiellement politiques. J'aime qu'elles aient ce caractère, parce que les guerres politiques sont en général plus courtes et moins acharnées que les autres guerres, pourvu qu'elles conservent ce caractère et que les passions humaines, l'ambition, la haine, la colère, l'obstination, ne se substituent pas pendant le cours de la guerre à la pensée politique qui l'a causée.

Il est impossible en effet de ne pas remarquer que la guerre, outre le caractère qu'elle tient de sa cause et qui la fait religieuse, nationale ou politique, a un caractère qui lui est propre et qu'il ne faut pas oublier. Elle est la guerre, c'est-à-dire une des actions où la nature humaine est le plus en jeu et où toutes les

Digitized by Google

bonnes et les mauvaises qualités de l'homme prennent une allure plus expressive et plus énergique. La guerre commence par être un effet ; elle finit souvent par être une cause ; elle se fait pour sauver la croyance attaquée, pour défendre l'indépendance nationale, pour obtenir un résultat politique important ; mais souvent aussi, après avoir commencé ainsi et pour de nobles et grandes causes, elle dégénère et ne se fait plus que pour elle-même. La guerre devient un métier, une profession, une occupation. Voyez la guerre de trente ans, guerre de religion, si vous considérez sa cause et son origine ; mais combien de sentiments, d'influences et d'intérêts différents se sont mêlés à cette guerre pendant son cours ! Combien de fois même la guerre n'a plus relevé que d'elle-même ! Les généraux, les partisans, les officiers de fortune avaient la principale part. Les passions que la guerre excite et entretient dominaient les motifs de la guerre ; on était plus ambitieux que protestant ou catholique. Le culte et la politique servaient encore de prétexte, mais ne servaient plus de cause ; la guerre s'était approprié et avait effacé les autres pensées. L'esprit de conquête et d'usurpation avait remplacé l'esprit de tolérance religieuse ou d'équilibre européen qui avait fait entreprendre la guerre ; non que je veuille dire que ces causes primitives de la guerre de trente ans eussent disparu entièrement : elles se retrouvèrent dans le congrès diplomatique de Munster et d'Osnabruck ; elles se retrouvèrent dans le traité de Westphalie ; mais combien de fois elles avaient été oubliées, et que de sang surtout aurait pu être épargné, puisque la guerre n'ayant donné entièrement raison à personne, il a fallu transiger après la guerre comme on aurait pu transiger trente ans auparavant !

Digitized by Google

La diplomatie aurait donc pu faire avant la guerre de trente ans ce qu'elle a fait après; oui, mille fois oui, si les hommes n'avaient pas dans leur poitrine une parcelle de cette nature de lion qui les pousse l'un contre l'autre; oui, mille fois oui, si, selon l'apologue de Samuel Johnson, les hommes n'étaient pas faits de toute éternité pour servir de pâture aux vautours. C'est ainsi, en effet, que dans Samuel Johnson un vieux vautour explique à ses enfants ces grandes batailles que se livrent les hommes. « Les hommes se tuent pour que les vautours les mangent; car, remarquez-le bien, mes enfants, dit le vieux vautour, l'homme étant beaucoup plus fort que nous, s'il ne se tuait pas lui-même, nous ne pourrions pas le manger. » C'est là un bel argument emprunté aux causes finales.

Ce que le vieux vautour ne sait pas, c'est que les hommes se tuent pour défendre leur foi, leur honneur, leur patrie, et que ces causes-là, qui sont les grandes causes de guerre, valent en effet que l'homme leur sacrifie sa vie; mais ce que nous sommes forcés d'accorder au vieux vautour, c'est qu'il y a bien des moments dans la guerre où ces grandes causes s'oublient et s'effacent, et où la guerre ne semble plus se faire que pour la guerre, c'est-à-dire où l'homme ne paraît plus songer qu'aux moyens de subsistance des vautours.

Il y a donc dans les guerres un double caractère : celui qu'elles tiennent de leur cause, et celui-là, l'historien ne saurait trop le montrer et le louer, car il est presque toujours noble et généreux ; ensuite le caractère que la guerre tient d'elle-même, si je puis ainsi parler, ou, si vous voulez, de cet instinct de cupidité et de férocité qui est au fond du cœur de l'homme et que la guerre va y chercher. Le philosophe ne saurait trop détester ce caractère de la guerre, et les hommes

Digitized by Google

d'État ne sauraient non plus trop s'opposer à l'entraînement fatal qui fait que la guerre oublie son origine et son but, et ne se souvient plus que de sa propre nature. . . . .

Les guerres que le xixe siècle a faites depuis 1814 n'ont pas eu jusqu'ici cet inconvénient. Comme elles n'étaient ni des guerres religieuses ni des guerres nationales, mais des guerres essentiellement politiques, elles ont été courtes, bornées à leur cause et à leur but, et surveillées, si je puis ainsi parler, par la diplomatie, qui, après avoir tout fait pour les prévenir, faisait tout aussi pour les terminer le plus promptement possible. Cet ascendant longtemps heureux de la diplomatie est un des signes les plus caractéristiques de la civilisation du xixe siècle. . . . .

Les guerres du xixe siècle ont été ou bien des guerres contre la révolution, comme la guerre d'Espagne en 1823, ou des guerres contre la barbarie, comme nos guerres en Algérie, celles des Anglais dans les Indes et au cap de Bonne-Espérance, celles de la Russie dans le Caucase, ou bien des guerres d'intervention et de préservation, comme notre expédition en Grèce, comme le siége d'Anvers et l'occupation d'Ancône en 1831, et l'occupation de Rome en 1849; ou enfin des guerres d'équilibre, comme la guerre de 1854. Telles sont les diverses sortes de guerre du xixe siècle depuis 1814. Examinons rapidement quel est le caractère particulier de chacune de ces guerres.

La première sorte de guerres que nous avons énumérées est la guerre contre-révolutionnaire, et parmi ces guerres, celle d'Espagne en 1823. La guerre d'Espagne contenait une grande question européenne; il ne s'agissait pas seulement de savoir si l'esprit révolutionnaire qui agitait le midi de l'Europe serait réprimé et vaincu,

Digitized by Google

il s'agissait encore plus de savoir si cette guerre serait faite par la France. A prendre la géographie, il n'y avait que la France qui pût faire cette guerre ; à étudier l'état politique de la France, il était douteux qu'elle pût la faire ; à consulter l'opinion de la diplomatie européenne, il était douteux qu'on voulût que la France la fît. Cette double incertitude sur l'état politique de la France et sur les intentions de la diplomatie européenne montre quelle était l'allure de la France et de l'Europe depuis 1814. Et qu'on ne croie pas que cette attitude réciproque de la France et de l'Europe soit un état de choses qui nous soit complétement étranger et que nous n'ayons pas à étudier. Cet état de choses nous touche de près, car il vient à peine de cesser. Il a été pendant près de quarante ans la grande difficulté et le grand embarras de la politique française, qui ne s'en trouve affranchie que depuis le commencement de la guerre actuelle.

Pendant dix-huit ans, c'est-à-dire de 1830 à 1848, on peut dire que ce que le parti libéral en France a le plus souhaité, c'est une guerre qui ne fût pas une guerre révolutionnaire, une guerre politique qui brisât pour la France le fatal enchantement qui tenait sa destinée en suspens. Pendant dix-huit ans, en effet, et même auparavant, la France ne semblait pouvoir faire que des guerres révolutionnaires. On croyait qu'aussitôt que la France mettait la main sur ses armes, c'était pour éveiller la révolution. Il faut avouer que les déclamations qui se faisaient en France aidaient fort à répandre cette idée. Beaucoup de gens paraissaient ne comprendre que la guerre révolutionnaire. Il s'agissait toujours d'appeler les peuples à la liberté, et nous retombions incessamment dans la vieille ornière de propagande révolutionnaire. De là les appréhensions de toute l'Europe ; de là son penchant à se coaliser contre la France

Digitized by Google

aussitôt que la France semblait vouloir remuer. Toutes nos pensées, toutes nos propositions étaient d'avance suspectes d'esprit révolutionnaire; et il a fallu les vifs et énergiques efforts du gouvernement de 1830 contre l'esprit révolutionnaire pour prouver à l'Europe que la France n'était plus une puissance révolutionnaire. L'Europe commençait presque à le croire et à agir en conséquence, quand le gouvernement de 1830 tomba, consumé et épuisé par la lutte même qu'il avait soutenue contre le mal dont on l'accusait d'être une cause et un instrument.

La révolution de 1848 fut plus sage que l'Europe ne s'y attendait. Cela tenait à l'éducation que cette révolution avait reçue, presque malgré elle, sous le régime de la monarchie qu'elle avait renversée. Elle ne fit pas de propagande et de guerre révolutionnaire, quoique l'Italie, la Hongrie et l'Allemagne l'y appelassent. Désappointée d'elle-même en France, et étonnée de son impopularité intérieure, elle trébucha dans l'embarras de sa naissance qu'elle n'avait pas su prévoir, et de sa vie qu'elle ne savait pas organiser. Le seul signe de vie qu'elle donna au dehors fut la destruction de la république romaine. Cette destruction de la république romaine était la revanche de la naissance de la république française. La France se hâta, aussitôt qu'elle redevint maîtresse de sa destinée, de faire détruire le 1848 de Rome par le 1848 de Paris. Ce fut la première expiation qu'elle lui imposa.

Nous ne doutons pas que la sagesse forcée ou volontaire de la révolution de 1848 n'ait beaucoup contribué à guérir l'Europe de la peur qu'elle avait de la France révolutionnaire. L'Europe a compris que la France n'était plus révolutionnaire puisqu'elle pouvait être en révolution sans être révolutionnaire au dehors, et je dirai même volontiers, à voir l'issue définitive de la

Digitized by Google

révolution de 1848, sans être révolutionnaire, même au dedans. Ce sera peut-être, en effet, dans l'histoire le caractère le plus saillant de la révolution de 1848. Elle n'a pas été réprimée ; elle a été abjurée par le peuple même qui l'avait laissé faire. La défaite de la révolution de 1848 a été plus qu'un abandon : ç'a été un reniement, et c'est là ce qui a dû surtout enseigner à l'Europe que la France n'était plus révolutionnaire. Dès ce moment, les guerres politiques sont redevenues possibles en Europe, et la chance que beaucoup d'amis de la Restauration et de la monarchie de Juillet avaient souhaitée inutilement pendant trente ans a pu se présenter.

Cette substitution de la guerre politique à la guerre révolutionnaire avait été souvent entrevue pendant les trente-trois ans de la monarchie constitutionnelle, mais elle n'avait jamais pu s'accomplir. La guerre d'Espagne, en 1823, avait été une guerre, et c'est par là qu'elle fut utile et bonne à la France, qu'elle releva de 1814 et de 1815 ; mais c'était une guerre où la révolution était encore en jeu. Seulement, ce jour-là, la France faisait la guerre pour la contre-révolution, et en faisant cela elle semblait suivre son gouvernement plus que son instinct national et populaire. Toute contre-révolutionnaire qu'elle était, la guerre d'Espagne, en 1823, ne put donc pas guérir l'Europe de ses préventions contre l'esprit révolutionnaire de la France. Cette guerre semblait, de la part de la France, une contradiction plutôt qu'une conversion.

J'en dirai autant de l'expédition de la Grèce, quoique ce fût une expédition vraiment politique. Cet acte ne pouvait pas suffire pour montrer que la France n'appartenait plus à l'esprit révolutionnaire et qu'on pouvait dorénavant s'allier avec elle.

La révolution de 1830 vint réveiller toutes les dé-

Digitized by Google

fiances que l'Europe avait contre la France. On crut que nous appartenions de nouveau et pour longtemps à l'esprit révolutionnaire, au moment même où nous lui échappions par l'acte le plus antirévolutionnaire, c'est-à-dire par la création d'une monarchie dans le sein même de la révolution, et sans abjurer l'esprit de cette révolution. Une révolution qui fait elle-même une monarchie est bien plus domptée qu'une révolution qui s'abjure et qui s'abandonne. En dépit des défiances nouvelles de l'Europe, la France de 1830 eut cependant aussi ses guerres, ses expéditions et ses alliances politiques, où la révolution et l'esprit révolutionnaire n'étaient pour rien : Anvers, Ancône, le traité de quadruple alliance. C'est ainsi que nous arrivâmes jusqu'en 1840, où la question d'Orient vint se poser pour la seconde fois (la première crise est la guerre de 1828 et le traité d'Andrinople), et où nous eûmes la chance de trouver ces grandes alliances et ces grandes guerres politiques, où l'esprit et la cause révolutionnaire ne devaient plus être en jeu. On a beaucoup dit qu'à cette époque nous aurions pu régler la question d'Orient, d'accord avec l'Angleterre, et que nous nous laissâmes détourner par la prédilection que nous avions pour la question d'Égypte. Nous manquâmes l'occasion qui nous était offerte, dit-on, et nous vîmes l'Europe s'unir contre nous, comme elle s'unit aujourd'hui contre la Russie, parce que nous semblions vouloir démembrer l'empire ottoman au profit de l'Égypte, parce que nous avions l'air d'avoir un intérêt particulier dans la question, et qu'alors comme aujourd'hui l'Europe ne voulait point admettre que l'Orient pût être remanié, sinon d'un commun accord et dans des intérêts communs. En même temps qu'on nous soupçonnait, en 1840, de vouloir faire prévaloir un intérêt français sous le nom d'un intérêt égyptien,

Digitized by Google

on croyait aussi que si nous faisions la guerre, même pour l'Égypte, la guerre que nous ferions deviendrait bientôt révolutionnaire, et cela éveillait contre nous toutes les défiances.

Nous sommes persuadés, quant à nous, qu'en 1840 la diplomatie européenne a cru la France beaucoup plus égyptienne qu'elle ne l'était dans les deux chambres et dans son gouvernement. Ce n'est pas à cause de l'Égypte que l'alliance de la France et de l'Angleterre ne s'est point faite alors comme elle s'est faite en 1853 ; il y a eu d'autres causes : l'ambition de la Russie moins comprise et moins redoutée par l'Angleterre en 1840 qu'en 1853; l'intérêt français que nous avions la prétention légitime de trouver en Orient en le dégageant de l'intérêt européen, sans l'en séparer. Comme cet intérêt français ne se voit et ne se dégage pas aisément dans la question d'Orient, et qu'il faut l'y mettre pour qu'il y soit, l'Angleterre n'aimait pas que nous le missions en Égypte. Ce sont là quelques-unes des causes qui ont empêché, en 1840, l'alliance de la France et de l'Angleterre. Nous n'avions pas assez caché ou assez oublié l'intérêt que nous devons vouloir avoir en Orient.

Quoi qu'il en soit, l'échec que nous reçûmes, en 1840, fut d'autant plus grave que nous y perdîmes pour longtemps l'occasion de faire cette guerre politique, cette guerre entreprise pour le maintien de l'équilibre européen que souhaitaient beaucoup d'amis de la monarchie constitutionnelle, et qu'ils voulaient opposer comme un contre-poids ou comme un contre-poison à la guerre révolutionnaire. Les événements ont ramené pour la France l'occasion de la guerre politique substituée à la guerre révolutionnaire. Cela ne veut pas dire que personne autrefois souhaitât la guerre de gaieté de cœur, ni que personne aujourd'hui puisse souhaiter non plus de gaieté de cœur

Digitized by Google

que la guerre continue. Cela veut dire seulement que le grand effet que nous attendions d'une guerre politique en Europe, c'est-à-dire notre affranchissement manifeste de la fatalité révolutionnaire, est désormais accompli. La France, comme alliée de l'Angleterre, a besoin peut-être que la guerre dure encore pour obtenir les grands résultats politiques qu'on attend de l'alliance occidentale. Ce dernier point est tout à fait indépendant des réflexions que nous faisons en ce moment. Ce que nous demandions à la guerre politique, à la guerre d'équilibre, c'était l'émancipation publique de notre pays des liens de la politique révolutionnaire. Cette émancipation est désormais un fait acquis. Que la guerre maintenant dure peu ou dure longtemps, cela ne fait rien à la question que nous traitons. Elle a assez duré pour montrer que la France n'est plus une puissance révolutionnaire, mais une puissance européenne; c'est là le point important.

Avant d'examiner en détail le caractère des diverses guerres entreprises en Europe depuis 1814, soit les guerres de contre-révolution, soit les guerres contre la barbarie africaine ou orientale, soit les guerres d'intervention ou de préservation, soit les guerres d'équilibre, j'ai voulu expliquer le rôle que la France avait eu en Europe, et comment elle avait pris part à ces diverses guerres. Ce rôle était curieux à étudier, parce que ce qui fait un des plus grands intérêts de l'histoire guerrière et diplomatique de l'Europe depuis 1814, c'est surtout de suivre les progrès du travail intérieur et extérieur à l'aide duquel la France s'émancipe peu à peu des liens de la politique révolutionnaire.

SAINT-MARC GIRARDIN.

(*Journal des Débats.*)

(La suite prochainement.)

Digitized by Google

Sciences.

DE LA PHOTOGRAPHIE

ET DE

SES DIVERSES APPLICATIONS AUX BEAUX-ARTS ET AUX SCIENCES (1).

I

Quand l'invention de Nicéphore Niepce, perfectionnée, rendue pratique par Daguerre, fut donnée au public, la première idée qui se présenta à l'esprit de

(1) Au moment où l'exposition universelle se prépare, il n'est peut-être pas sans intérêt de résumer l'ensemble des progrès réalisés jusqu'à ce jour par la photographie dans ses applications aux beaux-arts et aux sciences, et d'indiquer, à côté des résultats obtenus, les noms des hommes qui ont plus particulièrement concouru à ces progrès par leurs continuels et importants travaux.

C'est ce que je vais essayer de faire, en éloignant, autant que possible, les définitions et les mots techniques. Mon but est de composer à larges traits une esquisse, et non de rédiger un traité.

Digitized by Google

tous fut celle d'appliquer au portrait les ressources de ce merveilleux procédé. Des ateliers s'ouvrirent où, selon la croyance accréditée tout d'abord dans la foule, et qui subsista quelque temps encore, on fixait l'image fugitive du miroir. C'était un prodige qu'on ne s'expliquait pas, mais auquel il fallait bien croire; et comme les choses les moins explicables sont celles qui ont le plus de succès, la daguerréotypie eut bien vite acquis une immense popularité. Une industrie nouvelle était née. Malgré l'imperfection des résultats obtenus, elle fit un chemin rapide. D'ailleurs, les perfectionnements ne se firent pas attendre : on accéléra les opérations, un peu lentes dans l'origine; on donna plus de netteté, plus d'éclat aux plaques daguerriennes. MM. Fizeau, Claudet de Londres, et d'autres hommes d'intelligence et de savoir perfectionnaient déjà l'œuvre de Niepce et de Daguerre. On donnait plus de simplicité, plus de certitude aux procédés, et par conséquent on popularisait davantage le goût du daguerréotype.

Mais, en même temps que les procédés s'amélioraient, le cercle des applications allait s'élargir. Un homme de goût, un artiste de cœur, qui eût fait un peintre de premier ordre s'il n'eût été un diplomate distingué, M. le baron Gros, chargé d'une mission en Grèce, pensa que le beau soleil de l'Orient devait être favorable aux opérations photographiques, qu'il avait étudiées avec enthousiasme. Il joignit donc à son bagage de diplomate une chambre noire, des plaques argentées et des produits chimiques. C'était là son album et ses crayons de travail : le soleil de la Grèce et le sentiment artistique du voyageur devaient faire le reste. Quand sa mission officielle lui laissait quelques heures de loisir, il s'en allait, avec ses appareils, au bord de cette mer poétique; et si une barque coquettement parée glissait

Digitized by Google

à quelque distance du rivage, il la reproduisait sur sa plaque magique, avec le flot qui bouillonnait sur ses traces, le nuage qui blanchissait au-dessus d'elle et l'horizon qui se perdait au loin; ou bien il s'installait devant quelque ruine grandiose, et la précieuse image se dessinait avec tous ses détails et ses éternelles beautés. Les admirables figures des propylées d'Athènes, les bas-reliefs, les chapiteaux, les colonnes brisées du Parthénon, les inscriptions à demi effacées par la main du temps, la plaque argentée reproduisait tout. Le voyageur enthousiaste passait tour à tour des chefs-d'œuvre de l'art à ceux de la nature, des statues de Phidias aux paysages de Dieu. Si bien que, quand il revint en France, il rapportait son voyage avec lui, et que, quand on veut voir la Grèce, on n'a qu'à parcourir du regard sa riche collection d'épreuves.

L'exemple de l'éminent amateur fut suivi par d'autres. L'application de la daguerréotypie aux voyages avait trop d'importance pour que le baron Gros n'eût pas d'imitateurs. Nous citerons entre autres M. Tiffereau, qui, un peu plus tard, rapportait du Mexique des vues d'un très-grand intérêt. C'étaient des huttes indiennes, des tentes en feuilles de bananier qui abritent la famille nomade, jusqu'à ce qu'un tremblement de terre ou une éruption volcanique entr'ouvre le sol ou le couvre de lave brûlante; c'étaient des groupes de Mexicains réunis, avec leur costume bizarre, sur quelque place de marché; c'étaient des vues prises dans les Cordilières, des panoramas de villes fantastiques suspendues aux flancs des roches calcinées, des monuments que les convulsions terrestres ont engloutis, comme la cathédrale de San-Juan de los Lagos, par exemple, et qui n'existent plus que dans l'épreuve du voyageur.

Mais l'application de la daguerréotypie aux voyages

présentait plus d'une difficulté comme exécution et ne répondait pas au grand besoin de notre siècle, qui est la vulgarisation. En premier lieu, le transport d'un nombre considérable de plaques argentées, pour un long trajet, était embarrassant et coûteux; et puis, surtout, les épreuves que l'on rapportait étaient uniques : on pouvait composer une admirable collection particulière, mais non répandre dans le public la connaissance de ces vues si intéressantes qu'on avait été chercher au loin à grands frais et au prix de bien des fatigues. Heureusement que des esprits investigateurs s'étaient préoccupés de ces inconvénients, et que de nouveaux procédés allaient ajouter d'immenses ressources à celles de la daguerréotypie ; je veux parler de la photographie sur papier et sur verre.

II

En substituant le papier au métal, en produisant un *cliché* photographique et en donnant le moyen de reproduire ce prototype à l'infini, M. Talbot ouvrit un champ immense aux applications de la photographie. Il rendit possible la vulgarisation des œuvres produites : au lieu d'une épreuve, on en pouvait désormais obtenir mille du même sujet; au lieu d'une collection, on pouvait faire une publication. Comme pour le daguerréotype, les perfectionnements se succédèrent avec une incroyable rapidité. En cirant ou en gélatinant le papier, M. le Gray et M. Baldus donnèrent plus de finesse, plus de transparence à l'épreuve négative ou cliché ; en créant la photographie sur verre, M. Niepce de Saint-Victor compléta l'œuvre en portant à un degré voisin de la perfection la beauté des résultats obtenus.

Digitized by Google

C'est de ce moment que date réellement l'essor de la photographie, qui, en se prêtant chaque jour à des applications nouvelles, est devenue un auxiliaire si puissant pour les sciences et les arts. Elle est descendue peu à peu de la terrasse du faiseur de portraits dans l'atelier du peintre, dans le laboratoire du savant, dans le cabinet de l'homme du monde, jusque dans le boudoir de nos élégantes. Elle a passé les mers, franchi les montagnes, traversé les continents : il y a des photographes à Bombay, à Madagascar, à Valparaiso ; et puis, chacun l'appliquant à ses goûts ou à ses besoins, elle est allée, avec l'artiste et le touriste, dans les musées, dans les cathédrales, au fond des bois silencieux, aux sommets escarpés des Alpes ou des Pyrénées ; elle s'est introduite avec le savant dans les collections précieuses de la science ; avec le médecin, dans les hôpitaux ; avec le magistrat, dans les prisons ; avec l'industriel, dans les manufactures : elle s'est montrée nécessaire partout, et partout elle a tenu plus qu'elle n'avait promis.

III

Vous êtes dans votre cabinet de travail, accoudé sur l'appui de votre fenêtre. C'est l'été. Votre regard cherche, au-dessus des maisons qui vous entourent de tous côtés, le coin de ciel bleu qui est tout votre horizon ; et vous songez qu'il y a, sous ce même ciel dont vous ne voyez qu'un lambeau, de riantes campagnes où l'œil se perd dans les lointaines perspectives, où la poitrine se dilate, où la pensée se transforme et s'épure, où l'âme se plonge dans les profondeurs de la rêverie, comme le regard dans l'atmosphère lumineuse. Vous songez que vous pourriez être là au lieu d'être ici.

Digitized by Google

Vous rêvez aux forêts sombres, aux plaines diaprées, aux vallons pittoresques, aux villages posés comme des nids sur le bord des routes, aux montagnes majestueuses, aux mers d'azur ou d'écume, aux Alpes, à la Méditerranée, à l'Italie, à l'Espagne, à l'Orient ! Et vous allez maudire la chaîne qui vous retient dans votre étroite demeure, quand tout cela existe et qu'il vous serait si doux de le connaître. Attendez !... Est-ce que la photographie n'est point là?... Ouvrez cet album : vous aimez le soleil, la poésie des souvenirs? voici le Nil, avec son sable tout jonché de ruines, ses rives désolées, son ciel de feu ; voici le temple de Jupiter à Balbek ; regardez bien, vous verrez au pied de ces gigantesques colonnes, à côté du chapiteau tombé il y a dix siècles, le morceau de granit détaché hier seulement de la voûte écroulée ; voici Jérusalem, avec ses oliviers géants, ses places désertes, ses temples veufs de leur Dieu, triste comme une immense nécropole ; voici les monuments d'Ipsamboul, le temple de Philoe, les propylées de Médinet-Habou à Thèbes : prenez une loupe, et vous lirez les inscriptions que des générations éteintes depuis des milliers d'années ont laissées sur ces monuments, comme pour défier la science à travers les siècles. C'est l'Égypte, la Palestine, la Nubie que vous avez sous les yeux, et qui viennent, comme dans un conte fantastique, poser sous votre regard. C'est M. Maxime du Camp ou M. Thénard qui sont les magiciens. Voulez-vous l'Espagne ? Voici Tolède, posée sur sa colline comme une couronne sur un socle de marbre ; traversez le fleuve, montez dans la ville, arrêtez-vous devant l'Alcazar, allez tout près de l'église San-Juan de los Reyes, et là, derrière le monument, voyez-vous ces chaînes pendues symétriquement au mur? ce sont celles qui retenaient dans les prisons des Maures les

chrétiens délivrés par Ferdinand et Isabelle, lors de la conquête; comptez-les, il n'en manque pas une. Voyez cette cour à arcades moresques, avec ces orangers grands comme des chênes! c'est la cour de la cathédrale de Cordoue. Arrêtez-vous un instant auprès de ces beaux arbres, et là, pendant que vous rêverez, l'église vous enverra ses chants, le ciel son soleil, et les orangers leurs enivrants parfums. Mais c'est l'Alhambra que vous cherchez du regard, dans ce voyage magique où votre pensée n'a qu'à vouloir pour que votre œil soit satisfait : l'Alhambra, que tous les poëtes ont chanté, et dont le nom seul fait rêver toutes les félicités de la terre. Le voici. Entrez sous ces légères et gracieuses arcades, touchez ces piliers sculptés comme des bijoux d'ivoire, fatiguez votre regard à suivre les mille contours de ces arabesques qui se croisent, se divisent, s'entrelacent, se confondent comme les dessins d'une dentelle merveilleuse. Le mouvement, les fêtes, la vie se sont retirés de ce lieu de délices, mais combien de souvenirs y vivent encore!

Vous pourrez ainsi parcourir toute l'Espagne et vous reposer où bon vous semblera : MM. le vicomte Vigier, Tenison et le vicomte de Dax seront vos cicérones. Est-ce la Suisse que vous voulez parcourir? vous la trouverez tout entière dans les riches cartons de M. Martens. Le lac de Genève est là, et puis Lausanne, et le château de Chillon; si vous voulez tenter une ascension, voici les glaciers du mont Rose.

Votre esprit est enclin à la rêverie : vous aimez les ballades allemandes, vous avez une prédilection pour le moyen âge, vous vous passionnez pour la blonde châtelaine que la légende vous montre attendant au sommet de sa tour crénelée le retour de son seigneur et maître, pendant que les pages chuchotent autour d'elle

Digitized by Google

et que l'archer veille à la porte massive du donjon? ouvrez les albums de MM. le vicomte de Dax, Marville et Ferrier, vous trouverez là les bords du Rhin avec leurs burgs démantelés, Drakenfels, Rheineck, Schomberg, Stolseinfels, et tous les jolis villages qui ont poussé au milieu de ces ruines, comme les plantes vivaces qui croissent sur les tombeaux, et qui rappellent le passant égaré dans ses souvenirs aux riantes réalités de la vie. Vous pouvez même pousser votre voyage jusqu'au cœur de la Russie, ce qui ne manque pas d'un certain intérêt par le temps qui court : la photographie, par les mains de M. Roger Fenton, un amateur anglais, vous ouvrira à deux battants, quelle que soit votre nationalité, les portes de Kiev, de Saint-Pétersbourg et de Moscou. Vous contemplerez à loisir, le lorgnon dans l'œil et les mains dans vos poches, sans qu'un soldat russe vienne vous demander votre passe-port, les trois cathédrales du Kremlin, avec leurs dômes dorés et leurs croissants orientaux, le monastère d'Andreoski, ou le nouveau pont sur la Néva.

M. Édouard Delessert vous conduira en Sardaigne; MM. Bresolin, Piot et Constant, en Italie.

Mais, sans aller si loin, parcourez avec quelques-uns de nos photographes les riches campagnes de notre belle France; M. le comte Aguado, à qui le nouvel art doit d'admirables productions, et les artistes un patronage si généreux, vous fera les honneurs du Berry. Il vous conduira au milieu des plus ravissants paysages. Là, c'est une ferme au bord d'une route que traverse un gai ruisseau. C'est le temps de la moisson. Un char tout chargé d'épis odorants, traîné par quatre bœufs fauves, traverse en ce moment le pont rustique, pendant que les laveuses étendent le linge humide sur la pelouse. C'est un tableau plein de mouvement, de lumière et de

vie, que Berghem ou Van Ostade auraient voulu signer: il y en a cinquante comme cela dans l'album du noble amateur. D'autres fois c'est une vieille église de campagne dont l'ombre tranquille s'étend sur les humbles croix de bois du cimetière, comme la miséricorde divine sur l'homme couché dans la tombe. Quelle étude pour le peintre! Que d'enseignements dans ces paysages transportés sur le papier par le soleil, qui les éclaire, les anime, les pare de leurs mystérieuses beautés!

Si vous êtes poëte, si vous aimez les grands aspects de la nature, le bruit des torrents sur les laves éteintes, le silence des solitudes alpestres; si vous écoutez avec une religieuse émotion l'hymne éternel que la terre chante à Dieu, suivez M. Baldus au milieu des sites grandioses de l'Auvergne. Il est peintre, il sait choisir les points de vue et diriger votre admiration. Chacune de ses épreuves est un poëme, tantôt sauvage, imposant, fantastique, comme une page d'Ossian; tantôt calme, mélancolique, harmonieux, comme une méditation de Lamartine. Il vous conduit au fond des gorges profondes où les eaux de la montagne roulent avec un fracas épouvantable des blocs de rocher que cent hommes réunis ne pourraient ébranler. Les arbustes que vous voyez au loin garnissant le pied de ces murailles de granit, ce sont des sapins géants; ce pont massif et difforme, c'est le pont de la Sainte, que les légendes du pays ont rendu célèbre. Ce lieu sinistre est peuplé, par la superstition populaire, de sombres et lugubres figures. Vous-même vous croyez y voir apparaître l'ombre du roi Lear ou la silhouette décharnée de la sorcière de Macbeth. Tournez la page: vous êtes au sommet d'une des plus hautes montagnes de France, à deux pas du château de Murolles. Plus haut, l'homme

Digitized by Google

ne respire plus. Aussi, voyez comme l'herbe qui couvre le sentier est sèche et courte, comme cette cabane se blottit sous son toit de chaume épais pour que le vent des hautes régions ne la balaye pas d'un souffle. Là, le bruit du monde expire, la végétation cesse, la vie s'arrête. Mais, en voyant cette épreuve, ce tableau si vrai, le poëte rêve, et le peintre admire.

Vous que l'archéologie passionne, et qui interrogez les ruines pour y trouver des souvenirs, arrêtez-vous devant ce qui reste du château de Bouzols. La féodalité l'avait assis au sommet d'un mamelon gigantesque de basalte, entre le volcan et la foudre. — La foudre l'a frappé sans le détruire, le volcan l'a respecté; mais les guerres de religion sont venues, et les hommes en ont fait une ruine. — Ces pierres informes et noircies qui se confondent avec le sombre rocher qui les porte, et au pied duquel coule tranquillement la Borne, sont les derniers vestiges du château d'Espailly. C'est là qu'un soir d'automne, en 1422, Charles VII, encore dauphin, apprit la mort de son malheureux père, et reçut de ses courtisans ce titre de roi, qu'il allait avoir à payer par tant de soucis et de luttes. Tout était alors mouvement et animation dans cette féodale demeure. Aujourd'hui le reptile se glisse sous ces voûtes qui abritèrent Tanneguy du Châtel, Saintrailles et Dunois, et l'oiseau de nuit repose tristement sous ces hautes fenêtres qui encadraient jadis la douce et mélancolique figure de Marie d'Anjou.

Quel archéologue n'a désiré voir le château de Polignac, si célèbre par ses légendes et par l'histoire de la famille illustre qui l'a bâti? Le voici sur son piédestal de granit. Frappez à cette maisonnette posée comme une sentinelle à l'entrée de ce sentier qui grimpe par mille détours jusqu'au pied des vieilles murailles ; interrogez

Digitized by Google

le paysan qui l'habite, il vous dira les naïves traditions du passé; il vous racontera comment, à une époque qui se perd dans la nuit des temps, un dieu parlait, du fond de cette roche massive, aux pèlerins accourus pour le consulter; il vous montrera la place où l'on murmurait sa question en déposant une offrande, et la tête colossale du dieu, dont les lèvres de pierre s'entr'ouvraient pour formuler la réponse.

Ce précieux monument, comme tant d'autres, tombe pierre à pierre; bientôt il disparaîtra comme les générations qui l'ont habité; mais, grâce à la photographie, il restera tel qu'il est encore, dans ce dessin tracé par la lumière. Tous ces vieux débris d'un autre âge, si précieux pour l'archéologue, pour l'historien, pour le peintre, pour le poëte, la photographie les réunit et les rend immortels. Le temps, les révolutions, les convulsions terrestres peuvent en détruire jusqu'à la dernière pierre, ils vivent désormais dans l'album de nos photographes.

Mais, en considérant ce que la photographie a produit dans son application aux voyages, je ne me suis encore occupé que d'un de ses aspects, celui qui fixe plus particulièrement l'attention du fantaisiste; j'arrive à son application aux choses de l'art proprement dit.

IV

Les siècles de foi, les grandes époques de l'art nous ont laissé des cathédrales, des palais, des monuments qui servent de types à l'étude sérieuse du beau dans sa forme la plus complète, qui est l'architecture. Il fallait naguère aller étudier sur place ces monuments célèbres, ou bien s'en rapporter à des dessins imparfaits, insuffi-

Digitized by Google

sants, quel que soit le talent de leur auteur. Aujourd'hui la photographie vous les donne tout entiers dans ses admirables reproductions. Aucun détail ne lui échappe. Elle dessine aussi facilement l'ange qui symbolise la prière en déployant ses ailes au faîte du clocher le plus élevé, que le saint qui vous accueille à l'entrée du portail, drapé dans son manteau de pierre. Que de beautés, que de merveilles inaperçues jusque-là ont révéléesles splendides reproductions des cathédrales de Strasbourg, de Reims, de Beauvais, de Chartres, de Poitiers, par MM. le Secq, Marville et le Gray; de l'église et du cloître de Saint-Trophime, à Arles; du palais des papes, à Avignon; de la tour Magne, de la Maison carrée, des Arènes de Nîmes, par MM. Baldus et Nègre; du château de Blois, par MM. Bisson, Fortier et Ferrier! Quel intérêt! quelle puissance! quelle vérité! quelle étude! Réunissez ces épreuves, classez ces monuments par époques, et avec quelle facilité vous pourrez suivre dans le mouvement des grandes lignes, dans les modifications des proportions, dans le caractère des sculptures et dans le choix des motifs, les diverses transformations de l'art!

La commission des monuments historiques avait compris les services que la photographie pouvait lui rendre, et elle avait confié, il y a déjà trois ans, des missions à plusieurs photographes distingués. Les vues qu'ils ont rapportées ont justifié son attente. Depuis cette époque, que de progrès ces artistes ont faits et que d'œuvres merveilleuses ils ont produites! J'ai sous les yeux une épreuve faite il y a quelques jours à peine et représentant le nouveau pavillon de Rohan, par M. Baldus. Rien n'est plus beau que cette épreuve. Elle rend avec une étonnante perfection toutes les finesses de cette architecture coquette qui fait tant d'honneur

Digitized by Google

au talent et au bon goût de M. Lefuel, digne successeur de Visconti. Les gracieuses figures du fronton, la belle statue de la France, dues au ciseau poétique de M. Diébolt ; les frises délicates qui courent sous les corniches, les chapiteaux, les guirlandes, la rosace si purement découpée, qu'on la prendrait pour une dentelle de fer ; tous les détails de cette riche ornementation ont été reproduits avec une précision qui montre la puissance de la photographie dans son application à l'art monumental. Il serait à désirer que, à mesure que chacune des parties du nouveau Louvre sera terminée, elle fût reproduite ainsi, afin que les habitants de la province et des pays étrangers pussent connaître et admirer comme nous les merveilleuses beautés de ce gigantesque monument, qui sera le chef-d'œuvre collectif des premiers artistes de notre temps, inspirés par la patriotique et grande pensée qui préside à ces travaux.

Je n'ai pas besoin d'insister davantage sur l'importance de l'application de la photographie à l'étude de l'architecture ; j'ai hâte d'arriver à un autre genre de reproduction : celle des chefs-d'œuvre de la statuaire et de la peinture.

V

Les maîtres illustres nous ont laissé des marbres, des toiles, des dessins, qui caractérisent les grandes époques de l'art, et que l'on conserve précieusement dans nos musées pour servir de types à l'étude et d'inspiration au talent. La photographie, art de reproduction par excellence, a été fouiller dans ces trésors pour en répandre et en vulgariser les richesses.

M. Baldus, dont le nom se rattache à toutes les belles

Digitized by Google

productions photographiques, et M. Marville, tous deux peintres de mérite, ont réuni, dans une série d'épreuves de premier ordre, les plus belles œuvres sculpturales du Louvre et de Versailles. M. Bayard, qui, au moment où Daguerre publiait ses procédés et où M. Talbot complétait les siens, obtenait déjà des épreuves directes sur papier; M. Bayard, un des grands maîtres dans l'art photographique, a aussi appliqué son beau talent à des reproductions du même genre. Par une disposition savante des lumières, il est arrivé à produire un effet de relief si puissant, que l'œil s'y laisse tromper, et qu'en examinant une de ses copies de *la Vénus à la Coquille,* de Jean Goujon, ou de *la Vénus de Milo,* ou des bas-reliefs si animés de Clodion, on croit avoir sous la main le marbre ou le plâtre lui-même, et qu'on se prend à toucher du doigt ces images trompeuses pour en suivre les moelleux contours. M. Bilordeaux a adopté le même genre; son *Calvaire* est un chef-d'œuvre.

M. Bayard avait déjà fait avec M. Renard, son élève et son émule, des reproductions d'une autre nature, mais d'une importance également grande au point de vue de l'art. Je veux parler des copies photographiques de gravures anciennes et précieuses, telles que les *Sept sacrements* de Pesme, d'après le Poussin, les planches célèbres de Wille d'après l'école flamande, etc., etc. Ces épreuves eurent un immense succès.

Un amateur distingué, appartenant à une famille dont le nom est mêlé à toutes les grandes et généreuses entreprises, M. Benjamin Delessert, vit dans cette application de la photographie un moyen de rendre un immense service aux artistes. Parmi les gravures des anciens maîtres, celles de Marc-Antoine Raimondi sont les plus estimées, les plus rares et, par conséquent, les

Digitized by Google

plus coûteuses. M. Delessert en possède un grand nombre dans sa riche collection ; il se procura dans les musées, dans les bibliothèques, dans les galeries particulières, celles qui lui manquaient ; puis, en photographe expérimenté, il en fit des reproductions identiques, qu'il classa en livraisons et qu'il livra au public à un prix accessible à toutes les bourses. Grâce à cette admirable publication, le plus modeste artiste peut se procurer maintenant l'œuvre complet du célèbre graveur bolonais. Il peut réunir dans son atelier *la Vierge aux nues, la Descente de croix, le Massacre des Innocents, la Sainte Cécile, les Deux femmes au Zodiaque*, et tous ces chefs-d'œuvre créés par le génie de Raphaël et transportés sur le cuivre par la main exercée de Marc-Antoine, avec cette simplicité de travail, cette fermeté de dessin, cette grandeur de caractère que le burin d'Albert Durer a pu seul égaler.

En publiant ce magnifique ouvrage, M. Delessert ne rendait pas seulement un important service aux artistes, il ouvrait encore une voie nouvelle aux applications de la photographie. Le succès qu'il obtint encouragea d'autres personnes à suivre son exemple. Le commerce s'empara de son idée, et des éditeurs intelligents donnèrent au public l'œuvre de Rembrandt, reproduit avec un talent remarquable par des photographes habiles, MM. Bisson frères. De leur côté, MM. Baldus et Charles Nègre reproduisaient les plus belles planches de Lepautre.

Mais la photographie, qui rend avec une si grande perfection les œuvres de l'architecture, de la statuaire et de la gravure, ne peut-elle aussi répandre avec la même profusion les richesses entassées dans nos musées de peinture? Longtemps cette question fut indécise. Dans les premiers essais qui furent tentés, les tons de

Digitized by Google

l'original perdaient leur valeur, le modelé disparaissait : on n'obtenait que des copies plates et confuses. Heureusement que les photographes ne se laissent pas facilement décourager. Ils modifièrent les procédés, ils ralentirent les opérations, afin que les parties sombres, auxquelles la lumière diffuse ne donne pas une transparence relative, comme dans la nature, eussent le temps d'être fouillées par l'objectif et de se dessiner complétement sur le cliché avant que les parties éclairées, qui se reproduisent tout d'abord, ne fussent *brûlées*, ce qui était la grande difficulté de ce genre de travail ; enfin, ils firent si bien qu'aujourd'hui la reproduction de la peinture est un des plus beaux attributs de la photographie. — MM. Bayard et Baldus sont les deux artistes qui excellent dans ce genre. Les copies de plusieurs tableaux de Guet et d'autres peintres par le premier, et celles de la *Mort de saint François d'Assise* de Léon Benouville, du *Buveur de bière* de Meissonnier, de quelques-unes des belles toiles de Brascassat et d'un délicieux paysage de M. de Mercey par le second, sont des œuvres qui peuvent rivaliser avec les meilleures gravures. Dans les publications entreprises avec tant d'intelligence par M. Blanquart-Evrard, de Lille, on trouve aussi, au milieu des spécimens de tous les genres de photographie, des copies de peintures appartenant pour la plupart à l'école flamande, et qui sont très-remarquablement réussies. Tout récemment, M. le Secq vient de livrer au public une série d'épreuves dans laquelle il a reproduit, avec une grande habileté, les tableaux les plus estimés de nos peintres modernes.

Quand l'élève artiste a étudié dans les œuvres des grands maîtres graveurs, sculpteurs ou peintres, les principes de l'art, et que son goût s'est épuré au contact de ces chefs-d'œuvre, en même temps que sa main

s'est habituée aux difficultés de la pratique, il lui reste à faire une autre étude plus sérieuse, plus difficile encore : celle de la nature animée. Lorsque le peintre a composé son tableau et qu'il donne une forme à sa pensée, il lui faut le modèle dans lequel il trouvera les contours moelleux des chairs, le jeu des muscles, le mouvement, la vie. Là encore la photographie vient offrir ses riches ressources à l'artiste. Il peut accumuler dans ses cartons des académies présentant toutes les attitudes, tous les caractères, toutes les variétés de la nature, M. Gouin (un élève de Girodet), M. Moulin, M. Braquehais en ont assez produit pour que tous les ateliers de Paris en aient une nombreuse collection. En Allemagne, M. Lœcherer excelle dans ce genre. Il y a aujourd'hui des modèles spéciaux, hommes et femmes, pour la photographie ; encore ne suffisent-ils pas à l'activité de ceux qui les emploient, ni aux demandes des artistes qui font l'acquisition de ces précieuses études.

Je crois avoir indiqué dans cet exposé rapide les services rendus par la photographie dans son application aux beaux-arts ; entrons maintenant dans le domaine de la science.

VI

En considérant l'exactitude des reproductions photographiques et la beauté des dessins obtenus, il devait naturellement venir à l'esprit des savants d'employer ce moyen puissant pour les besoins de la science. Quel secours pour la géologie, pour la botanique, l'histoire naturelle !

En outre de ce monde visible avec lequel nos sens nous mettent en relation, il existe un monde invi-

Digitized by Google

sible qui s'agite, se meut, se transforme, se renouvelle autour de nous; une multitude d'êtres organisés naissent, vivent, se reproduisent et meurent dans l'eau que nous buvons, dans l'air qui nous fait vivre. Nous savons que ce monde existe parce que la science nous l'a dit; mais voilà tout. Le savant, dont la mission est de rechercher l'inconnu pour le révéler, prend un microscope, isole ces êtres impalpables pour étudier leur structure, leurs mœurs, les lois de leur existence. Mais son œil se fatigue à cette pénible étude. Voici qu'un prodigieux secours lui est offert. Il adapte son microscope à une chambre noire, la photographie fait son œuvre, et l'animalcule, amplifié à plusieurs centaines de diamètres, vient prendre sa place dans les albums et les collections.

Rien n'est plus curieux, plus intéressant, que d'examiner les épreuves microscopiques obtenues ainsi par M. Bertsch, qui, le premier en France, a réalisé cet important progrès. On distingue le duvet qui recouvre les pattes, imperceptibles à l'œil, d'une puce de souris; on peut compter toutes les divisions de l'œil multiple d'une mouche azyle. En Angleterre, MM. Kingsley, Delves et Highley se sont livrés avec une égale réussite à des essais du même genre,

A côté de ces productions viennent naturellement se grouper les travaux de M. Louis Rousseau, préparateur au jardin des Plantes.

Prenant dans les admirables collections du Muséum d'histoire naturelle des types appartenant aux différentes espèces, et les reproduisant par la photographie, M. Rousseau a pu commencer, avec l'aide de deux praticiens habiles, MM. Bisson et Mantes, une publication d'une valeur incalculable pour la science. Jusqu'à présent, les ouvrages de ce genre, quel que fût le

Digitized by Google

talent des dessinateurs auxquels ils étaient confiés, ne satisfaisaient qu'imparfaitement l'œil exigeant du naturaliste. Les caractères distinctifs des individus représentés étaient, le plus souvent, négligés ou transformés par l'artiste. Aujourd'hui, c'est l'individu lui-même que vous retrouvez dans la *Photographie zoologique* de M. Rousseau : ce sont les collections du Muséum qu'il met à la portée de tous.

Si la photographie prend au Muséum d'histoire naturelle ses richesses pour les vulgariser, elle peut, en échange, ajouter de précieux spécimens à ses galeries. L'étude des races humaines est une de celles qui intéressent le plus la science. Combien de types le moindre photographe portraitiste ne réunit-il pas dans ses portefeuilles ! Nous l'avons dit, on fait de la photographie dans tous les pays du monde ; les portraits faits dans l'Inde, en Afrique, en Amérique, en Russie, partout enfin, suffiraient à composer une ample collection de types des races vivantes, en supposant qu'on ne fît pas des épreuves spécialement destinées à cet usage. Quant aux races qui ont disparu, M. Rousseau a pris soin de reproduire lui-même les crânes qui sont entre les mains des anthropologistes.

Mais la photographie étend plus loin encore sa puissance ; et, à côté des types des diverses races humaines, elle donne ceux des différentes espèces zoologiques. Les admirables épreuves obtenues à Londres par M. le comte de Montizon, d'après les animaux vivants du *Zoological garden ;* celles prises, il y a quelques mois à peine, par MM. Disdéri et Baldus, à l'exposition du concours agronomique au Champ-de-Mars, ont montré que la photographie avait des procédés assez rapides pour reproduire, avec une incroyable perfection de dessin, les images d'animaux en mouvement, et qu'elle

Digitized by Google

saisissait, non-seulement les plus petits détails de leurs formes, mais encore leur physionomie et leur attitude particulières.

VII

J'ai dit que la photographie était entrée avec le magistrat dans les prisons; elle en a rapporté le signalement des condamnés. Si ce système, proposé par M. Moreau Christophe, et mis en pratique dans certains établissements en Angleterre, était adopté en France, quel repris de justice pourrait échapper à la vigilance de la police? Qu'il s'échappe des murs où le retient le châtiment; qu'une fois libéré, il rompe le ban qui lui prescrit une résidence, son portrait est entre les mains des autorités; il ne peut échapper : lui-même sera forcé de se reconnaître dans cette image accusatrice. Et quelles études, au point de vue de la physiognomonie, dans ces collections où la nature du crime se trouverait inscrite à côté du visage du coupable! Comme on pourrait lire l'histoire des passions humaines dans ce livre dont chaque visage serait une page, et chaque trait une ligne éloquente! Quel traité de philosophie ! quel poëme, que la lumière seule pourrait écrire!

Si nous passons des maladies de l'âme à celles du corps, nous trouvons également la photographie prête à jouer un rôle important.

J'ai sous les yeux une collection de quatorze portraits de femmes de différents âges. Les unes sourient, d'autres paraissent rêver, toutes ont quelque chose d'étrange dans la physionomie : voilà ce que l'on comprend au premier coup d'œil. Si on les considère plus longtemps, on s'attriste malgré soi : tous

Digitized by Google

ces visages ont une expression extraordinaire et qui fait mal. Un mot suffit pour tout expliquer : ce sont des folles. Ces portraits font partie d'un savant travail du docteur Diamond, attaché à l'asile de Surrey-County près de Londres. Dans l'intérêt de son art, et pour servir à l'étude des maladies mentales, M. Diamond, qui est un des amateurs photographes les plus habiles, a eu le courage de reproduire les traits des malheureuses confiées à ses soins. C'est avec un douloureux intérêt qu'on suit dans ces portraits, pris à diverses époques, les phases de la maladie. — Une de ces pauvres femmes, atteinte de folie puerpérale, est représentée quatre fois. D'abord, à son entrée dans l'établissement, elle est calme, et pourtant la folie est évidente : ses traits contractés, déformés par la souffrance, ses cheveux rudes, hérissés, en désordre, ne l'indiquent que trop. Une autre épreuve la représente dans un accès; elle rit, mais quel rire!... La voici en convalescence; le visage reprend un aspect plus tranquille, les traits se replacent et s'adoucissent; enfin la voici guérie. Si l'on prend ce dernier portrait et qu'on le compare au premier, on pourra juger des perturbations que la folie apporte dans la physionomie humaine. Ces quatre épreuves en disent plus que tout un livre. D'autres représentent divers genres d'aliénation mentale : la nymphomanie, la folie incurable, la folie accompagnée d'épilepsie, la monomanie du suicide; la dernière, la plus curieuse peut-être, est le portrait d'une pauvre vieille femme qui est restée pendant cinq mois dans un état complet de catalepsie. M. Diamond l'a représentée assise dans un fauteuil, les jambes étendues, les bras élevés, la tête droite, les yeux fermés convulsivement. C'est la roideur, l'immobilité de la mort.

Digitized by Google

Si l'exemple de M. le docteur Diamond est suivi, comme nous l'espérons, que de précieuses collections pourront ainsi se former, et que de richesses scientifiques seront ajoutées à celles de nos musées et de nos académies de médecine!

VIII

Puisque j'ai été amené à parler des portraits, qu'il me soit permis d'indiquer quelques-uns des avantages qui résultent des progrès de la photographie dans ce genre.

Nous applaudissons chaque soir, dans les théâtres, dans les salles de concerts, dans le monde, des artistes qui nous émeuvent, nous charment ou nous font rire. Ils appartiennent par leur talent à l'histoire littéraire ou musicale de notre temps, ou tout au moins à celle de nos plaisirs. M. Plumier, un des photographes portraitistes les plus distingués, a eu l'heureuse idée, en réunissant dans un album spécial des portraits les plus célèbres, de composer ainsi une collection qui présente un vif intérêt et qui aura une valeur incalculable pour l'observateur et le biographe. Les albums de MM. Disderi et Pierson compléteront celui de M. Plumier.

Il y a quelques jours on nous montrait un portrait du maréchal de Saint-Arnaud, par MM. Mayer frères, photographes de l'Empereur. Où retrouver aujourd'hui, mieux que dans cette épreuve, les traits, le regard, l'attitude de celui qui repose maintenant dans la tombe? Ce portrait fait une pénible impression. Il y a, dans la physionomie du maréchal, quelque chose qui annonce les premières atteintes de la

Digitized by Google

mort. Le visage creusé par la maladie laisse entrevoir, sous l'épiderme tendu, la contraction des muscles; l'œil vitreux s'immobilise dans un regard fixe et anxieux; toute l'énergie d'une lutte désespérée de l'âme contre le corps, d'une volonté de fer aux prises avec la douleur, est écrite sur ces traits anguleux et qui semblent comme galvanisés. On comprend le soldat qui a passé les premières heures de l'agonie sur son cheval de bataille, et qui a forcé la mort à monter en croupe. Ce portrait est à la fois une biographie et une oraison funèbre. Quel document précieux pour l'historien, et combien on en peut trouver de semblables dans les albums des portraitistes photographes! Ce sont des galeries historiques où l'on retrouve tous les grands noms de notre époque : hommes politiques, généraux, poëtes, artistes, savants, tous ceux qui auront leur place dans l'histoire, sont là vivants, dans le rayon de lumière qui les a dessinés. Mais la photographie ne donne pas seulement des portraits à l'historien, elle reproduit encore pour lui les grandes scènes populaires que la peinture ne peut qu'imiter. Chacune de nos fêtes publiques, dans les dernières années, a fourni le sujet de plusieurs épreuves. Tantôt un amateur, comme M. le baron Gros, tantôt des artistes, comme MM. Plumier, Bertsch, le Gray, Millet et Disderi, se sont chargés de fixer sur la plaque d'argent ou sur le papier ces scènes grandioses et fugitives, où tout un peuple est en mouvement et dont la photographie seule peut rendre l'aspect indéfinissable.

Digitized by Google

IX

En énumérant les diverses applications de la photographie aux beaux-arts et aux sciences, j'ai dû, en raison des limites restreintes de ce travail, me borner à citer les faits les plus saillants, et laisser de côté tout ce qui n'était pas d'une importance supérieure. Il m'a fallu choisir aussi parmi les artistes, et j'ai dû passer sous silence des noms que j'aurais voulu citer. Comme rédacteur en chef d'un journal spécial de photographie, ayant pour mission d'étudier tout ce qui se fait de nouveau, me trouvant sans cesse, depuis plusieurs années, en relations ou en correspondance avec la plupart des photographes de France, d'Angleterre, d'Allemagne et d'Amérique, il y a une chose qui m'a vivement frappé, c'est le zèle que chacun apporte au perfectionnement de son art, et je pourrais dire que si MM. Niepce de Saint-Victor, Talbot, Bayard, Claudet, Fizeau, Marc-Antoine Gaudin ont, par leurs recherches scientifiques, amené la photographie au point où elle est aujourd'hui, chaque photographe, depuis le plus humble jusqu'au plus habile, les a puissamment secondés en perfectionnant sans cesse, par la pratique, les procédés qu'ils indiquaient. Chaque jour amène une nouvelle application, un progrès inespéré.

Je me suis borné scrupuleusement à énumérer ce que la photographie a réalisé jusqu'à ce jour ; je me suis tu sur ce qu'elle promet encore : c'est à l'exposition universelle qu'appartient cette révélation.

La photographie a fait glorieusement son œuvre ; elle a grandi entre la science à laquelle elle devait

Digitized by Google

son origine, et l'art auquel appartenaient de droit ses productions : elle s'est rendue utile, indispensable à tous deux. Elle a fait plus, elle a donné naissance à un art nouveau, la gravure héliographique. Née à peine depuis quelques mois, grâce aux laborieuses et savantes recherches de M. Niepce de Saint-Victor, la gravure héliographique a déjà fait un chemin rapide (1). Ce n'est plus d'épreuves photographiques que se compose l'ouvrage entrepris par M. Louis Rousseau sous le titre de *Photographie zoologique*, et que nous avons mentionné précédemment ; ce sont des planches gravées sur acier, par la lumière, qu'il livre au public. Ce n'est plus sur papier que M. Nègre reproduit ses belles vues du midi de la France, ses monuments de Paris, que M. Baldus calque les planches de Lepautre, c'est sur acier. Ce n'est plus avec un burin que M. Riffaut, un graveur distingué, copie un tableau ou un dessin, c'est avec un rayon de lumière.

Déjà un établissement que ses importants travaux ont rendu célèbre, l'imprimerie impériale de Vienne, dirigée avec tant de zèle et d'habileté par M. le conseiller Aüer, avait adopté la photographie comme un de ses moyens les plus puissants. Elle l'employait avec succès dans la plupart des applications qui viennent d'être indiquées, ajoutant ainsi des ressources incalculables à celles que lui fournissaient les divers procédés graphiques connus jusqu'à ce jour : combien de services nouveaux ne va-t-elle pas pouvoir rendre en s'emparant des procédés de M. Niepce de Saint-Victor !

La gravure héliographique a prouvé qu'elle pouvait faire tout ce que la photographie a réalisé, et, de plus, elle a l'immense avantage de rentrer dans les condi-

(1) Voir *Revue mensuelle*, t. X de 1854, p. 257.

Digitized by Google

tions de l'imprimerie, ce grand moyen de vulgarisation.

Voilà l'état actuel de la photographie; voilà ce qu'est devenue cette découverte dont Nicéphore Niepce doutait lui-même en 1833, alors que, couché sur son lit de mort, inconnu, épuisé, ruiné, il se demandait, à l'heure de l'examen suprême, s'il n'avait pas dépensé son talent, sa fortune et sa vie à la poursuite d'une chimère.

Ernest LACAN.

(*Moniteur universel.*)

Digitized by Google

Académie Française.

RÉCEPTION DE M. DUPANLOUP,

ÉVÊQUE D'ORLÉANS.

Cette séance a présenté tout l'intérêt et tout l'éclat que promettaient le nom de l'honorable récipiendiaire et celui de M. le comte de Salvandy, qui devait le recevoir. L'Académie, en cherchant dans les rangs de l'épiscopat le successeur de M. Tissot, ne pouvait faire un choix plus heureux que celui qu'elle a fait dans la personne de M. l'évêque d'Orléans. Le nouvel académicien était connu comme un écrivain élégant, ingénieux, qui, par la délicatesse de son esprit et la pureté de son style, perpétue fidèlement les traditions du grand siècle. C'était là sans doute un titre puissant aux yeux de l'Académie; mais ce n'est pas le seul, il est permis de le croire, qui ait déterminé sa préférence. On sait que, dans ces dernières années, au moment où la plus grande partie de l'épiscopat prenait parti pour la réac-

Digitized by Google

tion dont M. l'abbé Gaume avait donné le signal contre l'enseignement des langues et de la littérature anciennes, M. l'évêque d'Orléans se prononçait résolûment, ouvertement dans le sens contraire. On n'a pas oublié le courage et la persévérance qu'il a déployés dans la lutte, les services qu'il a rendus à cette cause, qui est la vraie cause du progrès, des lumières et de la civilisation modernes. La presse s'est occupée plusieurs fois des écrits qu'il a publiés successivement sur ce sujet. C'est de ces écrits que date la popularité pure et élevée qui environne aujourd'hui son nom. Est-il défendu de croire que l'Académie, en appelant M. l'évêque d'Orléans dans son sein, a voulu récompenser l'écrivain dont les sentiments sont en si parfait accord avec les siens, le partisan dévoué des études classiques, le défenseur éloquent des lettres et des lumières ? Nous ne ferons pas à l'Académie l'injure d'en douter.

Dans le discours qu'on lira plus bas, M. l'évêque d'Orléans est resté fidèle à cette noble cause dont il a fait la sienne et que nous avons si souvent défendue en commun avec lui. Choisi pour succéder à l'élégant traducteur des *Bucoliques* de Virgile, il se trouvait naturellement sur le terrain de ses études et de ses sympathies personnelles. Il en a profité pour agrandir, pour étendre son point de vue, et pour élever la mission des lettres à la hauteur où peut seule atteindre une pensée sincèrement religieuse unie à une pensée profondément philosophique. Dans son opinion, les littératures et les langues des peuples civilisés sont quelque chose de plus que des œuvres purement humaines ; elles sont le lien et comme le trait d'union mystérieux entre le ciel et la terre, entre l'homme et Dieu ; la poésie, l'éloquence, la philosophie, la grammaire même sont les manifestations de la pensée et de la parole divines ; le vrai, le bon, le

Digitized by Google

beau dans les œuvres de l'homme sont le reflet de la vérité, de la bonté, de la beauté divines. Telle est la pensée qui domine et remplit tout le discours. Nous renonçons à suivre l'orateur dans les développements qu'il a donnés de cette belle théorie. C'est à ce point de vue qu'il s'est placé pour juger et pour apprécier tous les grands siècles littéraires qui ont brillé dans le monde, le siècle de Périclès et le siècle d'Auguste comme le siècle de Léon X et le siècle de Louis XIV, la littérature païenne comme la littérature chrétienne, les grands écrivains, les grands poëtes, les grands orateurs, les grands philosophes, tous les grands penseurs qui, dans l'antiquité comme dans les temps modernes, ont honoré l'esprit humain par l'élévation et l'éclat de leur génie. On sentait dans toutes les paroles de l'orateur un accent d'émotion persuasive et de sympathie vraie pour la destinée morale, pour la noblesse originelle, pour la dignité, la liberté de l'homme. L'expression, à la fois sévère et brillante, répondait avec un rare bonheur au sentiment et à la pensée. Il nous serait impossible de citer tous les aperçus fins, délicats, ingénieux qui ont excité les applaudissements. Nous croyons sincèrement que notre impression a été celle de l'assemblée tout entière. Nos lecteurs pourront juger par eux-mêmes ; voici ce discours, que nous reproduisons intégralement :

« Messieurs,

« Je ne me suis point mépris sur l'intent io quė vous avez eue en m'appelant au milieu de vous pour y remplacer un homme dont l'existence avait appartenu aux lettres, et qui, traducteur élégant des *Églogues* de Virgile, puis successeur de Delille dans la chaire de poésie latine au Collége de France, après avoir, pendant une longue période de temps, dévoilé les beau-

Digitized by Google

tés de *l'Énéide* devant un nombreux auditoire, et, vieilli dans de modestes et savants travaux, avait fini par trouver dans votre choix l'honneur de sa vie et la plus belle des récompenses offertes à l'ambition littéraire.

« Mes faibles écrits, personne ne le sait mieux que moi, ne méritaient point de me recommander à vos suffrages; et dans le bienveillant empressement avec lequel vous avez daigné m'accueillir, je n'ai vu autre chose que la pensée de renouveler l'antique alliance de l'Église et des lettres, de l'épiscopat et de l'Académie française. Heureux d'être l'humble anneau en qui se renoue aujourd'hui cette chaîne que l'on avait pu croire un moment interrompue!

« Peut-être me permettrez-vous de penser aussi qu'au défaut des titres éclatants apportés jadis au sein de l'Académie par plusieurs des glorieux évêques qui m'y ont précédé, vous avez voulu honorer en moi l'amour des lettres, le premier, le plus ancien du moins, dans mon cœur après celui de l'Église; certains d'ajouter à votre illustre compagnie un membre qui saurait mal vous imiter sans doute, mais qui saurait toujours vous comprendre et vous admirer.

« Quoi qu'il en soit, c'est un évêque plutôt qu'un littérateur qui a été l'objet de votre choix, et il ne vous en doit que plus de reconnaissance.

« Non pas, messieurs, je me hâte de le dire, que le littérateur n'ait ici une haute mission à remplir, et que je n'en accepte avec empressement tous les devoirs. Pour cela, je n'aurai pas d'effort à me commander : l'accord est facile entre l'honneur que je reçois de vous, les goûts naturels de mon âme et les plus saintes obligations de ma vie.

« Je n'ai jamais pensé, en effet, que les lettres ne fussent qu'une vaine parure, un ornement de convention pour les sociétés humaines; non, les lettres, dont vous ouvrez aujourd'hui devant moi la plus illustre demeure, ont une gravité, une grandeur, une utilité supérieure qui leur sont propres, et que l'Église n'a jamais méconnues.

« Sans doute l'Église cultive avant tout les lettres divines; mais elle a des lois qui défendent l'entrée de son sanctuaire à ceux qui sont étrangers aux lettres humaines; elle a même de

Digitized by Google

hautes révélations qui lui font découvrir dans les lettres humaines un rayon de splendeur divine.

« Que sont en effet les lettres ? Simplement la pensée et la parole de l'homme sur la terre; mais, après la pensée et la parole de Dieu, rien n'est plus grand !

« Dans leur expression la plus élevée et la plus brillante, les lettres sont la splendeur du *vrai*, du *beau*, du *bien*, qui sont choses divines ; et voilà pourquoi ce n'est pas seulement par une vaine figure de langage qu'on dit le sanctuaire des lettres.

« Dans leur expression la plus vulgaire et la plus simple, elles renferment encore la puissante harmonie des mots, des idées et des choses,c'est-à-dire la paix du monde. Les troubles sont mauvais grammairiens, disait autrefois Montaigne, et avec vérité ; oui, quelque étrange que cette assertion puisse paraître, je ne crains pas d'affirmer que la grammaire et le dictionnaire sont deux colonnes de la raison et de la société humaines; et si je pouvais être accusé d'émettre ici un paradoxe, ce ne serait pas devant vous, messieurs, défenseurs et gardiens de ces grandes choses, et qui en faites un de vos plus beaux titres de gloire.

« Certes, il y a là une mission et des devoirs qui conviennent à tous : on peut être indigne ou incapable, on ne saurait être indifférent.

« Vous me permettrez donc, en ce moment où j'entre pour la première fois dans ce sanctuaire, de vous dire ma pensée sur ces choses : sur ce grand esprit des lettres humaines, sur le côté divin de leur nature et de leur mission, sur la haute estime que l'Église en a toujours faite.

« Qui ne le sait? sauf peut-être à la première origine du christianisme, où il importait que tout fût miraculeux et divin, et où il ne plut pas au Maître de l'OEuvre que la plume des écrivains, ni la langue des orateurs et des philosophes, non plus que le glaive des Césars,fussent pour rien dans le travail évangélique, toujours l'Église a recherché, aimé, honoré les lettres humaines.

« Et alors encore la vérité m'oblige-t-elle à dire que si nos apôtres et nos premiers pères ont foulé aux pieds, comme indi-

Digitized by Google

gnes d'eux, la vaine pompe et les grâces frivoles de l'éloquence profane, s'ils n'ont point emprunté leurs moyens de conviction aux raisonnements subtils de la philosophie, ils ont toutefois annoncé l'Évangile avec une force et une magnificence de langage incomparables. « Saint Paul, dit Fénelon, surpassa tout l'art des orateurs profanes. » C'est encore dans sa belle lettre à l'Académie française que Fénelon remarque combien toutes les divines Écritures sont pleines de poésie et d'éloquence, avec les figures les plus hardies et les plus majestueuses. Et j'ai été charmé de trouver dans les *Études comparées* de M. Tissot sur les poëtes anciens et modernes, qu'Homère, Virgile, Sophocle, le Tasse, Milton, et leurs plus magnifiques poésies languissent auprès de Moïse, d'Isaïe et des cantiques prophétiques.

« Parmi les modernes, Bossuet est celui dont M. Tissot exalte plus haut la gloire, précisément parce que Bossuet, nourri des saints livres, y retrempe sans cesse la vigueur de son génie, et en retrace plus vivement les sublimes beautés.

« Bossuet, comme Fénelon, s'est plu à remarquer que saint Paul, contempteur si éloquent des vains raisonnements de la fausse philosophie, n'en a pas moins raisonné avec une force admirable et été dans le fond un excellent philosophe aussi bien qu'un puissant orateur.

« Irai-je plus loin, et, m'appuyant encore de l'autorité de Fénelon, vous dirai-je que ce n'est pas seulement dans les écrits inspirés de saint Paul et des autres apôtres, mais dans le langage même de celui qui les inspirait, que le christianisme nous offre les modèles accomplis de la plus parfaite éloquence? « Il serait aisé, dit le grand archevêque de Cambrai, de montrer en détail, les livres à la main, que nous n'avons point « de prédicateur en notre siècle qui soit aussi figuré dans ses « sermons les plus préparés que Jésus-Christ l'a été dans ses « prédications populaires. Je ne parle point de ses discours « rapportés par saint Jean, où tout est sensiblement divin ; je « parle de ses discours les plus familiers et les plus simples. »

« Voilà ce que Fénelon écrivait pour répondre aux préjugés de quelques gens de bien de son temps, comme il les appelle, qui prétendaient que la prédication chrétienne n'a rien à demander à l'éloquence, à la poésie, aux lettres.

Digitized

« Et n'est-ce pas de la sorte que l'ont compris tous les siècles chrétiens? Si nous passons aux âges proprement dits de l'éloquence sacrée, alors se présente à nous, en témoignage de l'immortelle alliance des lettres divines et humaines, la glorieuse élite des grands docteurs du christianisme : saint Jean Chrysostome, la bouche d'or de l'Orient; saint Augustin, ce grand maître du pathétique et du sublime; saint Basile, et saint Grégoire de Nazianze, et l'austère saint Jérôme, et saint Léon, et saint Grégoire le Grand, ces deux belles lumières de la chaire apostolique, et saint Ambroise, si doux à entendre, que M. de Châteaubriand, nom cher à l'Académie, l'a proclamé le Fénelon de l'Église latine; saint Ambroise, si doux et si fort dans sa douceur, qu'il savait, pour défendre les peuples opprimés, opposer un cœur invincible aux passions des princes : « Nous ne sommes pas à craindre, disait-il, mais nous ne crai-
« gnons pas : *Nec terremus, nec timemus.*

« Toutes ces grandes âmes, comme les nommait si bien votre secrétaire perpétuel, tous ces nobles et saints personnages ont été dans le monde chrétien les hérauts de cette belle alliance dont je parlais tout à l'heure; et ce sera, au temps où nous sommes, une des gloires de l'Académie française, qu'un de ses membres les plus illustres soit venu de nouveau révéler à un siècle longtemps injuste ou distrait l'éloquence oubliée des Pères de l'Église.

« Fidèle à toutes ses traditions, l'Église, messieurs, n'a jamais délaissé celle-là; toujours elle a commandé à ses ministres l'étude des lettres humaines; elle a fait plus : et Dieu lui réservait la gloire de devenir elle-même l'institutrice des nations, d'enseigner la grammaire et la rhétorique, le grec et le latin aux peuples barbares, en même temps qu'elle les élevait par l'Évangile, et de former ainsi ces grandes nations modernes, si éclairées, si polies, si savantes, les reines du monde civilisé.

« Et toujours, depuis l'empereur Julien, l'Église a compté parmi ses persécuteurs les pouvoirs jaloux qui ont prétendu lui interdire ce noble et libre enseignement.

« Et qu'on ne cherche pas là un de ces calculs de politique familiers aux dominateurs de la terre. Les vues de l'Église,

Digitized by Google

messieurs, sont plus élevées et plus pures; et lorsqu'elle adoptait de la sorte les lettres humaines, c'est que, par le sens profond qui lui est propre de découvrir le divin partout où il est, elle y apercevait un reflet de Dieu même; c'est que, dans cette haute et vive lumière d'où lui viennent les enseignements surnaturels qu'elle nous offre, les lettres humaines lui apparaissent comme un rejaillissement et une manifestation de la pensée, de la parole, de la beauté de la vérité divine elle-même dans l'ordre naturel, au sein de l'humanité.

« En effet, messieurs, il n'y a pas une des avenues de l'intelligence humaine aux extrémités de laquelle ne se montre la splendeur de Dieu qui l'illumine tout entière, et y fait rayonner aux yeux du poëte, de l'orateur, du philosophe digne de ce nom, le vrai, le beau, le bien, dans leur état naturel ou surnaturel, allumant ainsi dans ces âmes privilégiées cette flamme céleste à laquelle rien ne ressemble dans le reste de la nature, et qui se nomme le *feu sacré :* nom populaire et glorieux du génie inspiré de Dieu.

» Et tout cela n'a pas d'autre principe, sinon qu'il y a du *divin* dans l'homme; sinon que le Créateur, en faisant l'homme, l'a fait à son image, et s'est plu à produire magnifiquement en lui les grands traits de sa perfection et de sa gloire, à savoir l'intelligence et l'amour. L'homme était son chef-d'œuvre, et lorsqu'il le dota d'une si belle nature, il y joignit toutes les riches facultés, tous les nobles attributs qui en découlent, l'esprit, le talent, le génie, le bon sens, le bon goût, les grâces du langage, l'inspiration poétique, tous ces dons merveilleux qui sont ce que j'ai appelé le reflet et comme la gloire de Dieu dans l'homme et dans les lettres humaines.

« Aussi, je ne m'étonne pas de voir l'épithète de *divine* attachée si souvent par les plus grands philosophes et par les Pères de l'Église eux-mêmes, à la poésie, à l'éloquence et même à la grammaire, *Grammaticæ pene divinam vim,* disait saint Augustin, c'est-à-dire aux lettres, dans tout ce qu'elles ont de plus élevé comme de plus humble.

« Car, d'une part, ce qui exprime Dieu le plus parfaitement dans la création et parmi les œuvres divines, c'est l'homme. D'une seule de ses pensées, d'un seul de ses regards où reluit

Digitized by Google

la flamme de l'intelligence, l'homme exprime Dieu plus que nulle autre créature, mieux que l'univers entier : le regard du soleil, tout éblouissant qu'il est, ne reflète pas le rayon divin qui brille dans l'œil de l'homme.

« Mais d'autre part la grande et singulière prérogative des lettres, c'est qu'à leur tour elles expriment l'homme, cette vivante image de Dieu, plus parfaitement que toutes les autres œuvres et que toutes les autres créations humaines.

» Les lettres sont l'expression même de l'esprit humain tout entier, parce qu'elles ne revêtent pas seulement des formes du langage les idées abstraites de l'intelligence et les conceptions de la raison pure, mais parce que, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, elles reproduisent aussi la beauté telle qu'elle se montre à l'imagination, avec son plus ravissant idéal; parce qu'elles savent se rendre les interprètes de tout ce qu'il y a de plus élevé, de plus grand, de plus vertueux dans les sentiments du cœur humain; parce qu'enfin c'est par elles que le vrai, le beau, le bien, tels que la main divine les imprima dans l'âme de l'homme, trouvent au dehors leur manifestation la plus éclatante et la plus parfaite.

« Et tel a toujours été pour moi, messieurs, le sens de ce mot profond et si justement célèbre qui fut prononcé pour la première fois dans cette enceinte : « Le style, c'est l'homme. »

« Ah! sans doute, le vrai, le beau, le bien, sont aussi dans le reste de la création; mais la création tout entière, l'homme excepté, ne les connaît pas, parce qu'elle s'ignore elle-même. Et ce qui met entre la création et l'homme un intervalle immense, c'est que le vrai, le beau, le bien, non-seulement sont dans l'homme, mais l'homme le sait et il le dit; il les voit en lui-même, et il les reconnaît dans toutes les œuvres de Dieu, par l'impression qu'il en porte dans son propre fond; non-seulement il les voit, mais il les pense, il les réfléchit, il les admire, il s'éprend pour eux d'amour; il les nomme, il les parle, il les écrit, il les peint, il les chante, il les redit à toute la nature, au ciel et à la terre!

« Et grâces en soient rendues à Dieu! car ce qu'il faut que j'ajoute, c'est que tout cela vient et descend de Dieu, selon la grande parole d'un apôtre : *Omne datum; opti-*

Digitized by Google

mum et omne donum perfectum descendens e patre luminum.

« Oui, tout don, naturel et surnaturel, *omne datum;* les découvertes du génie humain et les grandes révélations célestes, la nature et la grâce, la raison et la foi, toutes deux filles du même père céleste, et qui, comme telles, ne peuvent jamais se contredire; tout, dans un ordre comme dans l'autre, tout est donné d'en haut, tout découle vers l'homme, de cette sublime et resplendissante source *des lumières;* car s'il y a plusieurs lumières, diverses dans leur rayonnement, toutes, messieurs, s'allument à un même foyer divin, que les fils de l'Évangile nomment le Verbe éternel. C'est ce Verbe divin *qui illumine tout homme venant en ce monde,* c'est-à-dire toute l'immense famille du genre humain, en tous les siècles et en tous les lieux; mais plus parfaitement l'Église, la sainte cité des enfants de Dieu sur la terre, et avec une clarté supérieure encore et incomparable, cette lumineuse et triomphante cité des cieux, pour laquelle ne sont plus faites les alternatives du jour et de la nuit, et qui ne connaît ni les incertitudes et les défaillances de la raison, ni même les voiles passagers de la foi, ni enfin, messieurs, les séparations et les tristes schismes de nos esprits, ni toutes ces douleurs du doute qui ne sont que de la terre et du temps!

« Si je suis monté si haut, c'est pour l'honneur des lettres, messieurs, et vous me le pardonnerez : j'ai voulu, j'ai dû donner la raison profonde de l'inviolable amour que, malgré les infidélités des lettres, l'Église a toujours eu pour elles.

« N'est-ce pas redire en même temps les titres de noblesse de l'Académie? C'est dire aussi pourquoi elle est si chère à l'esprit français; pourquoi l'honneur de lui appartenir fut toujours un si précieux honneur, et pourquoi des évêques l'ont recherché de tout temps sans croire pour cela ne rechercher que la gloire humaine?

« C'est ce qui fait enfin que cette grande institution a des racines si vives et si profondes en cette terre de France, et qu'elle y a toujours refleuri glorieusement même après les plus violents orages!

« Pourquoi ne compléterais-je pas ma pensée, et ne dirais-je pas que c'est cette haute origine des lettres humaines qui

Digitized by Google

leur assure la suprématie et comme une prééminence immortelle dans les royaumes de l'intelligence?

« Honneur aux sciences! honneur aux écoles savantes! honneur à ces forts génies qui étudient avec puissance et avec amour tout ce que Dieu a soumis aux regards et aux investigations de l'esprit humain, qui s'élèvent à la contemplation des plus sublimes mystères de la nature, mesurent l'immensité des cieux, plongent dans leurs profondeurs, et y vont reconnaître, chercher et nommer des astres nouveaux; puis de là, redescendant rapidement sur le globe que nous habitons, pénètrent jusque dans ses entrailles, lisent comme à livre ouvert dans ce qu'il renferme de plus caché, lui ravissent ses invisibles trésors, et par leurs calculs aussi sûrs que hardis, étendent de toutes parts l'horizon et l'empire de l'esprit humain! Honneur aux sciences!

« Mais que les sciences me permettent de le dire : Premier honneur aux lettres! Les sciences ajoutent à la force et à la richesse des nations; mais c'est après que les lettres ont illuminé les hauteurs de la terre et fécondé les siècles, en déposant au sein des sociétés le germe puissant de la civilisation, en faisant pénétrer la lumière vive dans les profondeurs de l'intelligence humaine.

« Aussi, les grands siècles scientifiques furent-ils presque toujours fils des grands siècles littéraires, et la renaissance des lettres fut le signal ordinaire des grandes découvertes de la science.

« Et aujourd'hui, messieurs, quels sont les hommes qui donnent aux sciences, parmi nous et dans le monde européen, la popularité la plus illustre? Je n'ose les nommer ici; leur présence, toutefois, ne me défend pas de dire que le don singulier de l'esprit français, et la gloire privilégiée de ce grand Institut de France, c'est que le génie des lettres y fut toujours glorieusement associé au génie des sciences.

« C'est tout cela que Napoléon avait bien compris lorsqu'il disait dans sa vive et brusque éloquence : « J'aime les sciences; « chacune d'elles est une belle application partielle de l'esprit « humain; mais les lettres, c'est l'esprit humain lui-même. »

« Belle et profonde parole, messieurs! Je n'en sais guère qui soit plus digne de ce grand esprit qui savait pénétrer d'un

Digitized by Google

regard si prompt dans le vif des choses, et la rappeler en ce lieu est le plus noble hommage que je puisse rendre à son génie! Aussi bien, messieurs, cette admirable parole n'est-elle que l'écho de la voix de l'histoire, qui a salué du nom de grands siècles, avant tous les autres, ceux où les lettres ont jeté le plus vif éclat!

« Et il ne faut pas croire que la main de Dieu soit étrangère à ces phases brillantes de la vie des peuples, et que ces grands siècles littéraires n'entrent pour rien dans l'ordre et les desseins de la Providence sur l'humanité.

« Reconnaissons-le : alors même que la nuit païenne couvrait la terre, ils firent briller d'admirables clartés : la philosophie, les lettres, l'éloquence, la poésie, dans ce qu'elles eurent de vérité et de beauté; tous ces hommes, en tant qu'ils avaient reçu du ciel les dons de l'intelligence, et que la lumière de Dieu brillait dans leur génie; je dirai plus : les généreux efforts que firent plusieurs d'entre eux pour percer la nuit, pour découvrir par delà l'horizon de leur siècle quelque chose des clartés divines, tout cela est digne d'admiration et de respect. Je puis et je dois déplorer l'abus qu'ils firent souvent de leurs hautes facultés; je puis et dois compatir à l'impuissance de leurs efforts; mais je ne puis ni mépriser en eux, ni flétrir les dons du Créateur. Je ne me sens pas le courage de réprouver, d'avilir, sous le nom de paganisme, ce qui fut dans ces grands siècles le suprême effort de l'humanité déchue pour ressaisir le fil brisé des traditions anciennes, et retrouver la lumière que Dieu y faisait encore briller, comme un dernier et secourable reflet de sa vérité, *afin de ne pas se laisser lui-même sans témoignage* au milieu des nations, et de montrer que la créature tombée n'était pas éternellement déshéritée des dons de son amour.

« Oui, c'est par l'ordre exprès de cette miséricordieuse Providence qu'il fut donné au génie de l'homme de répandre ces lueurs si belles, qui suffirent alors à revêtir d'un éclat immortel les œuvres du génie antique.

« Non, les vers que citait saint Paul à l'Aréopage n'étaient pas des vers païens; pas plus que les splendeurs du jour au matin, et les ravissantes beautés de la nature sous le ciel de

Digitized by Google

Parthénope, lorsque cette lumière si pure et ces clartés rayonnantes inspiraient à Virgile de chercher par delà les cieux mortels une lumière plus brillante encore et plus pure, *un soleil et des astres nouveaux, Solemque suum, sua sidera nórunt;* lorsque les tristesses de la terre, *lacrimæ rerum,* jetaient dans son âme des aspirations indéfinissables vers un monde meilleur, et faisaient ressentir dans ses vers comme un tressaillement sublime de la nature émue de ses longues douleurs, comme une vaste et puissante inquiétude de la terre et des cieux en travail du Libérateur désiré!

« Et que dire de Platon contemplant de loin l'idéal du Juste et le voyant sur une croix?

« Non, messieurs, ce n'est pas sans un dessein providentiel, je dirai presque sans une inspiration d'en haut, que la langue de Platon et celle de Virgile ont rencontré de tels accents et produit tant de chefs-d'œuvre, lorsque Dieu avait décidé que ces deux langues seraient celles de son Église!

« Le monde ancien préparait ainsi le monde nouveau, et les deux plus belles langues que les hommes aient jamais parlées recevaient d'avance leur mission et se formaient à redire un jour à la terre les choses du ciel.

« Sans doute l'Église devait y ajouter de nouvelles et divines beautés; mais il fallait que ces langues fussent préparées de longue main à leur sainte et impérissable destinée, et il plut à Dieu que de grands génies philosophiques et littéraires y fussent employés.

Les serviteurs de Dieu sont nombreux sur la terre; et à toute heure du temps, aux époques de grande rénovation sociale, il y en a plus qu'on ne le voit, plus qu'on ne le sait qui travaillent par ses ordres pour sa gloire et à leur insu : seulement il faut prendre garde de ne jamais les insulter.

« Pour moi, il est manifeste que les grands siècles littéraires, comme les grands empires, comme toutes les grandes choses, ont été placés par Dieu dans la suite des âges avec un dessein providentiel et suivi. Et, pour n'en citer qu'un exemple, n'est-ce pas ainsi que cet illustre envoyé de Dieu, le héros de Xénophon et d'Isaïe, était chanté deux cents années avant sa naissance? Il ne devait être que Cyrus pour son siècle et

Digitized by Google

pour le monde, mais le prophète l'appelait du nom de *Christ* pour l'Église et pour les grands siècles à venir, parce qu'il devait aider à la délivrance des Juifs captifs, relever Jérusalem, et entrer pour sa part dans le plan divin de la grande préparation évangélique!

« Et qu'on ne s'étonne pas ici de la gravité de mon langage! Je n'ai jamais aimé les malentendus.

« C'est précisément parce que j'ai l'honneur et le bonheur d'être chrétien, c'est parce qu'à ce titre je suis, selon la langue de l'apôtre, fils de la lumière, que je vais avec confiance en revendiquer les rayons dispersés partout où ils se trouvent.

« Oui, la lumière est à nous; tous les siècles nous la doivent et nous l'envoient, et voilà pourquoi je ne l'outrage nulle part. Je la recherche, je l'aime, je la célèbre partout où je la découvre; je la recueille avec amour, ne fût-ce qu'une étincelle, une flamme égarée; et ma joie est grande quand je puis la ramener au foyer primitif et divin! Je suis le disciple d'un maître qui ne veut pas qu'on éteigne le flambeau qui fume encore; selon la belle recommandation de l'Église, je me souviens de ma condition, et je respecte le roseau pensant, tout brisé qu'il est : j'aurais horreur de le fouler aux pieds. Débris moi-même d'une grande création tombée, je ne méprise aucun débris; et sans craindre de mêler ici le langage de Virgile à celui du christianisme, j'aime à redire ce vers, dont mon prédécesseur s'est plu à écrire un beau commentaire :

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

« Et n'est-ce pas ce qu'a fait l'Évangile, cet Évangile si bien nommé la bonne nouvelle et l'Évangile de la paix? Quand il descend des cieux et apparaît en plein paganisme, il attire doucement et fortement à lui tout ce qui est encore noble, lumineux, élevé, tout ce qui peut s'illuminer, s'ennoblir et s'élever encore. Caractère admirable de l'éternelle vérité, qui est aussi l'éternelle bonté! Tout ce qui veut recevoir le baptême chrétien,

Digitized by Google

tout ce qui aspire à s'améliorer, à se transformer, tout est accueilli par l'Église, tout peut entrer, et tout se trouve à l'aise dans son sein. Bientôt, maîtresse du monde, elle ne renverse pas même les temples païens, elle les purifie et les consacre à ce Dieu inconnu dont saint Paul avait dit le beau nom à la Grèce étonnée.

« Et avant que le génie de Michel-Ange eût emprunté au Panthéon les formes hardies de sa coupole pour la jeter dans les airs et en faire la couronne de Saint-Pierre, le christianisme avait fait de ce vieux temple de toutes les idoles des nations la belle et noble église de la Vierge Marie et de tous les martyrs.

« En un mot, le christianisme purifie tout ce qui peut être purifié; il refait et rend immortel tout ce qu'il marque de son empreinte : il ne rejette rien de ce qui fut bon dans la pensée et la parole humaine!

« La pensée et la parole humaine! Ah! sans doute, elles avaient bien souffert! La traversée avait été pour elles longue et périlleuse; aussi n'est-ce pas en leur disant anathème, c'est avec compassion et avec amour que le christianisme les recueille dans leur naufrage, les relève, les éclaire, les fortifie et les console; c'est avec bonheur qu'il en fait la pensée et la parole chrétiennes. Messieurs, si vous me permettez mon langage, c'était la brebis égarée qu'il rapporta sur ses épaules au bercail!

« Et ce qui se vit au commencement des siècles chrétiens devint la tradition des âges suivants : saint Paul avait cité Aratus et Ménandre; saint Justin et saint Augustin citent Platon; saint Thomas et tout le moyen âge donnent la main à Aristote.

« Et cela devait être; s'en étonner, ce serait ne rien comprendre à la grandeur et à la largeur du christianisme. Il est la lumière du monde. Lorsqu'il se lève, toutes les ombres se dissipent, et le Dieu de l'Évangile se nomme le Dieu du jour, *lux mundi;* et voilà pourquoi, appelant à lui tous les astres qui avaient, par ses ordres, jeté quelque clarté dans les ténèbres avant lui, il leur assigne leur place et leur gloire dans leur firmament nouveau; et tous, comme au jour de la première créa-

Digitized by Google

tion, revenant à leur foyer originel, répondirent successivement : « Nous voici; *adsumus !* »

« Ah ! sans doute, il y a sur la terre quelque chose de plus grand que les lettres! Qui ne le sait?

« Mais il n'y en a qu'une; je n'en connais pas deux : c'est l'Évangile!

« Aussi l'ère du monde civilisé ne devait pas dater de Périclès ni d'Auguste; il devait y avoir pour l'humanité un nom meilleur.

« L'Acropole, pour le salut du monde, ne valait pas le Sinaï; le *Capitoli immobile saxum*, chanté par Virgile, devait s'incliner devant le Calvaire, et les Olympiades et la Date romaine effacées redisent à tous les siècles que la vraie civilisation du monde devait naître du martyre et des plaies sacrées d'un Dieu, rendant à la vérité, à la beauté, à la bonté éternelles, le témoignage de son sang répandu.

« L'Orient a reçu le premier ce témoignage! Oh! que l'Orient sera beau à voir, quand la lumière qu'il a perdue y retournera! et que les derniers jours de la vie du monde à l'Occident deviendront radieux, lorsque l'alliance sera faite par la lumière d'en haut entre tous les grands sommets de l'humanité! lorsque la croix, triomphante après les tempêtes, apparaîtra seule, dans une région supérieure et pure, demeurant là, sur un ciel azuré, comme un signe de paix et de sérénité pour tous!

« Puisse le drapeau français, béni par la main reconnaissante de Pie IX, puisse le sang de nos soldats et de leur vaillant chef, si généreusement, si chrétiennement répandu, devenir l'instrument d'une mystérieuse providence dans la dispensation des secrets de l'avenir, préparer de loin cette grande œuvre et en payer la gloire!

« Tel est, messieurs, le secret de la grandeur des lettres humaines, telle est la raison de l'auguste alliance qui les relie aux lettres divines.

« Et si le XVII^e siècle, le grand siècle français, fut le plus éclatant des grands siècles littéraires, c'est qu'il fut un grand siècle chrétien; c'est que, surtout pendant sa première moitié, il recueillit avec une rare puissance toutes les lumières naturelles et surnaturelles des âges précédents.

Digitized by Google

« Et si la justice et la reconnaissance universelle ont attaché au XVIe siècle le nom de Léon X, c'est pour qu'il fût dit au monde que, toujours dirigée d'en haut, l'Église, qui est la mère et la maîtresse de toutes les Églises, a été en même temps la mère des lettres et la protectrice éclairée des arts chez les nations européennes.

« Ah! sans doute, même au XVIe, même au XVIIe siècle, les lettres ne furent pas sans tache; mais où n'y en a-t-il pas ?

« Les choses divines périclitent toujours aux mains humaines, et il n'y a ici-bas qu'une institution qui, depuis dix-huit siècles bientôt passés, résiste à tout, même aux faiblesses et aux défaillances passagères de ses ministres.

« Oui, les lettres peuvent se tourner contre la vérité, contre la beauté, contre la bonté éternelle!

« Mais alors, c'est une grande douleur dans l'humanité, Les astres perdent leur route; les splendeurs, les vertus des cieux sont obscurcies. Tout se trouble, on appelle le bien *mal* et le mal *bien ;* la vertu est invoquée par les hypocrites qui l'outragent; les crimes les plus lâches trouvent des apologistes, et parmi ce bouleversement profond du sens et du langage humain, cinquante, cent années peut-être, seront nécessaires pour réparer le mal et retrouver le bien. On verra des vieillards au bord de la tombe, dont la vie se sera passée à rechercher le sens perdu des mots et des choses qui importent le plus à la paix du monde. Il faudra des guerres d'opinions et des combats terribles. Les sages désespérés seront condamnés à redire avec l'historien romain : *Jam pridem vera rerum vocabula amisimus !*

« Dans un de ces jours d'orages, la barbarie sociale naîtra des excès de la civilisation corrompue; en cinquante années, elle aura envahi trois fois au moins la demeure des rois, elle s'assiéra triomphante sur les siéges des législateurs, elle foulera insolemment aux pieds tous les droits qu'elle invoquait! Toute liberté honnête périra! et il faudra un siècle entier peut-être pour apprendre de nouveau ce que c'est que la liberté, l'autorité, le respect, et faire la pacification sociale.

« Voilà les crimes des lettres quand elles s'égarent; voilà les

Digitized by Google

tempêtes qu'elles déchaînent contre la société! Les peuples semblent condamnés à perdre même le sens humain, quand les lettres et le sens divin font divorce.

« Et en disant ces choses, je ne me fais pas ici, messieurs, l'accusateur des lettres, je touche au contraire à une de leurs plus grandes prérogatives, à leur puissance!

« Oui, les lettres ont cette force redoutable, qu'elles peuvent tout pour la ruine ou pour la paix du monde!

« Comme l'homme, dont elles sont la vive expression, elles ont la puissance du bien et du mal; et j'en dois marquer ici la raison profonde en achevant ce discours.

« Il ne faut pas s'y tromper.

« Il y a dans les lettres quelque chose de plus grand, de plus puissant que tout cet éclat qu'elles jettent autour d'elles, que toute cette splendeur dont elles illuminent la terre :

« C'est le bon sens des mots ;

« Car, pour qui sait comprendre la profonde et mystérieuse liaison des idées et des choses avec la parole, tout l'ordre et toute la sécurité de la vie humaine ont là leur principe.

« Et pour aller jusqu'au bout de ma pensée et la dire nettement, l'alphabet du genre humain, la grammaire d'un enfant, le dictionnaire d'une nation, voilà ce qui, bien plus encore que les belles littératures, me pénètre d'un sentiment indéfinissable de respect et de reconnaissance pour celui qui m'a donné ces lettres, cette parole, cette pensée.

« Aussi, parmi tous les titres d'honneur de l'Académie française, je n'en sais point de plus relevé que d'être la gardienne de ces grandes choses, la conservatrice fidèle, non-seulement de la littérature, mais de la grammaire et du dictionnaire de la plus intelligente nation de l'univers.

« Ce ne sera pas descendre, messieurs, que de considérer ici ces modestes mais puissants éléments des lettres; car l'on ne descend pas quand on ne quitte les hauteurs où la lumière rayonne que pour pénétrer jusqu'aux vives profondeurs et au foyer même d'où elle jaillit, et pour étudier ce fond intime des choses, cet *interiora rerum* dans lequel réside le ferme principe de leur beauté, et où se découvre

Digitized by Google

et se sent cette force cachée de la main de Dieu qui soutient tout.

« Je ne crains pas de le proclamer, la grammaire, le dictionnaire sont à la littérature d'une nation ce que le fondement, avec ses fortes assises, est à l'édifice. Que dis-je? dans ce vivant et immortel édifice des lettres, la grammaire, le dictionnaire ne sont pas seulement à la base, ils sont au centre, ils sont au faîte; ils fortifient, ils portent tout.

« Non, je ne suis pas de ceux qui comptent les mots pour peu de chose.

« Rien n'est petit de ce qui appartient à l'humanité et lui vient de Dieu.

« Les mots sont à la pensée de l'homme ce que le regard est à l'âme, une lumière, une physionomie.

« Ils la réfléchissent, ils la révèlent, et l'homme, réduit à la pensée sans la parole pour l'exprimer, aurait perdu une partie de sa puissance et de sa grandeur.

« La parole et la pensée, voilà donc les deux illustres prérogatives qui constituent dans l'homme la dignité de sa nature! Voilà les deux forces par lesquelles il s'empare des choses, les exprime, les attire à lui et les possède. La pensée n'y suffit pas seule; l'homme ne possède réellement que ce qu'il a bien nommé.

« Les choses en ce monde sont le grand intérêt de l'humanité; après les choses, les idées qui les représentent; après les idées, les mots qui les expriment. Mais la corrélation est si étroite ici, et le lien si fort, que les mots ne peuvent périr ou se corrompre sans entraîner et sans perdre ou corrompre avec eux les idées ou les choses.

« C'est ce qui fait à mes yeux la puissance, non-seulement de tout homme qui parle, mais d'un enfant qui bégaye.

« Toutes les fois qu'un homme, qu'un enfant a parlé, a dit un mot, j'écoute, je regarde attentivement : à moins qu'il n'ait perdu la raison, il y a une lumière quelconque dans sa parole.

« On dit quelquefois : Ce sont des querelles de mots, et on dédaigne; on a tort; il faut écouter toujours : comme s'il pouvait y avoir entre les hommes des querelles où les mots fussent

Digitized by Google

peu de chose! comme si toutes les plus grandes révolutions humaines, bonnes ou mauvaises, ne s'étaient pas accomplies par la puissance des mots, c'est-à-dire par la puissance des idées et des choses que les mots expriment.

« Non : dans le genre humain, tel que Dieu l'a fait, les grandes querelles de mots révèlent toujours le combat des grandes idées, et sont toujours des querelles de grandes choses.

« L'arianisme, cette immense hérésie, roulait tout entière sur un mot : *omousios*. Le fils de Dieu, le Verbe, est-il Dieu, oui ou non?

« Le nestorianisme ne rejetait qu'un mot : *Téotokos*. Marie est-elle mère de Dieu, oui ou non?

« Le protestantisme lui-même, malgré l'apparente multiplicité de ses négations, se résume en un mot : Y a-t-il, oui ou non, une autorité doctrinale sur la terre?

« Aujourd'hui les querelles sont ailleurs; mais, quel que soit l'objet dont les hommes disputent, je le maintiens:

« La paix du monde est dans l'harmonie des mots, des idées et des choses.

« Et voilà pourquoi le dictionnaire d'une nation est, à mes yeux, une si grande puissance!

« Si les nations de la terre sont aujourd'hui si étrangement troublées, si les royaumes les plus puissants semblent incliner à leur ruine, c'est que depuis longtemps déjà cette harmonie n'existe plus.

« Les choses les plus importantes au bonheur et à la sécurité publiques sont sans accord entre elles, et il y a un profond dissentiment sur les idées qui les représentent et sur les mots qui les expriment. Je n'en citerai qu'un exemple :

« Ces trois grandes forces morales, qui se nomment, dans les sociétés humaines, l'autorité, la liberté et le respect, et sans lesquelles je ne sache pas une société possible, ont été jetées dans l'arène des disputes publiques; d'un bout de l'Europe à l'autre, et, on peut le dire, dans le monde entier, c'est une querelle sociale, et la plus ardente qui fut jamais.

« Mais à quoi précisément tient donc toute cette importance des mots? Le voici :

Digitized by Google

« Il y a providentiellement dans le langage de toute nation une certaine somme d'idées acquises, d'idées justes, d'idées certaines qui font sa force et sa richesse intellectuelle, et qui, représentées dans le commerce des intelligences par un certain nombre de mots, forment sur tout sujet donné comme le résumé du bon sens public.

« Or, ces mots, qu'on pourrait presque appeler la monnaie vive et courante de l'intelligence, sont déposés dans le dictionnaire national avec leur valeur la plus haute et la plus pure, ainsi que dans un trésor, et tout écrivain qui, commençant un livre, fouillerait d'abord avec soin dans ce grand domaine de la raison publique, y trouverait une force inépuisable d'idées justes, d'idées fortes, d'idées fécondes, d'où il ne tarderait pas à conclure qu'approfondir le langage humain sur une question quelconque, est toujours de la plus haute importance.

« Mais c'est à vous, messieurs, qui tous ici avez mis la main au grand œuvre du dictionnaire de notre langue, c'est à vous à nous dire si la science des mots mérite tous les mépris que le bel esprit lui envoie, et si ces mépris ne sont pas le témoignage le plus ordinaire de l'irréflexion et de la légèreté.

« Pour moi, qui n'ai point été associé jusqu'ici à vos travaux, je n'ai point attendu d'avoir cet honneur pour rendre hommage à ce qu'il y a toujours de sérieux et de grand dans le dictionnaire d'une nation. L'œuvre peut être plus ou moins parfaite, selon la nation; mais à quelque degré qu'elle le soit, c'est toujours la raison et la sagesse, la pensée et la parole de l'humanité.

« Sans doute, le dictionnaire d'une nation sauvage est indigent, borné et presque sans idées générales; matériel et grossier, presque sans notions spirituelles; toutefois, quand on y regarde de près, on y découvre encore souvent des lumières qui étonnent. Mais, en retour, comprend-on tout ce qu'il doit y avoir d'élévation, de force, de justesse, de grandeur, d'horizon, de richesse intellectuelle enfin dans le dictionnaire d'une nation civilisée et chrétienne comme la France?

« Un philosophe romain faisait aux grammairiens de son

Digitized by Google

temps l'insigne honneur de leur dire : *Grammatici custodes latini sermonis.* Je comprends dès lors aussi que la première gloire de l'Académie française soit d'être la gardienne de notre belle langue : car si le style est l'homme, une langue est la forme apparente et visible de l'esprit d'un peuple ; et c'est là, de toutes les propriétés, de toutes les grandeurs nationales, celle qu'un peuple doit être le plus fier et le plus jaloux de conserver.

« On sait tout ce que Fénélon en a écrit dans sa belle lettre au secrétaire perpétuel.

« Oui, il est grand l'honneur de veiller sur un tel dépôt, et de lui conserver son inappréciable intégrité ! C'est garder là tout ensemble la parole et la raison humaines dans la langue nationale, c'est-à-dire tout le travail de l'esprit, toute l'œuvre de la civilisation en France, toute cette abondante richesse intellectuelle amassée pendant des siècles, et mise en valeur par le génie français avec les procédés qui le distinguent.

« Oui, il est beau ce travail qui va rechercher dans les idées vraies, dans les idées premières, la lumière supérieure, à qui seule il appartient de restituer leur sens véritable aux mots dégénérés, qui repousse avec un soin persévérant les sens étrangers, les significations fausses, les formations illégitimes, et ces alliances qu'il est permis d'appeler adultères ; qui rend enfin aux idées et aux choses leur valeur réelle en les dégageant d'une phraséologie trompeuse, et écarte ainsi la corruption et la barbarie, qui n'entrent jamais dans le langage sans annoncer aux sociétés l'époque de leur décadence.

« Oui, messieurs, c'est là rendre au pays un service digne de quelque reconnaissance. Pour moi, je l'avoue, toutes les fois que, posant la main sur le Dictionnaire de l'Académie française, je pense à toutes les idées essentielles qui sont là déposées, à toutes les notions vraies, à toutes les expressions simples ou grandes, belles ou fortes, à tous les termes nécessaires et utiles que ce livre renferme ; quand je vois là réunies ces précieuses archives de la pensée et de l'intelligence nationales, et, comme ramassée la somme immense de savoir dont ce livre est dépositaire, je sens en moi quelque chose qui ressemble à une respectueuse et patriotique émotion.

Digitized by Google

« Et je ne crois pas être seul à sentir ainsi.

« A qui n'est-il pas arrivé de feuilleter, sans dessein arrêté, les pages d'un dictionnaire, et de se trouver attaché à cette lecture par une sorte d'attrait indéfinissable? Quel est l'homme mûr qui ne s'est pas quelquefois demandé compte du plaisir étrange qu'il éprouvait à se promener ainsi comme au hasard dans le monde des mots et des idées?

« C'est que, pour un esprit réfléchi, parcourir le dictionnaire d'un peuple, c'est parcourir son histoire, ou, pour parler justement, c'est parcourir l'histoire, les annales de l'esprit humain chez ce peuple. Et quelle histoire que celle-là! Combien a-t-elle plus d'intérêt que celle des faits communs et des révolutions vulgaires dont se compose la vie journalière des nations! Ce qu'on lit, ce qu'on apprend là, c'est le bon sens caché, c'est le sens supérieur du langage; c'est quelquefois la plus haute, la plus transcendante philosophie; ce sont les idées primitives de l'humanité, avec leurs premières et plus illustres généalogies, avec leurs plus nobles alliances, avec leurs conquêtes et leurs triomphes; hélas! c'est quelquefois aussi l'histoire de leur abaissement, de leur défaite et de leur chute!

« J'ai besoin de m'expliquer ici et de dire ce qui ajoute, pour moi, à la valeur de ce livre unique un prix singulier et quelquefois un intérêt douloureux.

« C'est que le dictionnaire n'est pas seulement le dépositaire de la pensée et de la raison humaine: il en est le refuge, il peut en être le sauveur au jour du péril.

« Car, je le disais tout à l'heure, il y a des jours de péril pour la pensée, pour la raison de l'homme; il y a des époques de vertige, où il semble que la tête tourne aux nations; où le bon sens humain se trouble, les idées s'altèrent, la vérité diminue, les mœurs s'abaissent sous l'effort des passions conjurées; où la grande maîtresse d'erreur, comme dit Pascal, triomphe; où le langage lui-même change; où l'on essaye, par exemple, de nommer Dieu le mal, la propriété le vol, le travail un droit, l'autorité une tyrannie, le respect une bassesse, la licence liberté, et la liberté chimère.

« Grâce à Dieu! le dictionnaire ne change pas si vite! Ce

Digitized by Google

vieux moniteur de la sagesse humaine s'attarde heureusement dans une sorte d'immutabilité. Il ne peut varier chaque jour; et longtemps encore après les révolutions, il demeure là, protestant en faveur du droit et du bon sens !

« Pour le dire simplement, les idées justes d'une nation demeurent dans son dictionnaire sans altération et sans trouble, après même qu'elles ont été troublées dans les esprits ; elles y subsistent longtemps encore après qu'elles ont été bannies du langage, où elles gardent leur place longtemps même encore après qu'elles ont été bannies des mœurs.

« En ferai-je un reproche au langage, et l'accuserai-je d'hypocrisie parce qu'il reste meilleur que les mœurs ? Je m'en garderai bien, messieurs; j'aime mieux penser que s'il arrive au langage d'être ainsi meilleur que la conduite, c'est encore un hommage qu'il rend par là aux imprescriptibles droits de la vérité et de la vertu.

« Sans doute il est triste de voir les idées, les vertus, les principes faire naufrage; mais il est consolant de voir les mots qui les expriment surnager; car enfin les mœurs elles-mêmes ne subissent une altération profonde et humainement irremédiable que quand le langage s'est abaissé jusqu'à ne savoir plus exprimer rien de bon et d'honnête, lorsqu'il a été perverti jusqu'à nommer le mal bien, et le bien mal.

« Malheureusement cela n'a pas été sans exemple.

« Mais de là vient aussi que ce n'est pas seulement avec charme, c'est quelquefois avec une tristesse profonde qu'un observateur attentif, qu'un philosophe religieux médite le dictionnaire de sa nation; et retrouvant là les dernières traces du bon sens, du sens élevé, du sens honnête qui a disparu du monde; constatant les différences profondes survenues entre le vieux langage et les nouvelles mœurs, le dissentiment déplorable entre ce qui est et ce qui fut, l'abaissement des esprits et des cœurs, la dépravation des idées et des choses, il pleure sur tant de ruines irréparables dans l'ordre intellectuel et moral, et s'attache alors à ce livre, à cette lettre morte, avec une sorte d'amour désespéré.

« Il y a cependant un plus grand mal possible, un plus grand sujet de larmes; c'est quand la justesse et la probité du sens

Digitized by Google

humain ont été effacées même du langage, et que la dignité et toutes les vertus perdues d'un peuple ne se retrouvent même plus dans son dictionnaire.

« Oh! alors, c'est un mal peut-être sans remède. C'est dans une nation le renversement de la pensée, de la raison même, et la perte des derniers débris de la vérité!

« Comment s'accomplit ce fait déplorable?

« Par la corruption ou l'obscurcissement de certains mots; cela suffit souvent pour qu'on voie se troubler chez un peuple les idées les plus essentielles à l'ordre et à la paix du monde.

« Toute idée est une puissance qui s'appuie sur une famille plus ou moins nombreuse de mots analogues, qu'elle crée à son usage et qu'elle éclaire, ou plutôt elle se transforme et se révèle en eux; alors ces mots participent à sa puissance, expriment sa valeur, représentent sa force, réfléchissent sa lumière à divers degrés et avec des nuances diverses, dans la société et dans le commerce des intelligences humaines. Tout cela fait cette grande chose que j'ai appelée le bon sens des mots.

« Mais, parmi ces mots dépositaires et représentants de l'idée, chacun à son rang et pour ainsi dire dans sa mesure d'autorité, il en est qui exercent un plus haut empire sur les esprits, dont l'action est plus profonde dans le monde intellectuel, et dont l'obscurcissement ou la chute a nécessairement un plus grand, un plus funeste retentissement : ce sont les mots supérieurs, ceux que l'idée a élevés à la plus haute valeur, en les pénétrant de sa plus vive lumière, et qui par là sont devenus pour les hommes comme la vérité présente.

« Mais qui ne le sait? Il y a dans le monde, en face de la vérité, le mensonge et l'erreur; à l'encontre des idées vraies, les idées fausses.

« Si la vérité se manifeste par la lumière des idées vraies, le mensonge et l'erreur essayent d'usurper sa place et de s'introduire à la lueur trompeuse des idées fausses.

« L'idée fausse, l'erreur, ce qui n'est pas, se trouve naturellement sans lumière et sans nom : c'est une puissance de néant essentiellement usurpatrice dès qu'elle veut paraître quelque chose.

Digitized by Google

« Pauvre, indigente, stérile par elle-même, inaperçue, elle sent le besoin de s'emparer de la lumière, de l'influence et des mots enfin qui font la richesse de l'idée vraie, de l'idée rivale: inféconde et isolée par son impuissance naturelle, il faut qu'elle se donne une famille et comme un État où elle règne, par l'étendue de ses affinités, et de là puisse dominer les intelligences. Pour cela, elle s'introduit d'abord dans le langage, seul moyen, pour elle, d'arriver tôt ou tard à envahir sûrement les esprits.

« L'histoire en fait foi, jamais une idée fausse n'est entrée dans le monde si ce n'est par l'usurpation des mots justes dont elle s'empare et dont elle altère plus ou moins le sens. Car dans les grandes luttes de la pensée humaine, les opinions, les partis contraires ont leurs mots, comme dans les luttes des nations les armées ont leurs étendards.

« Mais alors il se passe toujours quelque chose d'extraordinaire et qui appelle l'attention de tout sérieux observateur.

« Alors il s'établit en apparence dans le langage et entre les mots, mais réellement au fond dans les idées et entre les choses, ces chocs terribles qui ne sont, à vrai dire, qu'une des phases de la lutte éternelle entre le vrai et le faux, entre le bien et le mal.

« Parfois il arrive que le génie fait alliance avec les préjugés et les passions : génie brillant et aventureux des poëtes, emporté sur les ailes de l'imagination dans le monde des chimères: génie plus profond et plus dangereux des orateurs et des philosophes, égaré par de faux systèmes ; génie perturbateur, hélas! de l'ambition et de l'orgueil trompé dans ses espérances; génie sans conscience, qui met ses forces au service de l'erreur et combat en mercenaire!

« On voit alors des malentendus, des divisions effroyables, et c'est une nation tout entière qui est à la fois témoin du combat, juge du camp et combattant.

« Ne désespérons pas, toutefois : la Providence veille toujours.

« Souvent les idées justes paraissent vaincues dans ce combat; on serait tenté de croire qu'elles ont succombé et disparu à jamais avec les mots qui les expriment; mais toutes les fois

Digitized by Google

qu'il est question d'une chose importante à l'humanité, il y a une idée supérieure, une idée souveraine et comme maîtresse de toutes les autres, qui résiste, quelquefois réduite à laisser passer l'orage, sans rien faire que de protester contre la violence, mais qui triomphe à la longue par la vertu de cette mystérieuse patience qui est ici-bas le partage et la force de la vérité et du bon sens.

« Pour résister, l'idée juste s'appuie sur le bon sens, c'est-à-dire sur le sens vrai des mots, des idées et des choses : c'est là qu'est sa force naturelle; elle n'en a pas de plus grande parmi les hommes; c'est le dernier retranchement de l'humanité contre le mensonge et l'erreur.

« Il y a même, par l'ordre providentiel, certains mots où l'empreinte du bon sens est si forte, qu'ils résistent à tout; et de là vient la persistance singulière, la popularité constante des mots de bon sens entre les hommes; de là l'excellence de cette parole de Bossuet, qui appelle le bon sens « le maître de « la vie humaine. »

« Au milieu des plus violentes tempêtes des opinions déchaînées, les mots de bon sens, si on parvient à les faire entendre, décident et sauvent tout : et ce qu'il y a ici de précieux, c'est que ces mots, il n'est pas besoin de science pour les entendre; Dieu les a faits populaires, parce qu'il les a destinés pour être le salut des nations aux jours de péril.

« C'est ce que naguère nous avons vu nous-mêmes; et ç'a été un grand et beau spectacle!

« Sans doute l'intelligence humaine, ballottée à tout vent de doctrine, peut aller se heurter contre mille écueils. Mais, grâces soient rendues au ciel, le Créateur n'a pas voulu qu'il y eût pour l'humanité d'irréparables naufrages, et, quelque longue, quelque affreuse qu'ait été la tourmente, le moment vient où Dieu sort du nuage et dit à l'erreur comme à la mer soulevée : « Tu n'iras pas plus loin. »

« Oui, c'est par l'expresse volonté de Dieu que le mal, si effroyable qu'il soit, trouve toujours devant lui des barrières qu'il ne lui est pas donné de franchir; et c'est surtout au sein des sociétés éclairées de la lumière du christianisme que cette volonté conservatrice s'est manifestée, en y déposant une puis-

Digitized by Google

sance de raison supérieure devant laquelle la déraison la plus impudente doit reculer. « Malgré le règne effréné du vice, » dit quelque part Fénélon, « la vertu est encore nommée vertu! » Et chez nous, malgré la puissance des mots usurpés, il n'a pas été donné à la démagogie triomphante d'établir ses folles théories.

« Ainsi, à la différence de quelques mots dont l'idée fausse s'empare, et qui sont trop facilement vaincus, il en est d'autres qui résistent avec une force d'indomptable énergie, et que le faux ne parvient jamais à envahir.

« Et lorsque dans les mots subalternes eux-mêmes, la vérité et le bon sens ont succombé, l'idée juste se réfugie alors dans un mot supérieur et primordial, où elle se défend à outrance.

« Certes, y eut-il jamais querelle plus grave que celle qui s'agite dans le monde entier entre l'autorité et la liberté? Or, croit-on par hasard que les idées soient pour peu de chose dans cette querelle et que les mots n'y signifient rien? Toute l'histoire de l'Europe, depuis soixante années, est là pour répondre.

« Qui oserait dire qu'à ces deux grandes choses, l'autorité et la liberté, leur véritable sens soit aujourd'hui restitué dans les langues européennes?

« Et toutefois que deviendraient, je le demande, les sociétés humaines, le jour fatal où l'autorité, la liberté et le respect disparaîtraient à la fois de la terre avec le vrai sens des mots qui les expriment?

« Je dois redire que Dieu ne permet guère de pareilles catastrophes dans l'humanité, ou ne les permet que pour un temps, et pour châtier les nations qui ont trahi la vérité et la justice.

« Tôt ou tard, le dictionnaire finit par se réconcilier avec le bon sens.

« Mais ce qu'il faut savoir, c'est que ce n'est jamais sans une grande souffrance au sein de l'humanité, que les idées sur lesquelles la société repose viennent à être troublées, et que les idées fausses, qui leur sont contraires, usurpent leur place. Pour que l'idée vraie rentre alors dans ses droits, il y faut

Digitized by Google

parfois l'intervention du ciel même; il a fallu un jour une Révélation, un Jésus-Christ, des apôtres et des martyrs : le triomphe de la vérité est à ce prix.

« L'exemple en est illustre entre tous.

« La charité, l'humilité, la miséricorde, l'humanité même, après quatre mille années de bannissement, ne sont rentrées dans le monde que par cette force supérieure, qui se nomme le témoignage du sang.

« Elles avaient été bannies de la terre à ce point, que l'idée même, que le souvenir en étaient à peu près effacés dans la mémoire des hommes : la langue humaine ne savait presque plus les redire, ou les blasphémait.

« La miséricorde était une faiblesse, un vice de cœur : « *Misericordia animi vitium est*, » disait le plus sage des philosophes.

« *Humilitas*, l'humilité, était synonyme de bassesse; *caritas* ne désignait rien de plus que l'amitié; et les relations que l'humanité, *humanitas*, établissait entre les hommes, n'allaient guère au delà de la politesse et des bonnes manières.

« Pour les restituer au monde, ces grandes idées, ces grandes choses, il fallut faire violence au langage humain, et donner un sens sublime à des mots vulgaires; mais les mots, les hommes et les choses résistèrent; l'empire, l'univers, tout s'émut; des flots de sang coulèrent. On sait ce que Néron, ce que Pierre et Paul furent dans ce combat, et à qui demeura la victoire.

« Et aujourd'hui les dictionnaires de toutes les nations civilisées redisent avec ces mots vainqueurs les vertus qu'ils expriment.

« J'ai dit, messieurs, ce qu'est à mes yeux le dictionnaire, quelle est dans une nation, dans l'humanité tout entière, sa souveraine importance, quel ordre d'intérêts supérieurs s'y rattache, enfin quel grave sujet d'étude il fournit à ceux qui y portent un regard intelligent et réfléchi.

« J'ai dit par là même la grandeur de l'illustre Compagnie qui veut bien m'accueillir.

« Car, il faut le répéter une dernière fois: constater, conserver, rétablir le vrai sens des mots, qu'est-ce autre chose que conserver à une nation la sagesse, la raison, la vérité, en même

Digitized by Google

temps qu'on lui conserve une langue capable et digne d'exprimer convenablement toutes les idées que comprennent ces grandes choses !

« Telle est la mission de l'Académie, tel est le service que la France attend et reçoit d'elle, telle est la puissance du bon sens et de ceux qui veillent à sa garde.

« Et quand ce bon sens s'élève jusqu'au génie, comme dans ces écrivains immortels dont vous êtes, messieurs, les héritiers et les représentants, il faut s'incliner alors devant le don de Dieu, qui apparaît en son éclat le plus beau, et avec son influence la plus salutaire. Car, c'est avec de tels hommes, c'est avec leurs écrits que non-seulement on fait et on conserve le dictionnaire, mais qu'on le refait au besoin, qu'on rétablit le vrai sens, le bon et grand sens des mots, des idées et des choses, c'est-à-dire ce qui importe le plus à la dignité et à la paix des sociétés.

« Indiquerai-je encore un autre bienfait, le plus signalé de tous peut-être, que ces beaux génies et leurs ouvrages apportent à la terre, après que l'orage des révolutions a passé sur elle? C'est à eux qu'il est donné quelquefois de rendre à des intelligences qu'avait troublées le bruit de la tempête, la précieuse notion des vertus oubliées et des vérités perdues ! Ils ont je ne sais quoi de sublime et de doux, et comme un charme secret pour apaiser les cœurs longtemps agités par la violence des passions politiques. En vivant dans le commerce pacifique, et comme dans la douce familiarité de ces illustres morts,

Illustres animas, magnumque in nomen ituras,

l'âme semble respirer un air plus vivifiant et plus pur : elle retrouve, comme dit Bossuet, la sérénité dans la hauteur; elle pourrait y chercher au besoin, si elle l'avait perdue, la force de rentrer en possession d'elle-même.

« Il y a là un travail élevé, quelquefois même un travail de conscience auquel on se sent incliné à rendre hommage; et même avec des efforts partagés et des résultats imparfaits, cette étude est toujours quelque chose qui mérite la sympathie et le respect.

Digitized by Google

« J'en ai rencontré dans M. Tissot un remarquable exemple.

« J'ai peu parlé de lui jusqu'à ce moment, messieurs; ce lieu, votre présence, les pensées qu'elle inspire, ce grand auditoire, ce grand sujet m'ont entraîné.

« Je puis toutefois le dire : c'est avec un réel et consciencieux intérêt que j'ai étudié M. Tissot dans ses principaux écrits. Je parle ici devant des hommes à qui l'expérience de la vie a enseigné ce qu'elle m'a appris à moi-même, et l'on me croira si je dis qu'en lisant les ouvrages de mon prédécesseur je n'y ai point cherché nos dissentiments : c'était au moins inutile. Je n'aime point la contention avec les vivants; j'en aurais horreur avec ceux qui ne sont plus. Non; j'ai cherché dans M. Tissot ce qui aurait pu être notre rapprochement possible, s'il m'avait été donné de le rencontrer en ce monde.

« J'ai fait avec lui ce que je fais avec tout homme, avec toute âme qu'il plaît à Dieu de placer sur ma route : ce que je cherche d'abord, ce n'est point ce qui sépare, c'est ce qui rapproche; ce n'est point la querelle, c'est l'accord. Ce sont les points de départ communs; puis j'aime alors à marcher de concert à la conquête d'un accord plus parfait dans la vérité.

« Eh mon Dieu ! il faut quelquefois si peu de chose pour se rapprocher et s'entendre. Je ne connais guère de mur de séparation si élevé, de barrière si insurmontable qui ne s'abaisse devant le bon vouloir. La plupart des hommes sont moins loin les uns des autres, et quelquefois de la vérité, qu'on ne le croit, et souvent qu'ils ne le croient eux-mêmes.

« On rencontre parfois dans les lointains souvenirs, et comme dans les dernières retraites de l'âme, dans ces profondeurs dont on pourrait dire avec le poëte : *Illic posuere cubilia curæ... et luctus...* quelque chose de mystérieux qui se cache et se tait derrière les grâces de l'esprit, derrière les applaudissements de la foule, derrière les grands succès ou les grands mécomptes de la vie; on retrouve là des impressions, une voix, un accent et des retours souvent bien inattendus.

« Qui ne le sait? qui ne l'a vu? qui n'a admiré, quelquefois même sans les bien comprendre, ces triomphes soudains sur d'anciennes et lamentables erreurs?

« Oui, il faut plus de compassion que de colère pour ceux

Digitized by Google

qui ont traversé des temps si difficiles, et pour moi, à qui M. Tissot n'a été révélé que par ses écrits, j'ai été charmé d'y recueillir, dans ses prédilections littéraires, quelques indices sur les premiers goûts de son âme.

« Comment, par exemple, ne pas remarquer l'attrait singulier qui ramène souvent son esprit vers les grands génies chrétiens! Fénélon, Bossuet, le Tasse, Dante, nos plus grands noms, se retrouvent dans ses leçons.

« Mais c'est surtout Bossuet que M. Tissot admire ; c'est celui devant lequel il s'incline, et je pourrais presque dire se prosterne dans l'enthousiasme et le respect.

« Oui, dans ce vaste champ de la littérature profane et sacrée, nous eussions eu des points de rencontre.

« Virgile même eût pu nous suffire! Virgile, auprès de qui M. Tissot, après les années malheureuses qu'il venait de traverser, alla rasséréner sa pensée, retrouver les lettres de sa jeunesse, et comme reposer son âme!

« Virgile ! qui lui inspire un retour si naturel sur lui-même et sur l'emportement des temps qui venaient de finir, par ce vers si touchant de la première églogue :

En quo discordia cives
Produxit miseros!...

« Virgile! où il lut le dégoût des agitations populaires, *insanumque forum,* presque toujours accompagné du *ferrea jura.*

« Virgile! ou il put goûter les charmes d'une vie paisible, les douceurs et la sécurité des lettres, parmi tant de vers si purs, si doux et si tranquilles ;

At secura quies et nescia fallere vita.

« Virgile encore! qui donnait au siècle d'Auguste cet avertissement si bien fait pour le nôtre :

Discite justitiam moniti, et non temnere divos.

« Et cet autre vers, d'une énergie, d'une tristesse et d'une sublimité incomparables, qu'un vieux prêtre, de retour en France au lendemain de la Terreur, redisait avec le cri d'une

Digitized by Google

explosion profonde, en traversant Paris et montrant de loin la place de nos grands holocaustes :

Ausi omnes immane nefas, ausoque potiti.

« Mais laissons ces choses. Puisqu'il était de ma destinée que mon nom dût être rapproché de celui de M. Tissot; puisqu'il devait y avoir pour lui une place et un souvenir dans mon âme, il me sera permis, messieurs, d'exprimer devant vous le regret bien sincère que j'éprouve de n'avoir pu échanger avec lui ces pensées.

« Malgré tout ce qui semblait nous séparer, la différence de nos âges, de nos éducations, de nos travaux, de nos temps et de notre existence tout entière, les lettres, les *Études sur Virgile,* cette belle poésie du chantre de Mantoue, eussent formé un premier lien entre nous: nous eussions admiré ensemble ce génie si mélancolique et si profond, qui, plus qu'aucun autre poëte de l'antiquité, pénétra tous les secrets du cœur de l'homme, et trouva des accents pour les redire; qui sut reconnaître combien il y a de larmes au fond des choses humaines, et entrevit Dieu dans la nature; nous eussions retrouvé peut-être aussi, dans quelques-uns de ses vers, comme un pressentiment du christianisme qui allait paraître; et au milieu de ces épanchements littéraires, peut-être quelque chose de plus sérieux et de plus utile eût fini par se mêler à nos entretiens.

« En achevant ce discours, j'éprouve le besoin de vous remercier encore une fois, messieurs, du choix dont vous avez bien voulu m'honorer, et que je méritais si peu.

« J'aurai toujours à cœur de m'en rendre digne, et je m'associerai avec zèle à vos travaux; mais il faut que j'implore encore ici votre indulgence, et vous prie de ne pas oublier que, malgré mon amour pour les lettres, bien d'autres soins occupent ma vie.

« Évêque, je porte un fardeau que les temps où nous sommes sont loin d'alléger. Je me dois avant tout à ces milliers d'âmes qui me sont confiées, et dont le gouvernement est si multiple et si laborieux : la parole de Dieu qu'il faut porter aux villes et aux campagnes; les pauvres dont il faut recher-

Digitized by Google

cher les misères ; la guérison des consciences ; le soin de courir après tant de malheureux égarés dans le monde, où ils vivent sans Christ et sans Dieu ; le soin plus doux, quoique pénible aussi, d'élever cette jeunesse, qui aura été sur cette terre mon premier et mon dernier amour.

« Voilà, messieurs, plus de labeurs qu'il n'en faut pour accabler des forces plus grandes que les miennes.

« Mais puisque votre bienveillance m'impose de nouveaux devoirs, je m'efforcerai de les remplir ; je me souviendrai de tant de grands prélats dont je suis ici l'humble héritier ; je me rappellerai surtout, comme un appui et comme un secours, l'exemple de ce grand archevêque qui, retenu à Cambrai au milieu des sollicitudes sans nombre dont furent remplies les dernières années de sa vie, ne cessa de suivre de loin les travaux de l'Académie française, et, du fond de sa retraite, lui adressa des pages immortelles.

« Je n'aurai rien de pareil à vous offrir ; mais, plus heureux que lui, je pourrai quelquefois, sans manquer aux devoirs de la charge pastorale, venir m'asseoir auprès de vous, et peut-être vous apporter quelques lumières dans votre grande œuvre, du moins pour la définition de ces mots qui sont de ma langue avant d'être de la vôtre. »

Ainsi que nous l'avons déjà dit, c'est M. le comte de Salvandy qui a pris la parole après le nouvel élu pour lui répondre et le féliciter au nom de l'Académie. L'honorable académicien a rempli sa tâche avec la chaleur et la verve, l'abondance et l'étendue qu'il déploie naturellement dans toutes les occasions solennelles. Il a loué M. l'évêque d'Orléans, son discours et ses écrits, son talent et son caractère, avec une effusion de sympathie qui répondait sans nul doute au sentiment de l'assemblée, mais dont l'expression toutefois a paru montée un peu trop uniformément au ton de l'enthousiasme. M. de Salvandy nous pardonnera cette critique ; c'est la seule que nous soyons disposé à faire de son discours. C'est même un plaisir pour nous de

Digitized by Google

louer l'esprit de justice et de modération avec lequel il s'est exprimé sur les idées, les hommes et les choses. Empressons-nous de le reconnaître : c'est ce ton de haute convenance et cet esprit de conciliation qui domine également dans les deux discours. Les deux orateurs semblaient s'être entendus pour parler un langage digne d'eux, digne de l'Académie. Quel heureux contraste entre ce langage et celui que nous sommes forcés de lire ou d'entendre tous les jours? En somme, le caractère de cette séance est d'un bon augure. Dans ce temps de langueur et de défaillance universelle, il nous semble que l'Académie a des devoirs particuliers à remplir, et qu'elle a pour ainsi dire charge d'âmes. Le service qu'elle est appelée à rendre, ce n'est pas de s'endormir du même sommeil, de tomber dans la même léthargie que l'esprit public; c'est de le réveiller au contraire et de l'arracher à la préoccupation servile des intérêts matériels; c'est de lui rendre le sentiment de la vie intellectuelle et de la dignité morale. Quelle influence ne pourrait-elle pas exercer, quel bien ne pourrait-elle pas faire à notre malheureux pays, en osant prononcer quelquefois, en l'habituant lui-même à prononcer ces mots de progrès, de philosophie, de liberté, qui lui font peur aujourd'hui? La séance de novembre semble annoncer que l'Académie comprend cette mission élevée, et qu'elle est disposée à la remplir; c'est à ce titre surtout qu'elle a droit à tous nos éloges et à toute notre sympathie.

L. ALLOURY.

(*Journal des Débats.*)

Digitized by Google

Nécrologie.

M. BAOUR-LORMIAN.

M. Baour-Lormian, qui vient de s'éteindre à quatre-vingt-cinq ans, représente en littérature une classe assez nombreuse en France, surtout dans le Midi : celle des hommes qui, sans facultés supérieures, s'aperçoivent de vingt à vingt-cinq ans qu'ils ont beaucoup d'esprit, d'ardeur, de savoir-faire, et qui partent de la maison paternelle un manuscrit sous le bras, avec la ferme intention de se couvrir de gloire à Paris et de mourir sur l'un des quarante fauteuils de l'Académie française. Outre une certaine confiance gasconne dans leur étoile et le grain d'ambition dont parle la Fontaine, ils ont assez de coup d'œil pour deviner de suite l'attitude à prendre et le chemin à suivre, assez d'entrain ponr faire promptement ce qu'ils doivent faire, assez de talent pour le faire comme il faut; ils savent choisir adroitement leurs sujets, les traiter au bon moment et se reposer à propos, pour ne fatiguer ni le public ni eux-mêmes : ils administrent leurs facultés poétiques avec une sage économie, avec un instinct sûr et prompt des bons placements littéraires, de façon à tirer d'un fonds relativement modeste un revenu de gloire très-satisfaisant; gloire viagère sans doute, et

Digitized by Google

qui parfois meurt avant eux; mais de douces pensées consolent leur vieillesse : ils se rappellent qu'ils ont eu leurs jours d'éclat; sur ce beau fleuve du Permesse (comme on disait à l'époque mythologique où florissait M. Baour-Lormian), le zéphyr favorable a gonflé leurs voiles : la barque légère qu'ils ont si bien su conduire les a déposés à l'Institut; et ils exhalent leur dernier chant avec leur dernier soupir sur le fauteuil que leur jeunesse avait rêvé.

Louis-Pierre-Marie-François Baour était né en 1770. Fils d'un imprimeur de Toulouse, il aima de bonne heure les livres et les lettres, et quelques satires bien tournées, quelques bouquets à Chloris, le désignèrent à l'estime des salons; il devint une des gloires des Jeux Floraux, un des nourrissons favoris de Clémence Isaure. Déjà Toulouse le comptait avec fierté parmi les lauréats du Capitole, quand il renonça aux applaudissements de sa province pour aller chercher fortune à Paris. Il étouffait dans sa ville natale; il avait besoin, disait-il, du grand air et du grand soleil de Paris; sa foi dans son talent et dans l'avenir était robuste, et il parlait de ses lauriers futurs avec un aplomb juvénile qui lui valut plus tard bien des épigrammes, celle-ci, par exemple, dont le fond est historique, à ce qu'il paraît :

De Pégase, mon fils, redoute les écarts,
Disait à Lormian son bon et tendre père;
Pour briller à Paris il faut être Voltaire.
— Qu'on fasse mon paquet; mon père, adieu, je pars!

Mais le jeune poëte avait encore une autre raison de partir : il s'était marié à Toulouse; le lendemain du mariage, sa femme quitta la maison conjugale, retourna chez sa mère, et demanda le divorce. Trois semaines après, le divorce fut prononcé. On parla beaucoup à Toulouse de cette brusque séparation; on se moqua du mari, et M. Baour partit pour échapper aux railleries de sa province autant que pour aller conquérir les couronnes de Paris. En chemin, tout en se promettant une vie tissue d'or et de soie, car il avait de l'argent, de l'esprit, bon air et bonne mine, il s'aperçut qu'il lui manquait un nom : Baour sonnait assez mal pour l'immortalité. Il était parti Baour de Toulouse;

Digitized by Google

il arriva Lormian à Paris. Lormian était le nom d'un petit domaine de famille. M. Baour-Lormian (ses admirateurs dirent même plus tard de Lormian) se présenta chez un de ses amis, journaliste, qui lui conseilla de faire un poëme épique, ou tout au moins d'en traduire un. L'épopée était à la mode : tous les jeunes gens qui se respectaient publiaient alors leur poëme épique: c'était la suite naturelle d'une rhétorique bien faite. Il n'y avait rien de vraiment épique sans doute dans toutes ces épopées : la vraie poésie n'était ni dans les poëmes ni dans les livres : elle était dans l'histoire, dans nos grandes guerres, sur les champs de bataille. Les poëmes épiques étaient des narrations en vers où l'on s'efforçait de rajeunir de vieux sujets par des allusions préméditées aux événements contemporains. Les hommes du goût le plus pur n'échappaient pas à ces faiblesses. Dans le poëme éloquent et inachevé de *la Grèce sauvée*, M. de Fontanes fait descendre Thémistocle aux enfers pour y contempler, au milieu des flammes vengeresses, des athées du v[e] siècle avant Jésus-Christ, qui ressemblent aux philosophes du XVIII[e], après l'ère chrétienne, et des sophistes athéniens qu'on pourrait prendre pour des idéologues français. M. Baour-Lormian, qui avait l'élégance et l'art ingénieux, mais non pas la force d'invention de M. de Fontanes, aima mieux traduire que de créer. D'ailleurs les traductions en vers étaient estimées alors presque à l'égal des créations. Traduire en vers, aujourd'hui, c'est le dévouement le plus héroïque et le moins récompensé ! On ne croit plus aux traductions en vers. Excepté Horace, qui bon an mal an est mis une ou deux fois en vers français par quelque professeur désintéressé (1) ou quelque général en retraite, les auteurs latins ne trouvent plus de poëtes pour les versifier : on les traduit, ou plutôt on les réduit en prose : c'est tout ce qu'on peut faire pour eux, et encore est-ce pour dispenser le public de la lecture des originaux. Delille reviendrait au monde, il se garderait bien de traduire les *Géorgiques*, qui le conduiraient à l'hôpital. Mais en ce temps-là une traduction en vers menait un jeune homme

(1) Mon ancien maître et mon ami, M. Anquetil, a publié il y a quelque temps une traduction des *Odes* d'Horace, en vers très-élégants ; je suis heureux de le rappeler ici.

Digitized by Google

à tout. M. Baour-Lormian hésita quelque temps entre Dante et le Tasse, et choisit la *Jérusalem* pour deux raisons : la première, dit-il dans la préface de sa traduction,« c'est que, malgré le mérite de Dante, l'Italie ne peut se glorifier que de la *Jérusalem délivrée.* »—Tel était le goût d'alors.—La seconde raison, « c'est qu'il fallait venger le Tasse de la sentence de l'aristarque français, dont les organes éteints ne s'ouvrent jamais aux illusions célestes du sentiment et de l'amour. » Enfin un dernier motif, c'est que deux traducteurs déjà, Clément et Laharpe, avaient abordé sans succès la *Jérusalem,* et qu'il serait glorieux pour un débutant de les éclipser tous les deux. Malheureusement M. Baour-Lormian n'éclipsa personne : sa traduction, faible et languissante, ne lui rapporta pour tout profit qu'une épigramme de Chénier, qui l'accolait à Laharpe et à Clément :

Clément, Laharpe et Lormian-Balour
Vont traduisant le chantre d'Herminie.
Ainsi traduire est pure calomnie ! etc.

Plus tard, encouragé par Delille, M. Baour-Lormian reprit courageusement sa traduction et la recommença tout entière. « Aurez-vous un succès cette fois? lui disait-on quand son œuvre fut achevée. — Je le crois bien, répondit-il avec bonhomie ; j'ai ôté tous les vers qui n'étaient que bons ; je n'ai laissé que les excellents. » Tant de vertu fut récompensée : la nouvelle *Jérusalem* fut très-bien accueillie. L'épigramme d'Andrieux sur les deux éditions est plus spirituelle que juste :

Ci-dessous gît Baour, le Tasse de Toulouse,
Qui mourut in-quarto, qui remourut in-douze.

Car, au lieu de remourir, il ressuscita. Sa *Jérusalem* fut un de ses grands titres à la faveur de ses contemporains. Aujourd'hui on ne la lit guère, et peut-être vaut-il mieux, pour l'honneur du poëte, qu'on ne la lise pas, et qu'on se repose sur le souvenir de sa gloire passée. La poétique de notre temps n'est plus celle d'autrefois : nous distinguons avec tant de sévérité maintenant la versification de la poésie, la traduction de la paraphrase; le goût de la littéralité est poussé si loin, et la partie

Digitized by Google

matérielle de la poésie a été si heureusement renouvelée qu'il nous est difficile de tomber en extase devant ces imitations très-libres du texte et toutes ces adresses de versification qui charmèrent les lecteurs de la seconde *Jérusalem*. M. Baour-Lormian abrége, allonge et corrige le Tasse; c'est ce qu'Hoffman appelait créer en traduisant. Je viens de parcourir ces pages un peu fanées par le temps. La facture du vers y est excellente, mais monotone; c'est le vers de l'ancienne école, uniforme dans sa structure, solide, plein, harmonieux; mais les grâces anacréontiques et mythologiques du style ont pâli. Le poëme ressemble à ces vieilles étoffes, au tissu ferme et doux, dont les fleurs se sont décolorées. Les parties qu'on admirait le plus, c'est-à-dire les peintures voluptueuses, sont aujourd'hui celles qui nous plairaient le moins. Voyez le portrait d'Armide, si admiré autrefois : M. Baour-Lormian y peint à merveille ces appas incomparables, ces perfections amoureuses qui passaient pour du clinquant métaphorique aux yeux de Boileau, « le poëte aux organes éteints », et que notre goût moderne a relégués depuis dans le musée des raretés introuvables : le teint de lis et de roses, le cou de cygne, le sein de neige, les globes d'ivoire, et les voiles jaloux où Zéphyr

> S'insinue et découvre à la foule idolâtre
> Un mélange mobile et de pourpre et d'albâtre.

Enfin, ce ne sont pas les beautés fortes et viriles du Tasse, ce sont ses grâces et ses descriptions galantes, que M. Baour-Lormian, en vrai fils du XVIII^e siècle, imite le mieux, et là encore il ajoute à la parure de son modèle; il lui met des mouches et du fard comme Delille en a mis à Virgile et à Milton.

L'échec de la première *Jérusalem* jeta le jeune poëte parmi les mécontents. Il se fit satirique par mauvaise humeur, et peut-être aussi par calcul, car il comprit de suite que pour un homme d'esprit la satire était un moyen infaillible de notoriété. Beaucoup de jeunes gens débutaient alors par des pamphlets en vers et se faisaient un nom en attaquant les grands personnages de la littérature, comme nous avons vu de nos

Digitized by Google

jours des hommes de talent débuter en politique par l'opposition dans l'intérêt de leur avenir. M. Baour-Lormian, dans ses *Trois Mots*, attaqua tout le monde, les grands et les petits, avec une incroyable ardeur d'agression, mais sans fiel, car il était bonhomme, et ne combattait que pour la gloire. Chemin faisant, il rencontrait des mots heureux. Il supposait par exemple un tête-à-tête de Lebrun et de Chénier se lisant leurs vers; Chénier dit à Lebrun :

Vous connaissez Beaufort? Je dînais chez la dame,
Et contre elle en dînant je fis une épigramme.
La forme en est piquante et le tour assez vif;
Vous aller en juger.

Chénier lit ses vers, et Lebrun lui répond :

... D'honneur ils m'ont fait grand plaisir :
Vous avez de la grâce, une finesse extrême;
Vous me semblez nourri d'Horace et de moi-même.

Plus loin, il lance contre une feuille périodique du temps, le *Journal des Arts*, ce trait malicieux que les amateurs ont retenu :

Et le *Journal des Arts*, à me nuire obstiné,
Ameute contre moi son unique abonné.

Le voilà donc au plus gros de la mêlée littéraire, frappant à droite et à gauche, et frappant juste et fort, souvent blessé à son tour, mais presque aussi content des horions qu'il recevait, quand ils partaient d'une main illustre, que de ceux qu'il appliquait lui-même. De temps en temps il compte ses blessures, comme un vieux soldat ses chevrons.

Si j'ai sifflé Lebrun, par lui je fus sifflé,

s'écrie-t-il fièrement. Il se vante avec un orgueil plaisant d'avoir reçu quatre égratignures de la main de Chénier dans une seule épître. Mais son plus grand adversaire, ce fut Lebrun-Pindare. Ils ferraillèrent tous deux à coups d'épigrammes

Digitized by Google

pendant des années entières. Tout Paris fut attentif à ce duel de deux poëtes, duel plus que littéraire, où les deux combattants s'attaquaient résolûment dans leur vie privée comme dans leur talent poétique. Lebrun avait reçu de Toulouse des renseignements officieux sur la cause du divorce de M. Baour-Lormian, et il composa de ces révélations intimes des épigrammes qu'il serait malséant de rappeler. De son côté, M. Baour-Lormian avait beau jeu. Lebrun-Pindare avait épousé sa servante, et Domergue, qui avait quelque chose de plus que l'*esprit du rudiment,* avait déjà composé cet épithalame :

Qui pourrait s'empêcher de rire?
Lebrun, d'un vol audacieux,
Se précipite dans les cieux
Et tombe dans la poële à frire.

M. Baour-Lormian, attaqué dans sa vie intime, porta la guerre à son tour dans la chambre nuptiale de Lebrun, sans se gêner beaucoup plus que lui pour déchirer tous les rideaux. Ces petites débauches épigrammatiques sont heureusement oubliées, grâce à leur inconvenance même, qui n'a pas permis de les lire. On ne se souvient guère que des deux plus chastes qui ne sont pas les plus spirituelles :

Sottise entretient la santé :
Baour s'est toujours bien porté. —
Lebrun de gloire se nourrit ;
Aussi voyez comme il maigrit.

Mais les autres, les plus fières et les moins décentes, firent le plus grand honneur à M. Baour-Lormian aux yeux d'une société fort coulante sur les convenances, et l'on peut voir dans les Mémoires de Bouilly qu'il dut sa réputation d'homme d'esprit précisément à ce qui peut compromettre à nos yeux sa réputation d'homme de goût.

Désormais les voies étaient ouvertes; M. Baour-Lormian avait attiré sur lui l'attention; il échappait à l'obscurité, il comptait dans la littérature; il était sûr d'avoir un public; il ne s'agissait plus que de bien choisir son rôle. Après l'échec

Digitized by Google

de sa première *Jérusalem,* il comprit qu'il n'appartenait qu'aux talents supérieurs de traiter impunément des sujets devenus communs; il devina la puissance de la spécialité qui a fait la fortune littéraire de tant d'écrivains de notre temps. Il songea de bonne heure à conquérir dans la littérature une petite province qui fût bien à lui, un domaine qui portât son nom, qu'il cultivât de ses mains, et où il bâtit l'édifice modeste de sa gloire. Il jeta les yeux sur la carte littéraire pour découvrir une région qui ne fût ni trop inconnue ni trop explorée, car il savait à merveille que, si les vieilles choses rebutent, les nouvelles effarouchent, et que les idées, en littérature, doivent être un peu *faites,* comme certains aliments, pour être goûtées avec plaisir. Le public commençait à montrer une sorte d'inclination pour la mélancolie; à des symptômes encore légers, on pouvait pressentir une crise de tristesse dans l'imagination française. L'*Ossian* de Mac-Pherson, sorti de l'atelier de traduction de Letourneur, répandait déjà dans la société polie l'amour des nuages, des clairs de lune, des vagues gémissant sur les grèves, et des héros mythologiques du Nord. M. Baour-Lormian adopta sur-le-champ, avec un esprit de décision remarquable, le genre scandinave : il y avait là, comme il le dit naïvement dans sa préface, une mine à exploiter. Il sut plier à ce genre un peu sombre sa gaieté naturelle, et adoucir le genre lui-même, pour l'ajuster au degré de mélancolie dont la France était alors capable. Son *Ossian* est encore plus civilisé que l'*Ossian* de Mac-Pherson, qui est un citadin auprès de l'*Ossian* véritable. C'est par les demi-teintes que Mac-Pherson avait réussi en Angleterre. Beaucoup trop spirituel pour avoir pensé un instant qu'un fleur sauvage plairait au public anglais, Mac-Pherson avait greffé au goût du jour la poésie primitive de l'Écosse, et, en dépit de Johnson, la société polie de l'Angleterre s'était enivrée de cet ossianisme mitigé. M. Baour-Lormian atténua encore la demi-crudité de Mac-Pherson, et les mélodies gaéliques, exécutées en sourdine par un arrangeur habile, apprivoisèrent les oreilles délicates, que les accents sauvages de la vraie partition auraient épouvantées; M. Baour-Lormian fut le Ducis d'*Ossian.* Ducis et lui (je ne les compare pas pour le talent, mais seulement pour le rôle littéraire) ont été les

Digitized by Google

degrés par où le goût français a dû passer pour s'élever à l'intelligence de Shakspeare et de la vraie poésie primitive du Nord. Quelquefois, dans les arts, ce n'est qu'en traversant d'abord la demi-vérité qu'on atteint la vérité tout entière; c'est par l'artificiel qu'on parvient à la nature.

Bientôt l'ossianisme fut une mode : le public tout entier s'éprit des personnages d'Ossian et du paysage où le poëte les encadrait, paysage toujours le même et d'un pittoresque invariable : la mer écumante, des rochers noirs, des nuées traversées par des ombres; au fond du tableau,

Ainsi qu'une jeune beauté
Silencieuse et solitaire,
Des flancs du nuage argenté
La lune sort avec mystère.

La France confondait dans un même enthousiasme les soldats de ses armées sur les champs de bataille et les héros de Morven dans leurs palais aériens. Un tableau du temps retraça naïvement ce singulier pêle-mêle de l'idéal et du réel, du monde de l'imagination et du monde de la vie, en représentant les cuirassiers français reçus par les vierges d'Ossian dans le palais de Fingal. Les beaux esprits se moquèrent en vain de cette épopée nébuleuse, de ces fantômes héroïques, de cette Iliade crépusculaire. L'ossianisme avait pour lui les jeunes gens, les femmes et les beaux-arts. Les mères donnaient à leurs enfants les noms d'Oscar et de Malvina; M. Baour-Lormian a été, comme Bernardin de Saint-Pierre, après *Paul et Virginie,* le parrain d'une génération. Girodet s'empara d'Ossian, et Lesueur des Bardes. Deux grandes autorités du temps, Bonaparte et madame de Staël, partout ailleurs divisés, s'accordaient dans leur admiration pour Fingal et le mettaient au-dessus d'Achille. L'ossianisme d'ailleurs fut un progrès véritable. Après les éternelles descriptions d'une nature fausse et fardée, au sortir de ces boudoirs embaumés où les successeurs de Dorat et de Pezai, les coryphées de l'*Almanach des Muses,* faisaient expirer de langueur la poésie française entre les myrtes et les roses, sentir enfin un souffle d'air pur, respirer la brise de la mer, fouler les bruyères sauvages, errer sur les montagnes au bruit

Digitized by Google

du vent dans les pins, sous un ciel froid et sans étoiles, c'était retrouver la nature, une nature hyperboréale et monotone, qui finissait, je le sais, par donner le frisson et la nostalgie du soleil, mais une nature encore inédite, qui ressuscitait une lueur de poésie. On se sentait ranimé, rien qu'à déclamer ces beaux vers, si mélodieux et si nouveaux :

Mais peut-être, ô soleil ! tu n'as qu'une saison ;
Peut-être, succombant sous le fardeau des âges,
Un jour tu subiras notre commun destin.
Tu seras insensible à la voix du matin,
Et tu t'endormiras au milieu des nuages.

Madame de Staël éleva à la hauteur d'une théorie littéraire cette faveur momentanée du public pour Ossian. Selon elle, la poésie du Nord, celle qui se plaît au bord de la mer et sur les rochers, celle qui porte vers l'avenir, vers la pensée d'un autre monde l'homme fatigué de sa destinée, est la seule capable de remuer l'âme dans ses profondeurs, et par conséquent la seule digne d'une époque de réflexion et de philosophie. Ce n'est plus la poésie du genre humain enfant; c'est la poésie de l'humanité, triste et méditative parce qu'elle a vieilli; c'est la poésie des penseurs et des hommes libres, car ses accents sauvages, sa rudesse, ses descriptions fières, inspirées par le détachement de la vie, entretiennent le sentiment de l'indépendance; tandis que les douceurs efféminées de la poésie du Midi énervent les sens et précipitent l'âme dans la servitude. Madame de Staël intéresse à son culte pour Ossian les deux grandes passions de sa vie, la philosophie et la liberté. On voit sans peine comment Ossian, interprété ainsi, donne la main à Chateaubriand, à Gœthe, à Byron, à la poésie du doute et de la tristesse. Mais la plupart des contemporains ne voyaient pas les choses de si haut que madame de Staël, et M. Baour-Lormian ne se doutait pas qu'il se trouvait sur la lisière du chemin où devait s'élancer la poésie moderne, et que dans le domaine poétique où il s'était classiquement installé, il allait avoir d'aussi romantiques voisins.

Encouragé par le succès, M. Baour-Lormian continua d'épier

Digitized by Google

les bonnes occasions et sut se ménager sa part dans la vogue de certains sujets littéraires qui captivaient la faveur publique. Lorsqu'on semblait se plaire aux souvenirs bibliques, et que l'histoire de Joseph, déjà racontée en prose poétique par Bitaubé, et rajeunie par la musique de Méhul, attendrissait les âmes sensibles, M. Baonr-Lormian ramena sur la scène tragique les Hébreux, qui depuis *Athalie* semblaient disgraciés. Sa tragédie d'*Omasis ou Joseph en Égypte* (1), aujourd'hui oubliée, fut applaudie plus vivement et plus longtemps que les plus heureuses tragédies de nos jours. Elle venait à propos et avait pour interprètes Talma (Joseph) et mademoiselle Mars (Benjamin); leur jeu admirable dissimulait l'insuffisance de l'action dramatique et la faiblesse des caractères. A la lecture, le rôle d'Omasis n'est plus qu'une grave élégie, et celui de Benjamin qu'une pastorale charmante. Le style est pur, élégant et musical. On croyait entendre un écho de Racine quand mademoiselle Mars récitait de sa voix enchanteresse ces vers harmonieux qui peignaient à Omasis les douleurs de Jacob :

BENJAMIN.

Que dis-je? mes regards, mes traits et mon langage,
Ma voix, tout de Joseph lui retrace l'image.
Par nos tremblantes mains son tombeau fut creusé,
Triste et vain monument de nos pleurs arrosé :
A l'ombre des palmiers, dans le vallon tranquille,
Si fécond autrefois, maintenant si stérile,
Il s'élève ; et Jacob, de cendre tout couvert,
Redemande son fils à ce tombeau désert.

OMASIS.

Eh bien ! je calmerai la douleur qui le presse.
Cette cour est l'asile ouvert à sa vieillesse ;
Vos frères et Jacob près de moi réunis.....

(1) *Omasis* eut les honneurs de la parodie. Barré, Radet et Desfontaines firent jouer un vaudeville intitulé : *Omazette, ou Jozet en Champagne*. Dans un couplet final ils rendaient hommage à la *gloire* de M. Baour-Lormian :

Aux traits hardis, au grand talent
Que sur la scène il fait paraître,
D'Ossian le chantre éloquent
Est bien facile à reconnaître.

Digitized by Google

BENJAMIN (*avec un effroi naïf*).

Eh quoi ! de Chanaan sommes-nous donc bannis ?
Jacob et ses enfants perdront-ils la lumière
Sans revoir de Béthel la grotte hospitalière,
La plaine de Séir et les champs fortunés
Qu'aux neveux d'Isaac le Seigneur a donnés ?

M. Baour-Lormian voulut montrer dans une seconde tragédie, *Mahomet*, qu'il savait non-seulement écrire de beaux vers, mais concevoir une action et créer des caractères dramatiques. *Mahomet*, assez mal accueilli du public, fut retiré du théâtre par l'auteur, qui se mit à le corriger. Comme on lui demandait quand sa pièce reparaîtrait sur la scène : « Je ne sais, dit-il ; les quatre premiers actes étaient excellents, le dernier un peu faible. J'ai refait le dernier, et il est si bon, que les quatre premiers me paraissent affaiblis. » Il avait l'esprit toujours prêt à la réplique, et se tirait volontiers d'affaire par un bon mot. Il paraît qu'il ne put rétablir entre les cinq actes l'égalité de la perfection, car *Mahomet* ne reparut pas.

Lorsque l'auteur des *Nuits*, Young, eut décidément hérité en France de la vogue d'Ossian et de Mac-Pherson, lorsqu'il eut mis à la mode les tombeaux et les saules pleureurs, et que tous les poëtes intelligents durent composer leur *Cimetière de campagne* et leur *Jour des Morts*, M. Baour-Lormian ne laissa point passer le genre sépulcral sans y cueillir, en guise de palme poétique, sa petite branche de cyprès. Dans ses *Veillées poétiques et morales*, il répéta les plaintes de Young et d'Hervey avec une tristesse consciencieuse qui fut très-appréciée. La mort était partout dans ses vers ; à la fin de chaque *Veillée* se dressait un tombeau. Voici comment se termine la première :

Et la mort, rugissant autour des funérailles,
D'un insensible flot bat ces tristes murailles.

Voici la fin de la seconde :

Ciel ! la mort est partout, hors dans notre pensée.

La fin de la troisième :

Fuyons, fuyons la mort, mais la mort est partout.

Digitized by Google

La fin de la cinquième :

Le lendemain, immobiles, glacés,
On les trouva tous deux se tenant embrassés.

La fin de la sixième :

Faites briller le fer : frappez, voilà ma tête.

La fin de la dernière :

De la mort à mon tour saluons le domaine.

Ce livre était un cimetière. Aussi Dussault disait-il, d'un ton pénétré, dans les *Annales littéraires* : « Il plaira aux âmes sensibles et mélancoliques qui aiment à entendre les Muses soupirer des plaintes sublimes et moduler de tendres regrets.» Ne croirait-on pas, à l'entendre, qu'il s'agit de M. de Lamartine et des *Méditations?* Du reste, ne nous y trompons pas, cette mode de la littérature plaintive et funéraire a préparé de loin l'avénement de la grande poésie philosophique de nos jours, et je ne m'étonne pas que M. de Lamartine ait conservé toujours un certain faible pour M. Baour-Lormian. Mais M. Baour-Lormian ne soupçonnait pas plus, en traduisant Young, qu'il travaillait à l'enfantement futur d'une nouvelle poésie, qu'il ne croyait, en traduisant *Ossian*, apprêter des armes pour Schlegel et madame de Staël. Il était classique dans ses principes littéraires et dans son style : l'ambition de plaire en traitant des sujets nouveaux le mit deux fois à son insu sur le chemin du romantisme. C'est ce qui explique la vogue qu'il obtint de son temps. Par l'élégance et la pureté rigoureusement classiques de ses vers, il se conciliait le respect des hypercritiques de son temps, qui regardaient Delille comme un novateur et Lebrun comme un révolutionnaire; il séduisait le public par le choix tout moderne de ses sujets ; il continuait la tradition et la nouveauté ; il avait pour lui tout le monde.

Sa légitime réputation de talent et d'esprit lui mérita les faveurs de tous les gouvernements depuis la révolution. Après

Digitized by Google

le succès d'*Ossian*, récompensé dignement par le premier consul, M. Baour-Lormian était devenu l'un des poëtes officiels : il célébra le rétablissement du culte, l'empire, le mariage avec Marie-Louise, la naissance du roi de Rome. En 1814, au moment de l'invasion, il chantait encore les louanges de Napoléon dans son opéra de *l'Oriflamme*, avec Étienne pour collaborateur. Le jour où les Prussiens entrèrent à Paris, M. Baour-Lormian s'en alla tout effaré sonner à la porte de ses amis : « Ouvrez-moi, s'écria-t-il, ouvrez-moi, voici les Prussiens ! — Que vous font les Prussiens? lui répondit-on.—Eh ! mon ami, et *l'Oriflamme*, donc ! » Peu s'en fallait qu'il ne crût l'invasion prussienne dirigée contre lui, à cause de son opéra. Les Prussiens épargnèrent sa vie et sa liberté, et pendant les Cent-Jours il fut payé des dangers un peu imaginaires qu'il avait courus par son admission à l'Académie française. Comme il était l'homme des à-propos, il sut entrer à l'Académie juste à la veille d'une nouvelle invasion qui le dispensa du discours obligé. Du moins, en parcourant le recueil des harangues académiques, je n'ai pas trouvé celle de M. Baour-Lormian : les événements, sans doute, lui fermèrent la bouche. Affermi sur son fauteuil par une ordonnance du roi, il remercia Louis XVIII dans une épître en vers, où il se convertissait au régime nouveau, sans médire, autrement que par métaphore, du régime passé :

Une horrible tourmente a grondé sur nos têtes.

Dès lors, réconcilié avec la maison de Bourbon, il en célébra tour à tour les deux branches ; il chanta la Restauration, il chanta la monarchie de juillet. Il était pauvre, et sur le déclin de sa vie il devint aveugle : il avait besoin de l'appui de l'État, il reçut les bienfaits de plusieurs gouvernements, et les remercia tous par ses louanges. Il ne changeait pas d'opinion pour cela, car il n'avait pas d'opinion : ce qu'on pourrait prendre pour des variations politiques de sa part ne fut que la succession naturelle des témoignages de la reconnaissance. Ses dernières années s'écoulèrent dans la solitude ; il n'allait même plus à l'Académie. Dans les intervalles du repos que ses infirmités lui laissaient, il relisait sa traduction de *Job*, le dernier

Digitized by Google

fruit de sa vieillesse, et disait quelquefois, non sans raison : « Il y a encore là de beaux vers. » Il classait les œuvres nombreuses, tragédies, comédies, opéras, qu'il laisse après lui. Enfin il dictait à un ancien ami, qui lui servait affectueusement de secrétaire, les derniers chapitres des *Mémoires* de sa vie Il mourut quelques jours après les avoir achevés. L'Académie française, par la voix de M. Nisard, a rendu un hommage délicat à la mémoire de cet homme bon et spirituel, de ce grand versificateur, qui une ou deux fois dans sa vie littéraire a presque atteint jusqu'à la poésie.

H. Rigault.

(*Journal des Débats.*)

Digitized by Google

Critique.

DICTIONNAIRE

RAISONNÉ DE L'ARCHITECTURE FRANÇAISE,

DU XI^{e} AU XVI^{e} SIÈCLE.

La publication de ce Dictionnaire était attendue avec impatience dans le monde des archéologues et des artistes; en effet, la réputation bien établie de son auteur promettait non-seulement un ouvrage intéressant et qui manque aux études, mais encore l'exposition définitive d'un système fondé sur des principes fort différents de ceux qu'on enseigne dans nos écoles d'architecture. Le premier volume de M. Viollet-Leduc n'a pas trompé l'attente du public; cependant, Dieu merci, ce n'est pas le manifeste d'un novateur fougueux, plus ardent à renverser les vieilles théories qu'habile à les remplacer par des préceptes utiles; c'est le résumé consciencieux de longues recherches fortifiées par l'expérience. Il enseigne un art encore peu connu, étudié jusqu'à présent plutôt par les érudits que par les artistes. L'auteur s'est formé, non point par les livres, mais par la pratique de travaux considérables; enfin

Digitized by Google

il présente, au lieu d'hypothèses plus ou moins ingénieuses, des observations exactes et qui, pour la plupart, lui sont personnelles.

Il y a une quinzaine d'années, M. Viollet-Leduc revint d'Italie avec ses portefeuilles remplis de notes et de dessins. Il n'avait point été pensionnaire à l'académie de France à Rome, mais il avait voulu visiter les édifices célèbres de l'Italie et de la Sicile. Il s'était tracé lui-même un plan d'études, et probablement peu d'architectes auraient pu s'en proposer un plus complet. A son retour en France, il fut attaché, comme inspecteur, à des travaux publics en cours d'exécution à Paris, c'est ainsi que la plupart des architectes débutent dans leur carrière, lorsqu'ils ne la bornent pas à la direction de constructions privées.

La commission des monuments historiques, instituée auprès du ministère de l'intérieur, qui débutait aussi elle-même, remarqua les dessins de M. Viollet-Leduc, et s'aperçut avec plaisir qu'il n'avait pas négligé d'étudier les monuments du moyen âge. Elle le recommanda au ministre, qui lui confia la restauration de l'église de Vézelay. C'est un édifice immense, plus vaste que la plupart de nos cathédrales, bâti pour l'abbaye la plus riche de France, et probablement par les maîtres les plus célèbres du moyen âge. Les voyageurs qui l'ont vu il y a douze ans, se rappelleront peut-être en quel état l'avaient mis le vandalisme et la négligence. Telle était la situation de cette église, que plusieurs fois les autorités locales avaient réclamé sa démolition au nom de la sûreté publique. L'entreprise de la restaurer exigeait une véritable audace. D'un côté, une responsabilité effrayante ; de l'autre, des ressources très-bornées. Ajoutez qu'on était alors dans le premier mouvement d'enthousiasme rétrospectif pour le moyen âge; on commençait à vanter ses monuments, mais on croyait qu'il n'en devait rien coûter pour les conserver. On avait déjà beaucoup écrit à leur louange ; mais, jusqu'alors, rien n'avait été fait pour les maintenir debout. Les théories ne manquaient pas plus que les conseils officieux des amateurs ; quant à la pratique d'une restauration, tout était encore à inventer. M. Viollet-Leduc accepta résolûment cette tâche laborieuse, et se montra aussi

Digitized by Google

habile architecte qu'archéologue intelligent. Les travaux se terminèrent heureusement et avec une sage économie. Maintenant, l'église de Vézelay est restituée de la manière la plus complète, et si un de ses abbés du XIIIe siècle revenait au monde, il la retrouverait sans doute telle qu'il l'avait laissée.

Le Gouvernement, appréciant comme il le devait les efforts et le zèle du jeune architecte, le récompensa dignement en le chargeant de travaux non moins considérables. M. Viollet-Leduc a désormais attaché son nom aux belles restaurations des églises de Semur, de Saint-Nazaire de Carcassonne, de Montréale, d'Amiens, enfin à celle de la cathédrale de Paris, dont il est l'architecte, conjointement avec M. Lassus. Récemment il a été nommé, par M. le ministre des cultes, l'un des inspecteurs généraux des édifices diocésains. Je cite les services rendus par M. Viollet-Leduc à l'archéologie et aux arts, d'abord pour acquitter une dette de reconnaissance, ensuite parce que raconter son éducation d'artiste, c'est dire l'autorité que mérite le livre dont j'ai à rendre compte.

Commençons par quelques explications sur la disposition même de l'ouvrage. Chaque mot du dictionnaire est suivi de sa définition, et d'une ou plusieurs planches, si ce mot est un membre d'architecture. Vient ensuite une discussion historique et critique dans laquelle l'auteur fait remarquer les progrès ou la décadence de l'art. Les planches, exécutées avec un rare talent, rendent les descriptions pour ainsi dire palpables. M. Viollet-Leduc excelle à reproduire le *caractère* et le *style* dans ses croquis, et, grâce aux perfectionnements modernes de la gravure sur bois, ses vignettes conservent la netteté et la verve des dessins originaux. Elles sont intercalées dans le texte, et par une heureuse innovation, ou, pour mieux dire, par un retour judicieux aux usages anciens, des *vues perspectives et cavalières* remplacent les élévations géométrales. De la sorte, le lecteur comprend mieux, il apprécie facilement l'effet pittoresque ; c'est en quelque sorte une réalité substituée à une convention. Voilà pour l'exécution matérielle du livre.

J'ai entendu quelques critiques adressées au plan même de l'ouvrage, et la forme de dictionnaire a été blâmée par des

Digitized by Google

juges dont l'opinion en matière d'art est d'un grand poids. « L'auteur, dit-on, doit se répéter dans ses articles et revenir sans cesse sur les mêmes explications. Deux membres d'architecture, par exemple, qui se trouvent toujours réunis dans un monument, devraient avoir une histoire commune, car les modifications que l'un des deux a éprouvées ont toujours exercé une certaine influence sur l'autre ; cependant, ils auront dans le Dictionnaire deux articles distincts et plus ou moins éloignés, selon la place occupée dans l'alphabet par les lettres qui commencent leur nom. » On ajoute, et cette observation est plus grave, qu'un ouvrage composé d'articles sans enchaînement logique les uns avec les autres peut difficilement éviter un certain désordre, et l'on doit appréhender que le caractère général de l'art du moyen âge ne soit pas apprécié au milieu de la confusion des observations techniques. Pourquoi l'auteur n'a-t-il pas adopté un plan plus méthodique qui, passant de l'ensemble aux détails, aurait présenté les dispositions secondaires comme les conséquences du système général ?

A mon avis, ce sont des craintes que l'on exprime plutôt que des critiques applicables à la partie de l'ouvrage déjà publiée. Attendons. Tous les plans ont leurs inconvénients comme leurs avantages. Je ne prétends pas que l'ordre alphabétique soit le plus logique, mais c'est incontestablement le plus commode. Il faut se rappeler qu'il n'existe pas aujourd'hui un seul ouvrage pratique sur l'architecture du moyen âge, tandis que les théories abondent. L'artiste ou l'archéologue qui consultera le dictionnaire de M. Viollet-Leduc pour un cas particulier, aimera mieux sans doute trouver réuni dans le même article tout ce qui se rapporte à la question qui l'intéresse, que d'avoir à feuilleter plusieurs volumes pour en extraire ce qui a trait à cette question. Il est vrai qu'après avoir décrit les différentes formes d'*archivoltes*, par exemple, et les changements arrivés dans leur disposition, l'auteur, ayant à traiter des *voussures*, sera forcé de rappeler quelques-unes de ses premières explications, peut-être même de se répéter ; mais le mal n'est pas bien grand, après tout, et d'ailleurs pourrait s'éviter au moyen de quelques renvois. Quant aux théories sur l'art du moyen âge, rien n'empêche qu'elles ne se produisent dans un

Digitized by Google

dictionnaire, et il y a des articles pour les questions générales comme il y en a pour les faits particuliers. Dans le premier volume déjà publié, le lecteur trouvera, au mot *Architecture*, un travail historique fort étendu sur toutes les phases par où a passé l'art de bâtir dans notre pays. (Nous y reviendrons tout à l'heure.) Les mots *Construction*, *Proportion*, *Harmonie*, etc., obligeront nécessairement l'auteur à présenter ses idées sur l'ensemble de l'art, et, si je puis m'exprimer ainsi, sur sa poétique. Loin de blâmer M. Viollet-Leduc de la forme qu'il a adoptée, j'y trouve cet avantage, que les théories s'y produisent à l'occasion d'observations pratiques. Lorsqu'il sera arrivé au terme de sa tâche, il est possible qu'il soit conduit à embrasser tout son sujet dans une vue d'ensemble, et à nous donner le résumé de cette masse d'enseignements particuliers dans une espèce d'épilogue, qui serait alors comme la déduction logique de l'ouvrage entier. Je ne nie pas le mérite des vues d'ensemble, mais je les crois surtout utiles quand elles s'offrent après une étude approfondie des détails qu'elles comprennent. Le prince de Ligne raconte qu'à sa première campagne, il fut détaché avec son régiment pour faire des fascines. Tous ses officiers raisonnaient comme lui fortification à merveille; malheureusement pas un ne savait comment se fait une fascine, et, sans un vieux sergent qui le leur enseigna, Dieu sait comment ils s'en seraient tirés. M. Viollet-Leduc ne veut pas que ses lecteurs ignorent comment se fait une fascine, et ne croit pas que la connaissance de ce détail empêche de savoir la fortification.

Accoutumé à des observations positives, M. Viollet-Leduc ne s'est guère préoccupé des théories que les poëtes érudits ou que les archéologues à imagination ont inventées dans leurs cabinets. Nous ne sommes plus d'ailleurs au temps où M. Boisserée, réclamant dans un beau mouvement de patriotisme, l'invention de l'architecture gothique pour l'Allemagne, imprimait sérieusement que l'idée des hautes voûtes ogivales avait été suggérée aux maîtres de pierre par l'aspect des allées de sapins aux branches entre-croisées dans les vieilles forêts de la Germanie. Ces fantaisies sont abandonnées aujourd'hui, mais des opinions autorisées continuent à rattacher *uniquement* à

Digitized by Google

l'invention de l'ogive la transformation opérée dans l'architecture vers la fin du XII^e siècle. Probablement l'article *Ogive* du Dictionnaire nous fera connaître précisément l'opinion de l'auteur sur ce point, mais dès à présent l'article *Architecture* nous la fait pressentir. M. Viollet-Leduc nous montre la marche incessante de l'art et la suite naturelle de ses progrès ; on n'y voit point de révolutions brusques et violentes.

En tout pays, l'art de bâtir est l'expression des besoins particuliers au climat sous lequel il se développe. Il se modifie suivant la nature des matériaux dont il dispose, surtout selon le degré de civilisation du peuple qui le pratique ; mais partout l'origine de l'art est aussi obscure que celle des langues; et de même qu'il n'y a pas de langue dans laquelle on ne découvre les traces d'un idiome préexistant, les monuments les plus anciens conservent longtemps la tradition de formes appartenant à une civilisation antérieure. On enseigne dans les écoles que les temples doriques ont été bâtis en imitation des anciennes cabanes de bois, habitations des premiers Hellènes. Cela me paraît aussi ingénieux que les voûtes des forêts germaniques, mais il n'en est pas moins vrai qu'en construisant les temples doriques on a imité et perfectionné quelque chose qui existait auparavant.

Que si l'on arrive à une époque où les recherches peuvent s'appuyer sur des données historiques, l'influence d'un art antique sur un art relativement moderne devient tout à fait évidente, et pour apprécier ce dernier, il faudra tenir grand compte de son point de départ. Notre architecture française procède de l'architecture romaine. M. Viollet-Leduc remarque avec beaucoup de justesse qu'à l'époque où commença la société du moyen âge elle n'avait pour bâtir d'autres modèles que ceux que les Romains avaient laissés, mais qu'elle était pauvre, ignorante, et qu'elle avait déjà perdu en partie la tradition des procédés matériels des constructions antiques. Les monuments romains demeuraient encore debout, mais ils semblaient défier l'industrie des barbares qui venaient de les conquérir.

Charlemagne essaya une restauration de la société. A la vérité, il parvint à reconstituer une administration copiée sur celle du Bas-Empire, mais il ne put faire de ces barbares des

Digitized by Google

artistes ou des savants. Il eut une cour et des fonctionnaires tels quels, mais pour se procurer des architectes et des professeurs, il fut réduit à les demander d'un côté à Ravenne, où survivait encore un débris de la civilisation romaine, et d'un autre côté à l'Orient, où commençait une civilisation nouvelle, mais fortement empreinte elle-même des traditions romaines que les Arabes avaient soigneusement recueillies. Ces tentatives pour ressusciter l'art, qui sont attestées dans notre pays par quelques monuments encore existants, furent abandonnées à la mort du grand empereur. Un flot nouveau de barbarie survint, qui acheva de détruire ce qui restait de souvenirs antiques.

Les couvents rassemblèrent quelques débris de ce grand naufrage et les gardèrent précieusement. C'est à la faible lueur entretenue dans les cloîtres que devait se rallumer le flambeau de la civilisation. M. Viollet-Leduc nous montre l'ordre de SaintB enoît, et particulièrement le monastère de Cluny, comme un centre où s'enregistraient toutes les découvertes utiles, d'où partaient incessamment des missionnaires zélés pour les répandre dans le monde chrétien. Tout ce qui se savait, en Europe, on l'apprenait à Cluny; tout ce que savait Cluny était aussitôt transmis aux monastères de sa filiation. Lorsqu'un religieux partait du chef-lieu de l'ordre pour réformer une de ses dépendances, il apportait, avec des règles de discipline, des plans et des méthodes pour bâtir. Tout en rendant pleine justice à l'influence civilisatrice des monastères, M. Viollet-Leduc fait remarquer les conséquences fatales qu'à la longue elle pouvait avoir pour les arts. Associés à des idées religieuses et transmis comme des préceptes de foi, les enseignements des monastères devaient être contraires à toute invention et à tout perfectionnement. C'est à une cause semblable qu'il faut attribuer la durée et l'absence de progrès, en un mot, le caractère *hiératique* particulier aux arts de l'Égypte.

Il y a, ce me semble, dans cet aperçu de M. Viollet-Leduc, un grand fond de vérité, mais peut-être aussi quelque exagération. Au commencement du XI^{e} siècle, époque où l'auteur regarde l'enseignement des ordres monastiques comme encore

Digitized by Google

à peu près exclusif, on trouve pourtant dans les édifices une assez grande variété de formes et de dispositions pour faire douter qu'il existât alors des règles générales, ou que ces règles fussent absolues. En France, du moins, on remarque alors un grand nombre de tentatives d'innovation, et même une certaine disposition à la singularité, que je suis tenté d'attribuer à un sentiment de rivalité entre les différents ordres monastiques cherchant à se surpasser par l'originalité de leurs constructions. Si l'on aperçoit une tendance bien réelle aux *poncifs* et à l'uniformité dans l'art, c'est surtout à la réforme de Clairvaux qu'elle peut être reprochée; mais lorsque cette communauté parvint à l'apogée de sa gloire, l'art était déjà libre et ne relevait plus des cloîtres. Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître avec M. Viollet-Leduc que les premiers progrès de l'architecture du moyen âge en France coïncident avec les commencement de l'émancipation des communes. C'est alors que les talents individuels prennent leur essor; la liberté, l'émulation, amènent des perfectionnements continuels.

Dans les cloîtres, le sentiment de nationalité avait été absorbé au profit de l'esprit de coterie religieuse. Le plan d'un édifice du midi s'importait sans changement dans le nord; il était adopté comme propre à la communauté répandue sur toute l'Europe. Remise aux mains des laïques, l'architecture ne tarda pas à se modifier en styles particuliers partout où existaient des nationalités distinctes. C'est ainsi qu'en France, à la fin du XI^e siècle et au commencement du XII^e, on observe dans chacune de nos provinces une architecture caractéristique, implantée ou née sur le sol, s'y développant avec plus ou moins de succès dans son activité particulière. Jusqu'à présent on n'a guère vu dans l'architecture des XI^e ou XII^e siècles (dans l'architecture romane, pour me servir de l'expression la plus usuelle) que des caractères généraux. Ses dispositions ont été décrites et en quelque sorte réglées comme si elles eussent été communes à toute la France. M. Viollet-Leduc a trop bien étudié nos monuments pour n'avoir pas reconnu que ces dispositions changent selon les centres de civilisation ou de nationalité. Il marque avec précision les différents styles provinciaux contemporains; il trace et définit leurs limites; il fait

Digitized by Google

mieux, il montre avec beaucoup de sagacité les causes qui les ont produits et leur ont donné leur caractère. Ici s'applique cette remarque que nous faisions tout à l'heure sur l'influence persistante de tout art ancien sur l'art qui lui succéda. Les provinces au sud de la Loire reproduisent avec plus d'exactitude que les autres les formes des monuments romains, parce qu'elles en gardaient encore d'admirables modèles. Dans la vallée du Rhin, les imitations des édifices de Ravenne, déjà tentées sous Charlemagne, reparaissent plus heureuses et plus grandioses. Dans le Périgord, des négociants vénitiens introduisent un type de leur pays qui s'y naturalise, mais en se modifiant bientôt. Je n'essayerai pas de suivre M. Viollet-Leduc dans les détails de ce grand mouvement de l'art; je dois citer pourtant une observation qui m'a frappé par sa justesse. Les motifs de décorations d'une origine évidemment orientale sont fréquents dans les monuments de la Normandie. Faute de pouvoir les attribuer à un souvenir des croisades, car ils se montrent dès le commencement du XI^e^ siècle, on en fait honneur aux pèlerins d'outre-mer; mais jusqu'à présent personne n'a pu dire dans quels édifices ils les avaient découverts. L'explication du dictionnaire a réveillé aussitôt chez moi un grand nombre de souvenirs qui la confirment. Selon M. Viollet-Leduc, ces motifs d'ornementation si fréquents dans des contrées sans communications immédiates avec l'Orient, seraient empruntés aux étoffes historiées, fabriquées dans le Levant et alors répandues dans toute l'Europe. Que l'on compare les anciens vêtements sacerdotaux conservés encore dans plusieurs églises, ou bien les étoffes brodées qui enveloppent des reliques avec les ornements peints ou sculptés de la Normandie, il sera impossible de méconnaître leur singulière ressemblance. Ces étoffes tissées en Orient offrirent longtemps à nos artistes du Nord des modèles nombreux et variés. Il leur était, on le sent, beaucoup plus facile de s'en inspirer que de deviner une ornementation nouvelle dans les descriptions, voire dans les dessins des pèlerins revenus de la terre sainte.

Tandis que florissaient séparément dans nos provinces plusieurs écoles déjà célèbres, une révolution politique se préparait, qui devait bientôt en amener une dans les arts.

Digitized by Google

L'autoritéroyale s'étendait et se consolidait, et avec elle croissait le goût du beau et du grand, qui de la cour se répandait dans toute la nation. Nous partageons entièrement l'opinion de M. Viollet-Leduc sur l'influence extraordinaire exercée par les rois de France. Protéger les lettres et les arts fut pour eux une maxime de gouvernement fidèlement observée pendant plusieurs siècles. Leur séjour devint un centre de réunion pour les hommes distingués dans toutes les professions, et il n'est pas surprenant que le plus remarquable développement de l'architecture se soit manifesté d'abord sur le *domaine royal*.

La faveur de princes éclairés, le mouvement intellectuel excité par une centralisation croissante, le concours d'artistes éminents qu'attiraient le luxe et les encouragements d'une cour et d'un public d'élite, enfin la liberté et la sécurité plus grandes autour du trône que partout ailleurs, auraient suffi peut-être pour produire de grandes choses. Quelques circonstances favorisèrent encore les progrès de l'architecture dans les terres qui formaient l'apanage des rois de France. Au XI^e siècle et pendant une partie du XII^e, les constructions qu'on y avait élevées en fort grand nombre y avaient été exécutées beaucoup plus maladroitement que dans le reste du royaume. Dépourvu des grands modèles antiques, fréquents au sud de la Loire, le *domaine royal,* du moins sous le rapport de la construction proprement dite, était demeuré dans une sorte d'infériorité. En Auvergne, on avait trouvé tout d'abord une méthode ingénieuse pour contre-buter les larges voûtes en berceau des nefs centrales, au moyen de demi-voûtes couvrant les collatéraux. En même temps, dans le Périgord et dans une partie de la Saintonge, un système de coupoles avait prévalu, qui offrait aux édifices une couverture solide et durable. Dans la vallée du Rhin et en Provence, des matériaux très-résistants, des murs énormes appareillés avec une précision presque romaine, n'avaient pas encore laissé voir le vice des voûtes en plein cintre. Cependant, sur les bords de la Seine et de la Marne, les architectes, moins favorisés par la nature des matériaux et par le climat, en étaient restés aux grossières imitations des constructions romaines,

Digitized by Google

et commençaient à en observer les inconvénients. Ici, des voûtes à grande poussée renversaient les murs sur lesquels on les avait élevées; là, des couvertures en charpente construites à grands frais s'enflammaient et entraînaient la ruine des édifices. On ne voyait que des ruines nouvelles. Telle était la situation des choses dans le domaine royal, et la population naissante, éprise de l'amour du luxe et passionnée pour la nouveauté, demandait à l'art des édifices vastes, aérés, solidement couverts, n'ayant, en un mot, aucun des défauts que l'expérience avait démontrés. En France, il est rare qu'un appel fait au talent ne soit pas entendu : le style gothique répondit au vœu général.

M. Viollet-Leduc entrera probablement dans plus de détails sur les origines de l'architecture gothique. Il se borne dans l'article que nous analysons à constater sa première apparition sur le domaine royal et ses développements vraiment prodigieux sur cette terre privilégiée. Si l'on étudie aujourd'hui le style gothique, on est tout d'abord frappé du sens profond qui a présidé à toutes ses dispositions. Tout y est logique, fortement raisonné, et l'on serait tenté de croire que sa théorie a été inventée et calculée dès avant toute expérience. Le problème qui préoccupait les artistes à la fin du XIIe siècle peut être formulé ainsi : *Couvrir la plus vaste surface possible avec le plus petit cube de matériaux possible; élever des masses énormes à la plus grande hauteur avec des points d'appui les plus légers possible.* Des voûtes minces, mais encadrées de nervures solides qui, en se croisant, répartissent la poussée sur des points calculés, où est ménagée une résistance suffisante au moyen d'arcs-boutants rendus inflexibles par un poids déterminé; tels sont les procédés pratiques qui ont résolu ce grand problème d'une manière complète. Ce qu'on ne peut trop admirer dans ce système, c'est que tout s'enchaîne par une sorte de nécessité, et que les formes et la décoration même semblent une conséquence de la construction. Pas un détail qui soit inutile, pas un membre utile qui ne devienne un motif heureux pour l'art. Ces longues et sveltes colonnes qui forment en se groupant des piliers solides sont appelées en quelque sorte par les nervures des voûtes qui

Digitized by Google

viennent s'y reposer. Ces pinacles, dont les pointes dentelées signalent de loin les grands édifices, ce sont les poids dont il faut charger les piliers qui résistent à la poussée des voûtes. Cette poussée se trouvant répartie sur un petit nombre de points déterminés, on a pu percer les murailles de baies immenses, car le verre dans un édifice gothique remplace les murailles.

En observant dans toute l'ordonnance les combinaisons les plus ingénieuses, on est tout près de conclure avec M. Viollet-Leduc que l'architecture gothique est le fruit du calcul et du raisonnement. D'un autre côté cependant, si de cette analyse idéale on passe à l'examen sur place des monuments de la première époque gothique, on remarquera presque toujours les traces d'essais malheureux, de réparations exécutées pendant la construction même, enfin une sorte de tâtonnement et d'indécision dans l'œuvre. Les architectes se sont-ils trompés dans leurs calculs, ou l'expérience a-t-elle introduit graduellement des perfectionnements dont on a fait ensuite un corps de doctrine? Pour moi, je pencherais, je l'avoue, pour cette seconde hypothèse, en observant que tous les membres de l'architecture gothique existent, soit dans leur complet développement, soit à l'état de rudiments, dans le style qui l'a précédée. L'arc en ogive, les voûtes divisées en nervures et qui répartissent leurs poussées sur quatre points déterminés, les colonnes en faisceaux, les arcs-boutants eux-mêmes sont connus dans les monuments de l'époque romane. Il est vrai qu'on n'avait pas encore compris toutes les qualités de résistance qu'offre l'arc ogival; les nervures n'avaient encore servi qu'à porter des voûtes de médiocre dimension; les colonnes groupées, encore grosses et trapues, ne faisaient qu'accuser la lourdeur inutile des piliers; les arcs-boutants enfin étaient plutôt un palliatif qu'un moyen avoué par l'art. Le mérite des architectes du XII^e^ siècle serait surtout, à mon sentiment, d'avoir deviné tout le parti qu'ils pouvaient tirer de ces dispositions, d'en avoir pénétré les qualités essentielles et de les avoir appliquées à toutes leurs conséquences. En résumé, si mon opinion sur l'origine de l'architecture gothique diffère de celle de M. Viollet-Leduc, ce serait sur un point seule-

Digitized by Google

ment. J'estime qu'elle a combiné et perfectionné des dispositions déjà connues; M. Viollet-Leduc semble croire qu'elle les a créées. Je suis prêt à reconnaître qu'il y a des perfectionnements qui ressemblent fort à des créations.

L'auteur du Dictionnaire remarque judicieusement que l'architecture gothique, destinée à satisfaire aux besoins de la société du moyen âge, diffère des principes de l'architecture romaine aussi complétement que nos mœurs diffèrent de celles des anciens. Il est impossible de juger les deux arts si l'on demeure au même point de vue. Une des grandes critiques formulées contre le moyen âge par un archéologue éminent, M. Quatremère de Quincy, c'est que ses monuments manquent de *proportions*. Il définit les *proportions* : « les rapports de grandeur fixes et nécessaires existant entre les membres d'un même édifice et l'ensemble de cet édifice. » Ainsi, étant donné le diamètre d'une colonne, le chapiteau doit être dans un rapport de grandeur déterminée avec ce diamètre. Toutes les parties du monument, en un mot, doivent se mesurer les unes par les autres. Voilà ce qu'enseignent Vitruve et l'école classique, et ce que l'étude des monuments de l'antiquité ne paraît confirmer que jusqu'à un certain point. Si j'ose exprimer toute ma pensée, une disposition qui permet de mesurer le tout par une de ses parties, et les parties par le tout, peut avoir son mérite, mais elle ressemble un peu à une convention arbitraire. Pourtant c'est un précepte sacré, et les professeurs vous avertissent de ne pas confondre la règle des *proportions* avec ce que le vulgaire appelle *proportion*, qui n'est que le rapport naturel indiqué par le simple bon sens comme devant exister entre le tout et ses parties. Ainsi, dans un édifice médiocre, les ignorants, voyant une porte trop haute et trop large, trouveront qu'elle n'est pas en *proportion*. C'est un jugement instinctif, diront les savants; le vrai défaut de cette porte, c'est qu'elle n'est pas mesurable par le diamètre de la colonne à côté. On arrive par la règle des *proportions* à des résultats fort extraordinaires. J'entre pour la première fois dans l'église de Saint-Pierre à Rome, et je suis médiocrement frappé de sa grandeur. Mon cicérone me dit que quatorze voitures passeraient de front sous un de ses arcs; je

Digitized by Google

n'en veux rien croire : il faut un mètre et un calcul d'un quart d'heure pour me convaincre. La belle chose que de tromper ainsi les gens ! Mais pourquoi faire un édifice colossal s'il ne doit point paraître tel ?

Si le but de l'art est de plaire aux yeux en satisfaisant la raison, est-il certain qu'on ne puisse pas y atteindre en observant simplement cette *proportion* comprise du vulgaire, et sans s'inquiéter des rapports exacts de mesure exigés par la science, que l'œil ne saisit pas toujours, et qui, à vrai dire, se jugent surtout sur un plan lorsqu'on a le compas à la main ? M. Viollet-Leduc déclare hardiment que, faute de ces proportions conventionnelles, les monuments gothiques n'en sont pas moins admirables ; bien plus, il loue les architectes du moyen âge d'avoir suivi un système tout opposé, en s'appliquant à rendre facilement appréciable la grandeur réelle de leurs édifices. Ils ont eu soin, en effet, de présenter au spectateur un moyen prompt de mesurer, une espèce de base réelle dont l'œil comprend tout de suite la dimension, et qui sert comme d'*échelle* pour les autres grandeurs. Or, l'œil ne pouvant compter rapidement au delà de certaines limites, l'imagination y supplée, mais en exagérant, selon sa coutume ; en sorte que beaucoup d'édifices gothiques paraissent plus grands qu'ils ne sont en réalité, résultat qui vaut mieux, je crois, que la mystification de Saint-Pierre. L'*échelle* que les maîtres du moyen âge paraissent avoir préférée, c'est la moyenne de la stature humaine, et non sans raison, car cette mesure est une de celles que l'œil juge le plus vite. On accusera peut-être M. Viollet-Leduc de se laisser entraîner un peu loin par son admiration pour le style gothique, lorsqu'il cherche à retrouver cette *échelle*, non-seulement dans l'ensemble d'un monument, mais jusque dans les parties constitutives de son ordonnance. Il est assurément indubitable qu'on se fait à la simple vue une idée plus exacte de la grosseur d'un pilier gothique composé d'un faisceau de colonnettes (dont chacune n'a qu'un diamètre médiocre, c'est-à-dire facilement appréciable) que de la grosseur d'une colonne du Parthénon. Tout étant colossal dans le temple grec, il n'y a aucune de ses parties qui puisse servir d'échelle pour indiquer la grandeur des autres. Mais M. Viollet-

Digitized by Google

Leduc a-t-il bien raison de citer la cathédrale de Reims et ses piliers pour les opposer aux édifices de l'antiquité? Pour moi, les piliers de Reims seraient plutôt des anomalies dans le système gothique, car leurs colonnes me semblent d'une dimension colossale, et, ne pouvant comprendre la grosseur des colonnes, je ne comprends pas davantage celle du pilier. Je me hâte d'ajouter que, dans la même église, le spectateur trouvera facilement d'autres mesures à sa portée qui l'avertiront de la grandeur de l'œuvre. Mais, à dire la vérité, je crois qu'il suffit souvent de fort peu de chose pour obtenir ce résultat. Vous dessinez dans le désert un colosse égyptien; rien n'indiquera sa grandeur à ceux qui verront votre croquis. Vienne un Arabe qui se perche sur l'oreille de la statue, à l'instant elle devient colossale. Dans une monument, un simple moulure convenablement placée pour attirer l'attention et être mesurée, répétée ensuite dans une autre partie de l'édifice, sert aussitôt d'échelle pour mesurer tout le reste.

Les architectes du moyen âge ont excellé dans la disposition habile de ces moyens de faire apprécier ou même exagérer les grandeurs, et personne plus que moi n'est disposé à leur rendre pleine justice. Je suis même tellement convaincu de la nécessité de donner une échelle à toute construction, que je ne puis admettre sur ce point un oubli de la part des architectes grecs. Nous voyons aujourd'hui leurs monuments vides et ruinés, dépouillés de leurs peintures et de leurs accessoires indispensables. Si nous pouvions les voir dans leur état primitif, nous trouverions sans doute que leurs architectes ne leur ont pas donné des dimensions colossales sans s'assurer qu'on ne s'y méprendrait pas. Observons qu'un objet *meuble* peut fournir une mesure aussi fidèle qu'une partie de la construction. Les boucliers, par exemple, suspendus aux parois d'un temple, ne donnaient-ils pas l'idée du rapport de la stature humaine avec la hauteur de ces parois?

Mais pourquoi justifier les Grecs? M. Viollet-Leduc a trop de goût pour ne pas admirer leurs ouvrages. Revenons à l'architecture gothique. Rien de plus extraordinaire que la rapidité avec laquelle le style nouveau se répandit en quelques années dans le nord de la France. D'immenses constructions

Digitized by Google

s'élevèrent de toutes parts comme par enchantement, et cela au milieu des progrès incessants de l'art, qui à chaque essai semblait prendre des forces nouvelles. Aujourd'hui, on a peine à s'expliquer par quelles ressources on a pu bâtir tant d'édifices gigantesques, tous ornés avec un luxe admirable. La plupart de nos cathédrales gothiques ont été construites dans l'espace d'un demi-siècle, tandis qu'autour d'elles s'élevaient des abbayes, des églises paroissiales, des châteaux, des hospices, des hôtels de ville. Ni la guerre ni les calamités publiques n'arrêtèrent cet immense élan, et l'imagination est effrayée lorsqu'on essaye de supputer la dépense représentée par cette espèce de fièvre architecturale.

La variété des styles si tranchée pendant la période romane peut s'observer encore pendant la période gothique; mais déjà les différences d'école s'affaiblissent, et l'on remarque dans l'art une tendance à se régler par des principes généraux. L'Ile-de-France, la Normandie, l'Anjou, la Champagne, la Bourgogne offrent chacune dans leurs monuments des caractères particuliers et distinctifs, mais pourtant on y observe une unité de système, et ce n'est que par des détails secondaires que les styles provinciaux sont désormais reconnaissables. A ce grand mouvement la France méridionale ne prend qu'une très-faible part. Sa prospérité commençait à décliner, et l'ascendant des populations du Nord était devenu prépondérant. Nous avons déjà dit que l'architecture dans le sud du royaume avait atteint, au XII^e^ siècle, une supériorité relative. Les contrées d'outre-Loire, couvertes de grands édifices, n'éprouvaient pas les besoins qui avaient stimulé l'activité des habitants du domaine royal. Enfin les idées de réforme religieuse qui fermentaient dans le Midi, et l'invasion qui allait y poursuivre l'hérésie naissante, devaient arrêter les progrès. L'architecture du Midi perd au XII^e^ siècle son caractère national, et les constructions en général assez médiocres qui s'élèvent à partir de cette époque sont des importations étrangères et, en quelque sorte, des témoignages de conquête.

Les progrès de l'architecture avaient déterminé un mouvement analogue dans les autres arts du dessin, moins marqué toutefois dans la peinture que dans la sculpture. Tandis que

Digitized by Google

les peintres conservent avec ténacité les traditions de l'art byzantin, les sculpteurs abandonnent les formes hiératiques de leurs devanciers pour s'attacher à une imitation plus exacte de la nature. Non-seulement la statuaire s'assouplit et élargit son domaine, mais l'ornementation même trouve dans le règne végétal les motifs qu'elle avait cherchés jusqu'alors dans des arabesques convenues et consacrées.

Très-rapidement la sculpture arrive à une perfection d'imitation qu'elle ne pourra dépasser; mais il semble que, par une loi fatale, l'habileté matérielle de l'exécution chez les artistes précipite la décadence de l'art.

D'abord les *imagiers*, contenus sous la direction des architectes, avaient traduit en quelque sorte leurs inspirations sur la pierre et le bois. Les feuilles qu'ils groupaient pour former des chapiteaux ou des rinceaux, largement travaillées, respectaient le galbe tracé par la main du maître de l'œuvre. Peu à peu les sculpteurs devinrent plus indépendants; ils voulurent briller seuls. Au lieu de se préoccuper de l'harmonie générale, ils s'appliquèrent à quelques détails où pouvait briller leur adresse; aux larges feuilles d'un effet si pittoresque, en usage au XIII^e siècle, on vit succéder des végétaux aux formes grêles et mesquines, et, en apparence, rebelles à la sculpture. Mais le mérite de la difficulté vaincue commençait à l'emporter sur tous les autres, et l'on avait honte de la noble simplicité d'autrefois. La recherche devait partout remplacer le génie.

M. Viollet-Leduc a parfaitement deviné et caractérisé les premiers symptômes de la décadence, malheureusement bien rapprochés de l'époque la plus brillante de notre architecture. L'art du XIII^e siècle était intimement uni à la science; dès le XIV^e, ils commencent à se séparer. Devenus habiles constructeurs, les architectes voulurent renchérir sur leurs devanciers. Pénétrés de leur doctrine, ils crurent les surpasser en poussant à leurs dernières conséquences les principes qu'ils en avaient reçus. Le goût exquis des maîtres du XIII^e siècle les avait préservés de toute exagération; les maîtres du XIV^e siècle s'y livrèrent avec sécurité, persuadés que leur science ne pouvait les tromper, et qu'elle était un guide plus sûr que leur

Digitized by Google

instinct d'artiste. De là la roideur mathématique des monuments de cette époque, la sécheresse de l'ornementation, le mépris pour l'effet pittoresque, et l'amour des combinaisons compliquées pour arriver à de futiles résultats. Nous venons de dire que la disposition des nervures des voûtes avait amené celle des colonnes en faisceaux pour les piliers, et nous en avons montré les heureux effets. Partant du même principe, on imagina que la plus petite moulure de la nervure devait se continuer sur le pilier, qui devint alors une espèce de prisme bizarre, hérissé d'arêtes, dont l'œil saisit avec peine l'agencement. Nous citons un détail entre mille. Le même esprit de raffinement s'appliqua à toutes les parties de l'ordonnance, et bientôt les dispositions magistrales s'altérèrent au milieu de ces perfectionnements indiscrets.

Au xv^e^ siècle, on en était venu à se faire un mérite de déguiser la construction réelle, à tromper le spectateur par mille artifices, à contraindre la pierre à prendre les formes du bois ou du métal. Dès lors les grandes écoles ont disparu. Il n'y a plus que des maîtres isolés rivalisant d'extravagance. Lassée déjà des tours de force de l'art gothique aux abois, la cour de France se trouve tout à coup (aux premières guerres d'Italie) en présence de l'art romain restauré sous le climat où il avait fleuri autrefois. Cet art nouveau, ou qui semble tel, est aussitôt adopté, d'abord avec une prudente intelligence. On lui emprunte ce qui peut se transplanter, ce qui convient au ciel et aux mœurs de notre pays; mais après quelques années, cette imitation raisonnable ne suffit plus. On prétend être plus Romain que les Italiens eux-mêmes, et dès lors il n'y a plus d'art national parmi nous.

Nous avons suivi M. Viollet-Leduc dans ce rapide exposé des progrès et de la décadence de l'architecture pendant le moyen âge. Résumons d'après lui ses phases principales. Les premiers pas hors de la barbarie sont guidés par des traditions obscurcies ou par des exemples anciens d'une imitation trop difficile pour les ressources qu'on possède. Pendant longtemps les progrès ne sont que des essais timides pour reproduire un type ancien qui fait autorité. Ces tentatives sont condamnées à demeurer stériles, parce qu'elles sont isolées, jus-

Digitized by Google

qu'au moment où il se forme un centre qui attire à lui les talents dispersés et les met pour ainsi dire aux prises les uns avec les autres. Tous les efforts déjà faits, tous les petits succès partiels, les découvertes pratiques, les méditations de la science, les ressources matérielles se réunissent dans un dépôt commun. Alors le raisonnement succède à l'imitation servile. On invente au lieu de copier. On ose critiquer l'œuvre de ses devanciers, en signaler les défauts, pour y chercher des remèdes, et l'art, ayant aperçu son but, y tend d'un pas ferme et rapide. Dès que ce but est atteint, une activité immense, excitée par de prodigieux succès, cherche un perfectionnement devenu peut-être impossible. On exagère d'abord toutes les qualités qu'on a remarquées dans l'art nouveau ; puis les faux ornements dont on le surcharge l'accablent et le dénaturent. Le but et le moyen se confondent, et au lieu de chefs-d'œuvre on ne produit plus que des merveilles : c'est ce dont on se lasse le plus vite.

Si je me suis arrêté si longuement sur un seul des articles du Dictionnaire, c'est qu'à mon avis il peut faire connaître la méthode critique qui doit présider à tout l'ouvrage. La partie la plus considérable du volume déjà publié est d'ailleurs consacrée à des recherches techniques dans lesquelles il nous eût été difficile de suivre l'auteur. Les architectes et les archéologues y trouveront une instruction solide et un grand nombre d'observations neuves et intéressantes, M. Viollet-Leduc a voulu écrire pour tout le monde, et, sous sa plume, la science se dépouille de ses obscurités et de ses mystères. Toujours clair et précis, il sait rattacher les détails les plus pratiques à des considérations générales qui en montrent l'importance. Bien différent de quelques antiquaires dont l'admiration n'appartient qu'à ce qui est rare, il cherche avant tout le beau et l'utile. Chez M. Viollet-Leduc la curiosité de l'archéologue n'offusque jamais le goût de l'artiste, et son amour pour le moyen âge est toujours raisonné et raisonnable.

P. MÉRIMÉE.

(*Moniteur universel.*)

Digitized by Google

Théâtres.

THÉATRE-FRANÇAIS.

La Czarine, drame en cinq actes, en prose, par M. Scribe.

Au comte Schouwaloff, qui demandait à Voltaire où en était son *Histoire de Russie,* Voltaire répondait avec cet agrément qu'il mettait en toute chose : « Ayez bon courage, et donnez-moi le temps d'arranger le terrible événement de la mort du czaréwitch. » Lorsqu'il parlait ainsi, Voltaire pressentait les difficultés, non pas seulement de l'histoire, mais du drame à venir, quand le poëte, attiré par cette grande image de Pierre le Grand, « vrai fondateur, » le maître absolu de son siècle, le réformateur de sa nation, aussi fort pour dompter une multitude qu'habile à régir une société, se trouve arrêté par tant d'obstacles sanglants. Alors surtout le besoin d'*arranger*, de disposer, d'expliquer, d'annoncer, d'excuser son héros se fera sentir au poëte dramatique, quand bien même ce poëte dramatique sera le plus habile et le plus ingénieux *arrangeur* d'une époque de concessions, d'explications, de paradoxes, d'*arrangements.*

Moins qu'à tout homme ici-bas vivant de la vie et des grâces de son esprit cette difficulté d'*arrangement* se sera fait sentir à M. Scribe. Il est le plus grand artiste de ce siècle dans l'art des surprises, des complications. Habitué qu'il est à ne consi-

Digitized by Google

dérer qu'un certain côté des mœurs, des passions, des événements, à ne mettre en lumière que ce qui l'arrange, à laisser dans l'ombre obstinément ce qui le gêne, il n'a pas vu, ou pour mieux dire il n'aura pas voulu voir les difficultés et les périls de cette usurpation qu'il vient de faire des vices, des vertus, de la grandeur, de la majesté et des violences de Pierre le Grand, ce créateur d'un si grand peuple dont il est resté modestement le demi-dieu. Nous disons modestement, car il lui eût été plus facile d'en imposer à son peuple qu'Hermès aux Égyptiens, Minerve aux Crétois, Mahomet aux Arabes. Si Pierre le Grand n'est pas dieu aujourd'hui, c'est qu'il n'a pas voulu l'être. « Duc ne daigne, Rohan je suis! »

Qu'il ait eu son côté sanglant, qu'il ait été sans pitié, qu'il ait touché à tous les crimes de la force, il n'eût pas daigné s'en excuser lui-même: il était né un barbare, il était devenu un grand homme. Et que de soins, que de zèle et de violence infinie sur lui-même! Comme il devait être l'instituteur absolu d'un si grand peuple, et qu'il devait lui enseigner tous les métiers et tous les arts, il apprit lui-même ou pour mieux dire il devina tant de sciences indispensables à son règne, à travers l'Europe, qui savait à peine le nom de ce *Moscovite*. Ainsi il apprit, l'épée ou l'outil à la main, tout ce qu'on peut apprendre des sciences de la guerre et des sciences de la paix, appelant à soi quiconque savait construire un navire, bâtir une maison, fortifier une muraille, monter une pendule, tresser un cordage, parler une langue vivante, guérir la fièvre, couper un bras ou une jambe, arpenter les domaines, tracer les limites d'un royaume, battre une monnaie ou frapper une médaille « à Pierre Ier, toujours auguste... vainqueur par les flammes et par les eaux! »

Et de l'endroit où se lève le soleil aux lieux de son déclin, il envoyait les plus intelligents instruments de sa toute-puissance, afin qu'au retour de ces longues expéditions ils pussent lui rendre compte de tant de ports à creuser, de tant d'océans à conquérir, de tant de peuples à gouverner, de tant d'ennemis à combattre! A force de génie et de volonté il finit par lire dans toute l'étendue de son empire comme on lit dans un livre ouvert; il se fit une marine, il se donna une armée; il visita le

Digitized by Google

Danemark, le Brandebourg, la Hollande, où il se fit charpentier, ingénieur, géographe, médecin; il avait l'œil sur toutes les mers, la main sur tous les rivages, l'esprit à toutes les réformes. En Angleterre, il eut le spectacle d'un combat naval ; à Vienne, il vit une armée en bataille; en France, il vit une cour... ce qui restait de Versailles et de la cour de Louis XIV! Il réforma dans son empire tout ce qui pouvait se réformer; le reste, il le brisa! Pour comble de gloire et d'honneur, il rencontra pour lui faire obstacle un des plus illustres guerriers qui aient étonné le monde, le roi Charles XII, — et, disait Pierre I^{er}, « faisons-nous battre : les Suédois nous apprendront à les battre à notre tour! »

Certes la leçon fut longue, rude et cruelle : il fallait commencer par fondre des canons; il eut donc une artillerie (il avait chez lui tout ce qu'il voulait avoir), mais son canon le trahit comme le trahissait la fortune, et il commençait à penser que Charles XII était invincible, lorsque au moment où ce grand capitaine, à force de batailles gagnées, touchait à l'empire de Russie, il fut arrêté enfin par le général Menschikoff, ce même Menschikoff qui joue un assez vilain rôle dans le drame de M. Scribe, et c'est ici, pour le dire en passant, que commence l'illustration de cet homme à qui l'opéra-comique et le drame ont reproché avec tant d'ironie et d'obstination son premier métier :

..... Achetez mes tartelettes,
Voyez ! voyez comme elles sont bien faites !

C'est une chanson de M. Scribe. « J'ai commencé, dit le ministre Menschikoff dans le drame nouveau, par vendre dans les cours du palais de petits gâteaux que je fabriquais moi-même!» Et de cette première bataille gagnée contre le roi de Suède, pas un mot! Toujours, à propos du capitaine et du ministre, la tartelette et le petit four, mais on ne vous dit pas que ce jeune pâtissier renonçait bien vite à sa profession, qu'il avait été élevé à l'école même de Pierre le Grand, qu'il s'était formé de bonne heure à la science des armes et des affaires, et qu'il était un des fondateurs de la ville naissante, Saint-Pétersbourg.

Digitized by Google

Certes il y a quelque chose de puéril à toujours parler des tartes et des tartelettes du prince Menschikoff; autant vaudrait compter les bouviers de Normandie à la suite de Guillaume le Conquérant, le *Bâtard,* qui sont devenus ducs et pairs du royaume d'Angleterre par la conquête; autant vaudrait reprocher à cette antique famille de Montmorency sa descendance d'un certain Istrius qui dévalisait les passants! D'où venait donc Sixte-Quint, je vous prie, et le Père Amyot, un des créateurs de la langue française?... Ils avaient gardé les pourceaux!

Ces choses-là, racontées sur nos théâtres en temps de paix, n'auraient pas beaucoup de sens; en temps de guerre, elles ressemblent à une chicane, elles manquent de chevalerie, elles nous ramènent à ces temps fabuleux où l'on croyait humilier M. le maréchal duc de Richelieu, un des vainqueurs de Fontenoy, le petit-neveu du grand cardinal, en l'appelant Vignerot! C'est surtout lorsqu'on a les armes à la main l'un contre l'autre, qu'il faut se montrer des gens de bonne compagnie. Or c'est manquer d'urbanité de parler toujours de cette indigeste pâtisserie, et puis vous manquez de justice lorsque vous nous montrez M. de Menschikoff donnant du poison à Pierre le Grand. Ce que vous dites là, l'histoire ne l'a pas dit, et le drame n'a pas le droit de prendre, avec des noms propres, avec des personnes qui ont laissé de dignes héritiers de leur courage, de pareils *arrangements.*

Le nouveau drame de M. Scribe commence à l'instant même où Pierre le Grand va profiter de toutes ses victoires et réaliser toutes ses conquêtes. A l'heure où nous sommes, Charles XII est vaincu par l'ennemi qu'il a tant méprisé. A Pultava, dix mille Russes commandés par Menschikoff ont fait prisonniers quatorze mille Suédois; puis Charles XII est mort en soldat, comme il a vécu. Vainqueur de ce grand ennemi, le seul obstacle à sa fortune, Pierre Ier a vu naître et grandir Saint-Pétersbourg, sa ville favorite; de tous les côtés il est le maître, à ce point que déjà il menace Constantinople et cette nation de Mahomet qui l'a tenu un instant et qui l'a laissé échapper. Dans ce palais que lui-même il a élevé à son génie, à sa fortune, Pierre le Grand vient de conduire en grande pompe une jeune

Digitized by Google

prisonnière ramassée à Marienbourg, Catherine, dont il avait fait sa maîtresse d'abord, dont il a fait sa femme ensuite, après avoir répudié sa première femme Eudoxie! Il aimait cette impératrice de hasard pour son courage, pour sa beauté, pour son intelligence et pour son dévouement. Elle était gaie et forte, obéissante et vaillante; elle avait sauvé Pierre le Grand et son armée un jour que l'armée et son empereur se trouvèrent enfermés dans l'armée du grand vizir... à savoir quatorze mille Russes contre cent cinquante mille Turcs... Les Russes étaient perdus; et le czar le comprit si bien, qu'il envoyait un courrier au sénat de Moscou, chargé de cet ordre : « Qu'ils eussent à choisir le plus digne pour le remplacer! » Ce qui n'est pas certes la parole d'un despote. Ainsi une seule nuit séparait ce grand homme de la ruine de ses espérances! Et la gloire, et la fortune, et l'empire, et le fruit de tant de travaux, et le résultat de tant de génie!... Hélas! il fallait renoncer à cet empire!... Ainsi songeant, il s'était retiré sous sa tente, où nul ne devait entrer, sous peine de mort!

Vous parlez de drame, et vous cherchez le drame; en voilà un cependant, avec toutes les conditions d'une chose épique. Ah! cet homme emporté dans ses colères comme il était emporté dans ses violences, ce géant que rien n'a pu dompter, pas même ses passions, ce tout-puissant créateur de tant de nations qu'il façonnait à son génie, un chef d'État prévoyant à ce point qu'il portait dans ses poches la semence des plus grands arbres, et qu'il s'arrêtait en son chemin pour semer des chênes qui demandent cent ans pour grandir... quelle fut son épouvante et quelle fut sa douleur lorsqu'il se vit enfermé dans cet abîme, et lorsqu'il se dit que le jour de demain serait le dernier jour de sa volonté et de son règne?... Il n'y a rien de plus touchant, dans toute l'histoire, que l'intime désespoir de ce Titan écrasé sous sa montagne... il n'y a rien de plus grand, sinon peut-être l'inquiétude et le doute horrible de l'empereur Auguste, lorsque, arrivé au sommet des prospérités humaines, il interroge sa conscience :

Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre!
Quoi! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné!

Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné.
De combien ont rougi les champs de Macédoine!
Combien en a versé la défaite d'Antoine!
Combien celle de Sexte! Et revois tout d'un temps
Pérouse au sien noyée, et tous ses habitants!
Remets dans ton esprit, après tant de carnages,
De tes proscriptions les sanglantes images,
Où toi-même, des tiens devenu le bourreau,
Au sein de ton tuteur enfonças le couteau!

Et puisque nous sommes à comparer des monologues, comparez ces paroles sérieuses de l'Auguste de Corneille aux murmures de l'empereur de M. Scribe! A peine si nous entendons ce que dit Pierre le Grand du sang qu'il a versé... Auguste, au contraire, avoue hautement tous ses crimes! Ici Pierre le Grand s'excuse... il parle au parterre de Paris, qui n'écoute guère. Là, l'empereur Auguste devient son propre accusateur, il parle à la postérité, qui ne perd pas une de ses paroles, et qui s'incline en songeant aux misérables nécessités de la toute-puissance, sans les comprendre. Ah! la belle et la grande scène, en effet, Pierre le Grand sous sa tente, attendant l'heure suprême... et cherchant de quel côté lui viendra... *le secours!*

Le secours lui vint du sang-froid, de l'intelligence et de la volonté de Catherine. Elle comprit qu'il fallait s'adresser uniquement au grand vizir, au chef de cette multitude armée, et que peut-être cet homme aurait peur de l'étendue et des conséquences de sa victoire. Elle se présenta donc au vizir, les mains pleines de quelques pierreries qu'elle avait emportées par hasard, et d'une voix ferme et d'un regard qui n'avait rien de suppliant, elle lui représenta que l'avenir était entre les mains de Dieu, qu'il ne fallait pas pousser à bout même une armée vaincue, et qu'il ferait bien de se contenter de sa victoire présente. Elle parla dignement, et même ces quelques présents qu'elle offrait au grand vizir étaient plutôt dans ces belles mains un témoignage de soumission qu'une misérable tentative de corruption contre un général qui n'avait qu'à dire un mot pour rester le maître absolu du champ de bataille! Ainsi ce mouvement de Catherine est un beau mouvement, tout rempli d'une éloquence virile, et qui sent véritablement l'inspiration. Notez bien que pour ajouter à la grandeur de cette

Digitized by Google

action, cela se fit en présence des deux armées, devant mille témoins, noblement du côté de Catherine, simplement et volontairement de la part du grand vizir. Rien qui ressemble à une conspiration obscure, honteuse, en pleine nuit! Lui-même, Pierre Ier, dans une note écrite de sa main et adressée *au sénat*, reconnaît l'honneur et le mérite éclatant du grand service que lui rendit Catherine : « Elle nous a été d'un très-grand se-« cours dans tous les dangers, et particulièrement à la ba-« taille du Pruth! » N'était-ce pas là encore une belle scène à tenter? Et quelle plus belle action du czar Pierre *le Grand*, quand cette paix qui le sauve ne tient qu'à un fil, quand lui-même il vient de renoncer aux Palus-Méotides, au Bosphore Cimmérien, à la mer Noire, à ses conquêtes, à ses rêves, de résister à ce grand vizir tout-puissant qui demande à Pierre Ier qu'on lui livre le prince Cantemir. « — Moi, répondit Pierre, « manquer à ma foi! J'abandonnerais plutôt tout l'espace qui « s'étend jusqu'à Cursk, j'aurais l'espérance de le reprendre; « au contraire, une fois que l'honneur est perdu, il n'y a plus « d'homme, il n'y a plus de monarque, il n'y a plus rien! » Et Baltagi-Méhémet, entendant ce vaincu qui parlait en roi, n'insista pas.

Eh bien, au quatrième acte du nouveau drame de M. Scribe, il est question de cette bataille du Pruth, et Catherine, parlant de cette journée si glorieuse pour elle, fait entendre à Pierre le Grand, son mari, que le grand vizir Baltagi-Méhémet ne s'est pas contenté de ces pierreries et de ces fourrures de martre zibeline; elle ajoute... ô contraste!... qu'elle a payé beaucoup plus cher cette rançon d'une armée et d'un empereur. Ainsi cette femme, uniquement pour exciter la jalousie et les soupçons de son mari, souille à plaisir sa propre gloire; elle se vante d'une profanation qu'elle n'a pas commise...

Il est vrai (car M. Scribe est un homme que l'on ne prend pas *sans vert*) que cette accusation de Catherine a fourni à mademoiselle Rachel un des grands cris de son rôle? *Peut-être!* Et que d'amertume, et que d'énergie, et quelle haine au fond de ce *peut-être!* On oublie, ou peu s'en faut, le démenti que donne à l'histoire en particulier et au cœur humain en général cette façon de demi-aveu plein de menace et de férocité.

Digitized by Google

Pierre le Grand (je reviens au drame nouveau) régnait donc pacifiquement en attendant que lui ou les siens revinssent à ce grand abîme de la mer Noire; il avait fait une *czarine* de *son altesse* madame Catherine, et c'était peut-être un motif pour que la pièce nouvelle ne fût pas intitulée *la Czarine.* On ne dit pas *la czarine* tant qu'il y a un czar, et que ce czar est Pierre le Grand! La vraie *czarine,* en effet, c'est Catherine II, la grande impératrice (Yékatarine, l'archi-Catherine, disaient les Russes), aimée de Voltaire et chère à Diderot, nos deux maîtres! celle-là aussi exposée à tant d'injures, à tant d'insultes, à tant de vérités sévères, et qui est restée *grande* en dépit de tous les murmures de l'histoire.

Un récit de ces temps pacifiques, et qui témoigne, en fin de compte d'une vraie et sincère grandeur d'âme, c'est le soin que prit Pierre le Grand de retrouver le frère de l'impératrice. « Il le fit venir vêtu de ses pauvres habits, et après l'avoir in« terrogé : « Allons, lui dit-il, en lui montrant Catherine, baise « la main de l'impératrice et embrasse ton frère! »

Ceci ferait encore une assez belle scène. « Et quoi d'éton« nant? disait le czar, ce gentilhomme est mon beau-frère; « s'il a du mérite, nous en ferons quelque chose; s'il n'en a « point, nous n'en ferons rien! »

Or ce même empereur de toutes les Russies que nous voyons si peu occupé *des soins de son empire* pendant cinq actes, il s'occupait la nuit et le jour, il traçait des routes, il faisait des traités de commerce, il creusait des ports, il bâtissait des villes, il faisait chaque jour de nouveaux progrès dans l'art de régner. — *O grand homme,* avait-il dit au tombeau du cardinal de Richelieu, *je t'aurais donné volontiers la moitié de mes États pour que tu m'apprisses à gouverner l'autre!* — « Il faut « avouer, dit Voltaire, qu'un de nos concitoyens serait regardé « comme un homme extraordinaire, s'il avait fait, une fois « dans sa vie par curiosité, la cinquième partie des voyages « que fit Pierre le Grand pour le bien de ses États. De Berlin « il va à Dantzick avec sa femme; il protége, à Mittau, la du« chesse de Courlande; il visite toutes ses conquêtes, va dans « Moscou, où il fait rebâtir les maisons des particuliers qui « tombaient en ruine; de là il se transporte à Czaritzin, sur

Digitized by Google

« le Volga, il construit des lignes du Volga au Tanaïs. Pendant « ce temps-là même, il fait imprimer le Code militaire, qu'il « a composé lui-même; une chambre de justice est établie « pour examiner la conduite de ses ministres et pour mettre « de l'ordre dans les finances; il pardonne à quelques coupa- « bles et il en punit d'autres. Le prince Menschikoff même « fut un de ceux qui eurent besoin de sa clémence; mais un « jugement plus sévère, qu'il se crut obligé de rendre contre « son propre fils, remplit d'amertume une vie si glorieuse! »

C'est ainsi que Voltaire (avec bien du temps) arrange « le « terrible événement de la mort du czaréwitch. » M. Scribe l'arrange aussi (dans le monologue du quatrième acte) en comparant Pierre le Grand au premier Brutus :

Proculus, à la mort que l'on mène mon fils !

Cette comparaison de M. Scribe entre Junius Brutus et Pierre Ier, l'empereur de toutes les Russies ne l'eût pas acceptée! Il savait très-bien qu'il n'y avait rien de commun entre le fondateur de la Russie et le père de la république romaine; Brutus obéissait à la loi, Pierre Ier obéissait à sa volonté. Voltaire, en ses *arrangements*, attribue à *la lecture des livres ecclésiastiques* la mort du czaréwitch, M. Scribe l'attribue à la passion de Pierre le Grand pour son peuple. Hélas! ces grands crimes sans explication, chacun les arrange à sa guise; l'histoire elle-même, elle ne sait qu'en dire, et elle les déplore, surtout lorsque ces meurtres se rencontrent pour souiller une noble vie et pour en déranger l'agencement providentiel. « Si je n'épargne pas ma propre vie pour ma patrie et pour le salut de mes peuples, comment pourrai-je vous épargner? » écrivait le czar à son fils. Il ajoute (au grand plaisir de Voltaire) : « Corrigez-vous *ou faites-vous moine!* » La lettre était datée de Spa, non loin de la cabane d'Annette et Lubin, sur les bords de cette claire fontaine qui depuis l'an 1717 n'a jamais entendu parler, Dieu merci! d'un drame pareil.

Mais quoi! ce n'est pas de ce drame-là que nous parlons; nous parlons de *la Czarine* et nous disons que c'est un des torts du nouveau drame d'avoir fait de cette mort un crime à

Digitized by Google

voix basse, à porte fermée, et dans l'ombre. Au contraire, jamais procès politique n'a été entouré de plus de bruit et de lumière, et l'on ne comprend pas de quel droit M. Scribe accuse Pierre Ier d'avoir dissimulé la mort de son fils, d'avoir *choisi* le poison, d'avoir accepté la collaboration obscure de Menschikoff, en un mot d'avoir tout conduit dans l'ombre... Au contraire, le czar a fait en ceci beaucoup plus que n'avait fait Brutus... Il réunit le sénat, et sur la plainte du czar le sénat *déposa* le fils de l'empereur, et le sénat condamna à mort le fils de l'empereur, et toutes les pièces de cet énorme procès de *parricide* et de *régicide* ont été imprimées. « Ainsi ce fut la nation elle-même qui condamna le prince. » En ceci, Pierre le Grand fut plus docile aux lois qu'il avait faites que ce terrible Philippe II aux libertés de la nation espagnole, lorsqu'il livrait son fils don Carlos à l'inquisition d'Espagne. Il faut dire aussi, à la louange de la czarine, qu'elle eût volontiers sauvé la vie au prince Alexis, en dépit des nouveaux droits que cette mort allait transmettre au propre fils de Catherine. Enfin l'arrêt fut lu au prince Alexis, et cet infortuné, il appela son père, en demandant grâce et pardon; le père vint qui pleura sur son fils! « Ses convulsions se tournèrent, dit-on, en apo-« plexie, on eut peine à le faire revenir... Il mourut en pré-« sence de toute la cour, le lendemain de son arrêt funeste. « Son corps fut porté à la cathédrale et déposé dans un cercueil « ouvert. Il y resta quatre jours exposé à tous les regards, et « enfin il fut inhumé dans l'église de la citadelle à côté de son « épouse. *Le czar et la czarine assistaient à cette cérémonie.* » Ici, comme toujours, la vérité, le fait réel l'emportent et de beaucoup en sympathie, en intérêt, en vrai drame sur le fait *arrangé, disposé, dramatisé.*

Comprenez-vous cependant que Pierre le Grand, cet homme dont chaque minute était une vie entière, soit devenu, dans le plus habile et le plus ingénieux de tous les drames tentés par M. Scribe, un drame où le rire et l'ironie ont une place marquée à côté de toutes les terreurs, une façon de Bartholo couronné, une espèce d'Almaviva sanglant, qui ne s'occupe pendant cinq actes que de savoir ce que faisait hier sa pupille Rosine, ou sa femme la comtesse? Au premier acte, et dans

cette cour sauvage à demi, vous voyez venir, semblable au jeune homme sous les fenêtres de Rosine, le jeune comte Sapieha (madame la princesse Czartoryska est une princesse Sapieha, ce qui vous indique en passant l'excellente et royale origine du héros de M. Scribe), et le jeune comte, au débotté, parle de la czarine comme autrefois, dans ce cabinet de verdure à Versailles, mademoiselle de la Vallière parlait du jeune roi Louis XIV. Catherine, émue et charmée aux accents de ce jeune homme, ne songe plus qu'à le connaître, et elle se le fait présenter par Menschikoff, le premier ministre; et se voir et s'aimer, ce fut même chose! Il n'y a rien de si beau que ce jeune homme, il n'y a rien de si charmant que sa maîtresse. Oui, mais aussi rien de plus terrible et rien de plus dangereux que l'empereur Pierre I[er]!

Donc, hâtez-vous, jeunes gens, et profitez de la lune de miel; bientôt le trouble-fête va venir, et alors, bonsoir la compagnie! Hélas! les imprudents! Ils oublient toute espèce de danger dans cette Capoue, et les voilà qui se perdent, non pas *sous les grands marronniers*, mais « sous les hêtres et sous les bouleaux! » J'aimerais mieux les grands marronniers, le petit parc, le pavillon, le feu d'artifice... « Ils allaient incendier mon rendez-vous, » disait le comte Almaviva.

Cependant (au second acte) arrive en grondant le terrible czar; il a fait un bon voyage et un mauvais rêve, et il revient dans son palais, tout disposé aux plus méchants soupçons contre la czarine. Et lui aussi, il a compté les feuilles de papier, il voit que la plume est noire, que *le doigt est taché d'encre*, il ne croit pas que la dame de ses pensées se soit brûlé le doigt en *chiffonnant contre une bougie*. « On m'a dit qu'il fallait le tremper dans l'encre, et c'est ce que j'ai fait! » Et pourtant M. Scribe a beau nous parler de sa plus grosse voix, son jaloux couronné est tout à fait le jaloux de Beaumarchais, avec les mêmes instincts, les mêmes détours, plus la hache et le knout, la Sibérie et l'échafaud. Or, véritablement, nos mœurs et nos habitudes françaises s'opposent aux violences sanglantes d'un mari jaloux et couronné. Être jaloux et maître absolu, avoir droit de vie et de mort sur sa femme, c'est trop de moitié, il faudrait choisir. Je comprends bien le bonhomme Bartholo

Digitized by Google

attaché au jupon d'une fillette qui le fait endêver ; je comprends toutes les folies amoureuses ; même, à la rigueur, j'accepte la tempête et la furie d'Almaviva ; le petit page se jetant par la fenêtre dans le jardin, et la comtesse Almaviva tremblante et vêtue à demi me conviennent et me charment ; même une épée sous le balcon des infantes de Séville ou de Madrid me convient pourvu qu'elle ne tue personne; en revanche, il ne faut pas s'attendre à ce que nous portions un grand intérêt à la *Barbe-Bleue,* à Néron amoureux et caché derrière sa colonne, à Pierre le Grand jaloux de l'impératrice. « Descends-tu, ou je monte ! » est une grave parole, à l'usage des ogres et des portefaix ; elle devient un juron dans la bouche des amoureux, des princes et des gens bien élevés. Vous rappelez-vous Angelo, tyran de Padoue ? « Écoutez ! mon lit souillé se change en tombe. Cette femme doit mourir, je l'ai décidé. Je l'ai décidé trop facilement pour qu'il y ait quelque chose à faire à cela... une femme qui a toujours eu l'air triste et l'air opprimé devant moi, qui ne m'a jamais donné d'enfants : et puis, voyez-vous, la haine, c'est dans notre sang, dans nos familles, dans nos traditions. Il faut toujours qu'un Malipieri haïsse quelqu'un. » Eh bien ! quand il parle ainsi, ce Malipieri est un ogre aussi, et nous ne le supporterions pas dix minutes s'il n'était pas amoureux de la Tisbé. Sa haine le rend difforme ; il s'éclaire un peu à force d'amour ! Dans le nouveau drame, Pierre le Grand est un second Malipieri : « Il hait cette femme ! » Il n'avoue pas qu'il l'a beaucoup aimée ! Et pourtant, cet amour passé, ces périls supportés par moitié, l'accord de ces deux âmes, ces progrès qui sont communs à cet homme et à cette femme, auraient pu jeter quelque intérêt et quelque pitié sur les doutes, sur les angoisses de cet étrange tyran qui va mourir sans avoir appris ce qui s'est passé dans sa maison.

Donc il arrive, et son premier tort est de se mettre en garde contre toute espèce d'accident conjugal :

Mais je ne suis pas homme à gober le morceau
Et laisser le champ libre aux yeux d'un damoiseau ;
J'en veux rompre le cours, et, sans tarder, apprendre
Jusqu'où l'intelligence entre eux a pu s'étendre.

Digitized by Google

C'est pourquoi il interroge son premier ministre Menschikoff, qui n'a rien vu, et son grand amiral Willerbeck, qui aurait vu... tout s'il n'avait pas été ivre-mort. Voici le fait : Willerbeck sortait de table, il était minuit, et il cherchait à reconnaître son chemin sur la neige, lorsque en poussant une porte, la porte cède; il entre, il monte, il pousse une porte... il voit, il voit qu'il ne voit rien! Seulement il entend un grand cri, et il sent un homme qui le jette à la porte! Oyant cela, le czar Pierre est haletant de colère et d'indignation...

Elle n'a pu faiblir sans me couvrir de honte,
Et tout ce qu'elle fait enfin est sur mon compte.
Éloignement fatal! voyage malheureux!

Cependant, une fois que la bête féroce est réveillée, il ne fait pas bon jouer avec elle, et déjà la czarine et son complice seraient perdus sans la tendresse et le dévouement de la jeune Olga Menschikoff. Olga est une de ces chères et charmantes créations pour lesquelles M. Scribe est passé maître. Il entend à merveille l'innocence, l'ingénuité, la jeunesse, et tant qu'il y touche, il est dans son élément véritable. Olga, si charmante et si jeune, pressent le danger du jeune comte, et pour le sauver elle dit à l'empereur : « — C'est moi, sire, qui étais hier dans le pavillon de l'impératrice! — Ah! c'est vous, madame! Eh bien! puisque c'est vous, vous épouserez le comte Sapieha. — Très-volontiers, sire. » Et elle l'épouse, et d'autant mieux qu'elle le trouve un jeune homme charmant. Et voilà comme, au second acte, le terrible czar se calme un peu. « Voyez-vous, dit-il à mademoiselle Olga, que *l'absolutisme* est bon à quelque chose. » Absolutisme est un mot beaucoup trop savant pour Pierre le Grand. Il était un prince absolu sans le savoir.

Oui, mais à l'acte suivant le danger, un instant apaisé, recommence de plus belle. Telle est la toute-puissance de M. Scribe : il rend vraisemblable l'invraisemblance même! Il nous a persuadé tout à l'heure que la czarine et le comte de Sapieha couraient le plus grand danger à se retrouver sous ces bosquets de hêtres et de bouleaux, et tout d'un coup la czarine et son amant se retrouvent dans l'appartement même de l'empereur. La scène est jolie et bien faite, avec cette bonne grâce

Digitized by Google

et cette jeunesse infinie qui ne se reposent jamais chez M. Scribe ; en même temps il hasarde (et il réussit) une étrange rencontre entre Sa Majesté l'impératrice et la jeune Olga, sa rivale. Avide et curieuse de ce qu'elle ne devrait pas savoir, Sa Majesté impériale interroge Olga, la nouvelle mariée, et mariée au comte Sapieha, l'amoureux de l'impératrice, sur les événements de la nuit passée, et si charmante est la réponse de la jeune mariée, et si terrible est l'angoisse de cette aimable czarine, que nul ne prend garde à l'étrangeté de ce discours. En ce moment tout est grâce, et sourire, et bonne volonté dans ce drame funeste. Il a bien tort, M. Scribe, il a bien tort de quitter de temps à autre ses domaines légitimes de la grâce et de la décente passion, pour se perdre sur la lisière et pour tomber dans l'abîme du voisin.

Cependant la jeune Olga n'est pas si naïve et innocente à ce point qu'elle ne finisse par découvrir les amours de son mari et de l'impératrice. Elle a tout deviné, elle a tout compris : la voilà bien malheureuse et bien courageuse aussi ! Son mari la trompe avec l'impératrice, eh bien ! tant pis pour l'empereur ! La logique des femmes, voyez-vous, est la logique des passions ! Voilà donc ce pauvre empereur qui tombe assez volontiers dans les piéges de cette petite niaise. Une si jeune et si honnête femme, ô ciel ! est-ce possible ? Où donc la complicité va-t-elle se nicher ?

> Eh bien ! monsieur, le tour est-il original ?
> Pour une jeune fille, elle n'en sait pas mal.
> De ces ruses d'amour la croirait-on capable ?

Cependant la jalousie et la haine du czar ne sont qu'endormies ; Olga elle-même a beau passer à l'ennemi et prendre sur son compte le compte même de l'impératrice, il ne croit pas à ces fausses apparences : « Chansons que tout cela ! » Ainsi il épie, il s'inquiète, il reconnaît le feu à la fumée ; il en fait tant, qu'il tombe sérieusement malade, et nous le voyons, ce grand homme, au quatrième acte, *courbé sous la main de l'anéantissement* (c'est un mot de Bossuet) et veillé, comme un moribond, par l'impératrice habituée à ces coups de foudre, à ces coups de sang. En vérité, il ne serait pas fort étonnant que

Digitized by Google

M. Scribe eût imaginé, quand il nous montrait ce *fondateur* d'un grand empire aux prises avec ce mal abominable de la caducité passagère, qu'il faisait réellement *un tableau d'histoire*... Heureusement qu'elle n'est pas dans ces détails d'alcôve, l'histoire de ces hommes à part qui apparaissent à travers le monde étonné, comme autant de rares chefs-d'œuvre que le même siècle ne voit pas deux fois. L'histoire de ces créatures touchées du rayon suprême, elle n'est pas dans le spectacle de leur maladie, elle n'est pas même dans le choc de leurs passions, elle est surtout dans le calme, en pleine lumière, au sommet de la colonne et du piédestal :

Cet empire absolu sur la terre et sur l'onde,
Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde,
Cette grandeur sans borne et cet illustre rang...

et tout le reste ! Irritez l'empereur Auguste, il n'est plus que le lâche Octave! Pour tous les arts qui s'étudient à reproduire en quelque vif relief ces hommes à part dans le respect des nations, qui dit sérénité dit majesté! C'est pourquoi, en dépit de l'invention, de la curiosité, de l'intérêt, de la varieté du nouveau drame, en dépit de tant d'esprit, de zèle, de câlinerie et d'inventions prodigués à pleines mains par M. Scribe, en son nouveau drame, il est impossible de s'intéresser à cet empereur toujours furieux, l'écume et la menace à la bouche, le knout et le bâton à la main, qui appelle à l'aide de son honneur conjugal, l'exil, la question, les bourreaux, les échafauds. Cet homme, abandonné à tous les vices qu'il a domptés, est fou de colère! il parle irrité ! il agit comme un frénétique! Il insulte, il frappe, il tue! Et tant d'irritation pendant cinq actes, et tant de violence, parce qu'il aura quelque soupçon des trahisons de sa femme! et tant de fureurs pour arriver à n'être guère plus avancé que M. Arnolphe dans *l'École des Femmes,* que M. Sganarelle dans *l'École des Maris!*

Non, je ne puis sortir de mon étonnement,
Et je ne pense pas que Satan en personne
Puisse être si méchant qu'une telle friponne ;
J'aurais pour elle au feu mis la main que voilà.
Malheureux qui se fie à femme après cela !

Digitized by Google

Donc, par la force même des menaces de cet empereur découronné, il arrive que sa mort est jurée par Menschikoff. Demain Pierre le Grand sera empoisonné, malgré l'opposition assez calme de l'impératrice à ce meurtre abominable! Ce soir, cependant, le jeune comte Sapieha (*les malheurs d'un amant heureux!*) va monter sur l'échafaud dressé dans la cour même du palais, et c'est ici, Catherine, que vous êtes appelée à montrer *qu'une grande âme est toujours maîtresse du corps qu'elle anime!* Elle voit donc monter à l'échafaud ce jeune homme qu'elle a tant aimé. Elle cependant, un poignard à la main et la main sur son cœur, elle attend pour se tuer que la hache ait frappé cette tête charmante... Elle attend sans crainte et sans peur, décidée à mourir, et Pierre le Grand, qui ne voit ni faiblesse ni pâleur sur le visage de cette femme, s'écrie enfin : « Elle est innocente! » et il fait signe au bourreau, qui relâche le comte Sapieha.

La scène est violente, elle est bien faite, elle est tout un drame, elle vaut toutes les scènes de ces drames de violence et d'assassinat qui étaient à la mode en 1835 et années suivantes, et qui ne sont plus aujourd'hui que des sujets de risée. Elle a pris le public, cette scène-là, elle a passionné la comédienne, elle l'a montrée à la fois touchante et terrible, elle a ranimé ce drame qui languissait, elle a décidé de la popularité, de la curiosité, de la faveur.

La fin de l'œuvre est prévue : il faut absolument que Pierre le Grand meure du poison de Menschikoff et que sa femme soit proclamée impératrice. Elle règne et elle pleure, car elle sait, à n'en pas douter, que cet ingrat Sapieha ne l'aime plus; il aime Olga, sa jeune femme, et ils s'en vont l'un l'autre, loin, bien loin de cette cour où le meurtre et l'assassinat viennent d'*accomplir leur chef-d'œuvre,* comme disait lady Macbeth.

L'histoire (il faut aimer et respecter l'histoire pour ses enseignements, pour ses consolations, pour ses justices, pour ses vengeances) raconte autrement que M. Scribe la mort du grand empereur. Il mourut épuisé par la fatigue et par le travail, entre les bras de l'impératrice Catherine, qui ne quitta pas son chevet pendant les trois nuits et les trois jours de cette longue agonie. — Il fut pleuré par tant de millions d'hommes qu'il

Digitized by Google

avait si violemment tirés de la barbarie; mais c'était sa volonté de forcer la nature en toute chose, et la nature épouvantée lui obéit jusqu'à la fin. Son œuvre, encore aujourd'hui, atteste son génie et l'obéissance de sa nation. *Utcumque ferent ea fata nepotes!*

Par l'analyse et par l'ensemble du nouveau drame, il est facile de voir que jamais peut-être M. Scribe, habitué aux tours de force, n'est venu à bout d'un tour de force plus imprévu, plus difficile. Comme il savait mieux que personne la peine et la difficulté du sujet, il a prodigué la verve, l'esprit, l'invention, et il faut vraiment que Pierre le Grand ait été inabordable de ce côté-là, pour que M. Scribe n'ait pas mieux réussi à faire un drame... En revanche, il a fait une comédie ingénieuse et pleine de curiosité et d'intérêt. Que de bons passages! que de francs rires! quels jolis portraits, le portrait du chambellan, par exemple, ce meuble inutile, ridicule et dangereux! Comme la jeune Olga est jolie, et comme la czarine est posée avec art, en pleine lumière, avec les mille reflets d'un beau visage et d'un cœur amoureux. Otez ce titre : *la Czarine*, ôtez ce nom-là Pierre I^er; effacez ce Menschikoff; faites que la même comédie un peu bourgeoise s'accomplisse en effet dans un monde bourgeois; enfin séparez cette aimable composition de cette terrible histoire qui la gêne et qui l'opprime, aussitôt vous aurez un chef-d'œuvre de bon goût, de grâce et d'esprit.

La pièce a réussi. Comment donc n'eût-elle pas réussi avec tant d'éléments de curiosité, d'intérêt, de passion, de pitié, d'épouvante, de bonne humeur? Comment n'eût-elle pas réussi, jouée avec un ensemble excellent : Beauvallet, terrible à outrance; Geoffroy, un vrai premier ministre; Monrose, l'amiral, ivre et poltron, diseur de riens. Mademoiselle Fix, dans le rôle d'Olga, a trouvé et joué ce soir-là son meilleur rôle avec beaucoup de finesse et d'à-propos. Enfin comment une pièce de M. Scribe, livrée à l'inspiration, à la verve, à l'intelligence de mademoiselle Rachel, ne serait-elle pas accueillie avec toute faveur? Mademoiselle Rachel, en ce moment plus que jamais, est l'idole et la fête du théâtre! Où elle va, elle est suivie; ce qu'elle dit, on l'écoute; elle sourit, le public est en joie; elle pleure, entendez-vous les désespoirs? Elle tient le sceptre, elle

Digitized by Google

tient l'éventail, elle est reine, elle est comédienne, elle s'abaisse, elle s'élève et toujours elle domine! Avec quel zèle et quel luxe infini elle représente l'impératrice! Ce n'est pas de celle-là, certes, que l'on dira qu'elle rapetisse les grandes images! L'autre jour encore, c'était un grand spectacle de la voir donnant la vie et le mouvement, la grâce et l'horreur à tout ce grand rôle fait par elle et fait pour elle, dans lequel elle a hésité un peu (mais le premier jour elle hésite ; elle n'hésite plus aujourd'hui) ; elle a été touchante et charmante, habile à porter la couronne des amoureuses et le sceptre des impératrices, femme et reine tout ensemble! heureuse en tout, éloquente même en prose... Mais cependant il faudra lui rendre enfin sa langue véritable, son accent naturel, la divine harmonie et la splendeur éloquente des plus beaux vers.

JULES JANIN.

(*Journal des Débats.*)

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Le Chien du Jardinier, opéra-comique en un acte, de MM. Lockroy et Cormon, musique de M. Grisar.

Quand je vous disais que les quadrupèdes portaient bonheur aux opéras ! Voyez, voilà un acte dont le succès a été spontané autant que brillant, dont la fortune grandira encore, un acte qui fera la joie d'une foule de théâtres, et le chien dont il est question sur l'affiche n'y figure même pas. On se borne à en parler, il est pris comme un symbole, c'est un mythe, et cela

Digitized by Google

suffit pour opérer sur l'ensemble de la pièce, sur la musique et sur l'esprit des acteurs la jettatura favorable. Je ne m'étonne plus de l'importance qu'un célèbre directeur de l'Opéra attachait à l'introduction des chevaux dans toutes les grandes œuvres qu'il a mises en scène, telles que *les Huguenots, la Juive, Guillaume Tell, le Philtre, la Muette* et tant d'autres qui sans les chevaux fussent restées en chemin. Evidemment cet habile impresario connaissait l'heureuse jettatura des quadrupèdes ; de là le superbe dédain qu'il professa toujours pour la musique. En effet, qu'importe la valeur de la partition d'un opéra, qu'importe la manière dont elle sera exécutée, quand on est sûr d'avoir une demi-douzaine de chevaux qui viendront illustrer cet opéra et lui *jeter bonheur?* Si tant d'autres œuvres de beaucoup de mérite, au dire des connaisseurs, ne se sont pas maintenues au répertoire, c'est qu'on y voyait des bipèdes seulement. Caligula savait bien ce qu'il faisait en décernant à son cheval les honneurs consulaires.

Ce secret-là fut longtemps, comme celui de la pierre philosophale, la propriété exclusive de quelques esprits profonds. Il est heureusement divulgué aujourd'hui, et nos théâtres lyriques vont en profiter. On n'y comptera plus que des succès. Pourquoi y a-t-il maintenant tant de rats à l'Opéra? Pour la jettatura. Pourquoi les chanteurs y ont-ils tant de chats? Pour la jettatura. Pourquoi voit-on dans les entr'actes tant de lions se glisser dans les loges des danseuses entre chien et loup? Pour la jettatura. Pourquoi les cantatrices à cent mille francs d'appointements se font-elles suivre de leurs tigres? *Sempre per la jettatura!*

Il n'y a qu'une espèce de quadrupèdes dont l'opéra et l'opéra-comique, et tous les théâtres généralement quelconques doivent redouter l'approche, ce sont les ours. Avec les ours, aujourd'hui, plus de bonheur possible; il faut absolument les renvoyer aux théâtres forains, aux foires de village, aux villes nouvelles de l'Australie. Dites-moi la cause du malheur d'un opéra donné à la fin de l'année dernière, c'était un ours. Celle de l'insuccès d'une pièce qui se joue encore un peu au Théâtre-Français, c'est un ours. Celle de la chute probable d'une petite pièce qu'on annonce quelque part, ce sera un ours. Ah! mes-

Digitized by Google

sieurs les directeurs, fermez bien vos portes, ayez l'œil au guet en cette saison rigoureuse, surtout au milieu de la neige qui ne cesse de tomber, prenez garde aux ours. On dit qu'ils dorment en hiver, mais n'en croyez rien; d'ailleurs les ours sont somnambules; et, comme dit le proverbe, il n'est pire ours que l'ours qui dort.

Parlez-moi de notre chien du jardinier; voilà un gentil petit animal, spirituel, espiègle, caressant et bon et qui ne dort pas, quoiqu'il soit un mythe, je l'ai déjà annoncé; et bien que le mythe, au dire du philosophe Ballanche, ne *badine pas*. Les philosophes ne sont donc pas toujours sûrs de la vérité des vérités qu'ils énoncent?... L'expérience au fond est une détestable chose; elle vient à chaque instant déranger les plus savantes spéculations; elle ne sert qu'à donner de brutaux démentis aux grands esprits, à faire crouler de hauts châteaux de cartes, à entasser ruines sur ruines, à transmuter l'or en vil métal. L'expérience aurait presque ruiné de nos jours la métaphysique elle-même, si la métaphysique n'avait eu grand soin de s'établir en un quartier du monde où l'expérience n'aura jamais accès. D'où il semble qu'on devrait conclure objectivement que l'esthétique n'est pas subjectivement l'égale de la plastique, qu'il n'y a pas identité entre l'entité et la non-entité, ni une grande utilité dans l'étude de l'absurdité. Ceci est même prouvé au chapitre CVII de l'illustre philosophe Mathias-Gali, vulgairement appelé Gali Mathias; je n'y reviendrai pas.

Le Chien du Jardinier est une pièce à quatre personnages, quadrupedants (encore le nombre quatre, le mythe! *o altitudo!* en français : ô profondeur!). François aime Marcelle, Marcelle aime François; Justin aime Marguerite, Marguerite n'aime personne et voudrait de tous être aimée. Voilà le sujet esthétique du quatuor. Sous le rapport plastique, sans aucun doute, Marguerite est un objet sur lequel les forces spéculatives de l'être humain s'exerceraient plus volontiers que sur l'entité de Marcelle. Et voilà pourquoi, quand cette fille a la conscience que son moi, tout gracieux qu'il soit, n'est pas aimé de François, elle demande à François pourquoi il aime Marcelle. « Parce que, lui répond François, un jour que je lui donnais le bras, l'idée me vint de lui demander sa main, son petit pied

m'ayant donné dans l'œil. Et tant plus son pied me paraissait petit, tant plus mon amour était grande. »

A ces stupides paroles que l'on comprend du premier coup, Marguerite feint de se donner une entorse; ses yeux projettent sur François des effluves attractives, en avançant le moi de son pied ou le pied de son moi, comme une fille qui ne sait plus ce qu'elle dit et va se trouver mal. François s'élance pour la soutenir : la beauté plastique du petit pied de Marguerite, dont il n'avait pas encore reconnu l'entité, l'éblouit. « Ce pied est objectivement, incomparablement plus petit que celui de Marcelle, s'écrie-t-il, et je sens, ô ciel ! que j'aime subitement Marguerite, positivement ! »

La pauvre Marcelle revient au beau milieu de cette entorse, voit de quoi il retourne, et comme elle ne se mouche pas du pied, imagine de se faire aimer du fiancé de Marguerite, le cousin Justin. Juste ! le voilà qui vient. Et tous les deux complotent, ils sont d'accord. Ils s'aimeront, ils s'épouseront, disent-ils, tout en ne croyant pas un mot de ce qu'ils disent. (Absolument comme les philosophes de bon sens. Il n'y a que les disciples du grand Mathias-Gali qui croient croire à ce qu'ils croient dire.)

Alors, par une de ces bizarreries vulgaires, par une de ces anomalies normales du cœur féminin, la vanité blessée du moi de Marguerite se sentant refoulée jusqu'aux plus douloureuses profondeurs de son être, ainsi l'ordonna l'Être des êtres en créant la femme au jardin de l'Éden, voilà qu'elle se met à raimer Justin et qu'elle fait fi de François, ma foi ! Et toujours comme ça. « Ah ! tu aimes Marcelle ! je veux que tu m'aimes, moi ! Ah ! tu m'aimes, toi ! je ne t'aime plus, moi ! » Alors on chante la chanson du chien du jardinier qui ne veut pas manger son bon déjeuner et grogne si un autre chien s'avise de ronger un os à côté de son chenil. Mangera-t-il?... ne mangera-t-il pas? Il est regrettable, philosophiquement parlant, qu'à ces femmes-là la polyandrie ne soit pas permise. Je voudrais qu'il fût loisible à chacune d'elles d'épouser jusqu'à dix hommes robustes et armés d'assez de bon sens pour la rouer de coups soir et matin.

Cette petite pièce est jolie, piquante, écrite avec goût, esprit et bon sens. On voit que les auteurs n'exposent pas sur l'étal

Digitized by Google

dramatique trente-six actes par an; qu'ils attendent, pour écrire, d'avoir une idée, une idée à eux. Ces auteurs-là sont de francs originaux. Malgré leurs manières excentriques, leur pièce a parfaitement réussi; on y a trouvé de l'intérêt, le dialogue en a paru charmant, et en somme on a ri, d'un rire heureux, gai, d'un rire avouable, qu'aucune plate bêtise n'est venue provoquer.

La musique de M. Grisar est fraîche, souriante, gracieuse, bien faite de corps et d'esprit. Elle abonde en mélodies élégantes, en intentions fines; chacun des morceaux de la partition est correctement dessiné; l'œuvre entière est harmonieusement disposée :

Et d'un art délicat, les pièces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties.

Ce genre de mérite est plus rare qu'on ne pense. Avoir quelque chose à dire aujourd'hui est un avantage, savoir le dire clairement en est un autre plus précieux encore. M. Grisar, dans sa spécialité, possède l'un et l'autre.

L'ouverture de son nouvel opéra est très-agréable; on y trouve un joli motif chromatique, composé de petits groupes de deux notes liées, qui reviendra plus tard dans un quatuor, et dont le retour dans l'ouverture est ménagé avec adresse. L'instrumentation en est discrète; éloge rarement mérité depuis l'introduction dans nos théâtres de l'orchestre butor.

Dans le duo suivant : *Le coq a chanté trois fois,* duo fort bien fait du reste, il y a néanmoins une petite concession faite à l'orchestre butor. On y entend les trombones, qui, certes, sont là aussi déplacés que pourraient l'être des bouledogues dans un salon. Il est vrai qu'ils aboient fort peu, mais c'est encore trop. Faisons remarquer la délicieuse phrase *chantée* à l'orchestre par la clarinette pendant le passage *débité* par François :

Si j'étais plus près,
Que de choses je vous dirais !

Digitized by Google

On doit louer beaucoup l'autre duo, dans lequel François raconte à Marguerite comment est né son amour pour Marcelle, et le quatuor où reparaît la phrase de l'ouverture que j'ai citée tout à l'heure.

De charmants couplets, finement chantés par mademoiselle Lefebvre : *L'hiver promet pour le printemps,* ont été bissés; la chanson :

Le chien du jardinier
Est un chien bien particulier,

est rhythmée d'une façon naturelle et toute simple, mais elle me semble manquer un peu d'originalité.

Je signalerai au compositeur, dans le trio qui suit, une faute de prosodie fâcheuse : « Vous parlez comme un sacristain ; » on entend : « Vous parlez comme un sac. » Malheureusement cette petite faute est du grand nombre de celles qu'il est presque impossible d'éviter dans notre langue, où l'accent de repos ne se trouve jamais qu'à la dernière syllabe sonore du mot. En pareil cas, on est presque toujours obligé d'opter entre le tour naturel de la phrase musicale et la bonne prosodie ; heureux celui qui peut concilier l'un et l'autre, et connaît au moins la limite qu'il ne faut en aucun cas dépasser en prenant avec la langue certaines libertés.

L'andante chanté par Justin est plein de charme mélodique; le petit finale dansé est très-gai et très-joli. Le duo des deux femmes tirant leur amoureux à la courte paille contient de piquants détails et des vocalisations d'une élégance remarquable.

Mademoiselle Lefebvre donne au personnage de Marguerite la plus irritante coquetterie; c'est une Briconcella plus Briconcella que la Zerlina de Mozart. Mademoiselle Lemercier est une paysanne incomparable, franche, vive, un peu bourrue; pas un mot, pas une des intentions de son rôle ne lui a échappé. Faure, dont la voix est si belle et qui chante avec une excellente méthode; Ponchard fils, dont les progrès dans la comédie sont tels, que je l'ai pris au commencement de la pièce pour

Digitized by Google

Sainte-Foy, sont bien placés l'un et l'autre dans les personnages de Justin et de François. En somme, *le Chien du jardinier,* charmant petit opéra. admirablement exécuté, a obtenu, je le répète, un succès de bon aloi, et qui, nous le croyons, sera durable.

H. BERLIOZ.

(*Journal des Débats.*)

FIN DU TOME DEUXIÈME.

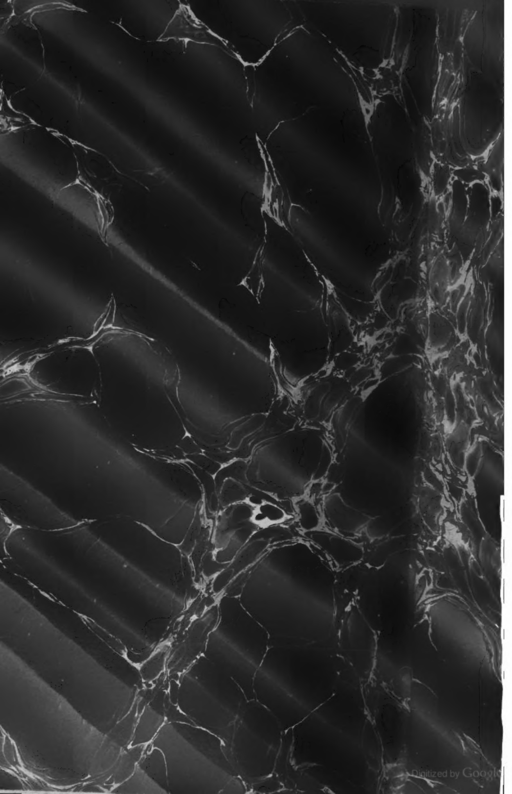
Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

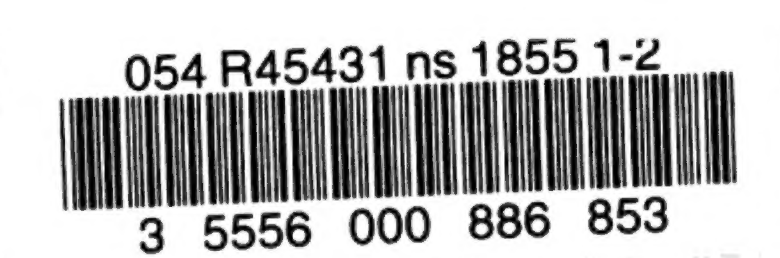
Contes et Nouvelles. — Gerty, par *miss Cumming* (*suite*). 1
Littérature. — Les Poëtes de l'an de grâce 1854, par *Cuvillier-Fleury*. 112
Moeurs. — Le Provincial, Paris et le Parisien, par *Octave Feuillet*. 132
Histoire et Philosophie. — De la Guerre au xixe siècle, par *Saint-Marc-Girardin*. . . 147
Sciences. — De la Photographie et de ses diverses applications aux beaux-arts et aux sciences, par *Ernest Lucan*. 158
Académie française. — Réception de M. Dupanloup, évêque d'Orléans, par *L. Alloury*. . 184
Nécrologie. — M. Baour-Lormian, par *H. Rigault*. . . 219
Critique. — Dictionnaire raisonné d'architecture française, du vie au xvie siècle, par *P. Mérimée*. . 234
Théatres. — La Czarine, drame en cinq actes, en prose, de M. Scribe, par *Jules Janin*. . . . 253
— — Le Chien du jardinier, opéra-comique en un acte, de MM. Lockroy et Cormon, par *H. Berlioz*. 271

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google



054
R45431
n.s.
1855
v.1-2

NOT TO BE TAKEN FROM THE LIBRARY
Digitized by Google

Digitized by Google